



INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE.

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE,

PAR

M. A. BARTH.

EXTRAIT DES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

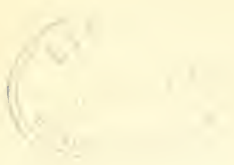
TOME XXVII, 1^{re} PARTIE.



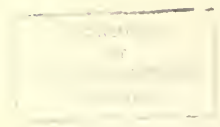
PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXV.



PK
5370
B27



INSCRIPTIONS SANSCRITES

DU

CAMBODGE.

Le nombre des documents épigraphiques, tant khmers que sanscrits, que M. Aymonier a recueillis jusqu'ici au cours de sa mission archéologique au Cambodge et dont il a envoyé les estampages¹ en France, s'élève dès maintenant à plus de trois cents numéros, dont la moitié environ est formée de textes sanscrits, et la moisson n'est pas près d'être finie. Après le Cambodge proprement dit et les anciennes provinces cambodgiennes aujourd'hui détenues par Siam, viendront le Laos, que M. Aymonier explore en ce moment même, ainsi que la partie méridionale de l'Annam, où se trouvera peut-être la solution du problème encore si obscur de l'ancien royaume de Campâ. C'est tout cet ensemble de documents que nous espérons, mes collaborateurs et moi, publier successivement dans ce recueil, que l'Institut a gracieusement ouvert à cette nouvelle branche d'études. Les textes sans-

¹ Ces estampages, exécutés avec beaucoup de soin, sont chaque fois en plusieurs exemplaires. Un des exemplaires est remis à la Société asiatique; les autres sont déposés à la Bibliothèque nationale. Outre

les estampages, M. Aymonier a envoyé en France un certain nombre d'originaux, entre autres ceux de VIII et de XI. Ces deux stèles sont actuellement déposées au Musée khmer du Trocadéro.

crits viendront d'abord: les inscriptions rédigées en langue khmer, dont l'interprétation est encore peu avancée, seront réunies en une section spéciale, qui ne pourra être publiée que plus tard.

Le hasard d'un premier partage ayant mis entre mes mains les documents les plus anciens, et l'honneur n'étant ainsi échu d'ouvrir la série des « Inscriptions sanscrites du Cambodge », je n'ai à présenter qu'un petit nombre d'observations préliminaires. Le moment, en effet, n'est point encore venu d'écrire une introduction générale. Comme il arrive souvent en pareille matière, la préface ne pourra venir ici qu'à la fin du livre. C'est seulement lorsque la série entière des documents accessibles aura été publiée, que l'un de nous pourra essayer d'en retracer l'ensemble; de résumer l'histoire, hier encore inconnue, qu'ils nous révèlent; d'en coordonner les données parfois si instructives par le jour qu'elles jettent sur le développement social, religieux et littéraire, non seulement de ces contrées lointaines, mais aussi de l'Inde propre; d'apprécier enfin l'étendue et la force de pénétration de cette vieille culture hindoue que, naguère encore, on soupçonnait à peine et qui, pourtant, était ancienne déjà à l'époque de nos premières inscriptions, puisqu'on peut en suivre la trace jusque chez Ptolémée. Pour le moment, il suffira de renvoyer à l'inventaire que M. Bergaigne a dressé de ces inscriptions dans ses rapports insérés au *Journal asiatique*¹. Ce résumé, joint aux éclaircissements particuliers qu'on trouvera sous chacun de nos textes, suffira, je l'espère, au lecteur pour s'y orienter.

Les dix-neuf groupes d'inscriptions dont se compose le présent fascicule se partagent en deux séries: I-III sont les plus anciennes qu'on ait trouvées jusqu'ici. XIV-MX comptent parmi les plus récentes. Les deux séries, étant séparées par un intervalle de trois siècles, sont naturellement écrites en des alphabets différents. La discussion de ces alphabets est également renvoyée à plus tard. Pour le moment, je me borne à dire que le plus ancien est originaire de l'Inde du Sud, que

¹ *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 133, et janvier 1884, p. 51.

l'autre dérive du premier, que cette dérivation s'est faite très probablement au Cambodge même et que, malgré des différences d'aspect très considérables, ils n'en sont pas moins au fond identiques.

Par contre, je dois indiquer dès maintenant les principales particularités de l'orthographe. Ces inscriptions ne distinguent pas le *b* du *v*. Cette confusion, commune à tant d'autres alphabets indiens ou de provenance indienne, et qui est très fréquente dans les textes de la première série, devient constante dans ceux de la deuxième : à partir de XV, le *b* ne reparait plus. La répétition d'une consonne précédée de *r* est habituelle, mais non constante : les exceptions, plus fréquentes dans la deuxième série que dans la première, ne se laissent ramener à aucune règle certaine. La même orthographe se rencontre dans les anciennes inscriptions sanscrites de Java et de Bornéo, qui offrent tant de points de ressemblance avec les nôtres. Des exemples d'un redoublement infiniment plus rare et décidément vicieux, celui de *dh* écrit *ddh* devant un *y*, se voient VI, A, 4; XI, 18 et 23; XVIII, B, 12¹. Par contre, une consonne étymologiquement double est souvent écrite simple, par exemple *datvā*, *patra*, *satra*, *chatra*, etc. L'usage étendu que font ces textes de la nasale gutturale *ṅ* en place de l'*ann-svāra*, notamment devant les sifflantes, se retrouve également à Bornéo et en kavi. D'ordinaire une sifflante reste devant une autre sifflante ou s'assimile, si elle est d'organe différent. Le *jihvāmūhya* et l'*upadhmaniya*, que les plus anciennes inscriptions substituent régulièrement au *visarga* devant les sourdes gutturales et labiales, paraissent être tombés en désuétude de bonne heure : les textes de la première série semblent en accuser la disparition graduelle, et ils ne reparaissent dans aucune des inscriptions plus récentes. De même à Java, où ces signes étaient jadis en usage, ils se sont perdus de bonne heure et n'ont pas passé dans l'écriture kavi². A de très rares

¹ Cette faute se rencontre souvent dans les manuscrits. Je l'ai trouvée particulièrement fréquente dans l'écriture kashmérienne, tant devanāgarī que çārada, où

çudhyati, par exemple, est presque toujours écrit *çuddhyati*.

² Ils ont de même disparu de bonne heure des textes épigraphiques de l'Inde

exceptions pres, il y a *sandhi* du premier pāda¹ au deuxième et du troisième au quatrième, tandis que le deuxième est suivi d'une pause². Il n'y a point de signe pour marquer l'élosion. Les voyelles longues sont d'ordinaire correctement indiquées et la notation en est suffisamment distincte, excepté pour l'*u* dans l'alphabet ancien, où cette voyelle est représentée par plusieurs signes, parmi lesquels un, du moins, peut être pris indifféremment pour la brève ou pour la longue. Pour le cas spécial de *ru* et *rū*, quand ces groupes ne sont pas souscrits, la confusion est commune à la plupart de nos textes. Il n'y a en tout que sept endroits (V, 1; XVII, A, 5, 13, 21; XVIII, A, 18; D, 21; XIX, 5) où la longue soit correctement marquée. Parmi les consonnes, ce sont, comme partout, les cérébrales dont l'orthographe laisse le plus à désirer. Dans XVIII, la dentale est même employée d'une façon constante dans certains mots, tels que *sphuṭa* et *bhuṭa*. Le *ṭh* que les anciennes inscriptions (excepté VIII) distinguent du *th*, ne reparait plus à partir de XV. Quant au *ḍ*, il semble manquer absolument : dans le petit nombre de cas où l'on pourrait être tenté de reconnaître ce caractère, il est probable qu'on se trouve seulement en présence d'un *d* mal fait. De même, quand elle est souscrite, cette lettre n'est pas distinguée du *d* dental et le groupe si fréquent *ḍd* est

propre. Dans les manuscrits, ils se sont maintenus plus longtemps. Dans l'écriture carada du Kashmir, par exemple, ils ont subsisté jusqu'à nos jours. — Pour les rapprochements avec les inscriptions de l'Archipel, voir H. Kern, *Over het Opschrift van Djamboc*, 1877, et *Over de Opschriften uit Koetei in Verband met de Geschiedenis van het Schrift in den Indischen Archipel*, 1882. Ces deux mémoires sont extraits des Transactions de l'Académie des sciences d'Amsterdam. On peut aussi consulter K. F. Holle, *Tabel van Oud- en Nieuw Indische Alphabetten. Bijdrage tot de Palaëographie van Nederlandsch Indië*, Batavia et la Haye,

1882; mais en ayant soin de se défier des transcriptions, qui sont très souvent inexactes.

¹ Toutes ces inscriptions sont en vers.

² Il en est de même dans l'inscription de *Pūrṇavarman*, à Djomboc (Java). Dans celles de Koetei (Bornéo), au contraire, il y a pause après chaque pāda. Ces inscriptions, comme les nôtres, divisent les stances en leurs pādas. A toutes ces ressemblances avec l'ancienne épigraphie de l'Archipel, on peut en ajouter une autre, de nature différente, la finale en *varman* qui termine invariablement les noms royaux sanscrits.

toujours écrit *nd*¹. A part cela, il n'est que juste d'ajouter que les fantes proprement dites sont rares et que, pour l'orthographe, ces inscriptions cambodgiennes sont supérieures à la moyenne de celles que fournit l'Inde propre. Il en est de même de la langue, qui est en général d'une correction rare. A part les méprises des lapicides et, dans les textes plus récents, quelques irrégularités grammaticales, choquantes, il est vrai, mais commises à dessein, par nécessité prosodique, les barbarismes sont très peu nombreux. Le choix des mots et la construction sont parfois moins irréprochables. On trouve notamment ici ce manque de propriété qui est la marque de toute langue artificielle imparfaitement soumise au contrôle de l'usage. La langue de ces inscriptions est en effet celle des grammairiens et des *Koshas*. Quelque rares, quelque suspects que soient un mot, une forme, une acception, l'emploi en est justifié ici, du moment qu'ils ont pour eux l'autorité d'un de ces livres. C'est dire que le lexique trouve à glaner dans ces inscriptions; que, pour plus d'un mot qu'il n'a pu enregistrer jusqu'ici que d'après les vocabulaires indigènes, il rencontrera ici des exemples, si du moins on peut appeler exemples des emplois qui ne remontent probablement pas plus haut que les recueils où il les a pris lui-même. C'est dire aussi que tout le travail philologique, à d'autres égards si utile, du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, est de peu d'usage ici et que le véritable lexique de ces textes est celui qui a servi de base à Wilson.

Les fac-similés, exécutés dans les ateliers de M. P. Dujardin, sont la reproduction directe des estampages par les procédés de l'héliogravure. Il faut en excepter ceux de II, VI A, XIV A, XV b et c, XVIII A et C, dont les originaux étaient trop effacés pour pouvoir être rendus directement par la photographie. Ceux-ci, j'ai dû les autographier moi-même. Autant que possible, j'en ai fait un décalque mécanique, par frottement, avec interposition d'une surface noircie.

¹ Parmi ces inscriptions, il n'y a, à ma connaissance, qu'une stèle d'Angkor Thom du XII^e siècle çaka, et qui ne fait pas partie

de la présente série, où le *d* ait une notation distincte : il y est représenté par *dl* et le groupe *nd* par *ndd*.

La où le relief était trop faible pour donner un résultat par ce procédé, j'ai employé le papier végétal. Pour XVIII A et C, j'ai pu me servir de calques au crayon pris directement sur la pierre sous la direction de M. Aymonier. Une fois la mise en place des lignes et des caractères ainsi effectuée, on a soigneusement repassé ces décalques à l'encre de Chine, en comparant, trait par trait, aux estampages de la Société asiatique ceux de la Bibliothèque nationale, que l'administration de cet établissement et son éminent directeur, M. Léopold Delisle, ont bien voulu mettre à ma disposition avec une libéralité et une obligeance dont je ne saurais être trop reconnaissant. Les copies ainsi préparées ont été ensuite reproduites par la photographie en clichés typographiques. Si l'on veut bien comparer avec les fac-similés directs de I et de XI, dans le présent fascicule, ceux que j'ai donnés précédemment de ces deux mêmes inscriptions dans le *Journal asiatique*, on accordera peut-être quelque confiance à mes reproductions. Je crois pouvoir en garantir l'exactitude en ce qui concerne la forme même des caractères. Quant à l'épaisseur du trait, il a fallu naturellement la forcer dans les parties effacées, tandis que dans les parties frustes où les caractères originaux sont plus ou moins épatés, j'ai dû, au contraire, me restreindre à une sorte de tracé moyen, sous peine de n'obtenir, à la reproduction, que des taches informes. Il ne faudrait donc pas, d'après ces copies éclectiques, où les accidents de la pierre sont supprimés, juger de l'état, parfois déplorable, des originaux.

Mes collaborateurs, MM. Bergaigne et Senart, ont bien voulu partager avec moi la peine de revoir les épreuves. Au premier, en outre, je suis redevable de toute une série d'observations dont j'ai été heureux de pouvoir faire mon profit.

Dans la transcription, les lettres et les signes tombés, mais de restitution facile, sont placés entre parenthèses. Les restaurations d'un caractère plus conjectural sont mises entre crochets []. De même, dans la traduction, ce qui est de conjecture pure est entre crochets; les parenthèses désignent les mots qui ont dû être ajoutés au texte.

comme remarques, ou pour satisfaire aux exigences de la construction française.

Voici la table des caractères adoptés pour la transcription :

Voyelles.....	a ā i ī u ū ṛi ṛī e ai o au
Gutturales.....	k kh g gh ṅ
Palatales.....	c ch j jh ñ
Cérébrales.....	ṭ ṭh ḍ ḍh ṇ
Dentales.....	t th d dh n
Labiales.....	p ph b bh m
Semi-voyelles.....	y r l v
Sifflantes.....	ç sh s
Aspirée.....	h
Visarga.....	ḥ
Upadhmanīya.....	×
Jihvāmūliya.....	+
Anusvāra.....	ṃ

I (206 a b)¹.

HAN CHEY.

Publications antérieures — H. Kern (d'après un estampage incomplet de M. Harmand), dans les *Annales de l'Extrême Orient*, janvier 1882. — A. Barth, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1882 et février-mars 1883.

L'inscription comprend deux parties indépendantes l'une de l'autre, désignées ici par les lettres A et B.

HAUT. —	LARGEUR —
A, 1 ^m 19	A, 0 ^m 85
B, 0 50	B, 0 85

Les deux parties sont entièrement en çlokas *anushṭubh*, occupant chacun une ligne et divisés en leurs pādas². A en contient 35; B n'en a que 12.

On sait, par MM. Harmand et Aymonier³, que Han Chey ou Phnom Han Chey, d'où provient l'inscription, est le nom donné par les indigènes à une vieille tour élevée sur un des contreforts du plateau qui domine la rive droite du Mekong, à quelque distance au-dessus du vaste groupe de pagodes et de ruines connu sous le nom

¹ Les chiffres et les lettres ainsi placés entre parenthèses reproduisent la cote des estampages déposés à la Bibliothèque nationale.

² Dans la transcription, les strophes ont dû être écrites en deux lignes; mais la séparation des pādas est maintenue.

³ D. Harmand, *Notes de voyage en Indo-Chine*, dans les *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1879, p. 330. M. Harmand écrit Han Khuer. Phnom Han Chey est le nom de la colline. — E. Aymonier, *Recherches et Mélanges sur les Chams et*

les Khmers, dans le fascicule VIII du recueil publié à Saigon sous le titre : *Cochinchine française; Excursions et Reconnaissances*; tirage à part, Saigon, 1881, p. 22.

⁴ D'après une note de M. Aymonier, la forme sanscrite ou sanscritisée serait *Hanjaya*. Le nom ancien était peut-être *Egrapara* [?] (cf. A, 32). L'identification a toutefois contre elle le fait que M. Aymonier n'a pas trouvé trace de ville dans les environs. Le plateau est occupé aujourd'hui par les bonzes d'une pagode moderne qui s'élève non loin de la tour.

de Phnom Bachey¹. La tour, comme la plupart de ces édifices fort nombreux dans le pays², est en briques, de forme carrée, haute de 13 à 14 mètres et large de 6 à 7. La porte, en épaisses dalles de grès, est élevée de trois ou quatre marches au-dessus du sol : elle était autrefois flanquée de colonnes et elle est encore surmontée d'une sorte de tympan où se voient diverses scènes sculptées. C'est sur les deux parois de l'enfoncement ou de l'espèce de couloir formé par cette porte dans l'épaisseur du mur de la tour, que sont gravées les deux parties de l'inscription, A occupant la paroi de gauche; B, celle de droite³. A l'intérieur de l'édifice, il y a la trace d'un plancher à 60 centimètres au-dessus du sol, avec une gargouille s'ouvrant au dehors. Si la tour a réellement servi au culte d'un linga, ce serait là le *somasûtra*, le « chenal du nectar », destiné à conduire à l'extérieur, où elles étaient recueillies avec empressement par les fidèles, les eaux ayant servi aux ablutions du dieu. A une vingtaine de mètres de la tour, se trouve un édicule de forme carrée, mesurant environ 2 mètres en hauteur et 3 mètres sur chacune de ses faces. Trois de ces faces sont formées chacune de trois pierres plates dressées debout, d'autres pierres plates superposées aux premières formant le toit. La quatrième face est ouverte et sert de porte. Cette porte est également décorée de sculptures et flanquée de colonnes. A un mètre en avant

¹ Phnom Bachey (qui n'est pas marqué sur la carte la plus récente du Dépôt de la marine) est situé sur la rive droite du grand fleuve, vers le milieu du coude qu'il fait, au-dessous de Stung Trang, dans la direction de l'ouest, environ par 12° N. et 103° E. La localité est marquée sur la carte de Fr. Garnier et sur celle qui est jointe au récent ouvrage de M. J. Moura : *Le Royaume du Cambodge*, 2 vol., Paris, 1883. La carte qui accompagne la *Géographie du Cambodge* de M. Aymonier, Paris, 1876, indique Phnom Bachey et Phnom Han Chey.

² Le mémoire cité de M. Aymonier en décrit ou en énumère plus de vingt dans ces parages : la description de celle de Han Chey se trouve pages 22-24 du tirage à part. Notre inscription H provient d'une tour semblable.

³ Par côté gauche et côté droit, il faut entendre ici, de même que dans toute la suite de ces inscriptions, la gauche et la droite d'un spectateur placé à l'intérieur de l'édifice et tourné vers le dehors, en d'autres termes la gauche et la droite du dieu, en supposant que l'édifice soit un sanctuaire.

de cette cellule, est un troisième petit monument, en forme de porte, composé de quatre dalles, celle qui repose sur le sol étant percée de mortaises comme le piédestal d'une statue. Aussi M. Aymonier estime-t-il que les édifices de ce type, assez communs dans le pays, ont servi à abriter l'image d'un dieu. Un peu plus loin, avec les débris de deux statues, se trouve un linga de 50 centimètres de long, « qui présente la particularité d'augmenter progressivement de grosseur vers sa partie supérieure, en forme de massue antique, son diamètre variant de 10 à 15 centimètres. »

Les lignes 1-16 de A sont consacrées à l'éloge du roi *Bhavavarman*. Puis viennent l'éloge de son fils et successeur (17-21), celui d'un personnage qui fut au service du père et du fils (22-31), enfin l'érection par ce personnage, qui était seigneur d'une localité appelée *Ugrapura*, d'un Çivalinga invoqué sous le nom de *Bhadreçvara*. Les douze lignes de B ne contiennent que l'éloge du même roi *Bhavavarman*, et l'inscription s'arrête brusquement après avoir introduit, dans la dernière ligne, un personnage au service de ce prince, apparemment le même que celui qui figure dans A. Dans la suite, si elle a existé, était-il également question du fils de *Bhavavarman*¹? S'agissait-il de la même fondation ou d'une autre analogue? Y trouvait-on le nom du donateur et celui du jeune roi, dont l'absence est si singulière dans A²? Ce

¹ On peut d'autant plus en douter que B passe directement du père au serviteur, sans parler d'abord du fils, comme A. Il y a peut-être là un indice que B est antérieur à A, supposition que confirmerait, au besoin, la situation respective des deux inscriptions. M. Aymonier a remarqué, en effet, que ces inscriptions commencent *toujours* par la paroi de droite, en prenant ce terme dans le sens indiqué dans la note précédente.

Pour ce dernier, il n'y a qu'une allusion à son titre de *Kumâra* « prince royal », qu'il a dû porter du vivant de son père.

Bien que les exemples ne manquent pas de rois qui ont gardé ce titre pendant toute la durée de leur règne, il est peu probable qu'ici il faille voir le nom du jeune roi. Ce nom a dû, en effet, comme tous les autres, se terminer en *varman*, et l'auteur de l'inscription n'aurait pas manqué de le relever par l'addition d'un *çri* ou de quelque autre équivalent. Par une fâcheuse coïncidence, ce nom ne se trouve pas non plus dans notre n° II, où il s'agit probablement des deux mêmes princes. L'inscription XI place *Mahendrarman* après *Bhavavarman*.

sont là autant de questions auxquelles il ne sera sans doute jamais possible de répondre. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que, dans l'état actuel, cette partie de l'inscription est incomplète, soit que, pour une raison ou pour une autre, elle n'ait jamais été achevée, soit que la suite ait été coupée, ce qui prouverait que le document n'est plus *in situ*. Ce dernier doute du moins pourra être résolu sur place à la suite d'un nouvel examen de la pierre¹.

L'inscription ne dit rien des prédécesseurs de *Bhavavarman*. Elle nous apprend seulement que, comme tant d'autres de ses confrères de l'Inde, il prétendait descendre du *Somavança*, l'une des deux grandes dynasties de la légende épique². Ce silence s'expliquerait, au besoin, par l'hypothèse que le donateur aurait été un homme nouveau, dont les ancêtres n'auraient eu jusque-là aucune relation avec la famille royale. Il importe toutefois d'en prendre note et nous aurons à y revenir à propos de l'inscription XI. Jusqu'ici nous n'avons aucun document daté de *Bhavavarman*; mais, par XI qui contient une liste de rois, et par X, nous savons que *Jayavarman*, son troisième successeur, régnait en 664 et en 667 A. D., et VI nous apprend qu'*Içanavarman*, le deuxième successeur, était sur le trône en 626. On ne se trompera donc pas de beaucoup en adoptant pour *Bhavavarman* la date approximative à laquelle M. Kern a été conduit par des considérations paléographiques, et en plaçant ce prince dans les premières années du VII^e siècle³. C'est lui peut-être qui envoya à

¹ Il est maintenant. M. Aymonier ayant eu l'occasion de repasser à Han Chey, s'est assuré que les pierres sont *in situ* et que l'inscription a été gravée après leur mise en place. En tout cas, B n'a pas été coupé : le chambrante est d'une seule pièce, comme celui de gauche, et il se prolonge bien au-dessous de la dernière ligne. Il faut donc admettre que, pour une raison ou pour une autre, l'inscription est restée inachevée. Au-dessous de la partie inscrite, la pierre est fendue en deux endroits; mais M. Ay-

monier ne pense pas que ce soit là le motif qui a fait arrêter le travail du lapicide.

² Plus tard, des rois du Cambodge appartenant à une autre dynastie se diront issus de la race solaire, par exemple le *Sūryavarman* de l'inscription de Prea Khan, publiée par M. Kern dans les *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1880.

³ Ce résultat ne saurait être sensiblement modifié, même si de nouvelles découvertes venaient à prouver que la liste de XI est incomplète.

l'empereur de la Chine cette ambassade de 616 dont Abel Rémusat a retrouvé le souvenir¹.

L'alphabet dans lequel sont écrites cette inscription et la suivante est de tous, sinon le plus archaïque, du moins celui qui reproduit le plus fidèlement un prototype hindou déterminé. Comme l'a fort bien vu M. Kern, à qui appartient l'honneur d'avoir fondé l'étude de l'épigraphie cambodgienne, il rappelle exactement celui des plus vieilles inscriptions du temple de Papanatha à Pattadakal, dans le Dèkhan occidental². La ressemblance est même telle, qu'elle s'expliquerait difficilement par l'hypothèse d'une dérivation plus ou moins lointaine, et qu'il faut conclure à une transmission directe. Le type de ces caractères a certainement été porté du Dèkhan au Cambodge à une époque rapprochée de celle où nos inscriptions I et II ont été écrites. Le travail même, dirait-on, a ici quelque chose d'hindou. Il est exécuté d'une main sûre et hardie; mais il n'a rien de la parfaite régularité, du fini et de l'élégance qui distinguent la plupart des produits de l'épigraphie cambodgienne. L'ouvrier ne s'est donné la peine ni de bien préparer la surface de la pierre, ni de calibrer exactement ses lettres, en cela imitant ses confrères de l'Inde qui, tout en laissant de très beaux spécimens d'écriture lapidaire, ne paraissent guère s'être doutés qu'une inscription, même d'une certaine étendue, peut servir de motif décoratif.

Le signe marquant la fin du *eloka*, ici une double barre verticale légèrement fléchie, n'est employé ou n'a subsisté qu'après A, 4-8, où on le trouvera reproduit dans la transcription. Par contre, un autre signe, une sorte de volute qui ne paraît destinée ici qu'à remplir l'espace laissé libre par une ligne plus courte que les autres, se rencontre fréquemment : A, 2, 3, 19, 21, 28 à la fin d'un *eloka*; 6, 14, 17, 18 après la demi-strophe; 7 et 22 à la fin d'un simple

¹ *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 77.

² Voir les fig. similaires dans *Archæologia Indica. Sixties of Western India*, III, pl. LXV, et *Indian Antiquary*, X, p. 170. D'après

M. Burgess, le temple serait du v^e siècle;

M. Fleet estime que les inscriptions sont du vi^e, supposition ainsi confirmée à son tour par les données cambodgiennes.

pāda. Dans la transcription, ce signe est figuré par un O. De plus, j'avertis ici, une fois pour toutes, que le groupe *ṅd* de la transcription, représente partout, non seulement dans cette inscription, mais aussi dans les inscriptions suivantes, un original *ṅd*. Dans les cas, au contraire, où le *d* n'est pas déterminé par la consonne précédente, bien que l'orthographe par la dentale soit également constante, la correction sera indiquée en note.

A

1. Jitam induvataūsena
uniābhrūbhāṅgajihmormmi—¹
2. rājā ṅṛibhavavarmmeti²
apradhṛiṣyamahāsatvaḥ³
3. somānvaye prasūtasya
kenāpi yasya tejas tu
4. antassamutthā durgṛāhyā
yadā shad⁴ arayo yena
5. nityadānapayassikta—
ātmānukārād iva yaḥ
6. ṅaratkālabhiyātasya
dvishām asāhyo yasyaiva
7. yasya sānyarājo dhūta—
ripustrīgaṅḍadeṅḍeshu O
8. ripor iva manaṅ ṅṣhkaṃ
yasya yodhai + karāpita—⁶
9. paritāyām api puri
punarukta ivāropaḥ
10. jītvā parvvatabhūpālān
vandibhis saguṅḍānigai—⁹

mūrdhnā gaṅgām babhāra yaḥ
mālāmālum ivāmālām
patir āsīn malibhṛitām
tuṅgo merur ivāparaḥ O
somasyeva payonidhau
jājvaliti sadāhave O
mūrtyabhāvād atindriyāḥ
jītā vāhyeshu kā kathā ||
karān eva mataṅgajāṅ⁵
samarāya samagrahīt ||
parānāvṛitatejasah O
pratāpo na raver api ||
m ujjhitālanḅṛitishv api
cūrṅṅabhāvam upāgatam ||
nagarīparikhājalam
m āsannai ravinā⁷ saha |
jvalatā yasya tejasā
prākāre jātavedasaḥ
tanoti sakalā⁸ bhuvāḥ
r yyaṅḅbhīr iva yo dīṅal

¹ Peut-être un *m* a-t-il disparu à la fin du pāda.

² Lire *ṅṛi*°.

³ Pour *sattvaḥ*. De plus, comme ces inscriptions observent le *sandhi* à la fin des 1^{er} et 3^e pādas, on s'attendait à *satva—s tungo*.

⁴ Lire *shad*. La pierre est un peu usée en cet endroit.

⁵ Lire *matāṅgajān*.

⁶ Lire *karāpita—*. + transcrit le *jīhvā—mūḅṛya*.

⁷ Lire *ravinā*.

⁸ La ligne médiane du *k* est prolongée au-dessous de la ligne, de façon à le faire ressembler à *ku*.

⁹ Lire °*nīhai—*

14. yenevad aidavañcānāṃ¹
vad eśhām avadhūr bhūme—
15. caktvāpi pūrvyaṃ vijitā
prabhutve kshamaya yena
16. yasyākṛiṣṭā × prabhāvena
rājācṛiyam upādāya
17. pareṇākṛāntā pūrvveya—
ajitvāmbhodbhīparvyantā—
18. avāpya shodaca² kala—
asamkhyā api yo labdhivā
19. nāsti sarvaguṇa — kaṇci—
venāsiddhikṛitam idaṃ
20. tasya rājādhirājasya
gānakāntyādibhū³ 4 yogā—
21. rāgan dadhati bhūpānā—
yasya pādanaksheshv eva—
22. caivaṃ padaṃ gate rājñi
muñcanti yugapad vāshpe
23. tamovighātavikshobha—⁶
vas tu cāntam anāvādha—
24. naye vayasī vṛittasya
citrīyate kumārasya
25. upadhācuddhimān bhṛitya—○
visrambhādānasammānāḥ⁷
26. antaeccitrāmalaacetra—⁸
yānaṃ suvarṇaparacītaṃ
27. hātma karaṅkakalaçā—
vo labdhayān prasādena
28. na kiñcit svāmyasambhukta—
bhojanavāsanaṃ vāpi

¹ Lire *ayā*¹. Le groupe *d ada* est très endommagé.

² Ce signe est la transcription de *upa-*
dhanaya

Lire *shodaca*.

Lire *guṇa*; le lapicidé a oublié de marquer *va*, c'est à-dire de prolonger en forme de boucle le jambage de droite du *g*.

maryādālaṅghanaṃ kṛitam
r atikrānta ×² parākramaḥ
bhūmir amvudbhimekhalā
saiva paçcād ajiyata
pare vudhy ajitā api
namante caraṇāmyuje
m akhileti vicintayā ○
m avanim yo na çamyati
ç çaçāntko yāti pūrvpatam
na paryyāpta + kadācana
d iti vākyaṃ mahādhyām
svenāpi vacasā vinā
navendur iva yas sutah ○
d unnetrayati ya × prajāḥ
ñ cūdāratnamaricayaḥ⁵ ○
m anāgasi na cetasi
drishṭvā yam uditam prajāḥ
çokāmandasamudbhava ○
m avāpad udaya ṃ ravily
m alabdha kshītīmaṅḍalam
yasya rājyabharodyataḥ
saināyaṃ marutām iva ○
s tayor avanipālayoh
vogyo ya × paryyatṛipyata
m ūrdhvakāñcanavudvudam
hastyaçyaparivarhaṇam
v ityādiçṛiyam uttamām
svāminor ubhayaḥ api
m āptaṃ yena kadācana
vānānyābharāṇāni⁶ vā

⁴ Lire *cūdā*⁴. Du groupe *icū*, la voyelle seule est restée distincte.

⁵ Au 5^e caractère, *ta*, la pierre a éclaté sous le ciseau, et il s'est formé un trou.

⁶ On attendait **manā*— *r yyo*. Pour l'orthographe *visrambha*, cf. XI, 31.

⁷ Pour **çhattra*—.

⁸ On est tenté de lire *yanūdyā*¹; mais le signe de *ñ* est suffisamment net.

- | | |
|--|--|
| <p>26. prāṇair asāralaghubhī-
svāminorthe gurustheya-</p> <p>27. lakṣmyā gādhopagūḍhopi
munīnām caritan dhatte</p> <p>28. suprakāçitaçauryyasya
bhīrutvaṃ yasya vikhyata-³</p> <p>29. prīṇayann apy udāsīnā-⁵
pakshadvayaṃ yo mitratva-</p> <p>30. kalīnā valīnā dharmmo
mahāstambham ivālamvya</p> <p>31. açāçvatīty anādṛpītya
yaç × punyamayīm eva</p> <p>32. idam ugrapurādhiça-
pratishṭhāpitavān atra</p> <p>33. dāsagokshetrahemādī
pramāṇam iha te santu</p> <p>34. vāndhavā yajamānasya
devasvan nopabhuñjīra-</p> <p>35. yad dattam asmaī devāya
ye narā hartum icchanti</p> | <p>r¹ bhartṛipīḍavivaraddhitaiḥ
+ kretum aihata yo yaçah
pūrvvābhyāsabhalena² yaḥ
kshamāsamaparāyanaḥ³
saṃgrāmatyāgayor api
m akīrtter vṛjīnād api ○
n upakurvan dvishām api
m anayad guṇasampadā
bhagnaikacaraṇopi yam
catuṣpād iva susthitaḥ⁶
tanuçriyam ivātmanaḥ
yas sthīrām bahv amanyata
s subhaktiā liṅgam aicvaram
çribhadreçvarasamjñakam
devadravyam açeshataḥ
yatayo devayājakāḥ
putrās saṃvandinopi ca
n na pramāṇibhavanti ca
yajamānena bhaktitaḥ
te yāntu nirayañ ciram</p> |
|--|--|

B

- | | |
|--|---|
| <p>1. svabhāvanishkalenāpi
ekenāpi jagat kṛtsnam</p> <p>2. sthānātiçayalobhena
asatkṛtyoṣhitā⁷ yasya</p> <p>3. somānvaayanabhassomo
ripunārīmukhābjeshu</p> | <p>jītam indukalābhṛitā
vibhutvenādhitishṭhataḥ
mukhe lasati bhārati
mahatīm urasi çriyaṃ
ya + kalākāntisampadā
kṛitavāshpariplavaḥ</p> |
|--|---|

¹ Le premier groupe, *rbha*, est endommagé.

² Lire °*valena*.

³ Lire °*yaçah*. Il faut en outre probablement corriger °*çama*°.

⁴ Lire °*hhyāta*-.

⁵ Lire *prīṇayann* et *udāsīnā*-. Au milieu du pāda, la pierre a éclaté sous le ciseau

du lapicide, qui a recommencé le groupe *dā*.

⁶ Il n'y a qu'une trace très faible du *h* final.

⁷ Au-dessus du *tā* il y a une faible marque, qui peut être aussi bien la trace d'un *ṇ* que le résultat d'un accident. La traduction suppose °*tāṇ*.

1. atishenavato ¹ vasya	pratāpaç çaradāgame
raver apy adbhikas sahyo	na hi sāvaraṇair api
2. jētu ² parvyatabhūpālā-	n a m dhdharamastakāt
setu - prāvṛṣhī yasyāsi-	d dhāstineshy api vārishu
3. bhāṭair aveshṭita m) vasya	ripūṇāṃ parikhājjalam ³
açushvat saha cetobhi-	r vvandhusuehāphutair api
7. vaṇṇ samikshvātīsaundaryya-	cetonayanahārīṇaṃ
samacerata kāmūya-	× pushpaketoṛ anaṅgatāṃ
8. raṇe kvacid arātīnāṃ	paçvatāṃ yañ caturbhūjaṃ ⁴
akāṇḍepy agamad bhāugaṃ	sahacakro manorathah
9. bhrāntā vidurato ⁵ vasya	kīrtir ācāmukheshy api
itastatastyais sujanaī-	r avadāteṭi varṇyate
10. na kevalam imāṃ bhūmī- ⁶	m açeshāñ jetum icchati
sarvasādhanasāṃ patyā ⁷	yo dyām api davīyasiṃ
11. na guṇānām açeshāṇāṃ	kaccid ekas samāçrayah
īti rūḍha ⁸ × ⁹ pravādoyaṃ	guṇīṇā yena lupyate
12. mahārājādhirājaśya	tasya çribhavadarimmaṇah
lbhītyas sarvyopadhāçuddhe-	r antaraṅgatvam āsthita ¹⁰

TRADUCTION.

A

1. La victoire est au (dieu) qui porte la lune a son diadème⁹; qui, sur sa tête, reçut la Gauga, dont les flots, dans leur fuite oblique sous le regard courroucé d'Umā, lui formaient comme une guirlande de liane immerculee.

2. Le roi çrī Bhavayaman fut le maître des protecteurs de la terre, héros magnanime et invincible, sublime comme un autre Meru.

3. Ne dans la race de Soma, comme l'éclat de Soma brille dans l'Océan, son courage, à lui, en quelque sorte flamboie dans la bataille des braves¹⁰.

¹ Lire *abhishepa*.

² Lire *jetu* = *ou*, ce qui est graphique, devient plus simple, *j tuṃ*.

3 Lire *khajalāṃ*; il n'existe pas de masculin ou neutre *par kha*.

4 On assiste ici à la déformation de l'a se rapprochant graduellement de l'ā.

⁵ Lire *andurets*.

6 Lire *bhūmī*.

⁷ Pour *patyā*.

⁸ Lire *rūḍha*.

⁹ Çiva. Quand la Gaugā (le Gange) descendit du ciel, elle fut d'abord reçue sur la tête du dieu, ce qui éveilla la jalousie d'Umā, l'épouse de Çiva.

¹⁰ Le sens pour sur *tejas* « valeur » et

4. Quand les six ennemis qui naissent en dedans (de nous)¹, insaisissables, incorporels, inaccessibles aux sens, ont été vaincus par lui, que dire de ceux du dehors?

5. Il captivait, pour (s'en servir dans) le combat, les éléphants à l'époque même où leurs trompes étaient constamment humectées par le suc du *dāna* et qu'ils semblaient ainsi l'imiter lui-même (dont les mains étaient toujours humides de l'eau versée à l'occasion de ses donations)².

6. Quand, au temps de l'automne, il partait en guerre, dans sa splendeur que ses ennemis ne purent jamais éclipser³, c'est son ardeur, bien plus que celle du soleil, qui était insupportable pour ses adversaires.

7. La poussière (soulevée) par son armée venant à se répandre sur les joues des femmes de l'ennemi, bien que toute toilette en fût bannie, y prenait l'apparence de la poudre de sandal⁴.

8. L'eau dans les fossés des villes de ses ennemis séchait aussi bien que leur cœur, bue qu'elle était à la main par ses soldats établis à l'entour, en même temps que par (les rayons du) soleil⁵.

9. Quand une ville était déjà enveloppée par son ardeur flamboyante, c'était comme une (vaine) tautologie que de porter encore du feu sur le rempart⁶.

10. Après avoir vaincu les rois de la montagne, il occupe, par le moyen de ses bardes, en quelque sorte toutes les régions de la terre avec sa gloire suivie de l'armée de ses mérites.

« éclat », et sur *jval* « briller » et « brûler ». Soma, la lune, qui sortit de la mer de lait haratée par les dieux, est *gītāṅgu*, l'astre aux rayons brillants mais froids.

¹ Les six vices principaux, la volupté, la colère, la cupidité, l'orgueil, le mensonge et la paresse. De là l'emploi du mot *ari* « ennemi » pour désigner le chiffre 6.

² Le *dāna* est le liquide qui s'écoule du front de l'éléphant à l'époque du rut. C'est le moment où l'animal est le plus redoutable. Les mots entre parenthèses donnent le deuxième sens du composé *uṭyadāna-payussiktakara*. Une donation (*dāna*) se confirme par l'acte symbolique de prendre de l'eau dans le creux de la main et de la répandre.

³ Ou, en coupant autrement le deuxième *pāda* : « Quand . . . il allait attaquer les nations étrangères, dont le lustre pâlisait (aussitôt). »

⁴ La poudre de sandal, dont les femmes se frottent le visage et la gorge, est le complément de la grande toilette. Dans le trouble de leur affliction, les femmes des ennemis de Bhavavarman ne songeaient plus à se parer.

⁵ Jeu de mots sur *kara* « main » et « rayon ».

⁶ La strophe peut aussi s'entendre de la ville même du roi, à laquelle sa valeur formait comme un rempart de feu. Le feu, sous diverses formes, s'employait dans l'attaque et dans la défense des places.

11. En sa personne, la race d'Aiḍa¹ sortit de la limite en ceci seulement, qu'elle franchit les bornes de la terre au cours de ses exploits.

12. Bien qu'il eût conquis une première fois par la force la terre qui a l'océan pour ceinture, lorsqu'il exerça la souveraineté, il la conquit une seconde fois par sa mansuétude.

13. Entraînés par sa vaillance, des adversaires, même sans avoir été vaincus dans le combat, viennent, dans tout l'appareil de leur majesté royale, adorer les lotus de ses pieds.

14. « Un autre l'a déjà parcourue avant moi tout entière »; dans cette pensée, il ne se repose pas qu'il n'ait conquis la terre qui est entourée par l'océan.

15. Quand la lune a pris ses seize kalās², elle arrive à la plénitude; mais lui, bien qu'il en ait acquis d'innombrables, il ne fut jamais satisfait.

16. « Il n'est personne qui réunisse toutes les qualités » : cette maxime des sages a été réfutée par lui, sans même qu'il ait eu à dire un mot.

17. Ce roi des rois eut un fils semblable à la lune nouvelle, qui, doué de vertu, de beauté et de tous les autres dons, fait l'admiration³ de ses sujets.

18. Les rayons (que projettent) les bijoux des diadèmes des rois (prosternés devant lui) donnent bien du lustre aux ongles de ses pieds, mais non (de la passion)⁴ à son âme sans défauts.

19. Le roi (Bhavavarman) étant allé au séjour de Īiva, les peuples, en voyant levé cet (astre nouveau), versèrent des larmes à la fois de douleur et de joie.

20. Le soleil a un lever troublé par la lutte contre les ténèbres; mais lui, c'est en paix, sans obstacle, qu'il prit possession du disque de la terre.

21. Encore dans la première jeunesse, du jour qu'il soulève le fardeau de la royauté⁵, il brille du plus vif éclat, comme (un autre) Kumāra à la tête de l'armée des Maruts⁶.

22. Au service de ces deux princes fut un homme pur de toute perfidie,

¹ *Yiḍa* ou *Aiḍa*, c'est-à-dire *Parūravas*, un des ancêtres de la race lunaire. Le sens est sur le mot « limite » dans sa double acception de « frontière » et de « devoir ».

² Jeu de mots sur *kalā* « la seizième partie ou un doigt du disque de la lune » et « un art, une science ».

³ Le dénominal *anvitrāy*, forme comme *atkañṭh*, manque dans les lexiques.

⁴ Jeu de mots sur *rāga* « rougeur, lustre » (passion).

⁵ On ne se résigne que difficilement à

ne pas chercher dans la finale du pāda un dérivé de *adyan*. Mais la leçon du texte est parfaitement nette. A moins de recourir à une correction (*adyamañ*, *adyatñ*, au besoin *adyatam*), je ne vois pas d'autre parti à prendre que de faire du dernier mot l'adverbe *adyatāñ*. A la rigueur, *bhara* « fardeau » peut aussi exprimer l'action de soulever un fardeau.

⁶ Kumāra, le chef des armées de Īiva et le dieu de la guerre, signifie proprement « jeune homme, prince royal ».

qu'ils comblèrent, (comme il en était) digne, des marques de leur confiance, de leur libéralité, de leur estime.

23. Un parasol éclatant, brodé à l'intérieur et surmonté d'une boule d'or, un char orné d'or¹, un train de chevaux et d'éléphants,

24. Une aiguière et une coupe d'or, telles et autres furent les distinctions supérieures qu'il reçut de la grâce de l'un et de l'autre de ses maîtres.

25. Jamais il ne posséda rien qui ne fût à l'usage de son maître, en fait d'aliments, de vêtements, de chars et d'autres objets de luxe.

26. Au prix de cette chose vide et légère, son (propre) souffle vital (uniquement) nourri du pain de son maître, il s'efforçait d'acheter, au profit de son seigneur, une gloire lourde et solide.

27. Bien qu'étroitement embrassé par Lakshmi², il (n'en) observe (pas moins), grâce à la vertu de ses efforts antérieurs, la règle des ascètes, estimant par-dessus tout la patience et l'égalité d'âme.

28. Bien que son héroïsme se fût illustré dans les batailles et dans les largesses, il était pourtant réputé au loin pour son humeur craintive en face du déshonneur et de la fausseté.

29. Bienfaisant même aux indifférents, secourable même aux ennemis, il ramenait à l'amitié les deux partis hostiles par la (seule) plénitude de ses vertus.

30. Bien que son unique jambe ait été brisée par le violent Kali, Dharma, s'appuyant sur lui comme sur une puissante colonne, se tient aussi ferme que s'il avait encore ses quatre pieds³.

31. « Elle est périssable, » ainsi dédaignant la beauté de son propre corps, il n'estima comme vraiment solide que celle qui est faite de gloire et de bonnes œuvres.

32. Chef suprême (de la ville) d'Ugrapura, il érigea ici, avec une dévotion parfaite, ce linga du Seigneur, connu sous le nom de çri Bhadreçvara,

33. (Instituant) serviteurs, bétail, terres, or et le reste, sans exception, comme bien du dieu. Que seuls aient autorité ici les ascètes serviteurs des dieux!

¹ « Véhicule » serait plus exact que « char », car il s'agit probablement d'une chaise à porteurs. D'après la relation chinoise du XIII^e siècle publiée par Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 110), la chaise à porteurs ornée d'or ou d'argent et le nombre des parasols à pomme d'or étaient les marques distinctives des officiers de rang élevé. Notre per-

sonnage, d'après ces indications, aurait été un officier du troisième rang.

² Nous dirions « au sein de la fortune ».

³ *Dharma*, la loi civile et religieuse, est représenté communément sous la figure d'un taureau qui, ayant perdu un de ses pieds dans chacun des trois âges précédents, n'en a plus qu'un dans l'âge actuel, le *Kaliyuga*. Cf. par exemple Manu, I, 81.

34. (Mais) les parents du donateur¹, ses fils, ses allies, qu'ils ne jouissent pas du bien du dieu; car ils n'en ont pas le droit.

35. Ce qui a été ainsi donné à ce dieu par le donateur en témoignage de sa foi, que les hommes qui voudraient le ravir aillent dans l'enfer pour longtemps.

B

1. La victoire est à celui qui, bien que essentiellement sans kalās, porte à son diadème la kalā de la lune²; qui, bien qu'il soit un, occupe tout l'univers par son ubiquité.

2. Dans la bouche du roi Bhavavarmā se joue Bhārātī qui, aspirant à une station plus haute, a dédaigné de rendre hommage à la puissante Crī qui repose sur sa poitrine³.

3. Lune du ciel de la race lunaire, il se baignait sur le visage des femmes de ses ennemis, comme parmi autant de lotus, dans les larmes (qu'il leur arrachait) par la plénitude de l'éclat de ses kalās⁴.

4. Quand il allait en guerre, à la venue de l'automne, sa brûlante ardeur, supérieure à celle du soleil même, était insupportable même pour ceux qui étaient à couvert⁵.

5. Pour vaincre les rois de la montagne jusqu'au sommet de leurs pics, il avait, en pleine saison des pluies, un pont⁶ pour traverser les eaux, fussent-elles profondes à hauteur d'éléphant.

¹ Ici et dans la strophe suivante, *yajamāna*, proprement celui qui fait célébrer et son profit un sacrifice védique. La tendance est très marquée, dans ces textes, d'appliquer au divanisme les termes consacrés de l'ancien culte : cf. *yajvan* de V, 12, e VIII, 6; *sattrin* de VII, 4; *ṣṛayajña* de XI, 23, et, dans les inscriptions plus récentes, les cas nombreux où des prêtres d'un *linga* sont appelés *hotri*.

² Jeu de mots sur *kalā* « partie, divinité » et « seizième partie du disque de la lune ». Comme dans A, le dieu invoqué est Civa.

³ Cette strophe et les strophes suivantes, toutes construites avec le pronom relatif, se rapportent à *Bhavavarmā* de la strophe 12.

Bhārātī est la déesse de l'éloquence. *Crī*, la déesse de la fortune, est représentée comme la maîtresse des rois.

⁴ Autre jeu de mots sur *kalā* « partie du disque lunaire » et « habileté dans un art », surtout dans un art d'agrément. Le visage des femmes est d'ordinaire comparé au lotus, et la lune, dans la poésie hindoue, est l'amant des lotus.

⁵ Derrière des retranchements: le mot a les deux sens, comme en français.

⁶ Ou une digue. Je n'ose préciser davantage et dire « il fit faire »; car il semble que, par ce pont ou cette digue, l'auteur ait voulu désigner les éléphants de guerre du roi. Dans ces « rois de la montagne » (cf. A, 10) il faut voir probablement les

6. Quand ses soldats assiégeaient (une forteresse), l'eau dans les fossés séchait en même temps que le courage de ses ennemis, bien qu'il fût arrosé par (les larmes de) tendresse de leurs familles¹.

7. A la vue de ce (héros) qui, par son extrême beauté, ravissait les yeux et les cœurs, les belles en venaient à douter que le (dieu) armé de fleurs fût réellement sans corps².

8. Plus d'une fois, dans la bataille, à la seule vue de cet (autre) Caturbhujā³, l'espoir de ses adversaires, ainsi que leur armée⁴, fut soudain brisé.

9. Sa gloire, bien qu'elle eût couru au loin, jusqu'aux extrémités de la terre, (n'en) est (pas moins) déclarée pure par les honnêtes gens de tout pays.

10. Ce n'est pas seulement cette terre entière qu'il désire conquérir, mais, par la réunion de tous les moyens possibles, le ciel encore qui est par delà.

11. « Jamais toutes les qualités ne se réunissent en un seul; » ce commun proverbe est démenti par ce possesseur de (toutes les) qualités.

12. Au service de ce roi suprême des grands rois, çri-Bhavavarman, et s'attachant à rester pur de toute perfidie. . . .

(Le reste manque.)

II (286 a).

PONHEAR HOR.

Hauteur..... 0^m53

Largeur..... 0 78

Dix-sept lignes, comprenant dix-sept strophes écrites en une ligne chacune et divisées en leurs pādas⁵. De 1, il n'est resté que deux

chefs de ces peuplades sauvages et de race distincte qui habitaient sans doute alors déjà les parties peu accessibles du pays où on les trouve encore aujourd'hui.

¹ Le mot *snehu* « tendresse », a aussi le sens de « liquide ».

² L'Amour, qui n'a plus de corps, depuis que Çiva l'a réduit en cendres du feu d'un de ses regards.

³ « Quatre-Bras », surnom de Viṣṇu-Kṛiṣṇa.

⁴ Les mots exprimant « espoir » et « armée » (*manoratha* et *cakra*) ont été choisis à dessein, pour amener l'inoffensif rapprochement de *ratha* « char » et de *cakra* « roue ».

⁵ Dans la transcription, les strophes sont écrites en deux lignes.

caractères. 2-4 sont des *trishūbh* appartenant probablement à différentes variétés de l'*Ūpajati*¹. 5-13 sont des *çlokas anushūbh*. 14 est une *trishūbh Indravajra* ou *Ūpajati*. 15 est une *jaḡati* de l'espèce *Atirūcira*. 16 et 17 sont des *çlokas anushūbh*.

La seule indication que je possède sur Ponhear Hor, c'est qu'il fait partie de la province de Tréang, une des subdivisions de la région plus étendue qui est figurée sur les cartes sous le nom de Terre de Tréang². Celle-ci est la partie la plus méridionale du Cambodge, allant du Mekong jusqu'à la frontière de Siam et s'étendant au sud jusqu'à la mer et à la province française de Hatien. La province de Tréang proprement dite est une des plus méridionales de cette région. Elle s'étend au sud du 11° degré jusque vers 10° 40', entre 102° et 102° 30' E.

L'inscription est gravée, comme la précédente, sur un des chambranles de la porte d'une tour. L'autre chambranle porte une inscription de six lignes en langue khmer.

Le document est mutilé. Dans la partie conservée, il est en outre si fruste, que la moitié environ est indéchiffrable. De beaucoup de caractères, il n'est resté qu'une trace juste suffisante pour en marquer la place : d'autres ont entièrement disparu. Même de ceux qui ont mieux résisté, il en est plusieurs que je ne suis arrivé à lire qu'après une comparaison soignée de l'estampage appartenant à la Société asiatique avec les deux doubles qui sont déposés à la Bibliothèque nationale.

À première vue, l'inscription rappelle la précédente : même forme de caractères, même travail; on dirait presque la même main. Et, en effet, dans ce qui reste de la strophe 16, on déchiffre le nom du roi *Bhavavarman*. Mais ce ne sont pas là les seuls points que les deux

¹ Voici le détail des pādas conservés de ces strophes : 2, b *Ūpendravajra*; 3, a *Indravajra*, b *Ūpendravajra*; 4, b *Indravajra*; 14, a et d *Indravajra*.

² Cf. E. Aymonier, *Géographie du Cam-*

bodge, Paris, 1876, p. 41, et *Carte de l'Indo-Chine orientale dressée par M. J.-L. Duteuil de Rhins, au Dépôt des cartes et plans de la marine*, 1881. Le détail de cette carte laisse, paraît-il, beaucoup à désirer.

documents ont de commun. Dans l'un et dans l'autre, il est question de deux princes et d'un personnage à leur service qui a reçu d'eux les mêmes marques d'honneur. On est donc amené à penser que ce sont les mêmes princes qui figurent dans I, Bhavavarman et son fils. Si le personnage à leur service est également le même, ce qui est beaucoup plus douteux, nous apprenons du moins, à défaut de son nom, une circonstance de plus sur son compte, qu'il était seigneur d'une localité appelée *Pasenga*¹. Les fondations pieuses de ce personnage font le sujet de 8-13. Ce sont : un linga d'*Īṣvara*, une image de *Durgā*, une autre de *Çambhu-Vishṇu*, un linga² et, dix ans plus tard, une image de Vishṇu *Trailokyasāra* « l'Essence des trois mondes ». Puis vient une strophe d'imprécation contre ceux qui porteraient atteinte à ces donations. C'est là évidemment une sorte de clause finale, fermant une première partie de l'inscription. Il est impossible de préciser la relation de cette première partie avec la suite, où il est question d'une image de Lakshmī (?), d'une autre de Vishṇu, d'une donation du roi *Bhavavarman* au Çiva de *Dhāvīpura* (?), enfin d'une dernière donation à Vishṇu *Trailokyasāra*.

Dans l'inscription en langue khmer qui occupe le chambrane opposé et qui paraît contenir le détail, avec chiffres à l'appui, d'une ou de plusieurs donations, reparait la mention de *çrī-Trailokyasārasvāmīn*. L'énumération est précédée de l'indication : « sous le nakshatra Uttaraphalgunī, un mercredi, le douzième jour de la quinzaine claire de Caitra. » Les mots suivants, qui contenaient probablement une date, ont malheureusement disparu.

¹ Je ne vois pas d'autre sens à donner au *paseṅgapati* de str. 8. Dans I, A, 32, le donateur est seigneur d'Ugrapnra.

² Peut-être ces deux dernières n'en font-elles qu'une et s'agit-il d'un linga de *Çambhu-Vishṇu*. En tout cas, la mention d'une représentation quelconque de Çiva-Vishṇu est déjà là bien venue. Elle montre

une fois de plus, après les sculptures à peu près contemporaines de Bādāmi, dans le Dèkhan occidental, que Harihara n'est pas une figure aussi jeune qu'on l'a cru. Pour le culte de ces deux divinités associées, qui paraît avoir été fort en honneur au Cambodge au vi^e siècle, cf. VI, VIII, IX, XI, 11, 12, XII.

16.
. . . dhanvipureçāya ¹	rājñā çribhavavarmmaṇā
17.
s sa ² çrītrailokyasārāya	vishṇave devabhojakah

TRADUCTION³.

1-4 ne donnent que des mots sans relation assignable. Un nom propre ou une portion de nom propre apparaît dans le çrī-Çrīdharā de 4. Tout ce qu'on voit par la strophe suivante, c'est que 1-4 comprenaient, outre l'invocation, la mention de deux rois.

5. Serviteur de ces deux [rois] et, grâce à ses mérites, le pur océan (où venaient affluer) leurs faveurs⁴.

6. [De la faveur] du premier, [il reçut] un parasol à pointe d'or⁵.

7. Cette épaisse forêt même, fréquentée par des tigres et autres (bêtes féroces)⁶.

8. Chef de Pasenga, [il érigea] un linga du Seigneur.

9. [De la faveur] du second, [il reçut] une aiguière et une coupe d'or⁷.

10. Il érigea une image de Durgā et de Çambhu-Vishṇu un linga ayant l'éclat de l'or⁸.

11. Dix années étant révolues.

12. Ferme dans le devoir, marchant en tête des connaisseurs du devoir. [il érigea] une image de Trailokyasāra.

13. Ainsi furent donnés par cet (homme) comb

¹ Ou *dānti* ?

² La présence de ce double *s* au commencement du demi-çloka est en contradiction avec la règle observée dans ces inscriptions, qui n'admet pas le *sandhi* en cette place.

³ Les additions de simple conjecture sont mises entre crochets [].

⁴ Cf. I, A, 22.

⁵ La restitution de *pūrvasya* paraît suffi-

samment garantie par *tyor* de 5 et par *uttarasya* de 9. Pour le sens général de la strophe, de même que pour 9, cf. I, A, 23 et 24.

⁶ Peut-être la forêt de ses ennemis, ou celle des passions.

⁷ Cf. note 5.

⁸ Peut-être *Çambhu-Vishṇor* depend-il déjà de *liṅgam*. Le texte a bien le singulier, et non le duel ⁹ *vishṇvor*.

de la faveur de ses maîtres qui possédait la science et la paix que donne la science.

14. Et celui qui viendrait à ravir ce qui a été donné qu'il soit plongé dans l'enfer jusqu'au jour de la destruction des êtres mobiles et immobiles.

15. treizième, la chérie de Vimalasaha¹ fut établie ici cette image de Vishnu.

16. au Seigneur de Dhanvipura² par le roi çri-Bhayavarman.

17. ce libéral envers les dieux à Vishnu çri-Trailokvasāra.

III (15).

PHNOM BANTEAI NEANG.

Hauteur 0^m 05
Largeur 0 68

Une seule ligne, consistant en une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajati*³, séparée en ses *pādas*.

Phnom Banteai Neang, d'où provient l'inscription, est un bloc de roche calcaire de 50 mètres de haut, qui s'élève à 4 kilomètres au sud d'Angkor Baurey « la ville royale ». Cette dernière localité, qui est le centre d'un grand commerce de cire, est placée par M. Aymonier⁴ à deux jours de marche à l'ouest de Battambang, le chef-lien

¹ Je ne sais que faire de ces débris. *Trayolaçī* paraît être la fin d'un composé et l'indication du jour du mois. Dans le texte khmer, il est question du douzième jour de Çitra. *Vimalasaha* « la Effort pur » peut être, comme le simple *Saha*, un nom de Vishnu. On remarquera pourtant que *Saha*, *Sahasya* sont aussi des noms de mois et que *Amati* pourrait désigner, au

besoin, la quinzaine claire. Mais on ne voit pas bien comment le jour du mois pourrait être introduit au nominatif. Ou bien s'agirait-il d'une statue de Lakshmi accompagnée de douze autres images?

² Lecture incertaine.

³ Voici le détail des *pādas* : a b d *Upeन्द्रvayra*; c *Indraçra*.

⁴ *Géographie du Cambodge*, p. 54.

de la province siamoise du même nom¹. L'inscription est gravée sur un socle en pierre, sans doute la base du linga dont elle relate l'érection et qui a disparu. Le linga consacré à Çiva *Tryambaka* fut érigé et doté sur les dépouilles prises à l'ennemi par ce même roi *Bhavarman*² dont nous avons déjà trouvé des inscriptions sur les rives du bas Mekong, que nous retrouvons ici à plusieurs journées de marche à l'ouest du grand lac et que nous rencontrerons encore bien loin dans le nord. Le document confirme donc le témoignage des annales chinoises qui nous apprennent que, vers cette époque, le royaume de Cambodge avait soumis les États voisins³. Le langage de l'inscription, bref et fier, est bien celui qui convient à un conquérant. Les caractères sont superbes, d'un beau cachet monumental, à la fois solides et élégants. Ils diffèrent de ceux de I et II non seulement par l'exécution, qui est ici parfaite, mais aussi par certains détails du tracé, notamment par le développement dans le sens vertical de plusieurs lettres, qui produit, avec leur exact alignement dans le sens horizontal, un contraste du plus heureux effet. On remarquera surtout, sous ce rapport, la forme du *k*, celle de l'au troisième pāda⁴ et celle de l'*r* qui dépasse de beaucoup le bas de la ligne. Le *ṇ* a

¹ Battambang est situé sur la limite des nautes eaux du grand lac, par 13° 5' N. et 100° 51' E. Angkor Baurey est probablement la localité marquée Bouri sur la carte du Dépôt de la marine, par 13° 10' N. et 100° 28' E.

² Les raisons qui me font admettre, d'une façon toute provisoire, bien entendu, l'identité du çri-Bhavarman de I-IV, sont, outre l'emploi du *jihvāmūṭya* et de l'*upadlmānīya*, le type carré et robuste des caractères qui est commun à ces inscriptions. Plus tard l'écriture devient plus grêle et plus déliée et ne présente plus le même aspect. Sous ce rapport, ces quatre documents se tiennent et il faudrait des preuves bien nettes pour qu'on con-

sentit à en détacher l'un ou l'autre et à le renvoyer, par exemple, après notre numéro XII. D'autre part, la liste des rois contenue dans XI est suffisamment garantie par la généalogie des ministres pour qu'on ne puisse y supposer la lacune d'un règne important. Ce ne serait donc guère qu'avant les rois de cette liste qu'il y aurait place pour d'autres çri-Bhavarman. Rien n'est certain encore dans cette histoire en train de se faire; j'ai pourtant la conviction que de nouvelles découvertes ne pourront que vicillir l'une ou l'autre de ces quatre inscriptions.

³ Voir A. Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 77 et 84.

⁴ Cf. X, 4

conserve ici une forme moins épanouie, assez semblable à celle qu'il a d'ordinaire quand il est souscrit, et qui donne à la syllabe *ṛa* l'aspect de *no*. Pour la façon dont le signe de l'*o* est replié dans *lo* au deuxième pāda comparer V, 5, c, et IX, A, 1, d.

ṛarāsanodyogajitārthadānai¹
 + karasthalokadvītayena tena
 trāyambakaṃ līngam idaṃ nṛipeṇa
 nīveçītaṃ cīribhavavarmanānma

TRADUCTION.

Avec des dons [prelevés sur] les richesses conquises par l'effort de l'arc, ce līnga de Tryambaka a été placé par le roi çri-Bhavavarman, qui tient les deux mondes sur sa main.

IV (165).

VEAL KANTEL.

Hauteur.....	0 ^m 13
Largeur.....	0 57

Sept lignes, contenant autant de çlokas *anushṭubh*, occupant une ligne chacun et divisés en leurs pādas.

Je n'ai pas d'autre renseignement sur Veal Kantel sinon que cette localité se trouve dans la province siamoise de Tonle Ropou. Cette province, encore peu connue et dont soixante-dix années de domination siamoise ont fait un désert, s'étend sur la rive droite du Mekong supérieur². Elle est traversée par la rivière du même nom, appelée aussi le Se Lompon, qui se jette dans le grand fleuve en face de Khong, par 14° 5' N. et 103° 28' E.

¹ La partie supérieure du signe de l'*o* dans le groupe *dyo* a disparu. — ² E. Aymonier *Géographie du Cambodge*, p. 58.

L'inscription est gravée sur l'un des côtés d'une pierre plate, carrée, une sorte de socle, mais sans la mortaise que présentent d'ordinaire les pierres qui ont servi de base à une statue ou à un linga. La pierre provient de Prasat Ba An, à un kilomètre à l'ouest de Veal Kantel.

L'inscription, un peu effacée dans certaines parties, est en somme assez bien conservée, sauf pour les trois dernières strophes, qui ont perdu chacune leur seconde moitié. Elle relate l'érection d'une image de *Tribhuvaneçvara* « le Seigneur des trois mondes », accompagnée d'une figure du Soleil, par un savant brâhmane du nom de *Somaçarman*, époux de la fille de *Viravarman*, laquelle était sœur de *Bhavavarman*, et eut pour fils *Hiranyavarman*. Nous avons donc ici le nom du père de Bhavavarman, et ce nom n'est pas celui du roi qui, d'après notre inscription XI, aurait été son prédécesseur. Sans en avoir la preuve bien nette, nous pouvons admettre comme probable que *Viravarman* n'a pas régné.

La consécration est, comme d'ordinaire, accompagnée de dons faits au dieu, et, parmi ces dons; il en est un fort intéressant pour nous, celui d'un exemplaire complet du *Mahâbhârata*, plus le *Râmâyana* et un autre ouvrage désigné d'une façon plus vague comme le *Purâna*. On sait combien M. Weber, en quête de témoignages concernant l'histoire du *Râmâyana*, a eu de peine à en découvrir dont l'antiquité fût garantie¹. En voici un qui vient des confins du Laos et qui est certainement des premières années du VII^e siècle. Dès cette époque, dans cette terre lointaine, le poème était tenu pour sacré. Somaçarman en institue des lectures quotidiennes dans un sanctuaire, il promet des bénédictions à ceux qui participeront à ces lectures, et prononce des imprécations contre ceux qui raviraient l'un ou l'autre des précieux volumes. Qui peut prévoir les surprises de ce genre que nous réserve encore l'avenir, quand le sol qui recouvre cette vieille culture aura été mieux fouillé, non seulement là où en fut le centre, mais aux extrémités, dans toutes les contrées où s'est répandu l'hindouïsme, et

¹ *Weber des Râmâyana*, p. 345.

pu en ont parfois, mieux que la mère patrie, conservé les vestiges ?

Nous avons ici une nouvelle variété de la même écriture. Par sa régularité et sa belle exécution, par la forme de *Fr*, qui dépasse le bas de la ligne, elle se rapproche de III. Par la carrure des lettres, elle rappelle I et II. Elle se distingue de l'une et des autres par la forme parfaitement triangulaire du *v* et par la tête très prononcée qu'elle place au-dessus des caractères. Pour le *d* par exemple, cette tête, aussi large que la lettre, rappelle la barre supérieure du *devanagari*.

Le signe marquant la fin du *çloka*, assez semblable ici à un II minui de chaque côté d'un fleuron, n'a subsisté qu'après 1-3. Dans la transcription, il est figuré par ||.

1. çrīvīravarmmaduhitā	svasā çrībhavavarmmaṇaḥ
pativratā dharmmaratā	dvītyārṇndhativā yā
2. hiraṇyavarmmajananīp	yas tām patuīm upābahat ¹
dvijendur ākṛitisvāmī	sāmavedavidagraṇīḥ
3. çrīsoṃaçarmmārkaṇyutaṃ	sa çrītribhuvanecyaranu
atishṭhīpan mahāpūja-	m atīpushkaladakshīṇaṃ
4. rāmāyanapurāṇābhya-	m aṇeṣhaṃ bhāratan dadat
akṛitānvaham acchedvaṃ	sa ca tadvācanāsthītim
5. yavat tribhuvanecasya	vibhūtir avatishṭhate
yo ya °
6. dharmmāñeṣ tasya tasya syā-	n mahāsukṛitākāriṇaḥ
.
7. itas tu hartā durbudhī-	r yya ekam api pusta(kam) ²
.

TRANSCRIPTION.

1. Il est une princesse, fille de çrī Vīravarman, sœur de çrī Bhavavarman, qui, dévouée à son époux, ne prenant plaisir qu'au devoir, fut comme une seconde Arundhatī².

² D'ordinaire ces inscriptions écrivent *r* au lieu de *b*; ici c'est l'inverse : lire ° *vahat*. Cf. IX - B, 6.

Lire *ramāyaṇa*.

Il n'est resté que le haut des deux derniers caractères.

³ La femme de Vasīṣṭhī et le mot de l'épouse.

2. Celui qui prit pour épouse cette mère de Hiranyavarman, une lune entre les brâhmanes, dont le seul aspect annonçait la noblesse et qui marchait en tête des connaisseurs du Sâmaveda,

3. Çrî-Somaçarman érigea, lui, (ce) çrî-Tribhuvaneçvara accompagné (d'une image) du Soleil, avec de grands honneurs et de splendides offrandes¹.

4. Avec le Râmâyana et le Purâna, il donna le Bhârata complet, et en institua la récitation journalière, sans interruption².

5. Tant que subsistera la majesté de Tribhuvaneça, quiconque ... [participera à cette lecture,]³

6. Qu'une part (du fruit) de cette œuvre pieuse⁴ revienne chaque fois à l'auteur de cet acte excellent.

7. Mais l'insensé qui enlèvera d'ici ne fût-ce qu'un seul volume⁵,

V (283).

BAYANG.

Hauteur..... o^m 44
 Largeur..... o 44
 Dates..... 526 et 546 çaka = 604 et 624 A. D.

Douze lignes, comprenant douze strophes écrites en une ligne cha-

¹ Je crois devoir séparer *sa* de çrîtribhuvaneçvaram. Si on réunit les deux mots, il faut traduire : « ce Tribhuvaneçvara accompagné de Çrî et auquel est joint le Soleil ».

² A la rigueur, le moyen *akṛita* indiquerait que Somaçarman faisait lui-même cette lecture. On sait que des récitations semblables se faisaient et se font parfois encore dans les sanctuaires de l'Inde propre. Voir le témoignage (à peu près contemporain de notre inscription) de Bâga, ap. *Journ. Roy. As. Soc. Bomb.*, X, 87;

et celui de Hemacandra (XI^e siècle), ap. *Ind. Antiq.*, IV, 110. *Āsthiti* manque dans nos lexiques.

³ La relation entre le *yo ya* de ce vers et le *tasya tasya* du suivant, ainsi que ce qui reste du vers 7, ne laisse guère de doute quant au sens général de cette restitution.

⁴ Celle de Somaçarman.

⁵ D'après la relation chinoise, les Cambodgiens se servaient, pour écrire leurs livres, de peaux de daim noircies. (*Nouv. Mélanges asiatiques*, I, p. 122.) A présent.

cime et divisées en leurs *pādas*¹. 1-6 sont en *jagati* de l'espèce *Vamcaṣṭha*. 7-9 sont des *trishūbh* appartenant à différentes variétés dites *Uṣṣajati*². 10 et 11 sont en mètre *vaitalya*, la première, de l'espèce *Aparavaktra*; la seconde, de l'espèce *Apachandāsika*. 12 est un *ḥloka anuśūbh* ordinaire.

La seule donnée que j'aie sur la provenance de l'inscription, c'est qu'elle est gravée sur une stèle placée dans l'intérieur du temple de Bayang, lequel s'élève sur un pic d'environ 200 mètres de hauteur³, dans cette même province de Tréang⁴ d'où provient l'inscription II.

Cet élégant petit monument, d'un style si pur et d'un travail si parfait, est malheureusement mutilé. Dans l'ensemble, il est d'une étonnante conservation : la plupart des caractères sont restés aussi nets qu'au sortir de la main de l'ouvrier. Mais la pierre, un schiste de grain très fin, s'est écaillée en divers endroits, et il s'est produit ainsi plusieurs lacunes, notamment une grande, qui a envahi les deuxièmes moitiés des strophes 3-9, de manière à en compromettre gravement l'interprétation. Bien des détails et, dans le nombre, quelques-uns d'intéressants, restent ainsi douteux. Mais le sens général du document est clair. Il relate une double opération exécutée aux frais d'un même personnage, un brâhmane décoré du surnom védantique de

ils ont usage des feuilles d'un palmier qu'ils appellent *tréang* (Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 31, et J. Moura, *Le Royaume du Cambodge*, I, p. 307). — Nous retrouvons plus loin (M. B., 23, un autre exemple d'un don de livres fait à un sanctuaire.

Dans la transcription, ces strophes sont reproduites en quatre lignes chacune, excepté le *ḥloka* final, qui n'en occupe que deux.

¹ Voici le détail des *pādas* restés à peu près intacts : 7 a b *Uṣṣadravajra*; c *Indravajra*; 8 a b *Indravajra*, 9 a c *Indravajra*; b *Uṣṣadravajra*.

² Le même, probablement, dont il est question dans l'inscription.

³ Une note additionnelle de M. Aymonier place la montagne dans le voisinage de Chaudoc, qui est situé sur le Mekong à l'endroit où finit le territoire français. Il résulte de cette indication que, par Tréang, il faut entendre ici la Terre, non la province de ce nom, et que le temple de Bayang est situé dans une autre subdivision de cette Terre, dans la province de Prey Krébas. La province proprement dite de Tréang est beaucoup plus à l'ouest.

Vidyādivindanta : d'abord, l'établissement ou la restauration d'un *Çivapada* sur la plate-forme d'une montagne et, ensuite, l'installation, à proximité du *pada*, d'un tīrtha ou bassin d'ablution. Les deux opérations ont été séparées par un intervalle de vingt ans. Malheureusement il n'y a pas de nom de roi¹. Mais les dates de 526 et 546 de l'ère *çaka*, correspondant à 604 et 624 A. D., sont les plus anciennes que ces textes nous aient fournies jusqu'à présent².

On regrette de ne pas bien voir ce qu'était au juste ce *Çivapada* et comment il était fait. La strophe 11 nous apprend qu'il était entouré d'une bordure de briques. Les strophes 5 et 8, où il était probablement décrit d'une façon plus précise, sont malheureusement mutilées. Mais, comme il est comparé à un lotus fixé sur la pierre, qu'il est rapproché non seulement du *pada* mystique, le « lieu » et aussi la condition suprême de la divinité, mais encore expressément des « pieds » de Çiva³, et que, strophe 5, où la trace du mot *aṅgulī* ne paraît pas douteuse, il est question de ses doigts, on ne peut guère hésiter à y reconnaître une représentation, peut-être une « trace du pied sacré » de Çiva. C'est là, si je ne me trompe, une donnée nouvelle dans l'iconographie religieuse de l'Inde, qui, à côté des *Vishṇupadas* et des *Buddhapadas*, devra désormais enregistrer la figure d'un *Çivapada*⁴.

L'invocation appartient entièrement au çivaïsme védantique : Çiva

¹ Tout ce que nous savons par l'inscription VI, c'est que trois ans (peut-être deux, si les années spécifiées dans notre texte doivent être considérées comme révolues) après, en 549 çaka, régnait *Içānavarman*.

² Ce sont aussi, si je ne me trompe, les plus anciens exemples, en épigraphie, d'une façon d'exprimer les nombres par des mots symboliques, qui suppose l'usage courant de chiffres avec valeur de position.

³ Pour rendre autant que possible ces allusions dans la traduction, le mot *pada*

du texte y a été partout conservé ou ajouté entre parenthèses.

⁴ Je ne connais d'autre *Çivapada* que la célèbre « trace du pied sacré » sur le pic d'Adam, à Ceylan, laquelle est aussi revendiquée par les çivaïtes, mais qui, en réalité, est un *Buddhapada*: C'est un simple fait d'adoption de la part du çivaïsme. L'empreinte du gros orteil de Çiva qui est vénérée dans le temple d'Acaleçvara sur le mont Abu, appartient à la classe fort nombreuse et infiniment diversifiée des « marques de la présence » du dieu. Ce n'est point un *pada*.

est identifié avec le *paramâtman*, l'absolu des Upanishads. Les noms particuliers par lesquels il est en outre désigné sont : *Vibhu*, l'omniprésent; *Giriça*, celui qui trône sur les montagnes; *Jagatpati*, le maître des créatures; *Çambhu*, le propice; *Īça*, le seigneur; *Paçupati*, le maître du bétail, et *Çiva*, le fortuné.

A de légères différences près, l'écriture de cette inscription est la même que celle de III, mais avec quelque chose de moins raide et de moins sévère, et nous ne la retrouverons plus que dans XI, tracée avec la même perfection, la même élégance svelte et souple. Il n'est pas aussi facile que pour I et II de la rattacher à un modèle hindou déterminé. Les types dont elle se rapproche peut-être le plus sont l'inscription de Mangalça a Bādāmi (578 A. D.) et celle de Vikramāditya II à Paṭṭadakal (milieu du VII^e siècle)¹. Mais ni ces monuments, ni aucun autre de la même écriture trouvé jusqu'ici dans la mère patrie, ne peut se comparer à ceux-ci, sous le rapport de la régularité, de la symétrie, de la perfection du détail et de la grâce de l'ensemble.

A la dernière ligne, qui est plus courte que les autres, le commencement, le milieu et la fin du çloka sont marqués par des volutes : celles-ci sont figurées dans la transcription par des O.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, en essayant dans la traduction de combler les lacunes, je n'ai eu nullement la prétention de restituer les parties perdues du texte. Je n'ai entendu donner que de simples indications sur la façon plus ou moins probable dont ces fragments ont pu être reliés entre eux. Toutes ces additions conjecturales ont du reste été mises entre crochets [] .

1. viçuddhatarkkâçamayuktiniçayâ—²

[n i n i r ũ p] ya³ — — — — — (p r a t i s h ṭ i t a m)⁴

¹ *Indian Antiquary*, III, p. 365 et X, p. 164. *Archæological Survey of Western India*, I, pl. XXXII et III, pl. LXIV.

² La forme de l'a souscrit, comme ici dans *viçuddha*, se rapproche parfois de celle de l'ā jusqu'à se confondre avec elle :

cf. 3 a, 4 a, 4 c, 8 b, 10 a, 10 c.

³ Il semble qu'il y ait trace de la marque de l'ā, assez rare dans la syllabe rā.

⁴ Le p de *pratiṣṭhitam* est souscrit a une autre consonne, qui a complètement disparu.

- yam āntaraṅ jyotir upāsate budhā
nīruttaraṅ vrahma paraṅ jīgīshavaḥ
2. tapacçrutejyāvidhayo yadarppaṅā
bhavanty au(īrd)d(eç)yaphalānāvandbinaḥ
na kevalan tadphalayogasai(g)inā—
m asaṅgināṃ karṃmaphalatyajānu api
3. nisarggasiddhair aṅimādibhir guṇai—
r upetam aṅgīkṛitaçaktivistaraiḥ
dhiyām atitam vacas — ∪ — ∪ —
(anā)spadaṅ yasya padam vidur budhāḥ
4. vibhutvayogād iha labdhasannidhe—
(ç ç)īyā ×¹ padam tasya vibhor idam padam
vikī(r)ṇṇa(d)ṛicyāṅgu(ḷi) — ∪ — ∪ —
∪ — ∪ — ṇḍābjam ivopalārppitam
5. ayaṅ ca mūrddhnā sphuṭaratnamālinā
padam dadbhāno giriçasya bhūdharah
upaiti loka bahu — ∪ — ∪ —
∪ — ∪ — ā mānyatame² hi sannatiḥ
6. divokasāṅ mauliviluptareṇunā
padāravinde(na)³ yathā jagatpatel
bibharti mānonnati — ∪ — ∪ —
∪ — ∪ — — ç çikharai(r aya) nagaḥ
7. dvijātisūnur dvījasattamasyā⁴
dhruvāsyā naptā dhruvapūṇyakīrtteḥ
ya ×⁴ prāgabhiṅnātaku — ∪ — —
∪ — ∪ — yas svakulaṅ vyanakti
8. vidyādivindvantagṛihītanāmnā
tenaikatānena çubhākriyāsu
çambho × padasyedam ak — ∪ — —
∪ — ∪ — — ∪ ivānya(d a)dreḥ
9. tenāpi tīrtthodakapāvītāyā—
m adhīyakāyām iha bhūdharasya

¹ Du groupe ççri, il n'est absolument resté que la voyelle et la silhouette des consonnes.

² Pour le signe de l'e ainsi souscrit, cf. *mauli*^o, 6 a et IX, A, 2 a, B, 5 a.

³ Effacé, mais pourtant lisible.

⁴ A première vue, on est tenté de lire *yam* : mais il est bien plus probable que le lapicide aura confondu ici le signe de l'*upadhmanūya* avec celui du *jihvāmūliya*; cf. ce dernier, parfaitement net, 12 b.

- snānārtham iṣṣya kṛitam mahī —
 — — — — — ivatmakirtteḥ
10. paçupatīpadabhāg anuttaram
 padam adbhigacchatu sānvaḥ janah
 cīram avatu hitāya dehinā—
 m ayam apī bhūmidharo bhūvas sthītum
11. rasādasraçaraic çakendravarshe
 padam aīçam vinivaddham iştakābhīḥ
 rītuvārinīdhindriyaic ca tirthe
 sa lilasthāpanam akāri tena bhūyah
12. ○ āramadāsīdāsaç¹ ca paçava + ksbetram uttamam ○
 yathāstī² svadhanan dattam eivapādāva yajvanā ○

TRADUCTION.

1. Lui que, par la constante pratique d'une méditation correcte et de la quiétude, les sages perçoivent siègeant dans le cœur . . . et qu'ils adorent comme la lumière intérieure, désireux de conquérir la (condition) suprême, l'absolu brahman³;

2. Lui par qui les pratiques de la mortification, de l'étude et du sacrifice, pourvu qu'elles s'adressent entièrement à lui, procurent des fruits inexprimables non seulement à ceux qui sont (encore) attachés au fruit de ces (pratiques), mais aussi aux détachés qui ont renoncé à tout fruit des œuvres;

3. Lui dont le pada sans support, doué des qualités de ténuité et autres qui lui sont inhérentes, et qui se développent par l'action des énergies qu'il revêt, dépassant le pouvoir de toute pensée et de toute parole, n'est connu que des sages⁴;

4. De cet Omniprésent qui, grâce à son omniprésence, est venu résider en ce lieu, ce pada (vraie) demeure (pada) de Crī, [avec les rayons] qui se répandent de ses doigts aimables, [brille] ici, semblable à un lotus [à la tige d'or] fixe sur la pierre⁵.

¹ Lire *dāstī*.

² Les deux premiers caractères un peu effacés.

³ Ou en faisant de *brahmaparūṇ* un seul mot, « supérieure à Brahma ».

⁴ La traduction suppose au troisième *pāda* : *vacasīṇ ca gocharāḥ*.

⁵ La traduction suppose *‘aṅgulracmī cobhate hiranyakāṇḍāḥam*. *Crī* renuit en elle les notions de splendeur et de salut.

5. Et ce mont, en recevant sur son front enguirlandé de bijoux étincelants le pada de Giriça, s'acquiert dans le monde une grande [gloire]; car c'est [s'élever] que de s'humilier devant le plus illustre¹.

6. De même que du lotus des pieds (pada) du Seigneur du monde, dont le pollen est essuyé par les diadèmes des habitants du ciel, s'enorgueillit (de même) . . de ses cimes cette montagne².

7. [Il est] un fils de brâhmane, du meilleur des brâhmanes, de Dhruva, petit-fils de Dhruvapūṇyakīrti, lequel, [issu d'une] race de vieille illustration, rend [à son tour, par son mérite] témoignage de sa race³.

8. Par lui, appelé du surnom de Vidyādivindanta⁴ et uniquement appliqué à de saintes œuvres, [fut faite cette représentation] du pada de Cambhu, comme un autre de la montagne.

9. Par lui aussi, sur la plate-forme de ce mont purifiée par l'eau d'un tīrtha, fut fait, pour les ablutions du Seigneur, [ce bassin, ornement de la montagne, la purification], en quelque sorte, de sa propre gloire⁵.

¹ Le goût du texte pour les assonances me fait supposer *bahumānyatām* au troisième pāda. Le quatrième devait commencer par un adjectif se rapportant à *sunantīḥ* ou par un substantif abstrait féminin.

² Tout l'arrangement de la comparaison reste obscur.

³ La construction est un peu lourde, et on peut hésiter sur la distribution des noms propres. Je crois devoir prendre *Dhruva* comme celui du père, bien que la constitution de la famille hindoue fournisse des motifs qui permettraient, au besoin, d'expliquer l'absence de ce nom. *Dhruvapūṇyakīrti* signifie «réputé pour la solidité de son mérite religieux». Le reste de la traduction suppose °*kulaprajāto guṇena bhūyas*.

⁴ Je ne pense pas qu'il faille voir dans la forme donnée dans le texte une simple circonlocution de *Vidyāvinḍu*. Ainsi réduit, le nom serait toujours védantique et signifierait «celui qui possède la science par-

faite». Tel que je l'adopte dans la traduction, il signifie «qui a pour commencement la Vidyā et pour fin le Vinḍu». *Vidyā*, la science, est le *Veḍa*, le *ṣablabrahman* et *Avārā gatiḥ* des Upanishads. Le *vinḍu* est l'élément final et le plus immatériel de la syllabe mystique *om* et, en même temps, «le connaisseur» (l'assonance n'est pas fortuite et doit être retenue), dans l'une et dans l'autre acception, *Ṣiva* lui-même identifié avec le *parabrahman*. Le nom résume donc en quelque sorte la devise : *Per transitoria ad aeterna*. — Au troisième pāda, il faut sans doute restituer *akār*.

⁵ La syllabe qui manque à la fin du troisième pāda ne peut guère avoir été que *bhrit*, *mābhrit* formant le premier terme d'un composé dont la fin commençait le pāda suivant; par exemple, *mukḥ-bhri-cchriye* «pour l'ornement de la montagne». Au quatrième pāda, avant *ivātmakīrtteḥ*, je suppose qu'il y avait *tīrthan*, lequel pourrait se rapporter à la fois à ce qui précède, dans le sens propre

10. Puissent les adorateurs des pieds (pada) de Paupati atteindre avec leurs familles le pada suprême, et puisse longtemps aussi, pour le bien des hommes, ce porteur du monde (la montagne) assurer l'assiette de la terre.

11. Dans l'année du roi des Çakas (designée) par les saveurs, les Açvins et les fleches¹, ce pada du Seigneur a été entouré d'une bordure de briques, et (dans l'année désignée) par les saisons, les mers et les sens², l'eau fut ensuite amenée par lui dans le tirtha.

12. En même temps un verger, des servantes, des serviteurs, du bétail, des terres excellentes, tout cela fut donné en toute propriété au Çivapada par son adorateur³.

VI (261 a b).

VAT ÇHAKRET.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0 ^m 460	A, 0 ^m 34
B, 0 185	B, 0 42

Date..... 548 çaka = 626 A. D.

A contient onze lignes, formant cinq çlokas et demi *anushtubh* écrits en deux lignes chacun et divisés en leurs pādas. B contient quatre lignes, formant une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdhara*, chaque pada occupant une ligne.

1. le « bassin d'ablution », et à ce qui suit, dans le sens de « moyen de purification ». Dans le premier pāda, *tirthodaka* n'a peut-être que le sens général de « eau sainte ».

² Les six saveurs, les deux Açvins, les cinq fleches de l'Amour; ce qui fait 526.

³ Les six saisons, les quatre mers et les cinq sens; ce qui donne 546. Peut-être faut-il considérer ces deux dates comme se rapportant à l'année revolue.

⁴ Pour le mot *yajvanā*, cf. I, A, 44 traduction.

Vat Chakret est situé dans la province de Ba Phnom, une des divisions de la Terre du même nom, qui s'étend au sud et à l'est du Mekong jusqu'à la frontière française. La province tire son nom de la montagne de Ba Phnom¹, qui en occupe à peu près le centre, et dont le triple massif surgit isolé du milieu des marécages et des rizières, à peu de distance du bras oriental du grand fleuve. Vat Chakret est situé au pied de cette montagne, près de la résidence du Thommea Dechou².

L'inscription est gravée sur les deux faces d'une stèle plate. A a beaucoup souffert. Dans le bas, il n'est resté que le premier pāda de la strophe 6. Dans ce qui a subsisté, le trait est partout plus ou moins usé, et aucun des trois estampages qui ont été à ma disposition ne présente un texte lisible d'un bout à l'autre. Une comparaison attentive a permis pourtant de restituer dans leur entier les cinq premières stances, à l'exception d'une seule lacune à la deuxième, où le sens est du reste suffisamment clair. Le verso B, qui contient la date, a moins souffert. La pierre y a subi bien des injures, mais il n'y a pas eu d'ablation lente comme en A, et le creux des caractères y a conservé sa profondeur.

L'inscription, qui se rapporte à l'année 549³ *çaka* = 627 A. D., est au nom du roi *Īçānavarman*, le deuxième successeur de *Bhavarman* d'après la liste des rois fournie par XI. Elle relate l'érection d'une image de Çiva-Vishnu, couple dont le culte paraît avoir été particulièrement florissant à cette époque, puisque, sur cinq fondations faites sous ce règne, quatre sont dédiées à ces deux divinités réunies⁴. L'image fut érigée par un vassal, seigneur de la ville de *Tamrapura*, qu'il avait conquis sur un prince rebelle, et possesseur, en outre, des trois villes de *Cakrāikapura*, *Amoghapura* et *Bhimapura*. C'est là du moins ce qui paraît résulter de plus probable d'un texte

¹ Ce mont est marqué sur la carte de M. Aymonier par 11° 17' N. et 103° 1' 20" E.

² Titre du gouverneur de la province de Ba Phnom.

³ La date du texte, 548, se rapporte à l'année révolue.

⁴ Outre celle-ci, celles de VIII, IX, XI, 11 et 12.

ou, à l'obscurité provenant de lectures incertaines, vient s'ajouter celle d'une redaction bizarre.

L'écriture est la même que celle de VII et de la partie ancienne de IX. Par l'exécution, qui est peu soignée, par le dessin lourd des caractères, elle rappelle I et II. Elle en diffère par le prolongement inférieur de certaines lettres, le *k*, l'*u* souscrit, l'*r* qui dépasse toujours le bas de la ligne. Par le tracé, qui est plus grêle, elle se rapproche de XI. Comme particularités, on remarquera l'*ā* dans le nom d'Īcānavarman, à la strophe 2; l'*i*, qui est figuré plusieurs fois comme l'est ailleurs l'*ī*, et l'*u* de *purveca*, strophe 5, que nous retrouverons plus loin. VII, 1.

Chacun des quatre pādas de la longue strophe de B est marqué du signe qui, d'ordinaire, ne se met qu'à la fin des versets. Ce signe ressemble beaucoup à celui qui est employé dans IV. Il est figuré dans la transcription par §.

A

1. Jayatīndukalamauli—
sa adir api bhūtāna—
2. devac crieānavarmaneti²
cakratulyas svavīryeṇa
3. rājendrasya³ prasādena
pareśhāp⁶ kirttim akramya

[r a n e] kaguṇavistarah¹
m anālinidhanaḥ cīvaḥ
vabhva pṛthivīcvaraḥ
cīyā ca hari . . mah³
dīmaṇḍalavicār(īnalī)⁵
yasya kirttir jjavasthita⁷

Des deux premières syllabes, il n'est resté que la barre verticale et une trace de la boucle de l'*n*.

Le parasite qui marque l'*ā* dans *cricā* est insolite avec *c*; cf. VII, 2.

La trace de *hari* est très faible, mais la lecture est suffisamment garantie par la comparaison des estampages.

Le *j* n'apparaît distinct que sur un seul estampage.

Un estampage donne l'*i* de *carmah* et un autre offre une faible trace de

l'*ṇ*. L'absence de toute trace d'un *c* final (la marque des caractères placés au-dessus ou au-dessous de la ligne est particulièrement durable) me fait écarter la lecture **cariḥ*, qui, autrement, se présentait d'abord.

¹ La comparaison des estampages ne laisse pas de doute sur la lecture des deux premières syllabes.

² Le seul caractère incertain de ce mot est le *ca*, qui pourrait aussi être la *ga*, et la rigueur même *ta* ou *dā* *dā*?

4. [yo]ddhyāsītobhavad ¹ dīrghaṃ cakrāṅkāmoghabhīmākhyā— ³	soyaṃ tāmrapureçvaraḥ ² puratrayapadaçriya(m) ⁴
5. [ya]çobhikāṅkshatā tena çradhdhāpūrvvena ⁶ vidhinā	sthā(pi)tāv ⁵ ā bhūva sthiteḥ sūri(ś)tau ⁷ hariuñkaran
6. bhṛityagomahishakshe(tra)— ⁸	vas . r

B

Piṇḍibhūte çakāpde⁹ vasujalanidhiçair¹⁰ vvasare mādhavādau ||
kīte prāglagnabhūte kumudavanapatau tāvure kṛittikāyām ||
rājño lapdhaprasādo¹¹ ripumadapidhanāt¹² tāmrapuryā+ kurājñāḥ¹³ ||
(so)traiva¹⁴ svarggabhūtyaiḥ¹⁵ haritanusahitaṃ sthāpayām āsa çambhuṃ ||

¹ Lire °*dhyāsito*°; pour une orthographe semblable, cf. XI, 18 et 23; XVIII, B, 12. La trace laissée par le premier caractère ne permet guère d'autre restitution que *so* ou *yo*.

² Le *ḥ* final est donné par deux estampages.

³ Le *ca* initial est suffisamment net sur un estampage. Il n'y a pas la moindre trace d'un signe, ni au-dessus, ni à la suite du °*khyā* final.

⁴ *Da* est fourni par un seul estampage, l'i de °*çriya*° par deux; un seul donne une faible trace du *y*; l'm final manque sur les trois. Mais ils portent tous la marque du *virāna*, qui implique ici forcément un *m*.

⁵ Ce premier mot manque complètement sur un estampage; les deux autres ont conservé de faibles traces de la première et de la troisième syllabe.

⁶ Lire °*pūrvveṇa*. Pour la marque de l'ā, cf. VII, 1.

⁷ Traces très faibles. La marque de l'ū de *sūrī*° consiste en un petit crochet placé

à droite de la voyelle souscrite. Le *ḥ*, qui n'apparaît que sur un seul estampage, pourrait aussi être lu *dh*, ce qui conduirait à *sūrīddhau*.

⁸ Un seul estampage donne l'avant-dernier groupe °*kshe*; le dernier, °*tra* est indistinct. Au pāda suivant, il y avait probablement *vasu*°.

⁹ Lire *çakābde*; cf. note 11 et XI, 17.

¹⁰ Il y a ici une syllabe de trop; lire °*jaludhi*°. Si la faute provient du lapicide, celui-ci savait le sanscrit, car *jaludhi* et *jalanidhi* sont synonymes.

¹¹ Lire *habdha*°; cf. note 9.

¹² Pour °*pidhānāt*, par une licence prosodique dont nous trouverons encore plusieurs exemples.

¹³ On attendait *kurājñā—s so*°. La trace du *ñ* souscrit est extrêmement faible. Cf. la note de la traduction.

¹⁴ De la première syllabe, il est resté la barre supérieure de l'o et une faible trace de la consonne.

¹⁵ Lire °*tyair hari*°, ou plutôt : °*tyai hari*°.

TRADUCTION

A

1. La victoire est au (dieu) qui porte le croissant de la lune a son diademe: (qui se manifeste par le développement infini des (trois) qualités, Çiva, a la fois le principe des êtres et lui-même sans principe et sans fin.

2. Le deva¹ çri-Īçānavarman fut le maître de la terre, l'égal de Çakra² par la force, [semblable à]³ Hari par sa splendeur.

3. Par la grâce de ce roi des rois⁴, parcourant le cercle (entier) des régions⁵, lui dont la gloire, après avoir attaqué la gloire de ses rivaux, s'est arrêtée dans sa course rapide⁶,

4. Lui, le seigneur de Tāmrapura, que voici⁷, qui longtemps a fait l'ornement de ses pieds des trois villes de Cakrāṅkapura, Amoghapura et Bhīmapura⁸,

5. C'est par lui, désireux (d'augmenter) sa gloire, qu'ont été érigés selon les preceptes, avec foi et pour rester debout aussi longtemps que la terre, ces deux dieux adores par les sages, Hari et Çaikara.

6. Serviteurs, bœufs, buffles, terres, objets précieux

C'est le pendant du *deus* des latins. Nous le trouverons plus loin appliqué à d'autres personnages encore qu'à des rois.

Indra.

Le sens n'est pas douteux; pour la forme, on peut supposer *harṇā samah*. Le double instrumental n'aurait rien d'étonnant. C'est à dessein que çri a été choisi pour motiver la comparaison avec Hari.

Le *lais* dépendre *vājendrasya* de *prasadana* et le sépare entièrement de *yasya*; l'expression correspond évidemment au *capto labdhaprasādo* de B.

En maître, en ordonnateur: *vicārin* implique ces nuances.

Pour se reposer, sans doute, et se fixer auprès de lui. On faut-il traduire:

« n'en est devenue (que plus) rapide? »

¹ La troisième personne équivaut ici à la première: « moi, le seigneur de Tāmrapura ». *Tāmrapura* signifie « la ville de cuivre ». La relation chinoise traduite par Abel Remusat signale en plusieurs endroits la profusion avec laquelle le cuivre était employé dans l'architecture cambodgienne. Voir, par exemple, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 105.

² On pourrait aussi, en admettant la chute d'un *h* final, voir dans le troisième pāda le nom du personnage: « qui ne porte pas en vain le nom redoutable de Cakrāṅka ». Ce qui me décide à voir dans le composé les noms des trois villes, c'est que *Bhīmapura* se trouve dans le texte

B

L'année (du roi) des Çakas (désignée) par les Vasus, les océans et les fleches¹ étant révolue, le premier jour (du mois) de Mādhava², le Scorpion étant à l'horizon oriental³, et le Seigneur des forêts de lotus⁴ dans le Taureau et dans Kṛittikā⁵; reçu en grâce par le roi pour avoir étouffé l'orgueil hostile du vil roi

klmer *a* de l'inscription XV (cf. p. 99); que *Cakrāṅkapurā* pourrait fort bien être Chikreng ou Chakreng, dans la province du même nom, au sud-est d'Angkor, et que *Amoghapura*, d'après une communication de M. Bergaigne, se retrouve, lui aussi, dans un de nos textes, l'inscription de Sdok Kok Thom. *Cakrāṅkapura* signifie « la ville du Porte-disque, de Vishṇu »; *Amoghapura*, « la ville qui n'a pas été bâtie en vain » ou « la ville d'Amogha, de Çiva »; *Bhīmapura*, « la ville redoutable » ou « la ville de Bhīma, de Çiva ». Mais voici une autre difficulté. Dans l'inscription suivante, Īcānavarman porte lui-même le titre de « possesseur de trois villes ». L'identité de ces trois villes dans l'un et l'autre document ne saurait guère faire l'objet d'un doute; aussi la tentation est-elle bien forte de rapporter les deux derniers pādas à Īcānavarman, d'en faire un composé possessif et de chercher dans la stance quelque chose comme « lui, qui depuis longtemps a pris refuge auprès de celui qui a les trois villes pour ornement de ses pieds ». Malheureusement *adhyāsito* s'y oppose : l'expression serait tout bonnement impertinente de vassal à souverain, et, pourtant, c'est la seule lecture qui semble possible, bien que le

participe *sinsi* construit avec le verbe auxiliaire ne soit pas d'une bonne langue. Faut-il admettre que, d'une inscription à l'autre, les trois villes aient fait retour au roi ? ou, dans VII, le roi ne les posséderait-il qu'indirectement, comme souverain de son vassal ? En tout cas, on ne saurait conclure de l'emploi qui est fait ici du passé, que ce dernier ne les possédait plus au moment où fut rédigée la présente inscription.

¹ Les huit dieux appelés *Vasu*, les quatre océans et les cinq fleches de l'Amour : ensemble, 548.

² Avril-mai. C'est le premier mois de l'année hindoue.

³ Environ 4 heures de l'après-midi.

⁴ La lune.

⁵ Le nakshatra des *Kṛittikās* (le nom est d'ordinaire au pluriel) répond aux Pléiades, qui font partie de la constellation du Taureau. *Tāvura*, dont le texte se sert, est le grec *ταύρος*. Il est tout naturel que ces noms grecs aient suivi l'astronomie zodiacale grecque dans son voyage de l'Inde au Cambodge. Ce n'est pourtant pas sans éprouver un sentiment étrange qu'on les rencontre égarés ainsi sur les rives du Mekong. La mention du même signe revient plus loin, dans l'inscription XII.

de Tamrapur¹, ce seigneur, a erige ici, avec une magnificence (digne) du ciel, ce Cambhu uni au corps de Hari.

VII (241).

SVAI CHNO.

Hauteur.....	0 ^m 30 ²
Largeur.....	0 34

Dix lignes, comprenant sept lignes de texte sanscrit suivies de trois lignes de texte khmer. Les sept lignes du texte sanscrit contiennent quatre strophes : 1 est une *trishṭubh* de l'espèce *Upajāti* (a e *Upendra-rajra*, bd *Indravajra*); 2 est une *trishṭubh* de l'espèce *Indravajra*; 3 est une *çakkarī* de l'espèce *Fasantatilaka*. Ces trois strophes sont écrites en deux lignes chacune, avec séparation des pādas. 4 est un *çloka auushṭubh* écrit en une ligne et divisé de même en ses pādas.

Svai Chno, d'où provient l'inscription, est situé près de Vat Prey Veng, localité de la province de Phnom Penh. Cette province, dont

¹ La leçon *kurājāh*, que j'avais vainement cherchée sur les estampages (ils ne donnaient que *kurājah*) et que je n'osais pas adopter contre leur apparent témoignage, ne m'a été fournie que par le fac-simile photographique, où la trace de *ñ*, bien que faible, se distingue pourtant nettement des rugosités de la pierre. Il résulte de cette leçon que le seigneur de Tamrapura ou "puri, éracteur de l'image, avait conquis cette ville sur un prince ennemi d'Īçanavarman et qui portait le titre de roi. La mention *in extremis* de cette conquête, quand le redac-

teur avait si bonne occasion d'en parler plus haut, est certainement faite pour surprendre : la construction du passage aussi est loin d'être irréprochable. Mais ce sont là de minces griefs en comparaison des embarras qu'il m'avait jetés à la lecture *kurājah*.

² La traduction reproduit le texte tel quel, avec son substantif inconnu et invraisemblable *bhūtya = bhūti*. Il faut sans doute corriger *bhūtya* et traduire : « pour obtenir la félicité au ciel ».

³ La hauteur du texte sanscrit est de 0^m20.

le chef-lieu est la ville bien connue du même nom, la capitale actuelle du Cambodge¹, est peu étendue en latitude, mais pénètre assez loin dans l'intérieur, perpendiculairement au cours du Mekong. Ni Svai Chno ni Vat Prey Veng ne sont marqués sur les cartes, et je n'ai aucune donnée sur la distance qui les sépare de Phnom Penh.

L'inscription, qui est gravée sur une stèle schisteuse, est d'une exécution très négligée. Le tracé peu régulier des caractères et les nombreuses gerçures dont la pierre est couverte en rendent la lecture assez difficile. De plus, le commencement des trois dernières lignes est perdu. Le document n'est pas daté; mais, comme le précédent, il est du règne d'*Īçānavarman*, qui est qualifié de « suzerain de trois rois » et de « possesseur de trois villes ». On peut se demander si, sous ces formules pompeuses, ne se cache pas un commencement de décadence et de démembrement du royaume. L'objet de l'inscription est la fondation d'un *āçrama* par un certain *Ārya Vidyādeva*.

L'écriture est la même que celle de VI, mais encore moins soignée. On remarquera l'*ṇ*, qui a ici la forme plus simple déjà signalée à propos de III; l'*ū* souscrit dans *anūnaçakti*, str. 1, et l'*ā* dans le nom d'*Īçānavarman*, str. 2, que nous avons déjà rencontrés l'un et l'autre dans VI; le *bh* très négligé de *bhoktā*, str. 2, et le contour arrondi du *th* dans *avasathāya*, str. 4.

1. Jayaty akhaṇḍārdhacaçāṅkamaulī—
r ākhaṇḍalānamrakirīṭakosha(h)²
sadhātṛinārāyaṇarudrakoṭi—
r avyāhataç çambhur anūnaçakti(h)³
2. bhūpatrayasyoruyaço vidhātā
bhoktā valiyān nagaratrayasya

¹ La ville de Phnom Penh est située aux Quatre-Bras, au carrefour formé par le cours supérieur du Mekong, par ses deux branches inférieures et par la rivière du grand lac.

² Le *sha* de *kosha(h)*, un peu effacé sur deux de mes estampages, est lisible sur le troisième.

³ Pour la forme de l'*ū*, dans *anūnaçakti(h)*, cf. VI, A, 5.

- caktravasyeva hara sthiraśya
 cṛiṅānavarimā¹ jayati kṣhitīcaḥ
 3. — ∪ — ∪² gaṇitās saha ceṭakeṇa³
 gāvoshṭa ca⁴ kramukavṇindam aṅṅiṣamkhyā(m)
 — ∪ — saṅkhyagaṇitāis saha nālikeraī—
 — kshetrasya kṛiṣṇaparimāṇatayā cat — —⁵
 4. m āryyeṇa vidyādevena satṛipā⁶
 ukramāvasathāyeda— m atyācraminiveṅcitam

TRADUCTION.

1. La victoire est au (dieu) qui porte toute une moitié de la Lune a son diadème, qui repose sur la tiare altièrre d'Ākhaṇḍala⁷, qu'escortent Dhātṛi, Nārāyaṇa et les Rudras par millions⁸, l'irrésistible Çambhu, dont l'Énergie ne souffre pas d'atteinte.

2. Victorieux (aussi) est le glorieux souverain de trois rois⁹, le puissant possesseur de trois villes¹⁰ inébranlables, comme Hara l'est de sa triple Énergie, cṛi-ṅānavarman, le maître de la terre.

3. au nombre de avec un serviteur, plus huit vaches, un bosquet

¹ Pour lā de cṛiṅān, cf. VI, A, 2.

² A la troisième syllabe on distingue la trace de *sra*, la quatrième paraît avoir commencé par un *r*; la cinquième contenait une consonne souscrite, probablement un *ç*: on est tenté de restituer *vīçā*.

Lare *ceṭakeṇa*.

³ Caractère incertain; la lecture apparente est plutôt *ṭa* ou *dha*. Peut-être faut-il lire *śṭādhā*.

⁴ Peut-être *mat*.

Pour *satṛipā*.

⁵ Indra. Le texte dit: « qui a la tiare... pour *kośha* », c'est-à-dire « qui est portée par elle » comme une fleur est portée par sa capsule. On peut aussi décomposer *anāṅra*, « inclinée [devant lui] ».

⁶ Brahmā, Viṣṇu et les génies suivants de Çiva.

⁷ *Urugaço* peut, à la rigueur, se construire de quatre façons différentes: il peut être à l'état isolé ou en composition avec *vidhātā*, et, dans chacun de ces cas, il peut être, ou adjectif masculin se rapportant à *vidhātā*, ou bien substantif neutre régi par lui. Ces quatre constructions donnent deux traductions: celle qui se lit ci-dessus, et « celui qui dispense une large gloire à trois rois ».

¹⁰ Cf. VI, A, 4. Il s'agit évidemment de trois forteresses. « Inébranlables » se rapporte à la fois aux trois villes et aux trois Énergies de Çiva. Ces trois Énergies sont les personnifications de la puissance de Çiva comme créateur, conservateur et destructeur des êtres. En même temps, il y a la nue allusion aux trois *çaktis* d'un roi, l'activité, la prudence et la force.

d'arecas¹ au nombre de quatre-vingts, avec des cocotiers comptés au nombre de , et cent selon la mesure totale du domaine.

4. Par l'honorable Vidyādeva, qui célèbre de riches sacrifices², [a été établi], pour (qu'on puisse) s'y retirer (temporairement) ou y demeurer (à toujours), cet [ācrama]³ peuplé de (religieux) élevés au dessus des (quatre) ācramas.

Ann. no 22 VIII (282).

ANG POU.

Publication antérieure : A. Bergaigne, dans le *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 453. Texte des strophes 1, 4, 5, et analyse du reste.

Hauteur 0^m 97 ⁴
 Largeur 0 35

Quarante-deux lignes, comprenant quatorze lignes de sanscrit suivies de vingt-huit lignes de texte khmer. Les quatorze lignes de la partie sanscrite contiennent cinq *çlokas anuṣṭubh* écrits en deux

¹ Le palmier qui produit la noix d'arec, laquelle se mâche enduite de chaux et enroulée dans une feuille de bétel. La relation exacte de *gāvo* reste obscure. Au dernier pāda, si la lecture *çat* est juste, il faut admettre sans doute une mesure agraire exprimée ou sous-entendue.

² Proprement, « qui célèbre des *sat-tras* », de grands sacrifices védiques à Soma. Cf. la note de I, A, 34. Il se peut, toutefois, que le mot ait ici simplement le sens de « charitable », *sattra* signifiant aussi une distribution solennelle d'aumônes.

³ La restitution n'est pas douteuse quant au sens : il s'agit évidemment d'un de ces établissements religieux qui tenaient tantôt

de l'ermitage, tantôt du couvent, et dont la mention revient si souvent dans ces inscriptions. Quant au terme choisi pour le désigner, la présence du mot assez rare *atyācramin* fait supposer que ce devait être *ācrama*, qui est aussi du neutre. Cela fournissait un jeu de mots avec les quatre *ācramas*, qui sont les quatre stades de la vie prescrits au fidèle : l'état de novice, de maître de maison, d'ermitte et d'ascète. Il faut donc, très probablement, restituer *ācramam* au premier pāda. La signification de « retraite (temporaire) », que me paraît avoir ici *utkrama*, ne se trouve pas dans les lexiques.

⁴ La partie sanscrite mesure 0^m 34 en hauteur.

lignes chacun, avec séparation des pādas, et suivis d'une sixième strophe *atidhṛiti* de l'espèce *Ārdulavikṛīḍita*, dont les quatre pādas occupent une ligne chacun.

Ang Pou ou Vat Pou, comme le nom est écrit ailleurs¹ par M. Aymonier, fait partie de la province de Tréang². Le site, sur lequel je n'ai pas d'autres renseignements, correspond à l'emplacement d'un ancien temple qui paraît avoir été construit en bois. Il n'en reste plus rien que la trace du fossé qui l'entourait. Trois statues qui étaient dans l'enceinte, ainsi que la stèle en grès qui porte l'inscription, ont disparu à leur tour : elles ont été envoyées en France et se trouvent actuellement au musée cambodgien du Trocadéro.

L'inscription n'est pas datée; mais, comme les deux précédentes, elle est du règne d'*Īcanavarman*. Elle relate l'érection d'une image et d'un linga de *Śiva-Viṣṇu* et la donation d'un *āçrama* consacré à *Bhagavat* par un certain *Īcanadatta*, qui est qualifié de *muni*, d'homme retiré du monde.

Le document est écrit en caractères un peu lourds, mais hardiment et nettement tracés, du moins dans la partie sanscrite et dans les seize premières lignes du texte khmer. A partir de là, le travail s'altère et devient bientôt détestable. Dans la partie soignée, l'écriture reproduit exactement celle de I et II. Mais à côté de cette facture archaïque, l'orthographe présente des innovations remarquables. Nous voyons disparaître des distinctions soigneusement faites jusqu'ici : le *visarga* tend à se substituer au *jihvamulya* et à l'*upadhmanya* (sur cinq occasions qui se présentaient pour l'un ou pour l'autre, le vieux signe n'est employé qu'une fois), et le *th* n'est plus distingué du *ṭh*; la consonne souscrite des groupes *sth* et *shṭh* est exactement la même, et, dans les deux cas, elle est représentée par *th*. Ce sont là des habitudes qui deviendront constantes dans les inscriptions postérieures.

¹ *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 452. — ² Pour cette province de Tréang, voir plus haut p. 22.

Le texte khmer¹ renferme un bon nombre d'expressions sanscrites, dont plusieurs paraissent être des noms propres : *ācāryyārāmadēva*, *bhadraviçēsha* (deux fois), *içvaradatta* (= *Īçānadatta*? c'en est du moins le synonyme), *kumāraçakti*, *rudraçambhu*, *rāmapāla* (deux fois), *rudrakīrti*, *nāgavindu*.

- | | |
|--|---|
| 1. Jayato jagatām bhūtyai
parvaticīripātivena | kritasandhī harācyutan
bhinnamūrttidharāv api |
| 2. khyātavīryaviçēshēna
ratnojalitabhogēna ² | çēshēnēva mahābhīṭā
jītaṃ çriçānavarmmañā |
| 3. yaḥ ³ pratītaṭapaç çīla— ⁴
īçānadatta ity ākhyā— | vṛittaçrutaparo munīḥ
khyātāḥ ³ khyātakulodgataḥ |
| 4. çaūkarācyutayor arddha—
ekasaṃsthāsukṛītaye | çarīrapratimām imāṃ
yo guruṇām ⁵ atishthipat ⁶ |
| 5. viṣṇucandēçvareçāna—
ekabhoganivaddhāstu | līṅgaṃ tena pratishthitaṃ ⁷
tatpūjety asya niçcayaḥ |
| 6. dāsakshetrāgavādikaṃ bhagavate dattaṃ dhanam ⁸ yajvanā
tṛiṣṇākampitamānasah ³ khalajano yas saṃharaty uddhataḥ
nānādu + khasamanviteshu narakeshv akshīṇapāpātma ⁹
tishthatv ¹⁰ eva sakopajīhmitamukhair abhyāhataḥ ³ kiṅkarai(ḥ) | |

TRADUCTION.

- Victorieux sont Hara et Acyuta¹¹, devenus un pour le bien des êtres, quoique, en tant qu'époux de Pārvatī et de Çrī, ils portent des corps distincts.
- Victorieux (aussi) est l'illustre et très héroïque crī-Īçānavarman, qui porte la terre comme Çēsha, dont la magnificence (dont la crête) respendit de joyaux¹².

¹ Voir ce qu'en dit M. Aymonier, *Jour-nal asiatique*, I. c.

² Lire °jval°. La marque de la longue dont semble affecté l'i suivant est probablement accidentelle.

³ Remarquer le *nisarga*.

⁴ Le vers serait meilleur avec çīla—.

⁵ Lire *guruṇām*.

⁶ Lire °shthi°.

⁷ Lire °shthi°.

⁸ Le *dh* ressemble ici tout à fait à un *v*.

⁹ On s'attendait à °maka—s tish°.

¹⁰ Lire °shtha°.

¹¹ Çiva et Viṣṇu.

¹² Çēsha est le serpent sur lequel repose la terre, et *mahābhīṭ* « qui porte la terre » est un des synonymes de roi. Le dernier membre de phrase traduit l'ad-

3. Célèbre par ses austerités, uniquement adonné à la vie d'aumônes¹ et à l'étude, le muni connu sous le nom d'Īcānadatta, issu d'une famille illustre,

4. A érigé cette image dans laquelle sont unis par moitié les corps de Āṅgāra et d'Ayuta, pour le bénéfice de ses parents²,

5. Il a aussi érigé un linga de Vishnu et d'Īcāna Candēvara³ : « que leur culte soit lié par la participation aux mêmes offrandes », telle est sa décision.

6. Les biens en serviteurs, terres, bétail et autres donnés à Bhagavat par son adorateur⁴, l'impie qui, plein d'insolence, l'âme fremissante d'avidité, oserait les ravir, que, sans pouvoir expier son forfait, il soit sans cesse, dans les enfers aux supplices variés, frappé par les valets de Yama⁵, à la bouche grimaçante de colère.

petit composé du troisième pada, lequel supplie au roi ou à *Cōsha*, selon qu'on traduit *bhoga* par « royauté, appareil royal » ou par « crête, repli ».

Proprement « la manière de vivre de celui qui ne subsiste qu'en glanant ».

La traduction suppose un *anusvara* tombé ou oublié au-dessus de *saṁsthā*. Si on ne veut pas faire cette correction au texte, il faut traduire, en faisant de *guru* un pluriel de majesté et en le rapportant aux deux divinités (ce mot est un des noms de Īcāna) : cette image des demi-corps de Āṅgāra et d'Ayuta, pour la réalisation excellente de l'union des [divins] gurus. Par *ardhaṅgarapratana*, il ne faut pas se figurer une image à mi-corps, quelque chose comme un hermes bi-céphale, mais une image entière, ou les deux divinités étaient probablement, comme dans les monuments analogues de l'Inde propre, associées de face, la moitié de gauche appartenant à l'une, celle de droite à l'autre.

Je crois qu'il s'agit ici d'une représentation différente, bien que *hūga* puisse, à la rigueur, se dire d'une image. Je suppose en outre que *Candēvara* le seigneur de la lune⁶ qualifie *Īcāna* et que ce der-

nier nom est choisi par allusion à celui du roi et du donateur. Mais, comme *Īcāna* admet aussi le féminin *īcānā* à côté de *īcāna*, il se pourrait que l'association fût ici triple, et que le linga fût consacré à Vishnu, à Devi et à Īcāna. Seulement, dans ce cas, il faudrait corriger *caṅḍēvara* : *Caṅḍēvarā* signifie « la Déesse courroucée ». — Cette note m'avait été surtout suggérée par le soupçon d'un rapport possible entre les divinités mentionnées dans le texte et les trois statues trouvées auprès de la stèle. Je puis ajouter maintenant que ce rapport n'existe pas. Les objets déposés au Trocadéro ne sont pas encore classés et les étiquettes sont tombées en route : il n'est donc pas possible, pour le moment, d'en reconnaître la provenance. Mais il résulte d'une note additionnelle de M. Aymonier que, des trois figures trouvées à Ang Pou, une seule est mâle. « Elles étaient plantées et alignées sur une large pierre plate, légèrement creusée en bassin, avec une gouille d'écoulement à gauche, c'est-à-dire au nord, la divinité mâle au milieu. »

¹ *Bhagavat* est plus spécialement un nom de Vishnu. Pour la portée du mot *vajra*, cf. la note de I. V. 34.

² Le dieu des enfers.

In no 54 IX (256, 255).

ANG CHUMNIK.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0 ^m 79 ¹	A, 0 ^m 53
B, 0 80	B, 0 57

Date..... 550 çaka = 628 A. D.

A contient, en dix-neuf lignes : une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajāti* (premier et quatrième pādas *Indravajra*, deuxième et troisième *Upeṇdravajra*), lignes 1, 2 ; deux çlokas *anushṭubh*, 4-6 ; un texte en langue khmer, 7-18 ; un çloka *anushṭubh*, 19. B contient, en vingt lignes : quatre çlokas *anushṭubh*, 1-8 ; une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdhara*, 9-12 ; une strophe *atiçakkari* de l'espèce *Mālinī*, 13, 14 ; six çlokas *anushṭubh*, 15-20. Toutes les strophes sont divisées en leurs pādas.

Ang Chumnik, ou plus exactement Vat Kedey Ang², d'où provient l'inscription, fait partie du territoire du village de Ta Tron, dans le district de Koh, une des subdivisions de la province de Ba Phnom³. Le district de Koh (l'île), ainsi appelé parce qu'il forme en quelque sorte une île entre le bras oriental du grand fleuve et l'arroyo qui, de Banam, va rejoindre les arroyos de Cochinchine, est une vaste plaine, dominée au nord par le mont Ba Phnom, inondée dans presque toute son étendue à l'époque des grandes crues et occupée par de fertiles rizières. Au-dessus du niveau de la plaine

¹ Sur cette hauteur, 0^m 29 reviennent au texte sanscrit.

² M. Aymonier écrit ces noms de diverses manières : Ang Chumnik, Chum-

nik, Vat Kedey Ang, Kedey Ang, Vat Keday.

³ Pour cette province, voir plus haut, p. 38.

élevés et la des tertres de peu de relief, couronnés d'élégants palmiers à sucre et de maigres bouquets d'arbres d'autres essences. Parmi ces tertres, que M. Aymonier tient pour artificiels, un des plus considérables est Vat Kedey Ang, à peu près au centre de la partie la plus fertile de la plaine, à 12 kilomètres à l'ouest de Kompong Trebek et à 10 kilomètres au sud du mont Ba Phuom, en inclinant un peu vers l'est¹. Il consiste en une enceinte rectangulaire, entourée d'un fosse de 20 mètres de largeur, et interrompue par de larges chaussées d'avenue à l'est et à l'ouest. Au centre du rectangle, il y a un léger remblai. A 200 ou 300 mètres de là, vers l'est, se trouve Ang Chumnik ou Chumnik, c'est-à-dire « la mare », bassin artificiel entouré d'une levée ayant une vingtaine de mètres d'épaisseur. C'est à Vat Kedey qu'a été trouvée l'inscription. Elle est gravée sur deux stèles plates en pierre noire, qui, de l'avis de M. Aymonier, ont dû faire partie d'une de ces cellules cubiques, ayant tout au plus la hauteur d'un homme et entièrement formées de grandes plaques de pierre, comme il en existe une près de la tour de Han Chey².

Sauf quelques lacunes regrettables, l'inscription est assez bien conservée. Elle commence par relater la restauration et la dotation, par un certain *Tcaryaridyavinaya*, d'un Çivalinga, auquel le donateur, conjointement avec sa femme, fait abandon de tout son bien, A, 1-3. La donation est de l'an 551³ *çaka* = 629 A. D. Cette partie de l'inscription est donc très probablement du règne d'*Īçanavarman*; mais le roi n'y est pas nommé. Le texte khmer qui suit pourra seul établir avec une entière certitude si la mention qui vient plus loin (A, 4) de la fondation d'un sanctuaire appelé le *Rudraçrama*⁴ doit être rapportée, comme je le crois, au même donateur⁵. Toute cette

¹ Kompong Trebek ou Trabek est marqué sur la carte qui accompagne la *Géographie du Cambodge* de M. Aymonier, ainsi que sur celle du Dépôt de la marine, par 11° 7' N. et 103° 8' E. Pour le mont Ba Phuom, voir plus haut, p. 59.

² Voir plus haut, p. 19.

³ La date du texte, 550, est celle de l'année révolue.

⁴ Le nom se trouve déjà à la ligne 18 du texte khmer.

⁵ Ce qui me le fait croire, c'est que, dans ces inscriptions, la place d'honneur appartient aux textes sanscrits. Ce sont

première stèle a été évidemment gravée en une fois et par le même ouvrier. De la même main sont encore les six premières stances de la seconde, B, qui paraissent bien être la suite immédiate de A. Après avoir énuméré différentes fondations faites apparemment par le même personnage que ci-dessus, mais dont le détail reste obscur, et après les avoir mises sous la protection de formules imprécatoires (B, 1-4), ces strophes célèbrent la restauration, toujours par le même individu, d'un étang consacré à *Hari* et bien connu de « tous les habitants de la ville », B, 5, 6. Serait-il téméraire de voir la trace de cet étang de Hari dans Chummik « la mare », que M. Aymonier décrit comme une excavation artificielle ? Après la sixième strophe, la ligne est précédée d'une volute, dont le rôle est, à première vue, tout autre que celui d'une volute semblable¹ placée après le troisième pāda de la strophe 5. La première avait pour objet de remplir l'espace laissé libre par une ligne plus courte que les autres. Celle-ci, au contraire, est placée en dehors du texte, dans la marge, et elle a évidemment la valeur d'un signe de ponctuation destiné à marquer le commencement d'un texte nouveau. Ce qui suit est, en effet, d'une main différente et paraît avoir été ajouté après coup. En tout cas, cette partie est sensiblement postérieure à 550 *çaka*, puisqu'elle est du règne du successeur d'Īçānavarman, de *Jayavarman*, dont la première

eux qui contiennent l'invocation aux dieux, qui introduisent et célèbrent les donateurs et qui résument en termes généraux leurs libéralités. Une stance sanscrite relatant une fondation dont l'auteur n'aurait été mentionné que dans un texte khmer serait une singularité. En général, ces textes khmer, ceux du moins qui accompagnent les inscriptions de la présente série, contiennent l'énumération circonstanciée, avec chiffres à l'appui, des présents faits aux dieux. Ce sont en quelque sorte les protocoles des donations, enregistrant avec exactitude et en détail ce qui n'aurait

pu entrer que difficilement dans les formules de la versification sanscrite. Ce caractère, qu'on peut deviner sans savoir le khmer et rien qu'à l'inspection des nombreux mots sanscrits répandus dans ces textes, est aussi celui de la partie khmer de la présente inscription. Comme les autres, ce texte renferme un bon nombre de termes sanscrits, parmi lesquels je note, à cause de leur physionomie particulière, *somakīrtita*, *ācāryyasamudra*, *bhavadumāra*.

¹ Elles sont figurées l'une et l'autre dans la transcription par un O.

inscription datée (N) est de 586. On y voit (B, 7-12) que ce prince fit à son tour de riches dons à ce Çiva local, et qu'un de ses serviteurs, qualifié de « chef de *Varadagrama* », et qui, conformément à un droit héréditaire dans la famille, avait été établi par lui gouverneur de la ville d'*Ādhyapura*, institua une fête que « les habitants de la ville » furent invités à célébrer en l'honneur de ce Çiva, le troisième jour du mois de Madhava.

On ne saurait décider si nous avons ici le même gouverneur héréditaire d'*Ādhyapura* institué par *Jayavarman* que nous trouvons dans XI, 18, ou un de ses parents¹. Mais ce qui semble ressortir de nos textes (B, 5, 8, 9, 10; XI, 18, 19; remarquer l'emploi répété du démonstratif), c'est qu'à proximité de ces sanctuaires il y avait une ville, et que cette ville était appelée *Ādhyapura*. M. Aymonier, qui, d'abord, avait cherché vainement des vestiges d'habitations dans les environs, est moins affirmatif à cet égard dans ses dernières communications. « Là devait être la ville, » dit-il en parlant d'Ang Chumnik. Mais il est aussi décidé que par le passé à nier l'existence en ces lieux d'une agglomération considérable et, notamment, celle de toute trace de fortifications². Ne pouvant que rendre les données que me paraissent fournir les textes, je n'ai nullement la prétention de trancher la question. Je ferai seulement observer que *pura* ne désigne pas nécessairement une ville fortifiée et que, en dehors des sanctuaires, du palais du roi et des fortifications, les villes du Cambodge paraissent avoir été autrefois ce qu'elles sont encore aujourd'hui : des aggloméra-

¹ Je dois faire observer que, indépendamment de la lacune qu'il présente, notre texte (B, 9) n'est pas aussi formel que XI, 18. Il laisse notamment dans le doute si l'hérédité appartenait à notre personnage en sa qualité d'officier au service du roi ou en sa qualité de gouverneur d'*Ādhyapura*. Le gouverneur de XI, 18, s'appelait *Singhalatta*, et ce nom ne se laisse restituer dans aucune des lacunes

de notre texte. Il est probable que ce dernier ne contenait pas le nom du personnage.

² Voici ses propres termes, extraits d'une lettre écrite à la hâte, entre deux explorations : « Là devait être la ville; mais pas de fortifications; dimensions restreintes, méritait d'être appelée *grāma* et non *pura*. Pas trouvé trace de ville fortifiée dans tous les environs ».

tions plus ou moins considérables de cases recouvertes en channe¹. Mais je suis tout prêt aussi à reconnaître que les arguments fournis par les textes sont loin d'être péremptoires et que le dernier mot doit appartenir à l'inspection des lieux, une fois surtout que ces conclusions s'appuieront sur des fouilles.

L'écriture, dans la partie ancienne de l'inscription, est la même que celle de VI et de VII. Elle est peu soignée, et le grand espace-ment des caractères produit un effet grêle et disgracieux. Dans l'addition faite sous Jayavarman, les caractères sont plus serrés et plus sveltes. Le travail paraît meilleur, bien que l'état fruste de la pierre ne permette plus guère de juger des finesses de l'exécution. En tout cas, l'ouvrier a visé dans l'ensemble à une plus grande régularité, et, par là, cette partie de l'inscription se rapproche de XI, qui est du même règne. Mais elle s'en éloigne par l'épaisseur du travail et par la forme de *r*, qui dépasse sensiblement le bas de la ligne. On remarquera que le *visarga* est ici seul employé, tandis que dans la partie ancienne les vieux signes sont maintenus. C'est encore là un indice de la postériorité de cette portion de l'inscription. Le signe marquant la fin d'une strophe n'a subsisté qu'après A 4, B 3, 4 et 5. Nous avons ici une nouvelle variante de ce signe déjà rencontré dans I, IV et VI. Il est figuré dans la transcription par ||.

A

- | | |
|---|--|
| 1. ācāryyavidyāvinayābhayena
samastadāyasthiram astu sarvva— | mayā punas sa(m)skṛitam atra bhaktyā
lokaikanāthasya ² śivasya liṅgaṃ ³ |
| 2. khapañcendriyage ⁴ cāke
cīvaliṅga tadā tena | rohinyāṃ ⁵ cācīni sthite
devas sa(m)skṛiyate puna |

¹ Cf. Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 107.

² Pour la forme de *lo*°, cf. III, b, et V, 5, c.

⁴ De *Vṛ*, trace très faible.

⁵ Dans le groupe *ñce*, l'e est attaché

au bas de la consonne; cf. V, 5, d, et plus bas, B, 5, a.

⁵ L'ñ a ici la forme réduite, déjà plusieurs fois signalée; cf. A, a, B, 5, b, et B, 6, d; la même forme revient plusieurs fois dans le texte khmer.

- | | |
|--|--|
| 4. sarvasyaṃ bharyyayā sārddhaṃ
ei . . . , vaiat ¹ | yañnadattasya bhṛjakaṃ
civaliṅgāya dattavan |
|--|--|

Douze lignes de texte khmer.

- | | |
|---|--|
| 1. nanātarugaṇākīrṇaṃ
kritaṃ ² nāmbhavat tena | devayatanam idriṇam
rudrācrama iti smṛpitam |
|---|--|

B

- | | |
|---|--|
| 1. puṇas saṃskṛitya tenaiya
yojitāceshavibhayaṃ | crī . . . mrātakevare ³
civa li ṅgadayaṃ k √ - ⁴ |
| 2. somacarmā jaṭā hūgaṃ ⁵
teshān tena ca dattaṃ yo | haric cai . . . taḥ - √ - ⁶
devasvaṃ hartum ⁷ icchati |
| 3. sa mūḍho narakaṃ yātu ⁷
saputrapautrasantāna | kālasūtram avāñcīrā ⁸)
ā saptamakulād api |
| 4. svadattāṃ paradattaṃ va
evaviṣṭhayaṃ krimir bhūtvā | yo haretā vasundharām
pīṭribhis saha paeyate |
| 5. lākshārāgopameyaṃ ⁵ nikhilapurajanair
flakshitaṃ pañkajānāṃ
raktatvaṃ yattadalāgreshy ⁹ anudinam
uditaṃ cṛihare × pushkariṇyām
tan niṇceshaṃ vinashṭaṃ bhavati
khalu puṇas saṃskṛitāyāṃ tvayāsyāṃ
dharuṃ te tyantaçuklā nihitam
iha manas sūcayantiva padmā | |

Après une comparaison attentive des estampages de la Société asiatique et de la Bibliothèque nationale, je crois pouvoir lire ainsi ce pada effacé : *çivadattāḍ avapvatat*. On attendait **tu çiva* ou **tu hiva*.

De *Ḥa*, trace douteuse : *kṛitavāma*¹ peut moins probable.

Où *krātaka* ?

Le groupe *ha* complètement disparu. Sous le *h*, il semble qu'on distingue encore une portion du contour d'un *re*; je restitue *kṛitam*.

¹ Pour ce pada, voir la traduction

Après le groupe en partie inutile *çcau*, il semble qu'il y ait la trace d'un *va*; je restitue *civa*. Pour la fin du pada, on peut penser, à cause de la suite, à *ta taḥ*; mais, dans ce cas, je ne vois pas de fin de vers convenable. Il est plus probable que le *t* est en réalité un *bh* et qu'il faut restituer *bhaṭṭarakah*, orthographe fréquente pour *bhaṭṭarakah*.

² Remarquer la forme de *Ḥa* = *ā*.

³ Pour la façon dont le *e* est souscrit dans **me*, cf. A, 2, a.

⁴ Lire *yal dalā*. Il y a une syllabe de trop.

- | | |
|--|--|
| 6. ciram api sahañāntāraktatām ācū ¹ hitvā
svavapur atimanojñam cañklakundenduçubhram
bahati ² punar idāñiñ yad vanañ pañkajāñam
kuçalakarañadaksham tvanmanas tatra hetuñ ¹ | |
| 7. o rājā çriñayavarimeti
somavañçāmalavyoma— | yotyacetānyabhūbhujal
somas sarvkalāñvitalñ |
| 8. tenāsmiñ giriçedāyī
dattakoçasahasrena | koço hutavahadyutiñ
sarvadvigkhyātakirtinā ³ |
| 9. tenaiva rājñā dharmajñā—
satkriyāñdhyapurasyāñdhyo ⁵ | s sadbhriyayñ ⁴ kulasantatelñ
. . . niyojitalñ |
| 10. tenotsavaç çivasyāsyā
varadagrāmapatinā | sañmatalñ ⁶ puravāsināñ
. . . bhavuddhinā |
| 11. mādhavasya çtiñivāñni
kartavyayç çradhdhavā puñbhi— | dñanakālapraçañsite
r i ⁷ . . . in akshayam |
| 12. puñyam vijñan na kuryād yañ ⁸
urusampatvalçāvāpti— ⁹ | puñyakshetre mahççvare
nirāça. . . ha ca |

TRADUCTION.

A

1. Consacré¹⁰ ici de nouveau avec foi par moi, qui ai nom Ācāryavidyāvīnaya, puisse demeurer à jamais en possession de tous les dons (à lui faits), ce linga de Çiva, le maître unique de tous les mondes¹¹.

2. L'(an) de Çaka (marqué) par l'espace, cinq et les sens¹² étant passé, la lune se trouvant en Rohiñi, en ce moment, ce linga de Çiva est de nouveau consacré (comme) dieu par lui.

¹ Remarquer la forme de l'u = ū

² Lire *vahati*; cf. IV, 2.

³ Lire ° *dikkhyāta*°.

⁴ Remarquez que le *visarga* remplacé ici le *jñrāmūliya*, de même que¹⁰ 10, b, et 12, a, il remplace l'*upadhmanīya*.

⁵ La restitution de *Āñdhyapura* est certaine; au quatrième pāda, je restitue *yodhyakshatve*, en comparant XI, 18.

⁶ Cf. note 4.

⁷ Après l'i, il y a une trace qui semble

être celle d'un *çch*; je restitue : *icchadbbhiç phalam*.

⁸ Cf. plus haut, note 4.

⁹ Lire ° *sampadval*°.

¹⁰ Et aussi « restauré ».

¹¹ *Sarvalokāñanātha* pourrait aussi être pris comme nom propre local de Çiva.

¹² C'est-à-dire zéro, cinq et cinq = 550. Le présent, dont se sert le texte, a été conservé dans la traduction. Remarquer le passage de la première personne à la troisième.

[le Seigneur]. Et celui qui voudrait ravir ce bien des dieux donné par lui à ces (divinités),

3. Que cet insensé aille dans l'enfer Kālasūtra, la tête la première, avec la lignée de ses fils et de ses petits-fils, jusqu'à la septième génération¹.

4. Celui qui s'aviserait de ravir la terre donnée par lui-même ou par un autre, expie (ce forfait) échangé en ver (et plongé), lui et ses ancêtres, dans des excréments de chien².

5. Cette rougeur comparable aux teintes de la laque, que tous les habitants de la ville voyaient chaque jour s'épanouir au haut des feuilles des lotus de l'étang de çrī-Hari, elle avait péri sans laisser de trace. Mais voici qu'elle renaît dans cet (étang) restauré par toi, et que les nymphéas (redevenus) d'une infinie splendeur montrent en quelque sorte (eux-mêmes combien) ton cœur est attaché à la piété.

6. Si, reprenant bien vite la rougeur intérieure qui leur fut si longtemps propre, cette forêt de lotus déploie de nouveau maintenant ses formes ravissantes où l'éclat de la nacre s'allie à celui du jasmin et de la lune, la cause en est ton cœur capable de (toute) action salutaire.

7. (Il est) un roi çrī-Jayavarman, qui a surpassé les autres princes de la terre, pleine³ lune dans le ciel sans tache de la race lunaire.

8. A ce Giriça fut donné un trésor brillant comme le feu par ce (prince) qui donnait des trésors par milliers et dont la gloire était proclamée dans toutes les régions.

9. Ce roi même eut un serviteur excellent, instruit dans le devoir, lequel, selon la succession établie dans la famille⁴, fut institué par lui, après avoir été

pouvant aussi être pris comme nom local du dieu. Mais, ainsi même, la construction resterait lourde et embarrassée, si bien qu'on est amené à se demander si le lapicide n'a pas oublié une ligne. La *jaṭā* est la chevelure nattée et ramenée en chignon sur le haut de la tête, qui est la coiffure de Çiva et des ascètes. *Hari* est un des noms ordinaires de Viṣṇu.

¹ Remarquer l'acception insolite de *kula* dans le sens de « génération, degré dans la parenté ». Pour la formule, cf. Manu, III, 2/19.

² C'est la formule qui se trouve aussi

dans les inscriptions de l'Inde propre, par exemple, dans celle de Mangaliça, à Bādāmi (500 *çaka*), où elle est qualifiée de *Vyāsaçloka*. Elle n'y diffère que par le dernier mot, qui est *majjati*; cf. Manu, X, 91. Ailleurs et beaucoup plus fréquemment, le deuxième vers présente la variante : *śaṣṭiivarśahasarāṇi viśṭhāyāṃ jāyate kṛimih*.

³ Proprement « pourvue de toutes ses parties » et aussi « doué de tous les talents ».

⁴ Selon qu'on rapporte *kulasantāṭh* à ce qui précède ou à ce qui suit, on fera dire à la strophe que la dignité d'officier

comblé d'honneurs, opulent lui-même, [dans le gouvernement de la ville d'Ādhyapura.

10. Et c'est par celui-ci, le maître du Varadagrāma, à l'intelligence, . . . , que fut ordonnée la fête en l'honneur de ce Civa [à célébrer] par les habitants [de la ville].

11. Le troisième jour [du mois] de Mādhava, qui est recommandé comme une époque [favorable pour faire] des dons, elle doit être célébrée avec foi par les hommes [qui sont désireux d'un fruit] impérissable.

12. Qui ne fait pas semence de bonnes œuvres en ce champ pur [qui est] Mahēvara ne saurait espérer une moisson abondante [dans l'autre monde] ni [ici-bas].

X 266j.

VAT PREY VIER.

Hauteur.....	0 ^m 59
Largeur.....	0 35
Date.....	586 caka = 664 A. D.

Dix-sept lignes, comprenant dix lignes de texte sanscrit suivies de sept lignes de texte en langue khmer. La partie sanscrite contient huit strophes, à savoir : six clokas *anushṭubh*, occupant une ligne chacun; une strophe *trishṭubh* d'une des variétés dites *Upajati* (à *Upendravajra*, h e d *Indravajra*); une strophe *atiṣṭakari* de l'espèce *Malini*. Ces deux dernières prennent chacune deux lignes. Toutes les strophes sont divisées en leurs padas.

Je n'ai pas de renseignements sur Vat Prey Vier, d'où provient

du roi ou celle de gouverneur d'Ādhyapura était héréditaire dans la famille. Cf. M. 15. L'adjectif «opulent» [ādhya] est amené ici par le nom de la ville.

Je n'ai guère de doute quant au sens à restituer, mais je n'arrive pas à trouver quelque chose de satisfaisant pour

finir le vers: *niraṅga sa diviha va* [bien que, devant le *h*, il y ait sur les estam-pages comme la trace d'un *v*, ne se recommande pas. *divi* était une expression peu propre ici.

² La partie sanscrite mesure 0^m 28 de haut.

l'inscription, je sais seulement que la localité est située dans le district de Mechong, lequel fait lui-même partie de la province de Ba Plnom¹. L'inscription est gravée sur une stèle plate. Elle est assez bien conservée, sauf sur les bords, où chaque ligne a perdu un ou plusieurs caractères au commencement et à la fin. Elle relate la transmission par droit héréditaire, mais en même temps autorisée et garantie par le roi², de la propriété ou de la jouissance d'un domaine qui paraît avoir eu un caractère religieux. L'acte est au profit d'un certain *Çubhā-kīrtti*, fils de la fille d'une sœur de *Ratnabhānu* et *Ratnasimha*³, tous deux qualifiés *bhikshu*. L'emploi de ce terme et, d'autre part, l'absence de toute invocation à un dieu du brahmanisme, ainsi que l'intervention des *sādhus* de str. 8, fait supposer que l'inscription est bouddhique. Il est regrettable que le texte ne soit pas plus explicite à cet égard; car ce serait là, jusqu'à présent du moins, la mention la plus ancienne du bouddhisme au Cambodge. L'acte, qui est fait au nom du roi, est du règne de *Jayavarman* et de l'année 587 çaka = 665 A. D.³

L'écriture, qui est très soignée et très élégante, est la même que dans XI. Comme dans cette dernière, l'r ne dépasse pas le bas de la ligne, excepté, toutefois, dans le texte khmer. Le *ṭh* est distingué du *th*; mais le *visarga* a remplacé l'*ṣpadhmānīya*. La forme de l' au commencement de la strophe 4, est la même que dans III. Dans *sarvvaṃ*, str. 6, l's a presque perdu sa boucle, de façon qu'elle ressemble à un *p*. La même forme revient plusieurs fois dans le texte khmer.

1. (Jitam) ūrjjitacauryyeṇa
cācalāpi sati yatra

rājñā çrījayavarmanñā
sīhīrā lakshmi ~ ~ ~

¹ Voir plus haut, p. 39.

² Nous avons deux autres exemples de cette intervention, sans doute plus ou moins *pro forma*, de l'autorité royale dans la transmission de privilèges héréditaires; cf. IX, B, 9, et XI, 18.

³ Ces trois noms reviennent dans le texte khmer.

³ L'expression du texte, *labdhe*, semble bien indiquer qu'ici encore la date spécifiée (586) est celle de l'année révolue. Ailleurs, nous avons, dans le même sens, *piṇḍibhūte*, *ge*, *yate*, *yāte*. C'est ainsi du reste que comptent d'ordinaire les Hindous, en négligeant la fraction de l'année courante.

2) bhūviśīṭhadriśīṭir yyo	jagadrakṣaṇāḍakṣiṇāḥ
sakṣat sahastrakṣa itī	prāyadvābhī ~ ~ ~
3) ca kṣatas tasya pṛthivīm	pṛthuvikramanirjītam
raṇe bhūkṣuvāriśīṭhau sta-	s sodarau sthīra ~ ~
4) cī lacrutacamanakṣāntī-	dayāsanyamadlīnidhī
ratnādībhānusiṅhāntam	vibhaktan nāma viḥbratau
5) ita voc cūbhrayaḍodiptyol ¹	bhāgīneyisutaḥ cūbhāḥ
cūbhakirtir itī jūta	nivuktaḥ cūbha ~ ~
6) sva kulakramasantatyā ²	bhūpateḥ cāsanena ca
tasmint ³ saṇnyasyate sarvvaṇ	gorubhīḥ ⁴ puṇya ~ ~
7) dvī pācatushpadyanabhūmidava-	kṣetrādīpuṇya(n) pratipada -
taṇ naīva hartavyam itī kṣītindra	ājñāpayaty ūrjītaḥsa -
8) rasavasuvīśayāṇam sannipātena lahdhe-	
ḥakapatisamayābde māghacukla ⁵ (dvitīye) ⁶	
naravaranagarasthais sādhubhis sadhitoyaṇ	
vidhir itī nṛpadhīkṣhye ⁷ vīkṣhya tatvaṇ ⁸ ~ ~	

TRADUCTION.

1. Victorieux est le roi çri-Jayavarman, de puissant héroïsme, auprès de qui Lakshmi, bien qu'elle soit volage⁹, [se tient] sans bouger¹⁰.

On attendait *dptya-r bha*

Au commencement du pada, on distingue encore sur un estampage une portion du *v* souscrit.

Ce *sandhi*, qui, dans les manuscrits, est plus particulièrement védique, se rencontre parfois dans les anciennes inscriptions.

¹ Remarquer le *visarga*

La moitié de gauche du groupe *dvi*, au commencement du pada, est suffisamment distincte sur un estampage.

La restitution de *dvtīye* paraît certaine : il faut évidemment un nom de nombre indiquant le quantième de la quinzaine, et *dvtīya* est le seul qui fasse le vers.

² Ou *vīkṣhye*.

³ Pour *tattvaṇ*; l'anusvara est parfaitement net sur deux estampages : l'antépénultième syllabe avait pour voyelle un *i*.

Les lexiques ne connaissent pas *ca-cala*: ils ne donnent que *ca-calī*, qui n'aurait pas dans le vers. Je suppose qu'il faut corriger *cañcalā*; *cā* ressemble beaucoup à *āca*; le lapicide a pu prendre l'un pour l'autre, et, de plus, intervertir l'ordre des deux signes.

¹⁰ Je suppose quelque chose comme *lakṣmīḥ pratīśhītā* à la fin du dernier pada. Au commencement du vers, la restitution de *jītam* « victorieux », comme toutes les restitutions qui ont été admises dans le texte, est certaine.

2. Doué d'une vue toujours et habile à protéger le monde, il est [proclamé] par les sages Sahasrākṣha¹ en personne.

3. Pendant qu'il protège la terre conquise à larges enjambées², vivent dans son royaume deux bhikṣhus excellents, fils de la même mère, fermes dans

4. Tous deux des trésors de vertu, de savoir, de douceur, de patience, de compassion, d'austérité, de prudence, [portant] un nom qui commence par Ratna et finit respectivement en Bhānu et en Siṃha.

5. Le fils de la fille de la sœur de ces deux (frères) brillants d'un vif éclat, (fut) le pur Cūbhakīrti, adonné à de pures [actions]³.

6. A lui est transmis en totalité, selon la succession ininterrompue de sa famille et aussi par le commandement du roi, tout ce que ses ascendants [avaient acquis par] leurs mérites⁴.

7. Bipèdes, quadrupèdes, parc, terrain, forêts, champs et tout ce qui constitue cette fondation pieuse⁵ [doit lui être] remis, et nul ne doit y porter atteinte : ainsi l'ordonne le roi aux puissants commandements.

8. Étant révolue l'année de l'ère du roi des Çakas⁶ qui s'obtient par la ren-

¹ Le dieu « aux mille yeux », Indra. Je suppose, à la fin, °*bhikṣ prakīrtitah*. Pour combler la lacune du commencement, on n'a que l'embarras du choix : le premier participe venu, de deux syllabes, par exemple *drishṭa*, fera l'affaire. Il va sans dire que *drishṭi* « vue » est à prendre au figuré, dans le sens de « manière de voir ».

² *Vikrama* « enjambée », signifie aussi « vaillance, exploit ». La lacune de la fin peut être comblée de trop de manières pour qu'il y ait chance de trouver juste.

³ Je suppose *śubhakarmanāni*. La fin restant indéterminée, je n'ose préciser davantage le sens de *nīyukta*, auquel correspondrait plutôt « employé, associé à leur sainte vie ».

⁴ Pour ne pas surcharger *saṃnyasyate* d'un troisième régime à l'instrumental, je fais dépendre *gurubhiḥ* d'un participe à suppléer dans la lacune, et je suppose que *punya* était en composition avec ce participe. Dans la strophe suivante, où ce

mot est longuement déterminé, il peut bien comporter l'idée de propriété; mais ici, donné comme sujet indépendant de *saṃnyasyate*, il ne pourrait signifier que « sainteté, mérite religieux ». Or c'est là une sorte de biens dont la transmission n'est pas de la compétence du roi. Je restitue donc quelque chose comme *punya-sambhritam*.

⁵ *Punya* : il eût fallu peut-être conserver le mot dans la traduction. Je ne pense pas qu'il s'agisse simplement d'une propriété « bien acquise », mais je crois que le domaine était plus ou moins d'origine et de destination religieuses. Je n'ai guère de doute qu'à la fin du deuxième pāda il ne faille restituer *pratipāditaryam*. Quant à la fin de la strophe, je suppose *ūrjītaçāsano* ou °*çāsano*.

⁶ On remarquera avec quelle fidélité les formules employées pour désigner l'ère çaka ont parfois gardé le souvenir de la véritable origine de cette ère instituée

contre des saveurs, des Vasus et des objets des sens¹, le deuxième jour de la quinzième claire de Magha, cet ordre a été procuré par les vénérables qui résident dans la ville du premier des hommes². De ceci donc, qui doit être considéré comme la pensée même du roi, ayant reconnu le vrai sens,³

M 1253.

ANG CHUMNIK.

Publication antérieure. — A. Barth, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1881.

Hauteur, 1^m 10

Largeur, 0 57

Date, 589 eaka = 667 A. D.

Vingt-sept lignes, comprenant vingt-cinq eokas *anushubh* écrits sur une seule ligne chacun et divisés en leurs pādas, plus, à la fin, une strophe *atidhriti* de l'espèce *Çardulavikrēḍita*, écrite sur deux lignes et divisée de même en ses pādas.

On trouvera plus haut, page 51, des renseignements sur Ang Chumnik et Vat Kedey Ang, où l'inscription a été trouvée. Elle est gravée sur une grande stèle en pierre noire, dont toute la surface a été au préalable soigneusement préparée. La conservation

par un empereur de race étrangère, sou-
venir qui ailleurs, dans la littérature,
est si promptement altéré. Le même
fait se remarque dans les anciennes in-
scriptions de l'Inde propre.

¹ Les six saveurs, les huit *Vasus* et les
vingt catégories des objets sensibles : en-
semble 586.

Janvier-février

² C'est à dire la capitale. Ou bien *Nara-*
arajaya (c'est le nom propre d'une
ville). Par les *ādhyakṣas* = les *optimi viri*.

eut-il entendre les conseillers, les scribes
du roi, ou les chefs de la communauté
bouddhiste?

Le sens à suppléer est sans doute :
« que l'on s'y conforme. » Le texte khmer
paraît reproduire les termes mêmes de
l'ordre royal, car il commence et finit par
ājña « commandement. » — La lecture
également possible *uripatishye*, oblige-
rait, ce semble, de prendre *rikshya* dans
le sens de *rikshita*, ce qui n'est guère
admissible.

parfaite du document fait d'ailleurs supposer qu'il a dû être bien abrité et que, comme V par exemple, il se trouvait placé dans l'intérieur d'un temple ou de quelque édifice. L'original de ce beau spécimen de l'art épigraphique du Cambodge vient d'être envoyé en France par les soins de M. Aymonier, et se trouve déposé à Paris, au musée khmer du Trocadéro.

L'inscription a pour objet de relater l'érection d'un linga et la dotation d'un sanctuaire consacré à Çiva *Vijayçvara* dans la ville d'*Ādhyapura*¹ et en l'an 590² d'une ère non spécifiée, mais qui ne peut être que l'ère *Çaka*, la seule relevée jusqu'ici dans ces inscriptions³. Le document est donc de 668 A. D. Le reste de l'inscription est consacré à la généalogie du donateur et à l'histoire de sa famille pendant quatre générations, à savoir :

Deux frères, *Brahmadatta* et *Brahmasiṃha*, médecins au service du roi *Rudravarman* ;

Leurs neveux (fils de sœur) *Dharmadeva* et *Siṃhadeva*, ministres successivement des rois *Bhavavarman* et *Mahendravarman*. Ce dernier envoya *Siṃhadeva* en ambassade auprès du roi de *Campā* ;

Siṃhavīra, fils de *Dharmadeva*, poète et ministre du roi *Īçānavarman* ;

Enfin *Siṃhadatta*, fils de *Siṃhavīra*, médecin du roi *Jayavarman* et gouverneur héréditaire d'*Ādhyapura*, l'érecteur du linga.

Nous obtenons donc, pour ces rois du Cambodge, dont plusieurs nous sont déjà connus par les inscriptions précédentes, la série suivante :

Rudravarman,
Bhavavarman,
Mahendravarman,
Īçānavarman,
Jayavarman.

¹ Voir plus haut, p. 54.

² La date du texte, 589, se rapporte à l'année révolue. Le fait est mis hors de doute par XII, qui est de la même année,

et où celle-ci est nettement désignée comme passée.

³ XII est en effet décisif en faveur de l'ère *çaka*.

la plus ancienne qui soit nettement connue jusqu'ici et dont le dernier régnait en 668 A. D. Comme les documents ne nous ont pas révélé jusqu'ici d'autres noms de princes ayant certainement régné, il est probable que la série est complète, bien que l'inscription ne donne que l'ordre de succession, sans le garantir immédiat et sans autrement préciser les relations de ces princes entre eux. Elle donne seulement lieu de soupçonner que le deuxième, *Bhavavarman*, pourrait être arrivé au trône d'une façon irrégulière¹. Le premier nommé, *Rudravarman*, ouvre-t-il la série simplement parce que l'illustration de la famille du donateur paraît avoir daté de son règne, ou fut-il le fondateur d'une dynastie? On ne saurait le dire. On remarquera pourtant que, dans un autre document, l'inscription de Baksey Chang Krang analysée par M. Bergaigne² et qui paraît prendre l'histoire du Cambodge depuis les temps fabuleux, le nom de *Rudravarman* semble être également le premier nom historique. De ce fait, on peut rapprocher encore la mention, conservée dans les annales chinoises, que le Cambodge, dont les relations avec l'empire du Milieu ont commencé en 616 A. D., avait été soumis *auparavant* (l'époque n'est pas autrement spécifiée) au royaume de Fu-nan (Campā)³.

On trouvera plus haut, page 34, ce qui concerne l'écriture de cette inscription. Comme disposition de l'ensemble et comme exécution, c'est une œuvre parfaite. On remarquera que le *th* y est distingué du *th*, mais que *lupadhuṃva* et le *jihvāmāhya* ont disparu.

- | | |
|------------------------------|-------------------------|
| 1. Jayaty ananyasāmānya— | mahimā paraṇeṅvaraḥ |
| brahmapendrañjalīnvasa— | dyiguṇāṅghriyugāmyujah |
| 2. raji erīrudravarmanmāsi— | t trivikramaparākramah |
| vasva saurāḅyam adyāpi | dīlipasveva vicrutam |
| 3. tasyābhūtāṃ bhīṣaṃmukhyaṃ | bhrātārāv acyīnāv iva |
| brahmadattas sa vo jyeshtho | brahmasiṃhas sa youṃjah |

Str. 5. Voir plus loin la note 1 de la traduction.

¹ *Journal asiatique*, août-septembre 1887, p. 331. Cf. pourtant les observa-

tions additionnelles dans le cahier de janvier 1884, p. 54.

² Cf. Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. I, p. 84.

- | | |
|---|---|
| <p>4. tayoṛ api mahābhāgyau
dharmmadevaḥ prathamajāḥ</p> <p>5. svaçaktyākṛāntarāḥjyasya
çṛigambhīreçvaro yasya</p> <p>6. tasya tau mantriṇāv āstāḥ
dharmmaçāstrārthaçāstrāḥjñau</p> <p>7. mahendravarmmaṇo bhūya—
tau cāpy amātyatām prāptau</p> <p>8. sīnhadevonujo rājñā
prītaye pṛeshitāḥ pṛemṇā ²</p> <p>9. dharmmadevasya tu punaḥ ³
kulakānanasiḡho ya—</p> <p>10. vidvān yodyāpi vidvadbhi—
çṛīçānavarmmanṛipate—</p> <p>11. nikāmanavaradan devaḥ
hariṇ ca siddhisaukalpa—</p> <p>12. yotishṭhipad imau devan
kirttistambhāv ivodagrau</p> <p>13. tasya sūnur asūyādi—
yobhavad bhavasanyasta— ⁴</p> <p>14. vālyepi vinayopeto
trivarggārambhakālepī</p> <p>15. yasmīn aidaṇyuginepi
kalipracālito dharmmo</p> <p>16. çṛimato rājasiūhasya
yo vaidyo veditavyānām</p> <p>17. punas satkṛitya yaḥ rājā
alapdharajāçapdepī</p> <p>18. paççād āḍhyapurasyāya
yogyoyam iti satkṛitya</p> | <p>bhāgineyau vabhūvatulḥ
sīnhadevas tv anantaraḥ
rājñaç çṛībhavavarmmaṇaḥ
rājyakaḥpataroḥ phalam
sammatou kṛitavedinou
dharmmārthāv iva rupinou ¹</p> <p>ç çṛīmataḥ pṛithivīpateḥ
pratyayau kṛityavastushu
dūtatte satkṛitaḥ kṛitī
campādhipanarādhipam
tanayobhūd analpadbīḥ
s sīnhavīra itīritaḥ
r āpītakavitārasaḥ
r abhavan mantrisattamaḥ
çṛīnikāmeçvaraḥ haraḥ
svāmīnaḥ siddhīdāyīnam
çṛaddhayā bhūridakṣiṇau
yau sthītāv ā bhuva sthīteḥ
doshair asprīṣṭamānasaḥ
cittavṛittir udāradhīḥ
yauvanepi jitendriyaḥ
dharmme yas tv adhikādarah
sadāçārāvalaḥpīni ⁵
na skhalaty ekapād api
jayino jayavarmmaṇaḥ
vettāpi nirahaṅkṛitīḥ
prādāt sve rājamātule
lapdharājārhasampadi ⁶
yodhyakshatve ⁷ kulakramāt
svayaḥ rājñā niyojitaḥ</p> |
|---|---|

¹ Lire *rūpiṇau*.

² Lire *pṛemṇā*.

³ On attendait *puna— s tana*°.

⁴ Lire *°samyasta—*.

⁵ Les deux premiers caractères de ce pāda sont légèrement effacés.

⁶ Dans ces deux pādas, le lapicide a trois fois écrit *p* au lieu et place de *b*; il

faut lire *alabdha*°, *°çabdepī*, *labdha*°; cf. VI, B. La méprise était facile; car, en composition, les deux caractères se ressemblent beaucoup.

⁷ Pour *yodhya*°; d'autres exemples de cette orthographe vicieuse se rencontrent plus bas, str. 23 de cette même inscription, et ailleurs, VI, A, 4, et XVIII, B, 12.

- | | |
|---|--|
| <p>19. vasminn avati dharmmeṇa
anvartasamjñāṇ saṃprapta —</p> <p>20. unītoṃ yaḥ karādama —
anādadat prabhuṃ apī</p> <p>21. ragnam arthīnām vāpi
eriyato yasva karuṇā</p> <p>22. van madyaṃ cūbhan nāma
tad asti pitur eveti</p> <p>23. çivayaṇeṇa xo deva —
piṭhīṃc catarppayat toyai —</p> <p>24. tencha sīḥadattena
sthapito vijayasyayaṃ</p> <p>25. astin³ tona ca vad dattaṃ
tad eva devasyam iti</p> <p>26. vaicākṣapṛathamadyipāñcakādīṇe dvarāśṭhayaṇair⁴ çyute
jīvaç çāpayuto vṛiṣhe kavisutas sīḥārdhagaç candramāḥ
kaulīre vaṇijo⁵ ghaṭe ravisutaç çeshās tu meshasthitā —
s soyaṃ çivijayecçvaro vijayate yaḥ kīṭalagne sthītaḥ</p> | <p>parābhūdayakārīṇī
m idam ādhyapuram puram
m ārāmebhyaḥ kuṭumbamam
pūrṇṇam vṛittim adād itaḥ
visrabhād¹ rucitaṃ vacaḥ
dviguṇā samajāyata
janmaprabhṛitī saṃbhṛitaṃ
saṅkalpo yasva kirtitaḥ
n munīn addhyayanena² ca
s satputrakaramiṣṣṛitaiḥ
dattadatavyavastuna
datā çivijayecçvaraḥ
dāsārāmādī kiñcana
na haren nāpi nāçayet</p> |
|---|--|

TRANSLATION.

1. Victorieux est Parameçvara, qui n'a point d'egal en majeste, dont les pieds constamment honorés, par l'opposition des mains jointes de Brahmā et d'Upen-dra¹, presentent (ainsi) deux fois l'image d'un couple de lotus.

2. Il y eut un roi çri-Rudravarma, invincible comme Trivikrama², dont l'heureux règne est aujourd'hui encore célébré à l'egal de celui de Dilipa³.

3. A son service, comme premiers médecins, furent deux frères, semblables aux Aeyins⁴, Brahmadata, qui était l'aîné, et Brahmasiḥpa, qui était le cadet.

4. Ces deux, à leur tour, eurent deux neveux⁵ illustres, Dharmadeva, le premier ne, et, immédiatement apres lui, Siḥhadeva.

¹ Tou. Orthographe *vistambhad*, et

V. 10.

² *Uçāyina* a¹, et. str. 18.

³ Le *çandha* regulier servait *asmims tenu*

Uçāyina a¹ p. 1.

⁴ Valmiki.

⁵ Ancien roi de la legende epique. Voir la description qui est faite de son regne *Mahābh.*, VII, 2263 et suiv.

Deux freres, qui sont les medecins des dieux.

⁵ Proprement, les fils de leur sœur.

5. Le roi *çri-Bhavavarman* ayant pris le pouvoir avec énergie¹, lui pour qui *çri-Gambhîreçvara* fut le fruit de cet arbre des désirs qui est la royauté².

6. Ces deux furent ses ministres, tous deux de bon conseil, reconnaissants de (ses) bienfaits, versés dans la science du juste et dans la science de l'utile, le juste et l'utile pour ainsi dire personnifiés.

7. De *Mahendrarman* ensuite, le glorieux maître de la terre, ces deux furent également ministres, (ses) instruments (de succès) en toutes les affaires.

8. Le cadet, *Sinhadeva*, honoré à sa pleine satisfaction par le roi des fonctions d'ambassadeur, fut, par bienveillance et pour (assurer) l'amitié (entre les deux princes), envoyé auprès du roi souverain de *Campā*³.

¹ « S'étant emparé du trône par sa propre énergie » serait tout aussi exact. Dans ce cas, *Bhavavarman* aurait été un usurpateur, ce qui s'accorderait fort bien avec I, où il n'est pas fait mention de ses prédécesseurs. La phrase, ambiguë à dessein, serait un de ces enphémismes dont le style officiel se sert pour parler d'événements de la sorte. Il est à observer aussi que le père de *Bhavavarman*, *Viravarman*, dont le nom nous est connu par IV, n'est pas compris dans notre liste et que nous n'avons jusqu'ici aucun document constatant que ce prince ait régné.

² On, en construisant autrement : « ce vrai *Kalpataru* de la royauté, dont *çri-Gambhîreçvara* fut le fruit. » Le sens, au fond, est le même. Dans l'un et l'autre cas, *Bhavavarman* est représenté comme ayant eu une dévotion particulière pour un *Çivalinga*, invoqué sous le nom de *Gambhîreçvara* « le Seigneur insondable », auquel il avait sans doute consacré un sanctuaire.

³ Sur *Campā*, voir le *Marco Polo* du colonel H. Yule, II, p. 212, édit. de 1871. Cet État, qui paraît avoir été assez puissant, puisque *Hïouen-Thsang*, une quarantaine d'années avant notre inscription, l'appelle *Mahācampā* (*St. Julien, Pèlerins*

bouddhistes, I, p. 182; III, p. 33), est communément placé le long de la côte, à l'est du delta du Mekong. Ainsi Lassen (*Ind. Alterth.*, I, 2, p. 382) l'identifie avec la province annamite de Bigne-Thouane. Mais M. Yule a soulevé des objections graves contre l'exactitude de cette détermination pour les temps anciens, notamment en ce qui concerne la situation de la capitale, *Campā* ou *Campāpura*, le *Çanf* des Arabes, qu'il pense retrouver aussi dans le *ZaZzi* de Ptolémée. Pour d'excellentes raisons, il la cherche non seulement à l'ouest de l'embouchure du Mekong et de la pointe du Cambodge, mais il croit devoir remonter assez haut dans le golfe de Siam, jusque dans les parages de *Kampot*, vers 10° 35' N. et 101° 45' E. (Voir ses *Notes on the Oldest Records of the sea-route to China from Western Asia*, dans les *Proceedings of the Royal Geograph. Soc. and Monthly Record of Geography*, novembre 1882, p. 8 et 9 du tirage à part). Cette détermination s'accorderait bien avec le témoignage de notre inscription XVIII, B, qui provient d'Angkor et pour qui *Campā* fait partie du *Dakshināpatha*, de la contrée méridionale. Mais la capitale de cet État rival du Cambodge serait ainsi bien proche de cette province de Tréang,

9. Quant à Dharmadeva, il eut un fils aux grandes pensées, un lion dans la forêt de sa race et appelle pour cela Sindhavira¹.

10. Savant, chez qui les savants vont aujourd'hui encore s'abreuver du suc de l'art poétique, il fut le ministre excellent du roi çri-Īçānavarman.

11. Le dieu qui donne l'accomplissement de tous les desirs, Hara çri-Nikāmeçvara, et Hari², le maître de ceux qui aspirent à la perfection, (le dieu) qui donne la perfection,

12. Les images de ces deux dieux furent par lui érigées avec foi, non sans de nombreuses libéralités en faveur des prêtres, haut dressées comme deux piliers de sa gloire, destinées à rester debout tant que la terre sera debout.

13. Celui-ci eut un fils, dont le cœur demeura inaccessible à l'envie et aux autres défauts, qui, n'ayant que de hautes visées, maintint constamment sa pensée fixée sur Bhava³.

14. Dans l'enfance même, il montra de la retenue; dans la jeunesse même, il sut dompter ses sens; au temps même de la poursuite des trois sortes (de biens), il donna (toujours) la préférence au devoir.

15. Bien que vivant en cet âge (dégénéré), il reste ferme dans la bonne coutume, de sorte que Dharma, quoique harassé par Kali, ne bronche pas, bien qu'il n'ait plus qu'un seul pied⁴.

16. Médecin⁵ du glorieux lion des rois, du victorieux Jayavarman, il fut sans orgueil, bien qu'il sût tout ce qu'il est possible de savoir.

ou nous avons trouvé des inscriptions II et VIII, aux noms de *Bhavavarman* et d'*Īçānavarman*. Il est vrai qu'en 627, c'est-à-dire à une date qui ne saurait être bien éloignée de celle de l'inscription II, le roi du Cambodge, d'après les annales chinoises (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 84; t. I, 77 et 90), aurait conquis le royaume de *Fu-nan*, et que M. Yule est d'accord avec Fr. Garnier pour identifier cette dernière contrée avec *Campā*. Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 75 et 77) l'identifie avec le Tonkin, et St. Julien (*Journal asiatique*, 4^e série, X, p. 97) avec Siam. Il y a là encore bien des points obscurs. Pour le nom de *Campā*, qui est en sanscrit celui d'un arbuste et d'une fleur, on sait en il revient

fréquemment dans la géographie de l'Inde propre, notamment comme celui de l'ancienne capitale des *Angas*, dans le Bengale septentrional.

¹ « Heros semblable à un lion. »

² *Hara* et *Hari*, noms de Çiva et de Vishnu. *Nikāmeçvara* signifie « le Seigneur des desirs »; « qui donne la perfection » signifie aussi « qui donne le succès ».

³ Ou en coupant les mots autrement, « sur Bhava qui est (vraiment) », avec le double sens de « sur le (seul) être existant (réellement) ». *Bhava* est un nom de Çiva.

⁴ Le plaisir, l'intérêt et le devoir, les trois objets de l'âge mûr.

⁵ Cf. I, X, 30.

⁶ *Vaidya* « médecin » a en outre la signification plus générale de savant, de

17. Ensuite le roi, avec des marques d'honneur, le céda au royal frère de sa mère, lequel, sans avoir le titre de roi, jouissait d'une fortune digne d'un roi.

18. Puis, selon l'ordre de succession dans la famille, le roi ayant reconnu qu'il était l'homme convenable, l'établit avec honneur dans le gouvernement de cette (ville d')Ādhyapura.

19. Alors seulement qu'il la protégea avec justice, procurant sans cesse la prospérité d'autrui, cette ville d'Ādhyapura justifia vraiment son nom¹.

20. Renonçant à prendre des chefs de maison la juste redevance de leurs jardins, encore qu'il en fût le maître, il leur donna par là la pleine aisance.

21. Quand, de la part des malades ou des indigents, par suite même de leur confiance (en lui), il entendait une parole impatiente, sa pitié en était doublée.

22. « Que ce que j'ai amassé de mérite depuis ma naissance soit à mon père, » telle est la résolution qu'on célèbre de lui.

23. Avec l'offrande à Īva², il rassasia les dieux; par l'étude (du veda), les munis³; ses ancêtres, avec l'eau versée pieusement de ses mains filiales⁴.

24. C'est par lui, Sindhadatta, que fut érigé ici, avec toutes les donations appropriées, ce donneur de victoire, çrī-Vijayēvara⁵.

25. Et ce qu'il lui a donné en fait de serviteurs, de jardins et d'autres biens, que tout cela soit tenu pour propriété du dieu, et que (nul) ne le ravisse ou ne le détruise.

26. Le jour de la première décade (révolue⁶ du mois) de Vaiçākha⁷, (l'année

lettré; il devint même le titre officiel des poètes de cour. Mais, d'après la strophe 3, il semble bien que la science médicale ait été le *çāstra* héréditaire de la famille.

¹ *Ādhyapura* signifie « la ville riche ».

² Cf. I, A, 34, note de la traduction.

³ C'est-à-dire les *ṛishis*, les auteurs du Veda et des saints livres en général.

⁴ Les libations funèbres se faisaient avec de l'eau. Nous avons ici trois des cinq oblations journalières, *mahāyājñā*, prescrites aux maîtres de maison.

⁵ « Le Seigneur de la victoire. » Il y a là sans doute une allusion au nom de Jayavarman.

⁶ C'est-à-dire simplement le dixième jour, les Hindous n'ayant jamais compté par décades. La traduction donnée ci-dessus est

celle que semble, à première vue, comporter le texte, et je la conserve parce qu'elle a pour elle la grammaire. Je doute pourtant qu'elle soit exacte. Étant donnée la construction plus que libre de la plupart de ces expressions numériques, qui sont en quelque sorte de simples dictées de chiffres, je crois qu'il faut plutôt traduire : « le premier jour (marqué) par deux fois cinq, » c'est-à-dire par dix; en d'autres termes, le dixième jour de la première quinzaine du mois, par opposition au dixième jour de la seconde quinzaine. Le résultat est le même, mais l'interprétation, comme on le voit, est bien différente.

⁷ Avril-mai, le mois où la lune est pleine dans l'astérisme *Vaiçākhā*, lequel fait partie du groupe de la Balance.

revolue étant désignée par les portes, le chiffre 8 et les fleches¹; Jiva² est logé dans le Sagittaire, le fils de Kavi³ est dans le Taureau, la Lune est arrivée au milieu du Lion, le fils de la Terre⁴ est dans le Cancer, le fils du Soleil⁵ dans le Verseau, et les autres⁶ se tiennent dans le Belier. Ainsi triomphe ce çri-Vijayeyara érigé au moment où le Scorpion se trouvait à l'horizon⁷.

Les neuf portes ou ouvertures du corps, et les cinq fleches de l'Amour, c'est-à-dire 58g.

¹ Jupiter.

Venus.

Mars. La leçon très nette du texte ne peut signifier que « le Vanija est dans le Cancer », *Vanija* designant le demi-*tithi* ou jour lunaire de ce nom. Cette indication, si elle s'accordait avec les autres données, n'aurait rien d'étrange. Pour tout acte rituel, il importe, en effet, de connaître le jour lunaire, de savoir dans quel *nakshatra* la lune se trouve en ce moment. Or, pour cela, l'indication du jour solaire ne fournit qu'un moyen très indirect, le jour lunaire ne s'accordant pas du tout avec le jour solaire et pouvant commencer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Encore moins la position de la lune dans tel ou tel signe du zodiaque donne-t-elle sa position dans le cercle des *nakshatras*, les divisions des deux cercles ne correspondant que d'une façon très approximative. Je n'hésite pourtant pas à introduire dans le texte la correction indiquée en note

et adoptée dans la traduction. La lune est, en effet, indiquée comme se trouvant au milieu du Lion, et c'est bien la la position qu'elle devait avoir le dixième jour, pour que, cinq jours plus tard, elle fût pleine dans *Vaṅkālā*, c'est-à-dire dans la constellation de la Balance. Le *tithi* indique par le *Vanija* ne serait donc pas celui qui a coïncidé avec l'érection du linga, mais un *tithi* précédent, celui où la lune se trouvait dans la constellation du Cancer, et on ne voit pas la raison qui aurait pu faire choisir celui-ci. Le léger changement de *n* en *u* nous fournit, au contraire, le mot *avanija*, qui est synonyme de *bhāmija*, un des noms courants de la planète Mars. Ce qui achève d'écarter le dernier doute, c'est que la position de Mars dans le Cancer est confirmée par XII. — Le derive *kaulira*, comme nom du Cancer, ne figure pas dans les lexiques.

² Saturne.

³ Le soleil, Mercure et l'un des nœuds.

⁴ Environ 4 heures de l'après-midi, s'il s'agit, comme cela est probable, de l'horizon oriental; cf. VI. B

J. n. no 50 XII (265).

VAT PREY VIER.

Hauteur.....	0 ^m 08
Largeur.....	0 74
Date.....	589 çaka = 667 A. D.

Deux lignes, comprenant une strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdharā*, divisée en ses quatre *pādas*.

L'inscription provient de la même localité que X. Elle est tracée sur une pierre plate et rappelle l'érection d'une image de *Vishṇu-Īça* « qui ne font qu'un seul corps », par conséquent encore un Harihara, par un personnage porteur du nom singulier de *Kovalitayamin*. Elle ne contient pas de nom de roi; mais, comme elle n'est postérieure que de six jours à la précédente, elle est du règne de *Jayarvarman*. Elle est datée, en effet, du 16 du même mois de *Mādhava* ou *Vaiçākha*, et de la même année, comme le prouvent les positions assignées à Vénus et à Mars (celles de Jupiter, Mercure et Saturne sont moins décisives). Or cette année de 589 est ici désignée comme écoulee. Il faut donc aussi la considérer comme écoulee dans XI et conclure que nos deux inscriptions sont l'une et l'autre du commencement de 590 çaka = 668 A. D.

L'écriture est la même que celle de VI et de VII. Elle rappelle surtout cette dernière par ses caractères grêles et anguleux, tracés d'une main malhabile et sans aucun soin. Mais, comme elle a moins souffert, elle est d'une lecture plus facile. La fin de la strophe est marquée par une double barre verticale surmontée de chaque côté d'un crochet. Dans la transcription, ce signe est figuré par ||.

En dehors de l'inscription, à droite et à gauche, existent quelques caractères isolés. A droite, on distingue

yā
nam
na
yam

écrits dans des directions différentes et même renversés les uns par rapport aux autres. A gauche, on lit :

yobhāratasyapada m
pa ya
ya
vo bhāratasyatanapa

Ce ne sont pas les restes d'un contexte disparu, mais des essais qui n'ont jamais eu de suite. Parfois, les caractères sont tracés les uns dans les autres. On dirait des exercices de quelque apprenti lapicide.

vate kāle cakānām navatanuvishayair mmādhave shodaçāhe¹
jīvaç cāpejasūryyo bhṛiguçaçitanayau tāvurakhye vilagne
sauro mīnendrayāyi kshītitanayayute karṅkaṭe maitram indu –
r vishyvicāv ekamūrtī kaḷalitayaminā² sthāpitāv atra yuktyā

TRADUCTION.

L'époque des Çakas étant passée d'un nombre d'années marqué par neuf, les corps et les objets des sens³, dans le mois de Mādhiava⁴, le seizième jour : Jiva⁵ est dans le Sagittaire, le Soleil dans le Bélier⁶, le fils de Bhṛigu et celui de la Lune⁷ dans le (signe) appelé Tāvura⁸ qui se levait; le fils du Soleil est arrivé

Lire *shoda*. C'est ici un des rares exemples d'un *d* non souscrit dans un pas-sige bien net : le caractère a exactement la forme du *d*.

Lire *kaḷita*.

Les huit corps de Civa et les cinq catégories d'objets répondant aux cinq sens ensemble. 58q.

Avilimā, le même mois que Vai-

çakha et le premier de l'année hindoue.

⁵ Jupiter.

Remarquer que le composé *ujasūryo* forme tout à lui seul une proposition; dans le deuxième et le troisième pāda, la construction est pénible.

⁷ Vénus et Mercure.

⁸ Le Taureau; cf. VI, B. Ce lever correspond à 4 heures du matin.

aux Poissons¹, le Cancer étant en conjonction avec le fils de la Terre², (et) la Lune (est arrivée) dans Maitra³; (en ce moment) Vishṇu et Īṣa ne formant qu'un seul corps ont été érigés ici avec dévotion par Kavalitayamin⁴.

XIII (202).

BARAI.

Hauteur.....	0 ^m 640 ⁵
Largeur.....	0 445
Date.....	598 çaka = 676 A. D.

Seize lignes, soit deux lignes de texte sanscrit suivies de quatorze lignes de texte en langue khmer. Les deux lignes en sanscrit contiennent une strophe *atūhṛiti* de l'espèce *Çārdūlavikrīḍita*. La séparation des pādas est marquée comme d'habitude, mais par un très petit intervalle.

L'inscription provient d'une pagode moderne, qui a remplacé des constructions anciennes, dans une localité du nom de Barai, dont la situation exacte n'est marquée sur aucune de nos cartes. Tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fait partie de la province du même nom, une des subdivisions de la Terre de Kampong Svai. Barai est une vaste province, arrosée par le Stung Chinit, un des affluents de la rivière du grand lac, et qui s'étend à l'est de Kampong Svai et au nord et nord-est de Stung Trang, jusque vers Sâmbour, où elle forme la rive droite du Mekong⁶. Tout cet espace qui, sur une largeur de

¹ Littéralement « le roi des poissons ». Les Hindous n'ont pas doublé le signe de cette constellation, de même que, pour le Sagittaire, ils disent simplement « l'arc ». « Le fils du Soleil » est Saturne.

² Mars.

³ Le nakshatra *Anurādhā*, qui fait partie de la constellation du Scorpion et vient immédiatement après Viçākhā, dans lequel la lune avait été pleine la veille.

⁴ Le texte porte *kaga*⁶, ce qui n'a pas de sens. Ainsi rectifié, le nom signifie : « celui qui restreint (le nombre de) ses bouchées. » La *Smṛiti*, à l'article Vœux et Pénitences, décrit plusieurs variétés de cette pratique.

⁵ La partie sanscrite ne mesure que 0^m12 de haut.

⁶ Cf. E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 36.

près d'un degré, va de 11° 25' jusqu'à la frontière siamoise, au delà du 13° degré nord, est couvert de forêts et encore très peu connu.

L'inscription est gravée au dos d'une stèle dont la face opposée est occupée par un bas-relief. A moins que la stèle n'ait été coupée, l'inscription devait se continuer sur le troisième côté, du moins dans la partie sanscrite, car les deux moitiés de la strophe ont perdu chacune les sept dernières syllabes. Cette strophe relate l'érection d'une image de *Çambhu* en l'an 598 *çaka* = 676 A. D.¹. Ce qui reste ne donne ni le nom du roi ni celui du donateur. Nous ne savons donc pas si le règne de *Jayavarman* s'est prolongé jusqu'à cette date. La partie khmer contient, comme d'habitude, bon nombre de mots sanscrits, dont quelques-uns ont l'air de noms propres, *dharmavala*, *sudharmma*, *vasantaralli*. A la première ligne figure un nom dont les quatre derniers caractères sont très effacés, mais qui paraît devoir être lu *civañkaraçarayana* (*sic*). Cela peut faire supposer qu'à cette image de Çiva était associé Vishnu, et que nous avons affaire ici encore à un *Harihara*.

L'écriture est assez soignée : les caractères sont grands et profondément creusés. Mais, dans la partie sanscrite, le manque d'espace a obligé le lapicide à les serrer outre mesure. Il en est résulté un allongement exagéré dans le sens vertical, qui produit l'effet le plus disgracieux. Dans la partie khmer, ce défaut est moins sensible. Par contre, l'exécution est plus médiocre : la dimension des lettres n'est pas uniforme et varie parfois du double, d'une ligne à une autre. On remarquera que *Yupadhuantya* et le *jihvamutya*, qui avaient disparu dans quelques-unes des précédentes inscriptions, reviennent ici : désormais nous ne les retrouverons plus. La distinction du *th* et du *ṭh* s'est également maintenue.

murtidvaraçaraj çaka sitadine prapte dagaikottare
 yeshthasyarkakujenduja mithmagla — — — — —

Bien entendu si la date est ou non celle de l'année revulue

çukrasyârkkasuto vṛṣhe suraguru + kanyâ(m)¹ mṛigârdhdodaye
çriçambho × pratimâm ihaiva nibitâm — — — — — 2

TRADUCTION.

¶ L'an de çaka (désigné) par corps, portes et flèches³, le onzième jour de la quinzaine claire (du mois) de Jyeshtha⁴ étant venu : le Soleil, le fils de la Terre et le fils de la Lune⁵ sont arrivés dans les Gémeaux de Çukra⁶, le fils du Soleil⁷ (est) dans le Taureau, le précepteur des dieux⁸ (a atteint) la Vierge, le Capricorne étant à moitié levé⁹; (en ce moment) cette image ici placée de çri-Çambhu¹⁰.

XIV (130).

PREA EYNKOSEY.

Trois parties, désignées par les lettres A, B, C.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0 ^m 51	A, 0 ^m 310
B, 1 23	B, 0 325

C est gravé sur les quatre côtés d'un carré mesurant 0^m34 en tous les sens. La bande ainsi inscrite mesure 0^m05 en hauteur et 1^m36 en développement.

Dates 890 et 892 çaka = 968 et 970 A. D.

A, vingt-quatre lignes, comprenant : 1, strophe çakkavî de l'es-

¹ Le lapicide a oublié de marquer l'a-nusvâra ou de doubler l'm suivante.

² Après °tâm, il y a trace d'un d ou d'un r.

³ Les huit corps de Çiva, les neuf portes ou ouvertures du corps et les cinq flèches de l'Amour : ensemble, 598.

⁴ Mai-juin.

⁵ Mars et Mercure.

⁶ Vénus. Légénitif dépend d'un substantif qui a dû être contenu dans la lacune précédente; il faut sans doute suppléer « en la compagnie de », par exemple, bhogaç gataç.

⁷ Saturne.

⁸ Jupiter.

⁹ Environ quinze heures après le lever du soleil. Ou presque à l'heure même de ce lever, si, par mṛiga, il fallait entendre ici le nakshatra Mṛigaçiras, ce qui du reste est peu probable, le nakshatra ne s'indiquant guère que par rapport à la lune.

¹⁰ Le mot « image » pratimâm est à l'accusatif et doit avoir été régi par un verbe qu'on ne saurait deviner, mais qui n'a pas dû exprimer la notion d'« ériger », laquelle est déjà contenue dans nibitâm.

pece *Vasantatilaka*; 2, cloka *anushṭubh*; 3, indéterminé; 4, cloka *anushṭubh*; 5, strophe *prakṛiti* de l'espèce *Sragdhara*; 6, strophe *ati-
dhṛiti* de l'espèce *Cardulavikṛiṭa*. Ces six strophes remplissent les
lignes 1-12. Les lignes 13-24 ne donnent que des fragments pour
lesquels il n'est plus possible d'indiquer le nombre ni la nature des
strophes.

B, soixante lignes, comprenant : 1, strophe *çakkari Vasantatilaka*;
2, *trishṭubh Upajati* (a *Upendravajra*, c d *Indravajra*); 3, une suite
de fragments allant de la quatrième ligne à la dixième, où l'on recon-
naît quelques pādas *anushṭubh*, sans qu'on puisse préciser le nombre
et la nature des strophes; 4, cloka *anushṭubh*; 5, strophe *atiçakkari*
de l'espèce *Malini*; 6, strophe *çakkari Vasantatilaka*; 7, cloka
anushṭubh; 8, *çakkari Vasantatilaka*; 9, strophe *aryā*, de l'espèce
Paṭhya ou plutôt *Sugati*; 10, cloka *anushṭubh*; 11, *çakkari Vasantatilaka*;
12, *jagati Uṃçastha*; 13, *atiçakkari Malini*; 14, *çakkari Vasantati-
laka*; 15, *prakṛiti Sragdhara*; 16, *atiçakkari Malini*; 17, cloka *anushṭubh*;
18, *çakkari Vasantatilaka*; 19, *prakṛiti Sragdhara*; 20, idem; 21, *çak-
kari Vasantatilaka*; 22, *atidhṛiti Cardulavikṛiṭa*; 23, *trishṭubh Upajati*
(a b c *Upendravajra*, d *Indravajra*); 24, idem (a b c *Indravajra*, d
Upendravajra); 25, idem (b *Indravajra*, c *Upendravajra*); 26, *atidhṛiti*
Cardulavikṛiṭa; 27, *trishṭubh* (b c d *Upendravajra*); 28, *prakṛiti Srag-
dhara*; 29, *trishṭubh Upajati* (a c d *Upendravajra*, b *Indravajra*); 30
et 31, *lokas anushṭubh*.

C consiste en deux lignes tracées suivant le périmètre d'un carré.
La ligne interne contient une stance *atidhṛiti Cardulavikṛiṭa*, 1; la
ligne externe comprend une stance *çakkari Vasantatilaka*, 2, suivie
d'un cloka *anushṭubh*, 3.

Dans toutes ces strophes, la division des pādas est marquée par
un petit intervalle; mais les strophes ne sont pas écrites à la ligne
comme dans les autres inscriptions. Elles se suivent sans disconti-
nuité, séparées seulement par une petite rosace fleuronée, qui, aux
endroits où elle a subsisté, est figurée dans la transcription par ☉¹. A

¹ Dans la transcription, où les alinéas sont rétablis, les lignes de l'original sont

ce signe en est parfois (après l'invocation dans A, H, et dans C) associé un autre, que nous retrouverons dans la plupart des inscriptions suivantes, où il sert à marquer la fin des stances. Ce dernier signe, qui paraît être une transformation de la double barre, ressemble à une S majuscule très allongée et retournée, ou, mieux encore, au signe également retourné dont nous nous servons pour indiquer les paragraphes. Il est rendu dans la transcription par ||.

Eynkosey ou Prea Eynkosey, d'où provient l'inscription, est le nom d'un vieux sanctuaire situé dans la ville de Siem Reap¹, la résidence actuelle du gouverneur de la province siamoise d'Angkor, à 7 ou 8 kilomètres au sud d'Angkor Vat. Le site est précisé par M. Aymonier comme se trouvant à 1 kilomètre en amont de la citadelle moderne, sur la rive gauche de la rivière. L'inscription occupe les quatre faces latérales et la face supérieure d'une stèle à section carrée, placée à l'est de deux petites tours en briques. Les deux tours sont entourées d'un fossé, et l'une d'elles porte deux longues inscriptions en langue khmer.

Des quatre faces latérales de la stèle, deux sont également en khmer; les deux autres, ainsi que la face supérieure, sont en sanscrit. Au milieu de cette dernière face, les estampages indiquent l'existence d'une mortaise carrée de 0^m105 de côté, qui fait supposer que la stèle était surmontée de quelque image, peut-être du linga dont il est question dans C. Le document a malheureusement beaucoup souffert. De A, les treize premières lignes seules sont restées entières. Les suivantes sont prises en diagonale par une ablation profonde de la pierre, qui leur a enlevé à chacune une portion de plus en plus large à mesure qu'on descend plus bas. La vingt-deuxième compte encore six caractères; la vingt-troisième n'en a plus que

numérotées par des chiffres placés entre crochets [. Des fleurons plus compliqués sont gravés au commencement de A, au commencement et à la fin de B et au commencement de C.

¹ L'indication de la carte de Garnier, qui a passé de là dans celle du Dépôt de la marine et qui place Phra Inkosi à 10 kilomètres environ à l'est de Siem Reap, est fausse.

quatre; la vingt-quatrième est réduite à deux; d'une vingt-cinquième, il n'est resté qu'une portion d'une seule lettre. Si l'inscription de cette face était à l'origine aussi longue que celle des trois autres, plus de trente lignes auraient ainsi disparu jusqu'à la dernière trace. Mais il s'en faut que la pierre n'ait subi que ce dommage. Tout l'ensemble du document est plus ou moins dégradé. De longues portions du texte sont absolument frustes et indéchiffrables, et dans les parties mêmes qui ont mieux résisté, la lecture est souvent pénible. Il faut bien peu de chose, en effet, pour rendre méconnaissables ces caractères délicats, qui, même à l'origine, n'avaient pas un demi-millimètre d'épaisseur et de creux, et nous devons nous estimer heureux qu'il en soit resté autant de lisibles, après les années, sans doute nombreuses, qu'ils sont restés exposés à l'air et à la pluie. Mon déchiffrement repose sur la comparaison minutieuse de trois estampages, celui de la Société asiatique et les deux doubles déposés à la Bibliothèque nationale, tous les trois fort bien faits, mais dont aucun ne fournirait à lui seul tout ce qui a pu passer dans la transcription.

Les treize inscriptions précédentes nous ont fourni quelques données sur l'histoire du Cambodge pendant le VI^e siècle caka, jusqu'en l'an 598. Avec celle-ci, nous franchissons brusquement un intervalle de trois siècles et nous arrivons à l'an 890.

Après quatre strophes d'invocation, A débute par l'éloge d'un roi de la race de *Kaundinya*, qui résidait dans la ville d'*Aninditapura* et qui était le prédécesseur de *Rājendravarman*, dont le nom paraît à la ligne 14, ou ce prince lui-même. Le reste de la face A a dû contenir la suite de l'éloge de *Rājendravarman*.

B, après une nouvelle strophe d'invocation, passe à l'éloge de son fils et successeur, *Jayavarman*, dont le nom paraît à la ligne 6 et qui est le *Jayavarman V* de la liste dressée par M. Bergaigne¹. L'éloge de ce roi va jusqu'à la strophe 20 sans nous apprendre grand' chose. Le reste de cette face, la partie la plus intéressante de l'inscription,

¹ Entends la liste complétée et rectifiée qui se trouve dans le *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 51, et à laquelle je renvoie ici une fois pour toutes.

releve diverses fondations faites par une princesse, fille de Rājendrarvarman et sœur cadette de Jayavarman, du nom d'*Indralakṣmī*, et par son mari, un brāhmane et un *bhaṭṭa* ou « docteur », qualifié *deva* et *dvijendra* et dont le nom était *Divākara*, ou, comme il est écrit strophe 28, *Divasakara*. Ce brāhmane était natif des bords de la *Kalindi*, de la *Yamunā*. Comme les détails suffisamment précis du texte ne permettent guère de songer à une *Yamunā* du Cambodge, nous avons là un témoignage non équivoque de rapports directs ayant existé entre ce dernier pays et l'Inde du Nord¹. Ces fondations, dont le détail n'est pas toujours bien clair, sont, dans l'ordre du texte : une image de sa mère érigée par *Indralakṣmī* en 890; un sanctuaire consacré à trois dieux, à la tête desquels est *Śiva Bhadrēçvara*, institué par *Bhaṭṭa Divasakara* dans une localité désignée comme le *Madhuvana*, sans doute une réminiscence de la patrie et un souvenir du sanctuaire de ce nom sur les bords de la *Yamunā*. Le fondateur y avait joint un établissement hospitalier et probablement un sanctuaire ou une image consacrée à *Bharatī*. Enfin une image de *Vishṇu* par le même, à l'érection de laquelle *Indralakṣmī* avait pris une part difficile à déterminer. Cette image se trouvait dans la ville de *Dvijendrapurī*, qui paraît avoir été la résidence de *Bhaṭṭa Divākara*. Celui-ci y avait ajouté un *āçrama*, et le roi *Jayavarman* lui-même avait assigné à *Hari* le *Madhushudana-grāma*, à l'intérieur ou auprès de la ville de *Dvijendrapurī*. Ce don, *Jayavarman* l'avait fait en qualité de *yavarāj*, de prince héritier associé au trône, et la même strophe donne 890 pour l'année de son avènement à l'*adhirājya*, au pouvoir suprême. Si le texte n'était pas, si précis, si cette date surtout n'était pas garantie par une autre inscription², on pourrait se demander si elle est bien celle de l'avènement définitif de ce prince, après la mort de son père, ou si elle ne se rapporte pas simplement à son association à la royauté. En effet, dans l'énumération des diverses fondations, ces inscriptions suivent d'ordinaire l'ordre chronologique. Or, ici, la première fondation mentionnée

¹ Cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 180. — ² Cf. *Journal asiatique*, ibid., p. 147, et *Revue archéologique*, mars-avril 1883.

est déjà de 890; de la même année est encore la dernière : il faudrait donc aussi y rapporter celles qui sont mentionnées entre les deux, ce qui ferait bien des fondations pour un temps si court. Cf. encore A, 5, et B, 20. La difficulté provient sans doute de la rédaction assez embarrassée, en somme, de l'inscription; mais elle n'en devait pas moins être signalée. B se termine ensuite par deux *lokas* d'imprécations contre ceux qui porteraient atteinte à ces fondations.

C ne contient que trois strophes, dont la première est une invocation à *Vajracari*, la déesse de la parole sainte, assimilée à l'Énergie créatrice. La deuxième relate l'erection, en 892 et par *Bhāṭṭa Divākara*, d'une pierre ayant la forme du bras levé de *Viṣṇu* (?), peut-être un *linga*, à la confection duquel *Indralakṣmī* avait eu part. La troisième strophe nomme *Lasudeva* comme l'ouvrier (?) du *linga*, sans doute celui-là même qui paraît avoir occupé le haut de la stèle.

Les deux faces en langue khmer, qui sont également très frustes et en grande partie mutilées, contiennent, l'une soixante, l'autre soixante-six lignes. Elles paraissent consister surtout en longues énumérations de *dravya*, d'objets précieux consacrés aux dieux. On y retrouve, au milieu d'une foule de mots sanscrits, les noms de *Rajendravarmadeva* et de la ville de *Dvijendrapura*, plus d'autres noms ou titres qui ne se lisent pas dans le texte sanscrit, tels que, *çruvahendra*, *çrīdharaçandra*, *çrīrajendrārimathana*. Ce dernier rappelle singulièrement le nom du ministre bouddhiste de *Rajendrarman*, *Karindrarimathana*, qui nous est connu par d'autres inscriptions¹.

Les deux inscriptions en langue khmer qui se trouvent sur une des tours, dans le voisinage de la stèle, sont semblables d'aspect aux deux précédentes et paraissent se rapporter aux mêmes faits, ou du moins à des faits très voisins. Elles ont, l'une quarante-sept, l'autre trente-cinq lignes. On y rencontre les mêmes mots sanscrits, entre autres *açrama*, *vidyaçrama*, répétées bien des fois. On y retrouve également le nom de *Divakarabhāṭṭa* et celui de la ville de *Dvijendrapura*.

¹ Cf. *Journal asiatique*, *ibid.*, p. 163 et suiv.

En fait de termes caractéristiques, qui peuvent être des noms propres ou des titres, je note *çrīdharaṇḍropakalpa*, *çrīsurenḍrāriwardḍaṇa*, *çrijayenḍrāyuddha*, *çribhaktivikhyāta*. En tête de chacune est placée une date en chiffres suivie du mot *çaka*. Les deux dates, dont l'une se rapporte au mois de *Māgha*, l'autre à celui de *Jyeshṭha*, sont 890 et 905¹ = 968 et 983 A. D.

Ces inscriptions, étant de trois siècles postérieures aux précédentes, sont naturellement écrites en un alphabet différent. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cet alphabet, que nous allons retrouver, avec de très légères variantes, dans toute la suite de cette série. Ses traits caractéristiques peuvent se ramener à deux : 1^o les fleurons dont les caractères sont surmontés, fleurons qui ne sont autre chose que l'épanouissement de la tête des lettres, et qui, sous ce rapport, répondent exactement à la barre supérieure du devanāgarī; 2^o la tendance à ramener tous les caractères à un même cadre rectangulaire, tendance qui, ailleurs, a produit le type alphabétique dit *pāli carré*. La régularité y a gagné sans doute, et il faut convenir que, bien conservées, ces inscriptions sont d'un aspect fort gracieux, avec leurs lignes délicatement tracées et d'une symétrie presque géométrique. Malheureusement, cet effet a été obtenu au prix de la physionomie des lettres qui, pour peu qu'elles soient devenues frustes, ne se distinguent que difficilement les unes des autres. Le caractère qui admet le plus de variantes dans cet alphabet est l'*r*. Il ne s'en trouve pas moins de trois formes dans notre inscription : tantôt le trait est replié sur lui-même, de façon à présenter un double jambage, tantôt il est simple, mais surmonté d'un fleuron, tantôt il reproduit la forme primitive de ce caractère, celle d'une simple barre verticale qu'il a dans l'écriture d'Açoka. On notera aussi la forme particulière de l'*s* de *sa bhūyaḥ* B, 25 b, et de *sadbhāratīṇ* B, 26 c, qui rappelle beaucoup celle qui a été signalée plus haut pour la vieille écriture dans X. La même forme revient fréquemment dans les textes khmers,

¹ Ou 904; le chiffre des unités n'est pas encore bien déterminé.

6. siddhair apsarasāṅ gaṇair dvajavarair¹ ādityavat kinnarai—
 r nṁityaṅ pā[11]darajoruṅāntaracirais saddbhūbhīndrainr nnataḥ
 svarggadvāraparodīopi² jagatā [12] — ∪ — ∪ — ∪ — ∪ —
 — — liṅgaṇatāṃ vibhajya ∪ ∪ — — ∪ — bhūtale ❀
 [13]
 [14] rājendravarmmāvanipe
 [15, 16]
 [17] ūkesariṇaiṅva la.
 [18] rryam indra
 [19, 20]
 [21] yor nmani
 [22] nī(r)ddagḍhonaṅgībh
 [23] dhāt ❀ did
 [24] reṅ(u)ṁ.

B

1. [1] bhogīndrabhogamaṇidīdhitidīpitāṅga(ṁ)
 kāntendudhantakalayānūkitacevriṇḍa(m)³
 [2] vande bhavaṃ bhavaharaṃ bhari — ∪ — —
 — ∪ — ∪ ∪ ∪ — bhavināṃ vibhūtyai ❀
 2. mahī(pa) [3] tes tasya vabhūva putro
 ∪ — ∪ — ∪ ∪ ∪ — yaḥ
 dhāteva va(r)ṇṇācramasadvya [4] vasthāṃ
 kṛitvā rarāmeçvaram — ∪ — —
 3. [5] cakracitacārukarāḥ kalāḍhy
 [6] yī jayavarmmadevaḥ yo maṇḍale
 [7] tejāḥ prakāmadātā ye vidur nīrākshya⁴
 [8] yad viçvan tri
 [9] vā bhānor nniçāyā(ṁ) çaçinaḥ kramāt
 [10] . . . ❀
 4. yāne yasya valākrāntā sācalā vasudhācalat
 vāyukshuvdhasamudra(vat) . . . [11] r iva saṃhṛitau ❀
 5. paṭupaṭahasumiçrair lāllarīkaṅsataḥ
 karaditīmilaviṇāveṅuḡhaṅṭā [12] mṛidaṅgaiḥ
 puravapaṇavabherikāhalānekaçaṅkhai—
 r bhayam akṛita ripūṅāṃ — ∪ — — dya saṅghaiḥ ❀

¹ Lire *dvija*°. — ² Lire °*puro*°? — ³ Lire °*vṛindam*. — ⁴ Lire *nīrīkshya*?

6. |13| vātrāmakhānalaçikhodyatadhūmaketo –
 r asādyā yasya valinostṛa¹ – – – – – tam
 tra² |14| stā vidudrivur aḥṣharipupravirā –
 s tyaktvabhīmānamadam āçu mahāpalā –³
7. cikhina ya |15| sva dagdham vairimahāvanam
 na ruroha punas siktaṃ mantri
8. – – – – sarabhasaṃ |16| kṛitasūhanāda –
 n durvāravairivaravaraṅakumbhakūṭe
 – – – – – hāra –
 |17| – – naradhīpamṛigāḥ prayayur svañāntam ❀
9. arikarikumbhakūṭapaṭu –
 p. tavi |18| mauktikair unicitā
 saṅkhe⁴ yasyāsīlatā
 vijrīmbhūta kalajihveva ❀
10. cakriyan muktacakre |19| ṇa echinmārātiçironuyajāḥ
 lincirai – r arcitā vena digvadhūḥ ❀
11. echinnarimūrdhharu |20| dhiranghavilīptadhāra –
 m – – – – – vya⁵ – – – – – kṛipāṇam
 utphullanīrajarajoruṇitā |21| Ņghripāni –
 r yasya sthita priyatameva kare jayaçriḥ ❀
12. vidhūtakhadgāgrabhavād vilamvi⁶ |22| nī –
 m vipakshavakshahkshatajārūṇaçṛiyam
 vilokya kīrtiḥ kupiteva digdrutā
 priyā |23| pī yasya prayayau na sannidhim ❀
13. vāanaraharikhadgair mmattamātaṅgasaṅghai –
 r xvividhāçara |24| samūhair ākulaṃ sadvipakshaiḥ
 açivarutaçivabhīr bhīṣhaṇaṃ sīhanāda
 raṇavanam adahad yo⁷ |25| dīptacastrānalaughaiḥ ❀
14. dviddantidantakashaṅasphuritorummipā –⁸
 m astrabhīghātagnaṇa |26| garjītatavīraṇam
 yonekadurggaraṇasagaram ātatāra
 çaktiplavaṃ samabhīruhya ya |27| thaiva rāmaḥ ❀
15. bhogīndraçyāsavātasphuritavishacayodhūtavahniṇipradigdha –
 n tvaktvā bhṛīṅgiva çu |28| śikam harikajam aṇiçam nashṭavodhāṃ vicīṇ
 ṇam
 iddhe dhantananavje nikhilagaṇani |29| dhau kīṇṇasatkīrtīpatre

Ou mahimā? — ¹ Lire *saṅkhe* ou *çamke*. — ² Au commencement du pada. Il faut lire *div*.

- snigdhe lāvaṇyareṇaṇ (s)mīta(ma)dhuṇi rārāmojj(v)alā yasya lakshmīḥ
16. [30] kalikalushamahābhdhau dharmmasetus trilokyā
mathītavaraḥbhujāṅgaḥ¹ kīrttilakshminivāsah
[31] vivudhamunigaṇānām ācraṇyaḥ kalpavṛkṣśah
kshītīdbara iva viśṇor āsa vāhur yya [32] diyah ❀
17. yasyāgnibotrādhūmena diṇmukhe cavalīkrite
bhītās tatpatayo jagmu — r vvaṇaṃ [33] vaṇaphalācīṇaḥ ❀
18. cūbrāṇulīptavaragandhasugandhitācā
snigdhā vicitraracanārācitāṅgaya [34] shṣṭīḥ
jītvā rarāja kusumāstrasamagrakāntī —
m āhlādayanty avanim indukaleva yasya ❀
19. [35] viprair yyaḥ khyātavīryair atipaṇurucibhir dhvastapāpāndhakarai —
r vvedāntajñānasāraīs smṛi [36] tīpathanīratair vītarāgair alubdhaiḥ
dharmīnyair ashtāṅgayaogaprakāṭitakarāṇair arkkamārggānu [37] yātai —
r nṇītyan dhyānāmṛitārdrair asaḥṣṭid abhīnuto vedavedāṅgavīdhibīḥ ❀
20. bhū(t)ṇeḥobhū [38] taṇesho gataḥvibhavaḥbhavo bhāsāmānovimāno
rājā rājendrakāntojitavijitari [39] pur mūnādhavo mādhavābhlah
-----v-----v-----v-----v-----v-----v-----
[40] m iddhāp lakshmiṃ vimālāp karika v-----v-----v-----v-----
21. tasya prakīrṇṇayaṇasaḥ [41] prathitānujā cṛī —
rājendrava(rmma) v-----v-----v-----v-----v-----v-----
bhū v-----v-----v-----v-----
premnā² dvijendramahishī [42] nijamātur arceṇṇ
prātishṭhīpat khanavamūrtt(ībhī)r (m)dralak(śm)īḥ
22. jānātā bhuvaneṇvarasya sakalaksho [43] ṇīndracūdāmaṇe —
r llokārāntajayaṇcīryaḥ pṛithuyaṇā rājendravarmnābhidheḥ
de [44] vo bhāṭṭadivākarō madhuvane sapsthāpya devatrayaṇ
syālaṇ cṛījayavarmnadevanṛipate [45] r bhadreṇvarekalpayat ❀
23. suvarṇṇayānādīdhanair upetaṇ
vicitraratnābharaṇapradīptam
[46] prabhūtabhūrājatatāmrahema —
godāsādāsīmahishācvaṇāgam ❀
24. bhadreṇvareṇaiva vi [47] miṇṇrabhogā —
ṇ kṛitvā(d)ideṇa s(v)ayam eva devaḥ
shatkhārikā³ bhojanatan (du)lānā —⁴
n tadāgatebhya(h) [48] pratīvatsaran ta(t)
25. -----v-----v-----v-----v-----

¹ Lire *mathīta*°. — ² Lire *premnā*°. — ³ Lire *shatkhā*°. — ⁴ Lire ° *tanḍu*°.

3. bha çrakalḥ
 vāsudevaḥ prasannātnā çivaliṅgaṃ atishṭhipat ❀ ||

TRADUCTION.

A

1. [Que] l'être qui est un, bien que par ses éléments qui se disséminent dans le feu, dans le vent, dans le soleil, qui se réunissent dans le son aimable des lettres de l'udgītha. [il pénètre toutes choses, vous soit propice]¹.

2. Qu'elle vous protège, celle qui à la fois multiple et une. à maintes reprises dans le réservoir universel des eaux².

3. Je salue.

4. Qu'il vous protège puissamment, celui qui, libre de toute passion, calme³ et inébranlable dans le yoga, se laissa pourtant séduire par les vives œillades de Gauṛī et réduisit pour cela Smara en cendres.

5. Il fut un (roi) dont les ongles des pieds⁴ étaient devenus brillants (à force d'avoir été frottés) contre les crêtes étincelantes de joyaux des diadèmes des princes de la terre; qui, tout en étant un soleil levant⁵, était une lune incomparable pour fermer les lotus des races hostiles⁶; la lune de la race de Kauṇḍīnya⁷, réceptacle de toutes les vertus, à qui l'éclat de sa gloire servait de paraso⁸

¹ On ne saurait deviner, même approximativement, ce que pouvait contenir l'énorme lacune de cette strophe. Cependant il est probable que le sens jouait sur le mot *mātrā*, les éléments subtils de la matière et aussi les éléments, les unités prosodiques. L'*udgītha*, proprement la seconde partie d'un *sāman*, celle que l'*udgātri* chante seul, est devenu de bonne heure un des noms de la syllabe mystique *om*; voir le début de la *Chāndogya Upanishad*. Le dieu à la fois un et essence du monde et des Vedas est probablement Çiva identifié avec l'absolu. Si la strophe était adressée directement à l'absolu, on aurait plutôt le neutre.

² Probablement Çrī ou Durgā identifiée avec l'énergie créatrice et destructive; cf. C, 1.

³ Il faut probablement corriger *çānta-*. *Smara* est le dieu de l'amour, que Çiva réduisit en cendres.

⁴ *Aṅghrija* «né du pied», c'est-à-dire ongle du pied, manque dans les lexiques; cf. *karaja*.

⁵ *Bālāditya* était probablement un surnom de ce roi.

⁶ La marque de l'i sur **hitakula** est douteuse: ce qui me décide à lire *ahita* et non *hata*, c'est que *ākūncana* ne peut guère signifier «redresser», encore moins «faire épanouir», et que *kanala* est le lotus qui se ferme à la nuit.

⁷ *Soman*, avec la signification de lune, n'est connu jusqu'ici que par le commentaire d'Ujvaladatta sur les *Uṇādisūtras*; le choix en est d'autant plus singulier ici que le mot courant *somaḥ* entrainait tout aussi

et qui, dans Ananditapura¹ illuminée par son bras puissant, faisait la félicité de la Lākṣmī royale².

6. Comme le soleil (salué) par les Siddhas, par les troupes des Apsaras, par les plus parfaits brâhmanes et par les Kinnaras³, il est sans cesse adoré par les plus puissants rois, (dont le front reluit de l'éclatante rougeur de la poudre dont sont frottés) ses pieds⁴, et, bien que sorti de sa ville qui est la porte du ciel⁵ ayant distribué une centaine de lingas sur la surface de la terre.

Ligne 14: Rājendravarman étant roi de la terre

Ligne 22: brûlé et devenu Ananga⁶

B

1. Je salue celui dont les membres resplendissent du lustre des bijoux qui

bien dans le vers. L'aurait-on employé pour jouer sur son autre sens de «sacrificateur»? En tout cas, la lecture est bien nette; tout au plus pourrait-on lire *soha*, c'est-à-dire *soham*, leçon peu probable, mais à la rigueur possible. Le roi *Rājen-dravarman*, parlant ainsi de lui-même à la première personne, aurait été, dans ce cas, encore vivant à la date de l'inscription. Cf. B, 20. *Kaundinya* est le nom d'une race brâhmanique, et rien n'est plus commun que de voir des dynasties royales se rattacher à un *gotra* de la caste sacerdotale. Cf. le *Kaundinyasoma* de l'inscription de Baksey Chang Krang. [*Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 153.]

¹ Proprement «la non dédaignée».

Personnification de la majesté royale.

Les *Siddhas* sont une classe d'êtres divins; le mot signifie aussi simplement «les parfaits, les saints». Les *Apsaras* et les *Kinnaras* sont les danseuses et les musiciens célestes. Il est difficile de dire au juste comment ces différents êtres sont à

partager entre le soleil et le roi; probablement il faut les rapporter aux deux, en en faisant à la fois des habitants du ciel et des habitants de la terre.

² Rapporté aux suivants du soleil, le composé *padaraja*⁷ doit s'entendre de la poudre (c'est-à-dire de l'éclat) des rayons du soleil. La plante des pieds était frottée de poudre de sandal colorée en rouge à l'aide du suc d'une plante. D'après la relation chinoise, les femmes seules partageaient avec le roi le privilège de se teindre ainsi les pieds. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 109.

³ *Svarggubacaparā*⁸ donnerait: «se dirigeant vers, aspirant à la porte du ciel», sens fort convenable et s'appliquant également bien au roi, et au soleil. Mais les estampages paraissent présenter la trace d'un *u*. Il est probable, toutefois, que la comparaison continuait et que cette «ville, porte du ciel», désignait à la fois la ville du roi et celle du soleil.

⁴ «Sans corps,» l'Amour

décorent les spirales du roi des serpents¹ et dont l'épaisse chevelure est ornée du croissant de la lune à l'aimable éclat, Bhava qui anéantit l'existence².
 pour la prospérité des êtres.

2. Ce roi eut un fils. qui, après avoir établi, comme Brahṃā lui-même, un ordre excellent parmi les castes et les ācramas³, réjouit le Seigneur.

3. Ligne 5 : aux belles mains armées du disque, riche en talents⁴.

Ligne 6 : [le victorieux]⁵ Jayavarmadeva, qui.

Ligne 9 : [de jour]⁶, selon la marche du soleil, de nuit, selon celle de la lune

4. Quand il se mettait en marche, sous le choc de ses armées, la terre avec ses montagnes s'agitait [comme] l'océan soulevé par la tempête.
 comme. à la destruction du monde.

5. Avec les bruyants tambours auxquels se mêlent agréablement les sonores cymbales de cuivre, avec les karadis, les timilas⁸, les luths, les flûtes, les cloches et les tambourins, avec les puravas⁹, les timbales, les bheris, les kāhalas¹⁰ et la multitude des conques, il inspirait la terreur aux ennemis. par les troupes.

6. Quand ils rencontraient soudain le des traits de ce puissant,

¹ Īva est représenté le corps entouré de serpents.

² Littéralement « Bhava qui détruit le bhava », ce qui, étant données les idées hindoues sur l'existence, est un acte de délivrance bien plus que de destruction.

³ Les quatre stades de la vie brāhmanique. Pour une révision semblable des castes entreprise un peu plus tard par Śūryavarman, cf. XV, B, 8. La traduction du membre de phrase suivant est toute conjecturale. Il se peut fort bien que *īcvaram* soit le commencement d'un composé.

⁴ Il y avait probablement *kalāḍhya* et l'expression, sans qu'on puisse d'ailleurs en préciser le rôle dans la phrase, renfermait sans doute l'un ou l'autre des jeux de mots faits d'ordinaire sur *kalā*. Il va sans dire que, pour ces lambeaux interrompus par

des lacunes, la traduction est tout approximative.

⁵ Avec *Jayavarmadevaḥ* se terminait une demi-stance. Avant il y avait probablement *jayī*, épithète ordinaire de ce nom propre. Dans la suite, il était question du disque (de la terre); mais le rapport précis échappe.

⁶ Avant *bhānor*, il y avait probablement *divā*. Avec *kramāt* finissait probablement un demi-çloka.

⁷ *Lāllavī* manque dans les lexiques, c'est sans doute le nom de quelque instrument bruyant.

⁸ *Karadi* manque dans les lexiques; *timila* n'y figure qu'au féminin.

⁹ *Purava* manque dans les lexiques.

¹⁰ La *bherī* est une sorte de timbale; le *kāhala* est un gros tambour.

qui les flammes de ces sacrifices¹ qui étaient ses expéditions, faisaient un immense étendard de fumée, les ennemis les plus braves étaient terrifiés et s'enfuyaient jusqu'au dernier, abandonnant bien vite leur folle présomption.

7. Une fois consumée par le feu de son, la grande forêt de ses ennemis ne repoussa plus, bien qu'elle fût arrosée par les larmes de leurs conseillers.

8. Quand, dans sa fureur, il faisait entendre son rugissement de lion, et que, des bosses frontales des plus puissants, des plus irrisés (ibles) éléphants de l'ennemi, [il faisait sauter] les perles²,, les rois (hostiles), ces gazelles, fuyaient au fond des bois.

9. Toute couverte de perles [à force d'assener des coups] pénétrants sur les bosses frontales des éléphants de l'ennemi, la liane de son glaive était, j'imagine, la manifestation même de la langue de *kāla*³.

10. Quand, semblable à *Cakrin*⁴, il lançait son disque, les têtes tranchées de ses ennemis rouges comme la fleur de la *pātālī* étaient (comme autant de hollandes) de lotus dont il honorait la déesse des régions⁵.

11. Quand il tenait⁶ son glaive au tranchant souillé par les flots de sang qui avaient jailli des têtes tranchées de ses ennemis, (on eût dit) la déesse de la victoire elle-même, placée en sa main, comme une fiancée, les pieds et les mains rouges par le pollen des lotus en fleur.

12. En apercevant la Victoire, qui, terrifiée par la pointe de son glaive menaçant et toute rouge qui s'échappe des poitrines fendues des ennemis, s'est suspendue à son cou, la Gloire, comme prise de colère, s'en allait au bout du monde et, bien qu'elle lui fût tendrement attachée, n'approchait plus de sa présence⁷.

L'assimilation de la guerre à un sacrifice est un lieu commun de la poésie hindoue.

Les bosses frontales des éléphants sont censées contenir des perles.

¹ Le temps, c'est-à-dire la mort. Je lis *amkē*.

Le « porte-disque » *Vishṇu*. Le disque, perce d'un trou au centre et tranchant sur le bord, qu'on lance en le faisant tourner autour de l'index, est resté jusqu'en ces derniers temps une arme de guerre.

² C'est-à-dire que les têtes volaient de

tous côtés. Dans la lacune, il y avait probablement *pātālī*; avec *rakta-pātālī* le vers serait complet.

³ Je suppose que *kṛpāṇam* était régi par un participe qualifiant *yasya*.

⁴ Je suppose qu'un *anusvara* est tombé au deuxième *pāda* et je lis : **ar-nām-ṛiyam*. La personnification de la Victoire me paraît forcément amenée par celle de la Gloire, et elle explique seule d'ailleurs l'épithète « comme prise de colère » : la Gloire s'éloigne parce qu'elle est jalouse de la Victoire. Sans cet *anusvara*, il faudrait

13. La forêt de la bataille toute remplie de vaillants adversaires, d'excellents guerriers semblables à des lions, avec leurs glaives, leurs troupes d'éléphants furieux et les nuées de leurs traits divers, et où retentissaient d'une façon terrible les cris sinistres des chacals et les rugissements du lion, il la consumait du feu impétueux de ses armes enflammées¹.

14. Cet océan de maintes batailles difficiles à traverser, avec le battement de ses vagues (représenté) par le frottement des défenses étincelantes des éléphants, avec ses flots de guerriers où le choc des armes (reproduisait) le fracas de la tempête, il l'a traversée, monté sur le vaisseau² de la force, comme Rāma lui-même.

15. Ayant déserté le lotus de Hari³ flétri par le feu qu'avait exhalé la masse enflammée du venin vomie par le souffle du roi des serpents, comme l'abeille quitte (un lotus jauni)⁴, desséché, déchiré, qui ne se réveillera plus jamais, Lakshmi radieuse s'est reposée avec délice sur son brillant visage, (cet autre) lotus sans tache, réceptacle de toutes les qualités, (fleur) aimable, dont sa gloire excellente forme les pétales épanouis, dont sa grâce est le pollen, dont son sourire est le miel.

16. Son bras fut la digne de la justice à travers le vaste océan des souillures de (l'âge) Kali, le serpent servant à baratter les trésors des trois mondes, la demeure de la gloire, (cette autre) Lakshmi, l'arbre des désirs refuge des troupes des dieux et des munis, le support de la terre comme (le bras même) de Vishnu.

17. Effrayés par la fumée de ses holocaustes qui obscurcissait toutes les régions, les maîtres de ces (régions) se réfugiaient dans les forêts, réduits à se nourrir des fruits des bois.

traduire : « Par crainte de la pointe de son glaive, ayant aperçu la splendide rougeur qui en pendait, rougeur provenant du sang des poitrines fendues des ennemis, la Gloire... »

¹ Tout le sel de la strophe consiste en ce que les expressions conviennent à peu près également à une forêt et à un champ de bataille ; on peut en effet traduire : « remplie d'oiseaux, d'hommes braves, de lions, de rhinocéros, de troupes d'éléphants furieux et de masses de roseaux de toute espèce ; » enfin le mot pour « rugissement de lion » se dit aussi du cri de guerre.

² Le mot *plava* signifie aussi « singe » ; il y a là une allusion aux singes, les alliés de Rāma.

³ Le lotus sur lequel elle repose avec Vishnu. Ce lotus est représenté comme roussi par le souffle enflammé du serpent Vāsuki, lors du barattement de l'océan, auquel présida Vishnu. La strophe suivante contient une autre allusion à ce barattement entrepris par les dieux et par les Asuras pour tirer de l'océan les trésors qui s'y trouvaient engloutis.

⁴ La parenthèse donne l'autre sens du mot *harikaja*.

18. Sa taille svelte, gracieuse, brillante, qui parfume les régions de la senteur des plus précieuses essences, que décorent de belles et somptueuses parures. L'emporte par son éclat sur toute la beauté du dieu aux fleches fleuries¹ et réjouit la terre comme le croissant de la lune naissante.

19. (De toutes parts) des brâhmanes célèbres par leur héroïsme, à l'éclat subtil et pénétrant, qui ont dissipé les ténèbres du mal, qui possèdent l'essence de la science du Vedânta, qui se plaisent à (suivre) la voie de la simplicité², libres de passions, désintéressés, fidèles à leur devoir, exemples manifestes des huit perfections du yoga³, se réglant sur la marche du soleil⁴, sans cesse humectés du nectar de la méditation et profondément versés dans les Vedas et les Vedāngas, l'ont salué de leurs acclamations répétées.

20. Un seigneur des êtres⁵ qui n'a plus rien à acquérir, qui est arrivé à l'émancipation suprême⁶, sans orgueil au sein des splendeurs, lui-même un roi et le bien aimé du roi des rois⁷, invaincu et victorieux de ses ennemis, un Mādharma avant l'éclat de Mādharma⁸, dans le combat, armé de sa puissance, des ennemis la Lakṣmī flamboyante, immaculée la trompe de ses éléphants⁹.

21. La (sœur) puînée de ce (prince) au loin glorieux, [la fille de] Çrī-Rājendravarma la célèbre Indralakṣmī, épouse de l'Indra des brâhmanes, érigea avec amour une image de sa propre mère (en l'air marqué) par l'espace, neuf et les corps¹⁰.

22. Gendre de ce maître du monde appelé¹¹ Rājendravarma, qui est (comme) le joyau au haut du diadème de tous les princes de la terre et dont la

¹ L'Amour.

² La loi traditionnelle.

Ces huit « membres » du yoga sont énumérés *Yogasūtra*, II, 29.

Je ne pense pas qu'il s'agisse du *prabakṣha*, mais bien des préceptes qui relient la vie journalière, et on peut ajouter immuable, du brâhmane sur la marche du soleil.

¹ Outre son sens propre, *bhūteṣa* a celui de « chef des yogins »; c'est aussi un nom de Īva.

On « parvenu au faite de la puissance ». Tout le sel de cette strophe obscure et d'une lecture très incer-

taîne semble être dans les assonances.

⁷ C'est-à-dire de son père Rājendravarma : faut-il voir là un indice que celui-ci était encore vivant ?

⁸ *Mādharma* doit signifier ici « Kṛishṇa » et « printemps ».

⁹ Il y avait probablement *karikara*, mais il est impossible de retablir avec certitude le rapport de ces différentes expressions. Peut-être le génitif *pareṣām* dépendait-il de *lakṣmīm*.

¹⁰ Les huit corps de Īva : l'espace — 0 : ensemble, 890.

¹¹ Le mot *abdhya* manque dans les lexiques, et paraît être un barbarisme.

Victoire a parcouru l'univers, beau-frère du roi çrī-Jayavarmadeva, le glorieux deva Bhaṭṭa Divākara, ayant établi dans le Madhuvana une triade de dieux, (la) consacra à Bhadreçvara ¹,

23. Pourvue d'un palanquin d'or et d'autres richesses, brillante de magnifiques parures de bijoux, dotée de beaucoup de terres, d'argent, de cuivre, d'or, de bétail, de serviteurs, de servantes, de buffles, de chevaux, d'éléphants.

24. Ayant fait (de tout cela) la jouissance indivise (entre ceux-ci et) Bhadreçvara, le deva assigna lui-même six khārikās ² de blé par an pour la nourriture de ceux qui viendraient en ce (lieu).

25. il [établit] de plus un grand ³. réjouissant comme (une autre) mer de lait, mettant fin aux souffrances de la fatigue

26. Ayant renoncé au fruit des œuvres et triomphé des objets sensibles, ces repaires inexpugnables du désir et des autres (vices), [le deva Bhaṭṭa Divākara] ⁴, après avoir installé dans le Madhuvana l'excellente Bhārati ⁵.

27. [Ayant érigé] conformément à la règle, lui, le roi de la règle, une image de Viṣṇu dans (la ville) de Dvijendrapurī, [au nom] ⁶ de sa chère Indralakṣmī, l'Indra des brâhmanes établit là un āçrama digne d'être célébré par les plus illustres brâhmanes.

28. Là où l'aimable Kāṇḍī sacrifices. avec les formules des ṛic, des yajus et des sāman répétées à chaque savana ⁷ par

¹ Çiva.

² *Khārika* se dit d'une terre qui, pour être ensemencée, exige une *khāri* de grains; mais alors on ne s'explique pas l'emploi du féminin. Je prends donc *khārikā* comme synonyme de *khāri*, mesure dont les évaluations varient; la *Lilāvātī* définit celle qui est en usage dans le Magadha comme égale à une eoudée cubique. Cf. Colebrooke, *Miscell. Essays*, I, p. 537 de la nouvelle édition.

³ Probablement un bassin d'ablution.

⁴ Je restitue en tête du troisième pā-la *devo bhaṭṭadivākaro*, qui fait juste le vers.

⁵ Le contexte étant perdu, on ne saurait préciser le rôle des mots *sadbhāratīm*.

Peut-être *Bhārati*, la déesse de l'éloquence faisait-elle partie de cette « triade de dieux ». Cf. la *Vāgīçvarī* de C, 1.

⁶ La part d'*Indralakṣmī* reste obscure. Certaines expressions de C, 2, font supposer que Divākara acheva, agrandi ou répara des fondations faites antérieurement par sa femme. *Dvijendrapurī* signifie « la ville du brâhmane ou des brâhmanes » ou « la ville de l'Indra des brâhmanes », selon qu'on donne à *deijendra* un sens plus ou moins emphatique.

⁷ Cérémonies védiques qui se faisaient trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, et dont l'équivalent s'est maintenu dans le culte des temples.

trente-six mille brâhmanes, là où Krishna, le vainqueur du serpent noir, le destructeur de la race des fils de Diû¹, jona dans son enfance², là naquit ce deva, le bhakta appele Divasakara³, à la gloire excellente.

29. Le palanquin d'or et un village du nom de Madhushûdana⁴ furent assignés à Hari dans la ville de Divyendrapuri par çri-Jayavatmadeva, (agissant comme roi héritier, lequel obtint la royauté suprême en l'année marquée) par l'espace, les cavernes et huit⁵.

30. Les hommes violents, méchants, avides, violateurs des bonnes œuvres l'antrui, ceux là, a dit Manu, vont dans l'enfer avec leurs ancêtres.

31. Au-dessus de nos propres bonnes œuvres, sont les bonnes œuvres des autres, dit la çruti⁶. Respectez-les donc, vous qui aspirez aux trois sortes de fruits⁷.

C.

1. Celle qui, brillante des splendeurs du soleil levant, se montre au jour après avoir fendu le lotus primordial ; qui, au temps de la destruction (du monde), s'y retire de nouveau, resplendissante comme la lune pour (procéder a une nouvelle) création; elle, dont la liere⁸,
.....
que cette Cakti qui cause le succès du Seigneur du monde⁹, Vagîçvari¹⁰, vous protège.

2. Cette pierre célèbre dans le monde¹¹, qui procure les trois sortes de fruits et qui présente la forme du bras radieux (de Vishnu) levé pour la destruction de l'ennemi des dieux, l'œuvre¹² de sa chère Indralakshmi, a été érigée ici de

La mère des Dâityas, des démons adversaires des dieux.

¹ Il s'agit évidemment des environs de Mathura de la terre sainte de Vrîndavana et de Gokula, où se placent les légendes de l'enfance de Krishna et où, parmi une infinité de sanctuaires, se trouve aussi un Melluvana.

² *Divasakara* et *Divakara* sont l'un et l'autre un nom du soleil.

³ *Madhushudana* « le destructeur du bonnet », Mathura est un nom de Krishna.

⁴ *Zoç* et les neuf cavernes ou ouvertures du corps, ensemble. 830

⁵ Le Veda.

⁶ L'agréable, l'utile et le juste.

⁷ Il est impossible, en l'absence du contexte, de traduire *yanmânasam*.

⁸ Civa; ou le roi ?

⁹ La déesse de la parole, assimilée ici à l'énergie créatrice et destructrice.

¹⁰ Je n'ose traduire « étendue à terre ».

¹¹ Ou « au nom de », « en l'honneur de » ? Ou bien « cette pierre célèbre dans le monde » était-elle une « image d'Indralakshmi représentée le bras levé pour la destruction de l'ennemi des dieux », c'est à dire sous une des formes de Devi ?

nouveau¹ (en l'an marqué) par deux neuf et les corps², par le deva Divākara.

3. Vāsudeva à l'âme apaisée, a érigé le linga de Çiva.

XV (131-134).

PREA KĒV.

Cinq inscriptions, désignées par les lettres A, a, b, c, B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 1 ^m 300	A, 0 ^m 420
a, 0 033	a, 0 440
b, 0 150	b, 0 440
c, 0 300	c, 0 325 ³
B, 0 830	B, 0 480

Dates..... 924, 729 et 929 çaka = 1002, 807 et 1007 A. D.

A, trente-huit lignes, contenant dix-huit stances séparées en leurs pādas et écrites en deux lignes chacune, excepté la cinquième, qui en occupe quatre. Toutes ces stances sont des çlokas *anushṭubh*, à l'exception de 5 et de 6, qui sont, l'une une *atidhṛiti Çardūlavikṛiḍita*, l'autre une *çakkari Vasantatilaka*⁴.

B, trente-quatre lignes, contenant vingt-huit strophes séparées en leurs pādas et écrites en une ligne chacune, excepté 15 et 24-28, qui en occupent chaque fois deux. 1-12 et 16-23 sont des çlokas *anushṭubh*; 13, 14 et 26 sont des *trishṭubh Upajāti*; 15, 24, 25 et 28 sont des *atiçakkari Mālinī*; 27 est une *çakkari Vasantatilaka*.

J'ignore le site exact de Prea Kêv, d'où proviennent ces inscrip-

¹ *Bhūyas* peut aussi se traduire par « ensuite, de plus ».

² Les huit corps ou substances de Çiva; ensemble, 892.

³ Les dimensions de a, b, c, sont celles de leurs parties sanscrites.

⁴ a, b, c, qui dépendent de A, seront décrits plus loin.

tions. Le nom ne figure sur aucune des cartes que j'ai à ma disposition, et tout ce que les notes de M. Aymonier apprennent à cet égard, c'est que le temple auquel ce nom s'applique, est situé dans la province siamoise d'Angkor. L'édifice consiste en quatre enceintes¹ concentriques correspondant à autant d'étages superposés en retrait les uns sur les autres. C'est contre la porte orientale de la deuxième enceinte, sur la paroi de droite, qu'est gravé A. B se trouve de même sur la paroi de droite de la porte orientale de la quatrième enceinte.

Après une stance d'invocation à Çiva, A commence par relater la généalogie et diverses fondations d'un personnage appelé *Yogyevarapandita* ou *deva Yogyevara*, et qui fut le guru du roi *Suryavarman*. Ce *Yogyevarapandita* descendait de la fille d'un certain brâhmane *Vishnu*, épouse d'un roi qui n'est indiqué que par son titre ou son surnom de *Paramesvara*². Leur petite-fille *Satyavati*, qui avait épousé le brâhmane *Bhanuvara*, fut la mère de *Yogyevarapandita*. On remarquera que les degrés spécifiés de cette généalogie sont tous dans la ligne féminine. Ensuite, après une nouvelle invocation, adressée cette fois à *Vishnu*, l'inscription reprend le récit des œuvres de *Yogyevarapandita*. Elle nous apprend que *Suryavarman*, de la race d'*Indravarman*, monta sur le trône en 924, et elle finit en recommandant à la protection des gens de bien une *çishya* ou élève de *Yogyevarapandita*, du nom de *Janapada*, que son maître avait donnée en mariage au brâhmane *Kecava*, et au fils et petit-fils de laquelle, l'un et l'autre pretres de *Vishnu*, il avait fait don de la ville de *Yogyevarapura*, située dans la région orientale. Les deux parties de l'inscription, qui ont été gravées en une fois, sont séparées par le signe ordinaire employé pour marquer la fin des stances, mais qui est placé ici exceptionnelle-

¹ Dans une autre note, M. Aymonier ne parle que de deux enceintes — peut-être celle-ci ne s'applique-t-elle qu'à celles où se trouvent les deux inscriptions A et B.

² Ce surnom parut avoir été porté par le roi *Indravarman II* qui monta sur le trône en 734. Voir la liste de M. Ber-

gaigue, p. 72. Mais ici il désigne certainement un souverain beaucoup plus rapproché de *Suryavarman*, à supposer du moins que la généalogie de *Yogyevarapandita* ne renferme pas de lacunes. Pour des réserves à faire à cet égard, voir plus loin, p. 102, note 1.

ment en tête de la ligne. Tout le document est écrit en grands et beaux caractères exécutés avec beaucoup de soin, et l'état de conservation en est parfait.

A cette inscription se rattachent plus ou moins étroitement trois autres inscriptions, que je désigne par les lettres **a**, **b**, **c**.

a se trouve sur la paroi de droite de la même entrée et de la même enceinte que A, mais du côté intérieur de l'enceinte.

L'inscription comprend vingt-cinq lignes, dont la première seule (une invocation çivaïte et une bénédiction à l'adresse de *Yogīçvara-panḍita*) est en sanscrit. Le reste est en langue khmer et, comme on peut s'en assurer rien qu'à l'inspection des mots sanscrits qui y sont répandus à profusion, contient l'énumération des libéralités faites aux dieux par *Yogīçvarapaṇḍita*. Çiva y figure sous plusieurs noms, entre autres sous celui de *çri-Tripuradahaneçvara*. Il est aussi question de *Bhārātī* et d'un *Triçulaliṅga*. Comme noms de lieux, je relève *Vyādhapura*, *Liṅgapura*, *çri-Narendragrama*, *Bhamapura*. Les caractères sont les mêmes que dans A et tracés avec le même soin : la conservation est excellente.

b se trouve sur la paroi de droite de la porte orientale de la troisième enceinte. Les caractères sont encore les mêmes, mais l'inscription est très dégradée. Elle commence par dix-sept lignes de texte khmer, en grande partie illisibles et dans lesquelles on retrouve *Vyādhapura*, *çri-Narendragrama*, *çri-Tripuradahaneçvara*, plus le nom de *çri-Sūryavarman*. Le document se termine par quatre lignes en sanscrit, non moins dégradées. Les deux premières contiennent deux *lokas anuṣṭubh*, à peu près déchiffrables, parce qu'ils ne font que répéter, avec quelques variantes, deux stances de A. Les deux dernières lignes paraissent avoir contenu une strophe *atidhṛiti Çārdūlavikṛiḍita*, en grande partie illisible. Ce texte ne contient du reste, avec le nom de *deva Yogīçvara*, que les imprécations finales ordinaires contre ceux qui violeraient les donations précédemment spécifiées.

c se trouve sur le prolongement de **b**, sur la paroi de gauche.

L'écriture un peu moins grande, est toujours très soignée; mais l'inscription est encore plus ruinée que la précédente. Autant qu'on peut encore en juger par quelques lettres qui ont subsisté çà et là, elle contenait trente-trois lignes, dont les dix-sept premières en langue khmer. Dans celles-ci, on distingue encore le commencement du nom de *Saryavarman*. Puis venaient huit lignes de sanscrit, précédées du signe qui marque d'ordinaire la fin des stances. Le peu qui en est resté fait voir qu'elles contenaient les trois stances placées également à la fin de **B**. Les deux *çlokas anuštubh* occupaient deux lignes chacun; la stance plus longue en prenait quatre. Après ces huit lignes, en viennent six autres de texte khmer, qui sont la partie la mieux conservée de l'inscription. J'y note le nom de *crī-Tribhuvanañjaya*, qui apparaît aussi dans **A**.

De ces quatre inscriptions, qui se rapportent toutes à Yogicvara-panḍita, **B** est complètement indépendant. Ce dernier document se compose aussi de deux parties, qui ont été gravées en même temps, comme celles de **A**, mais qui ne sont séparées par aucun signe additionnel. La première partie, 1-15, relate la généalogie et les fondations pieuses d'un certain *Çivacarya*, à qui le roi *Jayavarman I* avait confié l'inspection des qualités et des défauts » sur le mont *Hemacrinḡagiri*. Il s'agit là sans doute de la direction d'une communauté religieuse : en tout cas, c'était une fonction bien définie, puisqu'elle passa au petit-fils du titulaire, et sur laquelle on regrette de ne pas avoir plus de renseignements. Était-ce une imitation d'une institution bien connue du bouddhisme? On peut noter, en effet, que, précisément pour cette époque, nous avons un nombre assez considérable d'inscriptions bouddhiques¹. *Çivacarya* ne fut pas moins en faveur dans la suite auprès du roi *Saryavarman*. Il recut de lui la dignité de *varpaçrīshṭha*, de chef de caste, obtint pour sa famille la confirmation de la charge héréditaire de prêtre de *kapaleçvara*, et, en l'an 919, arrondit le domaine de *Haripura*, qu'il tenait de ses

¹ Cf. *Journal asiat.*, août-septembre 1882, p. 148, 161 et suiv.

ancêtres. Le fonctionnaire qui présida à la délimitation définitive du domaine portait le titre cambodgien de *Mratāñ Khloñ* et avait reçu du roi le nom sanscrit de *çrī-Narendrāñivallabha*. Çivācārya descendait de la reine *Hyañ Pavitrā*, qui transmet à ses descendants le domaine de *Hāripurā*. Elle fut l'épouse principale d'un roi désigné simplement par son titre de « roi suprême des Kambujas » et par la date de son avènement, 724. Nous retrouverons la mention toute semblable de ce roi dans XVIII A¹, et nous savons par d'autres documents que le prince ainsi désigné est *Jayavarman II*², celui dont il est si souvent relaté qu'il transporta sa résidence sur le mont *Mahendragiri*. Ce dernier événement paraît, en effet, avoir marqué une époque importante dans l'histoire du Cambodge. Pour nous, elle désigne jusqu'ici le moment où reprend la série régulière des témoignages épigraphiques de cette histoire. Pour tout le temps qui s'est écoulé entre le dernier roi de l'ancienne dynastie, *Jayavarman I^{er}* et ce *Jayavarman II*, c'est-à-dire pour tout le vu^e siècle çaka, nous n'avons, en effet, que des données sporadiques et point de documents royaux contemporains³. La petite-fille de *Hyañ Pavitrā*, *Hyañ*

¹ Je ne puis m'empêcher de remarquer ici combien cette façon de dater des faits lointains, dont nous trouverons encore d'autres exemples, est peu indienne. Les Hindous, dans leurs inscriptions, mentionnent la date du fait actuel, l'édification ou autre, auquel le document se rapporte. Mais préciser, comme il est fait ici et comme nous faisons, celle d'un événement historique et surtout d'un événement depuis longtemps passé, est absolument en dehors de leurs habitudes épigraphiques. Ainsi, ils ne détermineront pas l'année de l'avènement d'un roi. Celle-ci ne pourra être obtenue qu'indirectement : si, par exemple, l'acte relaté par l'inscription est daté à la fois en l'année d'une ère et en l'année du règne. Toutes les déterminations de la

sorte sont chez eux du ressort du livre, de la chronique. Aussi la façon dont les dates sont introduites dans plusieurs de ces inscriptions est-elle un des rares indices qui, *a priori*, en l'absence de toute autre donnée, avertirait qu'on n'est plus ici sur le même terrain que dans l'Inde propre.

² Cf. la liste de M. Bergaigne, p. 74.

³ Il serait oiseux de spéculer dès maintenant sur cette lacune. Il est permis toutefois de la rapprocher d'un fait dont les annales chinoises ont conservé la mémoire : la séparation du royaume de Tchîn-la ou du Cambodge en deux États, le « Tchîn-la de l'eau » ou Cambodge maritime et le « Tchîn-la de la terre » ou Cambodge septentrional. Cette séparation

Kapara, fut donnée en mariage par le roi *Rudraloka*¹ au pénitent *Davantara*. Leur fils fut *Paramaraya*, prêtre de *Jalaigeya* et de *Kapaleya*, et leur petit-fils fut le *Çivācarya* de l'inscription.

La deuxième partie de B, 16-28, relate les fondations pieuses du petit-fils de *Çivācarya*, *Çivavinda*, qui, comme son aïeul, fut prêtre de *Kapaleçvara* et « inspecteur des qualités et des défauts » sur le *Hemācragagiri*. A la mort d'un grand-oncle maternel de sa mère, il avait obtenu du roi *Suryararman* la survivance du titre porté par ce parent, de *çri-kshitindropakalpa*, quelque chose comme « aide, lieutenant du roi ». De même que pour XIV, l'ère des dates de ces inscriptions n'est pas spécifiée. Mais il n'y a jusqu'ici aucune raison de douter qu'elles ne se rapportent à l'ère *çaka*.

B n'est pas aussi bien conservé que A. En plusieurs endroits, la pierre est fruste, et, comme les caractères sont de petite dimension et surtout d'un tracé délicat, la lecture du document est souvent difficile. La comparaison de l'estampage de la Société asiatique avec les doubles déposés à la Bibliothèque nationale a pourtant permis l'établissement d'une transcription complète, à deux ou trois caractères près, qui eux-mêmes n'eussent sans doute pas été difficiles à deviner dans un texte plus correct. Mais, sous ce rapport, ces inscriptions laissent beaucoup à désirer. Le lapicide a commis bien des fautes. De son côté, le redacteur n'est pas toujours en règle avec la grammaire et, ce qui est plus fâcheux au point de vue de l'interprétation, il se sert d'une langue lourde, sans précision, où la construction est souvent

¹ Ce surnom semble avoir été celui de l'empereur du VII^e siècle de notre ère, parait avoir duré jusqu'au commencement du IX^e.

² Ce surnom semble avoir été celui de *Dharmararman I* (voir la liste de M. Bernier, p. 72). Mais ce prince qui a dû régner vers 550, n'a guère prédominé en matière de construction. Un roi monte sur le trône au commencement du II^e et il est tout aussi peu constructif que *Çivācarya*, qui vivait en

929, n'ait été séparé que par trois générations du roi dont l'avènement est de 724, et ici la date ne peut donner lieu à aucune confusion. B confirme donc les soupçons qui, tout à l'heure, nous étaient inspirés par A. De deux choses l'une : ou les mots employés pour marquer la descendance *dhātṛi*, *napṛi*, *pautṛi*, ne sont pas à prendre dans le sens strict, ou ces généalogies sont rapportées d'une façon peu exacte.

louche et où le mot propre fait défaut. Même dans les passages qui ne paraissent pas suspects, on ne voit pas toujours ce qu'il a voulu dire. A plus forte raison, est-on embarrassé dans les endroits peu lisibles ou corrompus. Aussi ces deux inscriptions, à peu près intactes, sont-elles plus difficiles à traduire d'une manière satisfaisante que telle autre toute criblée de lacunes. En plus d'un endroit, je n'ai adopté la traduction que je donne qu'après avoir longtemps hésité entre une demi-douzaine d'autres, qui eussent été tout aussi bonnes ou, si l'on veut, tout aussi mauvaises.

Pour l'écriture, je puis me borner à renvoyer à ce qui a été dit à propos de XIV. La seule différence à noter, c'est que la forme de *Fr* est toujours simple. On trouvera dans les notes ce qui concerne les irrégularités de l'orthographe, dont quelques-unes paraissent être plus que de simples méprises. Il est à noter aussi que le *th* n'est plus distingué du *th*. Comme le signe distinctif de *l*i long est très fragile dans cette écriture, surtout quand les caractères sont petits et légèrement tracés, je le rétablirai désormais sans observation dans la transcription partout où il sera nécessaire, bien que l'original semble donner *l*i bref. Il n'y aura de remarque que pour les cas où la faute est certaine.

A

1. namaç çivāya yas tryakṣho — bhuvanatrayasandīpaḥ	nalorkkendvor vviḥbābhavat ¹ çatrunāçāya pātu naḥ
2. viṣṇor dvījasya yā putry ā— ² bhūyād dhṛidayalakṣmīr bhīā— ³	malakasthalasantatau ssvāmīni parameçvare
3. sā nītyudayadakṣhāḍhyā tasyāgramalishī devi	çubhalakṣhaṇasaṃyutā yathā gaurī maheçvare
4. devāmalakavinīyāsaṃ candramaulijatāyām ⁴ hi	bhūbhṛitas sā matā gatā mangalatvāt surāpaḡā

¹ Est peut-être pour *vibhā abhavat*; ce *sundhī* est fréquent dans les manuscrits.

² La césure est fautive à la fin de ce pāda;

pour la division des mots, cf. stance 4.

³ Le lapicide avait d'abord écrit *bhyā*.

⁴ Lire ^o *jaṭāyām*.

- | | |
|---|--|
| <p>1. svamnyah paramēvarakṣitpater yya sagraputri tayo —
 r bhūyat satyavatī bhanuvavapre yoshid arha tayoh
 cryogeyarapanditas suta idam rajendrayānam çve
 pradad dhmagires samapanakṛito rajño guru sthapakah }</p> <p>2. çrisūryavarimmagur uruddhataviravarmma —
 namnā vyadhata saha talbhaginīsutena
 stukkakbhuya nripagirā sa narendravarmma —
 khyatena hemagirivecmanī pañcaçūlam }</p> <p>3. çaleyān çiraçaraṇam
 sa eva sthapayam asi }</p> <p>4. caturbhujan namamo yo
 suraratiṅgaṇam jeta }</p> <p>5. namo mestu nripaycha
 vecamanī rakshatad dravya —</p> <p>6. asi çhisūryavarimmeti
 erindravarmmaivayayoma —</p> <p>7. Siddhisvastī bhaved deva —
 yasya pracaste³ sujanā —
 yacodharapurē çitre
 ratnarairupyabhākiryçe }</p> <p>8. sarajaguruṇā⁴ hotra
 vipraih prañjalibhih stotraih⁵ }</p> <p>9. devayogeyarthāya
 bhūmidravayadirakshartha⁶ —</p> <p>10. devayogeyarasyaisha
 satī janapada çishya</p> <p>11. konyagramat samayataṃ
 vodicat vidhina patnīṃṇ</p> <p>12. puṇyadigvishaye jataṃ
 tisyas sūte ca pautre yo</p> | <p>pratīme nandikālayoh
 sūbhāṣya pratīmac ca talh
 bhūgadaçāṅkhaçakradhrit
 pati no duritarṇavat⁷ }</p> <p>lipsur yyaç çivasundhare
 n tatrāstu phalam akshavam
 vedadivilarajayabhak
 bhānujyotir nimahipatih
 çryogeyarapandite⁸
 n pati yotrāstu satphalam
 caturdvāgramandire
 rājño yas saṃmatouçam
 mantrimukhyais sabhadhipaih⁹
 stuta iças sapavakah }</p> <p>dharmmasaṃrakshaṇāya ca
 çlokās tebhūhitāç ca talh
 nimadiprarthī dharmnikaih
 pāyataṃ sahbhir uttama }</p> <p>satīṃ janapadalavyaṇṇ
 keçavakhye dvijaṃmani
 yogeyapuram¹⁰ puram
 vajake cakripodicat }</p> |
|---|--|

le *ca* est bien nettement écrit en
 le *na* plus bas, st. 12 sans *h* après
 que dans *çishya*, st. 9, et dans
 A. 14 le *ç* est correctement
 écrit.

U. 10. 10. 10.

Le *ca* de *çivaçite* oublie le *ca* de
çivaçite le *ca* de *çivaçite* de la ligne

Lire *çupa*.

³ Peut être *çuraja*.

⁴ La pierre semble avoir *dlapa* au lieu
 doute par suite d'un acc'ent.

⁵ Lire *stotra*.

⁶ Peut-être *çkshartha*.

⁷ Le *m*, marque une première fois au-
 dessus du *ra* est repeté un peu plus à droite.

18. varddhayeyur idaṃ puṇyaṃ¹ ye svarggaṃ² prāpnuvanti te
lopayeyuḥ ca narakā- n ā yugāntāt³ mahābhayān || ❀ ||

a

namaç çivādibhyo gurubhyaḥ devaçriyogīçvarapanditasyodayasiddhir⁴ astu ||

b

1. devayogīçvarasyota nimādi prārthidhārmnikaiḥ
.⁵ palyantān⁶ tapasātra tāḥ ||
2. varddhayeyur idaṃ puṇyaṃ⁷ ye svarggaṃ prāpnuvanti te
lopayeyuḥ ca narakā- vīçyādau prāpnuvanti te ||
3. ----- kalpitam idaṃ ye cānuku(r)yyus sthitā
----- tāś te varddhayeyus sthīram ||⁸
----- ghoranarake ye pīdayantas⁹ sthitāḥ¹⁰
danda¹¹ ----- tanūgrāḥ kiṅkarair uddhataiḥ ||

c

1. || devayogī
maṅgalā ātra tāḥ¹² ||
2. varddhayeyu (s)va(r)gga(m) prāpnuvanti te
lopayey(u) p(r)āp(nu)vanti te¹³ ||
3. svarggam eva ----- ku(r)yyus sthitā -
s sārddham siddha ----- y(e)yus s(th)īram
lumpey(ur) mm -----
danda(m)¹⁴ lauha ----- k(i)ṅkarair uddha(taiḥ)¹⁵ ||

¹ Lire *puṇyaṃ*.

² Le *m* est visible sur deux estampages.

³ Lire ° *tān ma*°.

⁴ Lire ° *paṇḍita*°. Le premier signe, en tête de la ligne, est peut-être une des nombreuses variantes de la syllabe mystique *om*.

⁵ Pāda illisible, mais différent de A, 15 c. Ce çloka et le suivant seraient à peu près indéchiffrables sans l'aide de A 15 et 18.

⁶ Lire *pālyantān*.

⁷ Lire *puṇyaṃ*.

⁸ Le signe rendu par || est plié ici après la demi-strophe; cf. VI, B, où il est à la fin de chaque pāda.

⁹ Lire *pīdayantas*.

¹⁰ Lire *sthitā*.

¹¹ Lire *daṇḍa*. Pour cette strophe, cf. c, 3.

¹² Pour ce çloka, cf. A, 15 et b, 1.

¹³ Pour ce çloka, cf. A, 18 et b, 2.

¹⁴ Lire *daṇḍa*°.

¹⁵ Pour cette strophe, cf. b, 3.

13. cirāya rājādhiparāja¹ kurvva — n tapānsa² çilavratadhāraṇoham
vidyāsamāvarttanakṛit savīdya³ yadhishtharaṃ çūladharasya liṅgam ||
14. çrīsūryavarmmeçvarapādapadaṃ
dhātrīsbhaktiç çīrasā samūrtīl
. turṅṅimā(ṅ)⁴ saṃsthātabhis⁵ sahaiva
devibhir ity ābhīr atishthīpan⁶ tām ||
15. çivaguṇamarimānyaṃ⁷ prāptakāmovanīndra —
s surapatīmahīmānaṃ vāpi bhūmīçvaratvam
çiram avatu sa dharmmaṃ vrahmacāryādihikāraṃ⁸
sakalakulasahitaṃ⁹ me çrikapāleçvarāṅghrau ||
16. tannaptāpi ca satsūri — bhāgyabhāg bhāratīrataḥ
dhīro dhāṇavatā mānya — ç çivavindur itīritaḥ ||
17. çrikapāleçvare hotā çastā yaç çāṅsitavratān¹⁰
sannyāyāulasantāptā —¹¹ nyāyendhanagaṇo dhiyā ||
18. çrikshītīndropakalpākhye mātrāmātulamātule¹²
mṛite tannāna tad yasyai¹³ dattaṃ çrīsūryavarmmaṇā ||
19. ahipatrāṅkitāṃ dolāṃ lavdhvā yas tadanugrahāt
hemaçrīṅgagirāv āpa darççanaṃ guṇadoshayoḥ ||
20. tato rājamahāmātyo yas santānakulaprabhuḥ
ieçvarāreçām umāreçāñ ca matpriggrāme¹⁴ pratishthīpat¹⁵ ||
21. bhadreçvarāçramaṃ kṛtvā gauriçāçramam apy alam
bhadreçvaratatakākhyaṃ¹⁶ çritatākañ¹⁶ cakhāna yaḥ ||
22. saridbhaṅgaṃ mahāgādha — m āyatan nirbhayaṃ bhayāt
ādhyagāuṃ¹⁷ sukhāyaiva yaç cakārāmvyudhes samam ||
23. çāstrasandarççanābhīyāsā — d vyatārīd¹⁸ rāmaṅiyakam
puṣṭakaṃ yovimānārthaṃ çribhadreççalayeçvare ||

¹ Ou ° dhīpa rāja.

² Lire tapānsi.

³ Voir la note de la traduction sur ce passage.

⁴ Le premier caractère est ca ou dha. Pour toute la strophe, voir la note de la traduction.

⁵ Au lieu de ° tābhis, évidemment pour faire le vers.

⁶ Lire atishthīpan. Le m final de tām est parfaitement net sur deux estampages.

⁷ Lire ° maṅimanyaṃ.

⁸ Lire vrahmacaryā°.

⁹ Il y a une syllabe de trop, lire ° kulahitaṃ.

¹⁰ Lire çastā et saṅçita°?

¹¹ Lire ° taptā—.

¹² Lire mātrīnātñ°.

¹³ Lire yasmai.

¹⁴ Ou makprig°.

¹⁵ Il faudrait pratishthīpat; l'a bref, pour faire le vers.

¹⁶ Lire chaque fois taṭā°.

¹⁷ Lire adhya°.

¹⁸ Lire vyatārīd. L'i bref est ici parfaitement net.

74. vamanīyamavatatnā samvagaradhītāgnī —
 r mhatadurītavṛṇīloharnīḥaṇ¹ cāmbhubhaktīh
 mūnyarasamāvṛtīr vyo gayo gopayoga —
 t sakalakulāhitartham sa vyadhād rājasevam
 75. munguṇāgāṇavandyo vo² vogyas² sayatnāi —
 s satī bhavati vidhatra mūmūte nama yasmin
 kṛitasakalakalāyas saṃhatīr lolalakṣmī —
 r vvasatī vadacalāḥaṇ cāmbhubhaktīs sucubhira
 76. padmasane sphāṭikam icālīṅgaṇ
 vaś sthāpayam asa yathavidhanam
 vighnecāandīcyaranandīkālā —³
 n punar vathasthanam adbhīsthipae⁴ ca
 77. sadratohemanāvāpatram⁵ anekaratnā —
 rājadhīraṇyaraṇamarddanakāṇṭhike⁶ ca
 yaḥ cṛikapalakāṭakasthāciye suāvana —
 m adharāṇaṇ dṛiḍhatamaṇ ca muda vyatārī⁷ ca
 78. vidhīvad adbhīkakantēdbhīsthipāt⁸ padmāpīthe⁹
 cīvaḥcūbhamaṇīlīṅgaṇ¹⁰ candīvighnecyaraṇ¹¹ ca
 ya upacaraṇāpatram yaḍ dhalānady nūendre
 punar adīta sa eśhā¹² cṛīkslūtīndropakalpā

TRANSLATION

A

1. Adoration à Çiva, qui a trois yeux, qui, étant le feu et ce qui brille dans le soleil et dans la lune, illumine les trois mondes¹³. Pour la destruction de nos ennemis, qu'il nous protège!

2. La fille du brahmane Vishnu fut Bhās-svaminī, qui, dans la famille dont

¹ Lire *vrāṇḍa*.

² Le lapicide a oublié une syllabe, je suppose *vyogayogyas*.

³ Lire *candī*.

⁴ Lire *atsthīpae*.

⁵ Lire *patram*.

⁶ Lire *kantīśhī*.

⁷ Lire *vyatārī*.

¹ Lire *tsthīpat*.

² Lire *pathe*.

³ Lire *manī*.

⁴ Lire *candī*.

⁵ Au lieu de la contraction plus usitée *sastha*.

⁶ *Sandipa* manque dans les lexiques, de même *vibhas*, au 7^e pada.

la résidence est à Āmalakasthala¹, devint la Lakṣmī de cœur de Parameçvara².

3. Riche en vertu, en bonheur, en talents, douée de (toutes les) marques heureuses, cette princesse (fut) l'épouse principale de ce (roi), comme Gaurī auprès de Maheçvara.

4. Chérie du maître de la terre, elle vint dans la demeure de Devāmalaka³, (semblable), par les bénédictions (qu'elle répandait autour d'elle, à) la rivière des dieux dans la chevelure de celui qui porte la lune à son diadème⁴.

5. La petite-fille aînée de cette reine et de Parameçvara, le maître de la terre, Satyavatī, devint la digne épouse du brāhmane Bhānvara. Le fils de ces deux (derniers), çrī-Yogīçvarapaṇḍita, a donné ce char⁵ du roi des rois à Çiva, lui le guru et l'exécuteur des travaux du roi qui achève le (mont) Hemagiri⁶.

6. Guru de çrī-Sūryavarman, avec le fils de la sœur de ce (prince), du nom de Uddhatavīravarman (et) avec le Stukkāk qui, par l'ordre du roi, était appelé Narendravarman⁷, il établit un Pañcaçūla⁸ dans l'édifice du Hemagiri.

¹ Āmalakasthala « le site du myrobolnier » paraît désigner un de ces domaines souvent transmissibles dans la ligne féminine, comme le *Hārīparā* de B, le *Saptadevakuagrāma* de XVII. Le nom venait sans doute d'un arbre consacré à quelque dieu, probablement à Çiva (cf. XVIII, D, 20). De str. 4, il semble résulter que le domaine n'était pas un patrimoine de la reine, mais qu'elle le reçut à son mariage.

² Pour ce surnom, voir p. 98, note 2. Je vois un nom ou titre semblable dans *Bhāsvāmīnī* « la dame Splendeur ». Cf. d'ailleurs str. 3, en notant que *Swāmīnī* et *Paramçvara* = Devi et Çiva. Pour le précatif *bhūyād*, cf. str. 5 et B, 4. L'auteur se suppose placé avant les événements et les prédisant en quelque sorte. Mais, comme ce ton prophétique n'est pas soutenu, je traduis simplement par le passé.

³ Faute de mieux, je prends *vināsa* comme l'équivalent du *sthala* de str. 2, sens qui lui est attribué parfois dans la paraphrase des commentaires.

⁴ La Gangā (le Gange personnifié) sur la tête de Çiva.

⁵ Ou « ce palanquin ».

⁶ « La montagne d'or ».

⁷ Cf. B, 12, où un autre personnage est également autorisé par le roi à joindre à son titre khmer un nom sanscrit. Je n'entends pas garantir d'ailleurs la répartition de tous ces régimes à l'instrumental.

⁸ Ce mot, qui se trouve aussi dans le texte khmer de a, manque dans les lexiques. Il signifie « une collection de cinq çūlas » ou « pourvu de cinq çūlas », ce dernier ayant lui-même le sens d'« épieu, lance, dard, pal ». Je ne vois pas de divinité à laquelle l'expression puisse s'appliquer. Le dieu armé du çūla ou *triçūla*, du trident, est Çiva; mais nulle part, que je sache, il n'est porteur d'une arme pentacuspide. L'Amour porte cinq flèches, mais non cinq çūlas; d'ailleurs le verbe *vyadhata* n'exprime pas précisément l'acte d'ériger une statue. Çūla aurait-il ici le sens de « pinacle, épi sur le faite d'un édifice »? Faut-il corriger °çālam?

7. Le même fit aussi dresser un *Cīracaraṇa*¹ de pierre, deux images de Nandin et de Kāla², et ces images de lion.

8. Nous adions Caturbhūja³, qui porte la Terre, la massue, la conque et le disque, le vainqueur des troupes des ennemis des dieux. Qu'il nous sauve de la mer du mal!

9. Que mon hommage s'adresse maintenant au roi; lui qui désire obtenir Çrī et la Terre⁴, qu'il protège ce qui se trouve dans ces demeures⁵ et qu'il en résulte un fruit imperissable.

10. Çrī Sūryavarman, qui obtint la royauté (en l'an marqué) par les vedas, deux et les cavernes⁶, fut le maître de la terre, brillant comme le soleil dans le ciel de la lignée d'Indravarman⁷.

11. Que bonheur et succès soient sur le deva çrī-Yogīyarapaṇḍita, qui, sous les auspices de celui-ci, protège les gens de bien : puisse-t-il en résulter un fruit excellent!

12. Dans (la ville de) Yaçodharapura, dans le brillant palais à quatre portes qui la domine⁸, resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, de l'or et de l'argent, il fut en honneur sans cesse auprès du roi.

13. La⁹ par le hoṭri et le guru du roi, par les premiers ministres, par les principaux de la cour, par les brahmanes, (tous) les mains jointes, avec des chants de louanges et avec les rites du feu¹⁰, était célébré Iça.

14. Pour le bien du deva Yogīvara et pour la maintenance de ces œuvres pieuses,

La traduction du premier pada est un peu aller. Je prends *Cīracaraṇa* comme synonyme de *Cīracaras* «vetu d'écorce», un des noms que porte Çiva en sa qualité de patron des ascètes. Peut-être *caleya*, que j'admets comme *çala*, est-il substantif et seroit-il mieux traduit par «lion».

Deux suivants de Çiva : le second est la personification du temps.

«Quatre bras», Vishṇu : ce dieu est représenté portant la Terre qu'il est allé, sous la forme d'un sanglier, retirer du fond de l'océan. La massue, la conque et le disque sont plus particulièrement des attributs de Kṛṣṇa.

Il est présenté comme les deux épouses de Çiva.

¹ *Vera*, dans le sens de «maison» n'est connu que par les glossaires.

² Les quatre vedas, deux et les neuf ouvertures du corps; ensemble, 9+4.

³ Probablement le roi de ce nom qui monta sur le trône en 709. Voir la liste de M. Bergaigne, p. 74.

⁴ Ce *mandira* seroit-il l'édifice à quatre étages ou se trouvent ces inscriptions? Ou faut-il rapporter tous ces localités à Yaçodharapura? Pour cette ville, conf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 102.

⁵ Ici véritablement «Iça et le feu». La liturgie civique est restée très archaïque et les invocations au feu y tiennent une grande place.

ces *çlokas* destinés (à assurer) la protection des terres et des biens de toute sorte, ont été prononcés par eux.

15. Que les gens de bien, les hommes justes qui viendront implorer cette image¹ et les autres (objets sacrés), protègent la disciple du deva *Yogīçvara*, l'excellente, la pieuse *Janapadā*.

16. L'ayant retirée de la troupe des jeunes filles², il donna la pieuse *Janapadā*, conformément aux préceptes, comme épouse au brâhmane *Keçava*,

17. Et la ville de *Yogīçvarapura*, située dans le district de la région orientale, il l'assigna au fils et au petit-fils de celle-ci, en leur qualité de prêtres de *Cakrin*³.

18. Ceux qui feront croître cette œuvre pie obtiendront le ciel : ceux qui (la) violeront (iront) jusqu'à la fin du yuga dans les enfers, séjour de grande terreur.

a

Adoration à *Çiva* et aux autres gurus⁴ ! Que le succès et la prospérité soient sur le deva *çri-Yogīçvarapaṇḍita*.

b et c⁵

1. Que les gens de bien, les hommes justes qui viendront implorer cette image et les autres (objets sacrés), protègent avec zèle ces
. bénédictions du deva *Yogīçvara*.

2. Ceux qui feront croître cette œuvre pie obtiendront le ciel ; ceux qui la violeront recevront (leur punition)⁶ dans l'*Avīci* et les autres enfers.

3. Le ciel certes . . . [obtiendront] ceux qui et qui imiteront cette œuvre ; placés ensemble ils les feront croître d'une façon durable. Ceux qui (les) raviront

¹ *Nimā*, formé comme *pratimā* et signifiant, comme lui, « image, statue », manque dans les lexiques. Il reviendra encore plusieurs fois dans ces inscriptions ; cf. B, 14, XVII, B, 32.

² Ou « de l'habitation des jeunes filles ». Il est peu probable que *kanyāgrama* soit un nom propre.

⁴ « Le porte-disque », *Vishṇu*.

⁵ *Çiva* est le premier des gurus, *gurur gurūnām*.

⁶ Ces stances, qui paraissent être identiques dans les deux inscriptions, sont complétées, autant que possible, à l'aide de l'une et de l'autre.

⁶ Il faut sous-entendre *phalam*.

res oppresseurs — places dans l'horrible enfer, . . . le supplice
 . . . affreux de corps¹. . . . par les violents valets 'de Yama'.

B

1. Adoration à Çiva qui est la parole (sainte)², qui se manifeste sur le champ³
 et d'une façon non trompeuse en procurant aux mortels leurs besoins, au moment
 où leurs affaires sont au plus bas⁴.

2. Il y eut un roi suprême des Kambujas⁵ qui obtint la royauté (en l'an
 marqué) par les vedas, deux et les montagnes⁶, sous le règne duquel⁷ la terre,
 semblée de prospérité, brilla d'un éclat aussi aimable qu'aux premiers jours.

3. Il eut pour reine principale la vertueuse dévi Hyañ Pavitrā⁸, dont la des-
 cendance posséda sans interruption la contrée appelée Haripura⁹.

4. La fille de la fille de celle-ci, la glorieuse Hyañ Karpūrā¹⁰, fut donnée en
 mariage par le roi Rudraloka au pénitent Divyantara.

5. De celle-ci naquit un fils excellent, du nom de Paramācārya, le meilleur
 des munis, [lequel fut] prêtre de Jalāñgeça et de Kapaleça¹¹.

6. Et [son] petit fils, lui aussi prêtre de ces deux dieux, fut le sage muni
 Çivācārya, éloquent, adonné à la pénitence, fidèle à ses vœux et à la vertu.

Il se pourrait que la vraie leçon fût
ānugrahalokarai «les valets (de Yama)
 qui devorent les corps».

¹ La syllabe *om*.

² Je prends *adyeva* dans le sens de
avyava.

³ Avec un inéchant calembour sur les
 mots *artha* et *sanā* : «par suite de l'intel-
 ligence du vrai sens, quand les significations
 sont clairement déduites selon la vé-
 rité.»

⁴ Les descendants de Kambu, les
 Cambodgiens.

Les quatre vedas, deux et les sept
 montagnes ensemble, 724. Sur ce roi,
 cf. p. 101.

⁷ Littéralement : «pendant que celui-ci
 [missait des] autres] rois, les mangeant.»
 L'expression est singulière et on se rat-

tente d'y substituer *rājyabhujā*, si *raja-*
 n'était pas déjà dans le vers.

⁸ J'ignore la signification de l'élément
 khmer de ce nom : la partie sanscrite si-
 gnifie «purification, qui purifie». Pour un
 nom semblable, cf. XVIII, A, 11 et 12.

⁹ Ces noms terminés en *pura* ne dési-
 gnent donc pas seulement des villes, mais
 aussi les districts environnants. *Vikhya*
 manque dans les lexiques. Lire *abhihlyā*?

¹⁰ *Karpūra* signifie «saphire». Ces
 noms de femme ont pu se terminer en *a*
 bref. Pour *Rudraloka*, cf. p. 102, note 1.

¹¹ *Kapaleça* «le Seigneur aux crânes». Çiva,
 qui est souvent figuré avec un col-
 lier de crânes, *Jalāñgeça*, qui est suscep-
 tible de diverses explications, est inconnu,
 mais doit être un nom local du même
 dieu.

7. Sur le (mont) Hemacriṅgagiri¹, pour le développement du culte des dieux, le roi çri-Jayavarman le préposa² à l'inspection des qualités et des défauts.

8. Quand, sous le règne de çri-Sūryavarman, fut établie la division des castes³, il obtint, par son dévouement parfait, le grand honneur d'être placé à la tête de sa caste.

9. Par l'ordre du roi, il établit sa famille dans la charge (héréditaire) de prêtre de çri-Kapāleça, l'ayant fait renoncer pour toujours aux objets périssables.

10. Faisant appel ensuite à l'autorité royale, il donna de toute part ses (vraies) limites à la contrée appelée Hāripurā (en l'an marqué), après crevasses, par deux et par cavernes⁴.

11. A l'orient, le domaine finit à la limite qui le sépare d'Īçvara⁵; au sud⁶, (il va) jusqu'à l'étang de Leñ⁷; à l'ouest, jusqu'à la montagne et, de même, au nord, jusqu'au Candrāya⁸.

12. Le Mratāñ Khlōñ, dont le nom illustre se termine, selon l'ordre exprès du roi, par (le titre de) çri-Narendrāñivallabha⁹, a lui-même établi la limite.

13. Voici longtemps, ô roi, maître suprême des rois¹⁰, que je pratique la pénitence, observant les vœux d'une vie austère, m'élevant au faite de la science, un (vrai) linga de Çūladhara, inébranlable dans les luttes entre savañts¹¹.

¹ « La montagne de la corne d'or. » La même probablement que le *Hemaçiri* de A.

² On remarquera que la même orthographe vicieuse, *adhī*^o pour *ati*^o, revient 12, 26 et 28. Si on la rapproche du *pratiṣṭhīpat* pour *prāti*^o de 20, bien que ce dernier s'explique à la rigueur par une licence prosodique, on ne peut s'empêcher de soupçonner des formes incorrectes de *√sthā* composée avec les prépositions *adhī* et *prati*.

³ Pour une opération semblable entreprise par *Jayavarman V*, cf. XIV, B, 2.

⁴ Les neuf ouvertures du corps, deux et les neuf ouvertures du corps; ensemble, 929. La construction est bizarre.

⁵ C'est-à-dire d'un domaine consacré à Īçvara. Il se peut aussi qu'Īçvarabhedu soit un nom de lieu, « le confluent d'Īçvara ».

⁶ Littéralement : « dans la (région) de

Yama »; ce dieu préside à la région du Sud.

⁷ Ou *Aleñ*, *Lej*, *Alj*.

⁸ *Candrāya* peut signifier « l'affluent de la Candrā ».

⁹ « Le favori de la reine. » Les mots khmer désignent une certaine fonction. Conf. E. Aymonier, *Journ. asiat.*, avril-juin 1883, p. 447 et 461.

¹⁰ Ou, en coupant autrement : « Puisses-tu régner longtemps, ô maître suprême des rois ! Pour moi, je pratique. . . » Mais, en pareil cas, la politesse hindoue emploie de préférence le verbe à la troisième personne, et l'impératif *rāja* exigerait, ce semble, un complément.

¹¹ La dernière moitié de la stance est embarrassante. On est tenté de chercher un verbe au 4^e pāda et de lire *yodhish-thīpañ* (pour *yotiṣṭhīpañ*). Mais la correction serait violente, sans compter qu'il

11. La fulehte (en quelque sorte) incarnée, plaçant sur ma tête le lotus des pieds de cet Içvara qui est en Sūryavarmān, j'ai érigé ici cette quadruple image avec les déesses qui l'entourent¹.

Il faudrait prendre *savidyam* (lecture possible) comme adverbe, ce qui ne va guère. Le *hs savidyaśudhā stharam* *Yudhi* est une lecture possible, mais *stharam* exige une double correction, la pierre n'ayant jamais en que *dithavam*. On resterait encore plus près de l'original en admettant *ṣudhāśithoram* avec le sens étymologique de «ferme dans la lutte». Le composé ainsi obtenu serait bizarre, mais il s'explique peut-être par le désir de rendre complète l'assonance avec le nom propre bien connu. L'assimilation des ascètes à des lingas est tout à fait dans l'esprit des sectes éivātes. *Caladhara* «porte-lance» est un nom bien connu de Gīva.

Encore une stance qui laisse bien des doutes. *Dhatri** au deuxième pāda ne signifie rien. La correction *dhātri**, ne donnerait un sens que pour le deuxième pāda; le premier resterait en l'air. De plus le vers serait faux, chose sans exemple dans nos inscriptions, qui sacrifient même la rime à l'exactitude prosodique. (Cf. *samsthābhās* dans cette même stance, et *prathisthapat*, st. 20. A part une ou deux cesures fausses, les seules irrégularités métriques que nous trouvons, sont dues à des lapsus du lapicidé.) Le vers devient exact avec *dhātri**. Pris dans sa signification ordinaire, «la Terre», ce terme fournirait un sens excellent pour le deuxième pāda, mais laisserait sans explication le premier, qu'il n'est guère possible de faire dépendre de *sthāthipān* ni de construire en apposition avec le sujet de ce verbe. Reste donc à prendre *dhatri* comme féminin de *dhatri* et comme adjectif verbal gouvernant l'accusa-

tif **pādapadmaṃ* lu premier pāda. C'est là une solution bien dure, je l'avoue; mais je n'en vois pas d'autre. Elle serait à peine atténuée si, par une correction graphiquement bien violente, on consentait à lire *dhātā*. Au troisième pāda, le premier caractère, très effacé, paraît être *ca*. Sur la foi de mon estampage, j'avais d'abord lu *tāh* à la fin de la stance, et, en conséquence, j'avais adopté la leçon *catur-ṇṇimāh*; mais les doubles de la Bibliothèque portent nettement *tām*. On doit donc lire **ṇṇimāh*. Par cette «quadruple image», qui ne serait pas autrement terminée, il faudrait entendre sans doute quelque tétrade éivāite. Cf. la *gīvī catur-mūrtiḥ* de MN, 4. Une autre le ture, également possible pour le premier caractère du troisième pāda, est *dha*, qui, au prix d'une correction de plus, donnerait *dhātur*. L'image aurait, en ce cas, représenté Brahmā; peut-être, en donnant à *dhātri* un sens détourné, mais possible après tout, le roi Sūryavarmān lui-même. L'identification des dieux et des rois n'est pas inconnue à nos inscriptions, et la strophe même en montre un exemple significatif dans le *Sūryavarmēçvara* du premier pāda. Dans ce cas, on pourrait voir, dans les *devis* associées à l'image, à la fois des reines et des déesses. Enfin il ne s'agirait plus que d'une image du roi accouplée de ses femmes, dans le cas où l'on adopterait la lecture moins probable, mais non impossible toutefois, de *dhatri*. Le *st*, dont la place est assez singulière, indique la délibération, la résolution d'ériger l'image.

15. Au comble de ses désirs, puisse ce roi de la terre faire prospérer longtemps encore ce qu'il faut estimer la première des choses précieuses¹, (à l'égal de) la majesté même du souverain des dieux², l'empire du monde ! Puisse-t-il, pour moi, protéger³ la religion et ce qui est le bien de toute ma race, notre privilège de nous consacrer à une vie sainte aux pieds de çrī-Kapāleçvara !

16. Ensuite le petit-fils de celui-ci⁴ obtint la gloire d'un maître illustre ; trouvant son plaisir en Bhārati⁵, sage, digne du respect des puissants, il s'appelait Çivavindu.

17. Prêtre de çrī-Kapāleçvara, directeur (d'hommes pieux) aux vœux austères⁶, l'erreur n'est pour lui, grâce à sa sagesse, qu'un amas de combustible qu'il consume au feu de la vraie doctrine.

18. L'oncle maternel de l'oncle maternel de sa mère, qui portait le titre de çrī-Kshitindropakalpā⁷, étant mort, il obtint lui-même ce titre de çrī-Sūryavarman.

19. Ayant reçu de la faveur de ce (prince) un palanquin orné d'ailes de dragon⁸, il obtint sur le (mont) Hemacringgiri (la charge de) l'inspection des qualités et des défauts.

20. Ensuite, (devenu) grand ministre du roi, ce chef d'une antique face érigea une image d'leçvara et une image d'Umā dans le (village de) Matprigrāma.

21. Ayant installé un āçrama (consacré à) Bhadreçvara et un āçrama (con-

¹ Le commencement du 1^{er} pāda, qui exige une correction, en a bmet plusieurs. Par le simple déplacement de l'a, on obtiendrait, par exemple, *çivagaṇanurimānyam*. Mais *mānya* ne se dit guère que des personnes et, de plus, il faudrait, ce semble, donner au *vā* du 2^e pāda, bien que suivi de *api*, le sens de *iva*. On remarquera que l'orthographe **manimānyam* pour *maṇimānyam* est tout à fait conforme aux habitudes de notre texte, qui néglige le *ṇ* et qui, aux endroits où le mètre exige une syllabe longue, aime à forcer la quantité de la voyelle, bien que celle-ci soit déjà longue par position.

² Indra.

³ Je lis *sa dharmanam* en deux mots et je fais des accusatifs du 2^e hémistiche une nouvelle série de compléments de *avata*.

⁴ C'est-à-dire de Çivācārya.

⁵ La déesse de l'éloquence.

⁶ *Vrata* étant presque toujours du neutre, je prends l'expression comme un composé possessif. Il y a là sans doute une paraphrase du *darçanam guṇadoshayoh* de la st. 19.

⁷ *Upakalpa*, que nos lexiques ne définissent pas, doit signifier ici quelque chose comme « aide, assistance d'un subordonné ». Le titre tout semblable de *çrī-Dharaṇīndropakalpa* se trouve dans une des inscriptions khmèr qui accompagnent XIV. Cf. p. 83.

⁸ Une chaise à porteurs ainsi décorée est figurée dans l'ouvrage récent de M. J. Moura, *Le Royaume du Cambodge*, t. I, p. 241. L'objet représenté est moderne ; mais le type peut fort bien être ancien. Le mobilier a dû subir, avant l'architecture, l'influence de l'art chinois.

sacré à Gaucica, il creusa un étang magnifique appelé l'étang de Bhadravara¹.

22. Au moyen d'un barrage de la rivière, il en fit une pièce d'eau vaste, très profonde, d'où sa crainte même avait écarté tout sujet de crainte, et qui, pour le bien-être des voyageurs, était semblable à la mer.

23. Appliqué à faire connaître les saints livres, il fit hommage à l'Évara du sanctuaire de Bhadrava d'un splendide volume au contenu vénéré².

24. L'âme renforcée par les freins et par les freins complémentaires³, ponctuel à honorer le feu⁴, ayant abattu l'épais taillis du mal, nuit et jour plein de foi en Cambhu, menant une vie semblable à celle des plus excellents munis, par l'unique⁵ emploi des moyens qui conduisent au yoga, il s'est appliqué, pour le bien de toute sa race, au service du roi.

25. Homme excellent, formé par le Créateur lui-même, en qui tous les talents dignes d'être célèbres par les troupes des glorieux munis et auxquels les plus zélés peuvent seuls atteindre, viennent affluer (comme en une seule masse⁶); en qui la frivole Lakshmi, devenue constante, réside (sous la forme de la sainte et pure dévotion à Cambhu).

26. Sur une base en forme de lotus, il a érigé, selon les préceptes, un linga d'eau en cristal, et, de plus, il a dressé, chacune en sa place, des images de Viglancā⁷, de Caṇḍi, d'Évara, de Nandin et de Kāla.

27. Une coupe neuve ornée d'or et d'excellents bijoux⁸, une massue⁹ et un

Cratāṭaka pourrait être aussi pris comme nom propre; il s'agirait alors de deux étangs. *Bhadravara* et *Gaurīca* « l'époux de Gaurī », sont des noms de Īva.

Ou son témoignage de respect, *Rāmanvata* « l'objet est rare. Pour ce don l'un livre, et IV, 4.

Yama et *niyama*. Les *Yogasūtras* II, 30 et 31, comptent cinq yamas: ne tuer aucun être, ne pas mentir, ne pas voler, être chaste et ne pas accepter de dons, et cinq niyamas: la pureté, le contentement, la pénitence, la prière et la méditation d'Évara.

C'est-à-dire qu'il était un *aquhotra*, qui entretenait jour par jour trois feux sacrés.

À défaut d'un substantif, sujet de *dhvani* que je ne puis pas découvrir dans le 1^{er} hémistiche, je prends comme tel

kṛtasakala-kalāvas. Dans *yoḡayogya*s, je vois un composé du genre de *danayogya*s « qui peut être donné ».

Le Seigneur (qui fait triompher des obstacles), Gaṇeṣa, Caṇḍi ou, comme le nom est écrit str. 28, Caṇḍi, est l'épouse de Īva. *Caṇḍīvara* peut aussi se prendre comme composé, « l'époux de Caṇḍi » c'est-à-dire Īva.

Ou « neuf patras d'or et de précieux bijoux »; *patra* designant aussi une mesure de capacité et de poids. Comme mesure de poids, le *patra* est estimé à un peu plus de 6 kilogrammes. Ma régner, on pourrait se dispenser de corriger *patra* « feuille » en *patra*; car les objets précieux s'offraient dans des feuilles d'arbre roulées en forme de cornet, et XVIII, C. 36 et D, 14.

Rānamardhana « un broyeur dans la

collier d'or brillants de nombreux joyaux, et un très solide réservoir (pour l'eau) des ablutions, ont été donnés par lui avec joie au Çiva qui réside à çrī-Kapāla-kaṭaka¹.

28. Conformément aux préceptes, il a érigé sur un socle splendide (en forme) de lotus un linga de Çiva brillant de joyaux (et deux images de) Caṇḍi et de Vighneçvara, et il a donné au seigneur d'Umā une coupe de service qui contient un vrai) fleuve de halā², lui çrī-Kshitindropakalpa.

XVI (168).

VAT PRAPTUS.

Hauteur.....	0 ^m 93
Largeur.....	0 27

Vingt-six lignes, contenant les premières moitiés d'autant de çlokas *anushṭubh*, avec indication de la séparation des pādas.

Vat Praptus ou Kamphong Sdach Kamlong, d'où provient l'inscription, est situé dans la province de Chikrèng, une des subdivisions de la terre de Kampong Svai, au nord du grand lac, à l'est d'Angkor et immédiatement en deçà de la frontière siamoise. L'inscription est gravée sur la paroi de droite de la principale porte d'un temple antique, dont l'enceinte rectangulaire mesure environ 25 mètres.

Malheureusement le document n'est plus qu'un débris informe. Chacune des vingt-six lignes qui le composent contient deux pādas *anushṭubh* privés, l'un, de son commencement, l'autre, de sa fin. Le manque de suite d'une ligne à l'autre fait voir, de plus, que ces

bataille». Le mot manque dans les lexiques, mais il doit signifier une espèce d'arme. Il se rencontre assez fréquemment dans les textes en langue khmer, dans les énumérations d'objets précieux donnés aux dieux, à côté de *kuṇḍala* «bracelet», *ka-maṇḍala* «aiguère», *ka-vaca* «cuirasse», etc.

¹ Le nom de la localité est le nom

même du Çiva qu'on y adorait; car il signifie «celui qui porte un collier de crânes».

² *Upacaraṇapātra* «coupe de service ou de présentation» est inconnu aux lexiques. *Halā* désigne une certaine boisson spiritueuse. L'usage de boissons semblables est une des particularités du culte de Çiva.

lokas étaient écrits chacun en une seule ligne et qu'une moitié de chaque stance a ainsi disparu. Quelques indices montrent en outre que ce qui a subsisté faisait partie du premier et du deuxième pada. A cette lacune générale, qui s'étend à toute l'inscription, viennent s'ajouter, surtout dans le haut, des défauts provenant de l'usure de la pierre et que l'absence d'un contexte suffisant rend irrémédiables. Aussi n'y a-t-il pas grand chose à tirer de ces fragments. On voit seulement qu'après cinq stances d'invocation aux divinités de la triade hindoue, venait l'éloge d'un roi (?), suivi de la généalogie d'une famille de grands dignitaires et de la mention de l'érection d'un linga de Çiva-Vishnu. Parmi les dignitaires mentionnés, le plus en vue est un *paṇḍita* ou docteur du roi, du nom de *çri-Yogīçvara*, qui, d'après certains détails, paraît bien être le même personnage que celui qui figure dans XV, A, a, b, c. C'est ce qui me décide à placer l'inscription aussi près que possible de ces dernières, dont elle se rapproche du reste aussi par l'écriture. C'est même cette écriture qui constitue le principal intérêt du document. Tout en appartenant au type moderne caractérisé par ses fleurons, elle paraît assez archaïque. Les caractères sont grands et hardiment taillés, mais ne présentent encore aucune de ces formes anguleuses et carrées qui apparaissent avec le *xv* siècle *çaka*. J'ai déjà dit qu'ils se rapprochaient de ceux de XV, A. Mais ils présentent aussi de notables différences, dont plusieurs ne se retrouvent dans aucune des inscriptions de cette série. De ces variantes, la plus grande partie doit être mise sans doute au compte de l'exécution, qui est très négligée. Il en reste quelques-unes pourtant qui sont caractéristiques et parfois instructives. Dans ce nombre, il faut ranger l'*r* souscrit, qui a souvent perdu sa courbure inférieure vers la gauche et qui ressemble ainsi à l'*r* de l'ancienne écriture; le *r* qui affecte la figure d'un demi-cercle, la partie convexe tournée vers le haut; la boucle supérieure de l'*n*, du *d* et du *j*. Pour l'*n* en particulier, on voit très bien ici comment cette boucle est sortie du double fleuron, lequel, lui-même, est l'épanouissement en quelque sorte de la tête de la lettre primitive. L'*r* non souscrit a la forme double, repliée sur elle-

19	sva mātānabhaç çrīmā =	u raññīçripara ¹
20	lā ² vasya sañkīrtaly ³	sa çrivallabhas
21	satvavallabho vasya	saundaryo ⁴ nri
22	srivo vasya dharmanātma	çrikṣhtindr
23	strāmbhodhīshu ⁵ kashteshu	çāvavyakar
24	na rē ndrāvallabhaç çrīmān	svasrīyo
25	[na rē ndrāpanditaç ⁷ çrīmān	çrīvogīya ⁸ ra
26	krītasakēcāikyam	çivalīngam tri

TRADUCTION

1. [Adoration] à celui qui a trois yeux, qui du feu de son regard est capable de consumer les dix régions de l'espace¹,
2. Aja², qui, a la création du monde,
3. . . . Vagīevārī¹⁰, sa Çaktī, aux trente-six syllabes,
5. Adoration¹¹ à des pieds de Çrīkañṭha, de Vaikuñṭha et du [dieu] à quatre visages¹¹,

Cette ligne est identiquement la même que la précédente; faut-il admettre une distraction du lapicide?

La lecture apparente est *la*, mais il est plus probable que le premier trait est un reste de la lettre précédente. On peut supposer *vimalā*.

Une *sañkīrtitā*, que les lexiques ne donnent pas, mais qui est possible, tandis que *sañkīrtalyā* ne l'est pas. La lecture apparente est *sañkīrtitā*. En réalité, à cause du manque de place, l'r a dû prendre une forme effacée et se trouve en quelque sorte incorporé au groupe *ak*. Nous rencontrons encore d'autres exemples de cette licence graphique.

En suite du manque de place, la marque de l'r et de l'o est reportée sur la droite. La lecture n'est pas douteuse, mais le leçon est fautive; il faut lire sans doute *darīyo*. Après *la*, il y a la trace de *pa*

¹⁰ *vagīevārī*?

[*çāstrāmbho*? et dans le deuxième pada (*çāvavyakar* au⁹).

Une *panditaç*. Le *e* final, d'abord oublié par le lapicide, a été ajouté en haut, à droite, ou, à première vue, il se confond avec la boucle de l'r du groupe suivant.

⁸ Çiva. Les dix régions de l'espace sont les quatre points cardinaux, les quatre points intermédiaires, le zénith et le nadir.

⁹ « Qui n'a pas eu de naissance ». Brahma. Le cloka 2 se rapportait sans doute à Viṣṇu.

¹⁰ « La déesse de la parole » la çakti ou l'épouse de Brahmā. Les « trente-six syllabes » je suppose *hshara* se rapportent probablement à un *mantra* particulier de la déesse. Il se pourrait d'ailleurs que *vagīevārīçaktis* fût un composé, ou que le vers eût commencé par *vasya*: dans l'un et l'autre cas, la stance s'adresserait à Brahma.

¹¹ Çiva, Viṣṇu et Brahma.

6. [Il fut un roi¹] dont le des pieds était célébré par d'innombrables rājanyas².

7. Cette pleine lune³ s'étant levée, bien levé (aussi fut) le des brāhmanes.

8. Ayant préposé des rājanyas à la garde de son [trésor], ayant rendu tributaires les . . . des régions.

9. Les nobles étaient tous distingués par leurs bonnes qualités, et les non nobles⁴.

10.

11. . . . pour voir l'œuf de Brahmā percé jadis par Brahmā⁵.

12. Dans la ville de son adversaire, les lamentations des femmes de l'ennemi

13. Ayant rempli de sa gloire [non] seulement⁶.

14. Son précepteur, vénérable par sa science des Védas, ayant la crainte de ce monde (périssable).

15. Bien que son corps soit purifié par, par la science des Védas.

16. (Également) distingué par sa [conduite], son savoir et ses talents, çri-Yogīçvara[paṇḍita].

17. Semblable à Satyavati, [l'épouse] de Parāçara⁷.

18. Le grand-père maternel de celui-ci, le glorieux çri-Para[mecçvara]⁸. la reine.

19. Répétition de l. 18.

20. Ce favori de Çri, à la gloire [sans tache].

21. Ce fidèle favori, en la beauté duquel le roi.

22. Le fils de la sœur, le pieux du maître de la terre.

23. Dans les océans si difficiles des çāstras, la grammaire de Çiva⁹. . . .

¹ Ou « un brāhmane »²

² Un des synonymes de *kshatriya*.

³ Et aussi « cet homme doué de talents ».

⁴ Sans doute avec des jeux de mots sur le sens grammatical des termes *udatta* et *anadatta*. Le roi ou le personnage en question savait employer avec justesse l'accent aigu et l'accent grave.

⁵ L'œuf primordial dans lequel Brahmā et le monde en germe étaient contenus à l'origine.

⁶ Le demi-çloka serait complet avec *ma-hītalani* « la surface de la terre ».

⁷ Qui engendra avec Satyavati, Vyāsa, l'auteur du Mahābhārata et l'ordonnateur des Védas. D'après XV, A, 5, la mère de *Yogīçvarapaṇḍita* s'appelait aussi *Satyavati*.

⁸ Le sens de ce passage est trop douteux pour qu'on puisse y asseoir de longs raisonnements. On se rappellera seulement que, d'après XV, A, 5, le roi *Paramecçvara* était l'arrière-grand-père maternel de *Yogīçvara*.

⁹ C'est-à-dire la grammaire de Pāṇini, dont la révélation est attribuée à Çiva. Le

14. Le favori du roi, le glorieux fils de sa sœur.....
 15. Le pandita du roi, le glorieux çri-Yogiçvara.....
 16. ... un linga de Çiva ne formant qu'un avec keça¹....

XVII 240 a b.

LOVĒK.

Deux parties, désignées par les lettres A et B.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 0 ^m 64	A, 0 ^m 40
B, 0 74	B, 0 40

L'inscription entière comprend 59 strophes, toutes en clokas *anush-tubh*, à l'exception de A, 13 et B, 9, qui sont en mètre *atiçakkari* de l'espèce *Malini*; de B, 31, qui est une *çakkari Vasantatilaka*, et de B, 39, qui est une *trish-tubh* de l'espèce *Rathoddhata*. Ces quatre strophes, dont le mètre est plus long, sont écrites en deux lignes chacune. Les autres n'en prennent qu'une seule, à l'exception des trois derniers clokas de A, qui ont dû également être écrits en deux lignes chacun, parce que, en cet endroit, le milieu de la pierre est occupé par une sculpture en haut relief, aujourd'hui fort dégradée et représentant un homme assis. A contient ainsi 27 stances en 31 lignes; B, 39 stances en 35 lignes. La division des padas est partout observée.

L'inscription occupe les deux faces² opposées d'une stèle qui se trouvait autrefois, dit-on, à Lovék, l'ancienne capitale dont les ruines

demie cloka serait complet avec *çyākara nena yab* qui, d'ade de la grammaire de Pāṇini comme avec un varseca, trouve son sabd

Krishna, ne d'un cheveu *keça* de Vishnu. *Mahābh.*, I, 7368.

² Une troisième face porte une inscription en langue khmer. La quatrième est vide.

se voient sur la rive droite de la rivière du grand lac, à une dizaine de kilomètres au nord d'Oudong. Actuellement, la stèle est en la possession du Prab Sokon ou chef des bonzes à Phnom Penh, la capitale moderne sise au confluent des Quatre-Bras. La pierre est endommagée dans le haut, où, sur chaque face, plusieurs vers ont subi des mutilations. Quelques autres lacunes ou passages peu lisibles qui se rencontrent dans le corps de l'inscription ont pu être tous restitués. A cela près, le document est bien conservé, eu égard surtout à la délicatesse du travail.

L'inscription, qui a déjà été l'objet d'une analyse étendue de la part de M. Bergaigne¹, relate un grand nombre de fondations pieuses faites par divers personnages se rattachant tous à une famille désignée par le nom singulier de *Saptadevakula*. La série s'ouvre par un certain *Punnāgavarman*, dont le père, *Rudravarman*, n'est pas qualifié roi, mais paraît avoir régné, du moins en qualité de roi vassal, puisque sa femme s'appelaît *Narendralakshmi*, nom qui ne convient guère qu'à une reine². Ces personnages doivent avoir vécu au commencement du

¹ *Journal asiatique*, août-septembre, 1882, p. 144.

² Il est assez difficile d'identifier ce *Rudravarman*. Il n'y a pas à songer au roi de ce nom de la première dynastie (XI), et il n'est pas probable non plus que ce soit le même que le *Rudravarman II* de la liste (sujette ici à rectification) de M. Bergaigne. Celui-ci, qui était le beau-frère de *Jayavarman II*, le roi qui, en 724 çaka, s'établit sur le mont Mahendra, était probablement plus jeune que ce prince, dont la femme était sa sœur aînée et au fils duquel il succéda. Or, de notre *Rudravarman*, il est dit qu'un personnage « né dans la lignée de sa femme », par conséquent un petit-fils, peut être un descendant d'un degré plus éloigné encore, fut au service de ce même *Jayavarman II*.

Je ferai observer toutefois que XVIII, A, 14-15, mentionne une reine *Narendralakshmi postérieure* au roi qui transporta la capitale sur le mont Mahendra, et que cette reine paraît y être comparée à *Rudrāñi*, ce qui conviendrait fort bien à l'épouse d'un *Rudravarman*. Mais le passage est trop mutilé pour qu'on puisse en tirer rien de précis; et d'ailleurs, dût il se trouver que la femme de *Rudravarman II* portait en effet ce nom semi-appellatif de *Narendralakshmi* (reine), ce serait sans doute une coïncidence et une probabilité de plus; ce ne serait pas encore la preuve directe de l'identité de ce couple et du nôtre. Ce nom de *Narendralakshmi* était aussi celui de la bisaïeule maternelle de *Yaçovarman*; mais le mari de cette dernière s'appelaît *Rājapativarman*.

viii^e siècle *śaka*. Le dernier membre de la famille nommé dans l'inscription, est un certain *Çaṅkara*, appelé aussi *Çaṅkarapaṇḍita* et *yati Çaṅkara* (l'ascète Ç.), lequel fut *purohita* ou prêtre domestique des trois rois *Surjavarman*, *Udayadityavarman* et *Harshavarman* et érigea une image de Çiva dans le *Devadadēça*¹. Cette dernière fondation, à l'occasion de laquelle l'inscription paraît avoir été rédigée, ayant eu lieu sous *Harshavarman III*, nous obtenons, pour la date approximative de notre document, le dernier tiers du x^e siècle *çaka*². L'inscription embrasse donc une durée de plus de deux cents ans.

Pour toute cette période, elle nous donne une série de dignitaires, tous parents les uns des autres, mais suivant une succession évidemment incomplète et, la plupart du temps, sans indication précise du degré de la parenté. Par contre, elle nous apprend la nature de cette parenté, qui est vraiment curieuse. Elle n'est jamais directe, allant du père au fils ou au petit-fils. Chaque nouveau membre de la série, s'il n'est pas le *bhaṅginya* « le fils de la sœur » du dernier nommé, est régulièrement introduit comme « né dans l'*avaya* de la mère » de ce dernier nommé. Dans cette locution, *avaya* ne saurait être pris dans le sens large de « famille ». Car entre toutes ces familles, il n'y aurait qu'une suite de rapports fortuits, tandis que, de la répétition constante d'un même fait, doit se dégager quelque relation également constante. Force est donc de prendre le mot dans son sens propre de « lignée, descendance », et d'admettre qu'il s'agit d'une succession d'oncle à neveu ou arrière-neveu. Cela étant, la mention de la mère de préférence au père s'expliquerait comme pouvant seule écarter du neveu le soupçon d'une origine moins honorable, remontant à une épouse de rang inférieur ou à une concubine. Mais ce

¹ Peut-être ce district, avec la ville de *Devadapura*, qui paraît en avoir été le chef-lieu et le siège du *Saptadēvakula* correspondrait-il à Lovék et à ses environs.

² L'époque de *Harshavarman III* est

donnée par celle de son prédécesseur *Udayadityavarman*, qui monta sur le trône en 951 *çaka*, et par celle de son successeur immédiat ? *Udayravarman*, qui régna en 988. Voir la liste de M. Beugnot, p. 74.

qui ne s'expliquerait toujours pas, c'est l'exclusion *constante* de la descendance directe, du fils et du petit-fils, quand il est clair pourtant que la plupart de ces personnages n'ont pas mené la vie ascétique et que, de l'un d'eux, il est dit expressément qu'il a été marié. Pour rendre compte de ce fait, il n'y a de possible qu'une seule hypothèse: c'est que la formule en question, « né dans la lignée de la mère d'un tel, » est en réalité synonyme de *bhāgineya*, *bhāgineyja*, « fils de la sœur, fils de la fille de la sœur » d'un tel; en d'autres termes, que nous avons là une famille entièrement constituée par la ligne féminine, où le successeur et l'héritier n'est pas le fils, mais le fils de la sœur et ainsi de suite. On sait qu'une constitution semblable de la famille existe dans diverses parties de l'Inde, chez les Naïrs du Malabar, dans plusieurs vallées de l'Himalaya et que, dans le Mahābhārata, elle est reprochée comme une flétrissure à certains peuples du Penjāb, tels que les Madras. On sait aussi que partout où la coutume a été trouvée, elle implique un régime gynécocratique qui, lui-même, est presque toujours, ou une conséquence actuelle ou un vestige de la polyandrie. Jusqu'ici, que je sache, on n'a aucun témoignage direct qui établisse l'existence de cette dernière institution du moins chez la race dominante du Cambodge. La relation chinoise déjà plusieurs fois citée atteste bien chez ce peuple une grande licence dans les rapports sexuels et une polygamie effrénée; mais elle ne parle pas de polyandrie. C'est le fils qui hérite et la femme, loin de tenir la première place dans la maison, est dans une position fort humble; le mari a un droit illimité de répudiation et de divorce¹. Il faut donc bien se garder de tirer à cet égard des conclusions hâtives de notre texte, ainsi que des données similaires qui se rencontrent dans d'autres de ces inscriptions², des nombreux cas de succession collatérale qu'elles mentionnent et du grand rôle notamment qu'y jouent le *bhāgineya*, le

¹ Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 80, 113-118. Remarquer pourtant ce qui est dit page 135, de l'habileté des femmes dans le commerce, témoi-

gnage qui semble indiquer qu'elles avaient une certaine part aux affaires. Cf. aussi A. 24, et la note de la traduction.

² Voir en particulier XV, XVI, XVIII.

scastya, le *matula* et tous les degrés de la parenté féminine¹. Bien que fréquent, le fait est loin d'y être constant. Peut-être l'était-il dans l'inscription XVIII; malheureusement l'état fragmentaire du texte ne permet pas de l'affirmer avec certitude. En tout cas, il l'est dans celle-ci; le premier personnage qu'elle mentionne est un membre du Saptadevakula, et c'est encore au Saptadevakula qu'appartient le dernier, sans que, entre les deux, on découvre une relation autre que dans la ligne féminine. Mais, si la prudence commande de laisser là les hypothèses, il est permis du moins de faire remarquer combien un semblable régime de la famille, de quelque façon qu'on doive l'expliquer, est contraire aux idées brâhmaniques et combien il s'accorde mal avec le ton orthodoxe du document. Mieux on apprend à connaître, dans le passé et dans le présent, les innombrables multitudes qui, dans l'Inde ou hors de l'Inde, se réclament de l'autorité des *çâstras*, plus on arrive à se convaincre qu'une bonne partie de ces protestations est à prendre *cum grano salis*².

Voici la liste des personnages mentionnés dans l'inscription : *Pannagarman*, fils du (roi) *Budravarman* et de *Narendralakshmi*; un descendant de celle-ci, chef des porte-éventails du roi *Jayavarman II*³ sur le mont *Mahendrac*; un descendant de la mère du précédent, *Vasudera*, au service des rois *Indravarman* et *Yaçovarman*; trois (frères) descendants de la mère du précédent, au service des rois *Harsha*

Dans les successions royales, ces faits expliquent jusqu'à un certain point par la coutume ou l'on était, paraît-il, à l'avènement d'un roi, de mutiler et de séquestrer ses frères. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 79.

Une observation semblable peut être faite à propos des passages assez nombreux où il est parlé de la caste dans ces inscriptions, notamment de ces révisions des castes entreprises par le pouvoir royal, dont il est question dans XIV, B, 7, et XV, B, 8. On trouverait la mention d'un

fait semblable dans une inscription de l'Inde propre, qu'on serait embarrassé de l'interpréter exactement. A plus forte raison sommes-nous en peine de dire ce qu'il faut entendre par là au Cambodge. Tout ce qu'on peut conclure de ces passages, c'est que l'opinion émise autrefois par Lassen (*Ind. Alterthumsk.*, IV, p. 411), que la caste n'a jamais existé au Cambodge, ne peut plus être acceptée comme absolument vraie.

Les chiffres ajoutés aux noms des rois sont ceux de la liste de M. Bergaïgne.

varman I, *Içānavarman II* et *Jayavarman IV*; *Praṇā*, la nièce (fille de la sœur) de l'aîné *Maṇaṣṣiva*, épouse le roi *Rājendravarman* et, devenue veuve, est placée à la tête des secrétaires intimes du roi *Jayavarman V*. Deux de ses frères furent prêtres de deux lingas consacrés au nom de *Rājendravarman*. Les mêmes (ou deux autres?) furent prêtres d'un linga sous *Jayavarman V*. Cinq (frères) descendants de la mère des précédents, au service de *Jayavarman V*. L'aîné, *Kaviçvara*¹, fut *purohita* de ce prince et plus tard prêtre d'un linga sous le roi *Sūryavarman*, qui était son neveu ou arrière-neveu dans la ligne féminine et dont l'éloge est particulièrement développé. *Kaviçvara* épousa la nièce (fille de la sœur) du ministre *Vāṅiçvara*. Le fils de la sœur de *Kaviçvara*, *Çaṅkarapaṇḍita*, fut *purohita* des rois *Sūryavarman*, *Udayādityavarman II* et *Harshavarman III*.

La liste des souverains est incomplète et à peu près dépourvue d'indications généalogiques. Le document n'en est pas moins intéressant comme récapitulation de l'histoire du Cambodge pendant une longue période. Mais il l'est surtout par les jours qu'il ouvre en quelque sorte sur certains côtés de cette histoire, par les renseignements qu'il fournit sur le régime de certaines familles, par ce qu'il nous apprend sur ces associations si curieuses de personnes mortes au culte de Çiva et de Vishṇu et sur la connaissance qu'on avait au Cambodge de la littérature sanscrite de l'Inde.

L'inscription en langue khmer, qui occupe une des faces étroites de la stèle, est en 45 lignes, dont la moitié environ ne compte que trois ou quatre caractères. Ces caractères, d'une forme plus cursive que sur les autres faces, sont plus simples, moins fleurnnés et, par cela même, parfois plus archaïques. D'après M. Aymonier, le sujet est, comme d'habitude, une énumération de dons faits à des *Kamratei* ou divinités brâhmaniques. Outre ce mot, qui revient à chaque ligne, on y trouve fréquemment ceux de *līṅga*, *suvarṇalīṅga*, une fois le

¹ Le même sans doute que le personnage de ce nom qui figure dans l'inscription de Bassac (st. 1) publiée par M. Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, sept. 1880.

nom de *Narasana*, celui de la ville de *Druvadapura* et, à la première ligne, qui est mutilée, probablement celui de *Çaṅkarapaṇḍita*.

L'inscription est divisée en paragraphes, au moyen de cercles pointés graves à la marge. Ces signes sont figures dans la transcription par des ⊙ et, dans la traduction, par des —. La forme de *r* est partout simple. Dans la syllabe *ru*, le signe de *u* est replié à gauche, parallèlement à la consonne, de façon que *ru* ressemble exactement au *ra* de celles d'entre les précédentes inscriptions qui écrivent *r* avec un double jambage. Pour écrire *ru*, le signe ordinaire de *u* bref est ajouté au-dessous de *ru*. La même notation est employée dans XVIII, et elle reparait aussi dans XIX, mais avec une variante qui sera indiquée en sa place. Ni cette inscription, ni les deux suivantes, ne distinguent le *th* du *ṭh*.

A

1	ṭadyavapi ca na tatspriṣṭa-	ṭujjv ala t tamasaḥ param
2	ṭ kshetre	m abhāti bhuvane ¹ . . .
3	akṣiṇābhogamokṣartham	vecaṇiṣṭībhag vibhulī
4	ṭ uamān v ² unāpatim kantaḥ	megherkka iva rājate
5	viśveṣam pitarau bhavaṇ	kayasami vibhartī yaḥ
6	ca turāṣyaṇ namasyami	prātyakṣam prathayan vibhulī
7	ṭkṣya vishvaṇ ṭrivā suptaḥ	caṅke jagartī yoniḥam
8	ṭnāmo muraṛaye jvaya-	kṣhīravdhan spriṣṭīrakṣaya
9	ṭsarvasvairiṇo dāṭyaḥ	s svavīryaṇ darṣayann iva
10	ṭbā caḍvagaṇe svaccha-	stīrīṭpeṇa jaghāna yaḥ
11	ṭstī punnagavarmmaḥkhyā-	durgraha līlayamala
12	ṭnarendralakṣmīvaṇ jātodri-	mānase vā rata bhīṭam ⊙
13	ṭpūnisaṇ virvadyudaro vo	ṭç çaktimān rudravarmmaṇaḥ
14	ṭvat tat punnagavarmmiṭi	putryaḥ gulha ivaeyarat
15	ṭsaptadevakuḷagramaḥ	dehatraṇasaho vudhi
16	ṭpīṭrismikadattayam	sūrībhīṣ sma niruevate
		ṭkṣl onyaḥ sakṣhetrasaṃsadi
		venākāri samantataḥ

¹ Ou *cano*. Le fin de la lettre est enportée. — ² Ou *vandaps*.

10. grāme rudrālayākhye yaḥ
 çribhadreçāsanaliṅga(m) kṛite kiṅkarapūrite
 sthāpayām āsa kalpitam ||
11. yaḥ prāsādādbhir bhūya—
 tuṅgan tatākam¹ akhana— s samriddhais taṃ samaskarot
 t tatrollasitalāṅchānam ||
12. vishṇvaṅcasya pitus sapta
 bhaktyā yonekadeçasthā vishṇupratikṛitir vyadhāt
 bhuvanodirṇṇaçaktikāḥ ||
13. dvīradapurānīvāsaṃ pūjayomūlya çambhuṃ
 kṛitavivudhavibhūtiṃ çaktimān prāṅgane yaḥ
 savihṛitinija ūpaṃ mātṛirūpaṃ ca devyā
 atulamahimāhānes sthāpayām āsa mūrtim ||
14. tasya mātṛanvaye jāta—
 dharmmārthakāmadhaureya— s sarvvidāçararaṅjitaḥ
 s sarvviyo guṇasaṃpadā ||
15. mahendrādrīsthitēḥ preyā—
 uditoditavāṅço² yo— n bhṛityaç çṛijayavarmanāḥ
 dhipo vyajanadhāriṇām ||
16. sasevānitaye yasmai
 sarvatra nijadeçenyām vāllabhyāsmayac-tase
 bhūyo bhūmin dadau nṛipaḥ ||
17. tanmātṛanvayajaç çṛimā—
 vabhūva vāsudevākhyāḥ n vāsudeva iva dviṣaḥ
 kulatrāṇaparākramaḥ ||
18. çṛīudravarmmākhyānṛipate—
 (a)nushtheyam³ vidhatte sma ç çṛīyaçovarmmaṇaç ca yaḥ
 rājanītivīçāradah ||
19. taumātṛanvayajaç çreshthā⁴
 apālayan kulan nyāyya— dharmmishthāḥ⁵ purushās trayah
 n akshīṅakshemarakshaṇāt ||
20. çṛībarshavarmanṇo rāje
 anutasthur anushtheyam⁶ ye ca çṛīçānavarmmaṇaḥ
 kramāc chrījayavarmanṇab ||
21. trayāṅṇam yogradbhisṇo⁷
 çivaç çaranyam mestīli manorūḍhanijāçayaḥ
 manuaççīva⁸ itīritaḥ ||
22. yo vallabho bhāgineyīm
 rupācārābhīramāṅḡiṇi⁹ rājno rājendravarmmaṇaḥ
 prāṅākhyāṇi svāmīniṃ vyadhāt ||
23. bhāgineyau mahātmānau
 akarod yājakau yaç çṛī— sarvaçāstreshv adhītinau
 rājendreçvaraliṅgayoḥ ||
24. çishṭānvayācāraguṇā
 sāpy abhyantarekḥhinā—¹⁰ mṛite rājendravarmmaṇi
 m adhipā jayavarmanṇaḥ ||

¹ Lire *taḥkam*.

² L'u initial est surmonté d'un appendice probablement accidentel; il ne se retrouve pas str. 25, où la même expression revient.

³ Lire ° *shtheyam*.

⁴ Lire ° *shthā*.

⁵ Lire ° *shthāḥ*.

⁶ Lire ° *shtheyam*.

⁷ Ou *yotra dhishano*.

⁸ Lire *manuççīva*.

⁹ Lire *rūpācārābhī*°.

¹⁰ Lire ° *lekhinā*—.

25. uditoditavāṅgau dvau
 nyayūjyatam çemushiddhan
 26. udīrṇakirttayas¹ teshā—
 vallabhāḥ pañca purushāḥ²
 27. tesham kavīçvarakhyo yo
 nyayūjyatagnikāryyeshu³
- kavi çrijayavamunaḥ
 hemaçrijāgeçayājaku |
 m āsur mmātranvayoditāḥ
 bhṛityaç çrijayavarṇamunaḥ |
 vrahmacāri mahāmātil
 çreṣṭhaç⁴ çrijayavarṇamāḥ |

B

1. atha çrisuryavarmnāsi—
 mātranvayodī)tas Uasya
 2. roshānalād dhruvaṃ çambho—
 kāntopamāṃ nayan dhvā
 3. tejasvibhūbhṛijījtaye
 çavir antardadhe çāilāḥ⁷
 4. dhūmo yasyādhyare dharmnvā—
 naivāmalinavad vyoma
 5. kṛiṣṇāgrāhī kulahite
 vuktam yo pī arjunayaçāḥ⁹
 6. aho votharvvanishṇāto
 vavan(dh)va niçcalaṃ lokā—
 7. pāṇinīvanate vidvā—
 purārthotpālāne dravye
 8. yatīrttir ekavikrāntā
 trailokyaṃ vridayā¹⁰ viṣṇu—
 9. vīhātāvudhī yodho vanditāṅghrīr mmaheçai—
 s samadbikadhishāṅçer vāhuvīryyoddhuraçāḥ
 nratīçavaravadvīdyegarodhī¹¹ svadharmam
 surapatir iva samrād¹² vonvaçāç çhāntavādham |
 10. çri-śūryaparvatasthasya
 kavīçvaraç çrutadhana—
- t sāmṛād⁵ rājanvatidharah

 r anaṅgaṃ vikshya manmatham
 u(īr)ṇmame)ṇ u⁶
 yaçya yāno bhīyā dhruvam
 gajavyājenā vā⁸
 n dhuran dhṛitavato bhuvah
 yaçopī khvātābhūbhṛitāṃ
 pātayan bhīṣṇam āhaye
 bhīmasenohitāstrakṛit
 yoçāsaktamanā bhṛitam
 n niççeshān saptatantubhīḥ
 n nitarām apī sattamaḥ
 jātim utsṛijati sma yah |
 ced ākraṃsyat purā dhruvam
 r nākraṃsyat tat trivikramah |

¹ Il y a une faible trace de l'n souscrits.² Lire *purusha*.Lire **an/ka*.Lire **çthāç*.Lire *samra-d*.Je restitue **hu ā grahena vam*.⁵ Lire *çula*.⁶ Je restitue *vū t shuh*.Lire **yaçā*.Lire *vridayā*.¹⁰ Lire **ryadvad*.¹² Lire *samrad*.

11. kavīcvaras samāvṛitto
bhāgīneyīm udavaha—
12. tadbhāgīneyas saṃcuddhaḥ
tasya hotā kṣhītipate—
13. yathāvat saṃskṛitas tīrthā—
yodhyaḡishṭhāciraṃ samya—
14. vālyataç çishṭasamayo
yokarod guruççrūshā—
15. arthyaṃ vaktrasahasreṇa
bhāshyārtham vyavṛiṇod yas tu
16. dravyaṃ vidhāya sāmānye
dharmaśādhānavit prokto
17. sarvvaçāstreshu yogajñā—
(ni)tyaṃ ratopi çīle yo
18. iddhārtharatnaçāstrāvdhī—
krodhādījvalano jādyā—³
19. santānas satrasārviya—⁴
yatrodarke samudite
20. udayādityavarmmātha
kīrttiyotsnābhir urvīndra—
21. yoshito vapushā yodhā—
lokān çhaktiā dvijān dānaiḥ⁵
22. guṇaikaṛāçidhaureya—
(ma)ntṛibhiç cakravartitve
23. vīkshya madhyasthabemādri—
antassvarṇādriṃ akaro—
24. tasmīn svarṇādriçikhare
prāsāde kālādhautaṃ ya—
25. rājñoditoditas tena
uvayujyata gurur vīkshya
26. trailokyatilake çāile
sa çuklaç çuklapakshēṇa
27. atha çriharshavarmmāsi—
sodaryyas svarggatau bhūpa
- vittavidyāyaçasvinaḥ
c chrivāgīçvaramantriṇaḥ ||
kaviç çāṅkarapaṇḍitaḥ
r abhyarbitataro dhiyā ||
c chavdaçāstrādivāṃmayam
g vihītotsavadakshīṇam ||
varṇī vrataparāyaṇaḥ
s trividhāguruvāsataḥ ||
pātāñjalir¹ asaṅçayam
tathaiçkyena vismitaḥ ||
viçshe guṇakarmmaṇī
yopi tarkke kaṇādatav² ||
ç catuṣhkāleshu yogakṛit
yamenāvarttayad gatim ||
n pivato yasya kṛiṣṭnaçah
tamaç ca nu na mānase ||
ç çishṭaç çvaççreyasastutaḥ
jyāyastākoṭim adhyagāt || ⊙
kshoṇīndraḥ kshaṇādākaraḥ
vaṅçakshirārṇavebbhavat ||
n vīryeṇa vivudhān guṇaiḥ
vaçam yoçojayattarām ||
s svarggate sūryavarmmaṇi
yobhishicyata⁶ sattarāḥ ||
jāmvudvīpaṃ surālayam
t svapūṇiṃ sparddhayeva yaḥ ||
dīvye jāmvūnade rucā
ç çāivaliṅgaṃ atīshṭhipat⁷
dhīraç çāṅkarapaṇḍitaḥ
satrasatkṛitatām inām ||
svarṇnālīṅgasya yājakaḥ
tenāyujyata bhūbhṛitā ⊙ ||
d anuḥ harshayan prajāḥ
udayādityavarmmaṇaḥ ||

¹ Lire *pātāñjalir*.

² Lire *kaṇāda*°.

³ Lire *jādyā*—.

⁴ Lire *satrasar*°.

⁵ Lire *dānair*.

⁶ Pour *yobhishicyata*; l'augment sup-primé sans nécessité métrique.

⁷ Lire *atīshṭhipat*.

8) tasmīn rāpyebhishektā vāp mantrībhīḥ sṭhāpāyām āsa	guruḥ caṅkarapaṅḍīṭhā vaṅśiṭho ¹ raghavaṃ yaṭhā
20) grāhātum aṅkad rāja- nandinīm gān tu yo dvandva-	ṅaktīvarair na gādhijāḥ vrīṭṭyā tāir vyaṅgam anāyat
30) kalitāpajvarārttāḥ prā- ratujatikriyāvuktya	k siddhisārādhikāḥ prajāḥ yaṅ ṅāntīm prapayattarām
31) kṣhomeyaro mahimabhīr bhuvanepy atulyo mānvayā puruḍhasam avāpya sa ṅaṅkarākhyam amuhnikāhikasamībitasiddhikoṭi-	
32) n dhaumyaṃ yu lliṣ-ṭhīra ² ivātisukhena lebhe	
33) saptadevakulāmātrivaṅcajo caṅkaraṅ civikavanitān nīmāṃ	bhūḍharatravapurohito yaṭiḥ so līṅḍ dviradaleṅcaṅkare

TRADUCTION.

A

1. Je medite sur l'essence, . . . resplendissante, par delà les ténèbres, qui, pénétrant ce (tout) et non (touchée par ce (tout)), se manifeste dans le . . . monde.

2. l'être omniprésent qui, (tout a tout) habitant et quittant la demeure³ et passant ainsi sans cesse de la jouissance à la délivrance, brille comme le soleil à travers un nuage.

3. J'adore l'époux d'Umā, qui porte en (son propre) corps sa bien-aimée tout entière⁴, qui, à la fois père et mère de tous les êtres, propage, omniprésent, sous nos yeux même la vie universelle.

4. Je révère le (dieu) aux quatre visages⁵, qui, lui, ne cesse de veiller pour la sauvegarde d'une (nouvelle) création⁶, quand il aperçoit que Vishnu s'est endormi avec Crī sur la mer de lait.

5. Adoration à l'ennemi de Vīra, qui, manifestant sa force supérieure,

L'oe *vaṅśiṭhe*

L'oe *vadhokṣī'ra*.

kṣhetra = la demeure (de l'atman) •

oe qu'il) • (de lui dans chaque être.

³ Je décompose *kaye asam*. Bien que *Ca* soit représenté moitié homme, moitié femme. *Devi* n'en est pas moins présente

tout entière dans la personne de son époux.

Brahma

Srīṣṭīrakṣhava peut aussi être rapporté à Crī, • la gardienne de la création •

Mais dans ce cas on s'attendrait plutôt à *rakṣhī* qu'à l'abstrait *rakṣhā*.

anéantit, sous la forme d'une femme¹, les Daityas adversaires des habitants du ciel.

6. Je salue Sarasvatī, l'oie sans tache, difficile à saisir dans sa grâce mobile, qui aime à se jouer dans le pur Mānasa de la parole².

7. — Il fut (un homme) du nom de Punnāgavarman, de grande puissance, engendré par Rudravarman en Narendralakṣmī, comme Guha (le fut) par Īṣvara en la fille de la montagne³.

8. Éminent par la valeur et les autres (qualités), parce qu'il était capable de protéger la vie des hommes dans le combat, il fut, pour cela, appelé par les sages Punnāgavarman⁴.

9. Par lui fut établi avec ses pleines limites le village du Saptadevakula, en une terre donnée avec ses champs et ses habitants⁵ à la troupe de (ses) ancêtres⁶.

¹ Lors du barattement de l'Océan, Viṣṇu se transforma en femme pour soustraire l'amṛita, le breuvage d'immortalité, aux Daityas qui s'en étaient emparés. (*Mahābh.*, I, 1146 et s.) Ce barattement de la mer de lait, auquel il est si fréquemment fait allusion dans ces inscriptions, est figuré sur un des bas-reliefs d'Angkor Vat. Le bas-relief a été publié par Fr. Garnier et, récemment, par M. J. Moura dans son *Royaume du Cambodge*, t. II, p. 289.

² *Sarasvatī*, l'épouse de Brahmā et la déesse de l'éloquence. Les flots du discours sont assimilés ici à ceux du *Mānasa*, un des lacs sacrés de l'Himālaya, séjour favori des oies sauvages, et la déesse est elle-même comparée à un de ces oiseaux, qui sont chez les Hindous, comme le cygne chez les Grecs, un des symboles de l'inspiration. La métaphore est d'autant plus complète, que *mānasa* signifie aussi « ce qui vient de l'âme, pensée », et que la fin de la phrase peut encore se traduire « dans la pensée limpide devenue parole ». Les stances 1-6 de l'invocation sont adressées au brahman, à Īṣva, à Brahmā, à Viṣṇu, et à leurs trois çaktis.

³ *Guha*, le dieu de la guerre, fils de Īṣva et de *Pārvatī*, la fille de l'Himālaya.

⁴ *Punnāgavarman* est expliqué ici comme signifiant « un nāga pour la protection des hommes ». L'étymologie est certainement fictive. À l'origine, ces noms en *varman* sont des composés possessifs, signifiant « qui a tel ou tel dieu pour protecteur ». À la longue, *varman* semble être devenu une sorte de nom de famille. Ainsi *Viravarman*, *Udayādityavarman*, *Jayavīravarman* doivent probablement se traduire : « le Varman qui est un héros, . . . qui est un soleil levant, . . . qui est un héros victorieux ». De même Punnāgavarman ne peut signifier que « le Varman qui est (fort comme) un nāga mâle » ou « le protégé du nāga mâle ». Cf. le nom plus simple et assez fréquent de *Nāgavarman*.

⁵ Ou simplement « avec tout l'ensemble de ses champs ». Mais le nombre de fois qu'une terre est donnée avec des *dāsa*, des *dāsī*, des *kiṅkara* (cf. par exemple la stance suivante), ne laisse aucun doute sur l'existence au Cambodge d'une sorte de servitude de la glèbe.

⁶ Littéralement « à la fourmière des piṭhis. » Comme on ne peut traduire « transmise par les ancêtres », et que, d'autre part, le don d'une terre aux mânes n'est guère admissible, il faut entendre que

10. Dans le village appelé Rudrâlava, par lui fondé et rempli de serviteurs, il fit faire et ériger un *inga* dans lequel reside *çri-Bhadreca*.
11. De plus, il le¹ dota richement de temples et d'autres (édifices) et y fit creuser un vast² étang décoré d'une façon ravissante.
12. La mémoire et à la ressemblance de son père, qui était une portion (incarnee) de Vishnu, il établit pieusement sept images de Vishnu, dressées en divers lieux, (comme autant de gardiennes) puissantes de la terre.
13. Rendant manifeste² par ses hommages le Çambhu résidant à Divadapura³, ce puissant l'érigea dans le parvis (du sanctuaire), dans toute la majesté divine, avec l'exacte reproduction de la forme propre (du dieu)⁴, en même temps que, sous les traits de sa mère, il dressa une image de Devi, qui dut abandonner quelque chose de son incomparable grandeur.
14. Né dans la lignée de la mère de celui-ci, fidele observateur de la coutume approuvée, sachant mener de front le devoir, les affaires et le plaisir, une bénédiction pour tous⁵ par la plénitude de ses nobles qualités.
15. Vint ensuite un serviteur chéri de *çri-Jayavaman* dans sa résidence du mont Mahendra, lequel (issu) de cette race de maîtres savants, fut le chef des porte-ventails (du roi).

cette terre avait été successivement donnée aux ancêtres de Punnagavaman. Je n'ai même donnée sur ce *Saptadevakula* « la race des sept dieux ». Si le *pravara*, l'invocation des ancêtres, ne comportait pas cinq noms au plus, on pourrait songer à sept pitris déesses et placés à la tête du *kula*. Mais il se pourrait que l'origine de la dénomination fut à chercher moins loin que cela et que celle-ci fût due simplement à ces sept images du Vishnu que, d'après st. 12, Punnagavaman fit ériger en divers quartiers de son domaine. Le nom aurait passé de la terre à la famille, et serait ainsi bien postérieur à Punnagavaman. Cf. *Narada-sasana* chez Hiouen-Tsang, II, 365.

¹ C'est-à-dire le village.

² Littéralement « faisant ouvrir les yeux à l'esprit épanouie ». Avant l'érection de l'image, Çiva résidait bien à Divadapura, mais il y était invisible.

³ « La ville des éléphants ».

⁴ *Savhitrañjara* peut aussi être rapporté à *mâtrirûpâñ* : « il érigea, avec les attributs de Devi, une image de sa mère, ou celle-ci était représentée exactement, sous ses propres traits, et ou, par conséquent, la majesté de la déesse n'avait pu être exprimée qu'imparfaitement. » Mais il n'est impossible de rapporter *nija* à l'érecteur même de ces images et d'admettre que celui-ci se soit représenté lui-même sous les traits de Çiva en même temps qu'il donnait à sa mère ceux de Devi. C'eût été manquer aux convenances, à la fois envers le dieu et envers sa mère. De toute façon et même avec cette restriction, il y a là une donnée intéressante et neuve pour l'histoire de l'iconographie des religieux neo-brahmaniques.

⁵ *Sarviva* est un mot rare. Cf. B, 19. La stance, qui, exceptionnellement, est sans pronom, est construite avec la suite.

16. Serviteur fidèle, habile politique, l'âme sans orgueil au sein de la faveur, il reçut du roi dans diverses parties de sa propre contrée de nouvelles terres en sus (de celles qu'il possédait déjà).

17. Né dans la lignée de la mère de celui-ci, un (vrai) Vāsudeva¹ pour ses ennemis, vint (ensuite) le glorieux Vāsudeva, le protecteur puissant de sa race.

18. De çrī-Indravarman, le maître des hommes et de çrī-Yaçovarman aussi, il fit exécuter les commandements, expert dans la politique des rois.

19. Nés dans la lignée de la mère de celui-ci, trois hommes excellents, fermes dans le devoir, protégèrent (ensuite) leur race et en défendirent comme il fallait l'intermittable prospérité.

20. Sous le règne de çrī-Harshavarman, puis de çrī-Īṣānavarman (et), selon l'ordre de succession, de çrī-Jayavarman, ils remplirent leur office.

21. Des trois, celui qui tenait le premier rang², (n'avait qu'une pensée :) « Ayant fait sa demeure de mon âme, Īva est mon refuge³; » et (pour cela,) il fut appelé Manaççiva.

22. Favori du roi Rājendrarvarman, il lui donna pour reine la fille de sa sœur, la belle, vertueuse et ravissante Prāṇā⁴.

23. Deux fils de sa sœur, magnanimes, instruits dans tous les çāstras, il établit prêtres de deux lingas de çrī-Rājendrecvara⁵.

24. (Également) distinguée par sa lignée, par sa conduite, par ses talents, celle-ci⁶ (fut) ensuite, Rājendrarvarman étant mort, chef des secrétaires intimes⁷ de Jayavarman.

¹ Kṛiṣṇa.

² C'est-à-dire l'aîné. Ces « trois hommes » ont dû être frères; car ces inscriptions prennent soin de ne pas mêler ensemble des générations différentes. Cf. les « cinq hommes » de st. 26.

³ Je rapporte le deuxième pāda au sujet de la proposition régie par *iti*, parce que l'explication du nom propre se dégage ainsi plus nettement. Cf. les noms analogues de *Manaççivāya*, *Pūjaçiva* dans l'inscription de Bassac, st. 8 et 15. Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, sept. 1880.

⁴ C'est ainsi que je crois devoir traduire, et non « il épousa Prāṇā, nièce de Rājendrarvarman ». Sans parler de l'expression *svānuṅṅa vyadhāt*, on remarquera que

l'aîné des trois personnages aurait été bien mieux pour épouser la nièce de Rājendrarvarman (866-890 çaka), après avoir servi sous les trois premiers des quatre prédécesseurs de ce prince, dont le deuxième régnait en 832 çaka. — *Abhiramāṅgī* paraît être ici une expression toute faite, avec le sens du simple *abhirāmā*.

⁵ C'est-à-dire de deux lingas de Īva consacrés au nom du roi Rājendrarvarman associé sans doute au culte du dieu. Cf. 12, 13 et XVIII, D, 27.

⁶ *Prāṇā*.

⁷ Le sens n'est pas douteux, mais la forme *abhyantaralekhinām* est embarrassante. Pour que le vers soit juste, il faut que l'avant-dernière soit longue. On doit

25. [Quant aux] deux (autres membres)¹ de cette race de maîtres savants, poètes tous deux, de la plus brillante intelligence, ils furent employés par çri-Ixavarman comme prêtres de Hemacrîngeça².

26. De haute renommée et issus de la lignée de la mère de ceux-ci³, furent ensuite cinq hommes, serviteurs favoris de çri-Jayavarman.

27. De ceux-ci, Kaviçvara, l'âme, adonné à une vie sainte et à de nobles pensées, fut proposé aux rites du feu sacré par çri-Jayavarman.

B

1. Ensuite vint çri-Sûryavarman, le monarque suprême et le soutien de la terre qui, en lui, fut de nouveau pourvue d'un roi, né dans la lignée de la mère de celui-ci⁴

2. Voyant que, par le feu de la colère de Çambhu, Manmatha était à jamais devenu sans-corps⁵, le Créateur retraçant sa chère image, daigna former lui-même ce prince avec amour].

3. Quand il se mettait en marche pour vaincre de vaillants rois, le soleil,

donc admettre, ou un allongement prosodique de l'i d'un thème *I-khu*, ou, ce qui paraît plus probable, un thème féminin *lekhi* avec la signification de *lekhi*. Quant au fait en lui-même, de femmes remplissant des fonctions de ce genre, il est confirmé par la relation chinoise, qui nous apprend qu'elles tenaient toute sorte d'emplois à l'étranger, jusqu'à celui de juge. [Nourcain, *Mémoires asiatiques*, I, p. 109, 114, 119.] Leur habileté dans l'astrologie est vantée page 125.

¹ Les deux neveux de st. 23.

² C'est-à-dire du Giva adoré sur le mont *Hemacrîngeça*. Nous avons déjà cette mention dans VI, B, 7.

³ Preux et ses deux frères.

⁴ C'est-à-dire de Kaviçvara. La rigueur, *tasya* « celui-ci » pourrait être rapportée à Jayavarman, et le vers se compléterait même très bien par *raçiaç çriçayavarm manah*. Mais il est plus probable qu'il s'

agit, comme dans le reste de l'inscription, la formule *mâtranyayoditas tasya* doit s'entendre comme établissant un rapport entre deux membres du *Saptadevakula* et que le roi Sûryavarman appartenait ainsi lui-même, par la ligne maternelle, à cette famille. Il est regrettable qu'on ne puisse établir ce point avec une entière certitude, car jusqu'ici la généalogie de Sûryavarman I est inconnue. Tout ce que nous savons, c'est que le successeur de Jayavarman V n'était pas son fils, et qu'entre ce prince et Sûryavarman I se placent au moins deux rois, *Udayadityavarman I* et *Jayavarman*, qui ne régnèrent à eux deux que quelques mois.

⁵ *Manmatha* « qui entraîne l'âme » et *Anaiçga* « qui n'a pas de corps » sont des noms de l'Amour. Sûryavarman est de même comparé à l'Amour dans l'inscription de Pre-akhian. [Kern, *Annales de l'Extrême Orient*, mai 1880.

sûrement par crainte, se cachait, et les montagnes, par suite de l'illusion (pro-
duite) par ses éléphants, semblaient ¹ [se mouvoir].

4. La fumée des sacrifices où il portait sans faiblir le fardeau religieux du
monde, n'obscurcissait pas seulement le ciel, mais aussi la gloire des plus illustres
rois.

5. Un (autre) époux de Kṛiṣṇā² pour (procurer) le bien de sa race, abattant
un (autre) Bhīṣma dans la bataille, il mérita la gloire d'Arjuna, (nouveau)
Bhīmasena au trait fatal³.

6. Ah! comme profondément versé dans l'Atharvan, il sut, (bien que) l'âme
uniquement occupée du Yoga⁴, s'attacher, (comme) un serviteur fidèle, tout
le monde sans exception par de septuples liens⁵.

7. Instruit à fond dans la doctrine de Pāṇini, en même temps que parfaite-
ment bon, il savait suspendre la valeur spécifique dans un terme employé mé-
taphoriquement (et, dans un individu procurant le bien d'autrui, il ne regard-
ait pas à la naissance)⁶.

8. Certes, si sa gloire aux courses incomparables⁷, s'était mise plus tôt à par-
courir ces trois mondes, Viṣṇu pris de confusion ne les aurait pas parcourus
de ses trois enjambées.

9. En possession de la sagesse des sages⁸, les pieds adorés par les plus grands
rois, aspirant à la position la plus haute⁹ et plein de confiance en la force de
son bras, il sut réprimer l'impétuosité de ses ennemis dont la violence était sans

¹ *vā* est employé ici dans le sens de *iva*.

² Littéralement « celui qui prit (la main
de) Kṛiṣṇā », c'est-à-dire *Yudishthira*,
l'aîné des cinq frères Pāṇḍavas, qui accom-
plit le premier la cérémonie de la prise de
main. *Mahābh.*, I, 7339-7341. L'expres-
sion comporte en outre le sens de « dévoué
à Kṛiṣṇa ». Les trois nous propres qui
suivent, pouvant aussi être pris comme
noms communs, donnent lieu, à leur tour,
à autant de jeux de mots : *bhīṣma* = un
terrible adversaire; *arjanayaçaḥ* = jouis-
sant d'une gloire éclatante; *bhīmasena* =
possesseur de redoutables armées.

³ Je décompose « *seno ahita* » : il y a la
une sorte d'antithèse avec le *kalahite* du
premier pāda.

⁴ Ou « l'âme indifférente à toute acqui-
sition »; peut-être « sans employer la ma-
gicé », allusion aux formules de l'Atharvan.

⁵ Tout le sel de la strophe paraît être
dans ce dernier mot, qui signifie aussi
« par ses sacrifices ».

⁶ La parenthèse donne le deuxième
sens de la seconde moitié de la strophe.
Les connaissances littéraires de Sūrya-
varman sont de même vantées dans l'in-
scription de Prea-khan, st. 5. Kern, I. I.

⁷ Et aussi : « d'une seule course, d'un
seul bond », par opposition avec les trois
enjambées du dieu.

⁸ Ou « ayant reçu en partage l'intelli-
gence d'un dieu ».

⁹ Et « à la parfaite intelligence ».

gale et, monarque universel semblable au souverain des dieux, il enjoignit à tous leur devoir propre sans rencontrer d'obstacle¹.

10. Par lui fut institué prêtre du linga de Cambhu érige sur le *çri-Surya parvata*, Kaviyara à la pensée pure, dont la science sacrée était la richesse.

11. Kaviyara, à la fin de son noviciat, épousa la fille de la sœur du riche, savant et glorieux ministre *çri-Vaigeyara*.

12. Le fils de la sœur de celui-ci², le poète accompli *Caṅkarapaṇḍita*, fut l'orgueil de ce même roi, hautement honoré par lui avec piété.

13. Dignement instruit par un maître légitime, celui-ci acquit en peu de temps tout l'art de la parole, à commencer par la grammaire, avec toutes les brillantes récompenses qui y sont attachées.

14. Des l'enfance il se conforma à la règle des gens de bien; comme novice, il se montra scrupuleux observateur de ses devoirs, pratiquant la triple obéissance envers le *guru*³, tant qu'il demeura auprès de son *guru*.

15. Il est bien naturel que, avec ses mille bouches⁴, *Patañjali* ait pu exposer parfaitement tout le contenu du *Bhāṣya*; mais lui, qui n'avait qu'une bouche, est merveille qu'il en ait fait autant.

16. Distinguant la substance dans le général et dans le particulier, ainsi que la qualité et l'action⁵, il fut proclamé maître dans l'art d'assurer les moyens du salut⁶, l'égal dans la logique de *Kaṇāda* lui-même.

17. Dans tous les castes, il connaissait l'exacte application des préceptes; dans les quatre âges, il pratiqua la parfaite dévotion⁷; sans cesse il trouva son plaisir dans la vertu, modérant sa marche avec le frein⁸.

18. Buvant à les épuiser les océans des castes, qui ont pour joyaux leurs

¹ Il y a là sans doute une allusion à l'ordonnance de *Suryavarman* sur les castes, cf. XV, B, 8.

² La montagne du Soleil avec allusion sans doute au nom de *Suryavarman*.

³ De *Kaviyara*.

⁴ L'obéissance en action, en parole et en pensée.

⁵ *Patañjali*, l'auteur du *Mahābhāṣya*, est regardé comme une incarnation de *Çeṣha*, le serpent à mille têtes, qui supporte le monde.

⁶ Ce sont les cinq des *padācaryas* ou catégories des *vaicēshika* ou ecclésiastiques de

Kaṇāda; le sixième, la cohésion ou adhérence, est indirectement exprimé par le tour de la phrase. La strophe résume en quelque sorte les quatre premiers sutras de *Kaṇāda*, Cf. *Vaicēshika-sūtra* 1-4.

⁷ C'est là le sens que parait avoir ici *Dharma*. C'est ainsi du moins qu'il est défini *Vaicēshika-sūtra* 2.

⁸ L'enfance, la jeunesse, l'âge mur et la vieillesse. Peut-être *yoga* a-t-il ici le sens de «convenance».

⁹ *Yama*; sous ce terme sont comprises les interdictions absolues de la loi au dire de Cf. XV, B, 14.

splendides préceptes¹, jamais dans son âme, ne purent s'élever ni le feu de la colère et des autres (passions), ni les ténèbres de la sottise.

19. Sa race sans cesse bienfaisante à tous par les sacrifices (qu'elle faisait célébrer)², toujours ferme dans le bien, dont on vantait la prospérité croissante, alors (seulement) que, en lui, se fût levé (en quelque sorte pour elle) la récompense (de tant d'efforts), atteignit le faite de l'excellence.

20. — Udayādityavarman ensuite, le roi de la terre, avec les doux rayons de sa gloire, naquit dans la race des maîtres du monde, (comme) la lune dans une (nouvelle) mer de lait³.

21. Il excellait à soumettre à sa volonté les femmes par sa beauté; les guerriers, par son héroïsme; les sages, par ses belles qualités; les peuples, par sa puissance; les brâhmanes, par ses largesses.

22. Porteur de la masse (en quelque sorte) concentrée des nobles qualités, (ce prince) d'excellente énergie, quand Sūryavarman fut allé au ciel, fut sacré monarque universel par ses ministres.

23. Voyant qu'au milieu du Jambudvîpa, la demeure des dieux, s'élevait la montagne d'or⁴, il fit faire, comme par émulation, une montagne d'or au centre de sa ville.

24. Sur le faite de cette montagne d'or⁵, dans un temple d'or, brillant d'un éclat céleste, il érigea un linga de Çiva honoré d'ablutions aux temps (prescrits).

25. Par ce roi, le sage Çāṅkarapaṇḍita, versé dans toute science, fut employé comme guru, à la vue de la parfaite efficacité de ses sacrifices⁶.

26. Sur (cette) montagne, l'ornement des trois mondes, cet illustre, dans la quinzaine fortunée du mois, fut institué prêtre de (ce) linga d'or⁷ par ce protecteur de la terre.

27. — Ensuite çrī-Harshavarman, un frère cadet né de la même mère, fut roi pour le bonheur des peuples, après qu'Udayādityavarman fut allé au ciel.

28. Et ce fut Çāṅkarapaṇḍita, en qualité de guru, qui le sacra et l'établit sur ce trône, de concert avec les ministres, comme Vaçishṭha (sacra) le descendant de Raghu⁸.

¹ L'Océan est le grand réceptacle des joyaux.

² Je lis *sarvēṅyaḥ*; cf. A. 14. *Sattra*, traduit par « sacrifice », a aussi le sens de « distribution d'aumônes ».

³ La lune sortit de la mer de lait barattée par les dieux.

⁴ Le *Meru*, qui s'élève au centre du

Jambudvîpa, le continent terrestre, dont le *Bhāratavarsha*, l'Inde, forme le secteur méridional.

⁵ Peut-être *Svarṇādri* est-il le nom propre.

⁶ Je lis *imām*, la langue classique ne connaissant pas *ina* adjectif.

⁷ La montagne et le linga de st. 24.

⁸ Rāma.

29. Le fils de Gadhin¹ ne réussit pas, par les moyens de la puissance royale, à s'emparer de la vache Vandini; mais lui, par ces (mêmes moyens pratiqués) selon la méthode des contraires², sut la réduire en son pouvoir.

30. Aux peuples que consumait auparavant la fièvre produite par l'ardeur (devorante) de Kali, ce (prince), qui réunissait en lui à un degré incomparable l'essence de tous les moyens de succès, procura le repos en faisant strictement observer les devoirs des quatre castes.

31. Ce maître de la terre, à la majesté sans égale en ce monde entier, ayant acquis pour purohita le vénérable Cañkara, obtint, à son extrême satisfaction, en la personne de ce sage, comme Yudhishthira (en celle de) Dhaumya³, la réalisation la plus haute de tout ce qu'on désire en vue de ce monde-ci et de l'autre.

32. Ne par sa mère du Saptadevakula⁴ et purohita de trois rois, l'ascète Cañkara a consacré cette image⁵, ainsi qu'un palanquin, au Cañkara du Divratadega⁶.

XVIII (7 a-d.)

PREA NGOUK.

Quatre parties, désignées par les lettres A, B, C, D.

HAUTEUR.	LARGEUR.
A, 1 ^m 00	A, 0 ^m 53
B, 0 99	B, 0 28
C, 1 10	C, 0 53
D, 1 10	D, 0 30

Dates 724, 973 et 988 (çaka) 802, 1051 et 1066 A.D.

Tout ce qui reste de cette inscription gravée sur les quatre faces

Vicramitra, qui, étant de race royale, essaye en vain de ravir à Vasishthâ la vache merveilleuse (symbole de la puissance brahminique).

En associant les contraires, la force et la faiblesse, etc.

¹ Le purohita des Pandavas.

² Du « ne de la race de la mère du Saptadevakula ». Dans ce cas, par cette « mère » faudrait-il entendre la Narendrakâshin de A 7 ?

³ Pour *nima*; cf. XI, A, 15.

⁴ La centree des éléphants (Cañkara est un nom de Çiva).

d'une stèle, est en çlokas *anushūbh*, à l'exception des six dernières stances de D, qui sont en mètre *çakkarī* de l'espèce *Vasantatilaka*. Les stances sont toutes divisées en leurs pādas : elles tiennent une ligne chacune sur les deux faces larges A et C, deux lignes sur les faces étroites B et D. Les deux dernières faces C et D ont seules conservé le nombre entier de leurs lignes; A et B en ont perdu chacune plusieurs dans le haut. Ce qui reste, se répartit ainsi : A, 51 çlokas en autant de lignes; B, 25 çlokas en 50 lignes; C, 56 çlokas en autant de lignes; D, 29 stances en 58 lignes : en tout 161 stances. L'inscription complète en contenait au moins une dizaine de plus.

Prea Ngouk, d'où provient la stèle, est un temple bouddhique dans le voisinage des prodigieuses ruines du Bayon, le « temple des quarante-deux tours » de Mouhot et de Garnier, à peu près au centre de la ville d'Angkor Tom. La stèle gît à terre, renversée auprès d'une statue moderne du Buddha.

Des quatre faces de la stèle, D seule est, à peu de chose près, complète. Elle est de plus, sauf un petit nombre d'endroits, dans un état remarquable de conservation, étant donné surtout la ténuité et le peu de profondeur des caractères, moins d'un demi-millimètre. Il en est de même pour ce qui subsiste de la face opposée B. Malheureusement, celle-ci est incomplète. Des lignes qui sont restées, les vingt-deux premières sont mutilées, les lacunes allant en s'élargissant vers le haut : de la première il n'est resté que l'extrémité d'une seule lettre. Les deux faces larges ont beaucoup plus souffert. C ne paraît avoir perdu entièrement aucune de ses lignes; mais les dix-neuf premières sont plus ou moins mutilées et l'ensemble est si fruste que la lecture en est très difficile. La comparaison minutieuse de l'estampage de la Société asiatique avec les deux doubles déposés à la Bibliothèque nationale a permis pourtant d'arriver au déchiffrement à peu près complet de cette face, qui, sans ce secours, n'aurait pu être lue en entier. Quant à la face correspondante A, elle est à peu près perdue. Une moitié environ a disparu jusqu'à la dernière trace, et l'autre est si effacée, par suite de l'usure lente de la pierre, qu'à pre-

mieux, vu elle ne vaut guère mieux. Il faut de bons yeux et beaucoup de patience pour distinguer parmi les rayures de la pierre ce qui reste de ces caractères si frôles, qu'on dirait traces avec la pointe d'une aiguille et qui, par leur structure même, se confondent si facilement les uns avec les autres, pour peu qu'ils soient endommagés. En plusieurs endroits, par suite de l'ablation lente de la surface environnante, il semble même que ces caractères primitivement graves en creux, aient fini par paraître en relief, comme s'ils avaient été à l'origine enduits d'un vernis protecteur. Il se pourrait aussi que la substance de la pierre, mieux abritée dans le creux des lettres et ayant eu le temps d'y durcir, eut, par la suite, mieux résisté que les surfaces voisines à l'action des intempéries. Quoi qu'il en soit, si quelques caractères ont subsisté de ce fait, dans la majorité des cas il en est résulté une cause d'incertitude de plus, parce qu'il faut, dans le déchiffrement, tenir compte non seulement des reliefs, mais aussi des parties creuses des estampages. Si, malgré ces conditions défavorables, j'ai eu devoir donner une transcription de ces fragments où pas une ligne n'est demeurée entière, c'est qu'ils nous fournissent, avec des débris de généalogie, quelques indications qui pourront servir ailleurs et que, au point où en est cette étude, il n'est pas encore permis de rien dédaigner. Quant à la traduction, je me suis décidé à l'ajouter, parce que j'y ai vu le moyen le plus simple et le plus court de commenter un texte pareil.

L'inscription a été gravée en commémoration des victoires et des fondations pieuses d'un *senapati* ou général en chef. A tout entier et le commencement de B sont consacrés à la généalogie de ce personnage. Cette généalogie, que l'état du texte ne permet pas de reconstruire même approximativement, était, autant qu'on peut encore en juger, donnée en grande partie, comme celles de XV, peut-être même entièrement, comme celle de XVII, dans la ligne féminine. On voit de plus qu'elle s'est croisée avec la généalogie de la maison royale. Les membres de la famille ayant en outre, pendant une longue suite de générations, tenu des charges à la cour, le document a dû

contenir une série notable de noms de rois, qui la plupart ont disparu. Dès le début de A, nous trouvons la mention du souverain qui monta sur le trône en 724 (*çaka*)¹. Le nom, en cet endroit, ou n'était pas donné, comme dans XV, B, 2, ou a disparu. Mais, comme nous savons d'ailleurs que cette date est celle de l'avènement du prince qui transporta la résidence royale sur le mont Mahendra, nous voyons que l'espèce de chronique par laquelle débutait l'inscription, commençait, elle aussi, à ce mémorable événement. L'auteur de ce transfert est appelé ailleurs *Jayavarman (II)*². Ici il paraît avoir été désigné par le titre ou surnom de *çri-Prithivînarendra*³, et c'est probablement d'une fille de ce roi et d'une princesse de famille brâhmanique appelée *Ambujanetrâ*, que descend le héros de l'inscription. Les autres noms royaux que fournit le document, sont ensuite celui d'une *mahishî* ou reine principale *Narendralakshmi*⁴, et ceux des rois *Indravarman*, *Yaçovarman*, *Harshavarman I*, *Jayavarman IV* et probablement *V*, et *Suryavarman*, pour lesquels il suffit de renvoyer à la liste générale dressée par M. Bergaigne. Ce n'est qu'à la troisième ou à la quatrième ligne conservée de B, qu'est introduit le héros de l'inscription, le *senâpati Saigrâma*, au service d'un roi dont le nom a disparu et n'est plus représenté que par la finale *varman*. Mais, comme le reste de l'inscription paraît former un récit continu allant de 973-988 (*çaka*) et où il n'est plus question d'un changement de règne, ce prince doit avoir été *Udayarkavarman*, qui, d'après XIX, occupait le trône en 988⁵.

¹ Cf. XV, B, 2. Remarquer l'identité des deux *pâdas*.

² Par exemple XVII, A, 15. Cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 181.

³ Cette identification est très incertaine, vu l'état mutilé du texte. Ce qui me porte à l'admettre, c'est que la mention de l'établissement sur le mont Mahendra, qui est caractéristique de Jayavarman II, revient encore plus loin et que ces inscriptions évitent avec soin de mêler les règnes. Mais

l'argument est sujet à bien des objections. Le nom paraît deux fois, A, 8 et 12, et, la deuxième fois du moins, il ne se terminait pas en *varman*. La liste de M. Bergaigne ne contient pas ce nom : on n'y trouve qu'un *Narendravarmân* et un *Prithivîndravarmân*.

⁴ Cf. XVII, A, 7, et note 2 de la page 123.

⁵ A la rigueur, si *Udayarkavarman* était monté sur le trône tout à la fin de l'an-

Le reste de B est consacré au récit de la première campagne de Saṅgrāma contre un adversaire puissant du nom d'Aravindhārada, qui, en 973, s'était rendu redoutable dans la « contrée méridionale ». Le texte le décrit comme un roi, sans toutefois lui en donner expressément le titre. Nous ne savons donc pas s'il s'agit du chef d'un État rival ou d'un vassal insurgé. Le fait qu'Aravindhārada, après sa défaite, s'enfuit à *Campa*, fait supposer qu'il en était roi, mais ne permet pas de l'affirmer. Saṅgrāma, après sa victoire, se rend à un sanctuaire de Īva appelé *Rajatritha*.

C 1-16 relate ensuite les donations faites par Saṅgrāma à ce sanctuaire et à plusieurs autres, ainsi que ses efforts pour assurer la pacification du pays. Entre autres libéralités, on y trouve mentionné le don de deux domaines appelés *Kavoḥ* (ou *Kamvoḥ?*) et *Jraṅgan*, ce dernier fait en Caitra, c'est-à-dire en mars ou en avril, ainsi que la fondation de trois āraṃas. Le reste de C contient le récit de la seconde campagne de Saṅgrāma, sa victoire sur un chef rebelle du nom de *Kamvāa*. Ici, en effet, il s'agit bien d'une rébellion : Kamvāu était, comme Saṅgrāma, un *senāpati* du roi. Il est tué dans la rencontre et le vainqueur va faire de riches donations à un sanctuaire de Īva situé sur le mont *Prithuḥāila*. Ces donations furent faites en māgha, c'est-à-dire en janvier-février de l'an 988.

Une troisième campagne de Saṅgrāma fait l'objet de D. Attaque à Prithuḥāila même par un chef ennemi du nom de *Śvat*¹, dont les antécédents ne sont pas mentionnés, Saṅgrāma est une troisième fois vainqueur. Il poursuit les débris de l'ennemi, le défait de nouveau en une localité appelée *Pracauvrairmyat*, où il fonde, dans cette même année 988, deux āraṃas consacrés à Īva Bhadrēcvara. Une dernière rencontre a lieu dans le voisinage d'un sanctuaire de Mādhyā, en un endroit désigné comme « la limite de *Jala* et d' *Amalaka* »². Après

née 988, les événements relatés pourraient appartenir au règne de son prédécesseur, qui était probablement *Harshavarman III*.

¹ Ce nom doit probablement se pro-

noncer *Ślout*, peut-être *Ślūt*. Cf. Aymonier, dans le *Journal asiatique*, avril-juin, 1883, p. 444.

² Cf. p. 171, note 3.

avoir fait également des donations à ce dieu, Saṅgrāma retourne auprès du roi, auquel il remet les captifs et le butin. Le roi le félicite de sa loyauté et veut lui rendre les richesses conquises : le général les refuse et obtient qu'elles seront employées à l'érection d'un linga d'or en l'honneur de Īva et du roi.

Au point de vue de la rédaction, l'inscription se partage en deux portions très distinctes. Toute la partie narrative est conçue en un style épique qui fait de ce document un *unicum* dans la longue série des inscriptions sanscrites. On ne saurait refuser à ces morceaux le mérite d'un certain souffle poétique. La langue en est belle et limpide; la recherche des assonances y est poussée assez loin, sans trop d'exagération toutefois, et rien, sauf peut-être la répétition fastidieuse, après chaque nom propre, d'un déterminatif signifiant « nom, appellation », n'y trahit une rédaction faite en terre étrangère. Ce qu'on reprocherait plutôt à ces morceaux, c'est d'être des pastiches trop fidèles des modèles hindous. Sensiblement différentes sont les parties qui traitent des donations. Non seulement la rédaction en est abrupte et embarrassée, avec ses phrases mal construites, sur un type uniforme, où le gérondif fait office du verbe fini, mais le vocabulaire n'en est pas non plus à l'abri de tout reproche¹. Le détail de ces passages étant par lui-même obscur, la traduction en est fort difficile, et celle que je donne est loin d'être toujours certaine.

A

1. gg . . .
.
2.	vedadv(i)giriñājyabhāk
.
3. ndr. s tra ² —	samā strī mallikālvayā
.

¹ Les précédentes inscriptions ne présentent quelque chose de semblable que pour les dates, qu'elles expriment par des

ellipses barbares, inusitées dans les documents épigraphiques de l'Inde propre.

² *strī*?

4. . . . dha r̥m̥ma
 stakslam̥
 5. . . . ma dh̥usudanasadvīprah̥
 tasyam̥ ajjanat̥ putram̥
 6. ha riçarm̥mā mato rājño
 damodarasya sāvitri
 7. ca tvāras sūnavas tasyah̥
 carumetre striyau soma—
 8. . . . rajyabhogasambhārah̥⁸
 vidhina ca çripr̥ithivi—
 9. . . . hantau⁹ tu purushau
 tatpr̥itya pr̥apatu v̥nurvā—
 10. mahendragirim̥ arudhe¹⁰
 pr̥apuh̥¹⁰ cam̥pr̥ināma puram̥
 11. {sā ta tram̥vujanetrakhyā⁷
 madedd̥h̥akhyān̥ ca ruciraṇi
 12. . . . pavitrasam̥jñān̥ ca
 patin̥ ca çripr̥ithivi—
 13. gatabhāvākhyo⁹
 anvitā kanya—
 14. nareṇḍralakṣmī rudrāṇi
 çavākhyā—
 15. nareṇḍralakṣmīkā rājño
 malishī
 16. a sau sugatabhāvākhyo
 iva çri—
 17. dur̥damānāṇi dvidīndraṇam̥¹¹
 daruṇabhikhyo
 18. ajm̥n̥ cam̥ūpati dhirau
 vikr̥antavishayasthitam̥

 pr̥ājño rājapurohitah̥
 sāvara
 lan¹ cāmaracāriṇām̥
 patu sā
 v̥m̥vujanetrike
 çarm̥ma
 putrin̥ tām̥ am̥vujekshikām̥
 narendra
 paurushāṇi kshat̥ravallabhaū
 ūpurañ ce
 dh̥arendre tenuvāvinah̥
 puram̥⁶ ca
 putrin̥ pr̥āpa pavitrikām̥⁸
 devavra
 svasriya
 narendro

 subhadrā

 gandhākhyās te

 vapushā bhāgya

 rapakesarisam̥jñ . . .¹⁰

 girā rājño rataḥ punnah̥
 ta

¹ St. 22, où l'expression revient, foudnit *ma/ha*.

² La première syllabe doit avoir été *sa* ou *sam̥*.

³ *ma hantau*.

⁴ Lire *arudhe*.

⁵ Lire *prapuh̥*; le caractère suivant ne paraît pas devoir être lu *pati*, ce qui justifierait le visarga.

Lire *puram̥*.

⁷ Il y a une très faible trace des deux premiers caractères.

⁸ Ou *tām*.

⁹ La comparaison avec 16 suggère *çri-gata*.

¹⁰ *sam̥jñakhyā* ou un autre cas du mot *ke* ou *kan*.

¹¹ Lire *deul*.

	. . . yātāṇi kulais sārddha—	m āruḍbhaṇi kshuādharottalam
19.	. . . çailatalaṇi prāpya muakrivasnāma navagrāma— m adhyāsātāṇi kulais s[aba]
20.	vi . . . yān ¹ ajitān anyai— grāmaṇi saṅgrāmataḥ prāptaṇi	[s]. saṅgrāmābhikhyam ² ā . . .
21.	subhadrāvallabh. vāmi ³ . . . tra bhārātīti strī— r vviradharmamāṇṇitām . . . ³
22.	çīndravarmnāvani pate— . . . dharmamāṇṇitākhyās ⁵ te	ç mūlaṇ cāmaracāriṇ[ām]
23.	[kā]ntān ra(tno)rusaubhāgyātī prājyaī rairūpyabhogais ⁶ te çīndravarmma
24.	çris tu keçavaṇiprastra ⁷ moṃṇnāmā çriyaçovarmma— kshumābhṛitaç cā
25.	vaiṣṇava çriharshavarmmadevasya bhārātī
26.	vrihaspati ya . . . çrijayavarmmakshmā— dharasya
27. vi . . . vrahmalokasya unī
28. çacatyasū
29.	tatsuta navātmanjās suvibh nobha . . .
30.	çrī amṛiteti pumāṇsas te saudaryyās ⁸ snigdhamānasāḥ
31. çūraç çrijayavarmmeça— sainyeças sadyaçā bhuvī
32. dvidindrān ⁹ a(nva)yāt senā— patiç çrijayavarmanṇaḥ
33. sodhika rājnaḥ parito dvādaçāçamat

¹ vijayān? ou vishayān?² Lire °bhikhyam.³ Le deuxième mot est certainement svāmi; mais on ne sait à quel cas mettre le premier, °vallabha.⁴ °tām[udhiḥ]?⁵ Le tā de °amṛitā° est surmonté du

signe de l'i, ce qui fait un groupe impossible. Au commencement du pāda je restitue [vīra]°.

⁶ Lire rairūpya°.⁷ °strī?⁸ saundaryyāt?⁹ Lire dvid°.

34.
35.
36.
37.
38.
39.
40.
41.
42.
43-45.
46.
47.
48.
49.
50.
51.

¹ Lire *sannārya*?

Tres incertain.

² Un des estampages paraît porter **bhūdhānavaṇ*, ce qui comporterait du moins un sens. Mais les deux autres ne

. *samī sammataḥ*
vikhyāto vīdyava bhuvī
. *ryorimarddane*
vallabho dhvajinipatīḥ
s soshlabhākhyotivallabhaḥ
bha. *bhuvanādhipaty*
. *saunārya*¹ *āsīta sū*
pra. *gandhasamjuakān*
. *so navatmajān*
*kenāmnā*² *priyadarṣanām*
. *ḥ* *ḥ* *ḥ* *ḥ*
. *ndrābhasānavān*³
. *ādānāma.*
.
jagat ṣaṭaganodayā
.
. *vā*
.
.
. *khyātavīryyaśampadā*
.
*vujjasadrājavallabha*⁴
.
*bhubibhā*⁵ *ī mahī.*
.
padmāya.
.
n manombhojarnhā samam
.
lokāhlādalasadyuti hḥ
.

permettent pas d'adopter cette lecture.

⁴ *tujjasad*? A la fin il faut restituer *h* ou *m*.

⁵ ? Tres efface. Il manque une consonne avant l'i.

B

1.
.	tattv.
2.	saritsa
.	ssahasajñān tu
3.	yaviyān a
.	† guṇair bhāgyāḥ
4.	varmaṇaḥ cāptabhīṭya
.	ç cāmarenaḥpacāra . ¹
5.	çarvvi ² virostrakovid[ah]
.	k saṅgrāmākhyo mahāma . ³
6.	ç çāstrāṇāṃ moksharodh . . . ⁴
.	savyavāmena sostra . ⁵
7. [anā]yapratīmo yuddhe	parair api puraskṛitāḥ
. . . . ⁶ vārjuno veti	bhuvī viro na tatsamaḥ
8. rthaparo viro ⁷	vīrāribhyas sura(st)riyaḥ ⁸
[jesh]yan svāgatya tāñ chaktyā	prajihīrshūn di(çon)ayat ⁹
9. rājñā mahāvīryyo	mahāsenāpatikṛitāḥ
[raksha]ṇ[ç] rājalakshmyā yo	lokānāñ cātmataḥ prati
10. [āsi]d rāmādrirandhrāir yyo	dvidindro ¹⁰ durddamo mṛidhe
[ara]vindabradābhikhyo ¹¹	dāruṇo dakshīṇāpathe
11. ç ¹² çāstrārthavid dhīro	vaçī viravalo vali
[sa] ¹³ dṛipto dakshīṇāçāyāṃ	dhāmnā dadhrerddhamedinim
12. devathpaikhphasgñāñlamḥspot ¹⁴	kḥmoññavaddhyapurādayaḥ ¹⁵

¹ °pacāra[kṛit].

² Lire *garvoi*.

³ mahāma[tih] ou °ma[hāh].

⁴ °rodh[ane] ou °rodh[ayoh].

⁵ sostra[kṛit] ou nu équivalent.

⁶ On ne peut guère songer ici qu'à Karṇa ou à Kṛiṣṇa : or le premier est impossible à cause de la trace du caractère final. Je supplée par conséquent [yaḥ kṛish-ṇo].

⁷ [yo dharmā]rthaparo? ou [yo svāmya]rthaparo?

⁸ Effacé.

⁹ Effacé.

¹⁰ Lire *dvid*°.

¹¹ Restitue d'après st. 25.

¹² [dhanu]ççāstrā°?

¹³ Ou [yo].

¹⁴ La première syllabe douteuse; mais cf. C, 22, où elle est certainement *de*. A la fin du pāda, au lieu de °spot, on peut aussi lire °rspet.

¹⁵ Lire °avadhya°; cf. VI, A, 4; XI, 18 et 23.

- vāthapa hartum ajitā
 13. sarxvepi pravārā vīryyai—
 valaughāis savalārātīm
 14. dhvastanekamahāsene—
 prāṇamvadhīpatin cāha
 15. prasaktīm kuru rajendra
 caktoṣmi tava caktyājan
 16. ityuktas teṇa rājendro
 sādhu sādhy iti ho vīra
 17. ityuktas savalas sena—
 prāṇitāḥ prayayau tūrṇam
 18. gatva vairāḡaṇān ugrā—
 nijagada girā vāḡmī²
 19. dhmadhūmadhivajan³ dhvasta—
 sparddhavaṇṇ⁵ aciran nācaṇ
 20. dharitri vīrabhūpendra—
 samrakṣhaṇākṣhamāḥ kveti
 21. durvuddhe cen mṛidhe dhṛiṣṭāḥ
 mṛityuṇṇ prāṇeshyatodya tvāṇ
 22. itsukto durmmadoriṇdro
 pracandaḥ⁶ pratyuvāceda—
 23. ma ma bhāyaya yuddham hi
 kṣhamam imān cāspṫapatīm⁹
 24. pratyuktavaty arātindre
 nirdagdhan dvishadindraidhā—
 25. soravindabradābhikhyo
 saṅgramakhyo druterindre

¹ Lire *yayudhure*.

² Écrit d'ordinaire *vāḡmī*; l'orthographe employée ici, et *G*, 40, est celle qu'enregistre Panini, V, 2, 124.

³ Lire *prītanā*?

⁴ L'apicidé avait d'abord place l'ū de *dhama* sous l'm de *dhama*; il s'est ensuite repris et l'a effacé.

La forme régulière serait *sparddhamaṇṇ* ou *parddhan*, il est peu probable

rājāna yuyudire¹ ripum
 r vyapurdhāmāyudhāis svakāḥ
 nibhantun nācaṇan raṇe
 cyare tasmīn maharīpau
 saṅgramākhyacāmūpatīḥ
 durjavan tam ripum paraiḥ
 vijetun maṇṇ niyojaya
 bhṛiṣṭas tam pratyabhāshata
 kuryyāṇi kāmam yathamatam
 patīs saṅgrāmanāmadhṛit
 yatrāiṇdrotidurdhamaḥ
 n nagendran iva durgaman
 bhūṣhmaya pṛīthanadhīpatāḥ³
 dvīshatkakṣhan dharapatel
 lapsyase caḷabho yathā
 pāḷeyan kvasi katarāḥ
 mohaṇ nomaṇḍa manyase
 pratīkṣhasva kṣhaṇan tvīsham
 mamesho r' durnivaritām
 mṛidhe drīḍhāparakramāḥ
 ū candadaṇḍāṇ⁷ camūpatīm
 viddhy asphūtajayam⁸ pura
 tasmaṇ no mavamānyase¹⁰ ||
 saṅgrāmākhyena dussabāḥ
 n vanavahnir¹¹ vyākīryata ||
 drutaḥ campapuraṇ gataḥ
 rājatīrthevyaraṇṇ yayau ||

que la signification soit celle du causatif

⁵ Lire *pracandaḥ*.

⁶ Lire *caṇḍa*.

⁷ Lire *asphūṭa*?

⁸ Lire *asphūṭa*?

⁹ La construction avec l'indicatif est irrégulière. Peut-être y a-t-il là une assonance cherchée, une sorte de rime avec la fin de st. 20.

¹⁰ Lire *vāṇa*?

C

1.
. ya	tejahpuñjam ivātmanah
2. t
tatsthīyai çambhubhaktas sa ¹	rucirau mattavāraṇau
3. m
kavoḥ ² bhūmiñ caturdāyai— ³	r daçabhis trapubbhājanāḥ
4. ddhame
svaçilpanirmmitaṃ kānta—	m āçramaṃ çubhalakṣaṇaiḥ
5. tena tu
snāpīte snānasambhārai—	r natas tatteçvareḍiçat
6. d daçaçatair ggvām
dāsaiḥ pūjāṅgayogyāni	pratyahaṃ yāny akāraçat
7.	sārdhamaṃ saīnyaic camūpatih
durvṛttinām narānāñ ca	çāsane ksmādharopari
8.	prayātemitatejasi
suradviṣho yathā tasmī—	n rāghave daṇḍakānanam
9. —	n tīvropadravabhājīnām
vīpakshadhvaṣyamānānām	sa samṛiddhiṃ punar vyadhāt
10. prāpya	tatrāntargṛibam ādadhe
rairūpyarāñjitāmbhoja— ⁴	vitānenopaçobhitam
11. thatīrthasya	saṃçīrṇasya nirambhasaḥ
bhūyo gabhīraçubhrāmbha— ⁵	ç çobhate tat tadojasā
12. ktaratas ⁶ tatra	vīpulām vīdadhe samām
īçvare çuddhabhaktir yyo	ruciraṃ mattavāraṇam
13. taiç çuklacaītrādau	candravāre sisādha ⁷ saḥ
jraiṇanbhūmim ibhendreṇa	jane vraḥvalayāhvaye
14. drāṇmāmasakule	mahiṣendradvayena ca

¹ Après sa il semble qu'il y ait la trace d'un caractère : si elle n'est pas accidentelle, elle ne peut guère être que celle d'un *d* ou d'un *n*.

² Le premier caractère est incertain; peut-être faudrait-il lire *kaṃvoḥ*. Le *visarga*, qui serait irrégulier en sans-

crit, relève de l'orthographe khmer.

³ Incertain.

⁴ Lire *rairūpya*°.

⁵ Par défaut d'espace, l'*i* de *gabhīra*° est appliqué sur la consonne.

⁶ Incertain.

⁷ *sisādha*?

1. rācadvīrhatpatāi rūpya—
 2. pātī ena⁷ bhinnāṅga—
 3. tītrāṅgamāṅ gīvābhyaṅga—
 4. snāpa yīlvevaṅ snāna—
 5. smāi rairūpyabhogaṅ ggo—
 6. 7. 8. carotīrūrīta—
 9. ūro virah kaṅvaunama
 10. 11. vāmahāvīrīhitamāha—
 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

bhajanena trikṛttina⁵)
 vīśhāṅgāṅ vīśhākair vyadhat
 tatakodak⁶ sa caṅgamam
 sambharair aditanataḥ
 sahasraṅ caṅgamau mūda
 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

lire rūpya—.

La lecture, peu nette ici, est corrigée par 52 et 56.

Au-dessus du groupe *ttre** il y a comme la marque d'un *ṅ*.

lire *taṭāka**.

lire *rairūpya**.

lire *ca*.

lire *radītan*.

Le *ṅ* le *royya* est appliqué sur le consonne

⁷ Le *ṅ* *epide* avait d'abord écrit *mānushas*, qu'il a ensuite corrigé.

⁸ Il y a une légère trace d'un *irāma* au-dessus du *tt* de *caṅmat* : en tout cas il faut en placer un en cet endroit ou ailleurs, pour que le *pāda* soit juste.

⁹ Lire *bhātāḥ*.

¹⁰ Lire *kā*.

¹¹ Lire *bhātā*.

¹² Lire *dhīpāḥ*.

¹³ Lire *tishṭha*.

28. sādaraṣ taṃ sa nṛpatiḥ
sushthu ¹ satyam vaco jāne
29. itiritaṣ sa saṅgrāma—
tūrṇam yayau sa savalo
30. vīropi savalo vairī
pakṣhīndrēdrād asūm mokṣṭuḥ
31. tadā senāpatipati—³
anvīyāya prabārepsu—
32. pṛithuḥcailāciyam prāpya
datvā ⁵ rairūpyanāgendrā—⁶
33. pradhāvann apy asusthīyai
saṅgrāmākhyam pratiyayau
34. dṛiṣṭvā paraṣparaṃ hṛiṣṭau
abhīdudr(uva)tur vviran
35. svavāhṇavalavīryyeṇa
tayos senādhipatayaḥ
36. he nātha he mahāvīra
virasyāmushya vikṣhepa—
37. ity uktvāstradharaṣ sarvve
vathāpraviṇāvīryyam prā—
38. preṅkhatkhatgacatagṇiṇā—⁹
gatāgatair ubhayato
39. vairīṇas ¹⁰ subhatāc ¹¹ cātā—
sāndrasaktāsradiḡdhāṅgā—
40. saṅgrāmākhyas sa vairīndra—
udārābhīr ggabhīrābhī—
41. duṣṭacitta kucāritra
kena gantā bhayān mukto
42. tishtha tishtha ¹⁵ mahāvīra

pratyuvāca camūpatim
yatheshṭan te tathaiva me ḥ
nāmā bhūyo natonataḥ
yatrarīndrotidurjayaḥ ḥ
vīryyavit pritanāpatēḥ
mālyavān ² iva diggataḥ
s saṅgrāmākhyo valādhipatiḥ
s savalangham mahārīpum ḥ
samyag ārādhyā so ⁴ dhīyā
n arīndrāptim ayācata ḥ
kālapāceṇa pācītaḥ
yuyutsus savalo ripuḥ ḥ
jihīrṣhū vijayaḥriyam
tau yathā rāmarāvāṇan ḥ
dvandvayuddhāiṣṭhīn api
praṇatā idam avruvan ḥ
vīramācu ⁷ raṇam prati
samarthān naḥ prayuṅkṣhva bhūḥ ḥ
mṛidhe tatpuratas sthītāḥ
g ⁸ pranukṣan te prajahrīre ḥ
cūlacaktyādiḡcastrakāiḥ
didyute dyanr drutaṃ punaḥ ḥ
c cicyirenekato mṛitāḥ
s saṅgīnaḥ cṛīṅgīno yathā ḥ
n dhanushpāṇim upasthitam
r vvāgmī ¹² gīrbhīr abbāshata ḥ
cīram ¹³ anvēshito mayā
mattoḡpīndrasamācṛitāḥ ¹⁴ ḥ
mayī vīryyam pradarcaya

¹ Lire *sushthū*.

² L'i est appliqué sur l'a.

³ La lecture paraît être ° *patīmati*—, ce qui est possible; mais il est plus probable que le petit trait qui distingue l'n du p est ici accidentel.

⁴ Pour *sa dhīyā*, afin de faire le vers.

⁵ Lire *datvā*.

⁶ Lire *rairūpya*°.

⁷ Lire *vīramā*°.

⁸ Lire *prā—k*.

⁹ Lire *preṅkhatkhatgā*°.

¹⁰ Lire *vairīṇas*.

¹¹ Lire *subhatāc*.

¹² Cf. B, 18.

¹³ Lire *cīram*.

¹⁴ Peut-être ° *pīndram samā*°.

¹⁵ Lire deux fois *tishthā*.

- tvadvīryavyaktam udyikshya
 13. ityukto visinito garvī
 ma bhishavyasya ma vira
 14. esha tikshnac¹ çarac çighra
 yamakshayaṃ praṇeshyan tvāṃ
 15. bhāshnam ubhāv abhāshetaṃ
 praspardibhavadhyanavata—
 16. kaṃyannanātiricire
 çaran sandhaya sāniveçā—
 17. sa sāniveçac çarais tikshṇai-
 vaivarshañ ivadrīndro
 18. svaradhbhir iva vabuyasra—
 sa çroçivavakshas tu²
 19. tikshṇeshubhīḥ kshataḥ kshoṇyā—
 çukroçocçair anucarā—
 20. yamakshayaṃ gaterindre
 suras sarve pare bhīṣṭaḥ⁷
 21. pratvāgatas tu samprāpya
 praṇamya daṇḍavad bhūman
 22. tatree taracçrīgāraṃ⁸
 rūpyaṃ pañcacaçakāṭṭī—
 23. acītiparimāṇākaṃ
 kṛṇtaṃ shodaçakarshapaṃ¹⁰
 24. bhūribhogīndrabhogabha—
 dolayānaṃ māyūreṇa
 25. aṣṭaṣṭānavabhīḥ kṛṣṇya—
 dattva mātṛe laṃyaṃ amnyai
 26. rūpyaṃ¹² pañcapanapatra—¹³
 vedan¹⁴ tridaçakāṭṭiṅ ca

- neshyāmi tvāṃ yamakshayaṃ
 sa viraḥ pratvāca tam
 vīryam drakshyasi meçirāt |
 m utpṛiṣṭas splutapanurushaḥ²
 caṭṇa cen nivāryatām |
 bhāsham anyonyabhāshat
 n dhanur lavdhavalaṃ yudhī |
 çāpe cetassamān nate
 daṃshçrādan sa cakhaṇa tam
 r dhīṣṭapushpair³ ivāhataḥ
 na cakampe kadācana |
 japtais satpattribhīs tribhīḥ
 çatruṃ aḇṇ⁵ khaṇat samam
 n dvīshan napatitaḥ⁶ kshaṇam
 n vedanaṃ vedayam iva
 savale savaladhiḥ
 jayaçavdaṃ samaṃ jaguḥ
 pṛithuçailaḥṭitaṃ çivam
 soḷāt tasmai svam ātmana
 bhogībhogabhanīradam
 sakaraṅkaṃ pratigrham
 nikaçakanakormnikām⁹
 nanāratnopaçobhītām
 cobhītoḥhayatomukham
 svarṇadaṇḍaçalākina |
 maghomanuinarake¹¹
 vartvaçānmo dhanāni nuḥ |
 pñān tāmrpratigrham
 pañcaniṣkaṇe ca mādhavaṃ |

¹ Lire *tikshnac*.

Lire *sphuṭa*.

*vishṭa**?

Lire **grīvavakshasa*; on ne peut guère admettre le composé comme un accusatif adverbial.

Lire *açr akhaṇat*.

Lire *upatitah*.

Lire *hrishta*.

⁴ Pada incertain.

⁵ *nikasha**?

⁶ Lire *shodaça*?

⁷ Le commencement du pada tres efface : la troisième syllabe peut être lue indifféremment *ma . pā . shū . hu*

⁸ Lire *rūpyam*.

⁹ Lire **pañcaputtra*— cf. D. 16.

¹⁰ Cf. D. 16

D

1. tatra yūthapanātho
ekadā dehinān dūrā—
2. eshosau slvatsamāhvāno
mahotsāho mahāmāyaḥ
3. siddhikārābhūdhānonya—
saṅantībhuvanāhvāno¹
4. ekaikopī svavīryeṇa
kaṇvaunāmādhiko yuddhe
5. sa senādhipatiḥ ḥṛtvā
yūthapān suvibhājyācū
6. dṛṣṭvā sadāyudhoddhṛṣṭam
līlayābhūlalāpocai—⁷
7. mabac citram aho vīra
prāg adya tu mṛigo rāja—
8. ityuktas tena savala—
dhṛṣṭyēna vacasovāca
9. mṛigo garvvī mṛigapate—
ḥṛtvā tvadbhujavīryān ta—
10. parasparavivade tu
ḥṛaḥaktyādiḥaṣṭraīs ta—
11. vānair⁸ anyaiḥ ca cicheda
samaṃ saṅgrāmasaṃjñonyā—
12. dūrāt pradhāvato vānā—¹⁰
kṣhaṇaṃ prodvīkshya sabhayā—
13. dvīsbataḥ pradrutān prāṇā—
sa senādhipatiḥ ḥṛimā—

sthītavān tatithas¹ tī²
d viçyataç çuçruve vacaḥ³
mahāvīryyotidussaha[h]
kūṭayuddhetikauçalaḥ
s subhata⁵ sodarānujaḥ
vironyo raṇadornmadalaḥ ||
svavalaughena garvadvṛit
kleshṭā lokāntalīprabhaḥ⁵ ||
vācas⁶ tad anukampayā
vijetun tān samabhyayāt ||
slvatsaṃjñāṃ savalaṃ valī
ç caturo raṇaraṅgavit ||
sīṅho mṛigayate mṛigam
sīṅhaṃ mṛiga(yate) svayam ||
s slvatsaṃjñāḥ prītimān paṭuḥ
camūpatim abhītavān ||
r abhītohañ ca dū(rata)ḥ
d drashṭum sāksāt praçāmi vaḥ ||
slvatsaṃjñās sa valādhipam
tsaimikan nicakhāna ca ||
cāpajyān tasya sadbhujau
n siddhikārādīkān bhatān⁹ ||
ñ dīptadyutisamaprabhān
t tepalāyanta çatravaḥ ||
n moktukāmān diço gatān
n senābhis tān samanvayāt ||

¹ Le premier *t* est retourné, la boucle à droite et peut aussi être lu *k*.

² La consonne disparue était probablement *th*; quant à la voyelle, elle peut avoir été *e*, *ai*, *o* ou *au*. Je lis *tithe*; mais il doit y avoir quelque corruption dans le pāda. Faut-il lire *kathitasthītau*?

³ Lire *subhata*s.

⁴ Il faut lire probablement *saçānti*°.

⁵ Leçon possible, mais bien peu probable; je corrige *lokān kalīprabhaḥ*.

⁶ Lire *vacas*? le gémitif pourtant n'est pas sans exemple. Dans ce cas, il faudrait joindre *tad* à *anukampaya*.

⁷ Lire *līlayā*°.

⁸ Lire *vānair*.

⁹ Lire *bhatān*.

¹⁰ Lire *vānā*—.

14. praçauvairammyatpramaṇaṁ tu
dujāyarijanaṁ jetu — samprāpya pūtanādhipāḥ
n tatrasthān avyavāsa¹ tam
15. aśhāshānavabhūir bhūmīḥ
sadhīta tūtkūmīmūla—² praçauvairammyatpradeçake
pushpanūlakhyadehinoh
16. rūpyapatrapūtenaśṭa—³
tanrapratigrahaīr vvedai— paçenaikatulais tatha
sh śhasthībhis sadvīhatpatāih⁴
17. tatrāçramaṇ cūbhāv ādhyau
sadvimānāv⁵ ivanītau tena bhūmībhuvyaṇḍ divāḥ
18. eṣībhadrocyaraçambhaṇ tau
dasanaṁ ca dvīçatakam sadbhaktya gosahasrakam
vīçakam⁶ soditātmana⁷
19. tatas tatsthan arūḥ jīva
dhrīṣṭas sa savalāsena— kṛtvā sarvaṇi yathoditam
patīs tān punar anvīyāt⁸
20. jalamalakasandhana—
sametyaradhya sudhīya mādhyau dhyajinīpatīḥ
dhāmnāsasthāḥ jahara tān
21. haraye caturayoga— u sodād rūpyapatrigraham
yugaṇ pañca kadāhakan⁹
22. madhavaṇi snāpavitvā sa snānabhogaīr natodīçat
çauraye gosahasraṇi tāni sarvaṇi cātmanā
23. lokatītapadanaṁ ca dhairyaṇi cchīṅgalair⁹ vvaaddhya dhairyaṇi sonukampaya
dharabbhartredita dvishah
24. kṣhoṇībhūṭāḥ kṣhitīm imāṇ rūpāvakena
pluṣṭāḥ cīraṇ praçamayauṇi iva viprakīrṇam
vasvamy anekavidham ahṛitam eṣha dikbhya—¹⁰
s sadbhaktaye bhūṭīm adād avamndranathe
25. eṣha kṣhitīyarapatīḥ praṇataḥ jīvaīṇ
senadhīpaṇi karṇmayardramana vabhāshu
virendra he mama hitaṇ tava karṇma yuktaṇ
tad vīratam anupamaṇ mayī bhaktīm aha
26. sauyvan dhanan tava hṛitaṇ puṇar¹¹ aharetha—
ç çemāṇi me tava vasūni hī kalpitāni
tvadbhaktayotirucira ramayanti nityam

Lire *adhyavāsa*²

Ou *tūtāt*. Le nom étant probable-
ment sanscrit, il faut lire *tūtātī* ou *tūt-
ātī*.

¹ Lire *rūpya*.

L'ide *d* est applique sur la consonne

² La lecture apparente est **shānāv*

³ Tres efface. L'expression numerique
est incorrecte.

⁴ Lire *anvayāt*.

⁵ Lire *kaṭāhakaḥ*.

⁶ Lire *chrūkha*.

⁷ Lire *dīghya*.

⁸ Lire *punar*

- mām eva nedriçavasūni vasūpamañjaḥ ||
 27. vīreçvaro nṛipam uvāca kṛipā kṛipātma—
 ñ cen me suvarṇamayal(iñ)gagateçvare te
 sūkshmantārātmani dhanāni hṛitāni bhaktyā—
 s sāphalyam adya mama kartum imāni dicyaḥ ||
 28. kṣhoṇipatiḥ praṇamatā pṛitanādhipena
 pratyukta evam anucintya cirād uvāca
 vādhañ mahābhatapate¹ tava bhaktir idri—
 k pūrṇenduvimvarucirā prathitāyugāntāt ||
 29. yodhādhipo yudhi kṛitārijayodhigantum
 bhūtiṃ kṣhitau kṣhitibhṛitā bhanitas² tathaivam
 vaddhāñjaliḥ praṇata utthitavān prasanna—
 s tacchāsanaïr iṭha³ raghur nūitarāñ rarāja

TRADUCTION.

A

1.
 2.qui obtint la royauté (en l'année désignée) par les Vedas, deux
 et les montagnes⁴,
 3. une femme semblable à la femme de.....appelée Mallikā

 4.situé dans le district parcouru....du nom de Stukslā,
 5. L'excellent brāhmane [Ma]dhusūdana, le sage purohita du roi, engendra
 avec celle-ci deux enfants.....

 6. [Ha]riçarman, estimé du roi, la souche (d'une race) de porteurs du chasse-
 mouche⁵, (et) Sāvitrī, l'épouse de Dāmodara,
 7. De celle-ci (vinrent) quatre enfants,....deux femmes aux yeux de lotus⁶,
 aux beaux yeux,Somaçarman.....

¹ Lire °bhaṭa°.

² Lire bhañitas; la langue classique ne connaît cette racine que sous la forme bhañ.

³ Lire ïva.

⁴ Les 4 Védas et les 7 montagnes : ensemble 724; cf. XV, B, 2.

⁵ Ici et st. 22, où l'expression revient, il vaudrait peut-être mieux traduire « chef des porteurs de chasse-mouche ». Mais je n'ai pas d'exemple de mūla employé dans ce sens directement, sans préparation.

⁶ Épithète ici et dans la stance suivante, mais nom propre st. 11.

8. Avec tout l'appareil de la magnificence royale et conformément à la loi, çri-Pṛithivîarendra... prit (ou donna) en mariage... cette fille aux yeux de lotus.

9. Quant aux deux fils... puissants, à qui leurs exploits avaient valu la faveur du roi, ils obtinrent de l'armée de ce prince la ville de Vuurvyañ... ..

10. Le maître de la terre étant monté sur le mont Mahendragiri, eux¹ le suivant, obtinrent la ville de Camprî et la ville... ..

11. Et voici que cette Ambujanetrâ eut une fille, Pavitrika² et une autre brillante de beauté, nommée Madeddhâ³,... Devavrata... ..

12. Et celle appelée Pavitra⁴,... çri-Pṛithivîarendra... .. au fils de sa sœur... .. et son... époux... ..

13. ... appelle [Su]gatabhâva... .. une jeune fille douce de... .. Subhadra... ..

14. Narendralakshmî⁶,... Rudrâni... .. les nommes... .. çava⁷ et Gandha... ..

15. Narendralakshmika... .. reine principale... .. fût par sa beauté le bonheur du roi... ..

16. Ce Sugatabhâva⁵,... .. comme... .. appelé çri-Rañakesari... ..

17. Vainqueur des princes ennemis difficiles à dompter... .. le nomme... .. daruṇa⁸ fut ensuite rejoui par la parole du roi.

¹ Eux, au pluriel doit s'entendre de toute la famille.

² Lecture incertaine. Je le prends comme nom propre, à cause du *pavitra-samjñā* du vers suivant.

³ «Enflamme de volupté» ou «Merveille de volupté». Peut-être *Mālendha* «qui enflamme la volupté». La lecture est incertaine, mais le nom n'est certainement pas modeste. Je suppose qu'il s'agit d'une deuxième fille d'Ambujanetrâ, qui aurait épousé Devavrata.

⁴ Nous avons là un nom de femme avec terminaison masculine ou plutôt neutre, ce qui est contraire aux recommandations des castres (*Manu*, II, 33). Peut-être en

était-il déjà de même XV, B, 3) ou paraît le même nom (et 4. Cf. le nom propre féminin *Tartha* (*Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 178). Pavitra désigne tout ce qui sert à purifier.

⁵ Je suppose *śaśrīyāyā*; mais le mot pourrait être aussi un cas du féminin *śaśrīyā*, «fille de la sœur». Le commencement du troisième pada est très incertain.

⁶ Cf. XVII, A, 7, et la note 2, p. 123. Au vers suivant, le nom a la forme d'un diminutif d'affection.

⁷ Peut-être faut-il lire *Çiva*. Cf. st. 37, ou ces noms reviennent.

⁸ Ce nom a une physionomie bouddhiste.

⁹ Ou «un terrible renom».

18. Ces deux généraux expérimentés. suivirent¹ avec leurs familles le monté sur le faite² de la montagne.

19. Ayant atteint le plateau de la montagne. ils occupèrent avec leurs familles un district de neuf villages du nom de Mnak Rivas³.

20. [Ayant remporté] des victoires non remportées (jusqu'à là) par d'autres, [ils obtinrent]⁴ un village acquis après combat et appelé (pour cela) Sangrāma⁵.

21. L'époux chéri de Subhadrā seigneur⁶. . . . une femme du nom de Bhārati⁷, [océan] (d'où sortit) l'amrita du devoir des héros⁸.

22. du roi çrī-Indravarman. . . . les [fils de celle-ci] appelés [Vīra], Dharma et Amṛita (furent) la souche (d'une race) de porteurs du chasse-mouche⁹.

23. Ceux-ci [obtinrent de] çrī-Indravarman de beaux. ornés de superbes bijoux, avec de riches dons en or et en argent.

24. Quant à Çrī, épouse du brāhmane Keçava du nom de Moṃṃ¹⁰. de çrī-Yacovarman, le protecteur de la terre.

25. de Vishṇu du roi çrī-Harshavarman Bhārati¹¹.

¹ Je supplée *avayātām*.

² *Uttala* n'est pas dans les lexiques.

³ La première lettre *m* est douteuse. Pour la séparation des mots indigènes, je n'ai d'autre guide que l'emploi du *vīrama*; je tiens compte aussi du *visarga* et de l'*anusvara*. *Navagrāma* peut aussi signifier « nouveau village ».

⁴ A la fin du vers, je supplée *āpatuḥ*.

⁵ *Saṅgrāma* signifie « combat ».

⁶ La relation des mots de ce *pāda* demeure incertaine. *Svāmi*, qui paraît avoir l'*i* bref (peut-être aussi tout le premier *pāda*) formait sans doute le commencement d'un composé dont la fin se trouvait au *pāda* suivant. *Sabhadrāvallabha* est aussi un des surnoms d'Arjuna.

⁷ Ou « une femme dont on disait, c'est une autre *Bhārati* ». Ce nom revient st. 25. Si *strī* est réellement un singulier, comme

cela est probable, la leçon est fautive, le nominatif singulier étant *strī*.

⁸ En supplant *āmvullih* à la fin du vers; je vois là un jeu de mots sur les noms propres de la strophe suivante, lesquels désigneraient les fils de cette femme. L'*amrita*, le breuvage d'immortalité, sortit de l'océan baratté par les dieux.

⁹ Cf. la note de st. 6. Le génitif du commencement du vers doit avoir dépendu d'une expression signifiant « par la faveur de, au service de ».

¹⁰ Le composé peut être aussi bien masculin que féminin. Remarquer le mélange de noms sanscrits et de noms khmers, et cela dans une famille à prétentions brāhmaniques. Ces *vīras* du Cambodge ne paraissent pas avoir été bien scrupuleux à l'endroit de la pureté du sang.

¹¹ La déesse ou une personne réelle ?

26. Vrihaspati¹, du protecteur de la terre, çrī-Jayavarman
 27. du monde de Brahmā
 28.
 29. Le fils de celui-ci², neuf enfants nés de sa personne
 30. Çrī «c'est une immortelle», ainsi (pensaient) ces hommes
 ravis de sa beauté³.
 31. héros, chef des armées du seigneur çrī-Jayavarman,
 jouissant d'une gloire excellente par (toute) la terre.
 32. le général de çrī-Jayavarman suivit les chefs des ennemis.
 33. lui de supérieur du roi de tout côté douze,
 il se reposa.
 34. célèbre par (toute) la terre pour sa science.
 35. pour la destruction des ennemis, chef des armées et favori
 du roi çrī-Sūryavarman⁴.
 36. du nom de Soshlabha⁵, favori très cher de ce le
 maître de la terre.
 37. cette excellente femme enfanta les nommes Çiva pra
 et Gaudha⁶.
 38. neuf enfants nés de sa personne La nommée Ne en
 fanta au nomme Ke⁷ une fille d'aimable aspect.
 39. général en chef de ce roi,
 du nom de ndra.
 40-45.
 46. par la plénitude de son héroïsme (partout) célébré, (chef
 des) armées de ce
 47. son fils, l'excellent favori du roi,
 48-49.
 50. Ce soleil s'étant levé, en même temps que le lotus de l'espérance⁸,

¹ Un personnage réel ou le guru des dieux?

² Ou «de celle-ci».

³ Ou «les hommes ravis de la beauté».

⁴ Peut-être *Soshlabha*, ou, en prenant la première syllabe pour le pronom, *Ash-tabha*.

⁵ Ce nom se trouvait déjà à la st. 17.

⁶ Très effacé, peut-être y avait-il **nām-*

nām. Dans ce cas, il faudrait traduire, «une fille nommée Ke».

⁷ Doit s'entendre de l'espérance des amis ou des sujets du roi compare au soleil levant. Peut-être ce roi était-il *Udayadityavarman II*, le successeur de *Sūryavarman*. (Cf. XVII, B, 20. *Udayadītya* signifie soleil levant. On peut aussi songer à *Udayarkavarmān*, le troisième successeur

51. Heureusement levé avec toutes ses kalās¹, répandant, pour la joie du monde, ses gracieux rayons.....

B

1.
 2. quant au nommé..... ssah.....
 3. le cadet..... par ses mérites.....
 4. et serviteur habile du [roi çri-....]varman², le servant avec le chasse-mouche.

5. fier héros, habile aux armes, depuis longtemps illustre sous le nom de Saṅgrāma, de grande puissance.

6. prompt à lancer et à parer les coups et, comme l'Ambidextre³, maniant les traits de la (main) droite et de la (main) gauche.

7. Sans rival dans le combat, placé le premier par ses ennemis mêmes, proclamé (un nouveau) [Kṛiṣṇa] ou (un autre) Arjuna, nul héros sur terre ne l'égalé.

8. Héros tout dévoué aux intérêts....., quand il va conquérir sur de vaillants ennemis des femmes (dignes) des dieux, il ne les a pas plus tôt abordés, eux qui venaient eux-mêmes pour piller⁴, qu'il les disperse de force à (tous) les points de l'horizon.

9. [Aussi] ce (guerrier) de grand courage [fut-il] établi par le roi grand chef de l'armée, pour la défense de la Lakṣmī royale, dans l'intérêt des sujets et du (roi) lui-même⁵.

10. [Il y eut] (en l'année désignée) par les Rāmas, les montagnes et les cavernes⁶, un chef des ennemis difficile à dompter dans le combat, du nom de [Ara]vindhadrā⁷, qui (se rendit) redoutable dans la contrée méridionale.

du même prince, dont le nom a la même signification et prêterait à la même allusion.

¹ « Avec toutes les perfections » et aussi « avec son disque plein ». L'avènement du prince, tout à l'heure comparé au lever du soleil, l'est ici à celui de la pleine lune.
² Probablement *Udayarhavarman*; cf. p. 143. Le mot terminant le vers était **bhṛityaka* ou **bhṛityatā*.

³ Arjuna.

⁴ Ou « pour ravir ces femmes »; *saras-triyāḥ* peut être complément des deux verbes.

⁵ Cette construction de *prati* avec le génitif est rare. Peut-être faut-il traduire : « pour défendre la Fortune royale et les sujets, à l'égal du (roi) lui-même ».

⁶ Les 3 Rāmas, les 7 montagnes et les 9 ouvertures du corps; ensemble 973.

⁷ « Étang de lotus ». Les mutilations qu'ont subi les commencements de vers

11. Instruit à fond dans la science (de l'arc), habile, maître de lui-même, chef d'une armée de héros, doué d'une grande force, cet orgueilleux portait avec puissance, dans la région méridionale, (le fardeau de) la moitié de la terre.

12. Devatpalkhphas, Gñāñāp, Poh, Spot, Khmoññ, le chef d'Avadhya pura¹, ceux-ci et d'autres capitaines dépêchés² par le roi pour le dompter, combattirent cet ennemi.

13. Et à eux tous, malgré leur héroïsme, la force de leur corps, leurs (excellentes) armes et le flot impétueux de leur armée, ces chefs ne réussirent pas à abattre dans le combat cet adversaire et son armée.

14. Ce puissant ennemi ayant ainsi anéanti plus d'un chef d'une grande armée, Sangrama, le général, après s'être prosterné devant son souverain, lui dit :

15. « Procure-moi l'occasion, roi des rois, et cet ennemi difficile à vaincre pour d'autres, je suis capable, moi, de te le vaincre, si nous venons à mesurer nos forces; emploie-moi. »

16. Ainsi supplie par ce héros, le roi des rois, tout joyeux, lui répondit : « Très bien, très bien ! ô héros. Je veux faire selon ton désir. »

17. Ayant reçu cette réponse, le général qui porte le nom de Saṅgrāma, s'étant mis à la tête de son armée, après s'être prosterné, alla promptement la où (se tenait) ce chef des ennemis si difficile à dompter.

18. Ayant atteint les troupes redoutables de l'ennemi, aussi difficiles à approcher que les plus hautes montagnes, le général en chef, prompt à la parole, leur cria d'une voix terrible :

19. « En voulant lutter contre le feu de la puissance du maître de la terre,

1-10, ne permettent pas de reconnaître avec une entière certitude, en quel endroit il se trouve. Il s'agit de cet Aravindahrada. A la rigueur, quelques-unes des stances précédentes pourraient déjà lui appartenir. Dans ce cas, il eût été un serviteur rebelle, comme Kanyū.

Pour la séparation des mots indigènes, cf. la note de A, 19. Le premier mot est sans doute le sanscrit *deva*. Le dernier est évidemment le nom d'une ville, « la ville inviolable », et doit désigner le chef héritaire de cette ville. Notre langue food le exprimant ainsi; mais le sanscrit classique, en pareil cas, exigerait un dérivé

Il serait intéressant de savoir si parmi les noms khmers il s'en trouve aussi qui soient des noms de localités. Il y aurait en un indice que le nom de Saṅgrāma lui-même pourrait bien se rattacher à ce village appelé Saṅgrāma, dont il est parlé A, 20, comme ayant été acquis par les ancêtres du senapati. En tout cas, Aravindahrada a bien l'air d'un nom de lieu.

¹ Comme le roi paraît ne pas assister à ces combats, je vois dans *ajā* le participe de *aj*, dont le parfait se trouve C, 73. Autrement il faudrait traduire : jusque-là invincibles à la guerre, combattirent avec le roi cet ennemi ».

devant lequel les remparts des ennemis s'effondrent, tu trouveras promptement la mort, comme un moucheron.

20. — « Cette terre doit être protégée par un roi vaillant : qu'es-tu donc, toi qui trembles, qui es incapable de (la) défendre? ¹ — C'est là, misérable, ce que, dans ta folie, tu penses de nous.

21. « Insensé, si tu t'obstines au combat, regarde cette flèche impétueuse, difficile à parer, qui, à l'instant, va te conduire au trépas. »

22. Ainsi interpellé, ivre d'orgueil, le chef des ennemis qui jamais ne faiblit dans le combat, tout enflammé de colère, répondit ces mots au général qui brandissait ses armes :

23. « N'essaie pas de me faire peur; car ce n'est pas d'aujourd'hui, sache-le, que le combat est d'issue incertaine et que cette terre aime à changer de maître. Cesse donc de nous mépriser. »

24. Le chef ennemi ayant ainsi répondu, Saṅgrāma, pour consumer (tout) ce combustible d'ennemis, déchaîna le feu irrésistible de ses flèches.

25. Et Aravindabrada s'enfuit au plus vite dans la ville de Campā ². Saṅgrāma, après la fuite du chef ennemi, se rendit auprès de l'ġvara de Rājātīrtha ³.

C

1. la masse en quelque sorte de sa propre splendeur.

2. pour l'affermissement de ce., plein de foi en Ćambhu, il [donna] deux superbes et fiers éléphants.

3. la terre de Kavoġ avec dix vases d'étain de quatre dāyas ⁴.

4. un agréable āçrama, l'œuvre de sa propre habileté, réunissant (toutes) les marques favorables ⁵.

¹ Pour trouver ici l'opposition marquée d'ordinaire par le *kva* répété, il faudrait admettre un *saṃrakṣaṇā* féminin, possible assurément, mais que les lexiques ne donnent pas. Le sens serait alors : « toi qui es un lâche, comment saurais-tu la défendre? »

² Pour *Campā*, voir la note de XI, 8.

³ Je ne pense pas qu'on puisse prendre *rājātīrthavarāṃ* comme une périphrase signifiant « le roi ».

⁴ Ou « formant quatre lots »? Je ne sais que faire de ce mot, de lecture incertaine. Peut-être est-ce le nom d'une mesure? Ici et plus loin, dans les phrases construites sur le même type, je prends l'instrumental dans le sens copulatif : « tel objet avec tels autres, plus tels autres ». Mais il pourrait bien aussi exprimer la relation « au prix de tels autres ».

⁵ Les signes de bon augure, que détermine le *ġpaçāstra*.

3., le Seigneur avant été honore d'ablutions avec tout l'appareil requis, prosterné devant lui, il lui fit hommage [de ces dons].
4. avec mille têtes de bétail et des serviteurs, toutes les choses nécessaires aux cérémonies du culte, qu'il fit préparer chaque jour.
5. et pour la répression des méchants, le général avec son armée s'établit au haut de la montagne.
6. comme les ennemis des dieux, à l'arrivée de ce [nouveau] fils de Raghu à l'immense splendeur, dans [cette autre] forêt de Daṇḍaka¹.
7. [aux populations] éprouvées par de rudes assauts, que l'ennemi avait ruinées, il rendit la prospérité.
8. Étant arrivé à, il y établit une cella décorée d'une frise de lotus rehaussées d'or et d'argent.
9. Le bassin [du tirtha] de, qui était rompu et sans eau, brilla de nouveau, rempli, grâce à ses efforts, d'une eau profonde et pure.
10. la, plein d'une foi pure, il fit hommage à Śvara d'une vaste et unie, [et] d'un superbe et fier éléphant.
11. au commencement de la quinzaine claire de Caitra², un lundi, il contera la terre de Jraīṇan, plus un noble éléphant, à l'individu appelé Vraḍ Valava.
12. Et, pour son parent du nom de . . . drām, avec une paire de superbes buffles, trente grandes toiles, un vase d'argent de trois kaṭṭhis.
13. Avec une feuille,³ et vingt taureaux châtres, il établit la un agrama [et un autre] agrama au nord de l'étang contigu au [sanctuaire] de Civa.
14. Avant honore Śvara [d'ablutions] avec tous les apprêts requis, il lui fit hommage, prosterné devant lui et plein de joie, d'un millier de têtes de bétail, avec des présents en or et en argent, plus les deux agramas.

Daṇḍa, que donne le texte, est une variante connue de *Daṇḍaka*, la grande forêt du sud où Rāma séjourna.

Le sujet de la phrase était probablement quelque nom neutre, tel que *tataka*, mais moins qu'il ne faille le voir dans le composé du deuxième pada.

Mais avril. Pour la construction de la phrase, cf. D, 15. En général, dans ces procédés de donation, le style devient singulièrement *jupt*. On dirait des traditions liturgiques pour mot du cambodgien sans autre souci que de parler le

metre. Non seulement la relation des stances entre elles, mais la signification de chaque stance reste souvent obscure. L'incertitude s'aggrave, quand elle se complique, comme ici, d'incorrections et de lacunes.

Mot qui manque dans les lexiques et qui doit être le nom d'une mesure. Cf. 51 et 56.

Il s'agit probablement d'une de ces feuilles roulées en cornet, dans lesquelles on présentait des sommes d'or et d'argent. Cf. 56 et D, 16.

17. [Il y eut] un très illustre émissaire¹, habile favori du roi, vaillant héros du nom de Kaṇṇava, que le roi avait fait général d'armée.

18. Avenglé par l'éclat de sa grandeur et méditant en son cœur la ruine de celui à la puissante faveur duquel il devait cette grandeur, celui-ci sortit un jour de (sa) ville avec ses troupes.

19. Avec la force de son corps, ses (excellentes) armes, sa prudence, sa puissance, il était par tous estimé capable de dompter à lui seul la terre entière.

20. Ses troupes de grande vaillance, aux grandes armes, à l'héroïsme éprouvé, (s'avançaient) innombrables, distribuées à tous les points de l'horizon, sans qu'on en pût apercevoir la fin.

21. Avec ses légions impétueuses et bien armées, aspirant à conquérir tous les diex, (bien qu'il ne fût qu'un homme, il parcourut, semblable à Rāvaṇa, la terre (jusqu'à l'endroit) où se tenait le héros².

22. Devasrau, Vloṇ, Vnuṛ, Gaṇi, Ceṅsrau, Caṇṇatt, Rāññ, Kḥmoññ, ces grands chefs d'armée et maints autres grands capitaines du roi,

23. (Tous) de grande énergie, furent chargés par le roi de vaincre (cet) ennemi. Et l'ennemi les ayant vaincus, les poussa, les enveloppant³ en pleine bataille dans l'éclat de la victoire.

24. Ceux-ci tués, le roi des rois dit à ses généraux : « Les héros qui meurent fidèles à leur maître, sont servis par Lakṣmī, leur épouse céleste.

25. « Hâtez-vous (donc) sur l'heure, avec vos légions bien armées, ô capitaines ! » Ainsi interpellé, Saṅgrāma, le chef d'armée, fit cette réponse :

26. « Les dieux eux-mêmes, qui ont Indra à leur tête, ô roi, quelque prodigieuse que soit leur vaillance, ne soutiendraient pas un instant ton assaut dans le combat ; à plus forte raison de (simples) mortels.

27. « Sois tranquille, ô grand roi ; avec ta puissance, cet aveuglement d'Indra, si difficile à vaincre pour d'autres, c'est décidé, je vais l'anéantir. »

28. Et plein d'estime, le roi répondit au général : « Très bien ! Ta parole, je le sais, est véridique. Tel qu'est ton désir, tel est aussi le mien. »

29. Ainsi encouragé, Saṅgrāma s'étant une fois de plus prosterné, lui l'homme

¹ Il se peut que *cāro* soit la fin d'un composé et n'ait point ici le sens d'émis-saire ». On remarquera pourtant que, dans l'ancien Orient, ce rôle n'a rien de deshon-orant. Dans Manu et, en général, dans le Nitiśāstra, le *cāro* est un serviteur de confiance, qui est en rapport direct avec le roi. Dans le Rāmāyaṇa, c'est un dieu,

qui sert de *cāro* à Rāma et, dans le Shah-nameh, c'est d'ordinaire le chef ou le roi lui-même qui se charge de ce rôle.

² C'est-à-dire Saṅgrāma.

³ Je prends *samāja* comme parfait de *sam+aj*, parfait que Pāṇini n'admet pas, mais qu'autorisent d'autres grammairiens. Cf. *samajita*, B, 12.

altier, alla promptement avec son armée là où se tenait ce chef ennemi si difficile à vaincre.

30. Et, de son côté¹, le héros ennemi, avec toute son armée, connaissant l'héroïsme du général, pour sauver sa vie (des mains) de ce puissant adversaire, s'en alla au bout de l'horizon, semblable au (mont) Malyavat² (qui viendrait à se branler).

31. Aussitôt Saṅgrāma, le général en chef, avec les capitaines de son armée, poursuivit, désireux de le terrasser, ce grand ennemi aux troupes impétueuses.

32. Étant arrivé au [sanctuaire de] Īṣva du Pṛiḥuṇḍila³, il honora (le dieu, avec une dévotion parfaite, (lui) donnant de l'or, de l'argent, de nobles éléphants, et implorant (de lui) la victoire sur le chef ennemi.

33. S'avançant de son côté, pour son malheur⁴, enlacé par le lacet de Kāla⁵, l'ennemi, avec toute son armée, vint, désireux de combattre, à la rencontre de Saṅgrāma.

34. S'étant aperçus l'un l'autre, pleins de joie et impatients de s'arracher la splendeur de la victoire, ces deux héros coururent l'un contre l'autre semblables à Rāma et à Rāvaṇa.

35. Les voyant ainsi, avec la force de leurs bras robustes, ardents au combat singulier, leurs grands capitaines, prosternés devant eux, parlèrent ainsi :

36. « Ah seigneur ! ah grand héros ! renonce vite au combat : laisse-nous, nous en sommes capables, le soin de repousser ce héros. »

37. Ayant ainsi parlé, tous, les armes à la main, se placèrent devant eux dans la bataille, combattant chacun face à face un adversaire d'une valeur (également) éprouvée.

38. Du feu des cimetières, des çataghnis⁶, des sabres, des piques, des lances, des armes de toute sorte qu'on brandissait, qui allaient et venaient de part et d'autre, le ciel brilla soudain de vifs reflets.

¹ Je prends *api* comme exprimant simplement la coordination.

² Ce qui me déride, malgré *pakḥīndreṇḍra* (cf. *senāpatipati* de G., 31), à voir dans *Malyavat* la montagne et non l'asura de ce nom tué par Viṣṇu, c'est *ḍiggatah*. Si l'état possible de lire ou permis de corriger *n ḍiggatah*, il faudrait évidemment traduire : « Et, de son côté, avec toutes ses terres, le héros ennemi expert en héroïsme, se mit en marche pour ôter la vie au général, comme (l'asura)

Malyavat (pour tuer) le maître de *Garuḍa*. »

³ « La large montagne. »

⁴ Ou, en séparant *asu-sthityai*, « pour l'arrêt de la vie », c'est-à-dire : « courant à la mort ». L'expression ferait en quelque sorte antithèse avec *pradhāvan*.

⁵ « Le Temps, » c'est-à-dire la Mort.

⁶ « Qui abat une centaine, » nom d'une arme fantastique. Pour *ṇa* qui termine le *pada*, le dictionnaire de Saint-Petersbourg ne connaît pas d'exemple dans le sens de *castra*; en voici un.

39. Maints braves capitaines ennemis criblés de blessures s'endormirent dans la mort, les membres souillés des flots d'un sang épais, semblables à des rangées de montagnes.

40. (A la vue du) chef ennemi s'avancant vers lui l'arc à la main¹, Saṅgrāma, habile à parler, l'apostropha d'une voix fière et profonde :

41. « Insensé, pervers, il y a longtemps que je te cherche ! Comment, malgré sa folie, serait-il sans crainte, celui qui s'attaque à Indra ?² »

42. « Arrête, arrête, grand héros ! montre-moi ta valeur. Aussitôt que j'aurai pu m'assurer de ta valeur, je t'enverrai dans la demeure de Yama. »

43. Ainsi interpellé, le fier héros répondit d'un ton hautain : « Cesse de vouloir m'effrayer, ô héros ! sous peu tu verras mon héroïsme. »

44. « Cette flèche aiguë et virile, qui, lancée (par moi), va te conduire promptement dans la demeure de Yama, essaie-donc, avec de belles paroles³, de la parer. »

45. Ils échangeaient (ainsi) de terribles propos pour s'effrayer l'un l'autre : à l'envi ils faisaient résonner leur arc puissamment bandé pour le combat.

46. Sur son arc resplendissant et courbé (avec force), Kaṁvau ayant ajusté des flèches, images de ses pensées, (et ayant visé) le général à la mâchoire, le perça.

47. Et le général frappé par ses flèches aiguës comme par une pluie de fleurs⁴, n'en fut pas plus ébranlé que ne l'est par les ondées le roi des monts.

48. Promptement, avec trois (flèches) bien empennées, sonores comme le bruissement du trait d'Agni, il perça son ennemi à la fois à la tête, à la nuque et à la poitrine.

49. Déchiré par ces traits aigus, l'ennemi, s'abattant sur le sol, poussa un cri terrible, annonçant en quelque sorte la triste nouvelle à ses suivants⁵.

¹ Voici qui montre bien, s'il eût été besoin d'un témoignage à cet égard, que l'assertion de la relation chinoise, qui refuse aux Cambodgiens l'usage de l'arc (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 148), ne doit s'entendre que de leur cavalerie. Lassen s'y est mépris, *Indische Alterthumsk.* IV, p. 406.

² Ou, en faisant de *matto* le pronom, « Comment pourrait-on ne pas me craindre, eût-on même pris refuge auprès d'Indra ? » Il est peu probable qu'il faille faire de *gantā* une deuxième personne.

³ Ou « lancée (par moi) même en plissant », selon qu'on fait retomber l'incidente *caṭunā cen* sur ce qui suit ou sur ce qui précède.

⁴ Si on retient *dhr̥ṣṭa*^o, il faut traduire « comme par des fleurs insolentes ». Les pluies de fleurs tombant du ciel sont une des machines de la poésie hindoue. L'image porte ici sur la couleur sanglante des blessures.

⁵ L'expression joue sur *vedanā* et signifie à la fois, « annonçant la nouvelle » et « faisant savoir sa douleur ».

50. Le chef ennemi étant allé dans la demeure de Yama avec son armée et les capitaines de son armée, tous les dieux du ciel¹, ravis de joie, poussèrent à la fois un cri de victoire.

51. Revenant sur ses pas et arrivé auprès du Civa érige sur le Pṛithuçaïla, (le général s'étant prosterner à terre tout de son long², fit hommage lui-même³ au dieu de tout ce qu'il possédait.

52. Il donna à Içvara une parure de perles, un crachoir⁴ dont le reversoir⁵ était formé par une tête de serpent, (le tout) en argent, du poids de quinze kattis, avec une aiguère;

53. Une ūrmika ayant quatre-vingts aṅkas sur le pourtour⁶, en or (épreuve⁷) à la pierre de touche⁸, très belle, (du poids) de seize karshas, ornée de divers bijoux;

54. Un palanquin orné à ses deux extrémités de plusieurs têtes de dragon⁹, avec un parasol de plumes de paon à hanche et à monture d'or⁹.

¹ Les dieux interviennent ici si brusquement, qu'on se demande, surtout en présence de *pare*, si *surās* n'est pas pour *cāras*, « tous les héros de l'autre parti ».

Littéralement, « comme un bâton ».

Ici et D 18 et 22 ou *atmanā* est employé de même, je le prends dans le sens de *ipse*. On pourrait aussi traduire « de son plein gré »; mais je crois devoir écarter la signification « avec sa propre personne ». — N était le voisinage immédiat d'*atmanā* et, au commencement du vers suivant, *tatra*, qui équivaut à une sorte de ponctuation, j'aimerais mieux rapporter *svam* au dieu et traduire : « il donna lui-même en toute propriété (50) à Içvara une parure de perles » etc.

C'est le sens que les lexiques donnent au mot *pratiçraha*, qui revient souvent dans ces inscriptions. Le crachoir, pour lequel on emploie parfois les métaux les plus précieux est un meuble de première nécessité chez un peuple ou tout le monde métré du Ind. Il se pourrait toutefois que ce mot ait ici un sens plus large : étymologiquement il signifie « récipient ».

Sens étymologique de *nirada*, le seul qui paraîsse convenir ici.

Ūrmikā est expliqué dans les lexiques par « bague », signification qui ne s'accorde guère avec le poids qui lui est assigné ici, 16 karshas, environ 150 grammes, selon l'estimation la plus usuelle. Aucune des acceptations connues de *aṅka* et de *paramāṇu* ne suggère quelque chose de précis. Outre les significations enregistrées dans les lexiques, ce dernier mot a encore le sens spécial de « mesure de volume, capacité » [*Cukranīti*, II, 399], qui ne donne rien non plus de satisfaisant. Plusieurs caractères de cette stance sont d'ailleurs de lecture incertaine.

⁷ Si on retient *uhāça*, il faut traduire, « en similor ».

⁹ Voir la description d'un de ces palanquins, *Nour-unx. Mélanges asiatiques*, I, p. 143.

Le substantif paraît être *çalakin*, qui désigne un objet pourvu de baguettes, fait de baguettes, en particulier ici la monture d'un parasol. Le sens de l'expression entière est mis hors de doute par la mention

55. (En l'année désignée) par huit, huit et neuf¹, dans la (quinzaine) noire de Māgha², le jour (consacré) à Umā³, un dimanche⁴, après avoir donné à la mère nommée Lam Vañ de l'homme nommé Vartvac⁵ les biens (suivants) :

56. Une feuille (roulée) en cornet (contenant) cinq paṇas d'argent⁶, quatre crachoirs⁷ en cuivre de treize kaṭṭis et des mādhas (du poids ou de la valeur) de cinq nishkas⁸.

D

1. Le chef des commandants de troupes séjourna là, protégeant la multitude⁹, quand, en automne, un jour, on entendit au loin de toute part cette clameur des hommes :

2. « Voici ce fameux (guerrier) du nom de Sivat, de grande force, irrésistible, de grande audace, de grande ruse, incomparablement habile dans le combat à la massue¹⁰,

3. « (Et cet) autre grand guerrier du nom de Siddhikāra, son frère cadet, né de la même mère, (et cet) autre héros appelé Saçāntibbhavana, dont la force est si redoutable dans le combat.

4. « Chacun d'eux, fier de sa force, de ses troupes impétueuses, supérieur à

faite dans les inscriptions khmers de *mā-yūracchatra*, de « parasols de plumes de paon », par exemple XV, a, 12. Ces parasols sont souvent figurés dans les bas-reliefs d'Angkor Vat.

¹ C'est-à-dire 988.

² Janvier-février.

³ Douteux.

⁴ Ou « un vendredi », *ina* désignant aussi bien Vénus que le soleil.

⁵ Ou « à la mère. . . . les biens de l'homme. . . . ». C'est là du pur jargon.

⁶ Le *paṇa*, qui a du reste varié, comme toutes les quantités de la sorte, est d'ordinaire évalué à 9 grammes. C'est aussi le nom d'une monnaie et d'une mesure de capacité.

⁷ *Veda* employé ici non plus comme terme symbolique entrant dans l'énoncé d'un nombre, mais comme simple syno-

nyme de « quatre », est barbare. Nous le retrouverons employé de même, D, 16. Pour « crachoir » conf. la note de st. 52.

⁸ Je ne sais quel sens donner ici à *mādhava*. Comme substantif, il ne peut signifier que « des (figures de) Kṛiṣṇa » ou « des haricots ». Je n'aperçois pas non plus de correction plausible. Le *nishka*, qui, outre le sens de « collier » désigne une monnaie, est aussi le nom d'un poids estimé communément à environ 36 grammes. On peut aussi séparer *pañca nishkāṅ*.

⁹ Ou, si on admet la correction proposée en note, « dans la position dont il vient d'être parlé ». *Tati, tha, titha* sont des mots rares en sanscrit classique ou connus seulement par les lexiques, tandis que *sthiti* est le terme propre pour la « position » occupée par une armée.

¹⁰ Ou « dans les combats d'embuscade ».

Kanyau (lui-même) dans la bataille, un fleau des hommes, semblable d'aspect à Kah!¹.)

5. Le general en chef ayant entendu cette clameur, plein de compassion, apres avoir habilement assigné leur poste à ses capitaines, se hâta de marcher à la rencontre de ces [ennemis].

6. Avant apercú Sivat entoure de ses troupes et confiant en ses bonnes armes, le fort et alerte Sañgrama, expert dans les jeux du combat, l'apostropha à haute voix avec une grace enjoeée :

7. «Voici un grand prodige, ô heros! Jusqu'ici c'est le lion qui a chassé le daim; mais aujourd'hui c'est le daim qui chasse le lion royal.»

8. Ainsi interpelle par lui devant ses troupes, Sivat prompt à la réplique, joyeux et sans crainte, répondit au général d'une voix assurée :

9. Je suis un brave daim, qui ne crains pas le lion, j'ai entendu de loin vanter la force de ton bras, et c'est pour la voir de mes yeux, que je viens à vous. »

10. Pendant qu'ils échangeaient entre eux ces propos, Sivat cribla de flèches, de javelots, de traits de toute sorte, le general et son armée.

11. Et, avec d'autres flèches, le général lui trancha à la fois la corde de son arc et ses deux bras robustes, tuant en même temps Siddhikāra et d'autres capitaines.

12. En voyant de loin voler les traits, dont l'éclat brillait comme la flamme, les ennemis, frappés de crainte, soudain s'enfuirent.

13. Les ennemis ayant bien vite, pour sauver leur vie, disparu à l'horizon, le general en chef, au faite de la gloire, les suivit avec son armée.

14. Étant arrivé aux confins² de Pracānyairmmyat, le général en chef, afin de vaincre les ennemis difficiles à vaincre qui se tenaient là, prit position en ce lieu³.

15. En l'année désignée par huit, huit et neuf⁴, une terre fut conférée dans le canton de Pracānyairmmyat aux individus nommés Tintūṭimūla et Pushpa-mūla;

La personnification de Ego de fer, du mal et de la discorde.

¹ Ou «d'istrict»? Le mot parait correspondre à *pradeśaka* de st. 15

Tam ne se rapporte à rien. Il faut le rapporter à *bhūman* sous-entendu.

³ C'est à lire gS8. Pour l'interprétation générale de cette stance et de la suivante

je me décide d'après la construction similaire de C, 13 et aussi d'après la signification que le locatif et l'instrumental paraissent avoir ailleurs encore, dans des phrases analogues. Sans cela, la tentation serait bien forte de voir dans les objets *senūt* bien forte de voir dans les objets *senūt* *senūt* et 16, le prix d'acquisition de la terre.

16. Avec une feuille (roulée en) cornet (contenant) huit paņas d'argent, plus quatre crachoirs en cuivre (du poids) de un tula¹ (chacun) et soixante grandes pièces d'étolle.

17. Et deux ācramas beaux et riches, remplis d'objets précieux, de riz et de toute sorte de biens (furent établis) là comme deux superbes palais des dieux² amenés par lui du ciel sur la terre.

18. A Cambhu çri Bhadreçvara il fit en personne, avec une dévotion parfaite, hommage de ces deux (ācramas), d'un millier de têtes de bétail et de deux cent vingt serviteurs.

19. Ensuite, ayant vaincu les ennemis qui se tenaient là, et ayant tout fait comme il vient d'être dit, le général plein de confiance, à la tête de son armée, se remit à la poursuite de ces (adversaires).

20. Étant arrivé auprès du (sanctuaire de) Mādhava (qui se trouve) à la limite de Jala et d'Āmalaka³, après avoir honoré (le dieu) avec une dévotion parfaite, le général, avec sa puissance, s'empara de ces (ennemis) découragés.

21. A Hari il donna quatre offrandes d'honneur⁴, un crachoir en argent, un vase et une paire de clochettes en argent⁵ et cinq chaudrons.

22. Ayant fait l'ablution de Mādhiava avec les offrandes requises, prosterné devant Çauri⁶, il lui fit hommage en personne d'un millier de têtes de bétail et de tous ces (biens).

23. Montrant (ainsi) sa libéralité⁷ sans égale en ce monde, sa vaillance et aussi

¹ Environ 3 kilogr. 500 grammes.

² Le *vināna* est proprement une habitation volante dans laquelle les dieux et les génies se meuvent à travers l'espace.

³ Je prends la première partie du composé comme formée de deux noms de lieu, dont le deuxième, *Amalaka*, nous est déjà connu par XV, A, 2 et 4, et dont le premier, *Jala* ou *Jalā*, rappelle le *Jalañgeca* de XV, B, 5. C'est au *sandhāna*, au « confin » de ces deux localités qu'aurait été situé ce sanctuaire de Mādhava, c'est-à-dire de Kṛiṣṇa. Je dois dire pourtant que le sens propre de *sandhāna* suggère une autre explication : « le Mādhava en qui s'unissent Jala et Āmalaka » ou « qui ne fait qu'un avec Jalama'laka ». Nous

aurions ainsi un *Harihara*, peut-être même une *Trimūrti* viṣṇouïte. Mais l'onomas-tique pourtant si vaste de ces cultes, ne fournit pas de données confirmant cette supposition.

⁴ Offrandes spécialement composées de parfums et de guirlandes. Comme « quatre » ne paraît pas être ici un nombre consacré, *catvā āyoḡān* serait plus correct.

⁵ Les clochettes sont indispensables dans le culte des temples. Fixées à l'entrée du sanctuaire, elles sont sonnées au commencement et à la fin de chaque offrande.

⁶ Kṛiṣṇa.

⁷ Je prends *apadāna*, proprement « un acte mémorable », comme se rapportant aux fondations pieuses de Saṅgrām.

sa miséricorde¹, il fit charger de biens ces ennemis et les remit au maître de la terre.

14. Éloignant en quelque sorte la conflagration de cette terre du protecteur (le monde qu'avait longtemps brûlé l'ennemi, ce feu dévorant), après avoir recueilli de nouveau le liquide des multiples richesses du roi (qui s'était répandu a tous les points de l'espace, il remit au maître de la terre ce qui n'était pourtant que la solde due à sa parfaite fidélité.

15. Et ce maître des maîtres de la terre voyant son victorieux général prosterner à ses pieds, lui dit, l'âme attendrie par l'émotion : « Modèle des héros, les actions que tu as faites ainsi pour mon bien, sont dignes de toi : elles proclament ton héroïsme ainsi que ton incomparable fidélité envers moi.

16. « Tous ces biens que tu as conquis, daigne les reprendre : ainsi que ces miens trésors, ils sont bien à toi. Ce qui fait à jamais mon bonheur, ce sont les preuves éclatantes de ta fidélité, et non de semblables richesses, ô toi dont la force égale celle des Vasus². »

17. Et le chef des héros dit au roi : « Si je trouve grâce devant toi, qui es la grâce même, daigne faire hommage de ce butin à ton moi invisible, à Īcyara loge dans un linga d'or³, et ma fidélité aura aujourd'hui porté son fruit. »

18. A cette réponse du général en chef prosterné devant lui, le maître de la terre, après avoir réfléchi longtemps, dit : « Eh bien, soit ! ô chef des grands guerriers. Cette tienne fidélité, éclatante comme le disque de la pleine lune, sera célébrée jusqu'à la fin du yuga. »

19. Et le chef des guerriers, vainqueur de l'ennemi sur le champ de bataille, recevant ainsi du maître de la terre l'assurance d'une fortune glorieuse en ce monde, se prosterna, les mains jointes, puis s'étant relevé satisfait des ordres du roi, brilla (desormais) du plus vif éclat, semblable à Baghu⁴ lui-même.

Sans doute parce qu'il s'est contenté d'enchaîner ses ennemis, quand il pouvait les tuer sur place.

Un de mots sur *vasu* « trésor » et aussi le nom d'une classe de dieux dont Indra est le chef.

Nous en avons vu déjà plus d'un exemple de cette association de l'explorateur avec le dieu, et surtout XV, B, 14 et XVII, A.

13. Ici elle est présentée d'une façon plus explicite, avec une sorte de commentaire vedantique : Īcyara est assimilé à *Pantaryamin*, à l'âme conçue comme principe directeur, tandis que *linga* rappelle le *linga-carira*, une des enveloppes subtiles de l'atman.

⁴ Roi de la légende épique, ancêtre de Rama.

no 4. 2 XIX (123 a).

PRASAT PRAH KHSET.

Hauteur..... 0^m 38

Largeur..... 0 42

Dates..... 988 et 989 çaka = 1066 et 1067 A. D.

Quatorze lignes, comprenant sept stances divisées en leur pādas et occupant deux lignes chacune, 1 est une *çakkari Vasautatilaka*; 2 est une *trishṭubh Indravajra*; 3-6 sont des *çlokas auushṭubh*; 7 est une *jaḡati Upajāti*¹.

Prasat Prah Khset, d'où provient l'inscription, est un petit temple au sud-est de Spean Teip², dans la province siamoise d'Angkor. Je crois reconnaître cette dernière localité dans le groupe de ruines marqué sous le nom de Spean Tāp sur la carte dressée par M. Moureaux et qui est jointe à son ouvrage sur le *Royaume du Cambodge*. Le site est placé par lui au nord-ouest d'Angkor, par 13° 45' N. et 101° 8' E. Il ne figure sur aucune des autres cartes que j'ai pu consulter. L'inscription est gravée sur la paroi de droite de la principale tour du temple : sur la paroi de gauche est une inscription en langue khmer. Le document est assez bien conservé dans son ensemble. Quelques passages effacés ont pu être restitués, à l'exception toutefois d'une lacune plus grande qui a emporté une partie de la dernière ligne. L'inscription qui se distingue par l'absence de toute formule d'invocation, relate la restauration d'un linga par un certain *Samkarsha*, fils de *Vāsudeva*, surnommé *Dvijendravallabha*, et de la sœur du roi *Udayārkavarman*, sous le règne de ce prince, en l'année 988.

¹ a, b, c *Indravajra*; d *Vamçastha*. — ² On Spean Trip? Le nom n'est pas bien lisible dans la note de M. Aymonier.

L'année suivante, le même personnage ajouta au linga une curieuse association d'images, composée de Brahmā, de Vishṇu et de Buddha, dans laquelle ce dernier était par conséquent substitué à Śiva. L'ensemble de ces figures, que le texte paraît désigner par l'expression de *caturmurti*, n'en était pas moins consacré à Śiva. Le linga ainsi restauré par Saṅkarsha, avait été « donné » autrefois au roi *Suryavarman* par son ministre *Sarama*. Le roi, à son tour, l'avait « donné » à Saṅkarsha, avec les terres et les gens qui en dépendaient, et il venait d'être « brisé » par *Kaṅvau* dans la rébellion dont XVIII nous a donné le récit. Le sacrilège avait-il été accidentel ou commis à dessein? Y avait-il des motifs religieux dans la rébellion de *Kaṅvau* que XVIII, C, 24 (l'expression a tout l'air d'être une simple hyperbole) semble accuser de faire la guerre aux dieux? Le texte ne dit rien à cet égard, pas plus qu'il ne nous renseigne sur la nature juridique de ces « dons » d'un sanctuaire, de sujet à roi et de roi à sujet.

L'inscription en langue khmer, qui se trouve sur la paroi de gauche, contient 21 lignes. Elle est en grande partie effacée. On y retrouve les noms de *Sarama*, de *Kaṅvau*, de *Śri-Suryavarmanadeva*, l'expression de *madhyadeśu*, plus les noms de *Nirvaṇapada*, *Śri-Viraloka* (*lōka*), *Rudraloka*, *Paramarudraloka*¹.

L'écriture est la même que dans les deux précédentes inscriptions, mais moins soignée et inclinant davantage vers les formes cursives. La seule différence notable concerne le *ru*, où le signe de l'*u* au lieu d'être replié verticalement sur la gauche de la consonne, est prolongé horizontalement, sous la ligne. Pour écrire *ru* (le groupe ne se présente qu'une fois) le lapicide paraît avoir ajouté au bas du *ru*, non le signe de l'*u* bref, mais celui de l'*u* long. Chaque stance est, non seulement suivie, mais aussi précédée du signe marquant la séparation des vers.

¹ Pour ces derniers noms ou surnoms, cf. la liste de M. Bergaigne, p. 72, et ci-dessus p. 102, note 1. — Au-dessous de

l'inscription on distingue des restes de trois lignes écrites en caractères plus forts et d'un type sensiblement différent.

1. || līṅgaṃ sarāmasacivena samadhyadeṇaṃ
 cṛīsūryavarmanṅpatau svayam eva dattam
 tan madhyadeṇavidītepy udayārkkavarmanma-
 bhūpaśya vāndhavavare sajanam sa cādāt ||
2. || kaṃvausamākhyātarīpuprabhinnā-
 t tasmāt pratīṣṭhāpītam¹ atra yena
 līṅgaṃ mudelaṃ vasumūrttarandhrai-²
 s tasvodayārkkāva(n)īpasya rāḷje ||
3. || yaç ca padmodbhavāmbhoja- netravuddhān atīṣṭhīpat³
 navamūttīviletra dvau vañçārāme tathāparam ||
4. || kāryyabhedād abhinnopī bhinnāç çiva itī çrutam
 yena bhaktiyā caṭurmūrtti- ç çāvī samsthāpītā mudā ||
5. || dvijendravalabhākhyasya vāsudevasya yaś sutah
 vāsudevākṛīṭijyeshtha⁴ idam rūpam atīṣṭhīpat⁵ ||
6. || saṃkarshākhyoniruddho yo- dharmmasaṃkarshaṇāt⁶ priyaḷ
 udayārkkavarmanabhūpāla- bhāḡineyas sa nītinān ||
7. || saṃkarshanāmnanas⁷ sukṛitasya yat phalaṃ
 taśyaiva pītr(or) īva saṃpradīyatām
 dharmme sthītā taśya matir bhavatv aghā-
 n nīvrīttir aśyā ~ ~ ~ bhaktatā⁸ ||

¹ Lire °*sthāpītam*.

² A la rigueur on pourrait lire °*mūrtti*°, ce qui serait préférable. Mais l'original paraît bien avoir °*mūrtta*°. Les deux groupes ne se distinguent pas bien dans cette inscription.

³ Lire °*sthīpat*.

⁴ Lire °*sthā*.

⁵ Lire °*sthīpat*.

⁶ Je crois que c'est ainsi qu'il faut lire et que le signe qui se voit à gauche de l'*r* de *dharmma*⁶ est le signe de *Ṛ* souscrit au *ru* de *rūpam* dans la ligne précédente. Mais il se pourrait aussi que *rū* fût ici, comme dans les deux inscriptions précé-

des, marqué par la simple addition de l'*a* bref (*ru + a*). Le signe en question appartiendrait en ce cas à la ligne inférieure, où il serait celui de l'*ṛ*, et il faudrait lire : *yodharmmaṃ saṃka*°.

⁷ Le sens et le mètre indiquent qu'il faut corriger °*śhanāmnas sukṛi*°.

⁸ Avant *bhaktatā*, il y a le reste d'un groupe où l'un des estampages permettrait de reconnaître *mbhu*, ce qui fournirait une restitution telle que : *aśyāsta ca çambhubhaktatā*. Mais les deux autres estampages indiquent plutôt *sta*, qui ne peut guère être que le reste de *astu* et ne suggère rien pour le reste de la lacune.

TRADUCTION.

1. Le linga donne (jadis) avec le Madhyadeça¹, par Saramasaciva² au roi Çi-Sūryavarman, celui-ci, à son tour, le donna, avec les gens (qui en dépendent), à un homme connu jusque dans le Madhyadeça, illustre parent du roi Udayakavarman.

2. De brisé qu'il avait été par l'ennemi appelé Kampau, celui-ci retablit ici ce linga avec joie, (en l'année désignée) par les Vasus, les corps et les crevasses³, sous le règne de ce roi Udayarka.

3. Il érigea aussi (des images de) Padmodbhava, d'Ambhojanetra et de Buddha⁴, en (l'année désignée par) neuf, les corps et les cavernes⁵; les deux premières), ici même; l'autre, dans le Parc des bambous.

4. Pour avoir été fait en deux fois, bien que non brisé⁶, (ce linga) est appelé « le Çiva brisé ». Ces quatre images⁷ consacrées à Çiva ont été érigées par lui, avec une pieuse joie.

Un des estampages donne *samadhyadeça*, ce qui obligerait de joindre le mot au suivant et de traduire, « donne par Saramasaciva au roi Sūryavarman, natif comme lui du Madhyadeça, » qu'il s'agit du pays de ce nom dans l'Inde propre, (l'Hindoustan), ou d'un Madhyadeça du Cambodge. Mais les deux autres estampages ne laissent aucun doute sur l'existence de Janusvāra. Il faut donc rapporter *samadhyadeçam* au linga. Mais alors qu'est-ce que ce *madhyadeça*? La signification de « milieu, milieu du corps », ne convient guère. « Région, terre sise au milieu » ne donne rien de précis. Reste à le prendre comme nom propre. Mais, dans ce cas, il ne peut guère désigner, ce semble, qu'un domaine restreint, car quelque richement dotés qu'aient pu être ces sanctuaires, leurs propriétés ne formaient pas des provinces entières. Au troisième pada, le mot est évidemment nom propre et paraît désigner l'Hindoustan.

¹ C'est-à-dire « le ministre Sarāma ». Dans le texte klumer le nom revient sans la finale *saiva*.

² Les 8 dieux appelés Vasu, les 8 corps de Çiva et les 9 ouvertures du corps : ensemble 988.

³ *Padmodbhava* « ne du lotus de Viṣṇu » est un nom de Brahma. *Ambhojanetra* (manque dans les lexiques « comme le synonyme *Padmākṣha* « aux yeux de lotus », un nom de Viṣṇu. Ce mélange de bouddhisme et de çivaïsme est conforme à ce que nous apprennent les livres de la collection dite nepalaise, ainsi que d'autres monuments tant littéraires que figures de l'Inde. Il est inconnu à Ceylan et dans les églises qui suivent le canon pali.

Les 8 corps de Çiva et les 9 ouvertures du corps : ensemble 989.

⁴ Ou « Bien que non brisé, grâce à cette double opération ».

⁵ Cf. *catarmā* XV, B, 14. L'expression *catarmātiṭṭ* est singulière pour dési-

5. Fils aîné de Vāsudeva qui est surnommé Dvijendravallabha¹, semblable à Vāsudeva lui-même, il a érigé ici cette image;

6. Lui, cet (homme) irrésistible², qui s'appelle Saṅkarsha parce qu'il comprime l'injustice³, le neveu⁴ chéri et plein de prudence du roi Udayārkavarman.

7. Que le fruit de cette œuvre pie de Saṅkarsha soit transféré⁵ à ses père et mère. Puisse sa pensée être ferme dans le bien, et sa dévotion le préserver . . . du mal.

gner quatre images distinctes et qui ne paraissent pas même avoir été érigées dans le même lieu. Je ne crois pourtant pas devoir la séparer de l'énumération qui précède et y voir une image distincte. Au deuxième pāda, *çrutam*, au neutre, se rapporte à son objet logique, le linga.

¹ « Favori des brâhmanes ». Le nom de Vāsudeva s'est déjà rencontré XVII, A, 17. Au troisième pāda, il désigne Kṛishṇa.

² Et sans doute aussi : « cet (autre) Aniruddha qui s'appelle Saṅkarsha ». *Aniruddha*, qui joue un grand rôle dans la gnose des Bhāgavatas (cf. Colebrooke, *Essays*,

I, 439, nouv. éd.), est petit fils de Vāsudeva et arrière-neveu de Saṅkarshaṇa. C'est le rapprochement de ces noms qui a amené le jeu de mots.

³ *Saṅkarsha*, qui n'est peut-être ici qu'une autre forme de *Saṅkarshaṇa*, le frère, selon la chair, de Vāsudeva-Kṛishṇa, mais sa première manifestation, selon l'esprit, signifie « celui qui resserre, qui comprime ».

⁴ Proprement « le fils de la sœur ».

⁵ *Iva* est explétif, ou plutôt, il adoucit, par une nuance de politesse, le ton de l'impératif

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DE

CAMPĀ ET DU CAMBODGE

INSCRIPTIONS SANSCRITES
DE
CAMPĀ ET DU CAMBODGE

PAR M. ABEL BERGAIGNE

TIRÉ DES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES

TOME XXVII, 1^{re} PARTIE

2^e fascicule



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

M DCCC XCHH

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DE

CAMPĀ,

PAR M. ABEL BERGAIGNE.

Les inscriptions, tant sanscrites que telames, du royaume indien de Campā, relevées par M. Aymonier dans les provinces les plus méridionales de l'Annam actuel, forment une collection beaucoup moins étendue que celle des inscriptions du Cambodge, due au même explorateur. Les textes sanscrits, en particulier, y sont assez peu nombreux. La moisson, à la vérité, n'est pas complète. Les provinces de Binh Thuân, de Khanh Hoah, de Phu Yen et de Binh Dinh ont seules été fouillées, et l'exploration n'a même été poussée à fond que dans les deux premières. Mais il est impossible de prévoir quand l'œuvre interrompue pourra être reprise. M. Aymonier est revenu en France jouir d'un repos bien mérité après de si fructueuses mais si fatigantes campagnes, et n'a pas eu jusqu'à présent de successeur.

Dans ces circonstances, il m'a paru avantageux de donner la série relativement courte des inscriptions sanscrites de Campā avant de poursuivre la publication des inscriptions sanscrites du Cambodge, commencée dans ce même volume par M. Barth, mais dont mon propre travail sera bien loin d'épuiser la liste. La première inscription de Campā portera le n^o XX, faisant suite à celui de la dernière inscription du Cambodge actuellement publiée. La série entière comprendra ainsi, sans distinction, l'ensemble des inscriptions sanscrites recueillies dans l'Indo-Chine. Quant aux inscriptions en langue vulgaire, la publi-

ration en est ajournée. Les textes tchams présenteront sans doute des difficultés encore plus grandes que les textes khmers.

J'ai donné dans le *Journal asiatique*¹ une esquisse de l'histoire de Campa, en essayant d'utiliser toutes les inscriptions recueillies jusqu'à présent, sans en excepter les textes tchams, qui m'ont fourni du moins des noms propres et des dates. En raison du nombre plus restreint des monuments, ce travail préliminaire était moins considérable que celui que j'avais précédemment entrepris pour débrouiller l'histoire ancienne du Cambodge². Aussi a-t-il pu être plus complet³. Le lecteur y sera renvoyé quand il y aura lieu, particulièrement pour les suppléments d'information à tirer des inscriptions en langue vulgaire.

L'alphabet de Campa est originaire de l'Inde du sud, comme l'alphabet ordinaire⁴ du Cambodge. Mais nous en avons des spécimens notablement plus anciens dans le n° XXI, et surtout dans le n° XX.

Cet alphabet présente des lacunes analogues à celles que M. Barth a relevées⁵ dans celui du Cambodge. La série des cérébrales y est incomplètement représentée. Le *d* se confond entièrement avec le *d* dental. Quant au *th*, il est, à l'état souscrit, presque toujours⁶ confondu avec le *dh* dental. L'observation faite une fois pour toutes, j'introduirai, le cas échéant, le *d* et le *th* dans la transcription.

Deux signes appartenant à ce qu'on pourrait appeler le luxe d'un alphabet indien, le *jihvanulīya* et l'*apadhmaniya*, sont inconnus, au moins à partir du n° XXII, le premier où l'occasion nous soit offerte

¹ *L'ancien royaume de Campa dans l'Indo-Chine, d'après les inscriptions*. Janvier 1888, p. 5-165.

² *Chronologie de l'ancien royaume khmer, d'après les inscriptions*. *Ibid.*, janvier 1884, p. 51-76.

³ J'y ai commis une erreur d'une certaine importance. La prétendue forme *cama* du nom des Chéarū (p. 8 et 46-47) n'existe pas dans le texte ou j'avais cru la lire. Voir *Journal asiatique*, février-mars 1888, p. 296.

⁴ On verra plus loin qu'un roi du Cambodge, Yaçovarmān, a fait usage de deux alphabets, dont l'un est celui de ses prédécesseurs et de ses successeurs, tandis que l'autre, tout différent, paraît originaire de l'Inde du nord.

⁵ Ci-dessus, p. 4.

⁶ Il y a exception dans le n° XXIX; — et aussi dans le n° XX. Je crois du reste que l'autre, comme au Cambodge, c'est avec le *th* dental que s'est faite la confusion. A. B.

d'observer la représentation d'un *s* final devant une sourde gutturale ou labiale : nous n'y trouvons, ainsi que dans les suivants, que le simple *visarga*.

La confusion du *n* dental et du *ṅ* cérébral est assez fréquente; mais la substitution du *ṅ* cérébral au *n* dental est à peu près aussi fréquente que la faute inverse. Pour réunir autant que possible les faits du même ordre, j'indiquerai les corrections de ce genre, non dans des notes isolées, mais dans l'exposé placé en tête de chaque inscription.

Je ferai de même pour les échanges, également fréquents, du *v* et du *b*. Ici, d'ailleurs, l'usage du *v* dans des cas où celui du *b* semblerait préférable devra être le plus souvent considéré, non comme une négligence, mais comme une particularité orthographique. Le *b* ne s'est pas perdu à Campā, où on le rencontre encore sur une inscription du *xiv^e* siècle çaka¹.

D'autres particularités, portant sur ce qu'on peut appeler les règles facultatives de l'orthographe sanscrite, seront reproduites sans observation. Tels sont le redoublement d'une consonne après *r*, l'assimilation de *s* final devant les sifflantes préférée à l'usage du *visarga*, l'assimilation de *m* final devant les muettes préférée à l'usage de l'anūsvara : faits ordinaires, mais non absolument constants, même à l'intérieur d'une seule inscription. Signalons encore l'emploi, déjà relevé au Cambodge et dans les îles de la Sonde, de la nasale gutturale remplaçant l'anūsvara devant les sifflantes et le *h*. Enfin le redoublement d'une consonne devant *y* est fréquent, et même régulier, dans les textes les plus anciens.

Plusieurs inscriptions sanscrites de Campā, à la différence de celles du Cambodge, entièrement rédigées en vers, sont partie en vers, partie en prose poétique. Les deux plus anciennes sont tout entières en prose.

La langue en est à peu près correcte, sauf dans le curieux n^o XXXIII.

¹ *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 19.

On y trouve cependant quelquefois, dès le premier quart du VIII^e siècle caka, c'est-à-dire dès les inscriptions les plus anciennes, aux deux premiers numéros près, des barbarismes ou des solécismes, qui seront signalés en note. Je ne parlerai ici que de certaines particularités de syntaxe.

Le tortillage des constructions dans les stances, où l'hyperbate va parfois jusqu'à l'amphigouri, n'est que l'exagération des libertés propres à la versification indienne : il est inutile d'y insister.

Mais il faut relever deux faits curieux, qui sont bien proprement des faits de syntaxe. L'un est la confusion à peu près complète, non seulement du présent et des prétérits, qu'on ne s'étonne pas trop de rencontrer tour à tour dans un récit, mais de l'indicatif et de l'optatif, en ce sens du moins que le second est souvent pris dans le sens du premier. On en trouvera de nombreux exemples : XXII, A, III; XXIII, A, III, 1 et ligne 14; XXIV, II; XXVI, A, III, C, D, ligne 4¹.

Le second abus à signaler est la construction d'un participe présent ou d'un locatif absolu remplaçant un verbe personnel avec un pronom relatif ou une conjonction de relation. On la rencontre au n^o XXII, stance 1, et au n^o XXIII, B, stance II et ligne 22.

Dans la transcription, les chiffres arabes entre parenthèses désignent les lignes, et les stances reçoivent à la marge des chiffres romains. Les restitutions sont placées entre crochets.

Les notes de la traduction s'adressent surtout aux indianistes et sont généralement réduites au strict nécessaire. Les inscriptions du Cambodge publiées et traduites par M. Barth étaient accompagnées d'un commentaire complet qui aura donné aux autres lecteurs une idée suffisante de ces textes épigraphiques sanscrits. Les monuments qui suivront, principalement ceux du Cambodge, formeront une masse énorme où, malheureusement, le fatras tiendra une place de plus en plus grande. Pour continuer à rendre universellement intelli-

¹ Pour d'autres exemples au Cambodge, voir ci-dessus, p. 109, note 2 et la note additionnelle p. 174, A, B.

gibles les lieux communs de la poésie et de la mythologie indiennes, il aurait fallu répéter indéfiniment les mêmes explications. D'ailleurs ce n'est pas là qu'est l'intérêt général de nos inscriptions, et l'exposé placé en tête de chacune d'elles contiendra à peu près tout ce qui est susceptible d'être utilisé par l'historien ou l'archéologue.

Mes collaborateurs, MM. Barth et Senart, et M. Sylvain Lévi, dont l'aide nous sera probablement nécessaire pour achever la tâche que nous avons entreprise, m'ont amicalement prêté leur concours dans la revision des épreuves.

Les lignes par lesquelles se termine cette notice sont probablement les dernières que Bergaigne ait écrites au sujet de ces inscriptions. Elles doivent être de peu antérieures au 21 avril 1888, date de la remise du manuscrit à l'Imprimerie nationale. Il pouvait bien alors les écrire par avance telles qu'on vient de les lire, se doutant peu qu'il laisserait bientôt à l'un de nous la triste tâche de les expliquer et d'y ajouter un post-scriptum. Depuis l'origine de l'entreprise, en effet, c'était chose convenue entre nous que la correction des épreuves se ferait en commun. Trois années auparavant il n'avait pas épargné sa peine pour me rendre le même service lors de la publication du premier fascicule; aussi, quand nous nous dîmes adieu, dans les premiers jours de juillet 1888, peu de temps avant qu'il partît lui-même pour le fatal voyage dont il ne devait pas revenir, ce ne fut pas sans nous promettre que la correction du second fascicule serait entreprise immédiatement au retour des vacances. Il reçut encore, mais sans y toucher, les feuilles d'épreuve des pages 182 à 240; les suivantes ne furent tirées qu'après son départ; celle des pages 253 à 257 porte la date du 6 août, du jour même où il périssait d'une mort affreuse au fond d'un précipice des montagnes de la Grave.

Ses papiers ne devinrent accessibles qu'en décembre, après la levée des scelles. Ce fut alors seulement que nous pûmes nous rendre compte, MM. Senart, Lévi et moi, des limites et du degré d'avancement du travail de notre malheureux ami. La partie remise à l'Imprimerie ne contenait que les inscriptions de Campā; mais, outre celles-ci, le fascicule devait comprendre des inscriptions du Cambodge, sur le nombre et sur le choix desquelles les fac-similés ne nous renseignaient qu'imparfaitement. Même pour les inscriptions de Campā, il devint bien vite évident que la correction exigeait l'inspection non seulement des fac-similés, mais aussi des estampages, qu'il fallut d'abord retrouver. De là la nécessité de

ISSU-LETON
AN-BULE
E-AMPA

procéder à un premier travail de reconnaissance et de déblayement, qui ne pouvait guère être fait en commun et dont il fut décidé que je me chargerais. De là aussi de nouveaux délais. Il fallut non seulement dépouiller de nombreuses liasses de papiers, parmi lesquels auraient pu se glisser quelque note ou quelque correction additionnelles, mais recueillir chez moi, inventorier et remettre en ordre toute la série des estampages de Campā, du Cambodge et du Laos, qui s'étaient peu à peu accumulés au domicile de notre ami¹ au nombre de plus de quatre cents rouleaux peu maniables et presque tous composés de plusieurs pièces. Alors seulement, cette besogne préliminaire une fois faite, nous pûmes procéder à la correction des épreuves de la première partie du travail, avec la conscience de n'avoir négligé aucune précaution.

Dans une note qui trouvera sa place en tête de la seconde partie du présent mémoire, je dirai l'état dans lequel nous avons trouvé le travail sur les inscriptions du Cambodge. Pour celles de Campā, dont il s'agit ici, la rédaction remise à l'imprimerie était complète et définitive. On y retrouvera, d'un bout à l'autre, ces qualités d'ingénieuse pénétration, de soin minutieux et de parfaite compétence qui distinguent tout ce qui est sorti des mains de Bergaigne. Mais on voudra bien aussi ne pas oublier que ces pages n'ont repassé sous les yeux de l'auteur qu'à l'état de manuscrit, qu'il n'a plus pu les soumettre à cette dernière et fructueuse révision qui, d'ordinaire, ne se fait bien que sur un texte imprimé. Sans nul doute, si notre ami avait revu lui-même les épreuves, il y eût fait encore de nombreux changements. Mais alors même il est plus que probable que nous n'aurions pas été d'accord avec lui sur tous les points. A y regarder de près, il n'y a pas d'inscriptions faciles. Toutes, et celles-ci plus que d'autres, elles nous placent en présence de faits inconnus, dont les aboutissants restent obscurs : ce sont comme autant de fragments dont le contexte aurait disparu. Dans ces conditions, les divergences d'interprétation sont inévitables. Si Bergaigne eût vécu, tout se serait passé de la façon du monde la plus simple : nous aurions mis nos doutes en commun ; après discussion, il aurait accepté, modifié ou rejeté nos objections, et tout eût été dit. Mais comment devions-nous faire maintenant qu'il n'était plus là ? Pour certaines corrections qui s'imposaient, telles que des rectifications de lecture évidentes, la solution paraissait facile : il n'y avait, semble-t-il, qu'à corriger. Mais, pour d'autres, qui ne se présentaient pas avec la même certitude ou qui portaient sur l'interprétation, la question devenait plus

¹ Les estampages de M. Aymonier sont généralement en trois exemplaires, dont deux sont déposés à la Bibliothèque natio-

nale et dont le troisième est la propriété de la Société asiatique. Ce sont ces derniers qui se trouvaient chez Bergaigne.

délicate. Il paraissait désirable pourtant qu'elles fussent faites, les unes et les autres, et, si possible, de la même façon. Car la distinction n'est pas toujours facile : de la correction absolument certaine à la simple conjecture, il y a place pour bien des nuances intermédiaires : à la restitution d'une fausse lecture évidente, correspond d'ordinaire un changement dans la traduction, et, celui-ci, le ferions-nous encore pour Bergaigne, qui l'eût peut-être fait autrement? Pouvions-nous entrer dans une voie qui nous eût conduits insensiblement à nous substituer en quelque sorte à notre ami et à lui endosser nos solutions, quand il n'était plus là pour s'en défendre?

Tout bien considéré, voici le parti auquel nous nous sommes arrêtés. Les fautes d'impression proprement dites, les inadvertances infiniment moins nombreuses de lecture ou de transcription ont été corrigées sans observation et avec tout le soin dont nous avons été capables. Pour tout le reste, le texte de Bergaigne a été maintenu sans changement. Les autres corrections ou observations qu'il a paru nécessaire d'ajouter ont été renvoyées parmi les notes. Sauf indication contraire, ces observations sont de moi, qui, ayant fait la révision des épreuves en premier lieu, ai travaillé pour ainsi dire en terre vierge. Elles sont donc signées de mes initiales et, quand elles viennent s'ajouter à la suite d'une note de Bergaigne, elles sont précédées d'un tiret.

Outre ces observations rectificatives, on trouvera encore, en petit nombre et toujours en note, quelques additions qui m'ont paru utiles, notamment au sujet des dates spécifiées dans ces inscriptions. Sur ce dernier point, je dois ajouter quelques mots. Grâce à un travail de M. Shankar Bālkrishṇa Dikshīt¹, grâce surtout aux tables si commodes de M. H. Jacobi², il est aisé maintenant de convertir une date hindoue donnée, mettons une date çaka, puisqu'il n'y en a pas d'autres ici³, en la date grégorienne correspondante, à la condition de savoir :

¹ *Indian Antiquary*, XVI (1887), p. 113.

² *Ibid.*, XVII (1888), p. 185.

³ On a admis dans ce fascicule, comme dans le précédent, que ces dates çaka se rapportent à l'ère hindoue ordinaire de ce nom, qui part de la nouvelle lune du mois de Caitra (février-mars) 78 A. D. Mais le point demande quelques explications. Dans des inscriptions de l'ouest de la péninsule, en langue siamoise, et beaucoup plus récentes, çaka, çakarāja n'ont plus que la signification générale d'ère (usage,

du reste, dont il y a aussi des exemples dans l'Inde), et désignent tantôt l'ère du Buddha, tantôt l'ère locale de 638 A. D. Dans ces vieilles inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge, qui fournissent une longue série de dates çaka depuis le commencement du vi^e siècle de l'ère, il ne saurait être question d'écarts pareils. Il se pourrait toutefois que cette ère n'y fût pas absolument identique à celle de l'Inde propre. Comme on le verra plus loin, nous n'avons obtenu qu'une

1^o comment il faut compter l'année çaka spécifiée, s'il s'agit de l'année révolue, selon l'usage actuel de Bombay et du nord de l'Inde, ou de l'année courante, selon l'usage de Madras; 2^o comment il faut compter le mois lunaire, de pleine lune en pleine lune, selon l'usage qui prévaut actuellement dans le nord, ou de

seule vérification satisfaisante, ce qui est une médiocre garantie, et le fait que le plus sûr, à première vue, de nos quatre cas vérifiables, celui qui contient la mention d'une éclipse, aboutit avec l'ère ordinaire à un résultat faux, est de nature à inspirer bien des doutes. Malheureusement les inscriptions déjà publiées du Cambodge ne sont ici d'aucun secours. Des cinq dates çaka vérifiables qui s'y trouvent, la seule qui pourrait nous être utile, parce qu'elle donne le jour de la semaine, (XVIII, C), nous fait défaut, parce qu'elle ne désigne pas le *tithi*, le jour lunaire, l'heure ou l'issue précise. Les quatre autres dates (VI, B, IX, A, M et N) ne nous apprennent rien sur l'ère employée, parce que l'élément de vérification s'y réduit au *śaka-uttra*, lequel n'est que la reproduction, sous une autre forme, de la donnée déjà contenue dans le *tithi*, à savoir l'âge de la lune, donnée qui ne varie pas sensiblement, quelle que soit l'année. Ces dates se vérifient donc pour l'ère de 78 A. D. (de préférence pour l'année révolue), comme elles se vérifieraient pour toute autre. Tout ce qu'elles nous apprennent, c'est qu'on comptait alors au Cambodge le mois lunaire d'après le système *amānta*, de nouvelle lune en nouvelle lune, fait qui ne laisse pas d'être intéressant, si, comme je le crois, il s'agit bien de l'ère çaka ordinaire et si, par suite, ces quatre inscriptions sont bien du VII^e siècle de la nôtre. Les inscriptions de Java, qui ont tant de rapports avec les nôtres et qui

sont également datées en çaka, ne nous donnent pas davantage une entière certitude. Le n^o I des *Kavi Oorkonden* de M. Cohen Stuart (Leiden, 1875), qui est daté du 12^e jour clair de Cravana de l'an çaka 841, un lundi, le nakshatra étant Mûla, se vérifie parfaitement pour l'année révolue de l'ère çaka ordinaire, qui donne le lundi 12 juillet (vieux style) 919 A. D. Il en est de même de la plaque inscrite publiée par M. Brandes dans les *Notulen* de la Société de Batavia (XXVI, p. 21. Cf. *Notulen* XXVI, p. 111, et *Tijdschrift*, XXXIII, p. 41): la date, 15^e jour clair de Caitra, çaka 765, un lundi, lors d'une éclipse de lune, correspond en comptant le jour solaire, selon l'almanach hindou, du lever au lever) au lundi 19 mars (vieux style) 843 A. D., jour où la lune a été éclipsée. Ce dernier cas surtout est très probant, à cause de la double vérification du jour de la semaine et de l'éclipse. De même encore, pour l'inscription publiée dans les *Notulen* XXVII, p. 16, le 14^e jour clair de Pausha, çaka 788, un vendredi, le nakshatra étant Mrigacirsha et le yoga Brahma, se vérifie, pour la longitude de Java, au vendredi 4 janvier (vieux style), 866 A. D., l'année çaka étant ici l'année courante. Tout cela ne saurait être l'effet du hasard. Par contre, il est d'autres inscriptions des *Kavi Oorkonden*, par exemple le n^o IX dont les données sont en sanscrit, pour lesquelles la vérification ne se fait pas. Comment expliquer ce désaccord? Il est peu probable que, dans

nouvelle lune en nouvelle lune, suivant l'usage du sud. Réciproquement, quand la date spécifiée contient quelque donnée accessoire, telle que l'indication d'une éclipse ou, ce qui est le plus fréquent, du jour de la semaine, elle nous permet de déterminer comment les auteurs de l'inscription comptaient leurs années et leurs mois. Sur l'un et l'autre point, l'usage a varié selon les temps et selon les lieux. Pour le compte des années, ces variations n'ont pas pu être réduites jusqu'ici à une loi précise. Pour celui des mois, il y a des raisons de croire que la façon de compter du nord (*pūrṇimāntagaṇā*), de pleine lune en pleine lune, en faisant commencer le mois avec la quinzaine obscure, est la plus ancienne; mais on s'est peut-être trop hâté de conclure que l'autre façon de compter (*amāntagaṇā*), où le mois commence avec la quinzaine claire, n'a été adoptée dans le sud même, qu'à une époque relativement récente, vers le 1^{er} siècle¹. Ces résultats encore trop sommaires ont besoin d'être précisés, et ils le seront certainement, à mesure qu'on aura plus de données, c'est-à-dire à mesure qu'on prendra soin de convertir les dates, celles du moins qui sont assez détaillées pour être vérifiables, au lieu de simplement les traduire, comme on était réduit à le faire jusqu'ici. Et cette précaution se recommande tout particulièrement pour les inscriptions de la péninsule indo-chinoise, où les dates sont nombreuses et souvent produites avec un véritable luxe de données. Ce qu'on obtiendra ainsi n'aura, pour le présent, que la valeur de simples faits, mais pourra, dans un avenir peut-être prochain, jeter sa part de lumière sur ce double courant qui, tantôt par le nord, tantôt par le sud, paraît avoir porté dans ces contrées les influences hindoues.

J'ai donc fait ce calcul de conversion pour celles des dates de ces inscriptions de Campā qui, par leurs données, se prêtent à une vérification, c'est-à-dire pour celles de XXIII, A; XXVI, 1; XXVI, 5, et XXVIII². De ces quatre dates, sont à retrancher la première et la dernière, comme ne pouvant servir : l'une, parce que le nom du mois reste indécis; l'autre, parce que la donnée déterminante est une éclipse de soleil imaginaire. La deuxième, celle de XXVI, 1, ne fournit pas non

des documents si rapprochés, le même terme aût été employé pour désigner des ères différentes. Faut-il admettre des fautes de lapicide, une erreur de calcul ou, quand la différence est minime, une autre manière de supputer le jour solaire? L'avenir nous le dira peut-être un jour. Pour le moment, je crois que le plus sûr, pour nos inscriptions indo-chinoises, est

de s'en tenir au texte et de prendre provisoirement le mot *çaka* comme désignant l'ère ordinaire de 78 A. D.

¹ Cf. la note précédente pour l'usage du Cambodge dès le VII^e siècle.

² Pour plus de précaution, j'ai soumis ces quatre cas à M. Jacobi, qui a bien voulu les examiner et qui est arrivé aux mêmes résultats que moi.

plus un résultat absolument digne de confiance, à cause du mot *koça*, dont la valeur numérique reste douteuse. Elle ne saurait d'ailleurs, et c'est aussi le cas de la première, nous renseigner sur la manière de compter les mois, puisqu'elle appartient à la quinzaine claire, qui est commune, de quelque façon qu'on les compte. La troisième seule, celle de XXVI, 5, se vérifie d'une façon parfaitement satisfaisante. Elle nous apprend que les auteurs de l'inscription, en 918 A. D., comptaient par années révolues; mais elle ne nous dit pas comment ils comptaient le mois, parce que Çuci, qui est le nom du mois dont elle se sert, est commun à deux mois consécutifs et peut s'interpréter dans l'un et dans l'autre système. Par année çaka révolue, il faut entendre, ainsi que l'ont établi MM. Bhandarkar et Fleet, celle dont le chiffre, augmenté de 78 et 79, donne les deux années grégoriennes courantes dans lesquelles peut tomber la date çaka, toute année hindoue chevauchant sur deux des nôtres. Je dois ajouter toutefois une dernière remarque. Les tables de M. Jacobi sont calculées selon l'usage de l'Inde, pour Lankā ou 0° du méridien d'Ujjayinī. Pour la côte orientale de l'Annam, il faut donc introduire la correction horaire correspondante, et celle-ci, nous ne pouvons la prendre que dans nos cartes. Or, ce qu'il faudrait savoir, c'est de quelle façon les astrologues indigènes d'alors évaluaient eux-mêmes cette distance horaire de Lankā à la côte de Campā, et par quels procédés empiriques ils adaptaient à leur pays l'almanach hindou. Il y a donc là une cause d'incertitude dont il faut tenir compte. Non seulement, en s'ajoutant à d'autres, elle peut rendre insolubles des cas qui, comme nos n^{os} I et II, ne le seraient probablement pas s'il s'agissait de l'Inde même; mais, dans une certaine mesure, elle s'étend à tous les cas. Il est d'autant plus à regretter que ces inscriptions de Campā ne nous en aient fourni qu'un de valable. Ce sera à celles du Cambodge de nous dédommager.

12 décembre 1889.

A. BARTH.

XX (416).
Y. no 40

NHA TRANG.

INSCRIPTIONS
SAVANTES
DE CAMPÀ.

Une seule inscription occupant deux faces, A et B, d'un bloc de granit.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 1 ^m 30 | A, 0 ^m 70 |
| B, 0 75 | B, 0 40 |

Ce bloc porté le nom de Nha Trang, et se trouve dans la province de Khanh Hoa, au milieu des rizières voisines du village de Vo Can.

Les sept dernières lignes de B font suite, une à une, aux sept dernières lignes qui précèdent la dernière dans A, et celle-ci clôt l'inscription. Mais dans la partie supérieure, tandis qu'on voit encore les traces de sept autres lignes dans A, on ne trouve dans B les traces, ou plus exactement la place, que de deux ou trois autres lignes au plus. Il est donc probable que B a perdu un fragment par le haut. Rien n'indique d'ailleurs qu'il n'en soit pas de même de A : les premières lignes présentant à peine quelques traces de caractères isolés, il est impossible de savoir si elles formaient un début.

L'objet de l'inscription est une donation « d'argent, d'or, d'objets mobiles et d'objets fixés à demeure, de greniers », faite par un roi, probablement à un temple, ou, selon le style ordinaire des inscriptions, à un dieu, qui devait être mentionné dans la partie fruste. La partie lisible renferme seulement l'adjuration que le donateur adresse aux rois futurs de respecter son œuvre pie, en résumant cette œuvre dans les termes qui viennent d'être reproduits. Son nom est difficile à déterminer exactement. Peut-être même ne se trouvait-il pas dans cette partie de l'inscription, bien qu'on y rencontre deux noms propres précédés de la particule honorifique *Çrī*. Le premier, *Çrī-Māra*, paraît être celui de l'ancêtre de la race royale, *rājakula*, à laquelle appartenait l'auteur de l'inscription, et le second, qui commence également

par *Çrī-Mara*, mais qui peut comprendre une autre partie dont la lecture est incertaine, n'est peut-être encore que le nom de son père : du moins le premier mot lisible ensuite est-il le mot *kulanandana* (fils), construit à l'instrumental et désignant le donateur.

L'inscription, tout entière en prose, au moins dans la partie conservée, diffère par le style et surtout par le tour des inscriptions suivantes à partir du n° XXII. Elle diffère plus encore des inscriptions du Cambodge, qui sont toutes en vers, y compris les plus anciennes.

Les noms royaux, malgré les doutes qui subsistent sur la lecture complète et l'application du second, ne sont pas moins remarquables. Il est certain tout au moins que le second ne renferme pas plus que le premier une terminaison *-arman*. Or à partir du n° XXI même, nous ne trouverons plus un seul nom royal sans cette terminaison, exclusivement usitée aussi au Cambodge dès l'époque des plus anciennes inscriptions, comme elle l'a été d'ailleurs dans les îles de la Sonde, et avant tout chez plusieurs dynasties de l'Inde du sud, rois de Veṅgi, Pallavas, Kadambas, dès le v^e ou même le iv^e siècle. Ce serait déjà une forte raison de croire que notre monument est le plus ancien qui ait été relevé jusqu'ici, non seulement dans l'ancien royaume de Campā, mais dans l'Indo-Chine entière, y compris le Cambodge.

Toutefois il en est une plus forte et absolument décisive : c'est la raison paléographique. L'écriture de notre monument dépasse en archaïsme, non pas ce qu'il était scientifiquement permis d'attendre, mais ce qu'on pouvait moralement espérer. Comparable, en effet, à beaucoup d'égards, à celle de la célèbre inscription de Rudradaman à Girnar, datée de l'an 72 d'une ère qui paraît être l'ère caka, ou de l'inscription contemporaine de Satakarni Vasishṭhiputra à Kauheri, elle représente, dans le développement des alphabets de l'Inde méridionale, une période qui semble ne pouvoir être en aucun cas postérieure au iii^e siècle de notre ère.

Parmi les caractères isolés, les formes les plus caractéristiques sont celles du *l* et du *n*, tous les deux sans boucle, ainsi que le *ḡ* cérébral

dont la forme est d'ailleurs, dans tous les alphabets anciens, dépendante de celle du *n* dental. Pour le *t*, les tables de la *South-Indian Palaeography* de Burnell n'offrent aucune forme approchante. Quant à la table des *Indian alphabets* donnée dans la planche V du volume IV de l'*Archaeological Survey of Western India*, elle témoigne bien d'une conservation assez longue de la même forme, ou d'une forme peu différente, dans certaines régions, mais seulement là où le *n*, et par suite le *ṅ*, avaient pris eux-mêmes la forme bouclée, ou subi, comme dans les inscriptions des Kadambas, quelque autre modification notable. Nous verrons d'ailleurs par le n° XXI que dans le royaume de Campa, à une époque vraisemblablement très voisine de celle des Kadambas, vers le v^e ou même le iv^e siècle de notre ère, le *t* et le *n* étaient déjà bouclés tous les deux. Ajoutons que le témoignage du *t*, du *n* et du *ṅ* n'est contredit par celui d'aucune autre lettre, et qu'il est même utilement confirmé par l'archaïsme remarquable, quoique moins décisif, de plusieurs, telles que le *ñ*, le *m*, le *l*, ainsi que par l'aspect général de l'écriture.

Mais le trait de ressemblance le plus frappant de cette écriture avec celle des inscriptions de Rudradāman et de Sātakarṇi Vāsishṭhīputra est la forme du *y* souscrit. Cette forme, identique à celle du *y* isolé, ne se retrouve à ma connaissance que sur ces deux monuments et dans les rares inscriptions contemporaines¹ ou antérieures² en sanscrit pur ou mixte. Partout ailleurs le *y* souscrit a la forme d'une simple boucle plus ou moins allongée et ouverte par le haut. Dans les monuments les plus anciens, tous en prācrit, le cas ne se présentait pas³. Au nord de l'Inde, les plus anciennes inscriptions en sanscrit mixte, celles

¹ L'une de Kanheri, *Arch. Surv.* II, *Ind.*, V, p. 85, n° 27, et *Journal of the Bombay Branch*, VI, fac-similé n° 37; l'autre de Nāsik, *Arch. Surv.*, IV, pl. LIII, n° 12.

² L'inscription de Rīshabhadatta à Nāsik, *Arch. Surv.*, IV, pl. LIII, n° 5; — et l'inscr. de Nagari, *Journ. As. Soc. Beng.*, LVI, p. 77. Cf. aussi p. 194, note 1. A. B.

³ Le *y* souscrit se rencontre dès les plus anciens monuments, les édits d'Acōka, qui tous, à une ou deux exceptions près, en présentent des exemples. A Gīmar, pourtant, l'ordre des deux consonnes est d'ordinaire interverti; c'est la première qui est souscrite: *rya* est écrit *yva*. Le caractère *y* a partout la forme du *y* isolé. A. B.

de Mathura¹, présentent déjà le γ souscrit sous forme de boucle ouverte. Au sud même, le γ souscrit n'a sans doute gardé sa forme complète que dans les premiers essais d'inscriptions sanscrites, et a du être presque immédiatement simplifié. Malheureusement les documents font presque défaut du III^e au V^e siècle. Cependant nous avons l'inscription du petit-fils de Rudradāman à Jusdun², datée de 127, c'est-à-dire, selon toute probabilité, d'une année correspondant à 205 après J.-C. ; le γ souscrit γ a déjà pris sa forme nouvelle. On pourrait il est vrai, soupçonner là une influence de l'écriture du nord, déjà signalée³ pour une forme, d'ailleurs accidentelle, du m dans la même inscription. En tout cas, les plus anciens monuments à peu près datés que nous rencontrons ensuite ne connaissent également que la forme nouvelle du γ souscrit. Il suffira de citer la plus ancienne inscription de Veṅgi, celle du roi Vijāyanandīvarman, rapportée au IV^e siècle par Burnell et par M. Fleet⁴.

Ajoutons à ce propos que l'alphabet de Vijāyanandīvarman, relevé sur la planche I de la *South-Indian Palaeography* est évidemment beaucoup moins ancien que le nôtre : le l et le n γ sont bouclés tous les deux comme dans le n^o XXI ci-après.

Notre inscription ne semble vraiment inférieure, pour l'aspect archaïque, à l'inscription de Rudradāman, que par la forme de certaines voyelles : de e légèrement recourbé de haut en bas, de a oblique de bas en haut (bien que cette forme se rencontre aussi dans le monument de Girnar pour certains groupes tels que pa , ya), enfin et surtout de o , formé, non plus de deux lignes horizontales, mais de deux lignes courbes. Pourtant o lui-même garde la forme ancienne avec g et l .

Voir *Ind. Antiq.*, VI, p. 216-219. — Pas toutes. Cf. Cunningham, *Arch. Surv.*, III, pl. XIII, n^o 1 et un autre cas (?) pl. XIV, n^o 9. Noter aussi que l'ancienne forme reparait au V^e siècle sur l'inscr. de Skandagupta à Girnar, *Arch. Surv. W. Ind.*, II, pl. XV. Cette forme n'est donc pas un criterium aussi absolu que l'a cru Bergaigne; mais

l'ensemble de ses observations sur cet alphabet n'en est pas atteint. A. B.

² *Journ. of the Bomb. Br.*, VIII, p. 234-235.

³ *Indian Antiquary*, N, p. 221.

⁴ *Ibid.*, V, p. 176. Voir également les inscriptions des Pallavas (*ibid.*, p. 50 et 154; IX, p. 100 et 102), plusieurs in-

Or on verra par l'inscription suivante que l'écriture paraît avoir suivi assez exactement sur la côte orientale de l'Indo-Chine les développements et même les *modes* passagères de l'écriture de l'Inde du sud. Il paraît donc à peu près certain que celle-ci est antérieure au iv^e siècle de notre ère, et possible qu'elle remonte jusqu'au ii^e. En somme, on peut considérer le iii^e siècle comme sa date approximative la plus probable. Ce serait l'une des plus anciennes qu'on connaisse en langue *sanscrite*.

En tout cas, et à supposer que l'écriture ait gardé un caractère plus archaïque dans cette région lointaine, notre monument témoignerait toujours de la haute antiquité des premiers établissements indiens dans l'Annam actuel.

Ce témoignage n'a d'ailleurs rien qui doive surprendre. Ptolémée, en effet, connaissait des noms géographiques d'origine sanscrite sur le littoral de l'Indo-Chine comme dans les îles de la Sonde. La colonisation indienne de ces contrées est donc antérieure au milieu du ii^e siècle. Il n'y a pas de raison non plus, si, comme on doit le croire, les relations étaient restées fréquentes avec la mère patrie, pour que le sanscrit y ait fait son apparition sur les monuments épigraphiques beaucoup plus tard que dans l'Inde proprement dite.

Le sanscrit de notre inscription est correct, autant qu'on en peut juger par les parties lisibles. J'aurai seulement à relever, à la ligne 12 de A, un mot dont la forme et le sens m'échappent. Dans l'orthographe, il n'y a à signaler que le redoublement d'une consonne, non seulement après le *r*, mais avant le *y*, dans les mots *bhṛitya*, *maddhye*. Le premier seulement de ces redoublements est resté d'un usage général dans les inscriptions postérieures¹. Mais, à la date de celle-ci, je ne sais s'il est permis de dire que l'un soit plus ou moins régulier que l'autre². D'ailleurs nous retrouverons encore le second dans le n^o XXI, B.

scriptions de Kanheri que M. Bühler rapporte également au iv^e ou au v^e siècle (*Archæological Survey W. India*, V, pl. LI, n^o 6, 7, 9), enfin les inscriptions des Vā-

kāṭakas et celles des Kadambas anciens.

¹ Cf. les observations de M. Barth, ci-dessus, p. 3.

² N'auraient-ils pas pour origine com-

INSTITUTIONS
SANSCRITES
OF CALCUTTA

Pour cette inscription comme pour les suivantes, je joindrai à ma transcription des chiffres entre parenthèses indiquant le commencement des lignes. Pour celle-ci seulement, j'observerai en outre la distinction des lignes par une disposition particulière, nécessaire pour indiquer les raccords de la face B avec la face A.

A

- (1) m
 (2)
 (3)
 (4)
 (5)
 (6) jatañ karuṇa
 (7) vijaya
 (8) rṇam anyam¹ ajñāpitaṃ²
 sadasi rā³
 (9) vāgampitaṃ pibantu⁶ erimārara-
 jakula

B

-

 tter⁴ nu rājā⁵
 na⁷ erimāra na

manue deux corrections successives à l'orthographe prācrite primitive, dont la première aurait consisté à écrire la lettre représentant le r ou le y assimilé, au lieu de la négliger, et la seconde à réintroduire le r ou le y lui-même, tout en laissant subsister la consonne double? — La double consonne étant récente en prācrite, cette explication, à coup sûr ingénieuse, impliquerait l'abandon de la date communément admise pour Pāṇini, chez qui les divers redoublements de consonnes sont traités VIII, 4, 46 āṇ. et elle entraînerait une conclusion semblable pour les Prācīkhyas, qui tous donnent ou disent ces mêmes règles. Cf. *Rign. Pr.*, VI, 1-4; *Tātt. Pr.*, XIV; *Vajās Pr.*, IV, 97-114; *Atharv. Pr.*, III, 26-32. A-B.

¹ Le m final est plus petit et placé au-dessous de la ligne selon l'usage ancien

remplace plus tard par l'emploi du virāma. Le mot suivant est le commencement d'une phrase, la première dont nous puissions saisir à peu près le sens.

² Ce mot paraît pris, ici et plus loin, dans le sens de « prononcé »; mais l'idee d'« ordre » y reste impliquée.

³ Peut-être l'instrumental *rājāna*.

⁴ Ou *tyar?* *saha bhṛatyar?*

⁵ Probablement le nominatif pluriel *rājānas*, sous la forme *rājāno* s'il n'y avait pas une nouvelle particule à la fin de la ligne.

Après *pibantu*, un intervalle marque le commencement d'une phrase nouvelle. — Après *rājakula* on distingue *va*. A-B.

⁷ Peut-être *-shayena*, soit *-bhūshayena*. On est d'abord tenté de lire un j; mais le trait supérieur, sur les estampages, paraît bien être un défaut de la pierre.

- (10) . . kulanandanena¹ ājñāpitam
[svajanasa-
(11) takaraṃ kariyo(r) vvaraṇa³ loka-
[syāsya gatāgati-
(12) putre bhrātari nantukasvasamīka-
[rapachandena⁵
(13) varuṇam apī vāsasthāvaraṇ⁷ jañ-
[gamaṃ⁸ koshthāgāraka-

. . . maddhye² vākyaṃ [ā]jñāpi-

. . tau⁴ śinhāsana[ddh]y[ā]san[e]

(vyā) pteshu⁶ yat kiñ cid rajataṃ [su]

. . . naṃ⁹ priyahite¹⁰ sarvvaṃ viśri-

INSCRIPTIONS
SANSCRITES
DE CAMPĀ.

¹ Après *crīmāra*, le groupe qui précède *na* est peut-être *lo* (*loḡa* = *larana*?). Devant *kulanandanena*, assez net sur les estampages, on croit lire *yi*, précédé d'un fragment d'un autre groupe, voir ci-dessus, p. 192. — Malgré l'absence de saṃdhi et l'intervalle en blanc devant *ājñāpitam*, c'est ce mot qui paraît gouverner l'instrumental précédent, isolé sans doute en raison de son importance.

² On croit lire *ha* devant *maddhye*, avec le *sa* de l'autre face probablement *-samūha-*.

³ Avant *loka*^o, il y a un espace en blanc; c'est même le seul qui soit franchement marqué. A. B.

⁴ *Vikṛitau*? La lecture *-tau* elle-même n'est pas sûre. Il n'y a pas dans l'inscription d'autre exemple de la diphtongue *au*, et les traits ne sont pas parfaitement distincts. — *Vikṛitau* est impossible. Après *vi* il y a la trace d'un caractère, et il y en avait un autre, peut-être deux, avant *tau*. Je crois que ce dernier doit se lire *tā*, le trait supérieur de gauche étant un simple défaut de la pierre. J'y vois la fin d'un participe présent, par exemple *vimṛiṭatā*, se rapportant à *mayā* et régissant ce qui précède, *gatāyatīm*, où il me semble voir la trace d'un anusvāra. Je rapporte également à *mayā* le reste, très effacé, de la ligne, où

les seuls caractères sûrs sont le *y* souscrit et l'avant-dernier, qui est *si* ou *sī*. Je lis *śinhāsanaḍḍhyastīnena*, le *na* final étant rejeté à la ligne suivante, où il a laissé une trace devant *putre*. A. B.

⁵ Je ne puis lire autre chose que *nantuka* ou *nannuka-*. — Je lis *nāntyaka* ou *nānyaka*. L'*ā* est sûr, et il y a une faible trace de la boucle de gauche nécessaire pour faire de l'*u* un *y*. A. B.

⁶ Je lis *tripteshu*; le premier caractère est assez net sur l'estampage. On voit les changements que ces lectures entraîneraient dans la traduction et qu'il est inutile d'indiquer. Les locatifs de la ligne 12 dépendent de *viśriṣṭam*. On échappe ainsi à l'alternative également désespérée de les rapporter à *ājñāpitam* ou d'en faire des locatifs absolus. A. B.

⁷ On remarquera le composé *vāsasthāvara* dans un sens qui paraîtrait suffisamment exprimé par le second terme seul. — On évite ce composé en coupant *apī rā sasthāvaraṇ*. A. B.

⁸ Voir la note i ci-dessus. — Absence de saṃdhi.

⁹ *-kalpanam*? Sur les estampages, il n'y a réellement qu'un *ua* surmonté de l'anuvāra.

¹⁰ On voit sur les estampages une trace du *r* de *priya-*.

XXI (415 et 415 bis).

CHO DINH.

Deux inscriptions, A et B.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 1 ^m 90 | A, 0 ^m 50 |
| B, 0 25 | B, 0 10 |

Ces deux inscriptions sont gravées sur le roc appelé Cho Dinh, dans la province annamite de Phu Yen. Elles se trouvent dans une partie creusée naturellement au pied d'une colline haute de 50 mètres environ, située au nord du cap Varella ou Varela. Cette colline, très visible de la mer, porte à son sommet une tour tchame en briques, aujourd'hui ruinée. La plus petite des deux inscriptions est située un peu à gauche de la grande, et à la même hauteur.

La grande, A, ne comprend d'ailleurs que deux lignes et demie de prose, mais en gros caractères dont le corps, abstraction faite des appendices supérieurs ou inférieurs, a 6 centimètres de haut. La petite, B, n'a qu'une courte ligne et le corps des caractères n'a que 2 centimètres environ de hauteur : à cela près, ils paraissent aussi semblables que possible à ceux de A¹.

Ces deux inscriptions sont fort curieuses. La petite est malheureusement assez énigmatique à cause de son extrême brièveté. La grande, au contraire, est parfaitement claire dans son texte, quoiqu'il soit difficile de déterminer l'objet précis qu'on s'est proposé en la gravant sur ce roc de Cho Dinh. Toutes nos inscriptions, sans en excepter le numéro précédent, sont destinées à perpétuer le souvenir de donations faites, le plus souvent par des rois, à des temples, à des couvents, etc. Celle-ci renferme bien le nom d'un roi, *Bhadravarma*,

¹ Voir ci-après, p. 202, l'analyse des signes distinctifs de cette écriture; sur la double forme de l'o, voir p. 201.

qui prend le titre de *dharmamaharāja*¹ « grand roi de la loi », mais elle est composée uniquement de formules liturgiques. La formule *agnave tva jushṭam karishyāmi*, par exemple, semble empruntée à un rituel tout pareil à ceux des Çrauta et des Gṛihya-sutras, quoique l'addition de *Bhadreçvarasvāmipādaprasadat* place la cérémonie sous les auspices de Çiva², et trahisse même un développement assez avancé du Çivaïsme, le dieu paraissant adoré, selon un usage que nous verrons se perpétuer à Campā³, sous un vocable rappelant le nom du roi qui lui a élevé un temple. Ni introduction autre que l'invocation *namo devaya*, ni conclusion autre que la formule *prithiviprasadat karmmasiddhir astu*. Et cependant cette inscription, gravée avec une admirable régularité, en caractères profonds et de grandes dimensions, doit être autre chose qu'une simple fantaisie de quelque prêtre desœuvré.

On pourrait plutôt être tenté d'attribuer une origine de ce genre à la seconde inscription, beaucoup plus courte encore, gravée en caractères plus petits et qu'il faut peut-être renoncer à comprendre. Cependant je ne puis passer sous silence une interprétation que suggère le rapprochement des deux textes, tout en ne la présentant, en raison de la gravité comme de l'étrangeté de la chose, que sous les plus expresses réserves.

Tout d'abord il n'est pas impossible que A et B aient été gravés en même temps. J'ai déjà constaté que les caractères sont aussi semblables qu'on peut l'attendre dans deux inscriptions graphiquement indépendantes. La petite fût-elle même une sorte de glose, cette glose serait sans doute à peu près contemporaine du texte auquel elle se rapporterait. Or, malgré l'éraflure qu'ont subie les deux derniers

¹ Ce même titre a été porté par les rois Pallavas. Voir les inscriptions publiques par M. Fleet dans l'*Indian Antiquary*, V, n° XV, fig. 17 p. 155 et XII, ligne 16 p. 51. — Cf. *Epigr. Ind.*, I, p. 5. A. B.

² Cf. ci-dessus, p. 20, les observations

de M. Barth sur l'introduction dans le culte de Çiva des termes consacrés de l'ancien rituel védique.

³ Voir en particulier l'inscription suivante, n° XXII. Le même usage prévalait au Cambodge.

groupes dans leur partie supérieure, on ne peut guère hésiter qu'entre deux lectures, d'ailleurs à peu près équivalentes pour le sens : *çivo dāso baddhyate* ou *çivo dāso baddhyo yaḥ*. En faveur de la seconde, il y aurait à signaler les traces d'un signe qui pourrait être le visarga. Mais on peut n'y voir aussi qu'un signe de ponctuation. D'ailleurs, la branche droite du y paraîtrait trop courte, et la branche gauche trop longue, autant du moins que l'éraflure du roc permet d'en juger. Enfin et surtout la forme *baddhya*, ou, sans redoublement de la consonne, *badhya*, serait d'une correction très douteuse : la seule forme connue du participe en *ya* de *bandh* est *bandhya*. Nous nous en tiendrons donc à la première lecture. Le *b* paraît certain, principalement sur les estampages, où l'impossibilité d'un *v* est manifeste, et l'on ne voit pas d'autre lettre possible donnant une forme sanscrite. La lecture *çivo* ne semble pas moins sûre. Le *v* est aussi net que possible sur les estampages. A la vérité, l'*o* a ici une forme différente de celle qui se rencontre sur la grande inscription. Mais aussi cette diptongue ne s'y trouve-t-elle pas en composition avec le *v*, et, à toutes les époques, particulièrement à Campā, l'*o* a eu deux formes usitées concurremment¹. Enfin quand nous aurions ici, dans les signes vocaliques, une faute de graveur comme il s'en rencontre dans la grande inscription, quand nous devrions lire, par exemple, *çivadāsa* ou tout autre nom propre, nous n'échapperions pas à la réflexion suivante.

Quand on se reporte à la formule déjà citée de la grande inscription, *agnaye tvā jushṭam karishyāmi*, on est naturellement conduit à se demander si l'offrande que le prêtre doit « rendre agréable à Agni » ne serait pas précisée ici. La racine *bandh*, dont *baddhyate* pour *badhyate*² est le passif, a en effet une valeur technique dans un ordre particulier de sacrifices, ceux dont la forme normale est appelée *paçubandha* : elle exprime l'acte du prêtre qui attache au poteau l'offrande vivante, la victime à immoler. Or que le mot *dāsa* ait ici le sens d'« esclave »

¹ Même dans le numéro précédent, XX. Voir le groupe *lo*, A, 11, et le groupe *ko*, A, 13. — ² Voir ci-dessus, p. 195, note 2.

ou, en souvenir de la terminologie védique, celui de « membre de la quatrième caste », ou qu'on doive lire un nom propre tel que *çivadasa*, il s'agit en tout cas d'un homme et notre texte, « le Dasa propitiatoire¹ (ou Çivadasa) est attaché » semble faire allusion, comme formule additionnelle ou comme glose, à un sacrifice humain. En fait, rien n'empêche d'admettre, entre le *purushamedha* purement védique et le culte sanglant de Kâli, la pratique de sacrifices humains offerts à Çiva. Çiva est déjà dans l'Atharva-Veda² le dieu auquel on offre les cinq victimes, c'est-à-dire le chevreau, le mouton, le bœuf, le cheval et l'homme, et une légende du Mahabharata³ est consacrée au sacrifice que le roi Jarasandha voulut offrir à Mahadeva Paçupati, en prenant pour victimes les rois qu'il avait vaincus.

L'interprétation proposée ne semble donc pas impossible. Mais elle est si grave, qu'il faut y regarder à deux fois avant de l'admettre, d'autant plus qu'après tout le fragment B peut être un graffiti dénué de sens, j'entends une énigme inintelligible pour tout autre que celui qui a tracé ces mots, et ceux à qui il voulait les faire lire.

En tout cas, les deux inscriptions sont certainement, après la précédente, les plus anciennes de celles qui ont été recueillies jusqu'à présent à Campa, et, selon toute vraisemblance, elles sont également plus anciennes qu'aucune des inscriptions connues du Cambodge. La seconde n'ayant que quelques caractères, nous raisonnerons sur la première, en rappelant une fois encore que l'autre lui est aussi semblable que possible.

Tout d'abord, l'inscription A est plus moderne que XX. Elle a le *l*, le *n* et par suite le *g* bouclés, et le *v* souscrit y a perdu sa forme primitive.

D'autre part, elle paraît antérieure aux plus anciennes inscriptions du Cambodge, antérieures elles-mêmes au n° XXII ci-après. Je n'insisterai pas sur la queue prolongée, simple et rectiligne du *k* et du *r*.

¹ Cf. par exemple, dans le sacrifice d'un bœuf à Rudra, l'exclamation *çivam çivam* (Cankhayan-Gomutasutra, IV, 17, 13). — ² XI, 2, 9. — ³ *Sabhaparvan*, vers 626 et suivantes.

Cette particularité, que j'aurais pu relever également dans l'inscription précédente, peut paraître sans importance, puisque ces traits sont recourbés déjà dans l'inscription de Rudradaman à Girnar; que le double trait du *r*, régulier dans les plus anciennes inscriptions du Cambodge, y est plus tard remplacé par un trait simple; enfin que le *k* et le *r*, alignés dans l'inscription de Blavavarman¹, dépassent la ligne dans plusieurs des inscriptions suivantes. La forme des voyelles me paraît plus significative. Nulle part au Cambodge nous ne les trouvons à un état aussi rudimentaire, l'*i* encore aussi éloigné du cercle auquel il doit aboutir, l'*a* et l'*e* formés d'un trait aussi court. L'*o*, qui prendra plus tard les mêmes formes à Campā qu'au Cambodge, est encore absolument semblable à celui de l'inscription précédente, excepté dans certains groupes dont B offre seul les exemples². Il faut signaler surtout l'absence du *virāma*, dont l'usage est général au Cambodge dès les plus anciennes inscriptions. Ici, comme dans l'inscription précédente d'ailleurs, la consonne finale non rattachée au groupe suivant est écrite, avec des dimensions moindres, au-dessous de la ligne. C'est l'usage ancien, qui paraît s'être modifié dans l'Inde du sud à partir des Calukyas, mais qui est général encore au v^e siècle dans les inscriptions des Pallavas³, des Vākātakas et des Kālambas.

Un autre trait de ressemblance entre ces inscriptions et les nôtres (il n'y a plus ici de distinction à faire entre A et B) permet de les attribuer avec une grande probabilité au même siècle. Je veux parler du petit carré creusé à la tête des lettres⁴. Cet ornement qui, selon M. Bühler⁵ est « caractéristique de l'alphabet des Vākātakas et de ceux employés dans d'autres parties des provinces centrales », se retrouve

¹ Ci-dessus, n° 1.

² Voir ci-dessus, p. 201.

³ Cf. l'observation faite plus haut, p. 194, note 4.

⁴ Il est seulement un peu plus allongé dans B.

⁵ *Indian Antiquary*, XII, p. 239. Cf. *Journal of the Bombay Branch*, etc., VII, p. 56; *Archaeological Survey of Western India*, IV, p. 117, et pl. LVIII, n° 8 et 9. — Au Cambodge, la tête des lettres est simplement renforcée.

également dans plusieurs inscriptions des Pallavas¹ et des Kadambas². C'est une véritable *mode*, dont la durée paraît avoir coïncidé à peu près avec celle du v^e siècle. On voit qu'elle s'était répandue jusque dans le royaume de Campā.

Il y a là, soit dit en passant, une indication utile des relations qui devaient subsister entre ce pays et l'Inde du sud. On voit quel danger il y aurait à conclure trop vite de la ressemblance des écritures à l'origine et à la date d'une colonisation. En abusant de cette méthode, on aurait pu, sans les précieuses indications de notre n^o XX, rapporter au v^e siècle environ la fondation du royaume indien de Campā. L'étroite parenté des inscriptions les plus anciennes recueillies au Cambodge avec des monuments contemporains de l'Inde du sud³ ne saurait donc nous interdire d'attribuer au royaume lui-même une antiquité beaucoup plus haute que le vi^e siècle de notre ère. Et ce que nous disons de la question chronologique est naturellement applicable à la question géographique. On verra d'ailleurs plus loin, par les n^{os} XLIV-LXI, qu'un roi du Cambodge, Yacovarman, a employé une écriture originaire de l'Inde du nord. Bref, la comparaison des alphabets est un moyen peu sûr pour préciser l'origine des royaumes indiens de l'Extrême Orient, si le développement de l'écriture y a été, sous l'influence de relations incessantes, à peu près parallèle à celui qu'on observe dans l'Inde même.

Car l'observation faite à Campā se répète dans les îles de la Sonde. La mode du petit carré creux, par exemple, avait pénétré jusqu'à Bornéo. M. Kern a publié⁴ des inscriptions du royaume de Koti

¹ *Indian Antiquary*, V, p. 50 et 154. Cf. aussi les inscriptions du Gāṅga Indravarmān, dans le même recueil, XIII, p. 120 et suiv.

² *Indian Antiquary*, VI, p. 22 et suiv., VII, p. 33 et suiv., *Journal of the Bombay Branch*, XII, p. 324 et suiv. Dans les inscriptions de Dabdi II, le Gujara, *Journal of the Royal Asiatic Society*, nouvelle série,

I, p. 273¹, la tôte des lettres n'est pas un carré, mais un rond.

³ Voir plus haut, p. 12.

⁴ *Over de Opschriften uit Koetei in verband met de Geschiedenis van het Schrif in deen Indischen Archipel. — Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde*, 2^e Week, Deel XI.

(Koeti), dans cette dernière île, qui présentent la même particularité. Et ce n'est pas la seule ressemblance de ces inscriptions avec les nôtres¹. Les caractères en sont, dans les détails comme dans l'ensemble, à peu près identiques à ceux du roc de Cho Dinh. La seule différence à signaler est la courbure des queues du *k* et du *r*, et cette courbure, à en juger par le fac-similé, n'est même pas constante. On remarquera en particulier la forme archaïque du *ç* commune aux inscriptions de Cho Dinh et à celles de Koti. Ces dernières ne sont pas datées non plus; mais M. Kern les place aux environs de l'an 400 de notre ère.

C'est en somme aux inscriptions des Pallavas Simhavarman et Vishnugopavarman que les unes et les autres peuvent être comparées de préférence. L'aspect des nôtres, dans leur ensemble, paraît même plus archaïque. Toutefois la rigidité des caractères peut s'expliquer par la matière sur laquelle elles ont été gravées, qui est le roc presque brut.

L'orthographe laisse à désirer pour la quantité des voyelles.

¹ Il faut comparer aussi les inscriptions, trouvées dans l'ouest de l'île de Java, qui célèbrent le roi Pūrṇavarman, particulièrement celle de la rivière de Tjaroenten, près de Tjampea, publiées par M. Cohen Stuart (*Bijdragen tot de Taal-Land en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, 3^e Volgreeks, X^e Deel, 1875, p. 163-170). M. Kern attribue celle-ci, ainsi que les inscriptions de Bekasih et de Djamboe (même recueil, 4^e Volgr., X^e Deel., 4^e Stuk), à la fin du IV^e siècle ou au commencement du V^e. Le roi Pūrṇavarman est donné comme le souverain d'une ville dont le nom a été lu *Nārūma* ou *Nārūma-nagara*. (*Ibid.*) Ce nom, selon M. Kern, n'appartient pas plus aux langues

de la Sonde qu'à celles de l'Inde. Or on trouve sur une inscription tchame (n^o 392 de la Bibliothèque nationale, cf. aussi le n^o 383) le nom de *Ruma-nagara*. (Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 92.) Le nom de *Nārūma* serait-il composé de deux mots dont l'un serait identique au *ruma* tcham? Précisément le lieu près duquel a été trouvée l'inscription de Tjaroenten s'appelle Tjampea, c'est-à-dire apparemment Campā. Enfin ce Pūrṇavarman, comparé à Vishṇu, et qualifié de *vikrānta* sur un rocher voisin de la Campā javanaise, où est restée gravée l'empreinte de ses pieds, ne serait-il pas un conquérant venu de la Campā indochinoise?

INScriptions
SANS
LIGATURES

A

(1) om̐ devaya bhadrēṅvarasvamiṇadaprasādāt¹ agnaye tvā jūṣṭam² kari-
shyam. (2) dharmamaharājaṅgribhadravarmīṇaṅo vayas candradityau tāvat pu-
trapautam mokṣyati. (3) pṛithivīprasādāt³ karmmasiddhīr⁴ astu.

TRADUCTION.

1. Hommage au Dieu! Par la faveur des Pieds du Seigneur Bhadrēṅvara, — je
te rendrai agréable à Agni. — 2. Tant que dureront le Soleil et la Lune, il⁵ sauvera
les fils et les petits-fils du Grand roi de la Loi, Çri-Bhadravarma. — 3. Que par
la faveur de la Terre, le sacrifice réussisse!

B

gvo daso baddhyate⁶

TRADUCTION.

Le Dasa propitiatoire est attaché au poteau.

Absence de sandhi.

¹ On serait tenté de lire *jūṣṭam*. Cf. les notes suivantes sur la quantité des voyelles.

² Lisez *pṛithivīprasādāt*. Peut-être le mot est-il *pṛithivī* pour *prathivī*, forme que nous retrouverons sur des inscriptions postérieures. — La pierre porte bien *prē*. Comme dans les inscriptions précédentes, le *r* sanscrit descend verticalement, tandis que le *ṛ* est oblique. A. B.

³ Lisez *karmma*. Il semble que le signe de l'*ā* ait été déplacé. Voir la note précédente. — L'observation est le résultat d'un lapsus. Bergaigne avait en elle le *prasādāt*, mais le deuxième *a* est correctement marqué sur la pierre. A. B.

⁴ Agni.

⁵ Pour *baddhyate*, voir ci-dessus, p. 145. — Je crois qu'il faut lire *baddhyeta*. A la rigueur, le premier mot pourrait se lire *gavo*. A. B.

XXII (397).

YANG TIKUH.

 INSCRIPTIONS
 SANSCRITES
 DE CAMPA.

L'inscription occupe les deux faces, A et B, d'une stèle.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 63 | A, 0 ^m 47 |
| B, 0 55 | B, 0 48 |

La première face comprend, outre la syllabe *om*, dix-neuf lignes plus un mot au-dessous de la dernière. La seconde face comprend dix-huit lignes.

Yang Tikuh est le nom de la stèle. Elle a été trouvée près du village de Takoh non loin de la colline Datrang, dans la plaine de Phanrang. Cette plaine dont le nom, d'après M. Aymonier¹, prend aussi les formes Manrang, Pandarang, etc., est située dans la partie septentrionale de la province annamite de Binh Thuân, vers 11° 35' de latitude nord. Elle est riche en monuments tchams anciens. La forme sanscrite de son nom, *pāṇḍuraiga*, se trouve dans plusieurs inscriptions relevées sur ces monuments².

L'inscription de Yang Tikuh est très bien conservée. A peine y manque-t-il deux ou trois groupes faciles à suppléer. Elle est composée de cinq fragments en prose, séparés par des stances qui sont distinguées extérieurement de la prose par un petit intervalle séparant les pādas et un signe de ponctuation (ordinairement deux barres verticales) placé à la fin tant de chaque stance que de chaque fragment en prose. Ces stances sont au nombre de quatorze, savoir : deux *srag-dharā*, deux *çārdūlavikrīḍita*, cinq *anushtubh* (çlokas épiques), un *vaṅçastha*, et de nouveau quatre *anushtubh*. Elles recevront, dans la

¹ *Notes sur l'Annam, I. Le Binh Thuân*, dans les *Excursions et Reconnaissances*. —

² Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 49-51.

transcription et dans la traduction, des numéros d'ordre formant une seule série pour l'inscription entière. Les lignes de l'inscription continueront à être distinguées par des numéros entre parenthèses qui formeront deux séries correspondant aux deux faces.

Ce monument est le second exactement daté parmi ceux qui ont été recueillis jusqu'à présent à Campā. Le premier qu'on trouvera sous le n° XXVI, avec des inscriptions plus tardives, lui est de très peu antérieur. Tous deux sont séparés par un long intervalle des dates approximatives que j'ai cru pouvoir attribuer aux précédents.

Notre n° XXII d'ailleurs renferme des données historiques intéressantes. Un temple de Śiva adoré sous le vocable de *Badrādhīpatīvara* avait été brûlé en l'an 709 de l'ère çaka (787 A. D.) « par les armées de *java* venues sur des navires ». Le roi *Indravarman* l'a réédifié, a érigé un linga du dieu, qui sera désormais adoré sous le vocable de *Indrabhadreçvara*, et a fait au temple différents présents. L'année de cette restauration est 721 de l'ère çaka (799 A. D.).

On peut supposer que le temple de *Bhadrādhīpatīvara* avait été érigé par quelque roi du nom de *Bhadravarman*, soit le *Bhadravarman* du n° XXI, soit quelque homonyme. En tout cas, le nom d'*Indrabhadreçvara*, donné au nouveau temple, est évidemment destiné à rappeler celui du roi *Indravarman*.

Quant au mot *java*, il ne peut désigner que la grande île de la Sonde. Son nom, il est vrai, dans les inscriptions sanscrites de l'île elle-même, se présente sous la forme de *yava*¹. Mais M. Aymonier croit l'avoir trouvé déjà dans une inscription khmère², à propos d'un voyage qu'y aurait fait *Jayavarman* II, roi du Cambodge à partir de 724 (802 A. D.). Or, dans le passage que M. Aymonier interprète ainsi, la leçon vérifiée sur les estampages est *java*. Nous aurions donc

¹ Voir en particulier Kern, *Sanskrit-Inschr. etc. ter ere van den Javaanschen Vorst* *Er langa Overgedrukt uit de Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkskunde van Nederlandsch Indië*, t. V, p. 111. Cf. l'inscrip-

tion de *Sañjaya*, publiée par le même savant et citée plus loin.

² Celle de *Sdok Kok Thom*. Voir *Excursions et Reconnaissances*, VIII, n° 20, p. 285.

là un autre témoignage des relations de l'Indo-Chine avec Java. Peut-être le roi du Cambodge y avait-il porté la guerre¹. En tout cas c'est une attaque dirigée par les Javanais sur les côtes de Campā qui nous est révélée ici, et à une date de peu antérieure à Jayavarman II.

Il sera question dans une autre inscription encore² d'agresseurs venus par mer. Celle-ci même énumérant les points de l'horizon où le roi Indravarman avait fait la guerre, nomme, avec le nord, qui est le côté de la Chine, le nord-est, l'est, le sud-est et le sud, c'est-à-dire le côté de la mer, dans toute l'étendue du littoral de Campā.

On remarquera que cette énumération exclut précisément le côté des plus proches voisins, des voisins continentaux, les Cambodgiens. Apparemment Indravarman était en paix avec eux. La période qui précède l'avènement de Jayavarman II est une des plus obscures de l'histoire du Cambodge.

Enfin il paraît résulter de la stance v, rapprochée de la fin du fragment en prose précédant la stance m, que la ville où avait été érigé le temple en question était la capitale (ou l'une des capitales) du royaume. La plaine de Phanrang aurait donc été alors le siège principal (ou l'un des sièges principaux) de la puissance tchame. Ainsi s'expliquerait le grand nombre des monuments anciens qu'on y retrouve.

L'alphabet est moins archaïque que dans les inscriptions précédentes; mais il a encore une grande ressemblance avec ceux des inscriptions à peu près contemporaines dans l'Inde du sud, au Cambodge et dans les îles de la Sonde. Le développement proprement tcham n'a pas encore commencé. On peut comparer, par exemple, l'inscription de Sañjaya, à Java, datée de 654 çaka³, dont l'aspect général est assez analogue. Le *ṅ* a pris la forme commune aux écritures de Java, de Campā et du Cambodge, et qui, selon la remarque

¹ Mais il n'y a pas lieu de chercher là, comme M. Aymonier y songeait, l'origine de la civilisation indienne de Java. Cette civilisation est bien antérieure.

² Dans le n° XXVI.

³ Publiée par M. Kern dans les *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, 4^e Volgr., DL X.

de M. Kern¹, se rencontre également à partir du VI^e siècle, non seulement sur les inscriptions de Valabhi, mais sur plus d'une inscription de l'Hude du sud. Toutefois il garde, comme au Cambodge, à l'état souscrit, une forme archaïque beaucoup moins éloignée de celle du *n* dental, avec laquelle on pourrait aisément la confondre. Le *vīrama* est désormais employé : c'est une ligne courbe au-dessus de la consonne finale.

L'appendice ornemental ajouté à la tête d'un grand nombre de lettres consiste en un petit fleuron analogue à celui qui s'est développé dans l'écriture du Cambodge, surtout à partir du règne d'Indravarman I^{er}. Mais ce fleuron est unique, et non double comme au Cambodge, pour les lettres les plus simples telles que *k* (dont le trait médial n'est pas prolongé), *g*, *l*, *v*, etc. Le *v*, qui a un double jambage, porte un fleuron sur celui de droite.

Le trait de l'*ā* est pareillement double. Celui de l'*ē*, quand il est au-dessus du groupe, et celui de l'*ai* sont fortement recourbes. Le trait vertical de l'*ā* est placé, non à droite, mais à gauche du prolongement de *y* et *m* souscrits². L'*i* prend dans le mot *ai* une forme analogue à celle qu'il a en devanagari.

Le travail du graveur a été exécuté avec une netteté suffisante; mais il manque en somme d'élegance et même de fermeté. De plus l'artiste, faute d'avoir bien pris ses dispositions, a été obligé de diminuer après les premières lignes la dimension et l'intervalle des groupes, et d'ajouter le dernier mot de la stance III au-dessous de la dernière ligne de la première face. La syllabe *ra*, oubliée à la ligne 15 de la première face, dans le mot *urūdatara*, a été aussi ajoutée après coup.

L'āi indique dans l'introduction³ certaines particularités de syntaxe communes à diverses inscriptions de Campa. Elles se rencontrent des elle-ci.

¹ *Brahmīna*, p. 9 du tirage à part.
² 700. 814. 826. Voir, en-dessous les n^{os} XXXI et suivants.

mat, st. VI: *lakshmya*, A. l. 15, et *tasya*, B. l. 10. Cet usage d'ailleurs n'a pas précédé.

³ Soit dans *brahman* a stance III *tac*.

P. 184.

Aux négligences d'orthographe signalées également d'avance¹ comme ordinaires, cette inscription ajoute la substitution d'un *a* bref à l'*ū* long dans plusieurs cas qui seront relevés en note.

Le *n* dental remplace le *ṅ* cérébral dans *kana* et dans *maui*, A, 7. La substitution inverse se remarque dans *makarāṇḍa*, *gagaṇa*, *phēṇa*, A, 4, et dans *pradhāṇa*, A, 10.

Le *b* ne se rencontre que dans les mots *bahu*, *brahman*, *labdha* et dans le parfait *babhūva*. Il est remplacé par le *v* dans *auvara*, *vala*, *vimva*.

Signalons encore la forme *makuṭa*, relevée d'ailleurs dans les dictionnaires, pour *mukūṭa*, A, 6 et B, 8. Elle paraît être régulièrement employée à Campā, et nous la retrouverons dans le n° XXVI.

Un nom teham, dont la lecture est un peu douteuse, figure à la ligne 15 de B.

A

om

1. (1) yas siddharksharshisaṅghais² suravaranicayaic cāraṇaic cottamaujo³
 yaṃ yasmād yāti yuktas sa ja(2)yati jagatān⁴ jāyate janmajushṭhaḥ
 tārkshyārkkendvindradaityair ddivi bhuvī vibhavair bbbhāvabhogasya
 [bhoktā
 (3) yaksharkshakshudrarakshaḥ kshaṇam api caṃ abhūt⁵ tasya bhaktyā
 [smared yaṃ ||
 tasya bhagavato surāsuraripupavi(4)tracaraṇayugalasaroruhamakaraṇḍasya
 kshīrānṇavataṇaṅgaganasindhupheṇaçaçikaraçuklataṛabha(5) smāvadāta-
 dbavalataṛaçaṛīrapradēçasyaçesbabhuvanopajīvyamānavipratītataraṇaikaja-
 mṛiṇālanālapā(6) dāvimvasya⁶ surāsuraṇapaticḥkharamaṅgalapadadvayareṇu-
 gaṅgūpravāhasyāpi surasiddhavidyādharagaṇamakuṭaki(7) rīṭavarakanaka-
 kananikarasandhyāyamānacaraṇanakhamanidarṇṇaṇasya pādāyugalāravinda-
 dasya çaraṇam adhi(8)krītya sa bhagavān çṛimān indravarmṇmā pratidiva-

¹ P. 182 et 183.

² Un fragment de l'*i* de *siddha* est encore visible.

³ Il reste une trace du signe complémentaire de la diptongue *au*.

⁴ Génitif construit avec *ji*. Cf. stances 111 et x, et n° XXIII, A, stance ix.

⁵ Il reste une trace du signe qui distingue l'*ū* de l'*a*.

⁶ Lisez *vipratīpatara*.

sam evam akhādīgantarādharimasthītataratamakramapratī (9) talḥ kshī
tītale puṇyam akarat

- II. erīman rajendra varimū varājanamahito yajñaratnapramukhyaḥ
khyāta 10 | sṭeshan prabhāvair mmanur iva jagāto rakṣaṇe kshemayuktaḥ
brahmacakshatrapradhāno jagati divi yathā ya 11 | jñābhāgair mmahehdo
raṇye vañcapratītas sarucir iva caçi nirmalakācādece |
sa jayati vikramataya 12 | bhujadvayenodvahan iva dharanīm sakala
campadhīcajyavasumatitalapatīcaatamakha iva dhanāñjaya 13 | ivapra
tibhataparākramo pi harir iva vijītaçesharīpuyrīṇḍavayiddhas surasuraguru
caraṇadvaya 14 | ravindajamitasophītaçegāticayavikramas tu bhūvi deva
rajasadricādi purvvañamānavaratamakhaḥ 15 | latapalḥphalataya dha
nada iva dhanatvagāticayena 16 | jalakshmyāliṅgītamḥīdutaracañiraprade
caḥ 16 | pramuditamanasa tasya nagarīpratītataraivasudhātataratamānukrama
rakṣhaṇasvacaktīprabhavo 17 | rjītanirupadravavarnṇāceramasyavasthītis su
ranagarīva rajadhāny asit
- III. sa erīman nīpātis sadā 18 | vijayate bhūman rīpo¹ sarvata-
ç candendragmīyamasya vīgraham adhād yakshādhipasyaujasa
19 | brahmañca prabhavaḥ prabhūtavibhavo bhāgyaprabhāvānītaḥ
caktya viṣṇur iva pramathya ca rīpūn dharmmasthītīm pālayet²

B

- IV. 1) tribhadrādhipatīcyaras tribhuvane khyātas svatejognibhī-
cggondharvoragarākṣasaic ca munibhir ddevarshividyaḥbarāñḥ
2) pātala prabhavaç ca vīryyatapasā sātyena³ vā yogino
vuktas tair mmanasā prabhāvavibhavañḥ saṁstūyate sarvada
- V. 1) nagaryyaḥ paçimodbhutas⁴ tribhīr lokāñḥ samarecītaḥ
dūratas tejaso bhaktyā so yam bhātī mahītale
- VI. bhadratṛp svasthañ çubham 14 yasna— j jagatām pati tejaso
I hadrasvadhipātis tasmā— t sa bhadrādhipatīcyarah

¹ Gentil avec *ju*. Cf. stances 1 et x, et
6, XXIII. A, stance ix.

² Le rigueur, l'optatif pourrait garder
s) un ton propre; mais la confusion
de l'optatif et du prétérit est ordinaire
dans les inscriptions du temps. Voir les
c) XXIII et XXVI, et ci dessus, p. 184.

³ Orthographe négligée, pour *sattvena*.

⁴ B) h) c) dessus, p. 5. Le mot *sattva*

d'ailleurs, en tant que substantif, est sans
doute une création de l'auteur. L'expres-
sion entière semble l'équivalent de *yog-
sattvena* « le fait d'avoir le caractère d'un
Yogin ».

⁵ Lisez *-bhūtas*. — Le signe qui sem-
ble barrer le *v* de la première syllabe de
tribhu serait-il destiné à indiquer la sépa-
ration des pādas ?

atha ciraakalena koçakoshthägära(5) däsädäsiraajatasuvarñaratnädiparibhogabhuktas sa bhuvanatrayärccitapädapañkajareñur eva svena tejasä sakalajaga(6) ddhitakäraṇas samabhavat || tataç ca kaliyugadoshäticayabhävëna nāvägatair jjavavalasanghair nürddahyate pi navämvarädri(7) yanite çakakäle sa eva çūṇyo bhavat ||

- VII. bahuvārshasahrāñi sa bahūva mahītale
svaṃ sthānaṃ dahānañ gantūṃ hy akarot sva(8) sya māyayā ||
atha tasya tad api rājñdravarmmañā punas sthāpitam eva sakalakoçako-
shthägäraajatasuvarñnamaku(9) taratnabārädiparibhogasāntaḥpuravilāsini-
sädäsīgomanishaksheträdidraṇyaṃ tasmai tena dattañ cittaprasādëna ||
- VIII. (10) tasyāpi pārthivaṃ lūgaṃ sthāpitam çrīndravarmmañā
īndrabhadreçyaro nāmnā tataç cābhut¹ sa eva vā ||
- IX. tasyaiva sthāpi(11) tan tena dvayaṃ koçañ² carasthīraṃ ||
samukhañ carakoçaṃ hi çāke çaçyamādrige ||
- X. sa eva rājā paripālayan mahīm
(12) vadā³ prajāś tāḥ⁴ muditās svavikramāñ
svadharmmayatnāt prathito mahītale
sadā ripūnāñ⁵ jayati sma tejasā ||
- XI. (13) sa dharmmakulasanpau- s tyāgi çūrasamanvitalḥ
çaktyā parāñ ca nūrjitya mahīm pāyāt samantatāḥ ||
(14) tasmai bhagavate sakalalokahitakärañāya çrīndrabhadreçyarāyedañ
iti sa bhagavāñ çrīmāñ īndra(15) varmmā jāñāñkoshthägäraṃ⁶ çivayañā-
kshetradvayaṃ çikhiçikhägīrīpradeçaṃ bhaktyā çuddhena manasaiva datta-
(16) vāñ iti ||
- XII. īndrabhadreçvarasyaiva sarvadvayaṃ mahītale
ye rakshanti ramanty ete svargge suragañais sadā ||
- XIII. (17) ye haranti patanty ete narake vā kulais saha
yāvāt sūryyo stī candraç ca tāvañ narakaduḥkhitāḥ
- XIV. (18) lubdhena manasā draṇyaṃ yo haret parameçvarāt
narakāt⁷ na punar ggache- t⁸ na çiran tu sa jīvati ||

¹ Lisez —bhūt.² koça peut être du neutre, selon les lexiques³ Cette conjonction paraît accompagner le participe présent. Un pronom relatif est construit de même, sans aucun doute possible, dans le n° XXIII, B, stance 11. Voir plus haut, p. 184.⁴ Absence de samdhī.⁵ Génitif avec ji. Cf. stances 1 et III, et n° XXIII, stance 1x.⁶ jāñāñ est naturellement un mot tcham. La lecture n'en est pas absolument sûre.⁷ Absence de samdhī.⁸ Absence de samdhī. Dans ce cas seulement le fait se produit à la fin d'un pāda.

A

Om.

1. Celui qui, en compagnie des troupes de Siddhas et de Rishis qui sont des Rikshas¹, avec les Cāraṇas et des multitudes de dieux puissants, s'unit à Lui par le Yoga, comme à la force suprême, celui-là, s'il se sépare ensuite de Lui², triomphe de tous les mondes; il renaît, — dans le ciel, cher dès sa naissance à Tārکشya, au Soleil, à la Lune, à Indra et aux Dāityas, — sur la terre, jouissant, grâce à ses richesses, de tous les plaisirs de l'existence. Yakshas, Ours³, êtres vils, Rakshas, tous ceux qui pensent à Lui avec dévotion, ne fût-ce qu'un instant, sont assurés du bonheur⁴.

3-9. Cherchant un refuge sous les deux pieds, pareils à des lotus, de ce Bienheureux, — qui purifie avec le suc des lotus de ses pieds les Asuras et les ennemis des Asuras, — dont le corps éblouit, brillant qu'il est d'une cendre plus blanche que la boule de la mer de lait, que l'écumé de la rivière céleste, que les rayons de la lune, — dont les pieds arrondis, entretenant la vie de tous les mondes, excitent la jalousie des racines et des tiges de lotus ordinaires⁵, —

¹ Les sept Rishis en tant qu'identifiés aux sept étoiles de la Grande Ourse.

² *yasmāt*, voir la note 4. « S'il se sépare », c'est-à-dire s'il ne s'absorbe pas définitivement en Çiva. Il sera question plus loin de ceux qui ne pensent « qu'un instant » à lui. — *Yasmāt* ne désigne pas Çiva et il ne s'agit pas de séparation dans le texte, qui dit simplement : « celui qui... s'unit à Lui... pour cela triomphe... ». La construction complète serait : *yas... yam yas... aś yat... sa tasmaj jayati*. A. B.

³ *raksha* « encre », mais apparemment dans une acception différente. Le mot est amené par la recherche de l'alliteration.

⁴ La construction de cette stance est

extrêmement entortillée, mais régulière en somme *au point de vue indien*. Çiva est désigné par les relatifs *yam, yasmāt, yam*, en corrélation avec le *tasya* par lequel débute la prose. Le *yas* du commencement commande toute la stance et est en corrélation avec le *tasya* du quatrième pāda aussi bien qu'avec le *sa* du deuxième; la seconde fois il est en apposition avec un composé copulatif neutre. Le mot *yuktas* lui-même doit servir deux fois, la première fois dans le sens de « accompagné », à moins qu'on n'admette une construction de l'instrumental seul dans le sens de « avec ». — Cf. note 2. A. B.

⁵ Qui nourrissent seulement quelques animaux. — La traduction suppose le

qui, bien que la poussière de ses deux pieds, qui servent d'amulettes frontales aux chefs des Suras et des Asuras¹, soit enportée par le courant de la Gaṅgā, a pourtant les teintes du crépuscule sur les pierreries des ongles de ses orteils, parce qu'elles servent de miroir aux innombrables et merveilleuses paillettes d'or des makūṭas et des kirīṭas² des troupes de Suras, de Siddhas et de Vidyādharas, — le bienheureux, le fortuné Indravarma, qui, de jour en jour, s'est fait ainsi connaître dans tous les espaces compris entre les points cardinaux comme celui qui observe de mieux en mieux³ la loi, a fait sur la terre cet acte méritoire.

II. Ce roi Çrī-Indravarma, honoré par les gens de bien, le premier de ceux qui ont pour trésors les sacrifices, célèbre sur cette terre par les effets qu'il a obtenus des sacrifices, comme Mahendra dans le ciel par les parts qu'il en reçoit, — lui qui, comme Manu, en gardant le monde y conserve la paix, et n'a pour ministres que des Brāhmanes et des Kshatriyas⁴, — fameux dans sa dignité royale par la pureté de sa race, comme la lune brillante dans un ciel sans tache.

11-16. Gloire à lui ! A lui qui, comme Vikrama⁵, soulève en quelque sorte la terre sur ses deux bras, — qui semble un Çatamakha tombé sur la terre pour régner souverainement sur la contrée entière de Campā, — d'un héroïsme irrésistible comme Dhanañjaya, — qui, comme Hari, prospère après avoir vaincu tous ses ennemis, et porte ses pas⁶ à travers une multitude de riches contrées, créées par les deux pieds pareils à des lotus du Guru⁷ des Suras et des Asuras, — semblable sur la terre au Roi des dieux, en ce qu'il goûte le fruit mérité dans une existence antérieure par des sacrifices incessants et un ascétisme parfait, — pareil à Dhanada par l'excès de ses libéralités, — lui dont la Lakshmi royale embrasse avec amour le corps charmant.

16-17. Ce prince, qui par l'excellence de son talent à gouverner de mieux en

changement de *vipratītatara* en *vipratīpatara*. Tel qu'il est gravé, le texte dit simplement que c'est un fait partout reconnu que tous les mondes tirent leur subsistance du lotus de ses pieds. A. B.

¹ Le premier terme du composé ne peut guère signifier que : « qui sont la parure de la montagne du maître des Suras et des Asuras », c'est-à-dire du Kailāsa. A. B.

² Je ne sais quelle distinction précise faire entre ces deux mots, qu'on a l'habitude de traduire tous deux « diadème ». — Cf. Diet. Pét. s. v. *mukūṭa*. A. B.

³ Cf. plus loin, ligne 16, *taratamānu-*

krama, et l'adverbe *taratamatas*, relevé dans le dictionnaire de Pétersbourg.

⁴ Ceci semble une parenthèse entre le commencement du deuxième pāda et la fin du troisième. La construction de la stance 1 pouvait passer pour un tour de force : celle-ci paraît simplement maladroite.

⁵ Viṣṇu. Allusion à *Avatāra* du sanglier.

⁶ Allusion à *Avatāra* du nain.

⁷ Kaçyapa, fils de Marici et l'un des créateurs. Le même titre lui est donné dans *Çakuntalā*, stance cxcv de l'édition de M. Pischel.

mieux¹ une terre célèbre par ses villes, maintenait vivante et intacte la distinction des castes et des agramas, avait une capitale pareille à la ville des dieux.

III. Ce roi fortuné est toujours victorieux de ses ennemis sur la terre. Il a porté une guerre redoutable dans les régions de Candra, d'Indra, d'Agni, de Yama et du roi des Yakshas². D'origine en partie brâhmanique³, possesseur d'immenses richesses, unissant le bonheur à la majesté, après avoir par sa puissance, ainsi que Vishnu, anéanti ses ennemis, il a fait régner la loi.

B

IV. Çri-Bhadrâdhîpatîçvara⁴, célèbre dans les trois mondes par les feux de sa splendeur, et sortant du Patâla⁵, dans son héroïsme, dans son ascétisme ou dans son caractère de Yogin, est loué sans cesse en esprit par les Gandharvas, les Serpents et les Râks¹ asas, par les Munis, par les Devarshis et les Vidyâdharas, qui ont pour richesse leur majesté.

V. Sorti de terre⁶ à l'ouest de la ville, honore par les trois mondes, il brille de loin sur le sol, avec sa splendeur pour parure.

VI. Parce qu'il conserve par sa puissance le bonheur, la sante, le bien de tous les mondes, étant le maître *adhîpati* du bonheur *bhadra*, — pour cette raison — il est appelé Bhadrâdhîpatîçvara.

4-6. Or, pendant longtemps, pourvu de trésors, guerriers, esclaves mâles et femelles, argent, or, pierreries, en un mot des objets nécessaires à la nourriture et aux jouissances de toute espèce, — voyant les trois mondes honorer la

Voir ci-dessus, p. 215, note 3. — Traduisez : « Il prit par sa puissance le corps de Candra, d'Indra, d'Agni » etc.; c'est-à-dire qu'il devint en quelque sorte le maître de chacune des régions du nord, de l'est, etc. Cf. XXVIII, l. 4, *nârâyana-mârtta vaçyasa*. Cette correction est de M. Senart. A. B.

¹ *Sarvatas* dans le sens de *sarvato dîças*? Voir plus haut, p. 205.

² Il avait sans doute pour ancêtre un brâhmane qui avait épousé une princesse royale. Cf. n° IV, XIV. — L'explication est probablement juste, mais je doute que la traduction soit conforme aux idées hîn-

doues. *brahmânçaprabhavaç* ne peut guère signifier que « issu d'une portion de Brahmanâ » ou « d'un membre de la caste brâhmanique ». Ce n'est pas le caractère mixte du mariage qui a pu amener *açva*. A. B.

³ Vocable sous lequel Çiva avait été adoré dans le temple dont la destruction sera racontée plus loin, ligne 6.

⁴ Double allusion à la légende du liûga de Çiva qui s'enfonça sous terre au delà de toute limite (voir par exemple *Archæological Survey of Western India*, vol. V, planche XXI, 3), et aux fondations mêmes du monument. Cf. la stance suivante.

⁵ Cf. la stance précédente.

poussière de ses pieds pareils à des lotus, — il fit, par sa puissance, le bien de tous les mondes.

6-7. Ensuite, par le fait des fautes innombrables de l'âge kali, les armées de Java, venues sur des vaisseaux, le brûlèrent, dans l'année de l'ère Çaka déterminée par le chiffre 9, l'air et les montagnes¹ et il devint désert².

VII. Il avait duré sur la terre bien des milliers d'années, et c'est par sa propre Mâyâ qu'il livra sa demeure à l'incendie³.

8-9. Alors la demeure de ce dieu a été reconstruite par le roi Indravarman qui lui a donné de bon cœur trésors, greniers, argent, or, diadèmes, pierres, colliers et tous les autres objets de jouissances, des femmes avec leur gynécée⁴, des esclaves des deux sexes, des bœufs, des buffles, des fouds de terre et autres biens.

VIII. Çrī-Indravarman a érigé aussi un liṅga terrestre de ce dieu, qui a été appelé désormais d'un autre nom Indrabhadreçvara.

IX. Il a aussi constitué pour lui deux trésors : l'un composé de biens meubles et immeubles, l'autre mobile et doué d'éloquence⁵, quand l'année de l'ère çaka était marquée par la lune les jumeaux et les montagnes⁶.

X. Pendant que ce même roi protège la terre, ses sujets sont réjouis par ses exploits. Renommé dans ce monde par son zèle à observer la loi, il a, grâce à sa puissance, triomphé toujours de ses ennemis.

XI. Vertueux et noble, libéral, entouré de héros⁷, après avoir triomphé de ses ennemis par sa puissance, il a protégé⁸ la terre de toutes parts.

14-16. A ce bienheureux Çrī-Indrabhadreçvara, qui fait le bonheur de tous les mondes, le bienheureux Çrī-Indravarman a donné par dévotion, et d'un cœur pur, le pays du Çikhiçikhāgiri, comprenant les deux domaines de Çivakshetra et de Yajñakshetra avec le grenier de Jañān⁹.

¹ 709.

² Le nom de Bhadrādhīpatiçvara désigne le temple aussi bien que le dieu qui y est adoré.

³ Construction très remarquable, semblable à la proposition infinitive du latin avec *jubeo*, et non relevée dans le dictionnaire de Pétersbourg. Cf. une construction védique analogue, mais avec l'infinitif datif (Dictionnaire de Pétersbourg, au mot *kar*, n° 19). — La construction telle qu'elle est ici est barbare. La langue

classique exigerait le causatif, *agamayat*. A. B.

⁴ ? Formule reproduite dans le n° XXIII, B, ligne 12.

⁵ Les prêtres du temple ? — Cf. XXVI, 1, IV, p. 252, note 12. A. B.

⁶ 721.

⁷ Cf. la même expression au n° XXIII, B, stance XIV, où elle est mieux justifiée par la comparaison qu'elle sert à compléter.

⁸ Cf. ci-dessus, p. 212, note 2.

⁹ Lecture douteuse, voir p. 211.

II. Ceux qui, sur cette terre, conservent à Indrabhadraçvara tous ses biens sont heureux à jamais dans le ciel avec les troupes de Suras.

III. Quant à ceux qui les dérobent, ils tombent dans l'enfer avec leurs familles, pour y être torturés aussi longtemps que dureront le soleil et la lune.

IV. Celui qui, par cupidité, dérobera à Paramaçvara ses biens, ne reviendra pas de l'enfer, et il ne tardera pas à y tomber.

XXIII 1393.

GLAI LOMOV.

Deux inscriptions, occupant chacune l'une des deux faces, A et B, d'une stèle.

LARGEUR.

A, 1^m08

B, 1 10

HAUTEUR.

A, 0^m76

B, 0 76

L'une et l'autre commencent par la syllabe *om*; elles comprennent, en outre, A, 22 lignes, et B, 23.

La stèle a été trouvée, comme la précédente, dans la plaine de Phanrang, dans un bosquet nommé Glai Lomov, au milieu des rizières.

Le premier texte¹ commence par quatorze stances, savoir : un cloka *anushṭubh*, une *indravajrā*, six clokas, un *cardulavikṛṭita*, cinq clokas; il se termine par un fragment en prose. Le second est composé d'un long fragment en prose, suivi de deux stances *vaṃçastha*, puis d'un nouveau fragment en prose et enfin d'un cloka.

Les deux inscriptions sont intactes et lisibles d'un bout à l'autre. Elles semblent indépendantes, quoique consacrées toutes les deux, ainsi que le n° XXII, à des donations du roi Indravarman. Je n'ai d'ailleurs d'autre raison pour mettre l'une avant l'autre que la nécessité de choisir. J'ai attribué le premier rang, et la lettre A, à la seule des deux qui renferme une date.

¹ C'est-à-dire celui de la face que j'appelle A. Cette désignation n'implique pas, dans ma pensée, que l'un soit antérieur à l'autre. Voir plus loin.

On y trouve, en outre, une courte généalogie, comprenant trois noms : *Prathivindravarman* (*sic*¹), qui régna longtemps sur toute la terre de Campā; son neveu (fils de sa sœur), *Satyavarman*, qui régna peu de temps; enfin, le frère de celui-ci, *Indravarman*, identique au roi qui a fait graver l'inscription n° XXII, puisque celle-là porte la date de 721, et celle-ci la date de 723 (817 A. D.).

Ensuite vient la mention de trois idoles de Çiva. Les deux premières avaient été érigées antérieurement par Indravarman, l'une sous le vocable d'*Indrabhogēvara*, dans la ville appelée *Virapura*, l'autre sous le vocable d'*Indrabhadreçvara*. La seconde est vraisemblablement celle dont l'érection faisait l'objet du n° XXII. C'est à la troisième, nommée *Indraparameçvara*, qu'est consacré notre n° XXIII, B. Le même roi l'a érigée en 723 çaka, un lundi, sous l'horoscope de l'écrivisse et sous l'astérisme lunaire d'Uttarāshāḍhā, la nuit du neuvième jour de la quinzaine claire d'un mois désigné, semble-t-il, par le nom de *kāleyaka* « chien », c'est-à-dire apparemment du mois caniculaire, Bhādra². Le lieu de l'érection est l'emplacement du palais de Satyavarman. Faut-il entendre qu'un temple a été bâti sur cet emplacement, ou que le palais lui-même a été converti en temple?

On remarquera que les trois vocables commencent par le mot *indra* emprunté au nom du roi. Ajoutons que, d'après la même inscription, ce roi, et par conséquent la dynastie à laquelle il appartenait, se réclamait de la race lunaire.

L'objet de l'inscription B est de rappeler les donations faites par Indravarman à Çāṅkara-Nārāyaṇa, c'est-à-dire à une idole représentant Çiva et Vishṇu sous une forme unique, celle qui est généralement désignée sous le nom de Hari-Hara. Ce culte était également en honneur au Cambodge dès les temps les plus anciens auxquels remontent les inscriptions³.

¹ Je ne crois pas devoir corriger, la variante *prathivī* pour *prithivī* étant connue et la leçon *prathutara* pour *prithutara* se rencontrant encore dans notre inscription

même, à la ligne 17. Voir aussi *prathivī* dans le n° XXIV, ligne 13.

² Voir plus loin, p. 223, note 8. A. B.

³ Voir ci-dessus, p. 23.

On remarquera quelques noms téhans dans l'énumération des donations faites au temple. Un passage curieux, quoique assez obscur, mentionne une sorte de cérémonie magique accompagnant les imprécations prononcées contre les ravisseurs des biens sacrés.

L'écriture de l'une et de l'autre inscription, quoique moins négligée que celle de la stèle précédente, est encore loin de la régularité qu'on trouvera dans le n° XXIV. Elle n'est d'ailleurs pas identique dans les deux, et les différences semblent assez grandes pour exclure l'idée qu'elles aient pu être gravées en même temps. A la vérité, l'intervalle moindre des caractères dans B s'explique naturellement par la plus grande étendue du texte à graver sur une seule face. On pourrait aussi rendre compte du développement ornemental de certains traits dans A, particulièrement au début, et dans la stance xiv, par l'espace que le graveur avait à sa disposition. Même observation pour la figure quelquefois dans A à droite du groupe, au lieu de l'être en dessous (par exemple, dans les stances vii et viii). Mais des différences qui ne peuvent être justifiées de même sont celles des caractères *kh*, *ñ*, *g*, *g*, *l*, raccourcis dans A pour prendre des fleurons analogues à ceux de *k*, *g*, *l*, etc.

Remarquons à ce propos que, dans l'une et l'autre inscription, ces fleurons, là où ils figurent, sont toujours doubles, même pour *k*, *g*, *l*, *dh*, *v*, etc., tandis que, pour ces lettres, ils étaient simples dans le n° XXI. Dans l'une et dans l'autre aussi, à la différence de XXI, le *k* à sa queue ancienne et le *v* dépasse plus ou moins par en bas l'alignement des autres lettres. Aux lignes 20 et 21 de B, les caractères sont, on ne sait pourquoi, penchés comme ceux du n° XXIV ci-après.

Les singularités de syntaxe signalées dans l'introduction¹ et constatées déjà dans le n° XXI sont ici particulièrement nombreuses et choquantes. On trouve pour le passé, soit le présent, A, ii, iii, soit l'optatif, A, iii, x et ligne 14, sans parler d'autres irrégularités de construction qui devront être indiquées une à une. Il faut pourtant signaler encore ici les particules enclitiques *hi* (A, ii, et B, i) et *ma*

(A, 1), au commencement d'un pāda. Enfin, quelques barbarismes ou solécismes grossiers seront relevés en note. Le lapicide lui-même a ajouté quelques fautes à celles de l'auteur. Bref, nos deux inscriptions sont remarquablement incorrectes, la première surtout.

Le *n* dental remplace le *ṇ* cérébral dans *dravyāni* (A, III, B, ligne 19), *parāyanāt* (A, v), *canda* (A, ligne 18), *nārāyanas* (B, lignes 7 et 10), *cānūra* (B, ligne 9), *mani* (B, lignes 10 et 12). Le mot *maṇi* est d'ailleurs correctement écrit à la ligne 5 de B. La substitution inverse se remarque dans *yaçorthiṇe* (A, IX), *avamarddhaṇa*, *gagaṇa*, *govarddhaṇa* (B, lignes 1, 2 et 8).

Le *b* se rencôtre dans *bahutara* (B, ligne 3) et dans un mot où l'on attendrait un *v*, *bandita* (B, ligne 9), et enfin dans *barṇuāla* (B, ligne 22), mot obscur, mais où l'on peut supposer une composition de *varṇa* et de *āla*. Le *v* remplace le *b* dans *vala*, *valavant*, *ativalavant* (A, stances IX, XI, XII et ligne 18), dans *apavṛīhita* (A, ligne 17), dans *vivudha* (A, ligne 20, et B, ligne 5), dans *vimva* (B, ligne 5), dans *pralamva* (B, ligne 9) et dans *pravāla* (B, ligne 12).

A

om

- I. (1) namo stu sarvadevebhyah prajānām nirupadravāḥ¹
rājāṅ ca (2) vijayo nityam sma² bhavantu mahīlale ||
- II. cṛīmān narendrah prathivīndravarmmā³
khyātas sva(3)vañcair⁴ j jagati prabhāvāḥ
hy⁵ astīti loke sa bhunakti⁶ bhūmim
çaktyā ca⁷ nirjjitya ripū⁸ hi sarvvān ||

¹ *Nirupadravāḥ* paraît être une sorte de solécisme pour *nirupadravatvam*. Cf. les notes 2 et 8, p. 222.

² Voir ci-dessus, p. 220.

³ Ci-dessus, p. 219.

⁴ Ce pluriel est au moins bizarre. — Le mot paraît être pris comme adjectif, pour *svavañcair* ; c'est un exemple

de plus de dérivation incorrecte. A. B.

⁵ Voir p. 220.

⁶ Voir ci-dessus, p. 220, tant pour *bhunakti* que pour *asti*. La valeur de *iti* n'est d'ailleurs pas très claire.

⁷ Ce *ca* paraît être une pure cheville. Cf. p. 222, notes 9, 11, 13.

⁸ Lisez *ripūn*.

- III. *campān ca saka* (4) *lām bhuktvā*
ta (5) *vā*¹ *rajye subhikshā*² *syā*³
- IV. *nyahanaat*⁴ *taskarān sarvā-*
citaracimr vyathā vyomni
- V. *atha kālena mahatā*
t kīrtya ca dharmameṇa sata
- VI. *tasyaiva bhāginayo sau*
satvayarinmeti nāmākhyāḥ
- VII. (7) *sadrīdrumārṇṇavā bhūmi-*
tasya bhavena mahatā
- VIII. *tasya prāmukhata sthātum*
*vishnor vyathasurac cabhū-*¹¹
- IX. *kantyorvyān kusumāyudhena sadriçac çakreṇa tulyo jaye*
çaktuygreṇa (9) *yaçorthiṇe tivalayān devendraputropamaḥ*
mānyo mānavasaṅgameshu ca sata (11) *tārksyograrūpo vibhu-*
*r bhbhāvanān*¹² *jayati prama* (10) *thya ca*¹³ *ripūn çrisatvayarinma nripah*
prapte sa nidhanañ gataḥ
*lokam aicçaram āpnuyāt*¹⁴
- X. *çirakale na mahatā*
jānena dharmmasamyukto
- XI. (11) *tasyanujac ca nripati-*
indravarimmeti vikhyāta-
sa eva paramo nripah
*n nanādravyāni santi*¹⁵ *ca*
n tamo bhānur i (5) *va prabhūḥ*⁶
*tathā vaṅge sa çobhate*⁷
*çambhor bhbhaktiparāyanā-*⁸
(6) rudralokam agān nripah
çrīmān vīçyatamo nripah
khyāto loka svakarmanibhūḥ
r ddiçac ca vidicças tathā
*ghūṛṇiçac ca*⁹ *sanantataḥ*
*na çakto vā*¹⁰ *paro* (8) *syudhi*
d dṛiçtya tau tu parañmukhaḥ

¹ Anacoluthie, le *sa* qui precede n'étant accompagné que d'un gerondif. On pourrait entendre à la rigueur : « Jouissant de la terre entière de Campa, il était un très grand roi. » Mais il est bien peu probable que l'auteur ait eu en vue une construction si peu naturelle. — Une partie de ces irrégularités de construction disparaît, si l'on ne règle pas la coupure de la phrase sur celle des vers. Ici du moins ce parti parait se recommander. Je crois qu'il faut ponctuer après *bhūmanī* (st. 11) et après *nripah* (st. 11). *Paramo* signifie, non pas « très grand », mais « suprême » : il y avait au dessous de lui des rois vassaux. A. B.

² Il faudrait *subhiksham*. La faute est maladroite à celles qui sont relevées dans la note C (p. 111) et la note S ci-dessous.

³ Voir ci-dessus, p. 210.

⁴ Ci-dessus, p. 220.

⁵ Barbarisme repete plus bas, st. XII. La forme ne peut être justifiée par la règle de Panini, II, 4, 73, « *chandasi* ».

⁶ On lit à la fois le signe de l'ā et celui de l'u : le premier est la faute, le second la correction.

⁷ Voir ci-dessus, p. 220.

⁸ Le *n* pour *ñ* est la moindre faute qui porte sur ce mot : il faudrait *parāyanatvat*. Cf. les notes 1 (p. 211) et 2 ci-dessus.

⁹ Encore un *ca* de trop. Cf. p. 211 note 7.

¹⁰ *va* pour *va*, ou purement expletif ?

¹¹ Encore un *ca* expletif. Cf. plus haut.

¹² Le génitif avec *ji*, cf. n° XXI, stances 1, III et X.

¹³ Toujours le *ca* comme cheville.

¹⁴ Voir ci-dessus, p. 210.

- XII. sa yuddhe nyagamat¹ çatrū- u npi(12)po pi paravīrahā
 samikshya valasamyukto mṛṅgendra iva kuñjarān ||
- XIII. bhūmau vijayate rājā vīryavān yaçasānvitah
 so hana(13)t² parasainyāni vajrahasta ivāsūrān ||
- XIV. vyarocata mahāprājño rājā çūrasamanvitah
 rājye hi dharmmasamyukto dha(14)rmmarāja ivābhavat |
- sa eva rājā çrīmān prathamataran tāvad indrabhogeçvaram³ vīrapure svayam eva sthāpayet⁴ tīthikaraṇamuhūrttanakshatradiva(15)salagnayogena tadanantaram indrabhadreçvaram upasthāpitavān || athāpi çaradi nirmmalakahaçaçirājavanāçasambhūtena⁵ dharādharatanujakāntiko(16)malaçarīrapradeçena tārāgaṇodayagiriçikharaniçākareṇeva varabhavanagavākshapradeçavinīhitavaḍanakaṇalakuḍmalena mṛṅgadarpaṇotkara(17)sugandhacandanānulepanabhavalinorasthalāvāyudvayena⁶ pratbutarabhāgyasampadupavīrīhitaparamarājyarājalakshmīlakshaṇopaci(18)takarmmasvabhāvena⁷ paravalasavadhahaurjyāniṣṭheshanirghoshaparīkampiṭasamarabhūmibhogañçalacittacandāprabhāvena rājñendravarmmaṇe(19)ha sa bhagavān indraparameçvaras sakalajagaddhitākāraṇaç çrīsatyavarmmaṇo varabhavanasthāne sthāpitāç cāpi paramaçuddhena manasā (20) samastamunijana-
 tapodhanavivudhaviṭpragaṇebhyaḥ parasparam uditapravṛttacittebhyo rikṛitaprayatnena dhanadānair api çakapatisama(21)ye lokayaniaparvate kyāleyakasitapakshanavamyāḥ⁸ niçāyān uttarāshādharkshoṇa caudravāra-

¹ Absence de saṃdhi.

² Barbarisme déjà relevé plus haut, stance IV.

³ Le même vocable *bhogeçvara* se retrouve dans le nom d'un tirtha (Catalogue des manuscrits d'Oxford, 66, b, 18), où le dictionnaire de Pétersbourg supposait une fautive leçon (pour *bhogiçvara*).

⁴ Voir ci-dessus, p. 220.

⁵ Lisez *nirmalakala*—?

⁶ *darpaṇa* dans un sens ordinairement réservé à *darpa*. Lire plus loin *linorasthala*: avec de la bonne volonté, on pourrait même trouver l'*ī* long sur les estampages. — Je lis °*nulepanadhaulitorasthalāvāhadvayena*. Le *dha*, qui ressemble à *bha* sur le fac-similé, est net sur l'estampage. Le *t*

suivant est mal formé, mais se distingue pourtant d'un *u*. Les autres caractères sont sûrs. A. B.

⁷ Sur *prathutara*, voir plus haut, p. 219, note 1.

⁸ Lisez *kāleyaka*? La queue ordinaire du *k* a une certaine analogie avec le *y* souscrit. A la fin du composé, absence de saṃdhi. — Le premier groupe contient sûrement un *y* souscrit (tourné à gauche, tandis que les autres appendices de forme analogue sont tournés vers la droite), et la première lettre de ce groupe, qui, en tout cas, est mal faite, n'est pas un *k*. Le seul des trois estampages qui donne le mot avec une netteté suffisante, fournit la lecture évidemment impossible *hyāçayaka*. Le

sahitena karkkaṭāḷagnena¹ yāvād vasuḥ 22 matīparvatamahārṇavākācam
 ity asti tavad ity eva sthīro bhavatu ||

TRADUCTION.

A

Om.

I. Adoration à tous les dieux, et que sur la terre les sujets soient heureux sans cesse et le roi toujours vainqueur!

II. Le roi fortuné Prathivīndravarmān, célèbre en tous lieux par sa race et par sa majesté, a, pendant qu'il était en ce monde, joui de la terre, ayant par sa puissance vaincu tous ses ennemis.

III. Dans le royaume de ce roi suprême, qui jouissait de la terre entière de Campā, il y avait abondance de subsistances et de toutes choses.

IV. Ce roi anéantissait tous les voleurs, comme le soleil anéantit les ténèbres, et il brillait dans sa race comme la lune dans le ciel.

V. Après un long espace de temps, par sa dévotion à Çambhu, par sa gloire et son attachement à la bonne loi, ce roi parvint au monde de Rudra.

« mois du chien » doit donc être écarté, d'autant plus que ni Bhādra, ni aucun autre mois *caniculaire* (notion du reste étrangère au calendrier hindou), ne fournissent le jour de la semaine exigé. Comme la corruption du texte doit cacher un nom de mois sanscrit, j'avais songé à *āçokeya* ou *(a)ḍhyāçokeya*, qui pourraient, à la rigueur, être acceptés comme des désignations du mois de Caitra ou d'un mois de Caitra intercalaire. Mais, dans les années qui peuvent correspondre à 723 çaka, Caitra ne satisfait pas aux données, et il n'y a pas eu de Caitra intercalaire. Les conditions ne sont pas remplies non plus si on lit, ce qui est à la rigueur possible, *hobeyaka* ou *tauleyaka*, en prenant ces mots inconnus aux lexiques, comme des noms des mois de Pṛadema et de Karttika. Les

données se vérifient au contraire pour l'année çaka 723 revolue, si l'on cherche dans la corruption le nom du mois *Āçvayuja*. La date correspondrait alors au 20 septembre (vieux style), ou 24 septembre (nouveau style) 801 A. D., lequel était en effet un lundi et où le nakshatra était bien *Uttarāshāḍha*. Mais la correction est graphiquement audacieuse (il faudrait chercher dans le premier groupe *ky* ou *(i)ty*, ce qui ne satisfait guère), et la vérification peut être l'effet du hasard. Dans ce cas, je ne verrais d'autre ressource que de supposer dans le terme en question une expression indigène. A. B.

¹ On pourrait être tente de lire un *anusvara* au-dessus de *ta* : si ce n'est pas un simple accident de la pierre, c'est une faute du lapicidé.

VI. Le roi très héroïque et fortuné qui porta le nom de Satyavarman, célèbre dans le monde par ses œuvres, était le fils de sa sœur.

VII. La terre avec les montagnes, les arbres et les mers, les points cardinaux et les points intermédiaires, vacillaient de toutes parts sous la pression de sa grandeur.

VIII. Dans le combat, son ennemi ne pouvait soutenir sa présence, non plus que l'Asura celle de Vishnu, mais tournait le dos dès qu'il le voyait.

IX. Par la beauté, il était sur cette terre pareil à l'Amour. Pour ceux qui désiraient la gloire, il était pareil à Indra, terrible par le pouvoir qu'il a de vaincre. Très fort, il était semblable au fils du roi des dieux. Dans les assemblées des hommes, il était digne du respect des bons. Son aspect était terrible comme celui de Tārksya. Ce seigneur, le roi Çri-Satyavarman, triomphait de tous les êtres en détruisant ses ennemis.

X. Ce grand roi mourut sans avoir longtemps régné, et, fidèle au devoir, il mérita par la science le moude d'Īçvara.

XI. Le roi fortuné nommé Indravarman attaché au devoir, fort et célèbre sur la terre par sa majesté, était son frère cadet.

XII. Dans le combat, ce roi fort et destructeur des héros étrangers se jetait sur ses ennemis dès qu'il les voyait, comme le lion sur les éléphants.

XIII. Gloire sur la terre à ce roi héroïque et renommé! Il détruisait les armées ennemies comme le dieu armé de la foudre a détruit les Asuras.

XIV. Il brillait, ce grand sage, ce roi, entouré de héros; car, fidèle à la loi comme il l'était dans son règne, il était pareil au Roi de la loi¹.

(14-15) Ce roi prospère, tout d'abord, érigea lui-même à Virapura un Indrabhogçvara, après avoir choisi le jour lunaire, le demi-jour lunaire, l'heure, le signe du zodiaque lunaire, le jour de la semaine et l'horoscope les plus favorables. Immédiatement après, il érigea un Indrabhadreçvara.

(15-22) Ensuite, celui qui est né de la race royale de la lune au croissant sans tache en automne, dont le corps délicat a la beauté du fils de Dharādharma², qui est semblable à la lune apparaissant au sommet de la montagne de son lever au milieu de la troupe des étoiles, quand il montre son visage charmant comme un bouton de lotus à la fenêtre de sa magnifique demeure, — dont la poitrine

¹ Yama, entouré des héros, dans le royaume des morts. — Le Yama de l'époque classique n'est plus entouré que de ses assesseurs et de ses valets, messagers de mort et bourreaux. Ce n'est donc pas comme « entouré de héros », mais seule-

ment comme justicier, que le roi peut lui être comparé. Se rappeler aussi que *Dhar-marāja* est un des noms de Yudhishthira, l'idéal du roi juste. Cf. XXVIII, st. 1. A. B.

² Du fils de Vishnu, c'est-à-dire de l'Amour.

cahee¹ exhale deux parfums produits par une abondance de muse et par un enduit de santal odorant, — dans les œuvres duquel se reconnaissent les signes de la plus haute fortune, tant pour le royaume que pour le roi, avec la plénitude d'un bonheur immense, qui prend une majesté terrible quand son cœur reste inébranlable dans la possession du champ de bataille ébranlé par le bruit des cordes d'arc qui vibrent dans l'armée ennemie et dans sa propre armée, — le roi Indravarma, a érigé ici le bienheureux Indraparamēvara, qui fait le bonheur de tous les mondes, sur la place de la magnifique demeure de Satyavarma; — dans une pensée souverainement pure, et avec des dons pris sur les dépouilles qu'il a arrachées à ses ennemis, pour toutes les troupes des solitaires, des ascètes, des sages et des brahmanes, qui éveillent et développent réciproquement leurs pensées, — dans le temps du roi des Cakas exprime par les mondes, les jumeaux et les montagnes², dans la nuit du neuvième jour de la quinzaine claire du Chien³, sous l'astérisme lunaire d'Uttarāshādhā et l'horoscope de l'écrevisse, le jour solaire du lundi. Tant que dureront la terre, les montagnes, le grand océan et l'espace céleste, que ce dieu³ dure également.

B

om

1) jayati mahāsrapuratrayavamarddhānavividhāvīkramo pu 2) śitabhasmaprabhāvayogadījapahūnkā anirumalatacaçarīrapradeçac ca gaganantaraspurītavīdyudaneka 3) cañca cārurucīavitataçikhiçikhāvālijvalītanetratrayajyotsno 5) dyōditasakalajagannāḍalasthītir bhībhāti bahuta 4) rakanakaraçatatarulatāvagonḥītatuhīnagīricikharagahayivarantarasthito 6) vanatasiddhacāraṇabarishannukhaçatama khamukhatīva 5) yivudhaganamastakakirīṭamanīkīraṇavīçlurītapadavīvyo nīpatītaraktabandhujīvakusumareṇurāñḥītacaraṇatalakamalakomalamṛī 6) çalanālas tu nab'astalanīçītagambhīragaṅgajalanīpātadhārādhautatarajaçādāhāro tyahañkara

Sous les vêtements, ou sous les enduits qui la recouvrent. Je soupçonne des jeux de mots sur *lana*, pris dans le sens d'*āṅgarāna* (la place intérieure de la poitrine) et *caya*, que je traduis « parfum » pour évent parfums, mais dont le sens propre est « vent, souffle ». Le *çal* de l'expression seut dans l'attribution de deux souffles à une seule poitrine. — Cf. ci-dessus, p. 223, note 6. Le sens est donc 1. poitrine et les deux bras reluisent

tout blancs d'un enduit de muse et de santal odorant ». A. B.

723.

Voir ci-dessus, p. 219

2) L'idole de ce dieu, et le temple qui la renferme.

3) Lisez *çikhiçikha*.

Le mot *gaha* synonyme de *çalana*² est dans Paṇini, IV, 2, 38. Mais le plus probable est que le lapicide a oublié un *na*.

kāmāṅgadahanas sasurāsoramunisiddhayaḥshagandharvakinna(7)ravarāpsara-
gaṇapavitracarapayugalāmbhoruḥaḥ cātivaladarppāndhāsuraḥnaḥ ca sa bhaga-
vān maheçvaro pi jagata sthityutpattipralayakāraṇas tu tathāpi nārāyana(8)s sa-
mastabhuvanaparirakshaṇasamarthabhāvaḥ kshīrāṇṇavatarāṅgasāṅghātatalaça-
yanānantabhogabluḥjagaparisevitacaturbhujabhuvanastambhaḥ cāpi govarddhaṇa-
(9)giridharaṇasurāsoramunilanditacarapārāvindas tu kṛitamadhukaśāsūrakeçi-
cānūrariṣṭapralamvanidhano pi madhukaiṭabharudhināsandhyāyamānacaraṇana-
kha(10)manidarppaṇaḥ cāpi yad ekamūrtisthitas tata iti çaṅkaranārāyano pi
bhagavān suracitābharaṇakanakapīṇjārīkṛitatanuvaraikadeças tu tasya prasādo
(11) stu bhagavate çṛimata indravarmmaṇe sarvvoḥbhogān sa dadātu tasmai sar-
vvaicvaryyānīhāmutra vā tasya rājño yathepsitāḥ¹ bhavantu sma || tasmai
sakalakoçakoshḥā(12)gārasāntaḥpuravilāsiniḍāsādāsīgomahishakshetrādiravyaṃ
hemakāṣṭisūtravalāyanūpurakīṛṭamanimuktipravālahārādībhūṣhaṇaṃ rajatakum-
bhāmabhājanavya(13)janātapatrakadavakalaçaçāmaraçarāvādiḥparibhogaṃ² sa-
çṛinān indravarmmeti parameçvaracaritanirantaramanās surapatir iva dattavān
sakalalokakā(14)raṇaprasādātiçayebhyo vigatakalushacittabhāvena ||

- I. ya eva rājā parirakshati prabhuḥ
parasya dattan tu nṛipasya çāsanam
hi³ tasya (15) rājñāḥ parirakshatu svakaṃ
paro pi rājā vasudhātale dhanam ||
- II. ya eva rājā tu vināçayan⁴ dhanam
parasya dattan tu⁵ nṛipasya çāsanam
paro (16) pi rājā tu vināçayet punaḥ
sa⁶ tasya rājño vasudhātale svakaṃ ||

prathamataran tāvat⁷ çṛikoshḥāgāraṃ pavitreçvarasya koshḥāgāraṃ *mamaucko-*
(17)shḥāgāraṃ⁸ bhuvanāgrapurakoshḥāgāradvayaṃ *klajadaṣṭipradeçaçgrāmai-*

¹ Absence de saṃdhi. Il faut de plus sous-entendre un mot tel que *arthās*.

² Le mot *-kadava-*, inconnu aux lexiques, se retrouve pareillement devant *-kalaça-* dans le n° XXVI ci après, A, ligne 7.

³ Voir ci-dessus, p. 220.

⁴ Le participe présent construit comme un verbe personnel avec le pronom relatif: voir ci-dessus, p. 184.

⁵ Le *tu* du pāda précédent, celui du pāda suivant et celui de la stance 1 peuvent déjà passer pour des chevilles. Mais ici la répétition de la particule dans une même proposition (d'ailleurs incorrecte) est une négligence ou une maladresse rare.

⁶ Ce *sa* ne peut davantage être justifié.

⁷ Absence de saṃdhi.

⁸ Les mots telams seront imprimés en italique.

kaṁ¹ cam / laṅgiriçikharottuṅgadirghaṁ² sarvāṇi tena dattāni tasmai cittaprasadena | 18 | ye ke cit sadhupurushāḥ³ svapunyaṅparirakshārthaṁ te tāni sarvāṇi saṁprakṣhya dirghāyushā bhavantu sarvāḥ kulasantānais svargge vasantu yāvad mdro pi | 19 | divastho hy asty anekāçatasabhasrakalpeshu tāvad devatāviçeshaiḥ⁴ ramantu sma | ye ke cit pāpapurushāḥ⁵ narakanirbhbhayāḥ⁶ tāni dravyāni vā hara| 20 | uti nāçayanti te hy alpāyushā bhavantu narake patantu sarvāis⁷ saptamakulaiḥ⁸ yāvat sūryyāçaudramasau grahanakshatratārāgaṇās santi tāvat⁹ narake | 21 | vasantu sma | sarvāṇīmāni vacanani purohitāgrāsabrāhmaṇapaṇḍitatāpasagaṇānāṁ¹⁰ yadā çrīpa| 22 | ramapurohitena hūyamāne barṇāle¹¹ lihyamāne jvalamāne¹² tadā sarve çāpam avadan | ye tāny anucaranti te dirgha- p 3 | yusha bha vantu | uktaṁ hi¹³ |

III. pakabhedah¹⁴ kṛitaghnaç ca
narakāt¹⁵ na nivartante

bhūmihartā ca te trayah
yāvac candradivākaraū

TRANSLATION.

B

1-7. Gloire a celui qui, même après avoir accompli des exploits de toute sorte en détruisant les trois villes des grands Auras, a le corps d'une blancheur sans

¹ Au lieu de *klajādaṭi*, faut-il lire *kujādaṭi*, qui pourrait être formé de mots sanscrits? — Le dernier caractère de ce mot, sur l'estampage, ressemble plutôt à ri. A. B.

² Je ne me hasarde pas à transcrire le second élément du second groupé : c'est peut-être un caractère spécial, designant une voyelle particulière de la langue tehamé.

³ Absence de *saṁdhī* (dans toute l'inscription *s* subsiste devant *s*).

⁴ Absence de *saṁdhī*. On remarquera la forme de la diphtongue ai.

⁵ Absence de *saṁdhī*.

Idem

⁶ Encore une autre forme pour ai.

Absence de *saṁdhī*.

Idem

¹⁴ Du composé *agrāsa* il faut rapprocher *agrāsana*, XXIV, l. 10.

¹¹ Ce mot serait-il formé de *varṇa* « couleur », écrit *barṇa*, et du mot *lāla*, pour désigner l'orpinement? Cf. *haritāla*. — La vraie leçon, très nette sur l'estampage, est *bahnau lehiyamāne*. A. B.

¹² Pour *jevāyamāne*? On remarquera d'ailleurs la construction du locatif absolu avec une conjonction, rappelant celle du participe présent avec un pronom relatif, signalée plus haut a la stance II. Cf. ci-dessus, p. 184.

¹³ Annonce d'une citation difficile à identifier.

¹⁴ Un mot presque identique, *pākabhedaka*, est employé dans le *Caturvargyaçintāmanī*, I, 479, 11.

¹⁵ Absence de *saṁdhī*.

tache, par l'effet de la cendre dont il est couvert, et grâce au grondement par lequel, dans la prière à voix basse du Yoga et des autres exercices pieux, il se protège contre tout contact¹. Ses trois yeux, brûlants comme les éclairs qui traversent tout d'un coup le ciel, et comme les belles grandes flammes bondissantes et étincelantes que le feu lance l'une après l'autre, répandent une lumière aussi douce que celle du clair de lune. Actuellement, il opère la conservation de l'univers. Il brille, placé dans une caverne profonde au sommet de la montagne de neige couverte d'une multitude d'arbres et de lianes d'or et d'argent. Ses pieds arrondis semblent incrustés des rayons lancés par les pierres précieuses des diadèmes que portent sur la tête les troupes des dieux prosternés devant lui : Siddhas, Cāraṇas, Hari, Shaṇmukha, Çatamakha et les autres. Les êtres, perdant le sang qui les retenait en ce monde, semblables à des fleurs échappées de leur lien rouge², colorent comme de leur pollen les plantes de ses pieds pareilles aux tendres racines et aux tiges du lotus. Il porte une tresse lavée à flots par la chute des eaux profondes du Gange, tombant de la voûte du ciel. Il a brûlé le corps de l'Amour, le plus orgueilleux des dieux. Ses deux pieds, pareils à des lotus, sont un lieu de purification pour les troupes des Munis, des Siddhas, des Yakshas, des Gandharvas, des Kinnaras et des plus belles Apsaras, ainsi que pour les Suras et les Asuras. Il est le destructeur des Asuras aveuglés par un orgueil extrême. Enfin ce bienheureux Maheçvara est le créateur et le destructeur aussi bien que le conservateur du monde.

8-10. Nārāyaṇa est aussi capable de protéger le monde entier. Il soutient le monde avec ses quatre bras caressés par le serpent dont les anneaux infinis ont pour lit le sommet des vagues soulevées de l'océan de lait. Ses pieds, pareils à des lotus, sont loués par les Suras, les Asuras, et les Munis qui l'honorent parce qu'il a porté le mont Govardhana. Il a tué Madhu, Kāṃsa l'Asura, Keçin, Cāpūra, Rishiṭa, Pralamba. Les ongles de ses pieds, pareils à des pierres précieuses,

¹ Ces derniers mots sont ajoutés dans la traduction. Je n'ai rien pu trouver de mieux pour expliquer ce composé bizarre.

² Jeux de mots. C'est le côté terrible et saignant du personnage de Çiva qui se montre ici. — Le texte compare simplement les pieds du dieu, dont la plante est teinte en rouge, à des lotus « colorés par le pollen tombé des fleurs rouges des bandhujivas ». S'il y a jeu de mots, il ne peut porter que sur les deux premiers termes,

où ce pollen serait comparé à du « sang tombé ». La langue classique ne connaît plus *bandhu* que dans le sens concret de « parent ». Le *bandhujiva*, *pentapetes phoenicea*, est une malvacée, dont les fleurs, d'un beau rouge, sont aussi abondantes qu'éphémères. Il pousse dans les terres grasses et humides, au bord des marais, de préférence sur le talus des étangs et des rizières, c'est-à-dire à proximité des lotus. A. B.

sont des miroirs que le sang de Madhu et de Kaiṭabha teint des couleurs du crepuscule.

10. Ces deux dieux sont ici réunis sous une forme unique, et portent ensemble pour cette raison un seul nom, celui du bienheureux Caṅkara-Narāyaṇa. Une partie de son corps exquis semble d'or parce qu'elle est couverte de l'or des ornements artistement travaillés.

10-11. Que sa faveur soit acquise au bienheureux, au fortune Indravarman ! Qu'il lui donne toutes les jouissances, toutes les souverainetés, dans ce monde et dans l'autre ! Que ce roi ait toutes les jouissances qu'il desire !

11-14. Le fortuné Indravarman, toujours tout entier à la pensée des œuvres de Paramecyara, pareil au roi des dieux, lui a donné tous les trésors, greniers, esclaves des deux sexes avec un gynécée peuplé de femmes charmantes, des bœufs, des buffles, des fonds de terre et d'autres biens, — des ceintures d'or, des bracelets, des anneaux de pieds, des diadèmes, des pierres précieuses, des perles, des coraux, des colliers et autres ornements, — des vases et des plats d'argent, des éventails, des parasols, des *kadava*¹, des cruches, des chasse-mouches, des assiettes et autres ustensiles, — pour obtenir un excès² de faveur de la part de celui qui est l'auteur de tous les mondes, et dans une pensée exempte de toute souillure.

I. Le roi, le maître, qui respecte la donation d'un autre roi, doit voir les siennes respectées également par les autres rois sur cette terre.

II. Mais le roi qui viole la donation d'un autre roi doit voir à son tour les siennes violées également par les autres rois sur cette terre.

16-17. Tout d'abord³ le grenier de Ūri, le grenier de Pavitreyara, le grenier de *Mamau*, les deux greniers de Bhuvanārapura, un village du pays de Klajadai⁴ s'étendant en hauteur et en longueur⁵ jusqu'au sommet du mont Camiṭṭaiṭṭa, tous ces biens ont été donnés de bon cœur par le roi au dieu.

18-19. Que tous les hommes de bien, veillant sur tous ces dons pour garder leurs propres mérites, vivent longtemps et aient ensuite le ciel pour demeure

¹ Probablement une espèce de vase. Cf. ci-dessus, p. 227.

² Le pluriel est bizarre dans ce sens. Mais il ne paraît pas possible de considérer le composé comme possessif et qualifiant par exemple les brahmes ! on ne saurait alors comment le construire. — C'est un nominatif singulier, dont le dernier terme

est *ibhya* : « lui, qui est riche par l'extrême faveur du créateur de tous les mondes ». A. B.

³ On ne voit pas bien à quoi ceci s'oppose. Est-ce une allusion à des dons projetés pour l'avenir ? A la ligne 14 de A, l'emploi du même mot est tout différent.

⁴ Cette désignation n'est pas claire.

avec toutes les générations de leur race, aussi longtemps qu'Indra lui-même restera dans le ciel! Qu'ils y soient heureux avec les premiers d'entre les dieux pendant plusieurs centaines de milliers de Kalpas!

19-21. Quant aux méchants qui, sans crainte de l'enfer, déroberaient ou détruiraient ces biens, qu'ils aient tous la vie courte, qu'ils tombent dans l'enfer avec leur race jusqu'à la septième génération, et qu'ils y demeurent tant que dureront le soleil, la lune, les planètes, les astérisques et toutes les constellations.

21-22. Toutes ces paroles sont celles des troupes de purohitas, de personnages ayant droit aux premiers sièges¹, de brâhmanes, de pañdits, d'ascètes. Tandis que le vénérable purohita en chef répandait le *barṇāla*² dans le feu sacré, qu'il était léché³ et se consumait, alors tous ont prononcé cette imprécation.

22-23. Que ceux qui exécutent ces prescriptions aient une longue vie. Il a été dit :

III. Celui qui rompt la sincérité, l'ingrat, et celui qui dérobe la terre, ces trois criminels ne reviennent pas de l'enfer, tant que durent le soleil et la lune.

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय

XXIV (399).

PO NAGAR.

L'inscription est tout entière sur la face antérieure d'une stèle.

| | |
|--------------|-------------------|
| Hauteur..... | 1 ^m 10 |
| Largeur..... | 0 83 |

Po Nagar est le nom de la stèle elle-même, qui a été trouvée sous un arbre à 60 mètres environ d'une pagode annamite nommée Hamœu Tauran, sur la rive gauche du Krongbinh, affluent de la rivière de Phanrang. Le même nom reviendra plus loin comme celui d'un monument situé dans la province de Khanh Hoa, où M. Aymonier a trouvé, en même temps qu'un grand nombre d'inscriptions sur des portes de

¹ Voir plus haut, p. 228, note 10.

² Voir ci-dessus, p. 228, note 11. Ce serait l'orpiment, l'arsenic jaune, employé en effet dans certaines cérémonies magiques. Voir par exemple le *Rājanighaṇṭu*

de Narahari (édition Garbe), XIII, 67.— Le sens est « faisait l'offrande au feu qui dardait ses langues de flammes ». La note suivante est à supprimer. A. B.

³ Par le feu?

tours, n^o XXVII-XXXII et XXXIV, une stèle n^o XXVI qu'il faut se garder de confondre avec celle-ci.

Notre texte comprend seize lignes et un quart de ligne qui se décomposent ainsi : au commencement, une stance *çārdulavikrīḍita* et une stance *indravajrā* (ou *apajati*) ; à la fin, deux *çlokas anuṣṭubh* ; le milieu est en prose. Dans les stances la séparation des *pādas* est marquée par un intervalle en blanc. Un signe de ponctuation composé de deux lignes inclinées comme les caractères eux-mêmes indique la fin de chaque stance, et la fin du fragment en prose.

Aucune ligne n'est complètement perdue, mais aucune aussi n'est entièrement conservée. Ce sont les quatre premières lignes de l'inscription, renfermant la stance *çardulavikrīḍita*, et, dans le reste, les fins de lignes qui ont le plus souffert. Les fragments trop frustes, ou même complètement effacés, sont assez étendus pour rendre impossible, sauf dans un petit nombre de cas, une lecture ou une restitution conjecturale. Mais en somme la plus grande partie de l'inscription peut être déchiffrée ; le sens général en est clair, et les données essentielles en sont sauvées, la date comprise.

Il est vrai que dans la date, exprimée en termes figurés, la valeur d'un de ces termes, *koça*, peut paraître douteuse. On serait tenté de croire qu'il représente le chiffre 3 par allusion aux *koça* du védantisme. Mais cette hypothèse semble exclue par une succession de dates exprimées pareillement en termes figurés sanscrits, qu'on lit dans une inscription telame du monument de Po Nagar (n^o 401 de la Bibliothèque nationale). Si ces dates, comme il y a tout lieu de le croire¹, sont rangées dans l'ordre chronologique, le mot *koça* y représente le chiffre 6. C'est donc cette valeur que je lui attribuerai, au moins pro-

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 81, note 6. — A priori on aurait le choix entre 3 et 5, car le Vedānta énumère tantôt trois, tantôt cinq *koças*, et il est cinq qui est le nombre complet. On voit plus loin que le détail de la date de XXXI 1, semble exiger pour *koça* la va-

leur 3. Je trouve pourtant *koça* avec la valeur 6 dans la liste la plus complète que je connaisse de ces expressions numériques, celle qu'a dressée M. Lewis Rice dans ses *Mysore Inscriptions*, p. XXI. Dans ce cas, *koça* a probablement le sens de «lexique, compilation littéraire». A. B.

visoirement. D'ailleurs, les doutes, s'il en subsiste, ne porteront que sur un chiffre d'unités. Notre date, ainsi interprétée, sera 776.

En cette année de l'ère çaka (854 A. D.), le roi *Vikrāntavarman* a fait donation d'un fonds de terre à Çiva, adoré sous le vocable de *Vikrāntarudreçvara* (par abréviation à la stance II, *Vikrāntarudra*), dont la première partie est empruntée à son propre nom. Une autre donation du même roi est mentionnée ensuite. Celle-là est faite à *Vikrāntadevādhiveçvara*. Il s'agit apparemment d'un autre temple de Çiva, peut-être voisin du précédent, et où le dieu était adoré sous un vocable différent, mais également accommodé au nom du roi. C'est ainsi que les idoles érigées par Indravarman avaient reçu des noms commençant par *indra*¹. C'est un usage dont on suit la trace à travers toute l'histoire ancienne de Campā².

On verra par la comparaison des nos XXVI, B, et XXVIII, que *Vikrāntavarman* était le neveu de *Satyavarman* et d'*Indravarman*, l'auteur de nos nos XXII et XXIII, par sa mère épouse d'un roi *Harivarman*.

Les seuls détails intéressants à relever dans notre inscription, après le nom du roi, la date et les vocables divins, sont, à la ligne 8, un composé qui fait peut-être allusion à la puissance de *Vikrāntavarman* sur mer, et même au delà de la mer³, et, dans la stance IV, l'épithète du domaine donné à Çiva : *vṛilaḥkirāṭavṛitam*. Le mot *Kirāṭa* désigne, comme on sait, dans l'Inde un peuple de montagnards. Il forme sans doute ici avec *vṛilaḥ* un composé appositif, équivalent à une comparaison des *vṛilaḥ* avec les *Kirāṭas*. Le premier mot serait donc l'appellation indigène d'une peuplade habitant les montagnes qui dominent la plaine de Phanrang⁴.

L'écriture est d'une régularité remarquable. Les caractères, penchés

¹ Voir ci dessus, p. 208 et 219. — Cf. p. 235, note g. A. B.

² Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 65 et 66.

³ Cf. la conjecture présentée plus haut, p. 205, pour une époque plus ancienne.

⁴ Dans la moitié occidentale de la pénin-

sule (Arakan, Birmanie, Pegu), un terme assez semblable, *Bilu*, *Belu*, *Vilu*, qui signifie proprement « rākshasa, ogre », sert à désigner les tribus restées à l'état sauvage. (Bastian, *Die Völker des östlichen Asien*, t. I, p. 23, 73, 135, 207; et Phayre, *History of Burma*, p. 27 et 41.)

en arrière, sont exactement parallèles et soigneusement alignés, par en haut et par en bas. L'ensemble présente une uniformité qui distingue entièrement cette inscription des précédentes. Les lapicides de Campa se montrent désormais à peu près les égaux de ceux du Cambodge pour le fini et l'aspect décoratif de leur travail. Cependant le dernier pâda de la dernière stance se trouve rejeté assez gauchement après la ligne 16, et un groupe oublié, *tra*, du mot *abhayatra* a dû être ajouté au-dessous de la ligne 15.

Pour garder à toutes les lettres simples une dimension égale en hauteur, on a décidément supprimé la queue du *k* et renoncé à prolonger le *r* au-dessous de la ligne. Celui-ci, d'ailleurs, conserve son double trait. Les autres lettres ne présentent pas de changements notables. Les doubles fleurons se réduisent à peu près à deux points ou à une seule ligne légèrement courbe et de peu d'importance. Parmi les caractères nouveaux qui avaient été raccourcis pour prendre les fleurons¹, un seul, *y*, conserve ici cette forme. On remarquera la forme ornementale du groupe *ra*.

Le *b* se trouve dans *bandha* (ligne 9). Le *v* remplace le *b* dans *lamva* (ligne 7).

On trouvera dans la stance II un nouvel exemple de l'optatif pour le prétérit². La même stance présente un emploi bizarre du mot *çri* au nominatif, avec la même valeur, semble-t-il, que le *çri* en composition devant les noms propres.

I. (1) çriçraṅga ~ ~ ~ ~ ~ (2) ~ ~ ya
 caudrañcaśya dadhe pure sa ~ ~ ~ ~ ~ (3) ~ ~ sa
 ra = nadi ~ ra ~ na ~ ~ ~ ~ ~ (4) ~ ~
 = darava ~ ~ ~ punar imā³ vikr[āntarudreçvaraḥ⁵]

Voir ci-dessus p. 220

Voir p. 184

La lecture de ces cinq derniers groupes n'est pas certaine -- Le premier pâda paraît se terminer par *ñā dvaya*, le deuxième par *ra r may a dhdama*. Il

n'y a pas d'espace laissé en blanc entre les deux premiers pâdas de cette stance.

A. B.

¹ Ou *amā*?

² Restitution probable. Voir la ligne 11 et comparer la stance II.

II. [vikrā](5)ntavarmmā¹ hi narādhipaṣ ḥri-
 r yyo m[ū]rtt[i]mān ḥakra ivā √ - -
 √ - √ - (6) kshetram idaṃ viçālam
 vikrāntarudrāya sa eva dadyāt² ||

INSCRIPTIONS
 SANSCRITES
 DE CAMP.

sa eva rājā ḥrivikr[āntavarm]mad[e](7)vas³ sakalapariṣpūrṇaharīṇāṅkadīptavai-
 ḍṛiyamuktāvalilamvahaṭaka [5 ou 6 groupes si](8)ndhutaragāmbhīryyadiṅ-
 maṅḍalacchadanāsītāpatrasandbhārito jvalitataḍḍilatākana[ka, 3 ou 4 groupes]
 (9)ṇḍa[pad]marāgaratnabandhakiriṭodarabandhahārakuṇḍalabharitamūrttisamu-
 paçobhito⁴ nekaparajana (10)brāhmaṇapurohitāgrāsana kshatrānyanarapativṛiṇḍa-
 jvaṣṭacaranāvāvindaḥ⁵ [environ 8 groupes] (11) [6 ou 7 groupes] sūks-
 maṣṭacaranāvāvindaḥ [3 groupes⁶] suviçuddhajanma [15 ou 16 groupes] (12) ḥri-
 vikrāntarudreçvarāya sakalajagaddhitakāraṇāya trailokyagurave [saṃ⁷]tāpāta-
 haraṇā[ya dyāvā] (13) prathivyoh⁸ paramakīrttaye ḥriṃadīçvarayajūārthaṅ
 çivakshetrīkṛitaṃ dirgha [12 on 13 groupes kshe](14)travaram idaṃ koçāgamu-
 nibhīç ḥakarāje tad eva dattavān iti tad anu ḥrivikrāntadevādhibhaveçvarāya ḥriḍe-
 [2 ou 3 groupes⁹](15)m aṅkasannikṛiṣṭam ubhayatra¹⁰ kīrttaye sa eva çubham
 adāt ||

III. rudrakshetram idaṃ khyātaṃ
 [svargaṃ yāntu] (16) harantas te

IV. *vṛilab* kirāṭav[ri]taṃ hi
 ḥrīma[tā 5 groupes]

[pā]layan[t]o yatīçvare
 patantu narakāvame ||
 rudraksbetram idaṃ mahat
 (17) dattaṃ vikrāntavarmmaṇā ||

¹ Restitution certaine. Voir la ligne 6 et la stance iv.

² L'optatif pour le prétérit. Cf. plus haut, p. 234.

³ Restitution certaine. Voir les stances II et IV.

⁴ Dans le premier *-bandha-*, le caractère *b* est très douteux; mais je ne puis trouver d'autre leçon satisfaisante. — La leçon est *ratnavaddha*. A. B.

⁵ Du composé *agrāsana* il faut rapprocher *agrāsa*, n° XXIII, B, ligne 21. — A la fin de la ligne 9, il y a encore plusieurs caractères. Je crois lire *parijansevito*. A. B.

⁶ Peut-être *pa[ra]jma*. — Au commencement de la ligne 11, je lis *devavarmnā vedāṅgaga-*. Au milieu, *çuddhajanmā puṣṭa-mūrttidhairya*. . . A la fin, *l hagarate*. A. B.

⁷ Lecture douteuse. On remarquera pourtant que l'assimilation du *m* à une muette suivante, quoique ordinaire dans nos inscriptions, n'est pas sans exception.

⁸ La forme *prathivī* pour *prīthivī* paraît régulière dans nos inscriptions. Voir ci-dessus, p. 219. La restitution paraît sûre. Cf. ligne 15.

⁹ Faut-il lire *Ḥrīde[vakshetra]m?* — Au lieu du composé qui précède, je lis *ḥrivikrāntadevo pi bhaveçvarāya*. Le trait de l'o est net sur l'estampage, ainsi que *pi*. Le vocable si étrange de *ḥrivikrāntadevādhibhaveçvara* est donc à remplacer par un des noms communs de Çiva, *Bhaveçvara*. A. B.

¹⁰ Le groupe *tra* avait été oublié et a été ajouté au-dessus de la ligne.

I. la vénérable Gangā du croissant de la lune . . . pour . . . il les . . . de nouveau¹, lui, Vikrantarudreçvara.

II. Le roi Çri²-Vikrântavarman, qui est pareil à Çakra incarné . . . , a donné ce vaste domaine à Vikrântarudra.

6-14. Ce roi Çri-Vikrântavarman-Deva . . . [orné³] de paillettes d'or qui pendent enfilées avec des aiguës marines et des perles brillantes comme la lune entièrement pleine, — protégé par un parasol blanc qui couvre tout le cercle des points cardinaux parce qu'il est plus profond que la mer⁴, — ayant le corps tout entier pare de diadèmes, de ceintures, de colliers, de pendants d'oreilles, faits de rangées de rubis d'or, d'où partent des éclairs brillants semblables à des lianes, dont les pieds, pareils à des lotus, sont chéris par des troupes innombrables d'étrangers, de brâhmanes, de purohitas, de personnages ayant droit aux premiers sièges⁵, de kshatriyas et d'autres rois, — par la fin inaudible de la syllabe om⁶, . . . d'une naissance très pure . . . a donné ce domaine magnifique . . . long . . . , devenu ainsi le domaine de Çiva, à Çri Vikrântarudreçvara, qui fait le bonheur de tous les mondes, guru des trois mondes, mettant fin à l'ardeur devorante du chagrin, — pour obtenir une gloire suprême sur la terre et dans le ciel, — en vue des sacrifices à faire au vénérable Seigneur, — en l'honneur de l'ère çaka désignée par les *koça*, les montagnes et les Muis⁷.

Peut-être était il question des etres que Çiva crée et anéantit tour a tour. Mais les lettres sont trop grandes pour permettre aucune tentative de restitution. Il est certain du moins que la stance est consacrée à Çiva, invoque probablement sous le vocable de Vikrantarudreçvara. Voir ci-dessus, p. 234, note 5.

Voir p. 235, note 1.

Il est peu probable que cette série de termes appartienne au composé qui finit sur la ligne 8. Mais les mots perdus assuraient peut-être ces ornements à une partie de terminée du corps du roi, ou, par exemple, à son trône.

Traduction conjecturale, mais qui peut cependant prendre un sens assez

précis. Les pays que couvre le parasol du roi sont ceux où s'étend son autorité. Or, par que l'autorité d'un roi de Campā s'étende dans toutes les directions, il faut qu'elle traverse la mer. Il y aurait peut-être là une allusion à des possessions situées au delà de la mer, ou tout au moins à la puissance maritime de Vikrântavarman. — La profondeur de pensée et de résolution surpassant celle de l'Océan, est un lien commun dans l'éloge des rois. Il en est sans doute de même ici. A. B.

Voir ci-dessus, p. 231, note 1.

¹ Il est impossible de voir à quoi se rattachait cette mention de la syllabe mystique.

⁷⁷⁶ — Cf. p. 233, note 1, A, B.

14-15. Ensuite il a donné à Çrī-Vikrāntadevādhibhaveçvara [le champ de Çrī-Deva¹], situé dans le plus proche voisinage, comme présent méritoire, pour acquérir de la gloire dans les deux mondes.

III. Que ceux qui protègent ce célèbre domaine de Rudra pour le Seigneur des ascètes [aillent au ciel]! Que ceux qui le dérobent aillent dans l'enfer le plus profond!

IV. Ce vaste domaine de Rudra, qui, pour Kirāṭas, a les Vṛiḷaḷ², a été donné . . . par le fortuné Vikrāntavarman.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DE CAMPÀ.

XXV (396).

YANG KUR.

L'inscription est tout entière sur la face antérieure d'une stèle brute.

| | |
|--------------|-------------------|
| Hauteur..... | 0 ^m 65 |
| Largeur..... | 0 37 |

Cette stèle, que les indigènes appellent Yang Kur, se trouve près d'une tour en ruines, non loin du village de Chakling, au sud de la vallée de Phanrang. C'est une pierre dont la surface n'est même pas exactement plane : de là les plis de l'estampage, reproduits dans le fac-similé.

Le texte comprend seize lignes, sans compter le mot *çrī*, tout en haut, et quelques groupes ajoutés au bas. La première partie est sanscrite, la seconde tchame.

La partie sanscrite se compose de quatre stances, savoir : deux *anushṭubh* (çlokas épiques), une *upajāti* et de nouveau une *anushṭubh*. Les trois premières occupent chacune deux lignes, et la séparation des pādas est marquée par un intervalle en blanc dans les deux çlokas. La première moitié du dernier çloka occupe la septième ligne, avec

¹ Pure conjecture. Voir ci-dessus, p. 235, note g. — ² Voir ci-dessus, p. 233.

un intervalle entre les deux pādas. Mais la seconde moitié avait été oubliée par le graveur qui l'a ajoutée, avec un signe de renvoi, après la partie tchame, sur deux lignes comprenant chacune un pāda, la quatorzième et la quinzième de l'inscription. La partie tchame comprend donc sept lignes.

C'est dans cette partie tchame que se trouve la date, exprimée en chiffres. On lit à la ligne 8 le mot *çala*, et la ligne 9 se compose uniquement des trois chiffres de la date, suivis de deux barres verticales, comme signe de ponctuation. Je lis cette date 751¹. Le signe propre du 7 paraît, il est vrai, surmonté d'un appendice dont je ne connais pas d'autre exemple². Peut-être est-ce un défaut de la pierre. L'inscription, d'ailleurs, doit appartenir au temps de Vikrāntavarman, qui, d'après le n° XXIV, régnait encore en 776, et qui, nous le verrons dans le n° XXVIII, était déjà investi du gouvernement de Paṇḍuraṅga, sous le regne de son père Harivarman, en 739. Elle émane, il est vrai, d'un particulier. Mais le mot *vikranta*, par lequel elle commence, renferme sans doute une allusion au nom du roi régnant³, et c'est probablement ce nom même qu'on avait commencé à graver au bas de la pierre : *errajavi*. On verra tout à l'heure que les arguments paléographiques confirment également mon interprétation de la date.

L'inscription est bouddhique, avec mélange de çivaïsme. Elle a pour objet des donations faites à Jina et à Çankara, c'est-à-dire à Buddha et à Çiva, par un personnage nommé *Samanta*, et elle a été composée, à ce qu'il semble, après la mort du donateur, par son fils, nommé *Buddhanirvaṇa*. Les donations comprenaient deux *vihāra* ou «ouvents, deux temples et, en outre, des fonds de terre désignés en partie par des noms indigènes : ces dernières libéralités se rattachaient exclusivement à la fondation bouddhique.

Telles sont les données fournies par la partie sanserite de l'inscription. Dans la partie tchame, on remarque les mots sanscrits *vihāra*,

¹ Voir le tableau des chiffres de Campa dans les époques dans le *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 27.

² Si ce n'est au Cambodge. Voir *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 483.

³ Voir ci-après, p. 244, note 1.

deux fois répété, *devaraksa*, rapproché de *vihāra* (temple, comme *devakula*?), *puṇya* « œuvre pie », *praṇaveçvara* « le seigneur de la syllabe om̐ », qui désigne apparemment Çiva, enfin, dans le voisinage du mot *parvata* « montagne », *maṇḍara*, peut-être pour *mandara*, nom de la célèbre montagne mythique. Relevons encore le mot tcham *humā*, trois fois répété à la ligne 8, et qui figure aussi dans la désignation de biens de la partie sanscrite. J'ai indiqué ailleurs¹ que ce pouvait être un nom de ville.

L'écriture n'est pas celle des inscriptions royales de Vikrāntavarman. Elle manque tout à fait, non seulement d'élégance, mais de régularité. Les lignes ne sont même pas droites. Du reste, pour faire mieux, il aurait fallu d'abord prendre la peine de polir, ou au moins d'aplanir la pierre. Cependant les caractères, pris isolément, sont aussi semblables que possible à ceux du viii^e siècle çaka, tels qu'on les rencontre dans les inscriptions de Satyavarman et d'Indravarman I^{er}. Le *h* et le *r* ne sont pas prolongés au-dessous de la ligne : mais le *r* reste double.

La négligence ou la maladresse du graveur n'est pas trahie seulement par l'irrégularité de l'écriture. L'omission, dans le corps de l'inscription, d'une demi-stance, qu'il a fallu ajouter à la fin avec un signe de renvoi, a été déjà signalée. Il a mis mal à propos à la fin d'une demi-stance (stance II), le signe de ponctuation composé de deux barres verticales, qu'il a en revanche omis trois fois sur quatre à la fin des stances. Les notes du texte présenteront le relevé d'autres et plus grosses bévues.

En même temps que l'inexpérience du lapicide, nous aurons à constater celle du rédacteur. Le « poème » de *Buddhanirvāṇa*, comme il l'appelle lui-même, n'est pas, en effet, un modèle de correction. L'auteur a un peu traité la langue sanscrite comme un bouddhiste qu'il était. Il évite les barbarismes; mais la construction de ses phrases laisse à désirer.

¹ *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 53.

- | | | |
|------|--|--|
| I. | 1) vikrānterparalokau yan | tayor gupau ¹ sa ² nāyaka h |
| | 2) samanta[h] prathito nammā | tasya puṇyam idaṃ matam |
| II. | 3) vihārau devakule dvau ³ dve | jinaçañkarayoḥ tayoh |
| | 4) svajanārthaṃ prakurute | tān gatiṃ pragataç çubhām |
| III. | (5) <i>hamatavosamgaṇitas</i> ⁴ tu <i>pātphl</i>
kshetran tu khāryyāḥ ⁵ daçamastāike ⁶
6) paratra bhūricchati ⁷ bhogam āryyaṃ
prādāj jīnāvaiva manaççubhena | |
| IV. | 17) samantaputras sthaviraḥ ⁸
(15) kāvyasya karaṇaṃ cakre | buddhanirvvaṇasamjñakāḥ
(16) jñātaye bhūtale nriṇām |

TRADUCTIONS.

Fortune !

I. Celui qui fut célèbre sous le nom de Samanta est le premier gardien⁹ des

¹ Pour *guptau*? Le contexte suggérerait plutôt *gatau* : mais cette correction serait trop éloignée du texte.

² On attendrait plutôt un relatif, *yo*, répondant à *tasya* du quatrième pada.

³ *dvau*, qui était une faute, a été remplacé par *dve*, que le graveur a simplement ajoutée à la suite.

⁴ Ce nominatif ne paraît pas pouvoir se rapporter au sujet sous-entendu de *prādāt*. Il doit faire partie de l'énumération des biens donnés. L'anacolithe est d'autant plus facile à admettre que la seconde moitié de la stance n'est pas mieux construite. Voir note 7. — Je lis *hamātavor*. A. B.

⁵ Défaut de *saṃdhi*.

⁶ Le graveur a omis une syllabe. Je suppose *daçamastakāñke*.

⁷ *Ichati* a le même sujet que *prādāt*, mais il devrait être subordonné à ce dernier ou, mieux encore, remplacé par un participe. Quant à *bhūri*, il est apparemment pris adverbiallement.

⁸ Absence de *saṃdhi*, explicable à la fin d'un pada.

⁹ Il est au premier rang dans ces mondes, comme serviteur de ceux qui y président? Dans tous les deux à la fois? Voir la note 1 du texte. — Voir la note 1 de la page suivante. A. B.

mondes de Vikrānta¹ et d'Īcvara². C'est à lui qu'est rapportée cette œuvre pie³.

II. Deux couvents, deux temples, pour ce Jina et pour ce Ćaṅkara, voilà ce qu'il fait⁴, pour le bien des siens⁵, lui qui est parti pour cette vie bienheureuse.

III. Pātluḥ ajouté à Humātavov⁶, le champ de la Kḥārī⁷, dans le voisinage de Daṣamastaka⁸. . . Il désirait beaucoup de nobles jouissances dans l'autre monde . . . Voilà ce qu'il a donné à Jina seul, dans la sincérité de son cœur⁹.

IV. Le sthāvira, fils de Samanta, nommé Buddhānirvāna, a fait le poème pour que les hommes en fussent instruits sur la terre¹⁰.

¹ Ce nom, d'après la stance II, paraît devoir désigner Jina, c'est-à-dire Buddha. Les lexiques donnent pour *vikrānta* le sens de « lion ». Le mot a pu être choisi pour désigner « le lion des Ćakhyas », avec allusion au nom de Vikrāntavarman, qui devait être le roi régnant. — La clef de la stance est dans le premier composé. Si nous en avons l'interprétation certaine, le reste irait de soi; nous saurions, par exemple, si *guptau* dépend de *nāyaka*, et si ce dernier terme n'est pas un simple titre. Cette interprétation certaine faisant défaut, on ne peut aller qu'au plus probable. Or il paraît difficile d'admettre, d'une part, *vikrānta* = Buddha et entraînant un « monde du Buddha » qu'on serait bien en peine de définir; d'autre part, un mortel érige de but en blanc en gardien ou protecteur de deux mondes divins. Voici ce que je suppose: Samanta est qualifié de premier gardien des deux mondes de Vikrāntēvara; c'est-à-dire qu'il a été ministre d'un roi Vikrāntavarman en ce monde, et qu'il l'est encore dans l'autre, maintenant que lui et son maître sont morts et que ce dernier est devenu Vikrāntēvara, qu'il a été plus ou moins identifié avec Ćiva. Cette interprétation n'est pas en contradiction avec la date 751, que porte le texte *teham* et à laquelle Vikrāntavarman vivait encore; car

nous ne savons pas dans quel rapport cette date est avec l'inscription. A. B.

² Ćiva ou Ćaṅkara.

³ Voir la note suivante.

⁴ Le présent pour le passé? Ou bien les donations sont-elles faites en réalité par le fils de Samanta, qui, par piété filiale, les attribue à son père?

⁵ Pour leur salut.

⁶ Traduction purement conjecturale, ainsi que la lecture même des noms indigènes. Nous supposons qu'il s'agit de fonds de terre ou de villages entiers.

⁷ Nom d'une mesure de capacité, qui serait ici le nom propre du champ.

⁸ Les dix sommets, ou les dix têtes, ou celui qui a dix têtes. Rāvāṇa? Ce doit être en tout cas un nom de lieu.

⁹ Sur la construction, ou plutôt l'absence de construction dans cette stance, voir les notes 4 et 7 du texte.

¹⁰ On est en effet tenté de traduire ainsi, bien que *jñātī* soit inconnu dans cette acception. Pour le prendre dans le sens de « famille », il faudrait également faire violence au lexique, qui ne lui donne que celui de « parent ». Régulièrement, on aurait « pour le frère de tous les hommes », c'est-à-dire le Buddha. Il faut remarquer pourtant que *ye* est surmonté d'un petit appendice qui, sur l'estampage bien mieux

STÈLE DU MONUMENT DE PO NAGAR.

Les inscriptions occupent les deux faces principales, A et B, la base C, et les deux faces latérales, D et E, d'une stèle.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 84 | A, 0 ^m 45 |
| B, 0 79 | B, 0 45 |
| C, 0 04 | C, 0 56 |
| D, 0 60 | D, 0 15 |
| E, 0 79 | E, 0 14 |

La face A comprend, outre la syllabe *om*, dix-huit lignes; la face B, vingt-deux lignes; la base C, une ligne; la face D, douze lignes, et la face E, treize lignes.

La stèle a été trouvée dans le monument de Po Nagar, situé près de l'embouchure de la rivière de Na Trang, dans le Khanh Hoa¹, auquel appartiennent également les inscriptions publiées plus loin sous les n^{os} XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII.

Elle comprend, dans son ensemble, six inscriptions différentes, que nous distinguerons par des chiffres arabes, en suivant l'ordre chronologique. Toutes sont très bien conservées, à part quelques lacunes de peu d'importance, produites par des craquelures de la pierre vers la fin des deux premières.

¹ que se le la-suitile, peut paraître intentionnel, et qui donnerait *yo*. Dans ce cas, si bien le point qui surmonte le *ta* et qui pourrait paraître bien être accidentel, se peut l'ajouter, et on aurait *jūatam yo*; ou bien on admettant un oubli du graveur, il faudrait lire *juatō yo*. Avec la première lecture, Buddhirvaya se vanterait d'avoir composé un poème connu du monde entier et qui serait peut être différent de

l'inscription; avec la seconde, il se dirait simplement illustre parmi les hommes, A. B.

² Voir M. Aymonier dans *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, 1886, *Notes sur l'Innam*, II. *Le Khanh Hoa*, p. 20 du tirage à part. — La stèle a été transportée depuis à Hanoi, où elle est placée devant la Résidence supérieure, A. B.

Les n^{os} 1 et 2, émanant l'un du roi Satyavarman, l'autre de son neveu Vikrāntavarman, occupent chacun l'une des faces principales, le premier la face A, le second la face B. Les n^{os} 3 et 4 émanent également de Vikrāntavarman et sont des additions successives à l'inscription de la face B, la première sur la base C, la seconde sur la face latérale D, où elle occupe les quatre premières lignes et le commencement de la cinquième. L'antériorité du n^o 3 paraît indiquée par sa situation même : si l'on avait commencé par utiliser l'une des faces latérales, on aurait sans doute continué, soit sur la même face, soit sur l'autre face latérale. La question est d'ailleurs sans importance. L'ordre des n^{os} 5 et 6 est, comme on le verra, indiqué par leurs dates. Le n^o 5 occupe la face E. Le n^o 6 vient à la suite du n^o 4 sur la face D : c'était la seule place restant libre sur la stèle.

Le n^o 1 est composé de cinq stances *çārdulavikrīḍita*.

Le n^o 2 comprend d'abord deux stances, une *anushṭubh* (çloka épique) et une *indravajrā*, puis un fragment en prose suivi de quatre autres stances, une *upajālī*, une *vasantatilaka* et deux *anushṭubh*, enfin, après un second fragment en prose, une stance *vasantatilaka*.

Les n^{os} 3 et 4 sont en prose.

Le n^o 5 comprend quatre stances, savoir : deux *anushṭubh*, une *upajālī* et une *vasantatilakā*.

Enfin le n^o 6 est composé de deux *anushṭubh*.

La division des stances en quatre *pādas* est régulièrement indiquée par des intervalles en blanc dans les n^{os} 1 et 2, c'est-à-dire sur les faces principales A et B. Elle ne l'est pas dans les n^{os} 5 et 6, c'est-à-dire sur les faces étroites, E et D. En revanche, sur la face E, la séparation des *pādas* est quelquefois indiquée, d'une façon très arbitraire d'ailleurs et sans distinction entre les *pādas* pairs et les *pādas* impairs, par un seul signe vertical, le même qui, sur la stèle entière, est répété deux fois à la fin de chaque stance et de chaque phrase en prose.

Dans notre transcription et dans notre traduction, les stances seront numérotées séparément pour chaque inscription distincte. Mais les

lignes seront numérotées séparément par face, sans égard à la diversité des inscriptions.

Satyavarman, l'auteur du n° 1, nous est connu déjà par le n° XXIII, comme le neveu de Prativindravarman et le frère aîné d'Indravarman I.

De *Vikrantavarman*, l'auteur des nos 2, 3 et 4, nous avons une autre inscription qui a figuré précédemment sous le n° XXIV, — sans compter le n° XXV, qui est probablement du même règne, — et le même prince est mentionné dans une inscription appartenant au règne de son père Harivarman, qui sera publiée plus loin sous le n° XXVIII. C'est notre n° 2 qui nous révèle la parenté de Vikrantavarman, et par suite de Harivarman avec Satyavarman. Vikrantavarman était fils de la sœur de Satyavarman, et conséquemment Harivarman était le beau-frère du même roi.

Le n° 1 relate à la fois une légende et des événements intéressants qui sont mentionnés avec de nouveaux détails dans la première partie du n° 2.

Voici d'abord la légende. Un linga de Çiva érigé dans le pays de *Kaughara*, nom ancien du district où s'élève le monument de Po Nagar, passait pour l'œuvre d'un roi fabuleux dont le nom, *Vicitrasagara*, rappelle celui du Sagara fameux dans les légendes de l'Inde propre. Le plus curieux est la date prétendue de cette fondation antéhistorique : 5911 de l'âge dyapara. J'ai signalé, dans mon mémoire sur *L'ancien royaume de Campa*¹, une seconde inscription, rédigée en teham², où se rencontre une autre date pour le même événement, ou tout au moins pour le règne du même roi Vicitrasagara. Celle-là remonterait à l'âge treta. Malgré ce désaccord, les deux textes se confirment en somme l'un l'autre. Ce sont deux témoignages, au lieu d'un, des fantaisies extravagantes de la chronologie teham. Peut-être ces dates reposaient-elles, comme celle, plus modeste, du commence-

¹ *Journ. asiat. que.*, janvier 1888, p. 81 et note 10. — ² C'est le n° 401 de la Bibliothèque nationale.

ment de l'âge kali dans l'Inde propre, sur des données astronomiques. Elles auraient correspondu par exemple à quelque conjonction approximative de plusieurs planètes, calculée par des astronomes différents, d'où l'écart constaté entre elles.

Le lînga érigé par Viciträsagara était un *mukhalînga*, littéralement un « lînga à visage ». On peut croire qu'il répondait à peu près à la description donnée par M. Aymonier d'un lînga encore existant dans la tour de Po Klong Garai, sur une petite colline dominant la vallée de Phanrang¹ : « A l'intérieur de la tour. . . , l'idole est un lînga sur un socle creusé en bassin avec rigole d'écoulement. Sur ce lînga est sculptée en demi-bosse une fine tête de divinité mâle, de grandeur naturelle, portant de fines moustaches. C'est certainement Çiva. »

Passons aux événements historiques. En l'an 696² de l'ère çaka, c'est-à-dire vers l'an 774 de notre ère, le mukhalînga fut visité par des ennemis. De la comparaison des récits contenus dans les deux inscriptions successives, il résulte que le temple fut brûlé, et les trésors enlevés ainsi que le lînga, ou tout au moins la tête de Çiva dont il était orné. Satyavarman aurait poursuivi les ravisseurs et les aurait battus dans un combat naval. Mais, en tout cas, il ne recouvra ni les trésors ni la tête de Çiva, qui furent submergés.

Quels étaient ces ravisseurs? Il n'est pas question ici, comme dans notre n° XXII, des armées de Java. Les destructeurs de l'œuvre de Viciträsagara venaient bien aussi d'un autre pays, sur des navires, mais leur pays n'est pas nommé. A défaut de noms, nous trouvons une description effrayante de ces pirates. Il faut en retenir trois traits : ils étaient très noirs, très maigres, et « mangeurs d'hommes ». Reste à savoir s'il faut prendre la dernière expression à la lettre. Le degré de

¹ Lettre de M. Aymonier sur son voyage au Binh Thuân, dans *Cochinchine française, Excursions et Reconnaissances*, 1885, p. 5 du tirage à part. — Pour un exemple dans l'Inde, voir Cunningham, *Arch. Survey*, t. V, p. 45, et pl. XII, 6. A. B.

² La valeur 6 que j'attribue au terme

koça, sans en bien comprendre l'origine, m'a paru indiquée par une succession de dates relevée dans l'inscription tchame n° 401. Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 81, note 6. — Cf. plus haut, p. 232, note 1, et plus loin, p. 253, note 3. A. B.

civilisation que suppose une expédition lointaine en mer ne s'accorde guère avec les mœurs des anthropophages. Peut-être ne doit-on voir là qu'une injure. Il est curieux cependant que l'accusation revienne dans les deux récits, et il n'est pas impossible après tout que de vrais sauvages aient été embarqués par des pirates malais.

Le temple détruit fut relevé par Satyavarman pour un nouveau mukhaliṅga de Īiva qu'il érigea sous le vocable de *Īri-Satyamukhaliṅga*¹, emprunté en partie, selon un usage déjà signalé, à son propre nom. A l'image de Īiva était jointe celle de son épouse, et aussi, semble-t-il², celle de Gaṇeṣa. C'est cette œuvre qui fait l'objet de la première inscription. La date en est le septième jour de la quinzaine claire du mois de Vaiṣākha ou Mādhava (le second du printemps), un jeudi, l'an 706 de l'ère çāka, juste dix ans après la ruine de l'ancien temple³. L'édifice nouveau a probablement subsisté jusqu'à nos jours. Ce doit être au moins l'une des parties du monument de Po Nagar où la stèle a été trouvée, et dont les tours portent des inscriptions dont l'une, notre n° XXVIII, remonte à Harivarman, père de Vikrāntavarman.

Le n° 2 de notre stèle, le premier des trois qui appartiennent à Vikrāntavarman, rappelle d'abord l'œuvre de Satyavarman et le malheur qu'elle était destinée à réparer, en remontant jusqu'à la légende de Vicitrāsagara. Il décrit même longuement la statue de l'épouse de Īiva, dont il était à peine fait mention dans le n° 1, et donne à la déesse, avec le nom de *Bhagavatī*, celui de *Kauṭharadevi*, emprunté au pays de Kauṭhāra, en ajoutant qu'elle habite là près de la mer, *sagara*; non sans allusion peut-être au fameux Vicitrāsagara : on sait que les fils du Sagara des légendes indiennes ont creusé le lit de la mer.

L'objet propre du n° 2 est l'érection d'une nouvelle image de Īiva avec un sanctuaire pour la recevoir, sous le vocable de *Īri-Mahadeva*. La date de cette fondation n'est pas donnée. Après les deux çlokas

¹ Ce nom n'est donné que dans le n° 2, stance 1. — ² Voir n° 1, st. iv et p. 253, note 1. — ³ Cf. plus loin p. 253, note 3 A. B.

consacrés à l'œuvre de Vikrāntavarman, et avant l'imprécation finale, l'inscription mentionne encore des donations faites par Satyavarman au sanctuaire qu'il avait lui-même érigé. C'est un singulier défaut d'ordre, et il est difficile d'en rendre compte. Ajoutons que, dans la première partie, les stances concernant la Kaut̥hāradēvī se rattachent mal à ce qui précède. Enfin la stance 1, qui est en caractères plus petits, quoique de la même écriture, semble avoir été ajoutée après coup. Bref, tout ce n° 2 paraît mal rédigé, comme si les différentes parties en avaient été composées successivement, au fur et à mesure de la gravure, et de façon à couvrir finalement la face entière.

Les n°s 3 et 4 ont pour objet des donations faites par Vikrāntavarman, tant à son Ćrī-Mahādeva, qu'il appelle aussi Ćrī-Mahādevēvara, qu'au Ćrī-Satyamukhalinga-deva de Satyavarman. Ni l'un ni l'autre ne contiennent de date.

Au contraire, les n°s 5 et 6 sont datés tous les deux : ils sont très postérieurs.

Le n° 5 est d'un roi de « Campā » nommé Ćrī-Indravarman (Indravarman II), fils du roi Ćrī-Haravarman. L'objet en est l'érection par ce prince d'une statue d'or de *Bhagavatī*, le onzième jour de la quinzaine claire de Ćuci (l'un des mois d'été), un dimanche, en l'an 840 de l'ère çaka, par conséquent vers l'an 918 de notre ère.

L'intérêt de cette cinquième inscription est dans les données littéraires qu'elle contient. Le roi était, paraît-il, très lettré, et, dans l'énumération de ses connaissances, la stance III comprend, avec les six systèmes philosophiques, la doctrine de Buddha et les légendes, *ākhyāna*, la grammaire accompagnée de la *Kāçikā*, d'une part, et l'*Uttarakalpa* des çivaïtes de l'autre. Ce dernier ouvrage est probablement le même qui, d'après le catalogue des manuscrits d'Oxford dressé par M. Aufrecht¹, est cité dans la compilation tantrique intitulée *Ćāktānandatarāṅgī*. Il est intéressant d'en trouver déjà la mention dans une inscription du x^e siècle.

¹ P. 103 b.

Quant à la grammaire *vyākaraṇa*, c'est évidemment celle de Pāṇini, avec son commentaire, la *Kaṣikavṛttī*. La mention de ce dernier ouvrage a une réelle importance pour l'histoire littéraire de l'Inde. On a beaucoup disputé sur sa date¹, que les uns font remonter au vi^e siècle, tandis que d'autres la font descendre jusqu'au xiv^e, ou même, comme l'éditeur du texte, Balaçastrin, au xiii^e, et l'on ne peut dire que la question soit encore définitivement résolue. Du moins, sera-t-il désormais impossible de supposer la *Kācīkā* postérieure au iv^e siècle, puisque au commencement du x^e, elle était connue sur la cote orientale de l'Indo-Chine.

Le n^o 6 présente un intérêt d'un autre ordre. Il s'agit ici d'une concordance avec l'histoire du Cambodge. L'objet de l'inscription est l'érection en 887 de l'ère çaka (965 de notre ère), par un roi nommé *Çri-Jaya-Indravarman*, d'une statue de *Bhaçavati* en pierre, pour remplacer la statue d'or d'Indravarman II. Celle-ci, de l'aveu de l'inscription elle-même, avait été enlevée par les Cambodgiens. Le texte ajoute, il est vrai, que les ravisseurs en sont morts, donnant à entendre peut-être qu'ils ont été châtiés par les Tchams. Mais en tout cas le fait d'un premier succès subsiste. La date n'en peut être cherchée qu'entre 840 çaka, date de l'érection de la première statue, et 887, date de l'érection de la seconde. Or, de 866 à 890 çaka, régnait au Cambodge un prince nommé Rājendrarvarman, qui, sur l'une de ses inscriptions, trouvée à Prasat Bat Chum, est comparé « au feu de la destruction universelle qui brûlait les royaumes ennemis à commencer par celui de Campā² ». Cette formule peut faire allusion, soit au pillage du temple de Pō Nagar, soit à quelque autre fait du même genre.

Dans le nom de *Çri-Jaya-Indravarman*, nous venons de voir apparaître pour la première fois le terme *jaya* (sans saṃdhi), comme par-

¹ Voir un résumé de ces discussions dans Max Müller, *India, what can it teach us?* pp. 338-347. L'auteur se prononce pour le vi^e siècle. — ² Voir *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 164.

ticule honorifique, à la suite de *çrī*. Cette particule est devenue plus tard d'un usage régulier à Campā. Pour ne pas trop multiplier des numéros d'ordre nécessairement provisoires en raison des lacunes qui subsistent dans notre liste de rois, j'ai pris le parti de joindre cette particule au nom, et d'appeler l'auteur de notre n° 6, non pas Indravarman III, mais Jaya-Indravarman I^{er}.

Entre six inscriptions dont la première est de 706, et la dernière de 887 çaka, il y a naturellement des diversités d'écriture notables. Le n° 1, émanant de Satyavarman, diffère peu des inscriptions d'Indravarman I^{er}. Si nous ne connaissons l'ordre de succession de ces rois et les dates de leurs inscriptions, l'écriture de Satyavarman pourrait même sembler un peu plus moderne. Non seulement le *k* et le *r* n'y sont pas prolongés au-dessous de la ligne, mais le *t* y montre déjà une tendance à se désarticuler par l'inachèvement de la boucle de gauche et le détachement du trait de droite : c'est là un trait caractéristique des écritures postérieures de Campā.

Dans le n° 2, on remarque une imitation voulue de l'écriture du n° 1. Ce qui met la chose hors de doute, c'est qu'au milieu de la ligne 15, après un signe de ponctuation d'ailleurs plus caractérisé¹, le style de l'écriture change pour le çloka contenant le nom de Vi-krāntavarman. On y reconnaît les caractères fleuris² et penchés en arrière du n° XXIV. Puis l'écriture propre du règne fait de nouveau place à une imitation de l'écriture de Satyavarman.

Elle reparait au contraire dans les n°s 3 et 4. Le *k* et le *r* y sont prolongés au-dessous de la ligne comme dans les écritures d'Indravarman. Il en est de même du signe de l'*ā* et de la partie identique du signe de l'*o*. Ces prolongements sont exagérés dans le n° 3, et cette particularité, jointe à l'étroitesse des caractères, donne à l'ensemble un aspect singulièrement grêle, tout en lui laissant l'élégance et en accusant encore la régularité déjà signalée dans le n° XXIV.

¹ Les deux traits verticaux marquant la fin de la stance sont entourés d'un rond. —

² Plus fleuris encore dans ce passage, qui est en quelque sorte souligné.

—
 —
 —
 —
 —

L'écriture du n° 5 est également très soignée, comme le sont du reste toutes les écritures postérieures. Elle est notablement différente, non seulement par l'aspect général, mais par la forme de plusieurs caractères, ce qui ne peut surprendre à un intervalle de trois quarts de siècle¹. Le prolongement du *k* est supprimé, et cette fois, pour toujours. Pour toujours aussi le *r*, non seulement cesse d'être prolongé, mais redevient simple. Plus de trait double non plus pour l'*u*. Le *s*, par l'effet continu d'une tendance qui s'accusait déjà sur les inscriptions précédentes, a pris à peu près sa forme définitive composée de deux jambages indépendants et presque parallèles. C'est, avec la forme déjà signalée du *t*, une des caractéristiques de l'écriture propre de Campā. Le *l* prend à peu près la forme qu'il a gardée au Cambodge, mais commence à se rompre quelquefois par le milieu : cette rupture est devenue de règle plus tard. Le *n* n'a gardé de son double trait intérieur que la légère ondulation du bas, laquelle se réduira elle-même plus tard à un petit trait vertical : en revanche les deux traits extérieurs sont composés chacun d'une courbe double. Le *sh* s'est aussi désarticulé et, de plus, il s'est augmenté à droite d'un troisième trait vertical, qui d'ailleurs, dans notre n° 5, est encore quelquefois omis. Le *bh* s'est considérablement rétréci. Enfin, le *r* montre déjà une tendance à s'ouvrir à droite, qui n'a produit tout son effet que beaucoup plus tard².

La plupart de ces observations sont applicables au n° 6, où il faut relever, en outre, la forme du *ç*. Ce n'est pas encore, tant s'en faut, la forme si caractéristique que la lettre a prise à Campā³ : mais c'en est déjà une préparation. La lettre, avant de s'ouvrir par le haut, s'est d'abord fermée par le bas. C'est ce que nous observons dans notre n° 6, où le point médial devient un arc qui rejoint à peu près les deux extrémités de l'arc enveloppant.

Pour la correction, toutes ces inscriptions se valent à peu près, et valent les précédentes. Signalons pourtant le barbarisme (garanti par

¹ Nous rappelons que le n° XXIV est daté de 773 caka — ² Voir *Journal asiatique*, octobre 1888, p. 12. — ³ Voir le n° XXXI.

le mètre *mīmāṃsa*, dans le n° 5 (ligne 6). Ou retrouve dans le n° 4 (ligne 1-2) la forme *maḥṭa* déjà signalée¹.

Le *v* remplace le *b* dans les mots *amvija*, *vimva*, *lamva*, lignes 12, 13 et 14 du n° 2; *amvara*, *amvu*, lignes 3, 6 et 10 du n° 5; *kamvija*, lignes 8 et 9 du n° 6.

On trouve *n* pour *ṇ* dans la forme *sarvāṇy*, n° 3, et inversement *ṇ* pour *n* dans *bhāṅṇyāḥ*, ligne 16 du n° 2.

N° 1. — Face A.

om

- I. (1). *yenorvīsakalādhīrājyam asamaṃ la(2)bdhvā purā cṛīmata*
cṛīcambhor mīmukhalingam ujvalanibhaṃ² sa(3)rvvopabhogānvitam
kauṭhāre jagatas taumayaharam ṣaṃsthāpya(4)te³ bhūtale
vikhyāto nṛīpatīr vvicitrasagaro nānūnā sa rājā(5)dhikaḥ ||
- II. *devīcānanalingam anyapurajaiḥ pretātīkasṭhāca(6)nai-*
r bhbbīmābhair atīkṣiṣṇarūkṣhapurushaiḥ kālograpāpātma(7)kaiḥ
ṣāke koṣṇavartuge gatagṛīṇaiḥ uddhṛīṭya potāgatai-
(8)r ddaīṭyaughair iva sāyudhaiḥ surapuram dāgḍhan tad etaiḥ tadā ||
- III. *tan nā(9)ṣaṃ sabhaṣas savīrapurushaḥ cṛīsatyavarmmā nṛīpa-*
ṣ cṛutvā tān udadhau (10) supotasahitaḥ pāpātmakān durjjanān
hatvā tadvahanasthītaṃ cī(11)vamukhaṃ ṣasvan nimagnān jāle
taliṅge nidhanaṃ gate narapatiḥ ṣo(12)can bhaved⁴ vyākulaḥ ||
- IV. *devendrānumatādhīrājyaparamaḥ cṛīsatyavarmme(13)tī yaḥ*
koṣaṃ sānanam āditulyavibhavaṃ saṣṛībhanārīvapulḥ
cṛīdeveṣva(14)rasannatau kṛītamanāc caktāḥ prakartuṃ puna-
r vviṅṇeyas sa nṛīpo vicitrāsa(15)garo bhūmau tadanyo na cet ||
- V. *vṛīdde koṣakabhūdharaic cākapatau (16) vaiçākḥadhautānvite*
jīvāgye ravibhe tithau munigate ketvarka(17)candrātmaḥ
chā (5 groupes⁵) dharāsutagurū dvandvodnpo⁶ go (18) bhṛīgu-
r mmatsye (13 groupes⁷) ye sthāpayat ||

¹ P. 211.² Lisez *ujjala-*.³ Le présent avec *purā*, pour le passé.⁴ L'optatif pour le passé. Cf. p. 184.⁵ Les cinq groupes, avec *chā*, doivent former deux noms de signes du zodiaque, l'un et l'autre au locatif. Supposons, pour

fixer les idées : *chāge hastripau*. La diphtongue *au* paraît sûre, mais la consonne du même groupe est très douteuse.

⁶ Lisez *-dupo*.

⁷ La finale *ye* paraît sûre; probablement quelque formule ayant le sens de *punya vṛiddhaye*, par exemple *punyaṛddhaye*.

TRADUCTION.

Om.

I. Le roi fortuné nommé Vicitrāsagara, qui, souverain sans pareil de la terre entière, érigea autrefois sur le sol, dans le pays de Kauṭhāra, le mukhaliṅga¹ de Çri-Āmbhu, brillant comme l'or² et délivrant le monde de tout ce qui est fait de *tamaś*³, — en y joignant toutes les choses à son usage, — ce roi était le plus grand des rois.

II. Ce liṅga du Maître de la déesse⁴, orné de la tête du dieu, quand l'année de l'ère çaka eût atteint les *koça*⁵, neuf et les saisons⁶, fut dérobé par des hommes nés dans d'autres villes, vivant d'aliments plus horribles encore que les cadavres, effrayants, extrêmement noirs et maigres, terribles et méchants comme la mort, venus sur des navires, — et cette demeure du dieu⁸ fut brûlée par eux, telle que la ville des dieux si elle était brûlée par les troupes des Daityas en armes.

III. Informé de cette ruine, le roi Çri-Satyavarman, avec ses soldats, avec ses officiers et sa police, poursuivit sur de bons navires et battit en mer les méchants à l'âme criminelle. Mais, déplorant la perte de la tête de Āiva, qu'ils avaient emportée sur leurs navires, et qui fut submergée avec toutes ses richesses, et la destruction du liṅga⁹ du dieu, le roi était profondément affligé.

IV. Le roi nommé Satyavarman, qui, aspirant à la royauté suprême abandonnée au roi des dieux¹⁰, et se proposant de gagner la faveur du vénérable Seigneur des dieux¹¹, fut capable de reconstruire ce sanctuaire¹², avec l'image du dieu, avec les

¹ Liṅga orné de la tête du dieu. Voir ci-dessus, p. 245.

² Ou bien, simplement, « d'aspect brillant ».

³ D'« obscurité », l'une des trois qualités des êtres créés.

⁴ Plutôt « d'Iça et de Devī ». L'explication juste de ces vocables est indiquée, puis abandonnée, plus loin, p. 257, note 1. Toutes ces idoles sont des *ardhanarīs*. A. B.

⁵ Le mot *koça* semble représenter le chiffre 6. Voir ci-dessus, p. 245.

⁶ C'est-à-dire en l'année 696.

⁷ Les mangeurs de cadavres sont les *çūpīras*. Eux sont des anthropophages, qui mangent leurs propres victimes. Cf. la seconde inscription, ci-après, p. 256. — L'explication est un peu cherchée. Le sens

ordinaire d'*atikushta* est « plus qu'horrible, très horrible ». A. B.

⁸ « Cette » parce que l'érection du liṅga, mentionnée dans la stance précédente, implique celle d'un temple renfermant le liṅga. Ici, toutefois, le liṅga « dérobé » (cf. stance III) doit être distingué du temple « brûlé ».

⁹ C'est-à-dire du temple où était adoré le liṅga. Cf. la stance précédente.

¹⁰ Abandonnée par les dieux mêmes à Indra.

¹¹ Āiva.

¹² *koça*, en quelque sorte le « fourreau » du liṅga? Il ne semble pas probable que le mot désigne seulement le « trésor » du temple. Cf. la seconde inscription, st. II. — Je crois en effet que, dans aucun des

images de son épouse et du vénérable éléphant¹, en lui donnant une richesse égale à celle du premier, doit être reconnu pour le roi Vicitrāsagara², s'il n'en est pas d'autre sur la terre.

V. Quand le roi des Çakas fut accru des *koça*, de l'éther et des montagnes³, et que le jour lunaire de la quinzaine claire du mois de Vaiçākha eut atteint les munis⁴, pendant qu'il était éclairé par le soleil⁵, et placé sous la dépendance de Bṛihaspati⁶, alors que⁷ Ketu⁸, le soleil et le fils de la lune⁹ étaient dans le

trois passages où ce mot revient d'une façon analogue (XXII, A, ix; ici et XXVI, 2, 11), il ne signifie « trésor ». Mais il ne signifie pas davantage « sanctuaire », comme on le voit par XXII, A, ix, où il est question d'un *koça* « mobile », c'est-à-dire portatif (l'emploi, dans ce passage, de *sthāpita* exclut à lui seul le sens de « trésor » admis dans la traduction), et par une inscription népalaise (chez Bendall, *A Journey in Nepal*, p. 85, l. 22-23), où le *koça* est nettement distingué du temple, *devālaya*. Le *koça* pouvait être richement décoré; celui du Népal est *ratnamāṇḍita*, et, en rapprochant l'un de l'autre nos trois passages, on voit qu'il pouvait avoir un « visage » (*mukha*, *ānana*), comme le *liṅga* même et, probablement, aussi les attributs de la *çakti* femelle. D'autre part, nous ne savons absolument rien d'une « enveloppe » du *liṅga* à laquelle pourrait convenir la désignation de *koça*, laquelle convient au contraire parfaitement au *liṅga* même, où Çiva réside comme l'âme réside dans le *koça* du corps. Je crois donc ou bien que *koça* (et XXVI, 2, 11, *liṅga-koça*) est synonyme de *liṅga*, ou que, suivant une autre de ses acceptions, il désigne la base d'une image, ici le symbole de la *yonī*, duquel le *liṅga* sort comme la fleur sort de son calice, *koça*. A. B.

¹ Ou plutôt du dieu à tête d'éléphant, Gaṇeça? Je ne vois pas d'autre manière de traduire les termes, assez impropres,

à ce qu'il semble, *ibha* et *nārī*. — *ibha* n'entre pas dans le composé, qui signifie « avec un corps de femme semblable à Çrī » ou « brillant de beauté ». L'idole était une *ardhanārī*. A. B.

² Pour un nouveau Vicitrāsagara, puisqu'il a reproduit son œuvre. Cf. la seconde inscription, ligne 10.

³ C'est-à-dire en l'an 706 de l'ère çaka. — Les données de cette date ne se vérifient que si on donne à *koça* la valeur 3, soit pour l'année 703 révolue de l'ère çaka. La date correspond alors au 5 avril (vieux style) ou 9 avril (nouveau style) 781 de notre ère, lequel était un jeudi. A. B.

⁴ Le chiffre 7. En d'autres termes, le 7^e jour lunaire.

⁵ Le jour, et non la nuit.

⁶ Dans la partie de ce jour lunaire coïncidant avec le jour solaire qui, en tant que jour de la semaine, est consacré à la planète Jupiter, — donc un jeudi.

⁷ On ne voit pas comment les nominatifs des noms de planètes étaient construits dans la phrase. Ils l'étaient peut-être très librement. Voir p. 254, note 4. — Une construction toute semblable, avec un *ajasū-ryyo* comme pendant au *deandvoḍḍpo* de la présente stance, se trouve dans l'inscription du Cambodge n° XII, p. 74. Cf. aussi XI, p. 68, et XIII, p. 76. A. B.

⁸ Le neud descendant.

⁹ Buddha, c'est-à-dire Mercure.

belier¹, le fils de la terre² et le guru des dieux³ dans le . . . , la lune dans les
gêmeaux⁴, celui qui n'avance pas⁵ et Bhṛigu⁶ dans le poisson, il a érigé.⁷

N° 2. — Face B.

I. 1) kṛitā vicitreṇa purā mukhalingasya (2) nāmataḥ
cṛīsatyamukhalingasya sthāpanā satyavarmanā

II. 3) cṛīsatyavarmanācyutasatyavarmanā
daivasabhāvapavikīrṇakīrtiḥ
4) bhāsvatmukhaḥ⁸ cṛīmukhalingakoṣam
prāsthāpayat sadgūṇakarmanācūddhyā

5) pañcasahasranavaçatāikādaçe vīgatakālikalāṅkadvāparavarshē cṛīvicītrasa-
6) garasamsthāpitaç cṛīmukhalingadevaḥ tasya sakalakoshṭhāgārarajatarat-
nahe (7) makadavakalaçabhṛīṅgārarakmadāṅçasitātapatracāmarahaimaghaḥdīpa-
ribhogā⁹ va(8) rddhamānā bhavanti sma tataç cīrakālakaliyugadoḥād deçān-

¹ On peut encore lire *cha-* (*chāge*).
D'ailleurs le soleil, pendant le mois lu-
naire de Vaiçakha qui est à cheval sur les
mois solaires de Vaiçakha et de Jyeshṭha,
ne peut être que dans le Belier ou dans le
Taureau, et on verra, note 13, que, d'après
la position de la lune, il ne peut être en-
core dans le Taureau.

² Maṅgala, c'est-à-dire Mars.

³ Brihaspati ou Jupiter.

⁴ Quelque hypothèse qu'on puisse faire
sur les parties de la phrase qui ont disparu
par l'érosure de la pierre, la composition
qui renait dans *deandvāpo* le nom de la
lune avec celui du signe où elle est située
resterait bien bizarre. Cf. p. 253, note 7. — La
lune est donc dans le signe des Gêmeaux.
Comme on est au septième jour de la quin-
zième cāre, la lune doit être en avance sur
le soleil d'une distance inférieure à l'eten-
due de trois signes du zodiaque, mais su-
périeure à celle de deux signes. Le soleil
ne peut donc avoir dépassé le signe du Be-
lier. Cf. la note 1.

⁵ Le mot *aga* (la leçon *ga* paraît à peu

près sûre) ne peut désigner que Saturne,
appelé d'ordinaire, non pas « celui qui
n'avance pas », mais « celui qui avance len-
tement », *çanaçcaura*. Le sens de « soleil » à
été, il est vrai, si étrange que la chose doive
paraître, attribuée à ce mot, et on pourrait
chercher plus haut, dans le composé *ket-
varkkacandrāmajāḥ*, en faisant dépendre
de *āmaja* le mot *arka* aussi bien que le
mot *candra*, un nom de Saturne : « le fils
du soleil ». Par rapport à la position de la
lune, le soleil pourrait être en effet, avec
Bhṛigu ou Vénus, dans les Poissons. Mais,
dans aucun système connu, le mois so-
laire de Vaiçakha¹, et à plus forte raison le
mois lunaire du même nom, ne peut cor-
respondre au signe des Poissons.

⁶ La planète Vénus.

⁷ Il a érigé ce temple, probablement
pour accréditer ses mérites. Voir la note 7
du texte.

⁸ Absence de *saṅgḥi*.

⁹ Le mot *kubava* se trouve également
avant *kabaça* dans l'inscription XXIII,
face B, ligne 13.

taraplavāgatapāpanara(9)bhuggaṇasamḥṛiteshu pratimāparibhogabhūṣaṇeshu
cūnyo bhavat || punar adyāpi (10) tatpunyākīrtiyavinācāya cṛisatyavarmma-
narapatir vvicitrasagaramṇīrtir¹ iva mādharma(11)saptācuklapakshe² yathā purā
cṛibhagavatiçvaramukhalingam atishṭhipat³ ||

III. sphuradva(12)puççrīr vvarahe malepai-
r jivalatprabhā cṛivadanāmuvajā sā
ratnaprabhā ratnakapo(13)lavimvā⁴
kauṭhāradevī varadā natānāni ||

IV. cūdāmañijvalitabemaçiroruha(14)çrīḥ⁵
kauṭhārasāgarasamīpanīvāsini yā
çuddhāñçaratnarucirāçitalamvaka(15)ṛiṇṇā
sā çṛimatī bhagavatī vibabhau triloke ||

V. tasya vikramavarmmendo- (16)r bhbbaginyāḥ⁶ bhūpatis sutah
çṛimān vikrāntavarmmākhyah khyāto loka (17) svatejasā ||

VI. tenaikalagnasamyukte tithinakshatravārake
sthā(18)pitāç çṛimabhādeva- s sa koçavibhāvānviṭah ||
tasmai çṛi[bhagavatiçva-⁷](19)rāya vamdhañkoshṭhāgāraṃ kṛūkoshṭhāgāraṃ
ñarāikoshṭhāgāra[ṇ 4 ou 5 groupes] (20) strīganais sahadita çṛisatyavarmmā ||

VII. rakshanti ye suragaṇais sa[ha lokago⁸](21)pañḥ
kṛidanta⁹ ishṭasukhino divi ye¹⁰ manushyā¹¹
ye vā haranti pitṛi[bhīḥ puru¹²](22)shādhamās te
deviçvarasvanicayaṃ nipatanty avicyām ||

¹ Le premier *i* de *vvicitra-* est peu visible.

² La lecture paraît sûre. On peut construire à la rigueur de la manière suivante : « dans la quinzaine claire comprenant (déjà) sept (jours) du mois de Mādharma ». Cf. la première inscription, stance v : *munigate*.

³ Lisez *atishṭhipat*. L'i long du texte a la même forme que plus haut, ligne 10, dans le mot çṛī.

⁴ Lisez *raktakapola*. La leçon *ratna*, qui a passé du texte dans la traduction, est évidemment une simple inadvertance. A. B.

⁵ Lisez *cūdā-*.

⁶ Absence de saṃdhi. Le *ñ* pour *n* a été relevé plus haut, p. 251.

⁷ Restitution vraisemblable d'après la ligne 11. Il y a juste la place de cinq groupes.

⁸ Simple conjecture.

⁹ Lisez *kṛīdanta*.

¹⁰ Il faudrait *te*.

¹¹ Saṃdhi observé à tort à la fin d'une demi-stance.

¹² Restitution à peu près imposée par ce qui reste des mots à compléter. Cependant, avec l'instrumental *pitṛibhīḥ*, l'usage aurait été attendu de la préposition *saha*.

I. L'érection du Mukhaliṅga¹, qui avait été faite autrefois par Vicitra², l'a été³ par Satyavarman sous le nom de Çrī-Satya-Mukhaliṅga.

II. Çrī-Satyavarman, qui a pour cuirasse une loyauté⁴ inébranlable, ayant répandu en tous lieux la gloire qu'il doit au destin et à sa propre nature, pur par la qualité de bonté⁵ qui est en lui et par ses bonnes œuvres, a érigé un sanctuaire⁶ du Çrī-Mukhaliṅga, avec une entrée⁷ splendide.

5-11. En l'an 5911 de l'âge dvāpara, exempt des souillures de l'âge kali, le dieu Çrī-Mukhaliṅga fut érigé par Çrī-Victrasagara. Toutes les choses à son usage, greniers, argent, pierres précieuses, or, kalava⁸, cruches, aiguères, sceptres d'or, parasols blancs, chasse-mouches, vases d'or et autres, étaient en parfait état. Ensuite, par la faute de l'âge kali qui durait depuis longtemps déjà, les images, les accessoires à l'usage du dieu et les ornements ayant été enlevés par une troupe de méchants mangeurs d'hommes⁹, venus d'un autre pays sur des navires, il¹⁰ devint vide. Pour que la gloire de cette œuvre pie ne s'évanouît pas, même de nos jours, le roi Çrī-Satyavarman, pareil à une nouvelle incarnation de Victrasagara¹¹, le septième jour de la quinzaine claire du mois de Mādhava¹² a érigé de nouveau, tel qu'il était avant, le vénérable Mukhaliṅga du Seigneur de Bhagavati¹³.

III. Resplendissant d'éclat avec son corps qui est d'une beauté étincelante grâce à de magnifiques enduits d'or, avec la beauté sur le lotus de son visage,

¹ Voir la première inscription, stance 1, note 1 de la traduction.

² Victrasagara.

³ La phrase est singulièrement elliptique : *kritā* sert deux fois dans la construction.

⁴ Jeu de mots sur le nom de Satyavarman.

⁵ Peut être avec un nouveau jeu de mots sur le nom du roi.

⁶ *koṣa*. Cf. la première inscription, stance iv.

⁷ Jeu de mots sur le nom de *mukhaliṅga*. — Je crois qu'il n'y a pas là de jeu de mots, et que l'expression est à prendre littéralement Cf. p. 252, note 12. A. B.

⁸ Ce mot, qui se trouve dans l'inscrip-

tion XXIII, face B, ligne 13, doit désigner quelque ustensile analogue au *kalāṣa*, dont il est rapproché dans ses deux emplois.

⁹ Cf. la première inscription, stance II.

¹⁰ Dans la phrase précédente, il était question du « dieu ». Mais nous avons déjà fait observer qu'« ériger un dieu » c'est ériger le temple en même temps que l'image.

¹¹ Cf. la première inscription, stance iv.

¹² Le second mois du printemps, le même que Vaiçākha. Cf. la première inscription, stance v. Sur la construction bizarre du composé, voir la note 2 du texte, p. 255.

¹³ Çiva. Cf. le « maître de la déesse », première inscription, stance II.

toute brillante de bijoux, avec des bijoux sur les disques de ses jones, la déesse de Kauṭhāra¹ donne à ses suppliants ce qu'ils désirent.

IV. Avec la beauté de ses cheveux d'or rehaussée par l'éclat du bijou qu'elle porte sur la tête, avec ses oreilles qui étincellent et qui pendent sous le poids des bijoux aux rayons splendides, la fortunée Bhagavatī qui demeure dans le voisinage de Kauṭhāra et de la mer², a brillé dans les trois mondes.

V. La sœur de ce roi, lune³ de ceux qui ont pour cuirasse leur héroïsme⁴, eut un fils qui fut le roi fortuné nommé Vikrāntavarman, célèbre dans le monde par sa majesté.

VI. Ce roi, au moment d'une conjonction du jour lunaire, du signe du zodiaque lunaire et du jour solaire⁵, a érigé ce Çrī-Mahādeva⁶, en lui donnant un sanctuaire et des richesses.

18-20. A ce Çrī-Bhagavatīçvara⁷, le roi Satyavarman avait donné le grenier de Vamdhauṇ, le grenier de Ktuṇ, le grenier de Nāraj. . . avec des troupes de femmes.

VII. Les hommes qui respectent les trésors du maître de la déesse vont se récréer dans le ciel, où ils jouissent du bonheur désiré, avec les troupes des dieux, avec les gardiens du monde. Mais ceux qui les dérobent, ces hommes, les derniers des hommes, tombent en enfer avec leurs ancêtres.

N° 3. — Base C.

*dra[m]adairādraṅkumārādraṅduroḷakpauṅrhaḡmandalavnarākoshṭhāgāram*⁸ eva sarvāny⁹ eva çrīvikrāntavarmmā dadyād¹⁰ iti¹¹ cittaprasādēna çrīmahādevēçvarāyā

¹ Bhagavatī, l'épouse de Çiva, nommée dans la stance suivante. Son image avait été ajoutée à celle de Çiva. Cf. la première inscription, stance IV. C'est une indication qui manque dans le fragment en prose qui précède, à moins qu'on n'entende « a érigé le liṅga de Bhagavatī et d'Īçvara ». Mais voir p. 256, note 13.

² Allusion probable au nom de Vicitrāsagara.

³ Premier.

⁴ Jeux de mots sur le nom de Vikrāntavarman.

⁵ On avait choisi une occasion où le jour lunaire et le jour solaire commençaient en même temps et où leur commen-

cement coïncidait avec le lever d'un signe du zodiaque lunaire.

⁶ Toujours Çiva, mais sous un nouveau vocable. Cf. la troisième inscription.

⁷ Voir la note 7 du texte, p. 255. C'est de nouveau la fondation de Satyavarman qui est rappelée.

⁸ Pour *-mandala-*, lire *-maṅḡala-*. La lecture *-vnaṅā-* est douteuse pour la première syllabe. Tous les mots sont indigènes, à l'exception de *kumāra*, *maṅḡala* et *koshṭhāgāra*.

⁹ Lisez *sarvēṅy*.

¹⁰ L'optatif pour le passé. Cf. la première inscription, stance III, et la quatrième.

¹¹ Le mot *iti* est placé de la même manière dans la quatrième inscription.

TRADUCTION.

Le *draṇ* Adairā, le *draṇ* Kumāra¹, le *draṇ* Duroṭāk, le grenier Vnarā du district de Pauṇrhag², tout cela, Çri-Vikrāntavarman l'a donné, d'un cœur sincère, à Çri-Mahādevayara.

N° 4. — Face D.

(1) çrisatyamukhaliṅgadevasya ma(2)kuṭam³ praṇālasya saṃvaraṇaṃ çri(3) mahādevasya vedikāyās saṃvara(4)ṇaṃ rājatam api çrivikrāntavarmanmā dadyā(5) d¹ itī⁵

TRADUCTION.

Çri-Vikrāntavarman a donné pour Çri-Satyamukhaliṅgadeva⁶ un diadème et une couverture⁷ de la rigole d'écoulement⁸, et pour le piedestal de Çri-Mahādeva⁹ une couverture¹⁰ d'argent.

N° 5. — Face E.

| | | |
|-----|--|--|
| I. | 1) çriharavarmmanīpatīr
bhunaktī ¹¹ sakalāṃ bhūmim ¹² | jīgadvibha(2) vadāyakaḥ
pa(3) yonidhīpayomvarām |
| II. | tasya sūnu(4) r mmahīpāḥ
5) çriṅdravarmanmānastāt ¹³ | campārakṣaṇataparāḥ
pūrṇṇacandra i(6) vāmvaṛe |

¹ Le *draṇ* (voir la note suivante) de Kumāra, c'est-à-dire Skanda ?

² C'est une énumération de biens sacrés, désignés par des noms indigènes : voilà tout ce qu'il est possible d'affirmer. Notre ébauche de traduction n'est pas seulement informée : elle est très douteuse. Douteuse aussi est la séparation des mots. Nous n'avons été guidé que par les mots sanscrits d'une part, et de l'autre par la répétition de la syllabe *draṇ*, qui paraît bien être un élément commun aux trois premiers noms.

³ Sur *makuṭam*, voir plus haut p. 211

⁴ L'optatif pour le passé. Cf. la troisième inscription

⁵ Ce mot est placé comme dans la troisième inscription.

⁶ C'est l'image érigée par Satyavarman

⁷ Cette « couverture » était peut-être un revêtement fait d'un métal précieux. Cf. la note 10.

⁸ Servant pour le lavage du monument.

⁹ C'est l'image érigée par Vikrāntavarman lui-même.

¹⁰ Cf. la note 7.

¹¹ Le présent pour le passé.

¹² Il y a bien sur les estampages un *r* bref et un *anusvāra*. Le fac-similé présente ici un léger défaut.

¹³ *Liṣeṣ -sthāt*. On remarquera l'absence de *saṃdhī* entre la particule *çri* et le nom du roi.

- III. mīmāṃsashaṭṭarkajñendrasū(7)ṛmmis¹
 sakāçikāvyaķaraṇodako² yaḥ
 (8) ākhyānaçavottarakalpamīnaḥ
 paṭi(9)shṭha etesv iti satkavīnām ||
- IV. vyo(10)māmvrāçitanuge çakarājakāle |
 de(11)vīm imāṃ bhagavatīm kaladhautadehām |
 (12) ekādaçe hani çucer asite rkkavāre
 (13) [so]tishṭhīpad bhuvanamaṇḍalakīrttikāṅkshī³

TRADUCTION.

I. Le roi Çrī-Haravarman, qui donne ses richesses au monde entier, a été maître de la terre entière, qui a pour vêtement liquide l'océan.

II. Il eut pour fils le roi Çrī-Indravarman, qui se donna tout entier au gouvernement de Campā, et qui était pareil à la pleine lune dans le ciel.

III. Lui qui, se jouant dans les belles ondes des six systèmes philosophiques, à commencer par les Mīmāṃsā⁴, et dans celles de Jinendra⁵, fréquentant les eaux de la grammaire⁶ et de la Kāçikā⁷, était comme un poisson dans les légendes et dans l'Uttarakalpa⁸ des Çivaïtes : car il était, entre les meilleurs des sages, le plus versé dans tous ces écrits.

IV. Quand le temps du roi des Çakas eut atteint le ciel, les mers et les corps⁹, le ouzième jour du mois de Çuci¹⁰ dans la quinzaine noire, un dimanche, il a érigé cette déesse Bhagavatī, avec un corps d'or, désirant répandre sa gloire dans le monde entier.

¹ La forme *mīmāṃsā-* est un barbarisme garanti par le mètre. Il manque en outre un mot tel que *ādī* : car les Mīmāṃsās sont les deux premiers des six systèmes philosophiques : *shaṭṭarka*.

² L'o final ressemble assez à *au*. Cf. ligne 11 — *dhauta-*.

³ Lisez — *maṇḍala-*.

⁴ Voir l'observation faite sur le texte, note 1, ci-dessus.

⁵ Buddha. — Ou l'auteur de la grammaire *Jainendra*? A. B.

⁶ La grammaire de Pāṇini, *vyākaraṇa*.

⁷ La Kāçikā-ṛitti, commentaire de la grammaire de Pāṇini.

⁸ Ouvrage çivaïte cité dans la compilation tantrique qui a pour titre : *Çāktānandatarāṅgiṇī*. Voir Aufrecht, *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae pars octava*, p. 103 b.

⁹ L'an 840 de l'ère çāka. — Les données se vérifient également en comptant de nouvelle lune en nouvelle lune avec Çuci=Jyaishṭha, ou de pleine lune en pleine lune avec Çuci=Āshāḍha. La date correspond au 7 juin (vieux style) ou 12 juin (nouveau style) 918 de notre ère, lequel était un dimanche. A. B.

¹⁰ Nom d'un des deux mois d'été, tantôt de Jyeshṭha, tantôt d'Āshāḍha.

INScriptions
SANSkritES
DE L'AMBA

N° 6. — Face D.

5) api ca

- I. hainīm ya[6] (pratimāṃ pūrvvaṃ yena dushpr[ā]ṅ[7] patejasā
nyastāṃ lobhādi[8] saṅkrāntā mṛitā uddhṛitya kāmva[9] jāly
- II. crijayaindravarmanākhyā(10) h¹ so dryasṭāṅgaçakādhipa
pu(11) naḥ çailamayim kirttyai kauthāre tām atishṭhipat

TRADUCTION.

I. La statue d'or de cette déesse, que ce roi, d'une majesté difficile à atteindre, avait autrefois érigée, les Kambujas, dominés par la cupidité et les autres vices, l'ont dérobée et en sont morts.

II. CrijayaIndravarman, en l'année du roi des Çakas désignée par les montagnes, huit et les membres², pour sa gloire, l'a érigée de nouveau, faite de pierre, dans le pays de Kauthāra.

XXVII (406).

MONUMENT DE PO NAGAR.

Cette inscription, appartenant comme la précédente et les suivantes au monument de Po Nagar, dans le Khanh Hoa, se trouve sur le côté droit du vestibule de la tour de gauche.

| | |
|--------------|-------------------|
| Hauteur..... | 0 ^m 40 |
| Largeur..... | 1 55 |

Elle comprend cinq lignes, en très mauvais état, et dont on ne peut lire que de courts fragments. Je la donne surtout comme un spécimen assez curieux d'un genre de gravure peu usité, la gravure sur briques. Comme on le verra par le fac-similé, où les raccords des briques sont suffisamment marqués, il est certain que les caractères n'ont pas été formés dans la pâte avant la cuisson. En effet, ils se trouvent souvent coupés par les interstices des briques, étant gravés, partie sur une rangée supérieure, partie sur la rangée inférieure contiguë.

Le mot *jaya*, jouant comme *cīri* le rôle de particule honorifique, n'est pas réuni par le saṅdhi au nom propre du roi. — ¹ 887.

Je n'essayerai pas même une transcription, encore moins une traduction partielle. Je ferai seulement remarquer qu'après un premier signe qui est peut-être la syllabe *om*, et deux groupes qui forment certainement le mot *svasti*, venait probablement une stance *sragdharā*.

On voit sur la seconde ligne des traces suffisantes, à ce qu'il semble, de la fin d'un pāda et du commencement d'un autre. D'abord une fin, un peu plus nette sur les estampages que sur le fac-similé, qu'il faut peut-être lire *khyāpito nāmbhīr yyas*, bien qu'on croie voir plutôt *kshāpito dhamābhīr yyas*, en tout cas la troisième et dernière partie d'un pāda de *sragdharā* : - ∪ - - ∪ - -. Ensuite la première partie d'un pāda suivant, que je ne puis lire sûrement, et que je transcris seulement pour fixer les idées, *sā cārāme yathā vo*; en tout cas, à ce qu'il semble : - - - - ∪ - - ; puis, après la césure, *guṇaguṇa* . . . , c'est-à-dire le commencement régulier de la seconde partie du pāda dont la mesure complète devait être ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ - .

Cette succession de six brèves et d'une longue peut être retrouvée à peu près sûrement dans la seconde moitié de la première ligne : *paraparākula*, plus une syllabe certainement longue par position, le groupe suivant comprenant au moins une et probablement deux consonnes souscrites. Immédiatement avant, on lit nettement sur l'estampage *kāro* (il y aurait donc un *a* élidé devant *para-*), précédé de *ndha* ou *ddha*, c'est-à-dire d'une syllabe brève faisant nécessairement suite elle-même à une syllabe longue, au moins par position, soit - ∪ - - ; et, bien que des trois syllabes précédant cette succession, la seconde seule, *kā*, puisse être lue avec certitude, il paraît sûr que les deux autres sont longues, ayant chacune une diphthongue *o* ou *e*, soit pour les sept syllabes : - - - - ∪ - - . Enfin, de la troisième partie du même pāda - ∪ - - ∪ - ∪ - , on lit assez nettement toutes les syllabes, excepté la première et la dernière : - *bhayā sāvahā* ∪ , en tout cas, des groupes qui répondent à la mesure supposée.

La première ligne paraît donc avoir compris le premier pāda, presque entièrement illisible, le second pāda, lisible en partie, et le

commencement du troisième pada. La fin de celui-ci est à peu près lisible au commencement de la seconde ligne, ainsi qu'une partie du quatrième pada. On remarquera que les fragments de lignes obtenus par cette division sont sensiblement égaux.

Nos lectures, dont plusieurs ne sont sans doute que des à peu près, si elles paraissent suffisantes pour déterminer la forme métrique, sont trop peu significatives pour permettre aucune conjecture sérieuse sur le sens général de la stance. C'était peut-être une invocation à la divinité de Yāpu-nagara, analogue à celles qu'on trouvera dans le n° XXXI ci-après, où Śiva et sa *śakti* sont nommés tous les deux, probablement comme les deux moitiés d'une *ardhanārī* : ainsi s'expliquerait au commencement du quatrième pada un *sa* faisant suite au *vas* qui termine le troisième.

En tout cas, le nom du roi, auteur présumé de l'inscription, se trouve beaucoup plus loin, à la cinquième et dernière ligne. On le devinerait à peine sur le fac-similé. Mais je lis très nettement sur les estampages un groupe *-mma*, qu'on reconnaîtra sur le fac-similé à 12 centimètres de l'angle inférieur gauche, et l'avant-dernier groupe avant celui-là, *-ndra*. La restitution *indravarmā* paraît donc s'imposer. D'autre part, on distingue à quelque distance à gauche au moins le *r* et l'*i* du groupe *çri*, et entre ce groupe et le groupe *ndra*, il y a juste la place du mot *jaya* et d'un *i* initial. Nous avons donc là probablement le nom royal, bien connu à Campā, de *Çri-Jaya-Indravarman*.

Ce nom a été porté par plusieurs rois, depuis le ix^e siècle çaka jusqu'au xiv^e, et les parties lisibles de notre inscription ne paraissent fournir aucun argument paléographique décisif pour en fixer, même approximativement, la date. Mais sur le côté gauche du même vestibule se trouve une inscription tchame, également gravée sur briques et très fruste, qui paraît du même temps, et où l'on peut lire le mot *çri* avec un *ç* assez bien conservé. Ce *ç* n'a pas encore la forme moderne qui a été seule en usage à partir de Jaya-Indravarman II¹. Notre roi

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 24.

doit donc être, ou le Jaya-Indravarman qui a fait graver en 887 çaka la sixième inscription de notre n° XXVI, ou un autre roi du même nom qui aurait régné avant le xi^e siècle.

INSCRIPTIONS
SANSCRITES
DE CAMPA.

..... J/ XXVIII (408, C, 2).

TOUR DE GAUCHE DE PO NAGAR.

Cette inscription est la seconde, en commençant par le haut, sur la face C du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar, dans la province de Khanh Hoa.

Hauteur..... 1^m64
Largeur..... 0 48

Elle paraît avoir compris, outre la syllabe *om*, trente et une lignes, dont les deux dernières sont presque entièrement effacées, et finissait sans doute par la seconde de deux stances *çardūlavikriḍita* dont les fragments sont les dernières parties lisibles de la face C. Tout le reste de l'inscription est en prose. La ponctuation fait complètement défaut, excepté entre la fin de la prose et la première stance, et entre les deux stances. J'ai tâché d'y suppléer dans la transcription par des alinéas. Mais cette division sera naturellement subordonnée à l'interprétation.

L'inscription est datée de 739 çaka, dans le mois de Jyaishṭha (le premier de l'été), au moment d'une éclipse de soleil.

Le roi régnant paraît être Harivarman qui reçoit les noms et les titres de *Çrī-Harivarma-Deva-Rājādhirāja*, en même temps que la qualification de souverain de *Campā-pura* ou de la ville de Campā. Ce prince aurait remporté des succès sur les Chinois.

Avec lui est nommé son fils, *Çrī-Vikrāntavarman*, auquel il avait donné le gouvernement de *Pāṇḍuraṅga-pura*, c'est-à-dire de la ville

de Paṇḍuranga, dont le nom se retrouve sans doute aujourd'hui dans celui du pays de Phanrang¹. Vikrantavarman, qui reçoit le titre tcham de *pulvā*², doit être le prince qui, plus tard, étant devenu roi, fit graver le n° XXIV en 776, et ajouta trois inscriptions à la suite de celle de Satyavarman sur la stèle du monument de Po Nagar, n° XXVI.

Mais ce n'est ni lui, ni son père, qui a fait graver notre n° XXVIII. L'auteur en est un général que Harivarman avait commis à la garde de son fils, probablement très jeune encore et incapable d'exercer par lui-même le commandement de Paṇḍuranga-pura. Ce général porte un nom composé du titre sanscrit de *senapati* et d'un nom tcham renfermant deux voyelles, dont l'une est un *a* nasalisé, *anunasika*, et dont l'autre est peut-être un son propre à la langue tchame. Nous nous abstienons de transcrire cette dernière et laisserons le nom incomplet : Senāpati-Pār (?). Ce personnage aurait remporté sur les Cambodgiens des succès auxquels il est fait allusion par des images empruntées aux lieux communs de la poésie indienne. Il était né dans un village dont le nom renferme peut-être encore une voyelle propre à la langue tchame, *d(?)kja*, et qui paraît avoir dépendu d'une ville dont le nom, *maṇḍhi* (?), ne peut être lu avec une entière sûreté.

L'objet de l'inscription est l'érection par Senāpati-Pār (?) d'une statue de pierre de Bhagavati, apparemment l'épouse de Śiva, et de différents sanctuaires, avec donation à la déesse d'objets précieux, de fonds de terre, d'esclaves, etc. Ici, comme dans le n° XXVI, le nom de Kauthara est donné au pays où s'élèvent les édifices sacrés. Mention est faite également d'une idole ancienne que la nouvelle est appelée à remplacer, après une longue interruption du culte. Il n'est pas très facile de se retrouver au milieu de toutes les idoles nommées dans les différentes inscriptions du monument de Po Nagar. Ici,

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 49.

² Il figure encore sur une inscription

tchame du règne de Harivarman, n° 394.

Voir *Journal asiatique*, janvier 1888,

p. 77.

même, il est question, indépendamment de l'idole de Bhagavatī, de trois sanctuaires, érigés, l'un pour le liṅga de *Shanḍhaka*, sans doute une forme particulière de Çiva¹, un autre pour Gaṇeça, le troisième enfin pour une divinité qui porte le nom de *Çrī-Maladākūḥhara*, et qui est encore la çakti de Çiva, comme nous le verrons par le n° XXXI. Dans cette dernière inscription, la divinité qui porte le nom de *Çrī-Maladākūḥhara* paraît nettement distinguée d'une autre qui porte le nom de *Yāpu-nagara*. La divinité de *Yāpu-nagara* semble être une *ardhanarī*, probablement la même à laquelle une donation est faite dans le n° XXIX ci-après, en somme la principale idole tantrique de Po Naḡar, dont *Yāpu-nagara* est sans doute le nom ancien². C'est peut-être cette même idole qui avait été érigée par Senāpati-Pār (?) sous le nom de Bhagavatī. Son inscription en effet est la plus ancienne qui ait été relevée sur les portes de Po Naḡar.

Nous avons déjà fait remarquer que les deux dernières lignes sont perdues. Les précédentes, à partir de la vingt-troisième, offrent aussi bien des lacunes. Dans les parties bien conservées l'écriture est assez nette, sans élégance. Les caractères ont à peu près les mêmes formes que dans les inscriptions des prédécesseurs immédiats de Harivarman, Satyavarman et Indravarman, mais avec un aspect plus cursif et une tendance plus prononcée à la désarticulation, particulièrement le *t* et le *s*. A ce dernier point de vue, notre n° XXVII est même en avance sur bien des inscriptions postérieures. On y voit aussi le *sh* sous une forme qui prépare la forme à trois branches relevée dans la cinquième et dans la sixième inscription du n° XXVI. Le *ç* même n'est pas très éloigné de la forme moderne, qui ne s'est établie qu'au xi^e siècle çaka : mais la modification est ici tout accidentelle.

Le *lh* souscrit paraît avoir une forme distincte dans son seul emploi, à la ligne 16.

¹ Le mot *shanḍha* est donné par les lexiques comme un nom de Çiva.

² Voir *Journal asiatique*, janvier 1888,

p. 51. Toutefois, sur une assertion inexacte contenue dans cette page, voir le n° XXIV, p. 231, 232, et le n° XXVI, p. 242, note 1.

Le *i* remplace le *b* dans le mot *kamvuja* (ligne 9). On trouve le *b* dans *prabodhita* (ligne 11), et, par erreur, dans *baha*, pour *saha* [ligne 18].

Le *n* dental a été gravé indûment pour le *ṅ* cérébral dans *narayana* (4-5), *dravyani* (22), *dharmena* (24), *saundaryyena* (25).

D'autres fautes assez nombreuses, pour la plupart attribuables au lapicide, seront relevées dans les notes du texte.

Le style de la première partie de l'inscription, consacrée à l'éloge du roi et du général, est celui de la prose poétique. Il est assez correct, sauf les réserves qui seront pareillement indiquées en note.

OMI

[1] svasti cṛiharivarṃmadevarājādhīrājaḥ cṛicampāpura | 2 paramēvyaro bhupatir
ajitavikramo bhujagabhujō | 3 ttambhītajaladhīkalīnīmagnavasudharāmaṇḍalā | 4
mārta 4¹ ṇḍadaurdaṇḍadagdhacīmatamisraṇicayo 5 nārāya | 5 namūtīr 3² īva | 6 jasa
tasyātma | 3 kṣhatrottamah pu 6³ lyā 5⁴ cṛīvikrāntavarmnākhyāc
cṛīpāṇḍuraṅgapurādhipatya | 7 n datvā 6⁵ tasya rakṣaṇāya malācamūpatir eko
rajā 8 bhṛyuditas senapatipar | 2 | samabdhīhānā | 7 maṇḍhyāṃ 8 pūryyāṃ 9
| 9 d. kjanadigrāme 10 jamabhūmir atigahanakamvujapurakā | 10 manajanaga-

Absence de saṅgīti. Dans les composés apposés *bhujaga-bhujā* et *jaladri-kalī*, l'ordre habituel des termes est renversé.

¹ Lisez *z-dordhlayda* et *-tamisra*. Même observation sur les composés *marṭṭaṇḍa-dorhlayda* et *cīna-tamisra*. On remarquera les alterations du premier. — L'observation ne s'applique en réalité qu'au deuxième des quatre composés. A. B.

² Lisez *narayamamūtīr*.

³ Saṅgīti incorrect.

Le signe des lettres *anunāsika* est en partie visible sur les estampages. Le même motif se retrouve sur un certain nombre d'inscriptions témoins. Voir plus haut, p. 264, note 1.

Lisez *dattva*.

Absence de saṅgīti. Le nom indigène

précède de *senapati*—à l'a *anunāsika* comme le mot *palyā* ci-dessus. Sa seconde voyelle a une forme analogue à celle que l'*rī* long prend quelquefois sur nos inscriptions, mais seulement dans le groupe *cṛī*. C'est peut-être ici un son propre à la langue telchane.

⁴ Ou *maṇḍhyāṃ* ou *maṇḍhyāṃ*? Le mot *maṇḍhyā* lui-même, en tant que féminin, est difficile à expliquer par la langue sanscrite.

⁵ La règle demanderait *pūryyāṃ*. — Cette note, qui visait sans doute une lecture antérieure, paraît avoir été conservée par inadvertance. A. B.

⁶ La première voyelle du nom telchane est peut-être encore un son indigène. — La forme est analogue à celle de l'o. A. B.

japadapramathanaikarājasihāyamā(11)nas¹ tuhinakarakiraṇasādṛiçakītiprabodhitasajja(12)nahrīdayakumudashaṇḍaç² çrīgauripaticaranayugahe(13)māravin-dapramuditabhāsāyamāna³ ākamvujārdha(14)m ajītabhujaujasā grihyaṃ⁴ kauṭhāre çribhagavalīrūpap(15)purāṇaṃ jagatprasiddham cireṇa çū-nyam abhūt
punaḥ tatpra(16)ūmāṃ çilāmāyīṇi savicitrālaṅkāraṇ kṛitvā shaṇḍhakali(.7)
ṅgasya prāsādaṇ ca çrīvināyakasya prāsādaṇ ca çrīmala(18)ḍākūṭhāraprāsādam⁵
etāni prāsādāni baha⁶ maṇḍapavici(19)tradvāreṇa vivarahaṅkshādriyute çaka-
rāje jyeshṭhamā(20)se⁷ inagrahaṇasamaye jagatpuṇyārtham iha kīrtiyai(21)
paratra muktyai saṃsthāpitavān
tasyai mahākagavatyai⁸ kana(22)[ka]rajataratnacitravastrādīni⁹ dravyāni sanda-
dau kauṭhā(23)[rajaṇapa]de¹⁰ kshetrāṇi sadāsādāsīmāhishāṇi [1 ou 2 groupes] (24)
[environ 3 groupes] [sa]nnivedyeti ||

¹ Le signe des lettres *anunāsika* remplace ici, devant le *h*, dans *-sīhāyamānas*, le *ñ* que nos inscriptions emploient d'ordinaire dans cette situation pour l'anuvāra. Cf. note 3. Le *d* de *-pada-* a un appendice qui se retrouve à la ligne 18. Dans le second cas il faudrait un *ā* long tandis qu'il faut ici un *a* bref. Peut-être avons-nous ici une erreur du lapicidé. Mais il se pourrait aussi que le trait en question fût purement ornemental et que l'erreur fût à la ligne 18. Le mot *pada* paraît devoir se construire avec *jana* dans le sens ordinaire de *janapada*, et avec *gaja* dans un sens analogue. — Construction infiniment peu probable. A défaut d'impossibilité absolue, on ne peut d'ailleurs lire que *padā*, qui, selon moi, doit se joindre au mot suivant, avec lequel il forme un composé syntactique *padāpramathana*, « pour broyer sous ses pieds », et, appliqué au lion, « pour déchirer de ses griffes ». Je remarque en outre que l'estampage porte correctement *kānana*, et que ce mot signifie à la fois « forêt » et « maîs », ce qui ajoute un terme de plus à cette série de métaphores. A. B.

² Lisez *-kīrti-*.

³ Même orthographe devant *s* que devant *h*. Voir note 1. Cf. plus bas, ligne 25.

⁴ Je suppose que ce mot annonce le développement qui va suivre et qui sera terminé par *iti* à la ligne 24, c'est-à-dire la partie essentielle de l'inscription.

⁵ Voir plus haut, note 1. Quelle que soit la valeur réelle du trait qui accompagne le *d* dans *maladā*, il fallait ici un *ā* long. Le même nom de *çrīmalaḍākūṭhāra* se retrouve (avec une interversion fautive des groupes *ma* et *la*) dans le n° XXI, st. III et IV, où le mètre garantit la longueur de l'*ā*. — Lire *prāsādau*, et remarquer l'emploi de ce mot au neutre. A. B.

⁶ Lisez *saha*. Il ne semble pas qu'on puisse songer à *baha*.

⁷ Absence de *saṃdhi*. La forme *jyeshṭha* pour *jyaishṭha* est relevée dans les lexiques. Tout ce passage est en somme suffisamment lisible sur les estampages. — *Harākshī* serait plus correct. A. B.

⁸ Lisez *-bhagavatyai*.

⁹ *-rajata-* paraît lisible sur les estampages.

¹⁰ Restitution conjecturale. On peut voir cependant une trace suffisante du *u*.

I. yo dharmmena yudhishthirena⁵ sadriço¹ vīryeṇa kāsārīṇā²
 saundaryeṇa mauobhava³ 26 ~ ~ ~ ~ ~ bhūpo dhīpatyeṇa ha⁵
 -- treṇa bhṛigūta⁶ 27 ~ ~ ~ ~ ~ ena pusottamaḥ⁷
 eṛisenāpatipār⁸ 28 ~ ~ ~ ~ ~ d amātya[ap] eṣham⁹ 3

II. tuṅgavā[ap] ja (29) ~ ~ ~ ~ ~
 ~ au kantiṃatā pa (29) ~ ~ ~ ~ ~
 ~ ~ ~ ~ ~
 ~ ~ ~ ~ ~

TRADUCTION

Om.

1-5. Bonheur! — Le roi, seigneur suprême de Crī Campā-pura, Crī Hari-varma-Deva Rājādhirāja, montrait un heroïsme invincible. Son bras était le serpent qui soutenait le disque de la terre plongé dans l'océan de l'âge Kali. Son long bras était le soleil qui brûlait le peuple des Chinois pareil à la nuit. Sa force faisait de lui comme un Narayaṇa incarné.

5-6. Il avait un fils, le meilleur des kshatriyas, le *palyā*¹⁰ nommé Crī-Vikrāntavarmān.

Conjecture qui s'impose presque.

² L'anuvāra devant *s* est remplacé ici encore par le signe des lettres anuṃāsika. Cf. lignes 10 et 13.

Ce nom, suggère à la fois par le sens et par le metre, semble presque lisible sur les estampages.

On peut supposer par exemple *magha-vata*.

³ Ou *sa*? — Le passage est trop effacé pour permettre d'attribuer au texte le barbare *adhīpatya* A. B.

bhṛigūta? Les traits qu'on entrevoit au commencement de la ligne 27 suggéreraient plutôt *bhṛigūttama*.

On peut supposer la disparition au-dessus de *va* du signe des lettres anuṃāsika qui aurait, ici encore, remplacé

l'anuvāra devant *s*. Mais le premier terme du composé *pusottama* sera toujours une forme barbare : *puṃsa*, en effet, ne s'emploie pour *puṃs* qu'à la fin des composés. Le védique *puṃsavan* est naturellement hors de cause.

⁸ C'est de nouveau le nom tcham dont la dernière voyelle est peut-être un son indigène.

⁹ Le *ḥ* a une forme un peu insolite. Il n'y a certainement rien d'effacé entre *ca* et *bha* ni entre *bha* et *m*. Ce dernier caractère a dû être placé très loin du précédent à cause du vīrama qui ne pouvait trouver place immédiatement après.

¹⁰ Ce mot paraît être un titre dans la langue tchame. Voir plus haut, p. 264 et note 2.

7-8. Le roi lui ayant donné le gouvernement de Çrī-Pāṇḍuraṅga-pura, éleva au rang de général en chef, pour veiller à sa garde, un personnage nommé Senāpati-Pār(?). Celui-ci était né dans le grand village de D(3)kjā, dépendant de la ville de Maṇḍhī¹. Pour ravager les villes des Kambujas, pareilles à des bois impénétrables dont les habitants, au lieu d'éléphants, seraient des hommes, il jouait le rôle d'un lion qui serait un roi. Sa gloire, pareille aux rayons de la lune, éveillait comme des touffes de lotus de nuit les cœurs des honnêtes gens. Il était le flamant que réjouissent ces deux lotus d'or : les pieds du vénérable époux de Gaurī. Et cela, jusqu'au milieu du pays des Kambujas², grâce à la force invincible de son bras.

14-15. Voici ce qu'il faut comprendre. Une image antique de Çrī-Bhagavati, célèbre dans le monde, était depuis longtemps abandonnée³.

15-21. Ayant fait une nouvelle image de la déesse, en pierre et revêtue d'ornements variés, il⁴ a érigé un temple du liṅga de Shaṅḍhaka⁵ et un temple de Çri-Vināyaka⁶, un temple de Çri-Maladā-Kuṭhāra⁷, tous ces temples avec une porte de maṇḍapa richement ornée, quand le roi des Çakas avait les ouvertures, les yeux de Çiva et les montagnes⁸, dans le mois de Jyaishṭha, au moment d'une

¹ La lecture du nom est douteuse, voir plus haut, p. 266, note 8. Je suppose que « la ville » ici est prise pour un district dont elle est le chef-lieu.

² C'est-à-dire que sa gloire s'était répandue jusque-là, et qu'il avait adoré là Çiva, en visitant un de ses temples dans une expédition guerrière? Il paraît difficile de construire la dernière partie de la phrase d'une manière indépendante.

³ Proprement « vide » : c'est la confusion ordinaire de l'idole et du sanctuaire où elle est renfermée.

⁴ Le dernier personnage nommé, c'est-à-dire le général.

⁵ Çiva. Voir ci-dessus, p. 265.

⁶ Gaṇeça.

⁷ Voir ci-dessus, p. 265.

⁸ C'est-à-dire en l'an 739 de l'ère çaka. — Dans aucune des années qu'on peut raisonnablement supposer correspondre à 739 çaka, et de quelque façon qu'on

compte les mois lunaires, il n'y a eu d'éclipse de soleil en Jyaishṭha. De plus, les tables de M. Jacobi (*Ind. Antiq.*, xvii, p. 145 et suiv.; ces tables sont en conformité avec le *Sūryasiddhānta*) fournissent, pour la distance du soleil et de la lune aux diverses nouvelles lunes qui peuvent être mises en question, des valeurs telles, qu'il n'est pas probable qu'un autre mode reconnu de computation hindoue ait permis de prévoir une éclipse de soleil pour aucune de ces dates. En admettant qu'il s'agisse bien de l'ère çaka normale (voir p. 187, note 3), je ne vois donc que trois explications possibles : ou l'auteur de l'inscription a calculé absolument de travers; ou la fondation faite en Jyaishṭha 739 çaka se rapportait à une éclipse antérieure (le canon des éclipses d'Oppolzer, *Denkschriften der kaisert. Akademie der Wissenschaften in Wien, 1887*, donne une éclipse partielle du soleil au

eclipse de soleil, en vue de créer des mérites aux êtres vivants¹, pour obtenir la gloire en ce monde et la délivrance dans l'autre.

३१-३४. Il a donné à cette Grande Bienheureuse des biens consistant en or, argent, pierres précieuses, vêtements brodés, etc., en lui assignant des champs dans le pays de Kauṭhāra avec des esclaves mâles et femelles, des bulles

I. Le roi qui est semblable, pour la justice à Yudhisṭhira, pour l'héroïsme à l'ennemi de Kaṁsa, pour la beauté à l'Amour, pour la souveraineté à Indra²), supérieur (?) à Bhṛigu pour . . . , le premier des hommes² pour . . . (a établi) Cṛi-Senapati-Pār³) comme ministre excellent . . .

II.

XXIX (409, B, 3).

PO NAGAR.

Cette inscription est la troisième, en commençant par le haut, sur la face B du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar.

Hauteur 0^m72
Largeur 0 45

Elle comprend, en treize lignes, après le mot *svasti*, trois stances, une *śrāgdhara*, un *śardulavikṛāṭa* et une *anushṭubh* (śloka épique), suivies d'une partie en prose. Aucun intervalle ne sépare les pādas

19 février 817; ou la locution *inagrahaṇasamaye* est à prendre simplement comme synonyme de nouvelle lune et doit se traduire «le jour des eclipses de soleil». En appliquant la détermination la plus probable, celle de l'année çaka revédue, nous obtenons pour cette nouvelle lune de Jyāishṭha 739, la date du 20 mai (vieux style) ou 24 mai (nouveau style) 817 de notre ère. A. B.

¹ Comme le donateur aspirait à la «délivrance» dans l'autre monde, il abandonnait apparemment pour son compte «les mérites» de l'œuvre. — La fin de la phrase montre précisément qu'il n'abandonne pas ces mérites. Il compte seulement que son œuvre fournira aussi à d'autres le moyen d'en acquérir. A. B.

² Le *Purushottama*, l'âme suprême?

d'une même stance; mais la fin de chaque stance est marquée par une sorte de fleur à quatre pétales, entre deux doubles lignes verticales, qui sert aussi dans les circonstances où il y a lieu à ponctuation.

La stance III nous donne la date, 972, et le nom du roi, *Parameçvara*. C'est, à partir de Bhadravarman I^{er}, le seul nom royal relevé jusqu'ici sur les inscriptions de Campā qui ne se termine pas en *-varman*. On trouvera dans le numéro suivant (XXX), à la date voisine de 986, un roi nommé *Rudravarman*, frère cadet d'un *Bhadravarman*, et appartenant à la famille d'Īçvaras de Parameçvara. Ce dernier est vraisemblablement identique à l'auteur du n° XXIX. Il résulterait de là que celui-ci est le premier roi de sa famille, et que ses ancêtres étaient de simples seigneurs, *içvara*, probablement vassaux des rois précédents. Ainsi s'expliquerait aussi l'absence, dans son nom, de la terminaison *-varman*. Il est remarquable également que ses premiers successeurs, tout en ajoutant à leur nom cette terminaison consacrée, paraissent s'être contentés comme lui-même de la particule honorifique *Çrī*, à laquelle leurs prédécesseurs depuis l'auteur de l'inscription de 887 çaka sur la stèle de Po Nagar², ajoutaient le mot *jaya*³.

L'objet de l'inscription est la donation, par le roi Çrī-Parameçvara, de différents objets destinés au culte d'une divinité invoquée dans la stance I. Cette divinité, d'après les termes mêmes de cette stance, paraît avoir été une *ardhanārī*, vraisemblablement la même que nous retrouverons dans les deux premières stances du n° XXXI⁴ sous le nom de « divinité de Yāpu-nagara », c'est-à-dire une idole représentant Çiva et son épouse unis en un seul corps, mais, selon les idées tantriques, avec prédominance de la partie femelle, qui donne son sexe à l'idole entière⁵. La conception tantrique se trahit encore dans la

¹ Voir le n° XXI.

² Voir le n° XXVI, p. 248.

³ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 36-38. La particule *çrī* elle-même fait défaut, peut-être accidentellement, de-

vant le nom de Rudravarman. Voir le n° XXX.

⁴ P. 281.

⁵ Cf. encore, plus haut, n° XXVI, p. 256, et plus bas, n° XXXII, p. 283.

stance 1 par l'assimilation de la cakti de Civa à la *prakṛti*, c'est-à-dire au principe matériel du monde.

L'énumération des objets donnés à la déesse a son intérêt, comme celles que nous avons trouvées dans les n^{os} XXIII, XXVI, XXVIII, et celle que nous trouverons encore dans le n^o XXX¹. Ce sont des textes dont l'archéologie fera son profit. En attendant, la traduction que nous en donnons ne peut être qu'approximative.

L'inscription est très bien conservée. L'écriture en est régulière jusqu'à l'uniformité. Cet aspect est dû en grande partie au grand développement des fleurons qui, de plus, sont doublés au-dessus de certaines lettres ou l'on n'attend qu'un fleuron simple comme *t*, *d*, *n*. Il rend le déchiffrement laborieux malgré la netteté des traits, et le rendrait vite impossible s'ils étaient plus frustes. À part cela, les caractères sont à peu près les mêmes que dans les inscriptions précédentes. Le *t* en particulier n'a pas encore pris sa forme moderne. Pour le *n*, on peut constater même un recul relativement à XXVI, 5². Les voyelles présentent quelques particularités dignes de remarque. L'*a* et le signe correspondant de l'o sont souvent prolongés au-dessous de la ligne. La diphtongue *ai* n'est distinguée que par un petit trait au milieu du signe de l'*i*. À signaler aussi le groupe *eu* (ligne 11), qu'on retrouvera plus net dans le numéro suivant. Le visarga a pris un développement extraordinaire.

Les cérébrales sont distinguées avec un soin particulier. Le *t* a une ondulation très caractéristique. Le *th* est distingué du *dh*, même à l'état souscrit, par une ouverture de la boucle qui, en revanche, le rapproche du *ph*.

La langue est généralement correcte. On remarquera dans les deux premières stances la recherche des alliterations. La première surtout réalise à peu près l'idéal du genre. Dans sa première moitié, elle ne contient guère que trois mots de même racine et leurs composés, sans cesse répétées avec des sens plus ou moins différents. Comme ce style

¹ Cf. les acrotyques, la Cambodge n^o XV, B et XVIII, C, D, A, B. — ² Voir p. 250.

étrange est de plus employé à l'expression d'idées tautologiques, on m'excusera d'avoir interprété peut-être un peu superficiellement le rébus qui m'était proposé. J'avoue en toute humilité que je ne me suis pas cru capable de faire mieux, même au prix de plus longs efforts.

INSCRIPTIONS
SANSCRITES
DE CAMPÉ.

(1) svasti ||

- I. bhūtābhūteḥbhūtā bhuyi bhavavibhavodbhāvabhāvātmanbhāvā¹
(2)bhāvābhāvāsvabhāvā bhavabhavakabhavābhāvabhāvāikabhāvā
bhāvābhāvā(3)gracaktiḥ² ṣaḥimakuṣatanor³ arddhakāyā sukāyā
kāye kāye(4)ṣakāyā bhagavatī namato no jayeva svasiddhyā ||
- II. sārāsāravi(5)vecanasphuṭamanā mānyo manonandanah
pāpāpābhayapriyah(6)priyakarah kirttyarjjanaikodyamah
lokālokikalau ka(7)lau satī satas trātum bhavadbhāvino
bhāvodbhāvāsubhāvāsadguṇagaṇai(8)r⁴ dḥarmanam tanoty eva |yah=
- III. velādrinavame⁵ kshmeṣah ṣṛiddhal ṣṛipara(9)mecyarah
svaṇṇavidhaghataṇ tasyāḥ sthāpṛyet⁶ sthānakasthale ||

¹ A remarquer dans ce composé le mot *śābhāva*, déjà relevé, d'ailleurs, dans le dictionnaire de Pétersbourg (abrégé), et pris, à ce qu'il semble, dans le même sens que *udbhava* « origine ». On le retrouve encore à la ligne 7, dans le quatrième pāda de la stance II.

² Le troisième caractère du pāda est *ṣā* sur l'estampage. Le quatrième, qui lui ressemble beaucoup sur le fac-similé, en diffère pourtant en réalité; mais il ne ressemble pas non plus à aucun des nombreux *vā* de cette partie de l'inscription. On le lirait *thā*, si le *th* ne paraissait pas plus loin tout autrement formé. A moins d'admettre une erreur du lapicide, je ne vois de possible que la lecture *dhā*: *bhāvāṣādhāgracaktiḥ*, « l'énergie primordiale qui est la source de toute aspiration à l'existence ». A. B.

³ *makuṣa* pour *makuṣa* paraît régulier dans nos inscriptions. Voir ci-dessus, et ici même, ligne 10.

⁴ Sur *udbhāva*, voir note 1.

⁵ La lecture *velā-* paraît sûre. Je suppose que ce mot, pris dans le sens de « marée », représente le chiffre 2. L'emploi du nom de nombre ordinal, *navama*, est tout à fait insolite.

⁶ Le lapicide a gravé en réalité un *ṛi* au lieu d'un *th* souscrit; mais on ne saurait comment transcrire cette combinaison informe d'un *ṛi* et d'un *ā*. Le vrai *th* souscrit se trouve deux fois dans le même pāda; il est distinct du *dh* et reproduit la forme du *th* complet, telle qu'on la trouve par exemple dans *pṛithu* à la ligne 13. L'optatif pour le passé comme plus haut, p. 258. — On peut tout aussi bien lire *pṛāpṛyet*. A. B.

11) *īdān tu puṣṭham uttamam makuṭābhūṣhaṃ¹ ekam² vicitraraṇā-*
11) guṇa ekaḥ³ rūpyamayabhiṅgāra ekaḥ mayūracchattraṃ ekam pṛithu-
rajāta⁴ 12) vitānam ekam etat sarvaṃ kaladhautamayāis sukalaśāṣṭarddha-
va 13) labhajanapṛithubhājanāis sākan tenasyai prahitam iti

Bonheur!

I. Etant à celui qui est le seigneur de ce qui est et de ce qui n'est pas, ayant pour nature réelle d'être l'origine du développement de l'existence sur la terre, n'ayant pour nature exclusive ni l'être, ni le non-être, ne faisant qu'un avec le non-être et l'être de l'existence qui existe dans le monde, virtualité primordiale de l'être et du non-être, ayant pour corps la moitié du corps de celui qui a la lune pour diadème, ayant un beau corps, et, dans le corps⁵, faisant partie du seigneur du corps, ô Bienheureuse, triomphe en quelque sorte par ta puissance magique de nous qui sommes prosternés devant toi⁶.

II. Celui qui, — ayant la clarté dans l'esprit grâce au discernement de ce qui a de la valeur et de ce qui n'en a pas, digne de respect, réjouissant le cœur, aimant la crainte non mauvaise du mal, faisant ce qu'on aime⁶, n'ayant pour but de ses efforts que l'acquisition de la gloire, — fait regner exclusivement la Loi, par la multitude de ses bonnes qualités d'essence excellente qui ont pour origine sa nature même, afin de protéger les bons, nés et à naître, dans cet âge Kali ou la Dispute regne⁷ sur le monde.

III. Le roi Āri-Parameśvara, brillant de prospérité, en l'année marquée par les marées⁸, les montagnes et le chiffre neuf⁹, a placé dans le lieu où elle fait son séjour¹⁰ un vase incrusté d'or¹¹.

Sur *makuṭa*, voir p. 273, note 3.

Lisez *chaṃ*.

Le *visarga* a été ajouté au-dessous du *h*. Absence de *saṃdha*, naturelle dans une énumération. Voir encore *ekaḥ*, deux mots plus loin.

¹ Dans le corps des êtres, des hommes par exemple, où Īśā reside avec ses Gakṭas. Cf. *Malatimadhava*, premières stances de l'acte V.

Est-ce cette attitude de ses suppliants qui constitue le triomphe de la déesse? L'emploi du mot *chaṃ*, en quel que sorte

paraît indiquer qu'il s'agit en effet d'une simple métaphore.

² « Aimable, obligeant ».

Le mot *āloka* signifie proprement « regardant ». Ce n'est sans doute qu'un *peu* près : l'essentiel était l'alliteration, et la propriété des termes devait passer après.

³ Voir plus haut, p. 273, note 3.

⁴ *Ibid.*

⁵ Dans son sanctuaire. Il s'agit de la déesse invoquée dans la première stance.

⁶ On ne voit pas bien à quelle particularité cet ustensile doit l'honneur de fi-

10-13 Et il lui a donné pour le culte tout ceci : un superbe ornement de diadème, une magnifique corde pour ceinture, une aiguière d'argent, un parasol de plumes de paon, un large baldaquin d'argent, avec de beaux vases d'or, cruches, vases de la contenance de huit demi-noix de coco¹, et larges² vases.

INSCRIPTIONS
SAVSCRITES
DE CAMPA.

XXX (408, A, 2).

no 31

PO NAGAR.

Cette inscription est la seconde, en commençant par le haut, sur la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar.

Hauteur..... 0^m60
Largeur..... 0 48

Elle comprend, en douze lignes, après le mot *svasti*, deux stances, une *śraḡdharā* et un *śārdūlavikrīḡita*, suivies d'une partie en prose. La ponctuation est la même que dans le n^o XXIX.

La date, 986, contenue dans la stance II, est voisine de celle du numéro précédent, et le roi, *Rudravarman*, nommé dans cette stance et dans la stance I, appartient, comme nous l'avons dit déjà³, à la famille d'Īḡvaras de *Parameḡvara*. C'est l'un des successeurs de *Parameḡvara*, et il est le frère cadet d'un *Ḡri-Bhadravarman*, qui a probablement régné avant lui. On trouve dans une inscription tchame de *Jaya-Indravarman II*, qui fut *yuvarāja* en 1055 ḡaka, et roi en 1061, les noms de deux rois, *nṛpa*, qui ont dû le précéder, et qui se nomment *Bhadravarman* et *Jaya-Siṅhavarman*⁴. Il n'est pas impossible que le premier de ces rois soit le frère aîné de *Rudravarman*.

gurer dans la stance, avant ceux qui sont énumérés dans les lignes suivantes en prose.

² D'une contenance supérieure à celle des précédents ?

³ Page 271.

¹ Je ne puis tirer autre chose des mots *aḡḡārdhavaḡa*.

⁴ *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 37, 38 et 80-82.

L'objet de l'inscription est la donation faite par Rudravarma d'une somme d'argent et de divers objets destinés au culte d'une déesse qui est désignée seulement par un pronom. Elle fait, en outre, mention de travaux exécutés pour la consolidation du piédestal de l'idole, et pour l'érection d'un arc de pierre.

La déesse en question ne peut être que l'épouse de Civa, à laquelle sont adressées toutes les dédicaces gravées sur les portes de Po Nagar. Mais rien n'indique s'il s'agit de l'idole appelée la divinité de Yāpuna-gara, ou de celle qui porte le nom de Cī-Maladakuṭhāra : elles figureront l'une et l'autre dans les invocations du numéro suivant.

L'énumération des ustensiles sacrés donne lieu aux mêmes observations que celle de l'inscription précédente. Mais nous avons ici de plus l'indication du poids d'or ou d'argent exprimé en *kattikas* et en *paṇas*. Le mot *paṇa* est connu dans son application aux monnaies : mais le mot *kattika*, designant une unité supérieure, n'avait pas été jusqu'à présent relevé dans les lexiques. Une mention curieuse est celle d'une cruche en argent « du Cambodge ». Faut-il voir là la trace d'un commerce d'orfèvrerie entre les deux pays ? Plutôt sans doute celle d'une incursion des Tchams dans le royaume voisin, et du pillage qui s'en serait suivi.

Les caractères sont en général restés très nets. L'écriture a, dans son ensemble, exactement le même aspect que celle de Paramēvara. La ressemblance n'est pas moindre pour chaque caractère pris isolément. Les seules particularités à relever sont la forme très caractéristique du *ṭh* sanscrit, et la désignation fréquente de la voyelle *a*, par un trait supérieur réservé d'ordinaire aux groupes commençant par certaines consonnes telles que *n*, *j*, *ṅ*. Ce trait se rencontre aussi comme second élément de la diphtongue *o*. Les groupes *ru* et *ru* sont nettement distingués (lignes 2 et 5 d'une part, 5 et 8 de l'autre), malgré les variations dont le premier est susceptible.

On trouve le *v* pour le *b* dans les mots *tamula* (ligne 8) et *kamruva* (ligne 10). Il n'y a pas d'exemple du *b*, non plus que dans plusieurs des inscriptions précédentes et dans les suivantes. Mais il ne

faudrait pas croire que cette lettre eût disparu de l'alphabet de Campā. On la trouve sur des inscriptions tehamas, dans le nom de Buddha et ailleurs, au XIII^e et au XIV^e siècle çaka¹.

Les fautes proprement dites sont plus nombreuses que dans l'inscription précédente. Mais ce sont en général des erreurs du lapicide. La langue est à peu près correcte.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DE CAMPĀ.

(1) svasti ||

1. bhūtānām bhūtabhūtyai bhuvi dharaṇibhujām ātatejo pi sarvvaṃ
deçe de(2)çe guṇānāṃ pravītapati² pṛīthag dhīnamaddhyottamatvāt³
tenaiko rudrava(3)rmā ravir iva mahatā tejasā yo rhatiddhas⁴
tārātārādhināthajvalanamaṇinibhās santi(4) cānye vanīcāḥ ||
- II. jyeshṭhaçṛīparamēçvareçvarakulaç çṛībhadravarmnānujaḥ
sarvva[ṃ](5)yaḥ kila rudravarmnaṇīpātīḥ khandatrayaṇī⁵ bhājanam
rūpyaṃ rājatabhājanatrayam idaṃ(6)rairāñjitaṃ⁶ cāntare
sarvvaṇī sthūādrīḥ⁷ rasāḥṣṭāvivare so syāi dadau bhaktaye ||
- (7) etad bhāre saṃkhyeye raktakaladhautam saptapaṇam sitarakaladhautam
trayovi(8)ñçatikāṭīkāmānaṃ⁸ dvipaṇottaram iti || punar idaṃ tāmūlabhā-
naṃ jaladevarūpaṃ kala(9)dhautakaladhautamayam⁹ ekaṃ paṇcakaṭīkāmānaṃ
aḥṣṭapaṇottaram kanakadhūpādihāraṇam eka(10)m ekakaṭīkāmānaṃ dvipaṇot-

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 18, 19 et 104, 105.

² Le premier *t* semble être retourné de gauche à droite. La lecture paraît cependant certaine. L'idée exprimée est celle du *pratāpa*, c'est-à-dire de la majesté royale, avec intercalation du préfixe *vi*, dont le sens est précisé ensuite par l'adverbe *pri-thak*.

³ *dhīna*- erreur du lapicide pour *ghīna* : le *gh* souscrit est extrêmement rare.

⁴ A relever l'emploi insolite de *arhati* sans régime ni infinitif.

⁵ Lisez *khayā*.

⁶ La leçon paraît sûre, quoique un peu

bizarre; mais la recherche de l'allitération explique bien des bizarreries.

⁷ Le *dh* ne paraît pas distingué du *dh*. — En le comparant avec le *dh* de la première et de la septième ligne, on verra que la différence est aussi notable qu'elle pouvait l'être dans cette écriture. A. B.

⁸ Le mot *kaṭīkā*, non relevé dans les lexiques, doit être un nom de mesure (voir les lignes suivantes). Un mot *kaṭī* se trouve avec le même emploi sur une inscription du Cambodge (plus haut, p. 164, note 4 et note additionnelle, p. 180).

⁹ C'est sans doute par erreur que le mot *kaladhauta* a été répété.

ṣṭaṃ kamvujarajatabhūṅgāraḥ caikalī pañcakaṭṭikamāno daḥapaṇo 11 tīraḥ ka-
makāchakraṃ⁵ saptapaṇamanan tenāsyai prahītan upabhogartham iti aṅya-
tasyā⁶ sṭha 12 naviganapādabhūmily cīlabhily paripūrṅkṛitā toraṇaṃ copalāni-
cavenī vatnataḥ kṛitam iti

TRADUCTION.

Bonheur!

I. Pour la prospérité réelle¹ des êtres sur cette terre, toute la splendeur propre des rois brille différemment dans les différents pays selon que leurs merites sont inférieurs, moyens ou supérieurs : c'est ainsi que le roi Rudravarman est seul pareil au soleil, lui qui le vaut² par le grand éclat dont il brille, tandis que les autres rois sont pareils aux étoiles, à la lune, au feu, aux pierres précieuses.

II. Le roi Rudravarman qui appartient à la noble³ famille d'Īṣvaras, de Āri-Parameśvara, et qui est le frère cadet de Āri-Bhadravarman, lui⁴ a donné pour lui montrer sa dévotion, en l'année désignée par les goûts, le chiffre huit et les ouvertures⁷, tout ceci : un vase en trois pièces⁸, de l'argent monnayé, et ces trois vases d'argent, brillants de richesses à l'intérieur, le tout massif et solide.

7-12 Cela fait, si l'on compte du poids : sept paṇas d'or⁹, vingt-trois kaṭṭikas et deux paṇas d'argent. De plus, il lui a donné ceci pour son usage : un vase à betel en or, décoré d'une représentation du signe d'Aśhādīhā, pesant cinq kaṭṭikās et huit paṇas, un brûle-parfums en or, pesant une kaṭṭikā et deux paṇas, une cruche en argent, du Cambodge¹⁰, pesant cinq kaṭṭikas et dix paṇas, un parasol

Lisez *chattram* ? La lecture *ch* n'est pas même sûre, vu la rareté de ce caractère, mais je ne puis rien trouver de mieux. On peut s'étonner pourtant que la lettre ne soit pas redoublée par un *c*.

¹ Il faut lire *aṅyaḥ cāsyāh*. A. B.

² Il n'y a pas à creuser beaucoup le sens, pu est là pour l'alliteration.

³ Traduction conjecturale. Voir note 4 du texte.

Le terme dont la signification propre est (comme *c*) a été évidemment choisi pour former, par jeu de mots, une opposition

avec le terme « cadet » qui vient ensuite.

⁴ A une déesse qui n'est pas nommée dans la présente inscription, mais qui doit être toujours celle qu'on appelle Yāpugaṛā. Voir ci-dessus, p. 276.

⁵ 986.

⁶ Traduction conjecturale : le vase, le couvercle et le plateau ?

⁷ Le mot *kaladhanta* désigne tantôt l'or, tantôt l'argent. Le sens en paraît ici déterminé successivement par les épithètes rouge et blanc.

⁸ Voir ci-dessus, p. 276.

d'or pesant sept paṇas. Son piédestal, qui était mobile et non assujéti a été fait de maçonnerie pleine¹, et un arc de pierre a été construit à grands frais.

INSCRIPTIONS
SAVASCRITES
DE GANPA.

XXXI (408, A, 3).

PO NAGAR.

Cette inscription est la troisième, en commençant par le haut, sur la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar.

Hauteur..... 0^m37
Largeur..... 0 49

Elle est tout entière en vers, et comprend, en sept lignes, quatre stances : deux *vasantatilakā*, une *indravajrā* et une *upajāti*. La ponctuation est la même que dans les n^{os} XXIX et XXX.

Ce texte, qui fait immédiatement suite au n^o XXX, figure dans le même fac-similé, planche XXV, où l'on trouvera encore une troisième inscription, de deux ou trois lignes, complètement illisible.

Il ne contient ni date ni aucun nom royal. Mais il doit être notablement postérieur au précédent. Le ç y a la forme moderne, qui ne se rencontre sur aucune inscription antérieure au XI^e siècle çaka et dont le premier emploi certain date de 1065, sous le règne de Jay-Indravarman II². Ce dernier roi est le seul, parmi ceux dont nous avons des inscriptions, depuis Paramaçvara jusqu'à la fin du XII^e siècle çaka, dont le nom ne figure pas sur les piliers d'entrée de la tour de gauche de Po Nagar. Peut-être est-il l'auteur de cette inscription anonyme. L'écriture de son règne telle qu'elle nous est connue par

¹ Toute cette traduction est conjecturale. — J'ai déjà indiqué que *anyastā* « qui était mobile » est une fausse lecture. Je crois qu'il s'agit d'un « socle pour la station et pour le déplacement », c'est-à-dire d'une base sur laquelle l'image reposait, mais

dont on pouvait au besoin l'enlever. Se rappeler les *yātrās* des idoles hindoues. A. B.

² *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 24. J'ai cru lire encore un ç de forme ancienne sur une inscription datée de 1031. (*Ibid.*, p. 44.)

une inscription tchame¹, ressemble fort à celle-ci. Enfin notre texte comprend, avons-nous dit, quatre stances, et c'est peut-être une raison de plus pour ne pas le faire descendre trop bas. Nous touchons, en effet, au moment où la langue savante va disparaître presque complètement des inscriptions de Campā. Les numéros suivants ne comprendront plus qu'une seule stance sanscrite ou des invocations plus courtes encore.

Des quatre stances, deux sont adressées à la divinité « célèbre sous le nom de Yāpu-nagara » et les deux autres à celle « qui porte le nom de *Çi-Ṣaladakuṭhara* ». Le second nom a figuré dans le n° XXVIII sous cette forme, que je crois devoir restituer ici à la place de la leçon qu'on trouvera dans le texte. Ils paraissent désigner chacun une idole différente de l'épouse de Çiva. Mais l'idole désignée par le nom de Yāpu-nagara semble être une *ardhanārī*. Elle serait donc probablement identique à celle qui est célébrée dans le n° XXIX.

Bien que les caractères soient un peu frustes, l'inscription peut être lue en entier, et je n'y vois guère qu'un mot douteux, au commencement de la stance iv. L'écriture est régulière, mais l'aspect général en est différent de celui des deux numéros précédents et se rapproche plutôt de celui des deux numéros suivants. La seule lettre d'ailleurs qui présente une forme tout à fait nouvelle est le ç. Mais cette forme est, comme nous l'avons dit, très caractéristique, et constitue une importante indication chronologique. Les formes de *lā* signalées dans les deux numéros précédents se montrent encore accidentellement. Le signe qui surmonte la première lettre du nom de Yāpu-nagara paraît être le signe indien des lettres *anunāsika*. Je ne l'ai rencontré sur les inscriptions de Campā que dans les parties tchames où il est d'un usage fréquent : *yāpu* est évidemment un nom indigène.

Je n'ai relevé aucune erreur du lapicide. La langue est assez correcte, malgré le caractère artificiel de la construction et l'abus de l'hyperbate.

¹ *Journal asiatique*, janvier 1858, p. 80-82.

(1) svasti ||

- I. padmodbhavādibhir amarattyagaṇais stuto yo
devī trilokajanānī ca tadīyadevī
(2) yā¹ tān² ca yāpunagaraprathitābhīdhānām
tvām ishtīdām çivakarīm praṇame subhaktiyā ||
- II. vyāp[n]oti (3) yo n[ī]khlilavastv acubhaṃ çubhaṃ vā
no līpyate ravir ivedbhakalā tadīyā
devī ca yāpunagarapra(4)thitābhīdhānā
yā sā natābhīmatadā mama çāñ kuru tvam ||
- III. yo devadevarshisurārīmaulau³
ra(5)tnāyamānāñghrisarojareṇṇh
yā devī sā çrīlamadākuṭhārā⁴—
khyā çāṃ hara⁵ tvaṃ mama tasya bhā(6)ryyā ||
- IV. [d]e[vo]⁶ py anāçritya nīmajjatiçāṃ
yaṃ yānapātraṃ bhavasāgare smīn
yā devī sā çrīla(7)madākuṭhārā—⁷
hvayā name tvām kila tasya patoīm ||

TRADUCTION.

Bonheur !

I. Je m'incline avec dévotion devant toi, qui, connue sous le nom de Yāpunagara, es propice et donnes l'accomplissement de tous les désirs, toi qui es celui⁸ que louent les troupes d'immortels, Brahma en tête, — et la déesse mère des trois mondes, sa divine épouse.

¹ Lisible sur les estampages.² Le t est lisible sur l'un des estampages.³ La diphtongue est suffisamment lisible sur les estampages.⁴ Coupe défectueuse. Cf. le pāda correspondant de la stance IV.⁵ har se rencontre avec le sens « d'apporter, donner » dans les Purāṇas.⁶ L'e paraît sûr. Autrement on aurait pu supposer dhūro par exemple. Notre leçon reste d'ailleurs une simple conjecture.⁷ Coupe défectueuse comme dans le pāda correspondant de la stance III, qui est, mot pour mot, identique à celui-ci.⁸ Il semble que l'idole connue sous le nom de Yāpunagara soit une ardhānārī. Voir plus haut, p. 265. On remarquera

II. Sois moi propice, ô toi qui exauces les désirs de tes suppliants, toi qui es celui qui, pareil au soleil, pénètre sans se souiller lui-même, tous les êtres, purs ou impurs, — et sa divine épouse au croissant brillant², connue sous le nom de Yâpûnagara.

III. Apporte moi le bonheur, ô déesse qui portes le nom de Crî Maladâkuṭhâra, épouse de celui dont les pieds, pareils à des lotus, déposent leur poussière comme des bijoux sur la tête des dieux, des Dévarslus et des Asuras.

IV. Je te salue, ô déesse qui portes le nom de Crî Maladâkuṭhâra, épouse du Seigneur qui est la barque sans laquelle, dans cet océan du monde, les dieux mêmes sont submergés.

XXXII (109, A, 2).

PO NAGAR.

Cette inscription est la seconde, en commençant par le haut, sur la face A du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar¹.

| | |
|--------------|-------------------|
| Hauteur..... | 0 ^m 30 |
| Largeur..... | 0 49 |

Elle comprend huit lignes, et se compose de deux parties, l'une sanscrite et l'autre tchame. La partie sanscrite forme, à la suite du

dans les deux premières stances, adressées à cette idole — entre la désignation de Çiva et celle de son épouse la conjonction *ca*, qui manque au contraire dans les deux dernières, adressées à l'idole nommée Crî Malakuthâra. À la vérité, le troisième cad de la stance 1 présente encore un *ca* qui ferait difficile de postuler. Mais nous avons rencontré ailleurs des chevilles du même genre — par exemple au n° XXIII. — Il se peut qu'il s'agisse d'idoles différentes, mais nous n'en savons rien. Mais, en tout cas,

il ne saurait y avoir aucune différence essentielle sous les deux vocables. Deux « Grandes Déeses » ne peuvent pas tenir dans la même invocation, A B.

¹ Voir la note précédente, et la note 3 ci-après.

² « Brillants ou sombres » dans la comparaison avec le soleil.

C'est en réalité Çiva qui porte le croissant — nouvelle preuve que l'idole doit être une *arṣhanari*.

³ Cf. p. 242

mot *svasti*, une stance *vasantatilakā*, occupant les deux premières lignes et le commencement de la troisième.

Cette stance est en l'honneur de « la divinité de Yāpu-nagara ». Nous avons déjà rencontré la même dénomination dans les n^{os} XXIX et XXXI; et, ici encore, elle doit désigner Çiva.

Dans la partie tchame, on lit, aux lignes 3 et 4, les deux noms royaux de *Çri-Jaya-Harivarmma-Deva* et *Çri-Jaya-Rudravarma-Deva*, qui se retrouvent dans le même ordre, le second plusieurs fois répété, sur l'inscription purement tchame, n^o 395, de la pierre de Batau Tablah¹. La nôtre se termine par une date : *kala çakarāja 1092*, soit 1170 de notre ère.

Chacun des deux noms royaux est précédé des syllabes *yā po ku*, la première surmontée d'un signe qui paraît être celui des lettres *anunasika* en sanscrit. On retrouve les mêmes syllabes avec le même emploi dans toutes les inscriptions tchames, et les deux premiers figurent également dans la liste des rois de Tchen-Tching dressée par Deguignes, par exemple devant le nom d'un roi *Chi-li-liu-to-puen-no-ti-po* (*Çri-Rudravarma-Deva*?) à la date de 1008 (de notre ère)².

Il faut remarquer encore aux lignes 5 et 6, avec la mention de trois points cardinaux, le nord, *uttaradiça* (*sic*), le sud, *dakṣiṇadiça*, et l'ouest, *paçcimadiça*, celle de deux, et probablement de trois villes qui paraissent correspondre à ces directions, *Amarāvati*³, *Pāṇḍurāiga* (*sic*), sans doute le chef-lieu du pays qui porte le nom de Phanrang⁴, et *Randaiymada* (?), qui serait un nom indigène.

Mais les mots les plus intéressants à relever sont les noms de *Kamvuja* et de *Yavana* à la ligne 5. Le premier désigne les Cambodgiens, le second probablement ceux que nous appelons aujourd'hui les Annamites, et auxquels les Tchams donnent encore le nom de *Yvan*, qui

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 83.

² *Ibid.*, p. 35. — Le premier de ces termes est peut-être le mot d'origine malaise et signifiant *deva*, *devī*, qui a aussi passé au Cambodge, sous la forme *hyāt*.

Voir ci-dessus, n^o XV, B, 3-4, p. 106. Dans l'idiome des Bahuars, qui a beaucoup de mots communs avec le tcham, *iāng* signifie dieu. A. B.

³ *Ibid.*, p. 53.

⁴ *Ibid.*, p. 49.

figure aussi d'ailleurs sur d'autres inscriptions¹. Yavana paraît être la forme sanscrite du même nom. J'ai supposé ailleurs² que le nom de Yavana avait été emprunté à la géographie pouranique à cause de sa ressemblance avec le nom indigène Yvan, et que celui-ci se rattachait au nom de *Youe*, par lequel les Chinois ont très anciennement désigné les barbares habitant le Tonkin et les contrées voisines. Si le dernier rapprochement devait être abandonné, on pourrait supposer au contraire que *Yvan* est une corruption de *Yavana*, et que les Tehans indianisés ont appliqué ce nom aux Annamites par une assimilation directe, quoique plus ou moins confuse, de ces barbares étrangers à ceux que l'Inde propre avait appelés Yavanas.

Quoi qu'il en soit, les deux noms de *Kameuja* et de *Yavana*, précédés à un court intervalle du composé *çatruvargga* « groupe d'ennemis », sont immédiatement suivis du mot *vijaya* « victoire ».

Le texte tehan contient encore un certain nombre d'autres mots sanscrits, parmi lesquels il suffira de relever le nom de *Yāpu-nagara* (ligne 8), c'est-à-dire, selon toute apparence, celui de la ville même où s'élevait le monument de Po Nagar³, et le composé *anekabhogopubhoga* (lignes 7, 8), désignant sans doute les biens et objets divers donnés au temple, le nom de *Çivanandana* (*sic*) et la formule *ratna bhumi vijaya*, qui se retrouvent pareillement dans le n° 395, à la suite du nom de Crī-Java-Harīvarma-Deva⁴.

L'inscription est bien conservée. L'écriture en est très soignée et d'un aspect uniforme, qui, comme dans les précédentes, est dû surtout au développement des parties ornementales commues à la plupart des caractères. Le ç, bien entendu, a la forme moderne.

¹ *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 61.

² *Ibid.*, p. 61, 62. — De même, dans les annales siamoises, les Yuen ou Lao tiens sont appelés *Yona*, *Yonaka*, forme pâlre de *Yavana*; et *Yonaka-buri* « la ville des Yavanas » est le nom savant de Hue. (Bassem. *Die Länder des östlichen Asien*, t. I, p. 175, 177, 178, 196. Deja Hiouen-

Thsang paraît avoir entendu parler de Yavanas dans ces parages. [St. Julien, *Vie de Hiouen-Thsang*, p. 182, et *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. II, p. 83. Cf. S. Beal, *Si-yu-ki*, t. II, p. 200, et *Life of Hiuen Tsiang*, p. 133.] A. B.

³ *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 51.

⁴ *Ibid.*, p. 83.

La stance peut être considérée comme le dernier spécimen relevé jusqu'ici de la « poésie sanscrite » à Campā. En effet, le n° XXXIII ci-après n'est décidément plus grammatical. Déjà le n° XXXI laissait beaucoup à désirer pour la construction, qui, si elle n'était pas anti-grammaticale, était du moins extrêmement dure. On ne s'étonnera pas de trouver pis encore, s'il est possible, dans notre n° XXXII. La traduction que j'en tenterai sera nécessairement conjecturale. Ce serait d'ailleurs perdre son temps que de prendre trop au sérieux de pareils textes.

(1) svasti ||

āsindhubhūtalapatitvarasasya lābham
 svarggāspadāspadapatitvarasasya lā(2)bham .
 tat tām sa yāpunagarāhvayadevatām prāk
 saṃsevate¹ sma sudhanena nu tāvatai(3)nam²

TRADUCTION.

Bonheur!

Pendant qu'il goûtait le plaisir d'une souveraineté s'étendant à toute la surface de la terre jusqu'à la mer, il cherchait à conquérir le plaisir s'étendant sur tous ceux qui ont leur demeure dans le ciel³; c'est pour cela qu'il⁴ les fréquentait⁵, qu'il honorait le premier⁶, en lui donnant de si grands biens, celui-ci⁷, la divinité qui porte le nom de la ville de Yāpunagara.

¹ Ce verbe paraît avoir trois régimes, *lābham*, *tām* et *yāpunagarāhvayadevatām*, avec chacun desquels il prend un sens différent.

² Ce masculin ne peut se construire, semble-t-il, qu'avec *-devatām* : c'est une apposition, ou, si l'on veut, une syllepse.

³ A devenir, dans une autre vie, le roi du ciel, le roi des dieux.

⁴ Le roi, qui sera nommé dans l'inscription tchame.

⁵ Voir la note 7.

⁶ *Idem*.

⁷ Çiva, déjà honoré par tous les dieux : le roi se mêlait donc à eux, ou plutôt se mettait à leur tête, dans le culte qu'il rendait à Çiva. — Peut-être un pareil texte autorise-t-il une plus grande liberté. A défaut d'un participe ou d'un gérondif qu'on voudrait trouver au commencement du deuxième hémistiche, je suis tenté de prendre *tām* pour un équivalent barbare de *tām*. Quant à l'*enam* de la fin, il serait au féminin, qu'il n'en serait pas moins une cheville. A. B.

STÉLÉES
 GÉOMÉTRIQUES
 DE THUAN.

XXXIII (422).

AN THUAN.

L'inscription occupe les deux faces, A et B, d'un tronçon de stèle.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 18 | A, 0 ^m 32 |
| B, 0 20 | B, 0 31 |

Ce fragment a été trouvé à An Thuan, dans le Binh Dinh. La stèle paraît avoir été coupée en deux, et c'est la partie supérieure qui est conservée.

Il est resté sur la face A deux lignes, sans compter la syllabe *om*, et, sur la face B, trois lignes.

Les deux lignes de la face A sont du sanscrit, ou peu s'en faut. Les trois lignes de la face B sont du teham.

Le premier texte compose une stance *indravajrî*, dont les pâdas ne sont d'ailleurs pas séparés : la première ligne finit même par un signe vocalique dépendant de la consonne qui commence la seconde. La langue n'est pourtant, comme on le verra, qu'un sanscrit approximatif.

C'est ce commencement de barbarie qui fait le principal intérêt de la stèle d'An Thuan. Le vocabulaire sanscrit restera, longtemps encore, familier aux auteurs des inscriptions tehames, où il sera mêlé d'un une forte proportion au vocabulaire indigène, de façon à constituer un idiome très analogue à la langue kawi de Java¹. Un souvenir de la poésie indienne se retrouve aussi dans le choix des *prâdhas* sanscrits en vue de certains effets tels que l'alliteration *poṣṣo* jusqu'au jeu de mots². Mais la grammaire n'a rien à voir dans

¹ Voir *Manuscrits asiatiques*, janvier 1888, p. 12 — *Ibid.*

cet idiome mixte, si ce n'est pour fixer l'ordre des termes dans les composés¹. Les flexions sanscrites en sont naturellement absentes, ou, quand des formes fléchies sont mêlées aux thèmes nus, c'est là précisément un indice de barbarie². Or, à côté des inscriptions tchames plus ou moins mêlées de mots sanscrites, et en dehors des formules consacrées de deux ou trois mots, il n'a été recueilli jusqu'à présent à Campā, après notre stance d'An Thuan, qu'une seule autre inscription sanscrite, le n° XXXV ci-après, et celle-là même n'est qu'une courte amplification de la formule banale *om namaç çivāya*.

La stance est une simple formule de bénédiction, où il n'y a à relever que la mention des images de Çiva et de son épouse Umā, avec une invocation aux divinités protectrices en général. C'est la partie tchame qui nous fournit une indication chronologique. Les caractères en sont un peu plus grands et plus profondément creusés que ceux de la partie sanscrite; mais l'écriture n'en reste pas moins essentiellement la même sur les deux faces, qui doivent avoir été gravées à la même époque. Or nous lisons sur la seconde le nom de *Çrī-Jaya-Indravarmna-Deva*.

La forme du ç (sur l'une et l'autre face) est moderne. C'est celle qui, comme je l'ai établi ailleurs³, fait sa première apparition au xi^e siècle çaka. Le roi en question ne peut donc être Jaya-Indravarmā I^{er}. Il paraît également impossible de songer à Jaya-Indravarmā IV, dont l'écriture carrée⁴, et très caractéristique, diffère entièrement de celle-ci, du moins au point de vue du style. Nous ne pouvons guère hésiter qu'entre Jaya-Indravarmā II, à qui nous avons attribué le n° XXXI, et Jaya-Indravarmā III. On a vu que le premier, d'après une inscription tchame, régnaît encore en 1065 çaka. Le second, d'après une inscription tchame également⁵, régnaît en

¹ Quand il y a réellement composition. Car on trouve aussi quelquefois les mots sanscrites construits d'après des principes qui doivent être ceux de la langue tchame. Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 73.

² Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 24.

⁴ *Ibid.*, p. 93 et 95.

⁵ *Ibid.*, p. 39.

1097 et 1105 caka (environ 1175 et 1183 de notre ère). L'intervalle qui les sépare n'est pas considérable. Le choix à faire entre eux est donc de peu d'importance, surtout pour une inscription qui n'a qu'un intérêt linguistique. Cependant, comme Jaya-Indravarman II paraît n'avoir pas pris dans ses formules de chancellerie le titre de *deva*¹, qui figure au contraire dans l'inscription datée de Jaya-Indravarman III, c'est à celui-ci que je rapporterai provisoirement la stèle d'An Thuan. Ainsi le sanscrit demi-barbare de ce monument se trouvera clore, à part l'insignifiant n° XXXV, la série des inscriptions en langue savante, et c'est en somme un argument de plus en faveur de l'attribution proposée.

On retrouvera avant le nom du roi les syllabes *yā po ku*, c'est-à-dire les titres telhans déjà signalés précédemment².

Il ne reste à relever dans la partie telhane, avec les mots *sarva-drava* « tous les biens » (apparemment tous les biens donnés), que le nom de la ville de *Yāpu-nagara*³, que nous avons cru pouvoir identifier au moderne Po Nagar, et peut-être celui de *Ma-pura* (?). A propos du nom de Yāpu-nagara, je ferai remarquer que la mention d'une ville qui paraît avoir été l'une des plus importantes du royaume serait aisée à expliquer, même sur un monument situé à une plus ou moins grande distance. Mais rien ne prouve que le petit fragment d'An Thuan soit en place, et il ne serait pas impossible qu'il vint de Po Nagar.

¹ Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 38, 39 et 80-82. — ² N° XXXII, p. 283.
 — Ce nom n'avait échappé à une première lecture. Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 51.

A

om

svasti svabhāvapravibhūti¹ bhūpo²
 svasti prabhāva pratīme çivome³
 svasti srajā⁴ se⁵ avatān tu ye te⁶
 svastishhadāçā⁷ nribhir āçrite vaḥ

TRADUCTION.

Bonheur, puissance conforme à sa nature, au roi ! Bonheur, puissance aux images de Çiva et d'Umā ! Bonheur à mes⁸ sujets ! O vous, qui êtes du nombre

¹ On voit souvent, au début des inscriptions, l'indéclinable *svasti* accompagné d'autres mots employés de même sous la forme du thème : *crī, jaya, siddhi*. Ce qui est nouveau et décidément barbare, c'est l'emploi de pareilles formes dans une stance. Je ne me rappelle pas d'ailleurs avoir trouvé, même en dehors d'une stance, le mot *prabhāva*, du second pāda, à la suite de *svasti*. Quant à *pravibhūti*, qui paraît avoir le même sens, il n'a pas été relevé dans les lexiques. Enfin il faut signaler encore la composition de ce thème non fléchi avec *svabhāva* : car il serait difficile de trouver un sens à *svabhāva* si l'on le construisait parallèlement à *svasti* et à *pravibhūti*.

² Autre nouveauté : le nominatif (comme aux pādas 2 et 3) après *svasti* et les mots assimilés, au lieu du datif. De plus ce nominatif paraît fixé sous la forme phonétique *bhūpo* qui ne serait justifiée que devant une sonore.

³ Le nominatif au lieu du génitif après *pratīme*. De plus l'ordre des termes du

composé copulatif n'est pas ordinaire. C'est généralement le masculin qui est le second, de telle sorte que le composé lui-même puisse prendre les désinences du masculin.

⁴ Faute évidente du lapicide. On ne peut expliquer que *prajā*. — Il me paraît bien difficile de dire si le lapicide a écrit *sra* ou *pra*. Les deux caractères sont la plupart du temps si semblables, qu'on ne les distingue que par le contexte. A. B.

⁵ Probablement pour *me*. Le *s* figure déjà abusivement dans le mot précédent.

⁶ Cette forme paraît avoir ici la valeur d'un vocatif.

⁷ — *dāçā* pour *dāsā* : il y a d'autres exemples de cette confusion. Mais la composition du sujet avec l'attribut ne peut être justifiée. En réalité *svastishtha* est employé à peu près comme *svasti* dans les trois premiers pādas : *stha* a été ajouté pour le besoin du mètre. — Je vois dans *svastishtha* un superlatif incorrect d'un adjectif *svasti*. A. B.

⁸ Voir note 5. Ce serait le roi qui prendrait la parole. Cf. la suite.

de ceux qui protègent, que les esclaves soient heureux chez celui qui, avec les hommes, cherche en vous son appui.

XXXIV 404.

PO NAGAR.

Deux mots sur le pilier intérieur de gauche de la tour de gauche du monument de Po Nagar².

Hauteur..... 0^m25

Largeur..... 0 31

L'inscription n'est ni sanserite ni tchame. Les deux mots dont elle se compose sont des thèmes sanscrits sans flexion. Nous la donnons uniquement par manière d'acquit. On y remarquera pourtant le mot *kuthara*, écrit peut-être *kuthara*. C'est le mot sanscrit signifiant «*cache* » d'où est dérivé le nom du pays de Kauṭhāra, qui revient si souvent sur les inscriptions du monument de Po Nagar. Le second mot, *uttara*, est probablement pris dans le sens de «*nord* ».

Les caractères sont trop peu nombreux pour suggérer une date même approximative. Ils ne semblent pas très modernes. Cependant le *r* n'est plus double.

kuthāra uttara

Après le roi et les sujets, les esclaves eux-mêmes.

Les hommes libres apparemment, les sujets opposés aux esclaves. — Je comprends autrement ce slogan «*Bonheur!* ». Puissant par lui-même est le roi. Bonheur!

Puissantes sont les images de Śiva et d'Uma. Bonheur! Vous tous, mes sujets, qui êtes les serviteurs de ces bienheureux, que ces deux (Śiva et Umā), qui sont le refuge des hommes, vous protègent! ». A. B.

Voir ci-dessus, p. 242

XXXV (390).

CHOEK YANG.

L'inscription occupe la face antérieure d'une stèle.

Hauteur..... 0^m39

Largeur..... 0 31

Elle a été trouvée dans une grotte sur le mont Clœk Yang, au nord-est de la vallée de Phianrang.

Le texte comprend six lignes, plus la syllabe *om* au commencement, et une date en chiffres à la fin.

Sur ces six lignes, trois seulement sont sanscrites. Elles ne comprennent qu'une courte invocation, simple développement de la formule d'adoration civaïte : *om namaç çivāya*.

La date, de l'ère çaka, *kāla çākharājanīya* (*sic*), appartient au XII^e siècle. Je la lis 1185.

Avec cette date, il n'y a à relever dans la partie tchame que les mots *pañca* « cinq », *sūryyaputra*, peut-être un nom de ville, *vāri-pura*, et enfin *guhā*. Les deux premiers peuvent appartenir à la désignation du moment précis, *sūryyaputra* étant vraisemblablement la planète Saturne.

La date de 1185 çaka paraît tomber sous le règne de Jaya-Siñhavarman II. L'écriture, extrêmement négligée, est fort différente de celle des inscriptions royales du même temps. On ne peut s'en étonner si, comme tout porte à le croire, l'inscription de Chœk Yang émane d'un simple particulier.

Le seul intérêt du monument est qu'il nous offre le dernier spécimen relevé jusqu'ici à Campā d'une formule sanscrite de plus de trois mots.

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARY

OMI

1) svasti jaya siddhi (2) omī namaç çivāya paramadānaçarvā(3 ya¹ ūrdhva-
mūrdhni² aha³ namaç tu³ sadā

TRADUCTION.

Om.

Bonheur ! Victoire ! Succès ! Omī. Hommage à Çiva, à Çarva qui dispense les
dons suprêmes, qui a la tête droite. Oh ! Hommage toujours !

¹ La lecture *-dāna-* n'est pas sûre pour
la première lettre : mais je ne trouve rien
de mieux.

² Je ne puis lire non plus autre chose
que *ūrdhva-*, bien que le composé *ūrdhva-
mūrdhani* semble peu significatif. Il n'est
pas probable que *ūrdhva* puisse à lui seul
tenir lieu de *ūrdhvarajī*, et encore moins
de *ūrdhvaceti*. Peut-être le composé est-il
forme, par allusion à *ūrdhvalūga*, pour ex-

primer une idée plus humble. Peut-être
aussi ne veut-il rien dire du tout. On craint
de perdre son temps à analyser de pareils
textes.

³ L'interjection *aha*? A moins qu'il ne
faille lire *aham*, qu'on ne pourrait, il est
vrai, construire grammaticalement : mais
tout semble ici possible.

⁴ Il se pourrait bien que *namastu* fût en
réalité pour *namo stu*.

INSCRIPTIONS SANSCRITES

DE

CAMBODGE,

PAR M. ABEL BERGAIGNE.

Les inscriptions sanscrites du Cambodge que Bergaigne avait choisies pour faire suite, dans le présent fascicule, aux inscriptions de Campā, n'ont pas été laissées par lui, comme ces dernières, à l'état d'un travail achevé et définitif en toutes ses parties. Elles ont été retrouvées réparties en plusieurs paquets munis chacun d'une pagination distincte et présentant tous un certain nombre de lacunes. Au premier abord, il semblait même assez difficile de déterminer quelles étaient les inscriptions qui devaient correspondre à certains numéros de la série. Les chiffres dont étaient marquées les planches ainsi que ceux du manuscrit de Bergaigne montraient bien que cette série devait aller du n° XXXVI au n° LXX; mais il n'y avait pas de fac-similés pour les n° XLV à LIV, et le travail de Bergaigne ne contenait à leur égard aucune indication. Comme XLIV et LV se trouvaient être des inscriptions digraphiques, il était naturel de supposer que les numéros manquants de part et d'autre avaient été réservés aux autres inscriptions digraphiques, qui, ne reproduisant qu'un seul et même texte, n'exigeaient pas de fac-similés. Mais, d'après la dernière communication faite à ce sujet par Bergaigne (*Journal asiatique*, janvier 1884, p. 64), ces documents digraphiques n'étaient que dix en tout, et, d'après les chiffres des planches et du manuscrit, il en aurait fallu douze. Ce n'est qu'après d'assez longues recherches que deux nouvelles digraphiques se sont retrouvées parmi les derniers envois¹ de M. Aymonier et que la série a pu être ainsi reconstituée d'une façon complète et certaine, telle que Bergaigne s'était proposé de la publier.

¹ Envois postérieurs, mais pas de beaucoup, à l'article cité du *Journal asiatique*.

Sous chacune des parties du travail de Bergaigne on trouvera des renseignements détaillés sur l'état dans lequel cette partie a été laissée par lui. J'ai ajouté, en en faisant chaque fois la remarque, ce qui manquait aux transcriptions et à la traduction, ainsi que les notices d'introduction qui faisaient défaut pour la plupart des numéros. Ces notices, pour les distinguer de celles de Bergaigne, ont été imprimées, comme la présente, en petits caractères. Pour le reste, j'ai dû procéder comme pour les inscriptions de Campā. Les lapsus évidents ont été corrigés sans observation. Toutes les autres additions ou rectifications ont été ajoutées en note au bas de la page, où elles sont signées de mes initiales. Quand mes notes viennent s'ajouter à des notes de Bergaigne, elles en sont séparées par un —.

En somme, le travail de Bergaigne était incomplet plutôt qu'imparfait. Toutes les parties rédigées l'avaient été d'une façon à peu près définitive. Elles avaient toutes été munies par lui d'un système complet de notes, même celles en petit nombre, deux ou trois au plus, qui auraient eu besoin d'être recopiées et mises au net. Mais il est évident aussi qu'il n'aurait pas livré son manuscrit sans l'avoir soumis d'abord à une dernière révision. Plus encore que pour les inscriptions de Campā, son travail ne devra être jugé qu'avec le souvenir constant que cette révision a manqué. N'eût-il fait que le relire une dernière fois, il y aurait sans nul doute introduit encore bien des corrections. Il en eût certainement, en plus d'un endroit, amélioré la forme, et atténué le mot à mot parfois pénible et obscur de ses traductions. Pour le fond, pourtant, je crois qu'il n'y aurait pas changé grand'chose. Bergaigne avait le défaut de ses qualités. Très habile à pénétrer et à motiver les subtilités les plus compliquées, il avait fini en quelque sorte par les aimer. C'était un principe chez lui qu'il n'est rien de trop cherché pour la pensée hindoue et qu'on ne saurait trouver des choses trop étranges dans une stance sanserite. Je crois qu'en maint endroit de ce travail il a montré que cela était au contraire fort possible, et c'est probablement à ces endroits qu'il eût le moins disposé à changer quelque chose à son interprétation parfaitement arrêtée. Quelque nombreuses que soient les notes que j'ai cru devoir ajouter, j'ai essayé de les réduire au nécessaire. J'ai laissé de côté toute observation qui n'eût porté que sur une nuance ou sur la forme, ou encore sur une version en somme possible, bien qu'une autre m'eût semble préférable.

La vérification des dates a été particulièrement laborieuse, et leur discussion a nécessité de longues notes qu'il n'a pas dépendu de moi de faire plus courtes et en même temps intelligibles. Ces dates, du moins quatre d'entre elles, XXXVI, XXXIX, B, LXII et LXIV, sont exprimées d'une façon très compliquée. Après l'indication de l'année çaka, du mois et du quantième de la quinzaine, elles

contiennent, en fait de données vérifiables, au lieu du jour de la semaine, la position en longitude des sept planètes. Jusqu'ici j'avais reculé devant les longs calculs que la vérification de ces positions exige d'après les méthodes hindoues. Mais, ayant été amené à les faire pour un premier cas particulièrement agaçant (XXXVI), je les ai aussi faits pour les trois autres, et, le schéma des opérations une fois disposé, j'ai soumis à la même vérification les cas analogues que présentent les inscriptions cambodgiennes du premier fascicule, ainsi que celles de Campā. On trouvera ces dernières vérifications réunies à la fin, dans une note additionnelle.

Grâce à la multiplicité des données et aussi à la vitesse avec laquelle se déplacent certaines planètes, une date ainsi exprimée est, en effet, presque aussi nettement déterminée et aussi vérifiable que si elle contenait l'indication du jour de la semaine; à la condition toutefois (condition d'ailleurs indispensable aussi avec le jour de la semaine) que l'ère et, par suite, l'année soient bien déterminées et qu'on sache de quel *siddhānta* se servaient les rédacteurs de la date. Le travail que j'ai été ainsi amené à entreprendre m'a donné la conviction que l'ère çaka de nos inscriptions est bien l'ère ordinaire de ce nom qui a commencé le 1^{er} caitra de l'année 78 après J.-C.; mais que les rédacteurs n'ont pas toujours suivi le même *siddhānta*, ou, en d'autres termes, pas toujours le *Sāryasiddhānta*, d'après lequel j'ai dû calculer; et que c'est à cette dernière circonstance surtout qu'il faut attribuer les cas assez fréquents de dates se vérifiant imparfaitement¹ qui se rencontrent dans ces inscriptions.

On sait, en effet, qu'à côté du *Sāryasiddhānta*, il y a eu d'autres traités semblables en usage à toutes les époques du moyen âge hindou, et que les données fondamentales de ces traités varient assez pour que, suivant qu'on applique les unes ou les autres, l'arrangement des mois hindous et la concordance des jours avec ceux de notre calendrier en soient sensiblement modifiés. Une différence de quelques minutes dans l'évaluation de la fin d'un *tithi* ou jour lunaire suffit pour changer d'une unité en plus ou en moins toute une série de quantités, et, dans certains cas, rares il est vrai, à changer le nom du mois. C'est à l'approche des jours et des mois intercalaires et soustractifs, où ces déplacements prennent leur origine et trouvent leur compensation, qu'ils atteignent leur maximum, et les divergences des divers *siddhāntas* suffisent amplement pour les réaliser tous à l'occasion. On conçoit donc qu'une date exprimée uniquement à l'aide de ces quantités mobiles, le quantième de la quinzaine et les longitudes

¹ De ces cas sont à retrancher naturellement ceux dont les données sont fausses, comme l'éclipse de soleil du n° XXVIII de Campā.

les planètes ne puisse être vérifiée, dans les meilleures conditions, qu'à une haute pres, si l'on ignore de quel *siddhanta* elle relève. Elle devient au contraire certaine, même dans le cas d'une vérification légèrement imparfaite, quand à ces indications vient s'ajouter le jour de la semaine, qui, lui, est une donnée relativement fixe, la même pour nous et pour tous les *siddhantas*, qui se bornent, le cas échéant, à y associer un autre quantième.

Mes calculs ont été faits, pour les positions du soleil et de la lune, à l'aide des tables de M. Jacobi (*Indian Antiquary*, juin 1888), qui reposent elles-mêmes sur le *Sāryasiddhanta*, et pour les longitudes des autres planètes, directement d'après le *Sūryasiddhanta*. Les données fondamentales des autres *siddhantas* ne m'étant pas accessibles d'une façon complète et suffisamment garantie, je n'aurais pas pu pousser la vérification plus loin, eussé-je même été tenté de le faire.

Comme pour les inscriptions de Campa, MM. E. Senart et Sylvain Lévi n'ont pas épargné leur peine pour assurer la correction des épreuves.

Mai 1891

A. BARTH.

no 20. 510 XXXVI (65-70).
217

TEMPLE DE BAKOU.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

Deux inscriptions, dont l'une fragmentaire, sur les frontons des portes de deux tours.

| | HAUTEUR. | LARGEUR. |
|---|-------------------|-------------------|
| Tour centrale, 1 ^{er} rang (65)..... | 0 ^m 13 | 0 ^m 88 |
| Tour du Nord, 1 ^{er} rang (70)..... | 0 19 | 1 09 |

C'est la première qui ne nous a été conservée qu'en partie. Dans son entier, elle devait atteindre à peu près les dimensions de la seconde en hauteur, et les dépasser en largeur. Il est facile d'en juger, les deux textes étant identiques.

Le monument de Bakou fait partie d'un groupe de trois temples, à peu près contigus par leurs enceintes extérieures, et s'étendant sur un front de 3 kilomètres, du sud au nord, à 15 ou 18 kilomètres au sud-est d'Angkor Vat, dans la province, aujourd'hui siamoise, d'Angkor ou Siem Réap. Les deux autres temples sont ceux de Bakong et de Loléy, auxquels appartiennent nos n^{os} XXXVII, XXXIX-XLII et LV.

Bakou a été décrit, sous le nom de Preakon (plus exactement Prea Kou), par Doudart de Lagrée, dans des notes qui ont été mises à profit par Francis Garnier¹, et, sous le nom que nous adoptons, par M. Aymonier². Il est situé au milieu du groupe entre Loléy et Bakong,

¹ *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, I, p. 77. Les notes mêmes de Lagrée ont été publiées depuis par M. de Villemeureuil, *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée*, p. 246.

² *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 464. — Voir aussi : J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, II, p. 376; Lucien Fournereau et Jacques Porcher, *Les ruines*

d'Angkor; Études artistiques et historiques sur les monuments du Cambodge siamois (Paris, E. Leroux, 1890, p. 172), avec les planches supplémentaires données par M. Fournereau dans son album intitulé : *Les ruines khmères, Cambodge et Siam; Documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique* (Paris, E. Leroux, 1890). A. B.

et comprend six tours en briques, disposées sur deux rangs. Les trois tours du second rang sont plus petites que celles du premier, et plus ruinées.

D'après le témoignage de M. Aymonier¹, le texte grave sur les frontons des portes de la tour centrale et de la tour du Nord du premier rang, l'avait été aussi sur les portes des quatre autres tours, où il en reste encore des fragments. Ces fragments n'ont pas été estampés. L'inscription de la tour du Nord du premier rang (n° 70), dont nous donnons le fac-similé planche 27, tient d'ailleurs lieu de toutes les autres: elle est en effet parfaitement conservée dans son entier.

Elle a sept lignes, et il devait en être de même des autres, au moins de celle de la tour centrale du premier rang, à en juger par l'estampage n° 65. Les six lignes dont celui-ci offre des traces correspondent, une à une, aux six dernières lignes de notre fac-similé, c'est-à-dire l'estampage n° 70.

Les sept lignes comprennent, outre les mots *çri siddhî*, dix stances, savoir: deux *anushûbh* ou *çlokas* épiques sur la première ligne, à la suite des mots de bon augure; deux *çardulavikriçita*, occupant chacune une des deux lignes suivantes; une *anushûbh* et une *upajati* sur la quatrième ligne; deux *anushûbh* sur la cinquième; une *çardulavikriçita* sur la sixième; une *anushûbh* sur la septième. La séparation des *padas* est régulièrement marquée par des intervalles en blanc, qui sont considérablement agrandis dans la septième ligne, occupée par une seule *anushûbh*. La fin des stances n'est marquée par un signe de ponctuation qu'à la fin des lignes: entre deux stances occupant la même ligne il n'y a qu'un intervalle égal à ceux des *padas*. Enfin ces intervalles étaient plus grands dans le n° 65, l'inscription de la porte de la tour centrale dépassant les autres en largeur, apparemment comme la porte elle-même.

Notre texte contient des données importantes. C'est le premier mo-

¹ *Journal asiatique*, avril-juin 1883. — Pour cette répétition de textes identiques, voir plus loin, p. 343, A. B.

niment daté de ce qu'il serait peut-être permis d'appeler la seconde période de l'histoire épigraphique du Cambodge, la première comprenant les n^{os} I-XIII, publiés par M. Barth, et quelques autres qui seront publiés plus tard. On pourrait prendre pour point de départ de cette seconde période l'avènement, en 724 çaka, d'un roi Jayavarman, que j'appelle Jayavarman II¹, et qui paraît avoir été l'un des plus grands rois du Cambodge, en tout cas le chef d'une dynastie nouvelle. Mais les règnes de Jayavarman II et de ses premiers successeurs ne nous sont connus que par des inscriptions postérieures, principalement par la généalogie commune aux n^{os} XLIV-LX ci-après, celle du roi Yaçovarman.

C'est, comme on le verra par la même généalogie, le père de Yaçovarman qui est l'auteur des inscriptions du temple de Bakou. Nous trouvons même déjà ici, avec son nom, *Indravarman*, une généalogie, mais qui remonte moins haut que celle de son fils.

Notre texte donne en une seule stance, la troisième, avec le nom d'Indravarman, celui de son aïeul maternel, *Rudravarman*, et de l'aïeul maternel de sa mère, le roi *Nṛpatindravarman*, sans nous apprendre le nom de sa mère elle-même, appelée seulement la reine épouse du roi *Prithivindravarman*. Ce dernier, père d'Indravarman, appartenait à une famille de kshatriyas : c'est-à-dire qu'il n'était pas lui-même d'origine royale. Aussi Indravarman se réclame-t-il, non de son père, mais de sa mère, en se disant, non pas le fils de Prithivindravarman, mais le fils de la reine épouse de Prithivindravarman. Nous verrons dans la généalogie de Yaçovarman quelle était la parenté de cette reine avec Jayavarman II.

La date de l'avènement d'Indravarman, que nous appellerons Indravarman I^{er}, le même nom ayant été porté par un roi postérieur au XI^e siècle çaka, est donné dans la stance v : 779 (de l'ère çaka). Celle de l'inscription elle-même, qui se trouve dans la stance ix, est 801

¹ Voir ma *Chronologie de l'ancien royaume khmer*, dans le *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 58-60.

aka, le 10^e jour de la quinzaine claire du mois de Magha (décembre-janvier) : la même stance donne les noms des constellations où se trouvaient alors les différentes planètes.

A cette date, Indravarman avait érigé trois statues du Seigneur (1 de la Déesse). Il faut entendre par là trois statues de Çiva et trois statues de son épouse, renfermées chacune dans un sanctuaire particulier. Ces six sanctuaires sont les six tours dont se compose encore aujourd'hui le monument de Bakou.

La dernière stance mentionne les donations faites à Çiva par Indravarman. Le détail des donations fait l'objet de nombreuses inscriptions khmères relevées, non plus sur les frontons, mais sur les encadrements des portes des tours, et sur ceux de diverses fausses portes. Ces inscriptions ont été analysées par M. Aymonier². Il y a trouvé principalement des énumérations d'esclaves sacrés; mais il y a relevé aussi d'autres noms, que nous ne pouvons passer sous silence.

Ces noms sont les vocables particuliers des statues érigées dans chacune des tours, données dans des formules identiques qui comprennent en outre le nom du roi Indravarman et les dates en chiffres de son avènement, 799, et de la fondation dont il s'agit, 801. On trouve ainsi sur les faces de droite de l'encadrement des portes, dans les tours du premier rang, les noms de *Prithivindregvara* pour la tour du Sud, de *Rudregvara* pour la tour du Nord, de *Paramegvara* pour la tour centrale.

La comparaison des vocables analogues que nous relèverons, sous les n^{os} XXXIX-MLII, dans les inscriptions des portes de Lolev, ne laisse aucun doute sur la signification des uns et des autres. On verra que Yacovarman avait érigé une statue à Çiva, en lui donnant le nom d'Indravaramevara, pour rappeler celui de son père. Il n'avait fait que suivre l'exemple de celui-ci, érigeant à Bakou une statue de Çiva sous le vocable de Prithivindregvara, empreinte au nom de son propre

¹ Cf. p. 354, note A. B. — *Journal asiatique*, avr.-juin 1883, p. 364 et suivantes. — Voir l'un des ces formules (*ibid.*, p. 365).

père, Prithivindravarman. La seule différence est qu'ici, selon un usage dont nous avons trouvé de nombreux exemples à Campā¹, la terminaison *-varman* disparaît devant l'appellation divine d'*ĭçvara*. Yaçovarman lui-même avait érigé en souvenir de son grand-père maternel, nommé Mahīpativarman, un Mahīpatiçvara.

Le vocable Rudreçvara, dans la tour du Nord, rappelle de même le nom de Rudravarman, aïeul maternel d'Indravarman.

Celui de Parameçvara, dans la tour centrale, peut sembler à première vue plus embarrassant. Parmi les nombreux princes que la généalogie de Yaçovarman nous fera connaître, aucun ne porte le nom de Paramavarman. En revanche, le mot *parameçvara*, dans le sens de « souverain seigneur », est une appellation courante de Çiva. On pourrait donc être tenté de croire que, à la différence des vocables relevés dans les deux autres tours, il ne rappelle aucun nom de roi. Mais les tours du second rang ne permettent pas qu'on s'arrête à cette idée.

Dans le temple de Loléy, qui n'a que quatre tours, les deux tours du second rang sont consacrées à l'épouse de Çiva adorée sous des vocables qui rappellent les noms des reines épouses d'Indravarman et de Mahīpativarman, le nom de chaque reine correspondant à celui de son roi dans chacun des deux groupes formés de deux tours situées l'une derrière l'autre.

De même, à Bakou, dans la tour centrale du second rang, située derrière celle où a été lu le vocable de Parameçvara, on lit, sur la face droite de l'encadrement de la porte, le vocable de Dharajindradevī, dont la dernière partie *-devī*, convient à la fois à un nom de reine et à un nom de déesse, mais dont la première partie rappelle évidemment un nom de reine. Nous n'avons aucun estampage provenant de la porte de la tour du Nord, 2^e rang, qui est probablement trop ruinée. Mais dans la troisième tour du même rang, celle du Sud, on peut lire encore, comme je m'en suis assuré par l'estampage, dans la formule correspondante, les syllabes *prithivindra*, qui formaient

¹ Voir les n^{os} XXI, p. 200; XXII, p. 208; XXIII, p. 219; XXIV, p. 233. — Cf. I et XI. A. B.

apparemment le commencement d'un nom Prithivindradevi, correspondant à celui de Prithivindreevara dans la tour du premier rang du Sud. Ce nom serait donc celui de la mère d'Indravarman, épouse de Prithivindravarman, que la généalogie ne nous avait pas donné, applique ici à l'épouse de Śiva.

De même, le nom de Dharaṇḍradevi, donné à la déesse adorée dans la tour centrale du second rang, doit être celui de l'épouse d'un roi auquel il est fait allusion, dans la tour correspondante du premier rang, par le vocable de Parameçvara. Or une inscription très postérieure, mais extrêmement curieuse, trouvée à Sdok Kok Thom¹, nous montre les rois du Cambodge désignés par des noms tout différents de ceux qu'ils portent dans leurs inscriptions. Tous ces noms sont composés d'un nom divin suivi du mot *-loka* ou *-pada*, comme s'ils désignaient les rois après leur mort, en tant qu'habitants les mondes de Śiva, de Viṣṇu, de Brahma, ou encore le séjour du Nirvāṇa. Un seul fait exception, celui de Parameçvara, et il désigne Jayavarman II². Si l'on se rappelle que Jayavarman II est précisément le chef de la dynastie à laquelle Indravarman appartient, sans descendre directement de lui, on n'hésitera guère à lui identifier pareillement le Parameçvara de la tour centrale du premier rang de Bakon. La généalogie de Jayavarman ne donne pas le nom de l'épouse de Jayavarman II. C'est une vérification qui nous manque. Mais l'identification proposée est si vraisemblable qu'on pourra, sans grandes chances d'erreur, assigner à cette reine le nom trouvé dans la tour centrale du second rang, Dharaṇḍradevi³.

Quant au nom qu'on ne peut plus lire sur la tour du second rang du Nord, il n'est pas possible non plus de le restituer avec certitude.

¹ Voir ma *Chronol. de l'ancien royaume de Kambodge*, dans le *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 72.

² Cf. ci-dessus, p. 95.

³ De plus, comme les noms de ces reines sont formés du nom de leur mari

suivi du titre de *devī* «reine», il est permis de croire que Jayavarman II a eu le surnom de *Dharaṇḍra*. Pour un autre surnom (également probable du même prince, *Prathivāreṇḍra*, voir ci-dessus, p. 143, A-B.

L'inscription de Lovèk, publiée par M. Barth sous le n^o XVII ci-dessus, fait bien mention d'une Narendralakshmi, épouse d'un Rudravarman. Mais il est douteux, comme M. Barth l'a fait remarquer¹, que ce Rudravarman soit identique au grand-père maternel d'Indravarman, dont nous avons reconnu le nom dans la tour correspondante du premier rang.

En résumé, Indravarman avait érigé les six tours de Bakou en 801, deux ans après son avènement, en les consacrant, savoir : les trois tours du premier rang à Çiva adoré sous des vocables rappelant, dans la tour du Sud le nom de Prithivindravarman, son père, dans celle du Nord, celui de Rudravarman, son aïeul maternel, et dans la tour centrale probablement un nom de Jayavarman II, le chef de la dynastie; et les trois tours du second rang à l'épouse de Çiva invoquée sous des noms identiques à ceux des épouses de ces rois. D'après cela, la femme de Prithivindravarman se serait appelée Prithivindradevi, et celle de Jayavarman II, Dharaṇindradevi.

Ajoutons que les inscriptions des fausses portes semblent être consacrées, au moins en partie, à des donations faites aux mêmes idoles par d'autres personnages. Le nom de Parameçvara se retrouve ainsi sur les fausses portes de la tour centrale du premier rang (n^{os} 67 *a*, et *b*, et 69 de la Bibliothèque nationale) : mais les donateurs paraissent être Içvaravarman (n^o 69), probablement le fils de Yaçovarman, par conséquent le petit-fils d'Indravarman, qui succéda à son père, puis un certain Çūnyaçiva (n^o 67 *b*) et une *rājaputrī* (n^o 67 *a*) dont le nom n'est pas conservé. C'est encore sur une fausse porte de la tour centrale du premier rang que sont inscrites les donations d'un Miçrabhoga² à (Dhara)ṇindradevi, bien que le sanctuaire de cette idole fût, comme nous l'avons vu, la tour correspondante du second rang. Ces inscriptions peuvent être en partie contemporaines de celles qui

¹ Ci-dessus, p. 123, note 2.

² *miçrabhoga* est non pas le nom propre d'un donateur, mais un adjectif qui se dit ou d'une donation faite au profit de deux

(ou plusieurs) divinités, ou de divinités associées en un même culte et bénéficiant d'une semblable donation. Cf. VIII, 5, et XLIII, A, 25. A. B.

sont consacrées sur le même monument aux donations royales comme les inscriptions analogues que nous relèverons dans le temple de Loley. En tout cas, celle d'Ivaravarman est postérieure : elle porte la date de 814, qui tombe sous le règne de Yaçovarman.

L'inscription de la tour du second rang du Nord est, comme nous l'avons dit, parfaitement conservée. L'écriture en est soignée. C'est celle qu'on retrouve dans toutes les inscriptions d'Idivarman et dans une partie de celles de Yaçovarman. Elle forme la transition de l'écriture ancienne, dont les principales variétés se rencontrent dans les n^{os} I-XIII ci-dessus, à l'écriture plus moderne des n^{os} XIV-XVIII.

Dans son apparence générale elle est caractérisée par la rondeur des lettres et la grâce un peu molle de toutes les courbes. Le *v*, par exemple, est souvent un cercle à peu près parfait. Les fleurons ont pris un certain développement, mais ne se sont pas encore superposés uniformément à toutes les lettres qui restent en somme bien distinctes d'aspect. Le *r*, qui, plus tard, redeviendra souvent simple, est encore toujours double, mais ne dépasse plus jamais la limite inférieure de la ligne. Le trait médial du *k* n'est jamais prolongé. Dans le *s*, un fleuron a remplacé la partie supérieure du jambage gauche, dont la partie inférieure s'est réunie, en une courbe continue, au dernier trait de gauche. Le *ṅ* et le *l* ont pris définitivement les formes qu'ils garderont, sauf des modifications purement ornementales, dans toutes les inscriptions postérieures. Toutefois, le *ṅ* souscrit a encore sa forme ancienne sous laquelle il ne se distingue du *n* dental que par un petit trait horizontal au sommet. On remarquera la manière dont le *c* suivant un *ñ*, au lieu d'être souscrit, est enclavé dans le signe du *ñ*. Le *i* bref, sous la forme d'un cercle, reste attaché à la partie supérieure des groupes. Le *i* long s'en distingue par une ouverture et un léger enroulement de la courbe, auxquels on substituera plus tard un point au milieu d'un cercle.

Le *jhramulya* et l'*upadhmanya* sont décidément sortis de l'usage. Le *ñ* continue à être fréquemment employé pour l'anuvāra devant *h* et les sifflantes.

Le *ṭh*, qui ne se rencontre ici qu'à l'état souscrit, y est nettement distingué du *th* par une boucle simple opposée à la boucle double de l'aspirée dentale.

Le *ḍ* est confondu avec le *d*, excepté à l'état souscrit où il prend la forme du *ṭ*.

Le *b* est toujours usité; mais il est remplacé par le *v* dans beaucoup de mots où on devrait l'attendre.

Je réunis ici, et je ferai de même pour les numéros suivants, les exemples contenus dans notre inscription d'un *d* qui devrait être lu *ḍ* et d'un *v* remplaçant un *b*. Les faits de ce genre, ainsi relevés, ne le seront plus en note.

On lit dans la stance IV *khadya* et *nipīdana*; dans la même stance IV, *vādhana*, *vāhu*, et dans la stance VIII, *vahu*.

Signalons enfin la conservation d'un *m* final, au lieu de l'anuvāra, devant un *v* initial, dans *samṛiddhim vidadhe* (stance V), probablement par confusion du *v* et du *b*.

Aucune faute imputable au graveur. Notre texte se retrouve non seulement par fragments sur la tour centrale du premier rang, mais, à l'exception des deux dernières stances, sur le monument de Bakong (n° XXXVII), en cinq exemplaires plus ou moins mutilés. Toutes les parties lisibles concordent sans la moindre variante orthographique.

La langue est correcte.

(1)¹ ṣri siddhi svasti jaya.

- | | | |
|-----|---|---|
| I. | nīshkalāya svabhāvena
civāya parameṣṭhāya | svecchayā dhṛitamūrttāye
namo stu paramātmāne |
| II. | yenaikenāpy anekeshu
ātmāpi kriyate nityaṃ | t(i)shṭhatā ² yugapat pṛithak
tasmai cūlabhṛite namaḥ |

¹ En tête de la ligne, il y a *om* représenté par un symbole. A. B.

² L'i, qui serait en tout cas une res-

titution certaine, se lit à Bakong, sur les estampages n° 59 et 61; voir ci-après, n° XXXVII.

INSCRIPTIONS
ANCIENNES
DE L'INDO-CHINE

- III. 2) rājū rājaparaṃparoditavati cīrudravarmmātunaja
rajacīrīpatiṃdravarimmananayājāta satī yabhavat
patnī cīrīpīthivndravarimmanapateḥ kshatranayayaptodgate-
tāsyā bhūmipātis suto nīpanato yaç cīndravarmmahvayāḥ }
- IV. 3) preñkhatkhadganipidanapratibhayo¹ dīrghas suvritto raṇe
sarvācavaninathavādhanakaro jāy yaç ca vaṇetarāḥ
vāhur yasya tathāpi supraçamanan netum sadāçakya
dvābhyam eva parāimukhena çaraṇaṃ prāptena jivārthiṇā }
- V. 4) navarandhradrājyastha- e cīndravarmmeti yaḥ prajāḥ
hladayām āsa tāsū ca samriddhīm vidadhe tadā

VI. yēnabhīshikto vidhīnā mahendra-

s svāyambhavaropitadevarājyaḥ

tenabhīshekaṃ guṇavan anekaṃ

yaç cīndravarmmāpad avāryavavyayāḥ }

- VII. 5) pratikanāṃ labdharājyo yaḥ pratijñāṃ kṛitavan iti
itāḥ pañcadīnad ūrdhvaṃ prārapsye khananadikam
- VIII. vyadhad dhateva nīrvyūṇa- s spīḥṭau vahumalūbhujam
cīndravarmmeti yaṃ bhūpa- m ekan trālokyatīptaye }
- IX. 6) candravyomavasupalakṣhītaçake maghasya yānye dīne
cukle kumbhavīśāntatāulamakaralyajājagehāgate
suryyādau pratīmas svācīlparacīta içasya devyaç ca tā-
s tītras sīhapitavan bhaye vīśhagate sa cīndravarmmā samau
- X. 7) tenaiva rājasūhena samrāja cīndravarmmaṇa
tāni sarvāṇi dattāni bhaktito smīn mahēçvare }

TRADUCTION.

Fortune! Succes! Bonheur! Victoire!

1. Honneur soit à Çiva, le souverain seigneur, l'âme suprême, qui, étant de nature sans parties², prend toutes les formes qu'il veut.

¹ *nipalāso*, qui n'est pas relevé dans les autres MSS., est régulièrement formé.

² L'expression *ahīda* est choisie à dessein. Çiva est un *śhūla*, quand il est ditre-

tamurte et qu'il porte au front le croissant.

Observation de M. Senart. — Cf. du reste XI, III, B. 1, ou ce qui n'est que suggéré ici est pleinement développé. A. B.

II. Honneur au dieu qui porte le javelot, qui, bien qu'il soit unique, ne cesse de se diviser en quelque sorte lui-même, en séjournant à la fois dans des êtres multiples!

III. La reine née d'une famille où se sont succédé les rois, qui, étant fille de Çrī-Rudravarman et fille de la fille du roi Çrī-Nṛpatīndravarman, devint l'épouse du roi Çrī-Pṛithivīndravarman, né d'une famille de kshatriyas, eut pour fils le roi, vénéré par les rois, nommé Çrī-Indravarman.

IV. Le bras droit de ce prince, long et rond, terrible dans le combat quand il faisait tomber sur ses ennemis son glaive vibrant, accablant les rois de tous les points cardinaux, et invincible, a pu cependant être apaisé toujours, mais par deux ennemis seulement : celui qui avait le dos tourné, et celui qui, désireux de vivre, se mettait sous sa protection.

V. Çrī-Indravarman, devenu roi en l'année désignée par neuf, les ouvertures et les montagnes¹, a dès lors rendu ses sujets heureux, et a assuré leur prospérité.

VI. Le créateur Svayambhū, en sacrant Mahendra, l'avait fait roi des dieux : ce n'est pas une seule consécration² qu'a reçue de lui Çrī-Indravarman, ce prince doué de tous les mérites, dont l'héroïsme est irrésistible.

VII. Dès qu'il eut reçu le pouvoir royal, il fit cette promesse : « Dans cinq jours, à partir d'aujourd'hui, je commencerai à creuser, » etc.³.

VIII. Il semble que le Créateur, ennuyé de créer tant de rois, ait fait ce roi, nommé Çrī-Indravarman, pour qu'il suffise seul aux trois mondes.

¹ 799.

² Le Créateur l'a sacré roi, non d'un seul monde, mais des trois mondes. Voir ci-dessus, st. viii. — La deuxième moitié de la stance (*tena... āpad*) montre que *vidhīnā* n'est pas en apposition avec *svayambhuvā*, et qu'il a ici le sens de « rite, cérémonie », non de « créateur ». Nous ne savons pas au juste ce qu'il faut entendre par ces sacres multiples; il est probable, toutefois, qu'il y a bien là une allusion vague à une royauté destinée à être honorée et reconnue encore ailleurs qu'en ce monde.

(Cf. des surnoms royaux tels que *tribhuvanacakravartin*.) Mais sûrement il ne s'agit pas de l'empire des trois mondes, auquel l'homme peut bien aspirer, mais qu'il ne peut atteindre qu'au prix d'un bouleversement universel. Le passage de la stance viii visé dans la note est aussi moins explicite que la traduction; il dit simplement qu'Indravarman a été créé « pour faire, à lui seul, le contentement, la joie des trois mondes » A. B.

³ A creuser des étangs, des canaux sacrés, et à bâtir un temple.

IV. Dans l'année de l'ère çaka désignée par la lune, le ciel et les trésors, le jour des jumeaux², dans la quinzaine claire du mois de Mâgha, alors que le soleil et les autres planètes³ étaient dans les demeures de la

801. — Au lieu de « les trésors », lire « les Vasus ». A. B.

Le 2^e jour, le jour désigné par le chiffre 2. — Voir la note suivante. A. B.

Il ne semble pas qu'il y ait lieu de supposer un ordre consacré des planètes auquel correspondrait l'ordre ou sont nommés les signes. Car la lune, alors, aurait dû suivre le soleil. Or, le soleil étant dans le Verseau, la lune ne peut être, le second jour après sa conjonction avec lui, dans le Taureau. — Cette supposition d'un ordre arbitraire des planètes est impossible, car l'énumération des signes n'aurait plus de sens. *sūryādi* ne peut donc désigner ici que ce qu'il désigne toujours en pareil cas, les planètes dans l'ordre où elles président aux jours de la semaine. C'est à l'autre terme, *vānyā duc*, qui est une locution à sens multiples, de satisfaire aux conditions de cet ordre : il doit forcément désigner un jour tel que le soleil et la lune (pour ne parler d'abord que d'eux), après leur dernière conjonction dans le Capricorne, aient eu le temps d'arriver, l'un dans le Verseau, l'autre dans la fin, c'est-à-dire dans le dernier tiers du Taureau. Des lors la trichotomie « le 2^e jour » doit être tout à fait écartée. D'autres significations, telles que « le jour des Arcins » ou bien « le jour de Yama », doivent l'être également, la première, parce qu'elle ne fournit absolument aucun rapport précis; la seconde, parce qu'elle nous conduirait seulement au 4^e jour (Yama préside au 1^{er} tithi ou jour lunaire de la quinzaine), ou nous nous heurterions à la même

impossibilité. Non seulement, ce 4^e jour, la lune n'avait pas eu le temps d'arriver dans le dernier tiers du Taureau, mais, à cette date, en l'année 801 çaka, le soleil n'était pas davantage arrivé dans le Verseau. En effet, le chiffre 801 désigne ici l'année çaka révolue et correspond à 879-880 A. D. Il ne peut pas s'entendre de l'année courante (878-879 A. D.), dans laquelle le soleil n'est pas entré dans le Verseau de toute la quinzaine claire de Mâgha. Or, en 801 çaka revolu, 802 çaka courant, le 4^e jour de la quinzaine claire de Mâgha a correspondu au 23 janvier (nouveau style) 880 A. D., et le soleil n'est entré dans le Verseau que le 25 janvier, 13^h 33^m après son lever, temps d'Angkor. Une autre signification, à première vue possible, est « le jour de Saturne », c'est-à-dire le samedi. Cette mention du jour de la semaine sans l'indication du quantième, serait singulière; à la rigueur, elle serait pourtant acceptable, comme étant suffisamment déterminée pour les autres données. Mais, vérification faite, elle n'y satisfait guère mieux. Le samedi en question ne pourrait être que celui qui a correspondu au 8^e jour. Le soleil, alors, était bien dans le Verseau; mais la lune n'était pas encore dans la fin du Taureau. Elle n'y est arrivée que dans la deuxième moitié de la nuit du 9^e jour (le jour civil hindou se compte du lever au lever), et elle y a été le 10^e jour. Ce jour-là, en effet, au moment du lever, le soleil avait dépassé de 3^h 44' le point initial du Verseau et la lune s'était engagée de 2^h 12' dans la

Cruche ¹, de l'extrémité du Taureau ², de la Balance, du Monstre ma-

fin du Taureau. C'est donc ce 10^e jour qui doit nous fournir l'explication de *yāmye dīne*, et je crois qu'il la fournit en effet. En 880 A. D., le 10^e *tithi* de la quinzaine claire de Māgha a commencé, à Angkor, le 29 janvier, 52^m *avant* le lever du soleil, a duré tout le 29, et n'a fini que le 30 janvier, 1^h 3^m *après* le lever du soleil. Le jour civil hindou qui a correspondu à notre 29 janvier, n'a donc compris dans ses limites ni le commencement, ni la fin d'un *tithi*. Un pareil jour n'a pas de quatrième qui lui soit propre, il porte le même numéro que le jour de la veille, précédé de la mention *adhika* ou *deitīya* : c'est un jour intercalaire, un jour *bis*. Dans le cas présent par exemple, le 28 janvier a été le 9^e jour; le 30 janvier a été le 10^e jour, et le 29 janvier que nous avons appelé jusqu'ici le 10^e jour, a été en réalité le jour 9 *bis*. C'est là ce que me paraît marquer *yāmya*, qui serait ainsi synonyme d'*adhika*, signification que ne donnent pas les lexiques, mais qui lui convient parfaitement, soit qu'on admette simplement que *yāmya* est à *deitīya*, le synonyme d'*adhika*, comme *yama* est à *deva*; soit, ce qui paraît plus probable, qu'on traduise *yāmye dīne* par « le jour qui fait couple ». Outre les positions du soleil et de la lune, l'inscription donne celle des cinq autres planètes. En calculant leurs longitudes vraies au lever d'Angkor, pour le jour en question, je trouve pour chacune d'elles, la place qui lui est assignée dans le texte. La vérification est donc aussi satisfaisante que possible. Comme il a été dit plus haut, page 291, elle ne donne pourtant pas l'absolue certitude, parce qu'elle a été faite sur les données du *Sūryasiddhānta*, et que

les auteurs de l'inscription ont pu faire usage d'autres données. Or c'est précisément aux approches des jours supprimés et des jours intercalaires que ces différences produisent leur maximum. Dans ces conditions, le voisinage de cet autre jour auquel conviendrait l'épithète de *yāmya*, le *samedi* 27 janvier, ne laisse pas d'être inquiétant. Avec les données du *Sūryasiddhānta*, ce jour est exclu nettement, et je ne pense pas non plus que les données d'un autre *siddhānta* pourraient nous y ramener directement. Mais, avec elles, nous pourrions y être ramenés indirectement par une de ces exigences touchant les jours et les heures dont le rituel abonde. Heureusement les inscriptions khmères qui accompagnent les nôtres, viennent ici à notre secours. Ces inscriptions, dont il a été question plus haut, page 296, reproduisent trois fois au moins (estampages n^o 66 a, 71 a, 74 a) notre date, et celle-ci a été publiée et traduite par M. Aymonier dans l'article cité plus haut du *Journal asiat.*, avril-juin 1883, p. 465. Elle donne, avec l'indication de la même heure (le lever du Taureau), le 10^e jour lunaire et le lundi (*śaṣṭamī* est à prendre ici au propre et non comme la désignation conventionnelle du 10^e jour civil, ce qui nous reporterait, comme on l'a vu, au 30 janvier). Notre date est donc bien le 29 janvier 880 A. D., lequel était en effet un lundi. A. B.

¹ Le Verseau.

² Cf. ci-après, dans le n^o XXXIX, B, 1, le « milieu du Poisson ». — Cf. aussi ci-dessus, XI, 26, et XIII. Chaque signe est divisé en 3 *ḍrikāṇa*. Ce sont les *δεκανοι* des Grecs. A. B.

rin¹, du Scorpion, du Poisson² et du Bouc³, l'horoscope³ étant dans le Taureau, Cri-Indravarman a érigé ensemble trois statues du Seigneur et de la Déesse, œuvres de son art³.

X. Le roi souverain Cri-Indravarman, lion entre les rois, a donné par dévotion toutes ces choses au Grand Seigneur.

XXXX (58-62).

BAKONG.

Cinq inscriptions ou fragments d'inscriptions, dans cinq des huit tours de Bakong, sur la face droite de l'encadrement des portes.

Le temple de Bakong, voisin de celui de Bakou, auquel appartient le numéro précédent, et de celui de Loléy, auquel appartiennent les nos XXXIX-MLII et LV ci-après, a été décrit par Doullart de Lagrée⁶ et par M. Aymonier⁷.

¹ Le Capricorne.

² Ce sens se tire aisément de la signification étymologique du mot *abja*, et il n'y en a pas d'autre possible ici. — Le Capricorne et le Verseau (*Kumbhadhava-Dhuvantari-abja*) seraient à la rigueur aussi possibles; mais c'est bien dans les Poissons que se trouvait alors Vénus, A. B.

³ Le Belier.

⁴ Ce sens du mot *bhava* n'est pas relevé dans les lexiques, il est suggéré par la comparaison du n. XXXIX, B, 1, ci-après, et peut être justifié par la signification étymologique « origine » d'un « lever », et par l'emploi du mot *bhavana* dans le même sens — Cf. aussi VI, B; XII; XIII; et ci-après LXX, 2, et LXIV, ti *bhava-lagna* est confirmé par l'inscription khmère. Le Taureau à la fin de janvier et à la latitude

d'Angkor, a occupé l'horizon de midi à 4 heures, A. B.

Il faut entendre naturellement non qu'il les a faites, mais qu'il les a fait faire.

⁶ *Explorations et Missions de Doullart de Lagrée* (extraits de ses manuscrits mis en ordre par M. A. B. de Villemereuil). Paris. Jules Tremblay, 1883. Cette description p. 247 avait été utilisée dans le *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, publié par Francis Garnier. Paris. Hachette, 1873 (II, p. 78).

⁷ *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 467-464. — Voir aussi : J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, t. II, p. 376; Lucien Fournereau et Jacques Pocher, *Les ruines d'Angkor*, p. 166; planches supplémentaires dans L. Fournereau, *Les ruines khmères*, A. B.

Les cinq tours où ont été relevées des inscriptions sont désignées dans les notes de M. Aymonier par des indications que je vais reproduire, en donnant les dimensions des fragments épigraphiques trouvés dans chacune d'elles, et les numéros de ces fragments dans le catalogue de la Bibliothèque nationale :

| | HAUTEUR. | LARGEUR. |
|--------------------------------------|-------------------|-------------------|
| Tour du Sud, côté ouest (58)..... | 0 ^m 39 | 0 ^m 54 |
| Tour de l'Ouest, côté nord (59)..... | 0 43 | 0 56 |
| Tour du Nord, côté est (60)..... | 0 17 | 0 13 |
| Tour de l'Ouest, côté sud (61)..... | 0 41 | 0 52 |
| Tour du Sud, côté est (62)..... | 0 34 | 0 46 |

Les cinq inscriptions, dans leur entier, devaient avoir toutes sensiblement les mêmes dimensions, soit environ 0^m 55 de largeur et 0^m 47 de hauteur. Elles se composaient toutes du même texte, réparti également sur onze lignes précédées des mots *çrī siddhi svasti jaya*, en titre à gauche.

Ces onze lignes comprenaient les huit premières stances de l'inscription de Bakou, n° XXXVI, savoir : I et II, chacune sur une ligne; III et IV, chacune sur deux lignes; V, sur une ligne; VI, sur deux lignes; VII et VIII, chacune sur une ligne. La division de chaque stance en pādas était indiquée par des intervalles en blanc.

Les mots *çrī siddhi svasti jaya* n'ont subsisté que dans le n° 61, qui contient en outre des traces de toutes les lignes, la dernière exceptée.

Il y a des traces des onze lignes dans les n°s 58 et 59, des neuf dernières dans le n° 62, et des cinq dernières seulement dans le n° 60.

Le texte commun aux cinq tours, qui avait peut-être été gravé aussi sur les trois autres, comprenait donc uniquement des invocations à Çiva, une généalogie et un panégyrique du roi Indravarman, avec la date de son avènement, 799. Il paraît certain, par l'inspection des estampages n°s 59, 60 et 62, que le texte se terminait avec la stance VIII. L'objet même de l'inscription n'y était donc pas indiqué.

Bien plus, les stances m-vi, contenant la généalogie et le panégyrique d'Indravarman, renfermaient chacune un pronom relatif qui ne se trouve suivi d'aucun pronom corrélatif. Bref, nos inscriptions semblent toutes également inachevées.

D'ailleurs, M. Aymonier déclare¹ qu'il n'a trouvé à Bakong aucune trace d'inscriptions khmères. Le fait ne paraît guère moins étrange, si l'on songe au grand nombre d'inscriptions en langue vulgaire relevées dans les monuments voisins et à peu près contemporains de Bakou et de Loley.

Le monument de Bakong, malgré sa magnificence, avait-il été abandonné aussitôt après avoir été construit? Je me borne à poser le problème, qui est peut-être insoluble.

Une chose du moins paraît sûre, c'est qu'il avait été entrepris par Indravarman I^{er} en l'honneur de Ciya.

L'écriture est la même qu'à Bakou. La correction est pareille. Tous les fragments lisibles concordent, sans la moindre variante, avec les parties correspondantes de l'inscription de Bakou.

Il n'y avait donc lieu de donner ni fac-simile, ni transcription, ni traduction des inscriptions de Bakong.

• XXXIII 284.

BAYANG.

Hauteur 0^m69

Largeur 0^m54

L'inscription est gravée sur une stèle schisteuse qui a été trouvée, comme le n^o V ci-dessus, dans le temple de Bayang, au sommet d'un pic d'environ 200 mètres de hauteur, non loin de Chaudoc². Elle a

¹ Article cité, p. 464.

² Sur le site même, voir plus haut, p. 53.

³ Article 4. — La montagne de Bayang est marquée par 13^o 27' L. et 103^o 5' N.

été transportée en France, ainsi que le n° V, et les deux monuments sont actuellement exposés au musée du Trocadéro.

Notre n° XXXVIII comprend, sur vingt lignes, quinze stances, savoir : trois çlokas *anushūbh*, occupant chacun l'une des trois premières lignes; une *çārdulavikriḍita*, dont les deux moitiés forment les lignes 4 et 5; puis, se faisant suite, sans égard au commencement et à la fin des lignes, une *upajāti*, une *çārdulavikriḍita*, deux *vasantatilakā*, trois çlokas *anushūbh* et quatre *vasantatilakā*. La fin des pādas est signalée par un intervalle en blanc, la fin des stances par un signe de ponctuation.

Le roi est encore Indravarman I^{er}. Les stances iv, v et vi sont identiques aux stances iii, iv et vi de Bakou et de Bakong (n°s XXXVI et XXXVII), et les stances ii et xi ne diffèrent que par des variantes littéraires peu importantes des stances i et viii des mêmes monuments. Enfin la stance iii, contenant, avec le nom du roi, qualifié ici « souverain des Kamvujas », la date de son avènement, 799, rappelle aussi, quoique de plus loin, la stance v qui lui correspond dans ces textes.

L'objet propre de l'inscription de Bayang est indiqué dans les quatre dernières stances. Indravarman fait donation à Çiva d'un *vimāna*, c'est-à-dire sans doute d'un dôme, d'une tour¹, « pour le garantir contre les intempéries ». Bref, le roi paraît avoir fait construire un sanctuaire nouveau pour une idole ancienne de Çiva. Ce sanctuaire, à en juger par la description de la stance xii, aurait été d'une grande richesse, et entouré de plantations. Les deux stances suivantes mentionnent des donations d'objets divers et d'esclaves sacrés, tant pour le culte du dieu que pour le service de deux *âçrama* et d'un étang sacré. Ces deux monastères ou hospices avaient dû être fondés par Indravarman, à en juger par leur nom d'*Indraçrāma*.

sur une Carte de la Cochinchine et du Cambodge dressée par F. Bianconi et publiée par la librairie Chaix en 1887. A. B.

¹ Voir Fergusson, *History of Indian Architecture*, p. 221; et plus loin, n° LXII, l'explication du nom de *Phinānacas*. A. B.

Il n'est fait aucune allusion au *Çivapada* de l'inscription n° V; mais le lieu où s'élève le nouveau sanctuaire est appelé *Çivapura* « la ville de Çiva »¹.

L'écriture est identique à celle des deux numéros précédents, et la correction est la même. Cependant il y a à relever deux fautes qui peuvent être imputées au lapicide : un *d* dental souscrit, au lieu du *ḍ*, substitut ordinaire du *ḍ* cérébral², dans *dorddaṇḍa* (vii) et *citraṇi* pour *citraṇi* (xiii).

Un *d* est le substitut ordinaire du *ḍ* dans *ḥadga*, *nipdana* (v), déjà relevés dans la stance correspondante de Bakou et de Bakong, et dans *śadgaṇya* (viii). Il y a déviation véritable de l'orthographe classique dans *canda* et *pracanda* pour *caṇḍa*, *pracāṇḍa* (vii). L'orthographe *taḥaka* (xiv) est une variante comme de *taḍaka*, et elle est régulière dans nos inscriptions.

On remarquera le *v* de *vadhana*, *vahu* (v), *vahu* (xi), déjà relevé dans les stances correspondantes des numéros précédents, et de *vila* (vii), *vāla*, *vuddhi* (viii), *vandhana* (x), *vandhara* (xv). Disons une fois pour toutes que le nom des Cambodgiens est régulièrement écrit *lamvija* (iii).

Enfin, il faut considérer également comme des particularités orthographiques, plutôt que comme des fautes proprement dites, les formes *satva* et *patra* par un seul *t* (viii et xii).

Je donne la transcription complète du monument, mais je ne répéterai pas la traduction des stances iv, v, vi, identiques aux stances iii, iv et vi de Bakou.

- | | | |
|----|---|---|
| 1. | ³ (1) namaç çivaya yo murtti
taḥana bhuvanāṇi sarvaṇi | r apy aśīṭatanubhis sthīṭaḥ
kālagnyantam çivādīkam |
|----|---|---|

¹ Voir ci-après, p. 330, et M.H. A. 23 A. B.

² Ce n'est qu'à l'état souscrit, quand le signe se réduit à une sorte de parasphe, que le *ḍ* a parfois la forme du *t*; dans la

grande majorité des cas, son substitut est *d* A. B.

³ En tête de la première ligne et séparé par une double barre, se lit *om* exprimé par un symbole. A. B.

- II. (2) *nishkalāya svabhāvena* svecchayā dhṛitamūrttaye
ajāya parameçāya namo stu paramātmane
- III. (3) *navarandhrādrīçākendre* rājyabhāk kamvujeçvarah
 çṛīndravarmmeti vikhyāta- s samastagunalakshāḥ
- IV. ¹ (4) *rājñī rājaparamparoditavati* çṛīrudravarmmātūnājā
rājaçṛīnṛipatīndravarmmatanayājātā satī yābhavat
 (5) *patnī çṛīprithivīndravarmmanṛipateḥ* kshatrānvayāptodgate-
 s tasyā bhūmipatis suto nṛipanato yaç çṛīndravarmmābhavayāḥ ||
- V. (6) *yenābhishikto vidhinā mahendra-*
s svayambhuvāropitadevarājyaḥ
tenābhishiktaḥ guḡavān anekam
 (7) *yaç çṛīndravarmmāpad avāryavāryayāḥ* ||
- VI. *prekhatkhadganīpīdanapratibhayo* dīrghas svṛitto raṇe
sarvāvānināthavadhana(8)karo jayyaç ca vāmetarah
vāhur yyasya tathāpi supraçamanan netuḥ sadāçakryata
dvābhyām eva parānūmukhena çaraṇam (9) prāptena jivārthinā ||
- VII. *mādyaddvishaddīradakumbhaviḥlavapeça-*
*raktas sphuratphaladhana*¹ *spluṭamauktikaughaiḥ*
dhārā(10)*pracandadaçano yudhi* yasya cando
dorddaṇḍacandanalatāsīlatoragendraḥ ||
- VIII. *tyāgakshamāçrutaparākrama*(11)*çīlaçauryya-*
prāgalbhyasatvavalavnddhiguṇopapannaḥ
shādgūnyavit trividhaçaktiyuto jītāmā
yo gān jugopa (12) [ma]nūvat² *sunayān ayajñāḥ* ||
- IX. *yaço yasyātivistṛṇṇa-* m āttarandhraḥ bhaved yadi
trilokabhavanatve na (13) . . .³*bhavitum arhati* ||

¹ L'estampage et le fac-similé portent nettement ° *phalaphaṇas*. A. B.

² La restitution de la syllabe *ma* semble la seule qui puisse donner un sens. Voir la traduction. — L'estampage et le fac-similé portent clairement *gān*. A la fin du vers, lire *sunayānayajñāḥ* en un seul mot. Le

ma de *manvat* a laissé une trace suffisamment distincte sur l'estampage. A. B.

³ On voit immédiatement avant *bhavitum* les traces d'un *anusvāra* et d'un fleuron qui ne peut appartenir à un *s*. *bhavitum* n'était donc pas précédé de *suç* ni d'aucun autre préfixe. Dès lors, il paraît

- X dustare yena yuddhābdhan bhīmatpīptarmastakaly
 svapakshataranāyeva (14) vīda dhī setovandhanam
- XI vyadhad dhateva nīrvyūna s spīṣṭhan vahumabibhujām
 vani ānekagūṇopeta (15) m¹ ekan trilokyatpīptaye
- XII tena kṣūtievaracirodhrītaśanena
 ratnājvalam lalitapatralatākālāpam
 (16) haimam hūmadivīptaye tad idam vīmanam
 bhaktyarppitam eivapure paramēyaraya
- XIII anyāni copakarāṇi raṇā 17 nīrvīto
 hai nāni rāpatayutani virājītanī
 cūranī sa vyadhad² asva navendumauleh
 pūjābdhan parama 18 dhārmīkarājasūbhah
- XIV dasūpīpūritapurādhritavīttisampa-
 tsantarppitātūthijānadi sa caikavīrah
 indracra³ 19 madvayam idam sataśakavaryyam
 bhogopabhogaparibhogayutañ cakāra
- XV ye śīndravarmmaparikalpītam eta d hīe
 20 lumpanti te cirataran narake vasantu
 ye tu pracastamatayah parīpalayanti
 te vandhavaīs saha cūbhāñ gatī m a p nu vantu

TRANSLATION.

1. Hommage à Īva qui, bien que sans forme, prenant huit corps, a déployé le monde entier, qui commence par Īva lui-même et finit par le feu de la destruction universelle.

probable que l'écriture se trouvait après un lacet à l'extrémité du 3^e pada (ou l'on aurait pu lire aussi un instrumental). Le mot perdu, de deux syllabes, aurait été quelque chose qui débutait peu de chose au sens. — D'une part l'adjectif *bhavananti* ne compte pas (ce que l'instrumental, et, d'autre part, avec une négation, on attendrait le verbe au optatif, de lis donc *bhavanantu*

et je restitue quelque chose comme *tat kam bhavtam*. Le crochet de droite du second *t* est encore assez visible sur l'estampage, et le fleurin dont parle Bergaigne peut être presque aussi bien la trace d'un *t*. A. B.

¹ Le *de ekan* a disparu. A. B.

² Probablement, à cause du mètre, pour le seul usite *vyadhad*. A. B.

II. Honneur soit à Aja¹, le souverain seigneur, l'âme suprême, qui, étant de sa nature sans parties, prend toutes les formes qu'il veut.

III. Le souverain des Kanvujas, nommé Çri-Indravarman, doué de tous les mérites, est devenu roi en l'année du roi des Çakas désignée par neuf, les ouvertures et les montagnes².

VII. Devenue rouge en entrant, comme dans des trous³, dans les bosses du front des éléphants furieux de son ennemi, riche de fruits qui apparaissent dans des multitudes de perles devenues visibles⁴, avec son tranchant pour dent formidable, son épée⁵ irritée était, dans le combat, pareille à un roi des serpents voisin d'une liane, qui était le santal de son bras.

VIII. Doué des qualités de libéralité, de patience, de science, de courage, de moralité, d'héroïsme, de hardiesse, d'énergie, de force, d'intelligence, connaissant les six qualités, ayant les trois puissances, vainqueur de lui-même, il a, plein de prudence et ne manquant pas au devoir du sacrifice, protégé la terre, comme⁶ Manu a occupé les montagnes où il avait été bien conduit, sans faire de sacrifices.

¹ Proprement, « celui qui n'est pas né », celui qui existe de toute éternité. C'est l'unique variante de cette stance, comparée à la stance 1 de Bakou.

² 799. — Plus exactement, « du roi Çaka » ou « du roi des Çakas ». A. B.

³ Le serpent, auquel l'épée est comparée, habite les trous du santal.

⁴ D'un côté, les perles de la tête des éléphants, et, de l'autre, la perle de la tête du serpent lui-même. Lieux communs de la poésie indienne. Quant au mot « fruits », il paraît faire allusion aux fruits du santal, dont jouit le serpent qui l'habite. — « Riche de fruits qui apparaissent » est le résultat d'une fausse lecture. Le sens est : « avec sa lame pour chaperon étincelant sous une multitude de perles devenues visibles ». A. B.

⁵ Proprement, « son épée-liane ». Mais

cette métaphore usée est ici au second plan, comme celle de *lorlaṅḍa* « tige-bras ».

⁶ La comparaison repose sur des jeux de mots. Manu, sauvé du déluge, et conduit par le poisson, a abordé au sommet d'un pic de l'Himālaya, et ne faisait pas, à ce moment-là, de sacrifices. La séparation des mots, dans la transcription, répond à ce second sens, comme, dans le texte même, l'orthographe *gān* : dans le premier sens, il faudrait *gāñ*, qui d'ailleurs serait aussi conforme aux règles, mais contraire à l'usage, dans le premier. Le calembour en somme est grammaticalement irréprochable, et trahi assez heureusement (pour le lecteur) par l'orthographe usuelle *gān*. — Le texte dit simplement : « . . . vainqueur de lui-même, il a protégé la terre comme Manu, sachant

IX. Sa gloire très répandue, si elle avait quelque lacune (si elle trouvait quelque trou pour sortir¹), ne resterait pas dans les trois mondes ou elle fait sa demeure.

X. Dans l'océan du combat difficile à traverser, il a en quelque sorte, pour faire traverser son armée, fait un pont² avec les cranes brisés de ses orgueilleux ennemis.

XI. Il semble que le créateur, ennuyé de créer tant de rois, l'ai fait, en lui, donnant tant de qualités, pour qu'il suffise seul aux trois mondes.

XII. Ce roi, dont les rois portent les ordres sur leur tête, a, dans Cīvapura, donné par dévotion au Souverain Seigneur cette tour d'or, toute brillante de bijoux, avec une ceinture de lianes aux feuilles charmantes, pour le garantir du froid et des autres intempéries.

XIII. Et il a, lui qui ne fut jamais dans le combat, le lion entre les rois, extrêmement vertueux, assigné au culte³ de celui qui porte sur la tête la lune nouvelle, divers autres accessoires brillants, d'or et d'argent.

XIV. Et il a, héros unique, donné tous les moyens d'alimentation, de jouissance et d'a⁴gement⁵ à ces deux monastères d'Indra, accompagnés d'étangs magnifiques, où les hôtes et beaucoup d'autres gens sont satisfaits par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, tirées de demeures pleines⁶ d'esclaves et du reste.

XV. Que ceux qui violent ces dispositions prises par Citrādvarama en

distinguer ce qui convient et ce qui ne convient pas. P. sur le *daḥgūya* et les trois *akṣi*, cf. *Manu*, AH. 160-168, et *Kāmaṇḍuk*, XY. 32. A. B.

Nouveau jeu de mots. — Le tour de la seconde moitié de la strophe me paraît être plutôt : « pourquoi se contente-t-elle d'être de remplir les trois mondes? » A. B.

Allusion au pont de Rama.

asya est régi directement par *vyadhāt* et non par *pāpavāhan*, « Il a... assigné à celui qui porte sur la tête la lune nouvelle... en lui rendant solennellement hommage... » A. B.

¹ La signification précise des trois termes est difficile à déterminer. Peut-être n'a-t-on cherché que l'alliteration, comme dans *piṛtaparā-*, ou *para* semble avoir un sens assez vague.

Ces « demeures » paraissent plus que suspectes, le vois dans le premier terme de *parahita* l'adverbe *para*, et je traduis : « qu'il avait remplis d'esclaves et du reste... et où les hôtes et beaucoup d'autres gens sont satisfaits par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie qu'on y avait amassées de longue date ». A. B.

l'honneur du Seigneur, séjournent très longtemps dans l'enfer! Quant à ceux qui, nourrissant de bonnes pensées, veillent à leur maintien, qu'ils obtiennent dans l'autre monde, avec leur famille, une situation heureuse!

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

— 20 324
327
330
331

XXXIX—XLII (97, 100, 191, 104).

TEMPLE DE LOLÉY.

Les fragments que nous donnons sous ces numéros sont les parties sanscrites des inscriptions gravées, dans les quatre tours en briques composant le temple de Loléy, sur l'encadrement en grès de chaque porte. On trouvera sous le n° LV la stèle du même temple.

Loléy, situé à 15 ou 18 kilomètres au sud-est d'Angkor Vat, ainsi que le temple voisin de Bakou¹, a été décrit par Doudart de Lagrée² et par M. Aymonier³. Des inscriptions γ sont gravées non seulement sur l'encadrement des portes, mais sur celui des fausses portes des tours et sur les piliers de divers édifices. Le tout forme vingt-quatre colonnes et a été relevé sur autant d'estampages, classés sous les nos 97-111 dans le catalogue de la Bibliothèque nationale⁴.

De ces vingt-quatre colonnes, huit seulement contiennent des parties sanscrites; ce sont celles qui ont été gravées, deux à deux, sur les faces opposées de l'encadrement de chacune des quatre portes. A l'exemple de M. Aymonier, nous distinguerons les tours par les noms de tours du Nord et du Sud, 1^{er} et 2^e rang. Pour

¹ Voir le n° XXXVI ci-dessus.

² Voir *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée*, extraits de ses manuscrits mis en ordre par L. A.-B. de Villemereuil (Paris, Jules Tremblay, 1883). C'est cette description qui a été insérée (1, p. 74) dans le *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, publié par Francis Garnier (Paris, Hachette, 1873).

Journal asiatique, avril-juin 1883,

p. 462 et suivantes. — Voir aussi: J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, t. II, p. 375; Lucien Fournereau, *Les ruines d'Anghor*, p. 174, avec les planches supplémentaires dans L. Fournereau, *Les ruines khmères*. A. B.

⁴ Neuf de ces numéros sont doubles et comprennent chacun deux colonnes répondant aux deux faces opposées d'une même porte.

chaque porte, la lettre A désignera la face de droite de l'encadrement; la lettre B, la face de gauche. Sur chacune des quatre faces B, il y a deux parties sanscrites, l'une au commencement, l'autre à la fin : elles porteront les n^{os} 1 et 2.

Voici les dimensions de nos fragments sanscrites, avec l'indication, pour chaque colonne, de la cote de la Bibliothèque nationale :

| | | | HAUTEUR. | LARGEUR. | |
|--------|-----------------------------|------------------|-------------------|-------------------|------|
| XXXIX. | Nord, 1 ^{er} rang. | } A (97 a)..... | 0 ^m 45 | 0 ^m 51 | |
| | | | } B (97 b) { | 1..... | 0 50 |
| | | | | 2..... | 0 50 |
| XL. | Nord, 2 ^e rang. | } A (100 a)..... | 0 43 | 0 38 | |
| | | | } B (100 b) { | 1..... | |
| | | | | 2..... | |
| XLI. | Sud, 1 ^{er} rang. | } A (101 a)..... | 0 45 | 0 49 | |
| | | | } B (101 b) { | 1..... | |
| | | | | 2..... | |
| XLII. | Sud, 2 ^e rang. | } A (104 a)..... | 0 47 | 0 36 | |
| | | | } B (104 b) { | 1..... | |
| | | | | 2..... | |

Les parties sanscrites du commencement et de la fin des quatre faces B étaient identiques¹. Les deux fac-similés de la planche 28 reproduisent celles de la tour du Nord, 1^{er} rang (97 b). Elles se composent uniquement, la première, d'une stance *çardulavikrīḍita*, précédée des mots de bon augure *çai siddhi svasti jaya*; la seconde, d'une stance *upajati*.

La partie sanscrite de chacune des quatre faces A est placée au commencement et comprend, à la suite des mêmes mots, sept stances *upajati*, dont les six dernières sont identiques dans les quatre. Une

¹ Celle du commencement et celle de la fin sont fragmentaires sur la tour du premier rang du Sud. Celle de la fin a

disparu sur les deux tours du second rang.

² La cinquième est proprement une *upendravajā*.

seule est reproduite intégralement sur la planche 28 : c'est encore celle de la tour du Nord, 1^{er} rang (97 a). Trois fac-similés supplémentaires reproduisent la première stance de chacune des autres.

Partout, la séparation des pādas est indiquée par un intervalle en blanc, la fin des stances par un signe de ponctuation.

Les transcriptions données ci-dessous, avec les traductions, correspondent, une à une, aux fac-similés.

On verra par la stèle publiée sous le n^o LV suivant que le temple de Loléy a été dédié par le roi Yaçovarman à Çiva adoré sous le vocable d'*Indravarmēçvara*, emprunté au nom d'Indravarman, père de Yaçovarman. Ce vocable se retrouve dans la partie khmère de la face A de la tour du Nord, 1^{er} rang (97 a), à la ligne 15, la troisième après la partie comprise dans notre fac-similé. M. Aymonier a transcrit et traduit le passage dans un article du *Journal asiatique*¹. L'érection de l'Indravarmēçvara y est pareillement attribuée à Yaçovarman, et la date de cette érection, 815² çaka, donnée en chiffres au début de la partie khmère, se lit sur notre fac-similé même, à la dernière ligne, avec le nom du mois, *āshāḍha*, et le quantième, à savoir le 5^e jour (de la quinzaine obscure, selon M. Aymonier).

Dans la partie sanscrite de la même face, les six dernières stances, qui se retrouvent sur les faces correspondantes des trois autres portes, contiennent une adjuration aux souverains futurs du Cambodge, *kamvujabhūpatindrāu*, de respecter et de faire respecter l'œuvre de leur prédécesseur, et un décret qui la confie présentement à la garde du prince royal et des ministres.

La première stance donne, en noms de nombre et en termes figurés, la date de l'avènement de Yaçovarman, 811, et constate les dons qu'il a faits à Çiva « en serviteurs (esclaves sacrés) », etc. Selon M. Aymonier, l'énumération de ces serviteurs remplit les parties khmères de la face A et de la face B³.

¹ Avril-juin 1883, p. 468, 469.

Dans l'article cité (p. 468, 469), 805 est une faute d'impression dont je suis

responsable, ayant été chargé par M. Aymonier de la correction des épreuves.

³ Article cité, p. 469.

La stance correspondante de chacune des trois autres portes donne également, avec des variantes littéraires, la date de l'avènement de Yaçovarman, 811, et resume ses donations pieuses. Mais tandis que le donataire est encore Çiva dans la tour du Sud du premier rang, la divinité nommée dans les deux tours du second rang, Nord et Sud, est l'épouse de Çiva.

D'ailleurs, sur les quatre faces B, la stance identique du début mentionne, avec la date de la fondation, 815, exprimée ici en noms de nombre et en termes figurés, la position des planètes au moment de la consécration des statues (au pluriel) de *gauri* et d'*iça*, c'est-à-dire de l'épouse de Çiva et de Çiva lui-même¹, érigées par Yaçovarman. Comme les donations relatées sur les faces B sont faites expressément soit à Çiva, soit à l'épouse de Çiva, *érigées* par Yaçovarman, on voit clairement qu'il s'agissait de quatre idoles différentes pour les quatre tours, deux de Çiva dans les tours du premier rang, deux de l'épouse de Çiva dans les tours du second rang.

Le Çiva de la tour du premier rang du Nord portait seul le nom d'Indravarmançvara. Le vocable de l'autre et ceux des deux Gauris se trouvent pareillement dans la partie khmère des faces B, ou ils ont été relevés déjà par M. Aymonier².

La Gauri de la tour du Nord, 2^e rang, ou plutôt la Bhavani, comme elle est appelée dans la partie sanscrite, était adorée sous le vocable d'*Indrahari*, qui est précisément, comme on le verra par les nos XLV-LX, le nom de l'épouse d'Indravarman, mère de Yaçovarman. Ainsi les deux tours du Nord étaient destinées à perpétuer le souvenir du père et de la mère du roi régnant par les noms qu'y portaient Çiva et son épouse.

Quant aux deux tours du Sud, elles étaient consacrées, celle du premier rang à un *Mahapatçvara*, celle du second rang à une *Rajen-*

¹ Sous les indécrites des autres faces on aurait pu voir dans *gauriça* une désignation de Çiva seul, en tant que «Seigneur de Gauri». C'est ainsi que je l'avais

entendu moi-même autrefois. (*Journal asiatique*, février-mars 1882, p. 216.)

² *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 369, 470.

dradevi. Le premier vocable désigne Çiva en rappelant le roi Mahīpativarman, et le second la déesse épouse de Çiva, *devī*, comme elle est appelée dans la partie sanscrite, en rappelant l'épouse de Mahīpativarman, nommée précisément Rājendradevī. Mahīpativarman, et Rājendradevī, comme on le verra par le n° XLIV suivant, étaient le père et la mère d'Indradevī, par conséquent l'aïeul et l'aïeule de Yaçovarman dans la ligne maternelle. C'est par cette ligne que Yaçovarman descendait du grand roi Jayavarman II¹. On comprend donc pourquoi les parents d'Indradevī ont été honorés par leur petit-fils de préférence à ceux d'Indravarman.

Les parties khmères des inscriptions gravées sur l'encadrement des portes ne renferment, selon M. Aymonier², dans les deux tours du Sud et dans la tour du deuxième rang du Nord, comme dans celle du premier, que des énumérations d'esclaves sacrés.

La conclusion sanscrite commune aux quatre faces B renferme les menaces ordinaires à ceux qui déroberaient les biens sacrés, et promet le ciel à ceux qui défendront l'œuvre du donateur.

Ajoutons que sur les fausses portes des tours sont inscrites, comme à Bakou, des donations aux mêmes idoles faites, au moins en partie, par d'autres personnages. Le nom d'Indravarmegvara se retrouve ainsi de nouveau sur la tour du premier rang du Nord (n° 98 *b* de la Bibliothèque nationale), celui de Mahīpatiçvara sur la tour du premier rang du Sud (n° 103), et celui de Rājendradevī sur la tour correspondante du second rang (n° 105). Celui d'Indravarmegvara figure aussi sur une fausse porte de la tour du premier rang du Sud (102 *b*), mais, à ce qu'il semble, dans des conditions différentes. Je relève comme noms de donateurs ceux de Jayendravarman (n° 98 *b*), de Narādhipativarman (nos 98 *b*, 103 et 105) et de Jayendradevī (99 *b*), appartenant sans doute à deux princes et à une princesse de la famille

¹ Cf. plus loin, p. 352, la généalogie de Yaçovarman. A s'en tenir strictement à cette généalogie, c'est du côté paternel

que Yaçovarman était allié de plus près à Jayavarman II. A. B.

² Article cité, p. 470-478.

royale. Le mot *indrapura* précédé de *çri* (98 b) désigne-t-il une ville? Toutes celles de ces inscriptions qui sont datées (en chiffres) le sont de l'année 815 çaka, c'est-à-dire qu'elles sont contemporaines des inscriptions royales du même monument.

Toutes les inscriptions des portes de Loléy sont admirablement conservées. L'écriture en est très semblable à celle d'Indravarman dans les inscriptions de Bakou et de Bayang. Les caractères sont gravés profondément dans le grès avec une sûreté et une netteté merveilleuses. Douillard de Lagrée, qui a le premier signalé ces inscriptions les proclame, non sans raison, « des chefs-d'œuvre ».

La langue est correcte et claire. L'orthographe est exacte, sous les réserves ordinaires, et il n'y a pas une seule faute imputable au lapicide, pas une variante à relever dans les différentes répétitions d'un même texte.

A relever le mot *punya*, par *n* dental (Nord, 1^{er} rang, A, vii), et le *r* de *raça* (*ibid.*, B, i).

Le *th* et le *ṭh* souscrits sont exactement distingués, et le *ṇ* souscrit garde la forme ancienne.

La nasale gutturale *ā* ne remplace l'anuvāra que devant *h*, dans *sūha* (*ibid.*, B, i), et placé au dessus du *h* qui n'est pas souscrit. L'anuvāra est employé devant *s* (*ibid.*, A, ii, et B, i).

On remarquera (*ibid.*, B, i) le caractère très rare *ḥh*.

XXXXIX. A. — Nord, 1^{er} rang.

1. 1. çri siddhī svastī jaya.

i. ecañkacandraśṭaṅkāptarāja—
s sa çrivaçovarmananarendrarajah
2. svasthapitayādita kīñkarādi
sarvvan tad asmaī parameçvarāya

En tête de la ligne et séparé par un signe de ponctuation, il y a *om* exprimé par un symbole. A. B.

- II. sa cāgra(3)yāyī datatām samastām-
 s tām bhāvinaḥ kamvujabhūpatindrān
 punaḥ punar yyāca(4) ita ityaṃ va-
 s svadharmanasetuḥ paripālāniyaḥ¹ ||
- III. avaimi ye sthāsnuyaççaçcarirā
 (5)jīhāsavo sūn apī dharmmahetoḥ
 bhavanta uccaicçirasām varishthā
 devasvam iccheyu(6)r apidriçās te ||
- IV. prāyas sthite goptari sanmukhā ye
 chidre suradravyaharās tu santi
 (7)idan tato rakshata sadyuge pi
 rāhur jjahāraiva sudhām surābhaḥ ||
- V. yathā ca rāhupramu(8)kbhān vijitya
 raraksha devān amṛitān ca vishnuḥ
 tathā bhavanto pi nihatyā caurā-
 n suraṃ sura(9)svam paripālayantu ||
- VI. jñātān ca satyaṃ mṛitir eva yācñā
 rājño viçsheṇa tatkhāpi (10) sāstu
 dharmmasya hetor mmarayaṃ hi çastaṃ
 satām atas tyāgina eva yāce² ||
- VII. kumāramantrīpramu(11)khaic ca punya-
 n nivedanādyaena tad eva rakshyam
 yushmāsu bhāraḥ paripālānādi-
 s snigdheshu (12) vidvatsu kṛito hi rājñā ||

TRADUCTION.

Fortune! Succès! Bonheur! Victoire!

I. Ce roi des rois, Çrī-Yaçovarman, qui a pris le pouvoir en l'année de l'ère çaka désignée par la lune, la lune et huit³, a donné tout ceci, esclaves sacrés et le reste, au Souverain Seigneur qu'il a érigé lui-même.

¹ Cette stance est identique à la stance xxiii des faces D des n^{os} LVII-LX. A. B. —

² Cette stance est identique à la stance xxvii des faces D des n^{os} LVII-LX. A. B. —

³ 811.

UNIVERSITÄT
GIESSEN
VERLAG
VON CAMBRIDGE

II. Et voici ce qu'il demande avec instance à tous les futurs rois des rois des Kourvas, lui qui marche à la tête des bienfaisants : « Défendez cette œuvre pie dont j'ai voulu me faire un pont¹. »

III. Vous qui vous incarnez dans une gloire qui vous survit, qui êtes prêts même à sacrifier votre vie pour votre devoir, vous les premiers parmi ceux qui portent haut la tête, pourriez-vous convoiter le bien du dieu? Voilà ce que je me dis.

IV. Défendez cette œuvre contre ces gens, comme on en voit tant, qui, en présence du gardien, ont l'air d'honnêtes personnes, mais qui profitent de la première brèche² pour dérober le bien du dieu. Râhu n'a-t-il pas, même dans l'âge du bien³, pris l'apparence d'un dieu pour voler l'ambrosie.

V. Et comme Vishnu, par sa victoire sur Râhu et les autres, a sauvé les dieux et l'ambrosie, vous de même, mettant à mort les voleurs, défendez le dieu et le bien du dieu.

VI. Et je sais très bien ceci : la mort même peut être souhaitée. Mais c'est pour un roi surtout qu'elle peut l'être. Car la mort pour le devoir est un bien. Ceux donc auxquels je m'adresse sont, entre tous les bons, les plus disposés à se sacrifier eux-mêmes.

VII. Et vos princes royaux, vos ministres et les autres devront défendre cette œuvre pie par des ordonnances et tout le nécessaire. Car c'est à vous, ô Tois dévotés et sages, que le roi confie la charge de la garde et du reste.

Pour traverser l'océan du monde ou l'un trahison et arriver à la délivrance finale — On peut aussi traduire : « Défendez cette œuvre pie qui est aussi pour vous un pont de salut » A. B.

¹ Au figuré.

² Dans l'âge *ava*, dans le premier âge du monde.

³ Je comprends autrement cette stance

« Et je sais très bien que supplier c'est la mort, surtout pour un roi. Et pourtant que cela soit fait ! Car la mort pour une cause sainte est un bien pour les bons. Je vous supplie donc, vous qui ne me refuserez pas. » Au début du noviciat, il est recommandé au brahmacârin d'aller mendier d'abord chez des parents, ou il n'en sera pas de refus. A. B.

XXXIX, B. 1. — Nord, 1^{er} rang.(1)¹ çrī siddhī svastī jaya.INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

- I. vāṇaikāśṭaṅka cuceç çitidine shashṭhe jhāshārdḍhaṇi (12) vidhau
siṅhañ candrasute vṛisham sabhṛigujē lagne kulīraṃ ravau
cāpan deva(3)gurau tulāṇ saravijē bhaume gate sthāpitā
gaurīcapratimās samāṇ svara(4)citās tāç çrīyaçovarmmaṇā ||

XXXIX, B. 2. — Nord, 1^{er} rang.

- II. (42) asyāsūmanto haraṇaṇ haranti
ye te narendrād iha yātanārbhāḥ
(43) yamād amutrāpi ca pālayanti
ye yāntu te dhāma çivam çivasya ||

TRADUCTION.

Fortune ! Succès ! Bonheur ! Victoire !

- I. En l'année çaka désignée par les flèches, un et huit², la lune étant

¹ En tête de la ligne et séparé par un signe de ponctuation, il y a le symbole de om. A. B.

² 815. — Ajoutez ici : « le sixième jour obscur de Çuci ». Cette clause, omise par Bergaigne, contient deux données à première vue incertaines : le nom du mois, çuci, qui est commun à Jyaisṭha et à Āshāḍha, et la désignation de la quinzaine, çiti, qui signifie également « blanc » et « noir ». Mais la position du soleil dans le Cancer suffit pour montrer qu'il s'agit du mois d'Āshāḍa; de même, la position de la lune dans les Poissons fait voir immédiatement que la quinzaine est celle du décours, la quinzaine obscure. De plus, ces positions ne sont possibles

en Āshāḍha que si l'on compte le mois de nouvelle lune en nouvelle lune; elles nous apprennent donc en même temps que les auteurs de l'inscription suivaient le mode *amāntu*. Reste à déterminer si le chiffre 815 doit s'entendre de l'année courante ou de l'année révolue. En 815 çaka courant, le 6^e jour de la quinzaine obscure d'Āshāḍha a correspondu au 23 juin (nouveau style), et le soleil n'est entré dans le Cancer que le 28. Au contraire, en çaka 815 révolu ou çaka 816 courant, le jour en question tombait au 12 juillet, et le soleil était dans le Cancer depuis le 28 juin. La date ne se vérifie donc que pour cette dernière année et, d'après les Tables de M. Jacobi, elle correspond au

est avec au milieu du Poisson, le fils de la Lune¹ dans le Lion, l'horoscope avec le fils de Bhrigu² dans le Taureau, le soleil dans l'Écrevisse, le Guru des

(inscriptions) 13 juillet 893 A. D. En effet, si pour la 4^e (après ces mêmes Tables, le *C. thib.* a été à Angkor (1) 5^h après le lever du soleil, au lever, le soleil était à l'azimut de 14° dans le Cancer et la lune était au moins de deux heures, atteindre l'indien des Poissons. En calculant d'après le *Sūryasiddhānta* les longitudes des autres planètes audit lever, j'obtiens pour chacune d'elles la place qui lui est assignée dans l'inscription, excepté pour Venus, qui ne se trouvait plus, elle était alors en mouvement direct dans le Taureau, mais avait perdu de 49° dans les Gémeaux. Il est donc peu probable que les rédacteurs de l'inscription ont fait usage du *Sūryasiddhānta*. Ce doute semble à première vue recevoir une confirmation décisive de la part khmère de nos inscriptions B, partie publiée et traduite par M. Aymonier dans le *Journal asiatique* (avril juin 1883), et dont il a été question plus haut (p. 317). Celle-ci est datée en effet de la même année que la nôtre, du même mois, de la même quinzaine, de la même heure, mais — la veille du 5^e jour, et ce 5^e jour y est perdue comme étant un dimanche, ce qui est incompatible avec les données du *Sūryasiddhānta*, qui font tomber le dimanche au 6^e jour. Mais ce pourrait bien être la seule simple apparence. Étant donné, en effet, l'exacte concordance des heures et — présence de l'affirmation expresse de ces textes que les images ont été érigées ensemble et il paraît évident qu'il s'agit de part et d'autre de la même date, bien que les deux textes indiquent des jours différents. Voici comment le mésoptique

cette apparente contradiction. Les images ont été érigées le 5^e jour, mais l'heure tardive à laquelle ce travail a été achevé (1 heure après minuit), étant impropre aux rites qui accompagnent toute consécration et tout acte de donation, rites dont nous avons d'ailleurs la mention expresse dans le n° XXXVIII st. XIII (*phāvadhaū*), ainsi que dans le n° XLIII, A, 24, ciaprès, ceux-ci ont dû être renvoyés au jour suivant, le 6^e jour, ou dimanche 12 juillet. De là, dans le texte khmer, la mention à 14 fois du 5^e jour et du dimanche, tandis que le texte sanscrit ne donne que le 6^e jour, le jour de la cérémonie religieuse, l'un et l'autre texte conservant d'ailleurs l'heure exacte de l'érection. Il est du reste bien clair que le fait de l'identité des deux dates n'exclut pas l'autre solution, qui maintiendrait l'association du dimanche avec le 5^e jour, telle qu'elle est dans le texte khmer. Dans le premier cas, elles auraient été érigées le samedi 11 juillet 893 et consacrées le dimanche 12 juillet, dans le second, elles auraient été érigées le dimanche 12 juillet et consacrées le lundi 13 juillet. Dans l'un et l'autre cas, la vérification à l'aide du *Sūryasiddhānta* est plus ou moins en défaut. A. B. Mercure.

3 Venus. — A cette époque de l'aube, le Taureau, à Angkor, s'est levé à l'horizon 0^h 41^m après minuit et y est resté jusqu'à 2^h 41^m, ce qui concorde exactement avec l'inscription khmère, qui fixe le moment de l'érection à la 3^e *ghatā* marquée par le clepsydre, c'est-à-dire de 48^m à 1^h 1^m, après minuit. On remarquera

dieux¹ dans l'Arc², le fils de la Terre³ avec le fils du Soleil⁴ dans la Balance, Çrī-Yaçovarman a érigé ensemble ces statues de Gaurī et du Seigneur, qu'il a faites lui-même⁵.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

II. Les êtres vivants qui dérobent les offrandes faites à ce dieu doivent être punis, ici-bas par le roi, dans l'autre monde par Yama. Quant à ceux qui les défendent, qu'ils aillent dans le séjour fortuné de Çiva!

XL, A. — Nord, 2^e rang.

(1)⁶ çrī siddhī svastī jāya.

- I. mṛigāṅkacandrāṣṭaṣṭakāptarājya—
s sa çrīya(2)çovarmanarendravaryyaḥ
svasthāpitāyām iha kīṅkarādī
bhaktyā bha(3)vānyān tad idaṃ vyatārīt
- II. sa cāgrayāyī dadatāṃ samastāṃ—
s tān bhāvi. . . .

TRADUCTION.

Fortune! Succès! Bonheur! Victoire!

I. Ce Çrī-Yaçovarman, le meilleur entre les rois, qui a pris le pouvoir en l'année de l'ère çaka désignée par la lune, la lune et huit⁷, a donné avec dévotion ceci, esclaves sacrés et le reste, à Bhavānī qu'il a érigée lui-même.

II.

que, pour nous qui comptons les jours de minuit à minuit, cette heure appartiendrait au lendemain. Il a déjà été fait observer que, comme heure nocturne, elle était impropre aux rites. L'époque spécifiée de l'année et du mois ne correspond pas non plus aux combinaisons astrologiques particulières que Varāha Mihira (*Bṛihat Saṃhitā*, LX, 20-21) recommande

pour les cérémonies de ce genre. A. B.

¹ Jupiter.

² Le Sagittaire.

³ Mars.

⁴ Saturne.

⁵ Cf. ci-dessus, n° XXXVI, st. 1x.

⁶ En tête de la ligne, il y a om̐ exprimé par un symbole. A. B.

⁷ 811.

TRADUCTION.

Fortune! Succès! Bonheur! Victoire!

INSCRIPTIONS
SAVSCRITES
DU CAMBODGE.

I. Ce grand roi Çrī-Yaçovarman, qui a pris le pouvoir en l'année désignée par la lune, la lune à huit¹, a donné tout ceci, hommes, femmes charmantes et le reste, à la Déesse qu'il a érigée lui-même.

II.

Inu no 190

XLIII (190 a et b).

PHNOM SÂNDĀK.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|-----------------------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 75 ² | A, 0 ^m 44 |
| B, 0 39 | B, 0 42 |

Ma part, dans ce numéro, est plus grande que dans les quatre précédents. De la main de Bergaigue ne provient que le texte annoté, qui s'est trouvé placé à la suite des nos XXXVI-XLII, sous la même enveloppe, avec la mention : « Dernière transcription, reste à faire l'exposé et la traduction. » Au cours de cette dernière, s'il avait eu le temps de la rédiger, il eût probablement été amené à faire encore plus d'un changement à cette transcription. Mais, telle qu'elle est, celle-ci n'est pas une simple ébauche. C'est un travail achevé, mis au net, qui suppose une traduction du moins mentale et, comme en témoignent les notes, avec des solutions arrêtées et parfois subtiles des principales difficultés. Je ne me suis donc permis de corriger sans observation que les lapsus évidents, ce qui ne touchait pas trop à l'interprétation ou n'était pas expressément appuyé par une note. Toutes les autres rectifications ont été faites au bas de la page, où elles sont suivies de mes initiales. Je suis seul responsable de la traduction.

Phnom Sândāk, d'où proviennent ces deux inscriptions A et B, est, d'après

¹ 811. — ² Dans cette hauteur n'est pas compris l'intervalle resté en blanc dans la partie inférieure du fac-similé; on verra tout à l'heure pourquoi. A. B.

les ruines de M. Aymonier, un temple en ruine, situé sur la montagne du même nom, à une journée de marche, environ 25 kilomètres, au nord des ruines plus importantes de Koh Ker, et à une cinquantaine de kilomètres au sud des monts Dangrek, qui, courant de l'ouest à l'est, rencontrent le Mekong à la hauteur de Bassac et séparent le bassin des affluents du Grand Lac de celui de la rivière Moum. Le site n'est marqué que sur une seule des cartes que j'ai à ma disposition, celle qui est jointe à l'ouvrage de M. Moura²; mais il y est placé par erreur au sud-est de Pontéay Cà Ker (= Koh Ker). La situation des ruines de Koh Ker elles-mêmes, malgré leur importance, est difficile à indiquer exactement. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles se trouvent à l'extrémité nord-ouest de la province de Kompong Svai, tout près de la frontière siamoise, dans le haut bassin du Stong Sen, au sud du bras principal d'après la carte de M. Moura, au nord de ce bras d'après la carte dressée par M. Aymonier³. La question est laissée indécise sur la carte de M. Dutreuil de Rhins (révisée et complétée au Depot de la guerre en 1886), où Koh Ker paraît être marqué sous la forme Ponthey Ka Keh, mais où l'on s'est abstenu de tracer, même approximativement, le cours supérieur de la rivière et de ses affluents. Toute cette région accidentée, couverte en partie de forêts et occupée par les tribus des Koums, est encore très peu connue, et la frontière siamoise, qui la traverse, est indécise. D'après M. Aymonier, Phnom Sandak se trouverait cependant en deçà de cette frontière et ferait encore partie de la province de Kompong Svai. A tout prendre, on ne se tromperait donc pas de beaucoup en le plaçant un peu au sud du 14^e parallèle et environ à 102° 30' Est. En tout cas, le Phnom Sandak de nos inscriptions ne doit pas être confondu avec le Phnom Santhok de la carte de M. Aymonier (Phnom Santuc chez M. Moura), qui est beaucoup plus au sud, sur la limite des inondations périodiques du Grand Lac, aux environs du marche de Kompong Thom. Le temple ruiné qui couronne le Phnom Sandak a plusieurs tours et portiques et une double enceinte. Pres de la porte de l'en-

¹ *Phnom* signifie montagne en cambod.

[300]

² *Le Cambodge*, 1883.

³ *Géographie du Cambodge*, Paris, Ernest Leroux, 1876. Sur cette carte, les monts Dangrek sont trop rapprochés de Ka Kev (Koh Ker) et devraient être reportés plus au nord. Communication de M. Aymonier. De Koh Ker, v. notre n° LXIV

Les ruines « sans importance » que la carte de M. Moura signale sur ce mont Phnom Santuc ou Santhok se réduisent, d'après une communication de M. Aymonier, à quelques rochers travaillés. Il n'y a ni temple ni inscriptions. Cf. pourtant ce qu'en dit Doudart de Lagrée (*Explorations et Missions* de Doudart de Lagrée, publiées par M. A.-B. de Villemereuil, p. 281).

ceinte intérieure, se trouve encastrée dans le mur une inscription en khmer et en sanscrit très effacée, de l'époque de Sūryavarman I^{er}. À l'intérieur du temple, une stèle brisée a donné six fragments d'une inscription khmère du temps de Sūryavarman II. Enfin sous la porte monumentale qui s'ouvre à l'est sont couchés quatre stèles, dont l'une est la nôtre. Des trois autres, deux portent des inscriptions sanscrites et la troisième une inscription khmère, à peu près de la même époque que la nôtre.

Les inscriptions sont gravées sur les deux grandes faces de la stèle, dont A occupe toute la largeur, comme on le voit par l'estampage. Celui-ci reproduit en effet, outre la face A, la petite face ou tranche de gauche (côté du commencement des vers) de la stèle, tranche occupée par une inscription khmère qui la recouvre entièrement, une distance à peine d'un centimètre, de part et d'autre de l'arête commune, séparant le commencement des lignes sanscrites de la fin des lignes khmères. Cette dernière inscription nous donne donc exactement l'épaisseur de la stèle. Celle-ci est de 0^m 10, depuis le haut jusqu'au niveau du blanc qu'on voit sur le fac-similé. Mais, à ce point, les trois dernières lignes du texte khmer se projettent des deux côtés de 0^m 04, allongement qui correspond exactement à la largeur du blanc de la face A. La stèle a donc à sa base, sur ses deux grandes faces, et sur celles-ci seulement, un socle rectangulaire, et c'est la saillie horizontale de ce socle qui est représentée par la bande blanche de l'estampage et du fac-similé, laquelle, par conséquent, ne doit pas compter pour la hauteur de la stèle, ni être tenue pour une lacune dans l'inscription.

A comprend vingt-sept lignes, occupées, la première, par le symbole de om et par les mots de bon augure, et les vingt-six autres, par autant de çlokas *anushṭubh* tenant une ligne chacun. Les çlokas sont divisés en leurs pādas et suivis chaque fois du signe de ponctuation usuel. À la fin, entre un double signe, est gravée une rosace.

Les stances 1-ix sont en l'honneur des divinités de la trimūrti, Çiva, Viṣṇu et Brahmā, et des déesses Gaurī et Sarasvatī. x-xvii contiennent un éloge amphigourique et insignifiant du roi Yaçovarman. Enfin xviii-xxvi nous apprennent l'objet de l'inscription, une fondation faite par un religieux dont le nom n'est pas donné, et dont nous savons seulement qu'il était le disciple d'un religieux (*muni*) *Somaçiva*, et qu'il avait été nommé par le roi Yaçovarman instructeur (*adhya-paka*), sans doute maître de grammaire et de langue sanscrites, dans le domaine de çri-Indravarmaçvara. Ce domaine, dont la situation n'est pas indiquée, mais qui a fort bien pu se trouver à Phnom Sândāk même ou dans le voisinage, était sans doute une donation faite par le roi Yaçovarman à Çiva, en mémoire de son père Indravarman, et dans les dépendances de laquelle il y avait un *maṭha* ou

roble conventuelle. Quant à la fondation du moine civaite anonyme, elle a consisté dans la restauration, sur la montagne même du Phnom Sândak (qui est désignée comme un *civapura*, une résidence de Civa), du culte d'un ancien liṅga qui était tombé en décadence, dans l'erection d'un nouveau liṅga sous le vocable de *civ-Bhadreçvara*, et dans la dotation de ce liṅga. Le détail de cette dotation est spécifiée dans l'inscription khmère gravée sur la tranche de la stèle. On y lit *civapura*¹, *civaliṅga*, . . . *kshaya*, *civakshetrasthala*, *âgrama*, etc.; le nombre des esclaves sacrés est indiqué, ainsi que les limites des champs selon les quatre points cardinaux, *paçcama*, *pârva*, *uttara*, *dakshina*. La fondation est de l'an 817 çaka, qui correspond probablement à 895-896 de notre ère. Mais l'inscription est probablement postérieure à cette date. Elle est, en effet, rédigée entièrement au passé, et la stance vi ne peut guère avoir été composée du vivant de Yaçovarman, six années seulement après son avènement. Nous ignorons la durée exacte du règne de ce prince; nous savons seulement, par le n° LXII ci-après, qu'il était mort en 839 çaka. L'inscription serait donc de quinze ans postérieure à la donation, ce qui s'accorderait bien avec la façon sommaire dont la date v est rappelée. D'autre part, il serait difficile de la faire descendre beaucoup plus bas. Les caractères sont tout à fait ceux de la belle époque de Yaçovarman, et le fait que le donateur n'y est pas nommé porte à croire qu'il en a été lui-même le rédacteur. Par humilité, il aura voulu effacer son nom devant celui de son maître; le fait serait plus étrange, si l'inscription avait été rédigée par ses héritiers ou par ses disciples.

Il ne compte que quatorze lignes, dont la première est occupée par *om* suivi des mots de bon augure, et dont les treize autres contiennent autant de çlokas *anushubh* formant une ligne chacun, divisés en leurs pādas et munis chaque fois du signe de ponctuation usuel. 1-6 sont en l'honneur des dieux de la triade, Civa, Vishnu et Brahma, et de la déesse Aparṇa, une des formes de Durgā. 8-13 contiennent l'éloge du roi *Jayavarman II*, auquel les rois de la branche de Yaçovarman aimaient à se rattacher. Dans cet éloge, il n'y a que deux choses à retenir: une allusion probable à l'avènement de Jayavarman par suite de l'extinction de la ligne directe dans la maison royale du Cambodge, et l'établissement de la *pati* de ce roi sur le mont Mahendra, qui est présente comme un événement prodigieux. Après la quatorzième ligne, l'inscription est brusquement interrompue, et toute la moitié inférieure de la stèle est restée en blanc. Deux choses sont évidentes: B, dans une certaine mesure, est indépendant de A, an-

¹ *Civapura* revient également dans les autres inscriptions encore inédites trouvées dans les ruines de Phnom Sândak. Dans une d'elles reparait aussi *Bhadreçvara*.

quel il n'aurait jamais pu être soudé, et, en même temps, il en est contemporain. On peut dire plus; car tout porte à croire qu'il est l'œuvre du même bel esprit, niaisement ingénieux, auquel nous devons la face complète. Pourquoi celle-ci est-elle restée à l'état de fragment? Nous n'en saurons sans doute jamais rien, et il serait oïseux de chercher à le deviner. On peut supposer toutefois que, gravé sur la même stèle et remontant plus haut dans le passé, B devait relater l'histoire antérieure de ce *līnga* dont la restauration fait l'objet de A, et qui est aussi mentionné comme *kshīṇa* dans l'inscription khmère.

L'orthographe est en général correcte. Il n'y a guère à relever que la confusion habituelle entre les cérébrales et les dentales : *maṅḍāra* A, 1, et *maṅḍara*¹ A, 20, pour *maṅḍāra* et *maṅḍara*; *lāvanya* A, 17, pour *lāvanya*; *kinatā* B, 11, pour *kinatā*; *mārddhny* B, 12, pour *mārddhny*; *khadya* A, 14, pour *khadya*. Le *ṭh* souscrit est distingué du *th* (cf. *aṭiṣṭhīpat* A, 24, avec *sthīṭh* A, 26), et il l'est probablement aussi à l'état simple dans *luṭhanād* A, 11. Le *b* non souscrit est de même distingué du *v*, sauf dans *vāshpa* A, 12, mot où la confusion des deux caractères est générale. Peut-être l'est-il aussi à l'état souscrit dans *amvuja* A, 8, où le caractère souscrit ressemble plus à un *b* qu'à un *v*. Par contre, c'est bien *amvu* qui se lit dans B, 2. La faute en apparence la plus grave, *apja* B, 4, pour *abja*, n'est due qu'à une négligence du graveur, qui a bien voulu écrire un *b*, comme le montre la courbure inférieure nettement accusée du caractère, mais qui a oublié de le fermer par le haut. Le sandhi vicieux de *galanṅaṅgā* B, 2, est peut-être aussi plus apparent que réel (cf. pourtant le groupe *dḡ* dans *vahnyudgamā* à la ligne suivante). En tout cas le lapsus serait à mettre au compte du lapicide. L'anuvāra a remplacé *ñ* dans *dhvaṃsi* B, 3; *aṅcu* B, 7; *siṃha* B, 12; mais ce dernier est resté dans *vaiṅce* B, 8.

Sauf deux césures faibles dans A, 10 et 22, qui, bien qu'elles tombent à la fin d'un pāda impair, seraient mieux à leur place dans le *çloka* épique que dans l'*anusṭubh* d'un *kāvya*, la rédaction et la langue sont correctes. Quant au style, il est de la pire espèce, aussi alambiqué que le permettaient les limites restreintes du *çloka*, hérissé, presque d'un bout à l'autre, d'allitérations, d'allusions, de doubles sens, dont les plus puérils ne sont pas ceux qui ont dû coûter le moins de peine à l'auteur.

L'écriture est tout à fait du beau type de cette époque, dont les numéros précédents nous ont donné de si élégants spécimens. L'aspect un peu grêle qu'elle présente sur le fac-similé de B, si on le compare à celui de A, tient à la repro-

¹ C'est-à-dire *maṅḍāra* et *maṅḍara*. Le *d*, soit simple, soit souscrit, ne s'est pas rencontré jusqu'ici dans les inscriptions du Cambodge. Cf. ci-dessus, p. 4.

duction et n'est presque pas sensible sur l'estampage. La conservation est parfaite, sauf quelques caractères un peu usés au commencement et à la fin des lignes de A, mais dont aucun n'est devenu illisible.

A

1 erī siddhi svasti jāya

- | | |
|--|--|
| 1. namaç çivāya yatpada-
namarendramūrdhamaṇḍara- | nakhajyotsnā virājate
madhusekā ¹ divodgatā |
| 2. rudraṇ namata yasyaṅghri-
dhūmayate suraciro- | sarojodarajaṃ rājaḥ
ruharatnāgnikoṭiṣhu ² |
| 3. jītaṇ dhūrjjaṭina yasva
dahanāçāṅkayā çāṅke | jaṭā visphuritāruṇāḥ
gaṅgāvicad umārushaḥ ³ |
| 4. jītaṇ mahavarahaṇa
lokatrayapadavyāpi- | vishaṇaṇ yasya rajataḥ
yaçasām aṅkurāv iya |
| 5. viṣṅṅuṇ namami yasyaṅga-
dvīçhrikacagrahāmōdā- | bhaṣa ⁴ paṇaṇ vibhati bhūḥ
I lagneva bhramarāṅgana |
| 6. ekāṅṅavasaraḥpadme
padmanivodgatany abje | brahmavaktrāṇi paṇtu vaḥ
madhuketabhamṛitya ⁵ |
| 7. namantu brahmaṇāḥ pada
susthitya ⁶ asanāmbhoja- | pallavaṇ satataruṇaṇ
bodhaṇ kartum iya svayam |
| 8. vande gauriṇi līṭiya yasya-
navasaṅge harasyentlu- | s saṅkenoca mukhāmvojaṇ
caudrika ⁷ cumbanaḍ iya |
| 9. namo devyai sarasvatyai
adhīdevatayā vacaṇi | yasvaç çabdamaṇyo guṇaḥ
çruyate pṛy anyakīrtane |

¹ En tête il y a *om* représenté par un symbole. A. B.

² Je crois qu'il faut diviser *çakāḍ roḍ-
gata*. A. B.

³ La pierre porte *ru,arotna**. A. B.

⁴ Je divise *lha*. A. B.

⁵ Lisez *katubha*. — Cf. la traduction
A. B.

⁶ *susthitya* serait plus conforme à l'usage
général.

⁷ Lisez *caudrikācumbanād*. A. B.

10. rājendraç¹ çriyaçovarumā – bhavat pūrṇṇatarodayaḥ
yaçaḥkṣūrārṇṇavotpūra² – saṃplāvita jagatrayaḥ ||
11. nopaiti nāçam adyāpi kīrttir yyaçyātibhāsvatī
gāyidiviyāṅganāvakra³ – pīyūshaluṭhanād iva ||
12. nūnan dhātrāmṛitenaiva saundaryayaḥ yasya nirmmitam
yad akṣṇā vāshpamārggeṇa viveça jagatām manaḥ ||
13. na svavṛiddhiḥ prajāvṛiddhiḥ vinā yasmai sma rocate
kiṃ svayaḥ varddhate candra – s sindhuvelām avariddhayan ||
14. samare vairiraktātkto yasya khadgo vyarājata
caraṇālaktakāṅkārdrāḥ panthā iva jayaçriyaḥ ||
15. adirghanidram āgantu – kāmā yaḥ svakulais sthītā
kaustubhālālanā⁴ lakṣmī – ç çaiṅke keçavavakṣhasi ||
16. yam asāmānyasaundaryayaḥ sṛiṣṭivā srasṭhānvacintayat
upamānam ayaḥ cet syā – d upameyo paraḥ katham ||
17. çṛimān svabhāvalāvanyo gambhīro ratnasannidhiḥ
yas samudrasamāno pi saṃpūrṇṇo na parodayaiḥ ||
18. tasya rājye munivaro munivandyāṅghripaṅkajaḥ
nāmū somaçivaç çāstra – ratnaratnākaro bhavat ||
19. bhagavacchivasomasya çishyo yo dharaṇibhujā
çṛindravarmmeçvarakshetre dhyāpakatve nyayujyata ||
20. çivaçāstrārṇṇavaḥ buddhi – maṇḍareṇa vimathya yaḥ
svayaḥ jñānāṅṛitaḥ pitvā dayayānyān apāyayat⁵

¹ La vraie lecture est *rājendraç*. A. B.² *atpūra* n'est pas dans les lexiques.³ Même observation pour *gāyin*. — Le mot existe chez Bāṇa, qui, parmi ses compagnons de jeunesse, nomme deux *gāyin*. Voir l'extrait du *Harshacarita*, ap. Peterson, *Kādambarī*, Introd., 2^e éd., p. 52. A. B.⁴ *ālāna* n'est pas non plus dans les lexiques. Peut-être la particule *ā* est-elle prise ici dans le sens de *īshat*, que lui donnent souvent les commentateurs. — Pourquoi le deuxième terme ne serait-il pas simplement *ālāna*? A. B.⁵ Remarquez les allitérations.

- | | |
|--|--|
| 21. gāṇmadhurasakāra –
sarasvatī madhukari | ṣaḍaṣṭāstramanohare
yasyāsyajje ratabhavat |
| 22. devataguruviprāryya –
gaurasam apī guru – | tīthipūjāvidhau kṛtī
rāyo jaghanya ivābhavat |
| 23. sa acaryya idam līnga –
kshīṇapūjāñ cīratena | mācāṇ cīvapure girau
pūjāvīddhyā vyavarddhayat |
| 24. sa cātra samyagvidhau –
cāleudumūrtiṣākābde | ṣṛībhadrēṣvaram ākhyayā
cīvalīṅgam atīstāhīpat |
| 25. te tany etāni dattāni –
tenadhyañ micrabhogabhyāñ | kedārāramakūkarān
panti ye yāntu te divam |
| 26. labhantañ yātanau te tu
avītenauravādyeshu | narakeshy ā bhavañ sthītel
marddayanti haranti ye |

TRADUCTION.

Om! Fortune! Succes! Bonheur! Victoire!

1. Adoration à Īva, des ongles des pieds duquel rayonne une douce lumière, qu'on dirait issue des aspersion de miel du mandāra répandues sur le front d'Indra prosterné (à ses pieds) .

2. Rendez hommage à Indra, des pieds duquel, semblables au calice d'un lotus, la poudre [le pollen] se répand en nuages, comme la fumée des millions de feux représentés par les rouges bijoux qui ornent la tête des dieux (prosternés devant lui) .

3. Victoire à Dhurjātin, dans les tresses duquel, (bien qu'elles soient aussi)

Le vraie lecture est *dhanāny*. A B.

Le qui suit est de moi. A B.

Avec la lecture du texte, la traduction littérale est « . . . rayonne un clair de lune qui arrose du miel du mandara le front d'Indra prosterné, et qui est issu du ciel ou de jour ». Je suppose que Bergaigne s'est laissé séduire par le double sens et par ce « clair de lune issu de jour ». Mes chertons sont, que Īva ne tient pas sa

coure au ciel, mais sur le Kailasa, que le mandara est un arbre du paradis d'Indra, dont celui-ci peut bien apporter, mais non recevoir la rosée, aux pieds de Īva; enfin et surtout, que l'atténuation exprimée par *tena*, dont l'auteur est si peu avare ailleurs, est ici presque nécessaire.

Les crochets indiquent les doubles sens.

Īva « au pesant chignon »

d'un rouge flamboyant, la Gangā s'est enfoncée, craignant, je suppose, d'être consumée par le courroux d'Umā.

4. Victoire à Mahāvārāha¹, dont les deux défenses jaillissent brillantes, comme les bourgeons de sa gloire qui pénètre en ses (trois) pas à travers les trois mondes.

5. Je m'incline devant Vishṇu, sur la main duquel la terre apparaît brillante sous forme humaine²; désireuse de prendre par les cheveux Ārī, sa rivale, ou dirait une abeille qui y serait restée prisonnière³.

6. Que du haut du lotus du bassin de l'océan universel, les (quatre) visages de Brahmā vous protègent, qui sont comme autant de fleurs issues du (même) lotus, pour la mort des abeilles avides d'en ravir le miel [pour la mort de Madhu et de Kaiṭabha]⁴.

7. Qu'on s'incline devant les pieds de Brahmā, ces boutons (de lotus) toujours rouges⁵, comme pour procurer (sans cesse et) de soi-même, afin qu'il y soit à l'aise [en vue de la conservation (universelle)]⁶, l'épanouissement du lotus qui lui sert de trône.

8. Je célèbre Gaurī, dont le visage lotus se ferme par pudeur aux premiers embrassements de Hara, comme pour se soustraire aux caresses des rayons de la lune (que son époux porte au front)⁷.

¹ Vishṇu « le grand sanglier ».

² Vishṇu, qui a retiré la terre du fond des eaux, est souvent représenté portant la déesse, figurée comme une petite femme, soit au bout de ses défenses, soit, comme ici, sur sa main.

³ Quand l'abeille charge un ennemi, elle se porte à la tête et s'embarrasse souvent dans les cheveux. L'abeille est amenée par la seule mention de la main, qui suffit à éveiller l'idée d'un lotus, sans qu'il soit besoin de l'exprimer.

⁴ Nous retrouverons plus loin (LVIII, C, 21; LIX, B, 19; D, 19) d'autres variantes également fautives de *Kaiṭabha*. Ici pourtant la faute n'est pas un simple lapsus; elle est voulue et garantie en quelque

sorte par le sens prochain de l'expression. Car l'état de veille de Brahmā n'est que la cause éloignée de la mort des deux démons, partout attribuée à Vishṇu seul. *bha*, dans le sens d'abeille, n'est connu jusqu'ici que par les lexiques.

⁵ Les pieds du dieu sont teints avec de la poudre de laque, et les boutons du lotus deviennent rouges quand ils vont s'ouvrir.

⁶ On échapperait au sandhi insolite en lisant le 3^e pāda en un seul mot (*sustithi + āyāsana + ambhoja*); mais, avec Bergaigne, j'aime mieux accepter l'irrégularité. Cf. LVI, D', 9.

⁷ Le lotus padma se ferme la nuit; de là, chez les poètes, son aversion pour la lune.

9. Adoration à la déesse Sarasvatī! Divinité suprême¹ des paroles, son excellence, qui consiste dans le son, est perçue | est célébrée² dans la louange même qui s'adresse à d'autres.

10. Cette lune d'entre les rois, çri-Yağovarman s'est levé dans toute sa plénitude, inondant les trois mondes du flot montant³ de cet océan de lait, sa gloire.

11. Aujourd'hui encore sa louange | sa clarté⁴ extrêmement brillante n'est pas près de prendre fin | de disparaître |, puisqu'elle continue en quelque sorte à se baigner dans le nectar | qui sort de la bouche | puisque son nectar continue à se jouer dans la bouche | des chantres et des femmes célestes⁵.

12. Certes c'est de pur amṛita que sa beauté a été formée par Brahmā, puisqu'elle a pénétré dans l'âme des hommes par l'œil, la voie des larmes⁶.

13. Jamais il n'a aimé son propre profit sans le profit de ses sujets. Voit-on que la lune croisse sans faire croître le flot de la mer?

14. Dans la mêlée, teint du sang de l'ennemi, son glaive brillait comme le chemin de la victoire tout humide des marques de laque qu'y ont imprimées les pieds | de la déesse |.

15. Lakshmi, même au milieu des siens | des dieux |, est désireuse d'approcher ce héros qui ne connaît pas le long sommeil, et elle renonce volontiers, je suppose, à caresser le kaustubha sur la poitrine de Kerava⁶.

16. Quand il l'eut crée de cette unique beauté, le créateur se dit à lui-même :

¹ Remarquer que *adhivevata* est ici l'abstrait d'*adhiveva*, sans que ne donnent pas les lexiques.

² *crāyati* a les deux sens.

³ La marée de pleine lune. Cf. st. XIII.

⁴ Les Apsaras, qui chantent la gloire du roi au ciel. La métaphore à double sens continue dans cette stance | et dans les deux suivantes, mot par mot. La baignade du roi se baigne dans le nectar de la poésie et le nectar, dont la lune est le réceptacle, inspire les poètes.

⁵ Les larmes, ici probablement des larmes d'admiration et de joie, étant comme la figure matérielle de l'amrita? On sait d'ailleurs que la lune régit le *manas* et que sa beauté, comme celle du roi, est faite d'ambrosie. Ou serait-il permis d'entendre *arāshpamārggeṇa* « sans en tirer une larme », sans le blesser (1)?

⁶ Kerava-Vishnu, qui porte sur la poitrine le joyau du kaustubha et qui connaît, lui, le long sommeil, pendant la dissolution de l'univers.

Si celui-ci doit être l'objet à qui l'on compare, quel autre pourrait être l'objet à comparer ?

17. Fortuné [possédant Çrī]¹, naturellement aimable [salé], profond, possesseur de bijoux [excellent réceptacle des bijoux], bien que semblable à l'océan, il ne se remplit pas aux dépens du bien d'autrui [du tribut des autres (c'est-à-dire des rivières)].

18. Sous le règne de ce (prince) il y eut un sage excellent, dont les pieds de lotus étaient dignes de l'hommage des sages, une mine de ces bijoux qui sont les Çāstras, du nom de Somaçiva.

19. Et c'est un disciple du révérend Somaçiva que le maître de la terre a établi comme instructeur dans le domaine² de çri-Indravarmçvara.

20. Celui-ci, après avoir baratté avec le Mandara³ de l'intelligence l'océan (ou des) Çivaçāstra⁴ et en avoir bu lui-même l'amrita qui est la science, l'a fait, par compassion, aussi boire aux autres.

21. Dans le lotus de sa bouche rendu délicieux par le Çabdaçāstra (la grammaire), qui en découle sous forme de miel, l'abeille Sarasvati se plaît à dejeuner.

22. Exact à rendre l'honneur dû aux dieux, aux gurus, aux brāhmanes, aux hommes de rang et aux hôtes, bien qu'il fût un guru pour ceux qui lui étaient supérieurs (par l'âge ou par la dignité), il se comportait comme s'il eût été inférieur.

23. C'est ce maître qui, sur ce mont, en ce Çivapura⁵, a honoré (de nouveau) et d'un culte plus grand ce liṅga du Seigneur, dont le culte était tombé par la suite du temps.

24. Et il a érigé ici, avec tous les honneurs prescrits, ce liṅga sous le nom de

¹ Çrī, avant d'être unie à Vishnu, habitait la mer.

² Le *kshetra* d'un sanctuaire est l'étendue de terrain qui est réputée sanctifiée par la présence du dieu, et dont les limites, dans l'Inde du moins, dépassent souvent de beaucoup celles des terres appartenant directement au sanctuaire.

³ Montagne qui servit aux dieux de

ribot pour baratter la mer et pour en extraire l'amrita.

⁴ Ou « qui est la résidence de Çiva ». Cf. XXXVIII, XII.

⁵ Le rapprochement avec le vers suivant porterait à croire qu'il s'agit de la grammaire de Pāṇini, qui passe pour avoir été révélée par Çiva. Cf. XVI, 23, et LXV, 42.

ri Bhadravyāra, en l'an de l'ère çāka désigné par les montagnes, la lune et les sept².

5. Ces biens¹ (consistant en) champs irrigables, pare et serviteurs, qui ont été donnés à ces deux (divinités)³ associés en un même culte, que ceux qui les protégeront aillent au ciel.

6. Mais qu'ils reçoivent aussi une juste punition dans l'Avici, dans le Rāvāra et dans les autres enfers, tant que la terre sera debout, ceux qui les déroberont ou y porteront atteinte.

B

eri siddhi svasti jaya

- | | |
|---|--|
| 1. namo stu çambhāve vasya
bhāsvānmūrttau sakalata | nishkalasyāpi cintāne
dareçendor iva driçyate |
| 2. vibhāti dhūrjajātjā
taddharamauktikaic candra — | galaṅgaṅgāmyuvindubhīḥ ⁴
koṭicchedaeyutair iva |
| 3. jāyati tripurādihvaṅsi
alidhābhāranagendra | vasyāṅghrinakhabhā babhūḥ
roshavalinyudgamā iva |
| 4. namo stu harave vasya
bhābhūḥ tamābhūr abbava — | padalā padmāṅkaçayināḥ
d bhīnnanilāpjasannibhā ⁵ |
| 5. svayāmbhūḥ patu vo vasya
ābhāti saṃbhavāmbhoja | bhāsvatsvarṇanibhaṃ vapuḥ
kiṅjalkasparçanād iva |
| 6. vande parṇaṃ ⁶ pador vyasyāḥ
asannatarasarppabha — | gulphau linau ⁷ virājataḥ
nūpurātibhayaḥ iva |

¹ 817.

Spécifiés dans l'inscription khmère. L'ancien et le nouveau līnga? ou Devi associée à Civa?

En tête il y a le symbole de *om*. A. B.

Lisez *qabul*. — Il se pourrait même que ce fut la leçon de la pierre, à en juger par la légère inflexion finale visible sur l'estampage du trait inférieur, inflexion que n'a pas le ā du groupe suivant. A. B.

Lisez *bhannhja*. — On remarquera les allitérations.

² Voir ci-dessus, p. . . . — Ce renvoi ne peut que viser une observation que Bergaigne se proposait de faire dans la notice de l'inscription, et dont je n'entrevois pas la nature. Il n'y a absolument rien d'inusité, ni dans l'orthographe, ni dans le choix du mot. A. B.

³ Lisez *linau*. — L'estampage porte distinctement *linau*. A. B.

| | |
|---|---|
| 7. āsic chrījayavarmmeti
bhūpālamauliratnāṃṣu— | bhūpatīnām adhiçvaraḥ
varddhitāṅghrinakhadutyutiḥ ¹ |
| 8. yo bhūt prajodayāyaiva
apañkajamaḥāpadme | rājavañçe tinirmmale
padmodbhava ivoditaḥ |
| 9. rāmā yaṃ vikshya jalpanti
na hi no manaso pāiti | kāman nimishaḷocana ²
subhago yaṃ kṣaṇād iti |
| 10. yasya rūpopameyatvaṃ ³ .
mukhacchāyanurūpo ⁴ hi | na syāt syād api vighnagam
candramā rāhuṇāvṛitaḥ |
| 11. nātibhārā bhujē yasya
yathā jyā ghāṭaki ⁵ natā | dharāmbhlonidhimekhalā
bhūbhūto pi vyanāmayat |
| 12. siṃhamūrdhni ⁶ āsanam yasya
mahendrādreḥ purī ⁷ mūrddhni | rājamūrdhani çāsanam
tathāpi na tu viśmayatḥ |
| 13. saddharmmanīrater vyasya
upasarggāḥ kriyāyoge | padarājyena cakrire
te prāg dhātor mmuner iva |

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

TRADUCTION⁸.

Om! Fortune! Succès! Bonheur! Victoire!

1. Adoration à Çambhu, que la pensée conçoit sans parties, mais dans la manifestation resplendissante duquel apparaît pourtant comme une présence de parties (sous forme) de la nouvelle lune (qu'il porte au front et) [qui a une des ses kalās].

¹ Le lapicide a gravé *vardhitā*². Il a confondu le *dh* et le *c* souscrits, qui ne se distinguent que par une légère inflexion du trait inférieur. A. B.

² Lisez *nimisha locana*. A. B.

³ Lisez *rūpopameyatvaṃ*.

⁴ Lisez *cchāyanurūpo*.

⁵ Lisez *ghāṭakī*. — Le double iambe à la fin d'un pāda impair est peu probable. La leçon du texte, en disant *jyā ghāṭakīnatā* (c'est là la vraie lecture; le *ṭ* du texte et de la note est un lapsus de Bergaigne), pourrait à la rigueur se défendre; mais je crois qu'il vaut mieux corriger et

lire *yathā jyāghāṭakīnatā*. *kinu* est presque une variante permise de *kīna*, tant cette sorte d'incorrection est fréquente. Il se pourrait donc que la graphie eût été choisie à dessein, afin d'obtenir, pour la fin du mot, la ressemblance avec le participe *natā* et une sorte de rime pour l'esprit avec *vyanāmayat*. A. B.

⁶ Le *ṇ* est ici un lapsus tout à fait accidentel. Voir dans le même çloka *mūrddhni*.

⁷ Lisez *purī*. L'*ṛ* est net sur l'estampage A. B.

⁸ Je suis seul responsable de la traduction et des notes qui suivent. A. B.

SAÛTUBHON
ANNÉES
CAMBODGE

2. Il reluit, le chignon de Dhūrjātin, tout étincelant des gouttes de l'eau de la Ganga, qui en déroulent comme autant de perles échappées de leurs cordons qu'auraient tranchés les cornes de la lune.

3. Victoire au destructeur de Tripura, des ongles des pieds duquel se répandent des lueurs qu'on prendrait pour l'éruption des flammes de la colère du roi des serpents lechant (la terre) son fardeau.

4. Adoration à Hari, dont le pied, par son éclat, quand il repose dans le giron de Padmā¹, donne au nombril de la déesse l'apparence d'un lotus bleu entr'ouvert.

5. Que Svayambhū vous protège, dont le corps a l'apparence de l'or éclatant, comme par suite de son contact avec les étamines du lotus où il a pris naissance².

6. Le célèbre Aparṇa, dont les chevilles brillantes se serrent étroitement contre le pied³, par crainte, dirait-on, de leurs anneaux, qui ressemblent à des serpents trop voisins.

7. Il fut un suprême seigneur des maîtres de la terre, du nom de Āri-lāyavāman, le lustre des ongles des pieds duquel était acerné par les rayons des pierres précieuses des tiâres des rois (prosternés devant lui).

8. Pour la prospérité des sujets (pour la production des créatures), dans cette

Āri, dont le nombril est aussi un lotus, mais un lotus padmā, de couleur d'or comme elle, le pied de Viṣṇu, dont la couleur est d'azur, le remplace par un lotus bleu. Il faut se figurer Viṣṇu, comme on le représente souvent (cf. par exemple, Moor, *Hindu Pantheon*, pl. 7), couché. Āri accroupie près de lui, la déesse tenait dans son giron un des pieds de son époux, qu'elle frotte doucement. Il sera remarqué ici, une fois pour toutes, que les auteurs de ce genre de récits, quand ils n'arrivent pas jusqu'au double sens (tout du moins leur possible pour mettre le lecteur sur de fausses pistes. Ainsi pour *paśānācāyānah*, ce n'est

qu'après en avoir suivi plusieurs qui se présentent d'abord, mais qui aboutissent chaque fois à une impossibilité, qu'on se décide à prendre la moins apparente et qui, en fin de compte, se trouve être la vraie. Car il n'y a qu'une solution à ces devinettes, quand le fabricant a été habile et le nôtre n'était pas un maladroit) et qu'il n'a pas voulu expressément qu'elles en eussent plusieurs.

¹ Ou « du lotus primordial ».

La cheville peu proéminente est enroulée en tête des signes de la parlaté beauté, *Mahābhārata*, IV, 253. *Aparṇa* est un des noms de Durgā ou Devī, l'épouse de Śiva.

race parfaitement pure des rois, grand lotus qui n'avait plus de tige¹, il surgit comme une floraison nouvelle [il surgit comme Brahmâ dans le grand lotus qui n'était pas sorti du limon (mais du nombril de Vishṇu)].

9. Dès qu'elles l'ont aperçu, les jeunes femmes disent : Vous pouvez vous fermer, mes yeux ; car cet être charmant ne sortira plus un instant de ma pensée.

10. Rien ne saurait être comparé à sa beauté, eût-elle subi même quelque atteinte² ; car, même enveloppée par Râhu, la lune conserve les traits aimables de son visage.

11. La terre ceinte de l'océan n'est pas trop lourde à son bras, de même qu'il a suffi du (léger) calus qu'y avaient produit les chocs de la corde de l'arc³, pour humilier les rois [les montagnes].

12. Il s'est assis sur le front des lions⁴, il a imposé ses commandements au front des rois, il a établi sa résidence sur le front du (mont) Mahendra⁵, et pourtant il n'y eut en lui nul orgueil.

¹ Au risque de trop presser les mots, je vois ici une allusion à un changement ou à un renouvellement de dynastie.

² La répétition du verbe et le rapprochement avec la seconde moitié de la stance empêchent d'étendre la négation à la deuxième proposition, et de traduire : « rien ne saurait y porter atteinte ». Remarquez le neutre *vighnagam* employé dans le sens abstrait.

³ Avec la correction de Bergaigne, la traduction serait : « de même que sa corde meurtrière tendue (sur l'arc) a humilié... » Elle a contre elle, outre la difficulté métrique, la signification peu idiomatique imposée à *nam*, qui se dit bien de l'arc que l'on courbe, mais non de la corde que l'on tend. Avec la leçon du texte, le mètre est exact ; mais l'emploi de *nam* ne serait guère mieux justifié, et il faudrait créer pour l'arc une désignation nouvelle, *ghātakin*, dérivée très légitimement de *ghā-*

taku = ghātu, flèche, mais inconnue aux lexiques. La traduction serait : « de même que la corde tendue sur l'arc... » En corrigeant ² *kinatā*, on rentre dans l'usage correct de la langue et on retrouve une idée familière aux poètes.

⁴ Sur le trône supporté par des lions ? On s'agirait-il d'un exploit légendaire du roi ? On songe involontairement à des traits analogues dans certains documents hindous, par exemple à ce que des inscriptions des Calukyas ou des Gaṅgavaṅṅis nous disent sur le compte de Pulikeçin ou de Koṅgaivarman.

⁵ Y aurait-il aussi une reminiscence hindoue dans cette mention pour ainsi dire obligatoire de l'occupation du mont Mahendra ? Le fait est que plusieurs dynasties de l'Inde ont de même chacune leur montagne traditionnelle : les Calukyas, le Calukyagiri ; les Kâkatiyas, le Nandagiri ; les Gaṅgavaṅṅis de Kaliṅga, le Mahendragiri

13. Sous le règne de ce prince qui se plaisait à observer les devoirs des gens de bien, il ne se commit aucune négligence dans l'accomplissement des pratiques, pas plus que s'il eût été un muni aux sens retréés². [Grâce à la façon dont ce prince, qui se plaisait à observer l'usage des gens habiles, régna sur les mots, les prépositions étaient jointes à un verbe et se mettaient devant la racine, comme s'il eût été le Muni Paṇini lui-même.

INSCRIPTIONS DIGRAPHIQUES.

(XLIV-LV.)

Le travail de Bergaigne sur ces douze inscriptions était renfermé dans une enveloppe portant la suscription : « Transcription et traduction définitives (1886), avec indication des lignes. » C'était la révision d'un premier travail fait en 1882, avant l'arrivée des estampages, sur les simples calques envoyés d'abord par M. Aymonier, ceux-ci lui ayant permis des lors, grâce à la multiplicité des documents reproduisant les mêmes textes, d'arriver dans la plupart des cas à une lecture certaine. Cette révision donnait : 1° la transcription des n° XLIV (face A et LV (face B), sans notes; 2° la traduction de ces numéros, moins celle des stances 1-xvi pour XLIV, et des stances 1-xvii pour LV. Cette traduction, à laquelle il ne manquait que d'avoir été mise au net, était accompagnée de notes; mais celles-ci étaient sur des feuillets séparés, non réparties au bas de la traduction, et, de ce chef, la tâche du compositeur a été particulièrement laborieuse. La même enveloppe contenait, en outre, des transcriptions plus anciennes de la main de Bergaigne, ainsi qu'une transcription et un premier essai de traduction par M. Sylvain Lévi, de suis seul responsable de la collation des n° XLV-LV.

Ind. Antiq., XIX, 475), sans compter les claus rajputs qui se rattachent au mont Abu.

Littéralement « sous le règne des rois de ce... »

Pour le sens que je crois devoir donner à *apragdhata*, cf. des expressions comme *prāghhata*, *prānukha*, *pratyagrahata*. On fait il entendre *prāghhāta* et, prennent *dhata* dans le sens vague qu'il a chez les bouddhistes, traduire : « un muni

de l'ancien temps, de l'ancienne façon »? En prenant *apasarga* dans le sens de « supplément, addition » (qu'il a seulement dans l'ancien rituel), la première traduction de la stance deviendrait affirmative. Dans la deuxième traduction, placée entre crochets, les mots *apasargah kriyayogē te prāy dhator* sont pris dans le sens qu'ils ont chez Paṇini. Ce sont en effet des citations textuelles des sutras, 1. 4. 58. 59-80.

ainsi que des notices d'introduction, qui manquaient partout et qui, n'émanant pas de Bergaigne, ont été imprimées en petits caractères.

Ces douze inscriptions se réduisent en réalité à deux : la plus courte, qui est reproduite identiquement la même (sauf une seule stance, la xxxvi^e), dans les n^{os} XLIV-LIV, et la plus longue, qui jusqu'ici n'est représentée que par le n^o LV. Chacun de ces numéros donne deux fois le même texte, sans autres variantes que de rares et légères différences orthographiques, une fois, en caractères cambodgiens ordinaires, du beau type de l'époque de Yaçovarman (ce sont les faces que nous désignons par B); la seconde fois, en caractères d'une origine différente (ce sont les faces désignées par A). De plus les stances contenant la généalogie du roi Yaçovarman (II-XVI des n^{os} XLIV-LIV) sont communes à l'inscription plus longue (II-XVII du n^o LV), et elles se retrouvent en outre identiquement les mêmes dans les inscriptions LVI-LX, qui sont en caractères étrangers seulement.

La répétition intégrale et à plusieurs exemplaires de textes identiques est un fait rare dans l'Inde, bien que son histoire épigraphique commence par là avec les célèbres édits de Piyadasi. D'ordinaire les répétitions n'y sont que partielles; elles ne portent que sur des formules et sur des protocoles de chancellerie, ces derniers (les *vanças* ou généalogies), il est vrai, de dimensions parfois considérables. Ces reproductions multipliées se conçoivent fort bien pour les inscriptions d'Açoka : c'étaient des édits ou plus exactement des prédications, et le roi devait tenir à ce que ses paroles fussent portées à ses peuples le plus fidèlement possible. Dans une certaine mesure, cette explication s'applique aussi aux présentes inscriptions : ce sont aussi, en partie du moins, des édits, et c'est avec raison que Bergaigne les a appelées « des affiches de pierre¹ ». Cependant nous voyons par le n^o LV que ce n'était pas là précisément un texte de sa nature invariable, que les mêmes choses pouvaient fort bien être dites en termes différents, et que, au fond, nous avons affaire moins à des pièces de chancellerie qu'à des morceaux de littérature. Mais où l'explication nous fait défaut, c'est pour les inscriptions précédentes, pour celles de Bakou et de Loléy (n^{os} XXXVI et XXXIX-XLII), où nous avons vu les mêmes textes, des compositions purement littéraires, reproduits plusieurs fois sur les portes du même édifice. Ici la répétition paraît bien être une affaire de flatterie et de vanité, c'est-à-dire de mode, et, pour trouver d'autres exemples de cette mode, il nous faut aller au pays qui semble avoir eu avec le Cambodge les rapports les plus fréquents et les plus étroits, qui lui a envoyé son principal alphabet, ses noms de rois terminés en *varman* et son brâhmanisme çivaïque, tout semblable à celui des *âgamas* tel qu'il nous est

¹ *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 64.

connu par les publications des Rev. Th. Foulkes et H. R. Hoisington, *l'Inde du Sud Est*. C'est près de Madras, en effet, aux Sept Pagodes, dans les inscriptions gravées par les anciens rois Pallavas sur les *luths* et sur d'autres temples de cette région à Caluvankuppa et à Kañcipura¹, inscriptions la plupart antérieures aux nôtres, que nous rencontrons le pendant le plus exact de ce qui se voit sur les portes de Bakou et de Loféy. Par une curieuse coïncidence, c'est aussi sur ces mêmes monuments que nous trouvons, bien que dans une proportion beaucoup moindre², des exemples de l'autre fait rare et caractéristique de la présente série, le digraphisme.

Quelle raison donner de cet usage singulier? Burnell, à propos de l'inscription en caractères nâgari de Caluvankuppa, suppose qu'elle a été gravée « pour la commodité des pèlerins venus du Nord ». Cette explication, parfaitement suffisante pour de courtes indications à l'adresse de tout le monde, comme le n° 23 de M. Hultsch, ne l'est déjà que fort peu pour une inscription telle que son n° 22, qui ne s'adressait qu'à des lettres. Elle ne le serait plus du tout pour des documents aussi longs et d'une facture aussi savante que nos inscriptions XLV-LV, reproduits lettre pour lettre en deux alphabets qui, après tout, ne diffèrent guère plus entre eux que le gothique ne diffère du romain. On pouvait les lire dans l'un était aussi capable de les lire dans l'autre. Il

Les anciens travaux sur une partie de ces inscriptions ont été recueillis par le major Carr dans *Descriptive and Historical Paper relating to the Seven Pagodas*.

Madras, 1869. Récemment elles ont été publiées d'une façon plus complète et plus exacte, malheureusement sans fac-similes, par M. E. Hultsch, dans *Archaeological Survey of India, South-Indian Inscriptions, Tamil and Sanskrit*, vol. I (Madras, 1890).

Proportion, toutefois, qui pourrait bien être plus grande que ne l'admet M. Hultsch. La chronologie de ces inscriptions est encore très incertaine, et c'est pour des raisons paléographiques qui, en dernière analyse, reviennent au fait même du digraphisme que M. Hultsch voit dans les textes reproduits en caractères différents, Caluvankuppa et à Kañcipura ses

n° 21, 22, 25 et 26; il ne dit pas ce qu'il pense à cet égard du n° 23, des originaux et des copies faites à une époque postérieure. Il y aurait donc emploi successif de deux alphabets plutôt que digraphisme proprement dit, et c'était aussi l'opinion de Burnell (*South-Indian Palaeography*, 2^e ed., p. 39). L'exemple de nos digraphiques cambodgiennes qui, elles, sont incontestables, peut inspirer quelque doute à l'égard de cette conclusion.

¹ *Elements of South-Indian Palaeography*, 2^e éd., p. 53.

² La persistance du type primitif commun est en effet si marquée, que Doudart de Lagree, qui ne connaissait pourtant ni la langue ni les écritures, en a été immédiatement frappé; du premier coup, il a reconnu que l'inscription LV était digra-

faut donc probablement, ici encore, reconnaître moins la poursuite d'une idée pratique qu'une fantaisie de vanité, une mode fastueuse, et le fait que celle-ci se retrouve à la fois dans l'Inde et au Cambodge montre une fois de plus avec quelle facilité les modes se propageaient jusqu'aux extrémités de l'Orient soumis aux influences hindoues¹.

Mais plus intéressante que le digraphisme de ces inscriptions est pour nous la présence même au Cambodge de ce nouvel alphabet, parce qu'elle semble se rattacher à un ensemble de faits dont les causes sont encore obscures. Tous les alphabets du Cambodge examinés jusqu'ici sont originaires du sud de l'Inde; celui-ci, qui apparaît avec Yaçovarman et qui ne paraît pas lui avoir longtemps survécu, appartient au contraire à la classe des alphabets nāgarī du Nord. Or, à une époque pas très éloignée de celle de nos inscriptions, vers le vi^e ou le vii^e siècle çaka, nous trouvons dans l'Inde propre un alphabet monumental de même origine aussi loin dans le sud que la région des Sept Pagodes². Et il ne s'agit pas là seulement d'une de ces contaminations fréquentes et infiniment variées entre écritures plus ou moins voisines, de modifications agissant de proche en proche sur tel ou tel caractère et qui ne se révèlent parfois qu'à une analyse minutieuse. C'est bien le transport brusque de tout le système graphique d'une région à une autre. Égaré au milieu des alphabets du sud de la péninsule, celui-ci ne paraît pas d'abord y avoir fait grande fortune, du moins comme écriture monumentale. On ne l'a guère rencontré jusqu'ici que tout au nord de la présidence de Madras, dans de courtes inscriptions trouvées à Ganjam³, et sur de menus objets facilement transportables, tels que des sceaux d'argile recueillis sur la côte occidentale. Aussi cette première poussée de l'écriture nāgarī vers le Sud doit-elle très probablement être distinguée de l'extension prise plus tard dans ces régions, à partir du x^e siècle, sous les Rāshtrakūtas

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

plique et donnait deux fois le même texte. Voir *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 172-174.

¹ Cf. les observations faites plus haut par Bergaigne (p. 204), et *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 16.

² 1^o A Çāluvankuppa, n^{os} 22 et 23 de M. Hultzsch; fac-similés partiels du n^o 22 dans le recueil du major Carr, pl. XV, n^o 2, et chez Burnell, *South-Indian Palaeography*, pl. XXII, n^o a; 2^o à Kāñcīpura,

n^{os} 25 et 26 de M. Hultzsch, 1^{re} et 4^e séries. Il n'existe pas, que je sache, de fac-similés des n^{os} 23, 25 et 26, ce qui est particulièrement regrettable pour ce dernier, dont l'alphabet est une variante des précédents.

³ Burnell, *South-Indian Palaeography*, p. 53, et fac-similé de la planche XXII, n^o b. Ces inscriptions de Ganjam sont d'ailleurs d'un type moins ancien; Burnell les croit du x^e siècle.

du Dekhm et les Calukyas de Kalyāna¹, plus tard encore, au xv^e et au xvi^e siècle sous l'influence de la dynastie de Vijayanagara, par les variétés du type également de provenance septentrionale, qu'on désigne sous le nom de nandināgari.

Mais, pour avoir été peu notable à l'origine, le mouvement n'était pas un fait isolé. Déjà Burnell en avait signalé le contre-coup à Java², où avaient été recueillies de courtes inscriptions bouddhiques gravées sur des socles d'images en pierre ou en bronze, sur des bijoux, des plaques d'or, mais aussi quelques-unes plus longues sur des stèles de pierre, toutes écrites en caractères du nord de l'Inde, très différents des anciens caractères javanais qui sont originaires du Sud³. Les plus lisibles de ces documents ne paraissent pas remonter plus haut que le xi^e siècle, Burnell en avait conclu que, vers cette époque, « il avait dû se faire, du nord de l'Inde à Java, une grande émigration de bouddhistes qui avaient apporté avec eux l'alphabet nagari et une forme très développée du bouddhisme septentrional⁴ ». Depuis, la découverte de l'inscription de Kalasan a prouvé que ce bouddhisme et cet alphabet existaient dans l'île trois cents ans auparavant. Cette inscription éditée, successivement et indépendamment, par M. J. Brandes à Batavia⁵ et par M. R. G. Bhandarkar à Bombay⁶, est en effet datée de l'an 700 çaka. C'est à cette série de documents que nos inscriptions cambodgiennes viennent ajouter, pour le commencement du ix^e siècle çaka, un appoint plus considérable à lui seul que tous les autres pris ensemble.

Il semble bien que ces faits se tiennent, qu'ils se relient à un même mouvement qui se serait fait sentir successivement sur la côte de Madras, à Java et au Cambodge, ici porteur d'idées bouddhiques, là au service du brâhmanisme çivaité⁷. Burnell, qui s'est le plus occupé de ces questions, était porté à l'expliquer par des émigrations opérées plus ou moins en masse, à la suite de crises religieuses, ou il faisait intervenir tantôt les invasions musulmanes, tantôt des

Mais principalement dans des actes gravés sur feuilles de cuivre.

¹ *Op. laud.*, p. 53, 54, et fac-similé de la planche XXII, n^o c.

² M. Brandes a donné la liste de ces inscriptions dans le Journal de la Société de Batavia : *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*, Deel XXXI, 1886, p. 143.

³ Voir sa lettre à l'*Academy* du 2 septembre 1876, reproduite dans *l'Indian Antiquary*, V, p. 316.

Een Nāgari-opschrift gevonden tusschen Kalasan en Prambanan. Tijdschrift, etc., Deel XXXI, 1886, p. 250 et suiv.

⁴ *Sanskrit Inscription from Central Java. Journal of the Bombay Branch of the Royal As. Soc.*, vol. XVII, 1889, p. 1 et suiv. Le mémoire a été présenté en 1887.

⁵ De toutes les inscriptions du Cambodge en caractères du Nord, une seule n^o 44 de la Bibl. nat. est bouddhique. Celles des environs de Madras sont, comme les nôtres, çivaites.

persécutions brâhmaniques. Il peut y avoir une part de vérité dans ces hypothèses. Je crois cependant que, pour l'ensemble, il faut y renoncer et se contenter provisoirement, sans vouloir préciser davantage, d'y voir la preuve d'échanges fréquents et de rapports personnels provoqués par des causes diverses, tantôt plus lents, tantôt plus rapprochés et plus rapides, mais beaucoup plus nombreux et plus suivis qu'on ne le supposait naguère, entre toutes les communautés de cet Orient plus ou moins hindouisé¹.

D'où venait en dernier lieu le flot qui apporta cet alphabet au Cambodge? Directement du nord de l'Inde, ou de la côte de Coromandel, ou de Java? C'est là encore une question à laquelle on ne peut répondre que par des probabilités. D'une part, nos inscriptions mentionnent à plusieurs reprises l'arrivée de brâhmanes hindous, et, de l'un d'eux du moins, elles nous disent positivement qu'il était né dans l'Inde du Nord, sur les bords de la Yamunâ². Mais, d'autre part, cet alphabet nâgarî du Cambodge ne ressemble exactement à aucun de ceux qu'on a trouvés jusqu'ici dans l'Hindoustan, ni à celui des Sept Pagodes. Il a au contraire plusieurs traits caractéristiques de commun avec celui de l'inscription de Kalasan³. Il n'en diffère en réalité que par l'abondance de ses fleurons, ce qui s'explique suffisamment par l'intervalle de plus d'un siècle qui l'en sépare et par le style orné qui était depuis longtemps celui de l'épigraphie cambodgienne. C'est à Java aussi, après son pays d'origine, que cet alphabet paraît avoir laissé le plus de spécimens, tandis que ceux de Madras sont rares pour l'époque ancienne. Aussi, à tout prendre et bien que les inscriptions en nâgarî de Java soient toutes bouddhiques, est-il assez probable que ces caractères ne sont arrivés au Cambodge qu'après avoir fait étape dans la grande île. Le roi Yaçovarman semble avoir fait de leur propagation une affaire personnelle. Dans la présente série (XLIV-LV), ils sont associés aux caractères indigènes et qualifiés, comme eux, d'écriture cambodgienne; dans la série suivante (LVI-LXI), ils sont employés seuls; après lui, on ne les retrouve plus.

Il ne me reste plus qu'à décrire aussi brièvement que possible cet alphabet, qui est d'ailleurs parfaitement représenté sur les belles planches de M. Du-jardin.

¹ Comme simple rapprochement, je ferai remarquer qu'à peu près à la même époque, vers le 1^{er} siècle çaka, l'écriture monumentale de Ceylan renonce à son vieux type angulaire, pour imiter les formes plus arrondies qui dominaient alors sur le continent dravidien.

² Celui du n^o XIV, B, 24. Les autres sont ceux de XLIV, 5, et de LXV, 9.

³ Il n'a pas été publié jusqu'ici de fac-similé de cette inscription; mais je dois un excellent estampage à l'obligeance de mon savant confrère de la Société de Batavia, M. J. Brandes.

On a déjà vu qu'il ne reproduisait exactement aucun de ceux qu'on a trouvés jusqu'ici dans l'Inde du Nord. Il est surchargé de fleurons et d'appendices parasites qui, s'accrochant à tous les angles des lettres, les enveloppant comme d'un réseau, compensent et au delà la perte des grandes volutes de l'écriture cambodgienne. Mais, sous ce vêtement probablement exotique, il est facile de reconnaître les traits communs à toute la famille, qu'on peut définir comme un achèvement vers les formes du devanāgarī moderne. Comme aspect général, les lettres ne s'étendent plus autant en largeur; elles ont reçu en quelque sorte une orientation commune et sont devenues verticales¹. Quelques-unes, telles que *t*, *d*, *l*, ont gardé leur ancienne forme, non celle qu'elles avaient prise au Cambodge, mais celle qu'elles avaient dans l'Inde, par exemple dans les inscriptions des premiers Guptas. Toutes les autres ont subi des modifications plus ou moins profondes. Les plus remarquables sous ce rapport, et qui peuvent servir de *critérium* pour toutes ces écritures, sont le *j* et le *y*. Le *j* a été retourné : au lieu de s'ouvrir à droite, il s'ouvre en bas, et l'analyse seule peut retrouver dans le signe nouveau les éléments de l'ancienne lettre, qui n'avaient guère changé depuis le temps d'Asoka et qui ont persisté jusqu'à nos jours dans les alphabets du Sud et dans leurs dérivés². Le même procédé a servi à faire le *ā*. Le *y* au contraire, réduit à la forme plus simple qu'il avait depuis longtemps à l'état souscrit, est venu se masser contre une barre verticale placée à la droite du caractère³, et c'est de cette façon qu'ont été obtenus la plupart des signes non-

¹ Cet allongement des caractères dans le sens de la hauteur s'est particulièrement accusé par la suite dans la branche orientale de la famille, ou il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le type bengali. Dans celui du Dekhan occidental (d'on est sorti plus tard le nandinagari du Sud), au contraire, et probablement sous l'influence de l'alphabet carada du Nord-Ouest, les caractères sont restés ou sont devenus carrés, comme on peut le voir en comparant par exemple l'inscription d'Akalarsha 8^e siècle, *Indian Antiquary*, t. p. 209, ou celle de Tribhuvanamalla *Ibidem*, p. 80, avec n'importe quel autre document de même date provenant de l'Hindoustan proprement dit.

² Le *j*, dans nos inscriptions, surtout à l'état souscrit, mais aussi quelquefois quand il est indépendant, est souvent terminé à gauche par une longue spirale horizontale, dont on voit un exemple, mais de proportion assez modeste, des la première ligne du fac-similé de XLIV, A, dans le mot *jayatam*.

Le *y* de nos inscriptions semble avoir retenu quelque chose de cambodgien : il est beaucoup plus large que dans les autres alphabets de la famille. Le nouveau signe du *y* est d'ailleurs plus ancien que celui du *j*, il apparaît déjà dans les inscriptions des premiers Guptas, tandis que l'autre ne se rencontre que dans celles de leurs successeurs. Quand les deux signes ainsi

veaux. D'ordinaire cette barre n'est que le prolongement du trait de droite de la lettre, ainsi pour *kh*, *c*, *th*, *p*, *m*, *ç*, *s*, etc. Mais elle peut aussi, comme pour le *g* qui, dans notre alphabet, a une forme très particulière, s'ajouter à droite et en dehors de la lettre, qui serait complète sans cela et où elle n'est rattachée que par une simple ligature. C'est par elle que se fait en réalité l'allongement en hauteur des caractères, qu'elle dépasse sensiblement dans le bas, tout autre appendice inférieur ayant disparu. Elle se joint aussi à la consonne souscrite. Elle est le seul élément rectiligne qui se soit conservé; les caractères qui ne l'ont pas, ne sont composés que de lignes courbes, comme le *j*, le *n*, le *ch* et encore le *k*, dont la ligne médiane est remplacée ici par un enroulement assez compliqué. Cette barre d'appui, qui se trouve dans tous ces alphabets et qui en est comme la marque distinctive, n'a pas dans tous la même forme. Dans ceux du nord de l'Inde, elle est restée longtemps sinueuse, se terminant en bas par une pointe en crochet tournée à droite, et cette courbure n'a probablement pas été étrangère au malentendu qui a fait donner pendant longtemps à ces caractères le nom de *kuṭila*. Plus tard elle est devenue droite, s'allongeant davantage, surtout dans les alphabets de la branche orientale, tandis que, dans le *nāgarī* du Dékhan occidental et dans ses dérivés modernes, elle est restée toujours assez courte. Aux Sept Pagodes elle est déjà droite et très apparente. Mais nulle part, si ce n'est dans le bengali moderne, elle n'a acquis l'importance que nous lui voyons dans l'inscription javanaise de Kalasan et dans nos monuments cambodgiens.

Notre alphabet possède le *b*; mais, dans les textes, cette lettre est souvent remplacée par le *v*. Le *th* est distingué du *th*, ainsi que le *t* du *t*; seul le *ḍ* manque complètement. Pour le *ṇ* souscrit, on sait que l'écriture cambodgienne de cette époque emploie un *n* à tête barrée. A première vue, on est tenté de retrouver le même usage dans le nouvel alphabet, où *ṇ* souscrit présente souvent une marque semblable. Seulement, tandis que le caractère cambodgien est employé d'une façon conséquente, celui-ci ne l'est pas et sert indifféremment pour les deux nasales, dentale et cérébrale. Aussi ne tarde-t-on pas à voir que ce n'est là qu'une simple variété du *n*, et on achève de s'en convaincre par l'examen des nos LV-LXI, qui distinguent, eux, les deux lettres à l'état souscrit et représentent *ṇ* dans cette position par le signe du *ṇ* indépendant¹. Le *r* souscrit est marqué par un long paraphe horizontal, qui ne diffère que par sa dimension du

modifiés sont employés ensemble, on a sûrement affaire à un alphabet du nouveau type.

¹ Cette dernière notation est employée exceptionnellement dans XLVIII, 43, et LIV, A, 43, 46.

signe employé dans le devanâgari et dans le bengali modernes. Il s'en rapproche aussi quand il est placé au-dessus de la lettre; il reproduit alors en petit la forme de *Fr* indépendant et, si le groupe est affecté des signes de l'*â* ou d'une diptongue, c'est *Fr* qui en est le porteur.

C'est encore à la notation moderne que nous reporte celle des voyelles associées à des consonnes : l'*â* figure par une barre longue et droite, parallèle et toute pareille à la barre d'appui; l'*r*, dont le paraphe rejeté à gauche pour l'*r* bref, à droite pour l'*r* long a fini, à force de s'allonger vers le bas, par former une barre semblable à la barre d'appui, avant la consonne pour l'un, derrière elle pour l'autre; l'*u*, l'*û* et le *ru* réduits à des dimensions bien modestes en comparaison des mêmes signes dans l'écriture cambodgienne. Pour les diptongues, la marque de l'*o* et le premier élément de l'*o* et de l'*au* sont placés à gauche de la consonne, sous la forme d'un petit crochet qui ne se distingue pas toujours aisément; le dernier élément de l'*o* et de l'*au* sont reportés à droite et marqués par la barre de l'*u*. Seuls le deuxième élément de l'*ai* et celui de l'*au* sont figurés au-dessus de la ligne par un paraphe à peu près horizontal qui se prolonge parfois assez loin. C'est en principe l'ancienne notation, telle qu'elle s'est conservée dans l'écriture bengali, tandis que, dans les alphabets occidentaux de l'Indoustan et du Dèkhan, a dominé de bonne heure la notation actuellement en usage dans le devanâgari. En somme, comme Barnell l'avait déjà reconnu pour celui des Sept Pagodes, notre alphabet appartient à la branche orientale de la famille, branche aujourd'hui représentée par le bengali.

Les fleurons qui forment la tête des caractères cambodgiens, sont ici aplatis en une ligne légèrement ondulée, rappelant déjà la barre supérieure du devanâgari. Le *virâma* est marqué au-dessus de la lettre, comme dans l'inscription de Kafasan et suivant l'usage hindou moderne, mais seulement dans les n^{os} XLV-LIV; dans les n^{os} LV-LXI, il est placé au-dessus, comme dans l'écriture cambodgienne.

De nos inscriptions digraphiques, la plus courte (n^o XLV-LIV) n'est représentée naturellement que par un seul double fac-similé. Bergaigne a choisi pour cela le n^o 218 de la Bibliothèque nationale, le mieux conservé en somme de onze documents identiques. On le trouvera reproduit en ses deux faces dans les planches 29 et 30. De même on a pu se borner à transcrire et à traduire une seule fois ce texte sous le n^o XLV, sauf à relever chaque fois les particularités qu'il peut présenter dans les autres exemplaires.

Toutes ces inscriptions digraphiques sont admirablement gravées. Il est impossible d'imaginer un travail plus élégant et plus soigné. En même temps l'unité de style y est si grande que, si elles ne sont pas sorties du même atelier

(elles sont dispersées sur toute l'étendue de l'empire khmer), elles doivent certainement être l'œuvre des mêmes artistes.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

sim mo 95

XLIV (218).

STÈLE DE PRAH BAT.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 94 | A, 0 ^m 76 |
| B, 0 96 | B, 0 78 |

Prah Bat, plus correctement Vrah Pāda¹ « le Pied Sacré », désigne une sorte d'esplanade au haut d'un petit monticule, à 300 mètres d'un temple ancien élevé au sommet d'un autre monticule. Les deux éminences font partie de la montagne de Choeng Prey. Cette montagne n'est marquée sur aucune des cartes que j'ai à ma disposition, et tout ce que je puis en dire, c'est qu'elle est située dans la province du même nom, une des subdivisions de la grande Terre de Kompong Svai, qui comprend presque tous les pays entre le Grand Lac, son déversoir le Mékong et la frontière siamoise. Choeng Prey est une des plus méridionales de ces subdivisions. Elle occupe à peu près le milieu de l'angle formé par les deux fleuves, à l'ouest de la province de Kompong Siém, qui borde la rive droite du Mékong, et à l'est de la province de Kāng Méas, qui, bien que située sur la rive gauche du déversoir du Grand Lac, n'appartient plus à la Terre de Kompong Svai, mais fait partie des provinces centrales, de celles que M. Aymonier, dans sa *Géographie du Cambodge*, appelle les provinces de Chado Mukh. Toute cette région, qui produit du riz, du tabac, du sucre de palme, des bambous, est plus ou moins inondée à l'époque des grandes crues. Au nord et à l'ouest, le terrain s'élève en rangées de collines; mais toute la plaine est parsemée de monticules rocheux isolés; de sorte que l'orographie de la région ne nous apprend rien touchant le site même approximatif de notre montagne de Choeng Prey.

Les deux inscriptions A et B, qui contiennent identiquement le même texte, sauf la clause finale, laquelle est en sanscrit dans A et en khmer dans B, sont gravées sur les deux faces opposées d'une même stèle plate. A est en caractères

¹ *Prah Bat* est la prononciation actuelle.

étrangers et comprend trente-deux lignes; B est en caractères cambodgiens et contient trente-quatre lignes. Le détail des stances, qui est le même dans tous les numéros suivants, jusqu'au n° LIV inclusivement, est celui-ci :

Trente quatre *çlokas anushlubh*, à savoir, stances I et XVII-XLIX. A en a un de plus, stance I, qui est remplacé dans B par une clause en khmer. — Quatre stances *çakvāri vasantatīlakā*, stances II, IV, VII, VIII. — Dix stances *trishlubh*, dont huit sont en *apayati*, stances III, V, IX, X, XI, XII, XIV, XV; une en *apendravajrā*, stance VI; et une en *indravajrā*, stance XIII. — Une stance *atyashṭi maudākṛātā*, stance XVI. En tout, quarante-neuf stances pour la face B et cinquante stances pour la face A. Les stances sont divisées en leurs *pādas* et suivies chacune du signe de ponctuation ordinaire dans B, de deux barres ou coins assez distants l'un de l'autre dans A.

Les quarante-neuf stances qui sont le texte proprement dit, se partagent en deux parties : 1^o une *praçasti* en l'honneur du roi Yaçovarman (I-XXXV), en style de *kāvya*, fleuri et amphigourique; 2^o un *çāsana* ou ordonnance de donation (XXXVI-XLIX), dont l'allure rappelle singulièrement celle des traités de *smṛiti* versifiés qui ont dépouillé le plus complètement le ton des *sūtras*. La *praçasti*, à son tour, peut se diviser en deux parties : 1^o après une stance d'invocation aux dieux de la Triade, Çiva, Viçṇu et Brahmā, le *vaṇça* ou généalogie du roi Yaçovarman (I-XXVI); 2^o l'éloge de ce roi (XXVII-XXXV).

La généalogie, qui est répétée identiquement la même dans toutes les inscriptions de MLIV à LX, est la plus complète que nous ayons de Yaçovarman et celle qui remonte le plus haut. Malheureusement, elle soulève plus de questions qu'elle n'en résout. Elle part d'un certain *Pushkaraksha*, de la famille des seigneurs *Uçarava* d'*Amudhapura*¹, qui était devenu, sans doute par mariage avec une princesse héritière, roi de *Çambhupura*. Un de ses descendants épousa l'héritière des *adhirājas* de *Vyādhapura*², et leur fils *Rājendravarman* parait avoir réuni ce nouveau domaine à l'héritage paternel de *Çambhupura*. *Rājendravarman* épousa *Nyapatindradevi* et fut père de *Mahapatvarman*, lequel épousa *Rājendradevi* et fut père d'*Indradevi*, la mère de Yaçovarman. Par son père, *Indradevi* appartenait donc aux maisons princières ou royales de *Vyādhapura* et de *Çambhupura* et, par cette dernière, se rattachait à la ligne des seigneurs d'*Amudhapura*. Par sa mère, elle descendait d'un brâhmane venu d'*Uyadeça*, de l'Inde propre, du nom d'*Agastya*. Celui-ci avait épousé une princesse de sang royal,

¹ Mentionné plus haut, n° XLV, A, 5.

² Mentionné plus haut, p. 99. Cf. aussi *Vib. Vyādhapura* du n° LXIII, IV.

³ Cf. plus haut, le *Devākura* du n° XLV, B, 25, et, plus loin, le *Sarvajñamuni* du n° LXV, IV.

Yaçomati, qui lui avait donné *Narendravarman*. La fille de ce dernier, *Narendralakshmi*¹ épousa *Rājapativarman*, et leur fille fut *Rājendradevī*, la mère d'*Indradevī*. Telle est, du côté maternel, la généalogie de *Yaçovarman*. La difficulté est de l'interpréter. Que faut-il chercher derrière tous ces personnages, qui, sauf les princes des maisons probablement vassales d'*Anūditapura*, *Çambhupura*, *Vyādhapura*, sont invariablement présentés, en termes pompeux et vagues, les hommes comme des rois, les femmes comme des reines? Dans quels rapports étaient-ils avec la maison ou avec les branches successives de la maison royale souveraine, notamment avec la dernière de ces branches, celle qui commence avec *Jayavarman II*? Il est possible que, déjà de ce côté, cette généalogie de *Yaçovarman* se soit plus d'une fois, et plus ou moins directement, rencontrée avec elles, cela est même probable. Notre document, toutefois, ne nous renseigne clairement que sur un seul de ces points de contact. Il nous apprend, dès le début, que *Pushkarāksha*, le premier ancêtre nommé, fut « l'oncle maternel de l'oncle maternel » de la mère du grand roi *Jayavarman*, de celui qui établit sa résidence sur le mont *Mahendra*, et dont la lignée mâle s'éteignit avec son fils *Jayavardhana*, appelé, une fois devenu roi, *Jayavarman (III)*. Ainsi, par ce long détour du moins, *Yaçovarman* était allié, du côté de sa mère, à la dernière maison souveraine². Il l'était aussi et, selon toute apparence, plus

¹ Ce nom s'est déjà rencontré et, une fois, comme celui de l'épouse d'un *Rudravarman*. Voir p. 123, 143 et 299, et aussi *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 183.

² Bergaigne, il est vrai, admettait de ce côté une alliance beaucoup plus rapprochée et plus directe; son opinion à cet égard se trouve exposée au long dans le *Journal asiatique* d'août-septembre 1882, p. 179 et suiv. Se fondant sur les stances VIII et IX de la présente généalogie, il identifiait *Jayavarman II* avec le grand-père maternel de *Yaçovarman*, le père d'*Indradevī*, *Mahipativarman*, lequel aurait changé son nom contre celui de *Jayavarman* après l'établissement de la capitale sur le mont *Mahendra*. Je ne sais s'il est resté de cet avis jusqu'à la fin, la généalogie ne se trouvant pas comprise dans sa

traduction; mais il l'était encore quand il rédigea la notice des inscriptions de *Loléy* (n^{os} XXXIX-XLII; voir plus haut, p. 319), et je dois dire ici pourquoi je ne puis pas le suivre sur ce point. L'identification dépend de la valeur qu'on assigne au prénom *tasya*, qui est le second mot de la stance IX. Bergaigne le rapportait au personnage nommé en dernier lieu dans la stance précédente, lequel serait ainsi appelé *Mahipativarman* dans l'une et *Jayavarman* dans l'autre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette interprétation est parfaitement légitime. Mais elle n'est pas nécessaire, ni même bien naturelle. *atha*, qui commence la stance IX, marque une coupure et, comme en tête de la stance V, indique qu'il va être question d'autre chose. L'explication la plus simple est donc de séparer entièrement *tasya* de la

directement, du côté de son père *Indravarman I^r*, le roi que nous avons vu consacrer le temple de Bakou (n° XXXVI)¹. De ce côté, la généalogie ne stances VIII, de le rapporter à l'épithète qui le suit immédiatement, comme un simple démonstratif destiné à rappeler que Jayavarman a déjà été introduit à la stance II et précisément dans les mêmes termes [cf. *sa* employé de la même façon dans la stance VIII, comme rappel de stance IV]. Du prétendu changement de nom, il n'y a du reste pas le moindre indice; c'est à nous de le deviner. Nous sommes aussi obligés, il est vrai, de deviner un peu celui qui est indiqué dans la stance X; mais comme l'auteur nous a facilité la tâche dans ce cas, d'importance pourtant toute secondaire! Et comment supposer que le rédacteur de cette généalogie, qui était certainement un habile homme, et qui venait de se donner tant de peine, à la stance II, pour bien préciser la relation lointaine du premier ancêtre avec Jayavarman, se soit contenté d'indiquer d'une façon aussi énigmatique cette parente directe et bien autrement importante de son héros avec le grand roi? Pourquoi même serait-il allé chercher la première [car ce n'est que pour cela qu'il semble être remonté à Pushkaraksha] quand il avait l'autre sous la main? Il est tout naturel, au contraire, qu'après avoir établi, dans les stances II-VIII, quelle était l'affinité du côté maternel entre Yaçovarman et Jayavarman, l'auteur ait repris la généalogie par un autre bout dans les stances IX-XVI, pour faire voir quelle était cette affinité du côté paternel. Quand Indravarman, à Bakou (n° XXXVI), consacra une image à son grand-père celsu Jayavarman II, il choisit pour cela un surnom, *Paramégaru*, probablement le surnom que ce-

lui-ci portait comme associé aux bienheureux, à Çiva. A son tour, quand Yaçovarman, à Loley (n° XXXIX-ALII), consacra une image à son grand-père maternel, c'est-à-dire, dans l'hypothèse de Bergaigne, à Jayavarman II, il se servit non pas du surnom, mais du nom, et ce nom est Mahapativarman, non Jayavarman. Mais Indradevi aurait eu beau être née avant le changement de nom de son père; eût-elle moins été pour cela la fille du glorieux Jayavarman? Et ici vient une dernière objection. Dans toutes les inscriptions publiées jusqu'ici ou simplement examinées, le roi du Mahendragiri ne porte qu'un nom, celui de Jayavarman, et ce nom est associé d'une façon constante à la mention de l'avenement en 724 çaka. Il faudrait donc, pour rendre probable l'emploi fait ici d'un autre nom, qu'Indradevi fut née avant et même assez longtemps avant cette date. Or son mari Indravarman monta sur le trône en 799 seulement, et son fils Yaçovarman vivait peut-être encore en 874. Aussi, sans même faire entrer en ligne de compte que, dans l'hypothèse de Bergaigne, l'union d'Indradevi et d'Indravarman eût été prohibée par le droit des çâstras (nous ne savons pas jusqu'à quel point ces coutumes avaient force de loi au Cambodge; dans le *Mahāvamsa*, nous voyons qu'elles n'étaient pas observées à Ceylan, et, par d'autres sources, nous savons qu'elles ne l'étaient pas non plus dans une partie du Dekhan), je crois qu'il faut renoncer à identifier Jayavarman II avec Mahapativarman.

¹ Cette fondation est rappelée dans la stance XV, qui nous apprend en outre

monte qu'au troisième degré¹, à *Rudravarman II*, qui était l'oncle maternel de la femme (le nom n'est pas donné) de Jayavarman II ou, comme s'exprime le texte, « le frère dernier-né² de la mère de la mère » de Jayavarman III. Rudravarman épousa une princesse dont il est dit seulement qu'elle était fille de *Nripatindravarman*, et en eut une fille dont le nom manque également. Celle-ci épousa son cousin *Prithivindravarman*, « un roi comparable à Prithu, » fils d'une sœur aînée de Rudravarman et, comme nous l'a appris le n° XXXVI, d'un kshatriya, c'est-à-dire d'un simple noble. Prithivindravarman eut d'elle le roi Indravarman I^{er}, que nous savons d'ailleurs (n° XXXVI) être monté sur le trône en 799 çaka, et qui fut, par Indradevī, le père de Yaçovarman. Pour Rudravarman, Prithivindravarman et Indravarman, notre texte paraît impliquer que le second a réellement régné; mais il ne l'affirme explicitement que d'Indravarman, qui « porta la terre entière », le seul aussi pour lequel nous ayons une date d'avènement. Indépendamment de cette date et de celle de l'avènement de Jayavarman II, les données provenant d'ailleurs et pouvant servir à compléter cette généalogie sont jusqu'ici extrêmement rares et maigres. Les inscriptions khmères de Bakou³ nous fournissent les noms ou du moins les titres des reines *Dharaṇindradevī*, femme de Jayavarman II, et *Prithivindradevī*, femme de Prithivindravarman. D'après l'inscription de Prea Kév, n° XV, B, 4, la reine principale (*agramahishī*) de Jayavarman II s'appelait de son vrai nom *Hyañ Pavitra*. L'inscription de Lovék (n° XVII, A) et celle de Prea Ngouk (n° XVIII, A, 5) donnent à Rudravarman (si ce Rudravarman est bien le même que le nôtre) une reine *Narendralakshmi*, nom que nous avons déjà rencontré parmi les ancêtres maternels de Yaçovarman. C'est là à peu près tout. Pour le reste, pour ce que

qu'Indravarman fit creuser un *Inbratuṭāka*, un « étang d'Indra », le même probablement que celui dans une île duquel son fils Yaçovarman consacra quatre images (st. xxvii).

¹ Pour toute cette partie de la généalogie, il faut constamment comparer les données fournies par les n° XXXVI-XLII, et la discussion à laquelle Bergaigne a soumis ces données plus haut, p. 295.

² Ou « le fils dernier-né », ce qui ferait de Rudravarman le beau-frère de Jayavarman II. Les deux traductions sont également possibles. Plus haut, p. 123, je

m'étais décidé pour la dernière, dans la pensée que Rudravarman avait succédé comme roi suprême à Jayavarman III. Dans ce cas, il était plus naturel qu'il eût succédé à son neveu qu'à son petit-neveu. Mais notre texte n'affirme pas qu'il ait régné, et nous n'en avons pas non plus le témoignage positif d'ailleurs. Je ne vois donc plus de raison de m'écarter du sens qu'avait adopté Bergaigne dans le *Journal asiatique* d'août-septembre 1882, p. 182.

³ Voir plus haut, p. 297.

⁴ Ci-dessus, p. 101.

⁵ Ci-dessus, p. 123 et 143.

nous voudrions surtout savoir, il en est de cette branche de la genealogie comme de la branche maternelle. D'où venaient Jayavarman II, Rudravarman, Nripatindravarman? Quelles étaient leurs autres affinités et leurs relations avec les anciennes maisons souveraines du Cambodge? Y avait-il un rapport entre le Nripatindravarman beau-père de Rudravarman, et cette Nripatindradevi, épouse de Rajendravarman, que nous trouvons dans la parente maternelle? Autant de questions auxquelles on ne pourrait répondre, pour le moment du moins, que par des suppositions gratuites. Aussi le tableau ci-contre n'a-t-il nullement la prétention d'être un arbre genealogique, qu'il est impossible de dresser quant à présent. Il n'a d'autre objet que de présenter sous une forme plus claire les résultats de l'analyse forcément confuse qui précède, les rapports formellement attestés d'alliance et de filiation, et il ne vaut que pour ces rapports-là. Les membres dont le nom manque sont figures, les hommes par X, les femmes par Y¹. Les additions ajoutées entre parenthèses sont empruntées à d'autres sources que la présente genealogie.

On remarquera l'importance attachée, dans cette genealogie, à la ligne féminine. J'ai insisté sur d'autres faits de ce genre plus haut, p. 124-126, et dans une note additionnelle, p. 179-180, j'ai donné quelques références sur la question. Malheureusement, dans cette note, à propos des traces d'un matriarcat primitif chez les peuples de race malaise, j'ai omis de mentionner les travaux du savant qui a le plus tôt pour mettre ces traces en pleine lumière, M. G. A. Wilken, professeur à l'Université de Leyde. Je profite de l'occasion pour réparer cet oubli en signalant les principaux des nombreux mémoires dans lesquels M. Wilken a élucidé cette question avant et depuis 1885: *Oorsprong der primitieve vormen van het huwelyk*

en den oorsprong van het gezin Indische Gids, 1880, II; 1881, II. — *Over de verwantschap en het huwelyks- en erfrecht bij de volken van het Maleische ras* *Ibid.*, 1883, I. — *Oostersehe en westersehe Rechtsbegrippen* (*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Inde*, 1888). — *De verbreiding van het Matrariaat op Sumatra* (*la Haye*, 1888). — *Plechtigheden en gebruiken bij verlovingen en huwelyken bij de volken van den Indischen Archipel* (*ibid.*, 1889). — *Over het huwelyks- en erfrecht bij de volken van Suid-Sumatra* (*Bijdragen*, etc., 1891). Au dernier moment, après la correction des épreuves, j'ai le regret d'avoir à ajouter que M. Wilken est mort prématurément le 27 août 1891.

L'éloge du roi Yaçovarman (stances XVII-XXXV, qui suit la généalogie est un morceau de bravoure aussi banal pour le fond que prétentieux dans la forme. Ce qu'il nous apprend se réduit à peu de chose : l'érection, par Yaçovarman, de quatre images de Çiva et de Devî pour le salut de ses parents et grands parents, dans une île de l'*Indratatâka*, qu'avait fait creuser son père (stance XV), sans doute l'étang sacré du temple de Loléy (qui était un Indravarneyvara en l'honneur d'Indravarman), où nous avons vu déjà (n° XXXIX-XLII) des consecrations semblables et où nous retrouverons celle-ci (n° LV); l'excavation de l'étang de Yaçodhara¹ et l'établissement au même lieu d'un *âçrama* ou couvent de Yaçodhara, en 811 çaka, c'est-à-dire l'année même de son avènement. Cette date, qui se trouve à la stance XXXVI, est la seule que contiennent nos inscriptions XLIV-LIV.

Le çâsana (stances XXXVI-LIX) est plus curieux par les détails qu'il donne sur le régime et la police des temples çivaïtes, détails qui rappellent, bien que de loin, le formalisme minutieux observé dans les sanctuaires des Çaïvas de l'Inde du Sud. Cette ordonnance est identique dans les n° XLIV-LIV, sauf la première stance XXXVI, qui, dans chaque inscription, précise la divinité à laquelle la donation est faite. Dans la présente inscription, cette divinité est « le Gañeça du Candanagiri ». Gañeça qui, pour les çivaïtes, est à la fois un fils et une forme de Çiva et qui est un avec son père, était donc le dieu de la montagne de Choeng Prey, et c'est à lui peut-être qu'était consacré le temple dont on voit les restes sur le monticule voisin du Vrah Pâda. De même on est tenté de voir dans Candanagiri l'ancien nom de la montagne. Mais on verra plus loin que, dans le n° XLVII, trouve beaucoup plus au nord, au pied des monts Dangrèk, la donation s'adresse au même Gañeça du Candanagiri. La valeur strictement locale de ce dernier vocable reste donc pour le moins douteuse².

Je ne pense pas que la stance XXII oblige de tenir l'inscription pour posthume.

Cet étang si souvent mentionné, et qui a été une des grandes œuvres du règne, occupait, comme on le verra par les n° LVI-LX, le vaste rectangle délimité encore aujourd'hui par le Thnal ou chaussée de Baray, à l'est d'Angkor. Dans le voisinage se trouvait une ville de *Yaçodharapurî*, qui, cinquante ans plus tard, était déserte. Elle fut, ainsi que l'étang, restaurée dans la seconde moitié du IX^e siècle çaka. Voir *Journal asiatique*,

août-septembre 1883, p. 162. *Yaçodharapurî* s'est déjà rencontré plus haut, n° XV, A, 12.

² Il n'est pas impossible que le nom ait été donné à deux localités différentes du Cambodge; mais alors ce doit avoir été un souvenir du Candanagiri de l'Inde, du mont Malaya. Je ne me rappelle pas que Gañeça soit mis particulièrement en rapport avec cette montagne; mais sa mère Durga est *Malayavâsini*.

C'est là d'ailleurs une question sur laquelle nous aurons à revenir à propos de quelques-unes des inscriptions suivantes.

La langue dans laquelle est rédigée ce *fatras* est singulièrement correcte. Les négligences d'orthographe se réduisent aux confusions ordinaires entre les cérébrales et les dentales, entre le *b* et le *v*. Comme elles sont chaque fois signalées en note, il est inutile de les énumérer ici. Le doublement de la consonne après *r* est habituel dans les deux alphabets, mais non constant. Ne sont pas doublées : les sifflantes, les aspirées, excepté *dh*, et les consonnes déjà elles-mêmes composées (l'exception n'est pas constante) ou munies d'un *ri* ou d'un *u* souscrits. Dans ces derniers cas l'emploi de la lettre simple peut s'expliquer, surtout dans l'écriture cambodgienne, par une convenance graphique : on aura voulu éviter des groupes d'une hauteur trop grande, bien que cette écriture n'y répugne pas ailleurs. Mais il y a des cas sporadiques où la consonne est restée simple sans motif assignable. La conservation du n° XLIV est parfaite. C'est à peine si quelques caractères, çà et là un *anusvāra* ou autre signe additionnel, ont été endommagés et, dans ce cas, la comparaison des différents textes laisse rarement subsister un doute sur la vraie leçon. Pour certaines lettres seulement, telles que le *b* et le *v*, le *th* et le *ṭh*, on peut parfois hésiter, parce que leur forme même les rend difficiles à distinguer et que les différents exemplaires du texte, quelque grande que soit leur similitude, présentent pourtant quelques légères variantes orthographiques. La transcription reproduit le texte A, en caractères étrangers; les différences du texte B, en caractères cambodgiens, sont relevées en note. Les chiffres placés entre parenthèses dans l'intérieur des stances donnent la suite des lignes; les chiffres romains, celle du texte A; les chiffres arabes, celle du texte B.

Bergaigne n'avait pas fait de notes à sa transcription¹. Celles que j'y ai jointes, ainsi que celles que j'ai cru devoir ajouter à la traduction, sont, comme à l'ordinaire, marquées de mes initiales.

1. ² (1, 1) utpattisthitisañhāra-
namantu manmathārāti-

karaṇāñ jagatām patin
murāricaturānānān |

¹ Comme ces notes n'auraient guère porté que sur des détails d'orthographe, il est probable que Bergaigne s'était proposé de les réunir en un tableau d'ensemble dans la notice d'introduction. A cause du grand nombre des textes, j'ai jugé préfé-

rable de signaler chaque cas à sa place, à mesure qu'il se présentait.

² A et B, dans tous les textes de XLIV LIV où le commencement est resté lisible, ont en tête le symbole *om* suivi du signe de ponctuation ordinaire. A. B.

2. asid aninditapureçvaravañçañjāta-
ç çripushka II rā 2 | kṣha itī çambhupurāptarāyaḥ
rajño mahendragirimūrdhahakṛitāspadasya
mātulḥ sthīras samiti mātulamātulo yaḥ
3. tadvañcajo vyadhapurādhirāja-
santāna III saṃpāditamātri (3) vañcaḥ
rājendravarmmeti guṇaikaarāci-
r avāpa yaç çambhupure pi rāyaṃ
4. tasyākalañkatuhināñçevieudhahakirtteḥ
putro babbūva nṛipatīr nṛipatndradevyām
IV yo dṛiptaçaçatrubhujage⁴ ndrabhujaiñçaçatru-
r yudhāgranīr¹ yudhī mahīpativarmananāmā
5. atha dvijo gasya itī pratito
yo vedavedāngavid aryadeço
labdhodayo yā ma V hīhūddhavañçā
ḍ yaçomatitī prathitā yacoblīḥ
6. sutas tayor yyo yudhī durmmadaç çri-
narendravarmmeti narendravaryyaḥ
mahīpates tasya suteva lakṣmī-
r narendralakṣmīr itī yā babbū VI ya
7. G tasyām aridviradarājamṛigādhipena
janyeshu rājapativarmananarādhipena
rājendradevy amaragarbhanibhodapādi
va dīnmukhavalivikīrṇnavieudhahakirttīḥ²
8. tasyām aji VII janad auka⁷ narendrasūha-
vañçodayāya sa mahīpativarmanadevaḥ
devīm anuttamavapuççriyam indradevīm
dugdhahidhiantayaçasan tapatim ivārkkah
9. athābhavat tasya mahē⁸ ndracaīla-
kṛitasthite VIII | ç çrijayavarmananamaḥ
narendravṛiṇdarakavanditāñçhre-³
s sūryvadyutīs sūnur anūnaviryyaḥ

¹ Pour *ugrañir*, partout. A. B. — ² B a partout *ekīrṇṇa*. A. B. — ³ Pour *vṛindā-
caku* partout A. B.

10. mahīpatiḥ ḥṛījayavarddhano yo
garbheçvaraç ḥṛījayavarddhanākhyah
(9)rājyasthitaç ḥṛījayavarmmanāmā
(IX)mahāmahīpālaçirodhṛitāṅgrīh ||
11. tasyādhīrājo janaujananyā
jaghanyajo jayyaparākramo yaḥ
rudraikacitto raparaurakarmnā
çṛī(10)rudravarmneti viçuddhadharmnā ||
12. tadbhāgīne(X)yo guṇaratnasindhu-
r vvasundharādohavidagdhavuddhīh¹
pṛīthūpamo yaḥ pṛīthivīndravandyah
pṛīthvipatiḥ ḥṛīpṛīthivīndravarmnā ||
13. rājanyavañçāmvaracandralekhā²
çṛīrudravarmnā(11)vanipālakanyā
(XI) rājñī satī ḥṛīṇṇipatīndravarmna-
putryās sūtā yā surasundarīva ||
14. tayoh kunāro rikarīndrasīñho
ṇṣīñhavandyo narasīñhadṛīptaḥ
gām dīñmukhapreñkhada(12)khandakīrti-³
r yyaç çṛīndrava(XII)rmnā sakalām babhāra ||
15. çilāmaye veçmani lūgam aiçam
çṛīndreçvarābhikhyam atishṭhipad yaḥ
içasya devyāç ca samam shad⁴ arcçā-
ç cakḥāna ca çṛīndrataṭākam agryam ||
16. (13¹tenaita(XIII)syām avanipatinā çṛīndradevyām mahīshyām
niççeshāçāvitatayaçaṣā tejasām ekarāçīh
bhūbhṛīputryām iva purabhidotpādītaḥ⁵ kārṭtikeya-
ç çaktūm bibhrad ripukulabbi(14)dam çṛīyaço(XIV)varmmadevaḥ ||
17. uttūṅgāny uttamāṅgāni
atyuttūṅgatvam icchanto
vṛīdhāny anyatra bhūbhṛītaḥ
kurvvan yaceçarāṅmuvujaiḥ ||

¹ Pour *budhīh*, partout. A. B.

⁴ Pour *shad* partout. A. B.

² *āmvara* pour *āmbara*, partout. A. B.

⁵ La deuxième césure de ce pāda est mauvaise. A. B.

³ *akhanda* pour *akhayā*, partout, excepté dans I, V. B. A. B.

1880-1885
1886-1890
1891-1895

18. guruś sūrivarais sarvavai—
mahendro dharanīmāthai—
19. daityendravakshonīrbheda—
cikshītae cīghrahasto yo
20. dagdhāṅgasyapy anaṅgasya
tad dagdhām¹ iva rudre (XVI) na
21. yasya bhramatī sarvatra
pratapa 17) cōshabhaya—
22. yasyādharanalodhata—²
(XVII) nilotpaladalacyama—
23. yasya tejonayavapu—
kshamotsābhagunācīlāghā—
24. yena varddhitadharmameṇa
mādhaveneva vidhivasthā
25. khadgāskhalitāpātena³
susthīta 1 yena nanyo dvi
26. yaṁ vikshya vismayo dhātu—
ātmanah 20) pratisrīṣṭo me
27. dvabhyam avāryaviryabhyā—
loko yañ jāyina yena
28. bhūrī XX ratna suva 21) rṇnādi—
koṭīhomādiyajñānā—
29. vasudhāikapure yasya
nodvogo yogīnaṁ cāntau
30. yena tulyaṅ bhaved vaktra—
mukhopamanatañ candro

r vvarastrībhir mūta 15) nobhavaḥ
r'ya eko (XV) py evam īritah

vidyām iva gadābhṛitā
yudhoddhṛiptadvisha 16) ddbataṁ

sthītaṁ saundaryyajaṁ yaçah
yo nu kāntatamaḥ kṛītal

yaçac candrāñcūnimmalam
d dugdhābdhīr iva dīnmukhe

dhūmadhūpītam anubaram³
n nūnam adyāpi dṛicyate

18) styāgadīgyavanaçṛīyah
yaçodharmmadhyalañkṛītāh

(XVIII) dadhatā vasudhoddhṛītim
kvāpy adharmmah (19) pradhāvati

punar mniçraṅgakhandanā⁵
d⁶ dvir ucchinno patad vudbi

(XIX) r itivāyaṁ prajāpatīh
kim abhūt paramēyarah

n nāthavad viṣṭāpadvayam
mahendreṇa trivishṭapah

dakshīñāṁ sudakshīñah
m āhartā yo mahīpatīh

vāhuprakārapalīte

(22) keva (XXI) laṁ dhanvinam api

m ekasyāpi purā yadi
naniyeta vipaçcītā

¹ A et B, dans tous les textes, ont
dagdhām. A. B.

² A et B, dans tous les textes, ont
sudhīta. A. B.

³ B a *anubaram*. A. B.

⁴ Pour *khudga*, partout. A. B.

⁵ Pour *khudgāvat*, partout. A. B.

⁶ Pour *deid*, partout. A. B.

⁷ B a partout *svamīgād*. A. B.

31. samare yaṃ samudvikṣhya
(23)dussahaṃ (XXII)mastakām-
[bhōjai] durmmadārāṭimandalam¹
ravir ity abhyapṛjāyat ||
32. catasraç çivayor² arccā
dvīpe çrīndrataṭākasya yaç çrutir iva pāvanīḥ
pitṛībhūtyai samaṇ vyadhāt³ ||
33. ðirghavyāpitoruka(24)thīnaṃ⁴
(XXIII)loham ekāsipātena svabhujaspardḥbayeva yaḥ
trikhaṇḍam⁵ samakhaṇḍayat⁶ ||
34. yas savyadakṣhiṇakṣhipta-
eko gograhaṇe (25) vīro çaro harisuhrīd yudhi
jahāra vijayaçriyam ||
35. yaçaçcandraḍam akshobhaṇ
yaçodharataṭākākhyam kamvu(XXIV)jeçānvayāṃvare⁷
yaç cakāra paṇonidhim ||
36. yaçodharāçrame datte
candanādrigaṇeçāya çrī(26)matindvekanūrttibhīḥ
çāsanam sa vyadhāt idam ||
37. ratnakāñcana(XXV)rūpyādi⁸
naranāryyo dharārāmā gavāçvamahishadvīpāḥ
yāni cānyāni kāni cit ||
38. (27) tāni sarvvāṇi dattāni
svāçrame swīṇm abāryyāṇi çrīyaçovaramabhōbhujā
rājñāpi kim utetaraḥ ||
39. (XXVI) rājakotyantare rāja-
viçeyar atra nirddo(28)sha- dvijātīnṛipasūnavāḥ
n tu evābharaṇāṇvitāḥ ||
40. tadanyaṃ tu sasāmānya-
nandyāvarttaṃ vinā pushpa- jano noddhataveshāṇāḥ
n na mālādivibhūshitāḥ
41. (XXVII) karṇnakūshūṇ⁹ vinā
[tanvīṇ] na haimaṇ bhū(29)shaṇaṇ bhajet
na khādet kramukan tathā ||

¹ Pour **maṇḍalam*, partout. A. B.² Par exception, l'o est ici, dans A, marqué comme dans l'écriture cambodgienne, le trait de droite placé verticalement au-dessus de la consonne. A. B.³ Dans B, le virāma de *vyadhāt* est gravé au-dessous du t, faute d'espace. A. B.⁴ Pour *kathīnaṃ*, partout. A. B.⁵ Pour *trikhaṇḍam*, partout. A. B.⁶ Pour **khaṇḍayat*, partout. A. B. -⁷ Pour **āmbare*, partout. A. B.⁸ A et B, dans tous les textes, ont *rupyādi*. A partir surtout de la fin du ix^e siècle çaka, l'orthographe par *u* bref devient à peu près constante dans les mots *rūpa* et *rūpya*. A. B.⁹ B a partout *karṇṇa*. A. B.

43. kalahan na ca kurvīta
 duççīla yatayas sarvve
 43. [30] vrāhmaṇā¹ vai XXXIII² sh-
 navāç çaiivā²
 çayīran sarvva evaite
 44. antarevaiva rajanaṃ
 para nā 31 cchādītaç chatrai-
 45. açra XXXI³ me yah kulapati-
 tenāmapanakraṃukai-
 46. atithina 32 n dvijadinam
 valādhipanam³ çaiivanam
 47. creshthanam² manujānāñ ca
 yathākramam vidhā 33 tayanam
 48. kalpitam ye vilumpeyu-
 te ya XXXI ntu narakam yava-
 49. anukuryyur idam 34 iye tu
 varddhayeyuç ca punyasya⁶
 sāmānyo na viçed api
 na çayīran kadā ca na
 janāç çīshṭāç ca çīlinah
 japa dhyanasamanvitah
 purastād āgatau valih
 r yyanād avatared api
 r nniyuktas tāpasottamah
 r āçārāh praçayādibhih
 bhūpalasutamantriṇām
 vaishnavanāñ⁴ tapasvi XXXI⁵ nam
 sāmānyānām prayatnatah
 sarvādā paripūjanam
 r llaughayeyuç ca çāsanam
 t sthītau candradīvākaram
 çāsanam parikalpitam
 phalārddham prāpnvantu te

Conclusion du texte A⁷.

50. XXXII amvujendrapratapena
 amvujaksheṇa tenedaṃ
 kamvujendrena nirmmitam
 kamvujāksharam ākhyayā

Conclusion du texte B.

neh çloka neh gi man srasir nu kamvujākshara

¹ Pour *brahmana*, partout. A. B.
 B a partout *vaishnavāc*. A. B.
 Pour *balā*, partout. A. B.

² B a partout *vashnavānan*. A. B.
³ Bergaigne avait d'abord bien lu *çre-*
shthanam, qui est sûrement la leçon de
 A et de B, comme il est facile de s'en
 assurer en comparant le *th* souscrit au *th*

souscrit de *sthītan* au çloka suivant. A. B.

⁴ Pour *punyasya*, partout. A. B.

⁷ Ce çloka est lui-même écrit en caractères cambodgiens, bien que tout le texte soit en caractères étrangers. Entre le texte proprement dit et la conclusion, A et B placent un fleuron entre deux signes de ponctuation. A. B.

TRADUCTION.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

Om !

1. ¹ Qu'on se prosterne devant ces seigneurs des êtres, (qui sont) la cause de la naissance, de la durée et de la réabsorption (des mondes), l'ennemi de l'Amour, l'adversaire de Mura et le (dieu) aux quatre visages.

2. Il y eut un descendant des seigneurs d'Aninditapura appelé Çrī-Pushka-rāksha, qui avait obtenu la royauté à Çambhupura et qui, ferme dans le combat, fut l'oncle maternel de l'oncle maternel de la mère du roi qui établit sa résidence au faite du mont Mahendra.

3. De la race de ce (prince) et ayant pour ancêtres, du côté de sa mère, la lignée des grands rois de Vyādhapura, naquit Rājendrarman, trésor unique des mérites, lequel fut aussi roi dans Çambhupura.

4. Celui-ci, d'une gloire [d'un éclat]² pure comme une Lune qui serait sans tache, eut de Nripatīndradevī un fils, le roi Mahīpativarman, le premier des guerriers dans le combat, (pareil à Garuḍa) l'ennemi des serpents pour ces rois des serpents, ses orgueilleux ennemis.

5. D'autre part, un brâhmane du nom d'Agastya, un connaisseur des Vedas et des Vedāngas, qui était originaire de l'Āryadeça, et sa royale épouse d'illustre famille, la glorieuse Yaçomati,

6. avaient eu un fils impétueux dans le combat, Çrī-Narendrarman, le meilleur d'entre les rois. De ce maître de la terre, comme si Lakshmi (la Fortune) était devenue sa fille, naquit Narendralakshmi.

7. De celle-ci et du roi Rājapativarman, lion dans les combats pour ces rois des éléphants qui étaient ses ennemis, naquit Rājendradevī, semblable à une fille des immortels, dont la gloire sans tache se répandit à toutes les extrémités des points cardinaux.

8. C'est dans le sein de cette dernière et pour donner naissance à plusieurs races de lions d'entre les rois, que le roi Mahīpativarman engendra la reine

¹ Bergaigne n'a pas laissé de traduction des stances I-XVI. Pour cette 1^{re} stance, cf. LXV, 1 et 55. A. B.

² Les crochets sont employés pour marquer les doubles sens. A. B.

Indradevi d'une beauté sans pareille, dont la gloire était pure comme la mer de lait, de même que le Soleil (engendra) Tapati.

9. Or, du roi qui établit sa demeure sur le mont Mahendra, Çri-Jayavarman, dont les pieds étaient honorés par les plus puissants des rois, était né un fils brillant comme le soleil et doué de toutes les vertus héroïques,

10. le maître de la terre souverain de naissance, l'accroisseur de la fortune et de la victoire (de son père), qui (pour cette raison) reçut le nom de Çri-Jayavardhana, puis, monté sur le trône, prit celui de Çri-Jayavarman, et dont les pieds reposaient sur la tête des grands rois.

11. Le frère puîné de la mère de la mère de ce roi suprême, (prince d'un héroïsme invincible, ne pensant qu'à Rudra et, dans le combat, aux œuvres de Rudra) accomplissant dans le combat des exploits terribles¹, fut Çri-Rudravarman, aux pratiques très pures.

12. Son neveu (fils d'une sœur), mer unique ayant pour perles les vertus, habile à traire la terre comme une vache, semblable (en ceci) à Prithu et digne des respects des rois de la terre, fut le maître de la terre Çri-Prithivindravarman.

13. Semblable à la lune naissante, dans le ciel de cette race de kshatriyas, (vint se placer) la fille du protecteur de la terre Çri-Rudravarman, la vertueuse reine née, semblable à une fille des dieux, de la fille de Çri-Nripatindravarman.

14. D'eux naquit un prince, lion pour ces rois des éléphants ses ennemis, digne des hommages de ceux qui sont des lions parmi les hommes, fier comme l'homme-lion (Vishnu), dont la gloire intacte vibre dans les bouches des points cardinaux, Çri-Indravarman, qui porta (le poids de) la terre entière.

15. Ce fut lui qui érigea dans une maison de pierre un linga d'Iça sous le vocable de Çri-Indreçvara, de plus six images à la fois d'Iça et de Devi, et qui creusa le magnifique étang Çri-Indrataçaka².

Remarquer les assonances dans cette stance et dans la suivante, A. B.

Les six images de Çiva et de Devi paraissent bien être la fondation de Bakon relatée au n° XXXVI. Le rapprochement de notre passage avec la stance XXXII et avec les stances CIX, XII, lu n. IA fait supposer

que l'Indrataçaka se trouvait à Loley, ou Indravarman a pu faire travailler avant son fils. Il est plus difficile de dire ce qu'était le sanctuaire d'Indreçvara. Se trouvait-il aussi dans les dépendances de Loley? Dans les inscriptions khmères des portes de Loley (voir plus haut, p. 370), il est

16. C'est de ce maître de la terre, dont la gloire est répandue en tous lieux, et de la reine principale Çrī-Indradēvī, que naquit, comme Kārtikeya de la fille du Mont et du Destructeur des forteresses (Durgā et Çiva), ce faisceau unique de splendeurs, dont la lance (ou la puissance) était mortelle à ses ennemis, le roi Çrī-Yaçovarman.

17. ¹ Les rois [les montagnes²] qui avaient la tête [la cime] haute, désirant, d'une autre façon, l'avoir plus haute encore, l'ont exhaussée en ajoutant par-dessus le lotus de ses pieds.

18. A lui seul, il méritait trois noms : tous les sages l'appelaient leur guru ; pour les plus belles femmes, il était l'Amour même, et pour les rois, Mahendra (le Grand Indra).

19. Il avait la main prompte pour tuer dans le combat ses orgueilleux ennemis, comme s'il eût appris de Gadābhṛit (Kṛiṣṇa-Viṣṇu) l'art de déchirer la poitrine du roi des Daityas (Hiraṇyakaçipu).

20. Quand le corps de celui qui est sans corps (l'Amour) eut été brûlé, la gloire de sa beauté lui survécut : maintenant il semble que la gloire de l'Amour a été à son tour brûlée par Rudra, depuis que³ ce prince a été créé le plus beau des êtres.

21. Sa gloire, pure comme les rayons de la lune, embrasse, ainsi qu'une mer de lait, les extrémités du monde où elle s'est enfuie, comme si elle craignait d'être desséchée par le feu de sa majesté.

parlé d'un Çrī-Indrapura. D'autre part, l'inscription XXXVIII mentionne, mais loin de là dans le sud, deux Indragṛāmas fondés par Indravarmān. A. B.

¹ Ici commencent la traduction et les notes de Bergaigne. A. B.

² Jeu de mots. Peut-être y a-t-il là une allusion aux empreintes de pieds divins sur les montagnes. Cf. plus haut le n° V.

³ *anu* gouvernant *tad*. — Cette note tombe avec la fausse lecture *dagdham*; *tad* est régi par l'infinitif *dagdham*, et *anu*, ou plutôt *nu*, est simple adverbe. Le sens reste à peu près le même : « sans doute

c'est pour que celle-ci aussi soit en quelque sorte brûlée par Rudra que ce prince a été créé le plus beau des êtres », ou « c'est comme pour brûler aussi celle-ci que Rudra a fait ensuite ce prince le plus beau des êtres ». Ce dernier sens serait plus logique et plus grammatical, mais il aurait le tort de faire usurper par Rudra une fonction qui, dans la poésie hindoue, est toujours dévolue à Brahmā. L'inconvénient serait toutefois moindre dans l'original, qui a l'avantage d'être moins explicite que nous ne sommes obligés de l'être en français. A. B.

22. Aujourd'hui encore, voilée par les hautes fumées des feux de ses sacrifices, le ciel est sombre comme un pétale de lotus bleu.

23. Il avait quatre points cardinaux dont les déesses¹ étaient sa splendeur, sa politique, sa beauté et sa libéralité, et leurs grâces avaient pour ornement son indulgence, son énergie, ses vertus, sa modestie, sa gloire, ses mérites et sa sagesse.

24. Vaincue par ce roi qui faisait croître la Justice, et qui sauvait la terre comme Madhava (Vishnu²), l'Injustice s'est enfuie on ne sait où.

25. Son glaive ne manquait pas un coup, et s'il s'y reprenait à deux fois pour rendre les différents membres, l'ennemi qui tombait ainsi dans le combat après avoir été frappé deux fois était toujours un ennemi encore intact (un ennemi solide³).

26. En le voyant, le Créateur s'est étonné, et semblait se dire à lui-même : Pourquoi donc me suis-je créé à moi-même un rival dans ce roi qui est un autre Prajapati (seigneur des créatures⁴), et pourquoi en ai-je fait en outre un Paramecyara (roi suprême ou Çiva)?

yauvana dans le sens de «troupe de jeunes filles», ici «de jeunes déesses». — En laissant à *dyayauvana* le sens admis par Bergaigne, je ne puis que traduire : «Sa splendeur, . . . sa libéralité, sa grace, qui était celle des jeunes déesses des régions célestes, avaient pour ornement, . . . Mais je me demande si *dy* n'est pas plutôt ici nom verbal : «Chez lui, les grâces de la jeunesse (marquées d'ordinaire) par l'aideur, la légèreté, la beauté, la libéralité, avaient pour ornement, . . . A. B.

Apparemment dans son incarnation en sanglier c'est ce que suggère le mot *abhihit* «action de tirer hors» (la terre hors de la mer).

«Intact» avant les deux coups consécutifs. Le roi ne s'attaquait pas à un ennemi déjà blessé par d'autres. Mais le mot *atita* peut signifier en outre «so-

lides»; c'étaient seulement les ennemis *solides* qui tombaient ainsi sous ses coups : voilà le seul trait d'esprit (!) que j'aie su reconnaître dans cette stance. — Il y a dans cette stance, non pas de l'équivoque, mais seulement un peu d'amphigouri. En simplifiant légèrement les termes, elle dit littéralement ceci : «de sa main, jamais ennemi frappé deux fois ne tomba d'un second coup, à moins qu'il ne fût resté debout après le premier». C'est-à-dire que le roi observait le précepte de la *smṛiti* qui défend de frapper un ennemi à terre. A. B.

L'un des noms du Créateur. L'idée de «rival» paraît être exprimée par le préfixe *prati* dans *pratisṛishṭa*. Le mot *paramecyara* implique en outre l'idée de Çiva : le Créateur, Brahma, se trouve avoir créé ainsi un être semblable non seulement à lui-même, mais encore à Çiva, et par consé-

27. Les deux mondes avaient pour protecteurs deux êtres dont l'héroïsme était irrésistible : le monde terrestre, ce roi vainqueur, et le triple ciel Mahendra.

28. Ce roi, très droit (*dakṣiṇa*) dans sa conduite, offrait d'innombrables sacrifices d'offrandes diverses¹, pour lesquels il donnait aux prêtres de magnifiques salaires (*dakṣiṇā*²) en bijoux, en or, etc.

29. Dans la capitale de la terre³, protégée par son bras comme par un rempart, ce n'étaient pas seulement les yogins (ascètes), c'étaient les archers eux-mêmes qui s'exerçaient à l'apaisement.

30. S'il avait existé autrefois un seul visage pareil au sien, jamais l'idée ne serait venue à un homme sensé de comparer les visages à la lune.

31. Dans le combat, voyant ce roi dont l'éclat était difficile à supporter, ses ennemis orgueilleux inclinaient devant lui leurs têtes comme autant de lotus, en se disant : « C'est le soleil. »

32. Il avait érigé ensemble, pour le salut de ses pères, sur la rive⁴ du Çrī-Indrataṭāka (étang d'Indra), quatre statues de Çiva et de son épouse⁵.

33. Il brisait en trois morceaux d'un seul coup d'épée nu fer long, rond, large et dur, comme pour le punir de rivaliser avec son bras⁶.

quent supérieur à lui-même. — Appliqué au roi, *prajāpati* signifie plutôt « maître, protecteur de ses sujets ». A. B.

¹ Ou « des koṭihomas et autres sacrifices ». De quelque façon qu'on traduise, *homa*, dans la langue de l'époque, désigne l'offrande dans le feu, qui pouvait se faire n'importe où et à n'importe quelle divinité, mais seulement par le ministère d'un brâhmane. A. B.

² Jeu de mots.

³ « Par (toute) la terre, qui n'était (pour ainsi dire) qu'une seule forteresse protégée. . . » A. B.

⁴ Traduisez : « dans l'île ». Dans ces bassins sacrés, comme dans ceux de l'Inde et aussi de Ceylan (cf. *Mahāvamsa*, LXVIII, 41; LXXIX, 27), il y avait d'ordinaire un

ilot artificiel portant un sanctuaire, comme on le voit encore maintenant au Sra Srāṅg et au Barāi Mi Bon, ces deux grands bassins au sud-est et au sud-ouest d'Angkor (J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, II, p. 366, 371; cf. aussi la description chinoise du « lac oriental » et du « lac septentrional » chez A. Bémusat, *Nouv. Mélanges asiat.*, I, p. 105 et 106). Angkor Vat lui-même n'est qu'une île semblable, et le bassin qui l'entoure n'a reçu le nom de « fossés » qu'à cause des dimensions énormes de l'île centrale. A. B.

⁵ Ajoutez : « sanctifiantes comme les (quatre) Vedas ». (Omission rétablie par M. Senart.) A. B.

⁶ Pour cet exploit assez difficile à imaginer, et dont il sera encore question dans la suite, cf. ce que les inscriptions des Ka

34. L lançant ses flèches de la main gauche comme de la main droite, aidé par Hari dans le combat, héros unique pour la conquête de la terre¹ il remportait la victoire.

35. Il fit cet étang [cet océan de lait²] paisible³, nommé Yaçodharatañaka [étang de Yaçodhara], qui donne la gloire comme lune à ce ciel qui est la race des rois du Cambodge.

36. Après avoir donné [à Çiva] le vénérable Yaçodharāçrāma (convent de Yaçodhara) en lune, un, formes [de Çiva]⁴, il a rendu ce décret pour le Gaṇeça de Candanādrī [Mont du Santal].

37. Les perles, l'or, l'argent, etc., les vaches, les chevaux, les buffles et les éléphants, les hommes et les femmes, les terres et les jardins, et tout le reste,

38. toutes ces choses que le roi Çrī-Yaçovarman a données à l'açrama qui est sien, il est interdit au roi lui-même de les prendre, à plus forte raison aux autres.

39. A l'intérieur de cette hutte royale, le roi, les brāhmanes et les fils de rois [kshatriyas] pourront seuls pénétrer sans péché en gardant leurs ornements.

40. Les autres, ainsi que les gens du commun composant leur suite, n'y devront entrer qu'avec une toilette modeste; ils ne porteront pas d'ornements tels que des couronnes⁵, à l'exception de la fleur nandyāvarta.

Ilambas racontent de Koṅgañivarman. Ces inscriptions, suspectes quant à leurs dates, mais non dans leur texte, ont été éditées à différentes fois dans l'*Indian Antiquary* et sont recueillies dans les *Mysore Inscriptions*, de M. Lewis Rice, p. 282 et suiv. A. B.

¹ Et aussi « pour la conquête des vaches ». Il y a là une allusion au *Goharvaṇa parvan* du Mahābhārata (IV. 861 et suiv.). Toutes les épithètes données au roi sont des surnoms d'Arjuna. A. B.

² Jeu de mots.

« Paisible » ne rend pas suffisamment *akshobham*; il faut le reporter plus loin et traduire : « qui donne, mais sans avoir été agité, la gloire comme lune. . . » Il y a là une allusion de plus au « barattement » de la mer de lait. (Observation de M. Sylvain Lévi.)

³ 811 [çaka].

⁴ Il faut entendre des « couronnes de fleurs ». Le *nandyāvarta* est probablement le même arbuste que le *tagara*, qui est particulièrement consacré à Çiva. Cf. *Saurapurāṇa*, LXV. 49. A. B.

41. Ils n'auront pas non plus d'ornements d'or, à l'exception de légers pendants d'oreilles; ils n'y prendront aucune nourriture et n'y mâcheront pas le bétel.

42. Ils y éviteront toute querelle. L'homme du commun n'y entrera même pas¹. Aucun ascète n'aura le droit d'y coucher si sa conduite n'est pas irréprochable.

43. Les Brâhmanes, les sectateurs de Vishnu ou de Çiva et tous les gens de bien pourront y coucher, y réciter leurs prières à voix basse et s'y livrer à la méditation.

44. A l'exception du roi, quiconque passera extérieurement devant le couvent devra descendre de son char et marcher sans être ombragé de parasols. Cette prescription n'est pas applicable aux étrangers².

45. L'ascète excellent préposé à l'ermitage en qualité de prier devra toujours donner la nourriture, le breuvage, le bétel, et rendre tous les devoirs prescrits, à commencer par le bon accueil,

46. aux hôtes tels que les brâhmanes, les fils de rois, les conseillers, les chefs de l'armée, les ascètes voués au culte de Çiva ou de Vishnu,

47. et les meilleurs parmi les hommes du commun; il mettra toujours son zèle à les honorer dans l'ordre où ils viennent d'être énumérés.

48. Que ceux qui violeront et transgresseront le décret ainsi rendu aillent en enfer pour tout le temps que dureront le soleil et la lune.

¹ Si ce n'est comme faisant partie du cortège de quelque personnage (voir vers 40).

² *parā na* construit comme une sorte de parenthèse? — *parā* ne serait-il pas plutôt le préfixe adverbial employé abusivement comme adverbe indépendant, avec le sens de *paras, param* « de loin »? L'enceinte du couvent, qui contenait d'ailleurs une « cellule, un pavillon (non une « hutte », st. XXXIX) du roi », où le souverain pouvait faire une sorte de retraite spirituelle, était soumise aux mêmes règles

d'étiquette que les résidences royales. Encore maintenant, il est sévèrement défendu, même aux mandarins du plus haut rang, d'ouvrir leur parasol dans l'enceinte de Hué, que le souverain y soit présent ou non. Il n'est pas de coutume en Orient de dispenser les étrangers des observations de cette sorte. (Cf. du reste LV, 72.) Probablement aussi *yānu* désigne un palanquin, ou tout autre véhicule, plutôt qu'un char, pour l'usage duquel les routes du Cambodge devaient être aussi peu faites alors qu'elles le sont aujourd'hui. A. B.

49. Que ceux qui observeront et maintiendront le décret ainsi rendu aient pour récompense la moitié des mérites gagnés par le fondateur.

50. Majestueux comme l'Indra des ambujas (lotus, le soleil) le roi des Kambujas aux yeux d'ambujas (de lotus) a tracé ces caractères nommés caractères des Kambujas¹.

XLV (23)².

STÈLE DE PRASAT TA SIOU.

HAUTEUR.

A, 1^m13

B, 1 13

LARGEUR.

A, 0^m52

B, 0 53

Prasat Ta Siou est une localité et, d'après le nom, un temple situé dans le district de Svai Chék, une des subdivisions de la province autrefois cambodgienne, maintenant siamoise de Battambang, à l'extrémité ouest du Grand Lac. Le nom ne figure sur aucune de nos cartes³.

L'inscription, identique à la précédente, sauf la stance XXXVI, est gravée sur les deux faces d'une stèle brisée : A, en caractères étrangers, compte 43 lignes, dont la dernière est occupée par la clause en caractères cambodgiens; B, en caractères cambodgiens, a 44 lignes, dont la dernière est la clause en langue khmère. Sur l'une et l'autre face, le texte est précédé du symbole de *om*, et la clause est précédée et suivie d'une rosace. Les stances sont divisées en leurs padas et ponctuées comme dans le précédent numéro. Les deux faces ont beau-

¹ La conclusion khmère du texte B dit à peu près la même chose en termes plus simples. M. Aymonier la traduit : «Ce poème-ci est écrit en caractères cambodgiens. A. B.

² Je rappelle ici que je suis seul responsable des n^{os} XLV-LIV, Bergaigne n'ayant rien laissé à leur sujet. Je les ai rangés suivant la cote de la Bibliothèque nationale, qui suit elle-même un ordre géographique. A. B.

³ La même localité a fourni un court fragment d'une autre stèle n^o 24 de la Bibliothèque nationale, qui portait une inscription en sanscrit et en khmer. Ce qui reste de huit lignes en sanscrit ne fournit aucune indication utilisable. Sur la face khmère, aux lignes 3-4, on lit le nom de *grīmahiputvarman*. Mais l'écriture, autant qu'on en peut juger, paraît être d'une époque sensiblement postérieure à celle des présentes inscriptions.

coup souffert. A a perdu une grande partie des stances 1-xv par la cassure de la pierre; mais le reste, sauf les stances xxxvii et xxxviii, est complet et assez lisible. Dans B, la cassure est descendue plus bas et, en outre, toute la face est plus ou moins usée. Aucun des deux textes ne présente de variante; seulement, à la stance xlvi de B, le lapicide a gravé par mégarde *çavanām*.

Par la stance xxxvi, nous apprenons que la donation était faite ici à la déesse *Nidrā*, c'est-à-dire probablement à *Yoganidrā* ou *Mahāmāyā*, également honorée par les çivaïtes, qui en font une forme de *Durgā*, et chez les višnouïtes, pour qui elle est une émanation de *Vishnu* incarnée en *Yaçodā*, la mère adoptive de *Kṛiṣṇa*. A en juger par la teneur générale de ces inscriptions, l'hommage s'adressait à la çakti çivaïte. Voici cette stance, qui n'est complète que dans A¹:

| | |
|--|---|
| 36. yaçodharāçrame datte
idam asyai sa nidrāyai | çṛimatīndvekamūrttibhiḥ
çāsanaṃ kṛitavān iti |
|--|---|

TRADUCTION.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara ayant été donné (en l'an marqué) par lune, un et les corps (de Çiva, = 811), il (le roi Yaçovarman) a fait cet édit pour l'illustre *Nidrā*.

XLVI (76).

É. n. 09

STÈLE DE BAKOU.

HAUTEUR.

A, 0^m 94
B, 0 99

LARGEUR.

A, 0^m 83
B, 0 85

Bakou est le sanctuaire consacré à Çiva par le roi Indravarman, qui nous a déjà fourni les inscriptions du n° XXXVI.

Celle-ci occupe les deux faces d'une stèle plate qui a été trouvée sous bois, renversée et enterrée aux trois quarts, en avant de la première enceinte. Elle a été relevée par les hommes de M. Aymonier. A contient 30 lignes; B en a 33. La conservation de A est très bonne; celle de B est parfaite. Rien à observer

¹ B n'a que les pādas 1 et 3.

quant à la disposition générale, qui est la même que dans le numéro précédent. A la stance VIII de A, le lapicide a omis un trait, et a gravé **dhota** au lieu de *dhauta**. La stance XXXVI apprend que la donation, comme on devait s'y attendre, a été faite à (Giva) *Parameça*. Voici cette stance :

| | |
|--------------------------|-------------------------|
| 36. yaçodharâçrame datte | çrîmatîndvekamûrttibhîh |
| idañ sa parameçâya | çasanam kṛitavân iti |

TRADUCTION.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara ayant été donné (en l'an marqué) par lune, un et corps, il a fait cet édile pour Parameça.

XLVII (162).

STÈLE DE PRASAT PRAH NÉAK BUOS.

HAUTEUR.

A, 0^m 96

B,

LARGEUR.

A, 0^m 85B, 0 84¹

Prasat Prah Neak Buos, dont le nom n'est sur aucune de nos cartes, est un temple situé au pied des monts Dangrèk, dans la province encore cambodgienne au commencement de ce siècle et maintenant siamoise de Melou Prey. Cette province qui, d'après les évaluations de M. Aymonier², occupe le versant méridional des monts Dangrèk sur une étendue de cinq journées de marche est-ouest et de quatre journées de marche nord-sud (la journée de marche est d'environ 30 kilomètres), est limitée au nord, à l'ouest et à l'est par les provinces siamoises de Koukhan, de Sankea et de Tonle Ropou, et au sud par la province cambodgienne de Kompong Svai. Jadis un des sièges de la civilisation khmère, comme l'attestent de nombreuses ruines, elle n'est plus habitée que par les tribus de demi-sauvages des Kouïs, mêlées de quelques débris de vieille population khmère et

Ces dimensions sont restituées d'après le rapprochement des fragments. La hauteur exacte de B ne peut plus être évaluée.

² Notes sur le Laos, dans *Excursions et Reconnaissances*, t. VIII et IX, p. 7 et suivantes du tirage à part.

d'un afflux récent de réfugiés cambodgiens. Une route commode qui traverse le pays du nord au sud, reliant Bassak au Cambodge, serait plus fréquentée, si elle était mieux protégée contre le brigandage.

L'inscription occupait les deux faces d'une stèle plate, maintenant brisée en deux fragments d'inégale grandeur. Le plus gros, qui formait la partie supérieure de la stèle, est à deux faces et a conservé une bonne portion du commencement des textes A et B. Le plus petit n'a plus que la face A; la partie correspondante de B a disparu. Voici l'état actuel des deux textes :

A comprenait en tout 30 lignes, dont la première seule est restée à peu près complète. La cassure commence dans le haut, à droite et, prenant la stèle en écharpe, atteint le rebord de gauche à la 25^e ligne (st. xli), laissant sur le gros fragment 25 lignes ou commencements de ligne de plus en plus écourtés. La fin des lignes 23 à 25 est sur le petit fragment, sur lequel se trouve aussi tout ce qui reste des lignes 26-30. En somme, du texte A, il n'y a de complet ou d'à peu près complet que les stances 1, iii, vii, xi, xviii, xx, xxix et xxxiii; de toutes les autres, il n'y a que des fragments réduits parfois à quelques syllabes. Ce qui est resté n'est pas d'ailleurs toujours bien lisible. Outre la cassure principale, la face a subi d'autres ablations par suite d'éclats, d'écaillage ou d'usure. et la conservation en général est médiocre.

De B, nous n'avons plus que les restes des 25 premières lignes (st. i-xxxviii). Sur cette face, la cassure principale commence dans le haut à gauche et descend en diagonale vers la droite, enlevant de plus en plus le commencement des lignes. La fin des lignes est conservée jusqu'à la 22^e, d'où part une nouvelle brisure, qui enlève aussi la fin des lignes 23-25. Rien de cette face n'est resté sur le petit fragment, et les stances xxxix-xlix, ainsi que la clause khmère, ont complètement disparu. En somme, du texte B il n'y a de complet que les stances 1, ii, iv, vii, xv, xxi, xxx et xxxvii. Par contre, ce qui est resté se trouve dans un état de conservation parfait.

Il n'y a pas de variantes à relever pour nos deux textes, ni de nouvelle observation à faire quant à leur disposition générale, séparation des stances et des pādas, ponctuation. Le symbole de om a disparu en tête de A; mais il est conservé dans B. Dans A, la clause en caractères cambodgiens est séparée du texte par une rosace.

De la stance xxxvi, celle qui diffère dans les divers exemplaires de l'inscription, B a conservé les deux premiers groupes du 1^{er} pāda; les deux derniers du 2^e pāda et le 3^e pāda, celui-ci très effacé et presque illisible, se trouvent sur le petit fragment de A; le 4^e pāda est fourni par le gros fragment de A. Le rapprochement de ces débris permet de reconstituer la stance, qui est identique à celle du

n° XLIV. Comme à Prah Bat, la donation était donc faite ici au *Gaṇeça du Candanagiri*.

Les autres inscriptions qui ont été trouvées à Prasat Prah Neak Buos¹ ne parlent plus ni de Gaṇeça ni du Candanagiri. Mais elles témoignent de l'antiquité du temple et de son affectation au culte çivaïte pendant plusieurs siècles, et, à ce titre, elles méritent un rapide examen. Ce sont :

1. Deux inscriptions sur les parois de la porte de la grande tour, à l'angle sud-ouest de l'enceinte, toutes deux en caractères d'un tracé fort négligé, mais archaïque, du vi^e et du vii^e siècle çaka². Celle de la paroi de droite (n° 157 a de la Bibliothèque nationale) est en langue khmère : entre autres mots sausscrits, on y lit *çrivajayevvara* et trois fois *çrivapâda*, la première fois avec indication des limites d'un domaine d'après les points cardinaux. L'inscription de la paroi de gauche (n° 157 b de la Bibliothèque) commence par quatre lignes en sausscrit, très effacées. La première débute par *yatra* et, en tête de la seconde, on déchiffre un demi-cloka, *tenâtra çivapâdâkhyo bhavâdhyah sarvevubhâvarah*. Le reste est en

¹ Le nom signifie « tours du dieu anachorete ». *Buos* est la prononciation actuelle de *puas*, vieux mot jâlis écrit *pras* (en telam, *prah*), et signifie entrer en religion. Il se dit aujourd'hui pour désigner les bouzes et le Buddha, en tant que retirés du monde. (Communication de M. Aymonier.) On sait que Çiva est le dieu ascète par excellence.

² Les deux inscriptions sont datées. Dans 157 b, la partie khmère débute par : 796 çaka *puçcani ket vaçâkha candradasa*. Le chiffre des centaines a disparu. Mais 7 et 8 étant exclus (en tant du moins qu'il est permis de se prononcer des maintenant à cet égard) par l'archaïsme des caractères, et 6 étant impossible à cause de la conformation de la tache, qui en aurait laissé subsister la partie supérieure, il ne reste que 5 de disponible. La date serait donc : « en 596 çaka, le 5^e jour de la quinzième élève de Vaçâkha, un lundi ». Cette date se vérifie, pour l'année çaka

courante, au lundi 31 mars (nouveau style) 673 A. D. Dans 157 a, la date est au début, en toutes lettres, mais en mots sausscrits corrompus : *vâ vaçguttara çashṭa-gata çaka ajñâ vrah*. À première vue, on est tenté de lire *çashṭi*; mais ce qui paraît être la marque d'un *i* n'est probablement qu'un appendice parasite. La première syllabe *vâ* est peut-être khmère, bien que M. Aymonier ne sache qu'en faire; ce peut être aussi une faute du graveur pour *dvâ*. La correction *vaçgottara va de soi*; peut-être est-ce la même la leçon du texte, où les voyelles sont marquées avec force fleurons parasites. Le chiffre vraiment intéressant pour nous est celui des centaines : la correction qui se présente d'abord est *çshṭa*, le passage de *a* initial à *ç* a étant facile dans cette écriture négligée. Mais 800 paraît ici encore absolument exclu par la conformation très ancienne des caractères. Reste donc la correction *shashṭa*; ce qui donne en traduction : « en 624 çaka, ordre sacré ».

khmer, également fort endommagé, et on y lit *lūga* et *lūgasthāpana*. Deux siècles avant Yaçovarman, il y avait donc là un sanctuaire çivaïte, probablement avec un *çivapāda*, qui dès lors avait reçu des donations. Il devait encore en recevoir après lui;

2° Une longue inscription khmère, précédée de 4 lignes en sanscrit très effacées, sur la paroi de droite de la porte d'une petite tour, au nord de la grande tour (n° 158 de la Bibliothèque). Le texte khmer débute par une date en chiffres, dont les dizaines et les unités sont illisibles, mais qui est du x^e siècle çaka : 9**çaka *caturthi roc kârttika vudha*; « l'an 9**çaka, le 4^e jour de la quinzaine obscure de Kârttika, un mercredi »;

3° Deux longues inscriptions khmères sur les parois de la porte d'une autre petite tour au nord de la précédente (n° 159 a et b de la Bibliothèque). Les deux inscriptions sont contemporaines et enregistrent une longue suite de donations. Celle de la paroi de droite (n° 159 a) débute par une date en chiffres : 896 çaka *mvāy ket bh(ādra. . .)*, c'est-à-dire « en 896 çaka, le 1^{er} jour de la quinzaine claire de Bhādra. . . » Le jour de la semaine a disparu; la date n'est donc plus vérifiable; mais elle tombe probablement sur le 21 août 974 A. D. En tout cas, elle est du règne de Jayavarman V, dont le nom paraît à la troisième ligne. Aussi, dans cette inscription, il est question du *çivapāda*, *çivapādakalpana*;

4° Une inscription khmère sur le pilier de droite, en avant de la tour principale (n° 160 de la Bibliothèque). Nouvelles donations précédées d'une date en chiffres entièrement effacée : *** çaka *mvāy ket kârttika candra*; c'est-à-dire « en ***çaka, le 1^{er} jour de la quinzaine claire de Kârttika, un lundi ». Mais elle doit être du x^e siècle çaka et du règne de Sūryavarman I^{er}, dont le nom revient deux fois à la 4^e ligne. À la 1^{re} ligne figure le nom de son ministre, *çrī-Kaviçvaravarmmasabhāpati*, que nous connaissons déjà par le n° XVII². Sur le pilier de gauche, en avant de la même tour, se trouve une autre inscription en khmer, effacée et illisible³ (n° 161 de la Bibliothèque).

¹ L'interprétation du mot khmer *mvāy* n'avait déjà été suggérée par la relation chinoise traduite par Abel Rémusat, où « un » est rendu par *mei*. (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 121.) Elle est confirmée par M. Aymonier, qui m'écrit : « *mvay*, aujourd'hui *mūy* ou *nuāy*, « un, premier ».

² Dans cette inscription XVII, Kaviçvara

n'a pas la finale de *varman*; mais nous verrons plus loin, par la clause khmère du n° LXII, qu'elle était accordée comme une sorte de titre à des fonctionnaires de haut rang.

³ Les dates de ces inscriptions ont été relevées par Bergaigne, mais toutes nues et parfois avec des lectures différentes,

brisée; dans le haut, une cassure a emporté les deux premiers tiers des lignes 1-6, plus une portion considérable du commencement des lignes 9-10 de A, et, sur l'autre face, environ le dernier tiers des lignes 1-6 de B. De plus, la stèle est coupée en deux, du haut en bas, par une grande fente qui se ramifie en plusieurs autres. Moins large dans A, où elle atteint pourtant vers le milieu une largeur de 0^m10, cette fente a enlevé du texte de B une bande verticale dont la largeur varie de 0^m08 à 0^m18. Ce n'est qu'à partir de la 29^e ligne de A, de la 32^e de B, que les morceaux se rejoignent et qu'il n'y a plus de grosses lacunes. En somme, il n'y a de complet ou d'à peu près complet, dans A, que les stances XII, XIV, XXV, XXVI, XXVIII, XXXIII, XXXVI, XXXVIII-L; dans B, que les stances XIV, XVII, XX, XXI, XXV, XXVIII, XXXI, XXXV, XXXVIII-XLIX. Outre les parties complètement enlevées, il y a sur les deux faces d'assez grandes taches d'usage, surtout sur le côté gauche de A et sur le côté droit de B. La disposition générale est la même que dans les numéros précédents. Le commencement de A a disparu; mais, dans B, le texte est précédé du symbole de om. Sur les deux faces, la clause est entre deux rosaces.

En fait de variantes, il n'y a à noter, dans A, 43, que la leçon *vaishnavāc*, avec un *ṅ* souscrit semblable à la lettre simple. Cette notation, que nous retrouverons aux n^{os} LV et suivants, est exceptionnelle dans la présente série¹. Elle était peut-être aussi employée dans le même mot à la stance XLVI; mais là le caractère est usé. A la stance XLIX de A, le lapicide a confondu deux lettres très semblables, *h* et *ph*, et a écrit *halārdham*.

La stance XXXVI nous apprend que la donation était faite ici à (Çiva) *Pañcaliṅgeçvara*, « au Seigneur des cinq liṅgas ». Voici cette stance, qui n'est complète que dans A; dans B, le 2^e pāda a disparu :

| | |
|--------------------------|-------------------------|
| 36. yaçodharāçrame datte | çṛimatīndvekamūrtībhiḥ, |
| pañcaliṅgeçvarāyedaṅ | çāsanam sa vyadhād iti |

TRADUCTION.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara ayant été donné (en l'an marqué) par lune, un et corps, il (Yaçovarman) a fait cet édit pour le Seigneur aux cinq liṅgas.

¹ Cf. LIV, 43, 46, et plus haut, p. 349.

XLIX (238).

STÈLE DE SREY KRUP LÉAK.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 94 | A, 0 ^m 80 |
| B, 0 98 | B, 0 80 |

Srey Krup Léak est le nom d'un ancien temple sur le site duquel je n'ai aucun renseignement, si ce n'est qu'il se trouve dans la même province de Thbaung khmôm que le temple qui a fourni le numéro précédent.

L'inscription est, comme toujours, gravée sur les deux grandes faces d'une stèle plate. A a 31 lignes, dont la dernière est occupée par la clause en caractères cambodgiens. B en a 35, dont la dernière est occupée en partie seulement par la clause en langue khmère. Sauf quelques taches d'usure, la conservation est presque parfaite, surtout pour la face B. Il n'y a pas d'observation particulière à faire sur cette inscription, qui est en tout conforme aux précédentes. Par la stance XXXVI on voit que l'hommage s'adressait ici à [Çiva] çrī-Raudraparvateça, « au Seigneur du mont de Rudra ». Voici cette stance :

| | |
|--------------------------|-------------------------|
| 36. yaçodharaçrame datte | çrmatindvekamürtçibhīh |
| çrīraudraparvateça | çāsanam sa vyadhād idam |

TRADUCTION.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara. . . . il a fait cet edit pour le Seigneur du Raudraparvateça.

L (262).

STÈLE DE VAT HA.

| HAUTEUR. | LARGEUR ¹ . |
|-----------------------|------------------------|
| A, 0 ^m 975 | A, 0 ^m 69 |
| B, 1 025 | B, 0 69 |

Tout ce que je puis dire de Vat Ha, c'est que la localité se trouve dans le district de Koh de la province de Ba Phnom².

La stèle plate dont l'inscription occupait les deux grandes faces, est brisée du haut en bas, par le milieu. Pour l'estamper, on en a réuni les deux moitiés; mais on les a trop rapprochées, et les lacunes provenant de ce chef sont en réalité plus grandes qu'elles ne le paraissent sur les estampages. Ainsi des lignes 27 à 34, où celui de B n'accuse qu'une simple fente, il manque de 5 à 8 aksharas. D'autres brisures ont enlevé, dans A, le commencement des lignes 1 à 10, la fin de 1 à 17, et les deux premiers tiers des 6 dernières lignes; dans B, le commencement des lignes 1 à 16 et la fin de 1 à 8. Outre ces lacunes, les deux faces présentent des zones frustes, notamment une grande, dans B, où les lignes 9 à 20 ont ainsi perdu chacune environ la valeur de deux pādas anuṣṭubh. Ne sont complètes, dans A, que les stances xxvi, xxix, xxxii, xxxv, xxxviii, xli, xliiv, xlv et xlvii; dans B, que les stances xxiii, xxiv, xxvi, xxx, xxxiii, xl, xliii et xlvi. A compte 36 lignes, dont la dernière est la clause en caractères cambodgiens; B en a 38, dont la dernière est occupée en partie par la clause en langue khmère. L'inscription ne donne lieu à aucune observation particulière.

La stance xxxvi, dont les pādas 1, 2, 3 sont dans B, et les pādas 3 et 4 dans A, apprend que la donation s'adressait ici à *Kārttikeya*, lequel comme Gaṇeṣa, est pour les çivaïtes à la fois un fils et une forme de Çiva.

36. yaçodharāçrame da(tte) çrīmatīndvekamūrttibhiḥ
idam çrikārttikeyāya çāsanam sa vyadhād itī ||

¹ Cette largeur est restituée approximativement. Pour la raison indiquée ci-dessus, elle n'est que de 0^m60 sur l'estampage.

² Sur la province de Ba Phnom et la subdivision ou district de Koh, voir ci-dessus, p. 39 et 51.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara il a fait cet édit pour çrī-kārtīkeya.

LI | 263 |.

STÈLE DE VAT KANDAL.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 0 ^m 83 | A, 0 ^m 67 |
| B, 0 90 | B, 0 40 |

Comme Vat Ha du numéro précédent, Vat Kandal est une localité de la province de Ba Phnom, mais située dans un autre district, celui de Méchong, qui a déjà fourni les inscriptions X et XII. Peut-être le chef-lieu de ce district est-il la localité indiquée sous le nom de Meso sur la carte du Dépôt de la marine, par 103° 16' E et 11° 8' N.

De l'inscription, gravée, comme les précédentes, sur les deux grandes faces d'une stèle plate, il ne reste que trois fragments : deux de la face A, un seul de la face B. La stèle est en effet brisée en morceaux par une fente qui la traverse du haut en bas. Le plus gros morceau a conservé des portions des deux faces; le plus petit n'a plus qu'une partie de la face A.

A compte encore 31 lignes, qui vont jusqu'à la stance XLII. Les têtes de ligne, environ la valeur de 3 1/2 pādas anushṭubh, sont sur le gros fragment; les fins de ligne, environ 2 1/2 pādas, sur le petit. Une autre brisure a enlevé la fin des lignes 1 à 9 sur une largeur moyenne de 8 aksharas. Sont restées à peu près complètes les stances 1, V, VIII, XIX, XXI, XXV-XXX, XXXIII et XXXVI-XLI. Mais, sauf un petit nombre d'endroits, toute la face est fruste, et une bonne partie du contenu n'est déchiffrable que parce qu'il est connu d'avance. Les stances XLIII à XLIX, ainsi que la clause en caractères cambodgiens, ont totalement disparu.

B, qui n'est représenté que par le gros fragment, compte encore 36 lignes ou plutôt commencements de ligne (en moyenne sa valeur de trois pādas anushṭubh), qui vont jusqu'à la stance XLV. Au-dessous de la ligne 28, le fragment se termine en pointe; la dernière ne contient plus que 6 aksharas des pādas 3 et 4 de la stance XLV. Aucune des stances 1 à XLV n'est donc complète. Les stances XLVI à XLIX et la clause en langue khmère ont totalement disparu. Mais, sauf quelques taches

d'usure, ce qui reste est assez bien conservé. Aucun des deux textes ne donne lieu à des observations particulières. Par A, nous voyons qu'ils étaient, comme ailleurs, précédés du symbole de om.

La stance xxxvi, qui est complète (à deux syllabes près) dans A, et dont les pādas 2, 3 et 4 sont aussi dans B, montre que la donation était faite ici à *Nārāyaṇa*. C'est le seul hommage spécialement vishnouite de toute la série.

| | |
|-----------------------------------|-------------------------|
| 36. yaçodharāçrame (datte) | çrīmatīndvekamūrttibhiḥ |
| asmai nārāyaṇāyedaṇi ¹ | çāsaṇaṃ sa vyadhād iti |

TRADUCTION.

36. Le splendide couvent de Yaçodhara il a fait cet édit pour l'illustre Nārāyaṇa.

Handwritten note: 291. 294. LII (291).

STÈLE DE MOROUM.

HAUTEUR.

LARGEUR.

A, 1^m 10A, 0^m 75

B, 1 25

B, 0 79

Moroum, non marqué sur nos cartes, est le nom d'un de ces nombreux massifs de calcaire qui surgissent abrupts, en chaînons isolés et parallèles, dans la province de Bantéai Méas, une des subdivisions les plus méridionales de la Terre de Tréang, qui est elle-même la partie la plus méridionale du Cambodge actuel². La stèle, dont l'inscription occupe les deux grandes faces, se dressait à l'extrémité d'un petit contrefort, à l'est de la montagne de Moroum, sur une sorte d'esplanade coupée à pic, à 25 mètres au-dessus de la plaine.

Elle est maintenant renversée et brisée; mais l'inscription est presque intacte. Une cassure a enlevé le commencement des neuf dernières lignes de A et, sur

¹ Pour *nārāyaṇāyedaṇi*, dans A et B.

² Pour la Terre de Tréang et la province de Bantéai Méas, voir E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 41 et suiv. Bantéai Méas, le chef-lieu de la province, est

marqué par 102° 15' E. et 10° 41' N. sur la *Carte de la Cochinchine et du Cambodge*, par F. Bianconi, publiée par la librairie Chaix en 1887. Les autres cartes ne fournissent rien de plus précis.

l'autre face, la fin des sept dernières lignes de B. Des fentes et des éclats ont aussi emporté çà et là quelques caractères isolés; mais il n'y a pas d'autres grosses lacunes, et ce qui reste est bien conservé. A compte 35 lignes, dont la dernière est la clause en caractères cambodgiens; B en compte également 35, dont la dernière est occupée en partie seulement par la clause en langue khmère. Les deux textes, qui ne donnent lieu à aucune observation particulière, sont précédés du symbole de *om* et séparés de leurs clauses respectives par une rosace.

La stance XXXVI, intacte dans les deux textes, apprend que la donation s'adressait ici au *Brahmarakshas*. Cette classe de démons, qui a pour fonction spéciale de troubler les sacrifices, est souvent mentionnée dans la littérature de l'Inde, et, comme à leurs congénères, on leur présente des offrandes. Mais on ne s'attendait pas à voir l'un d'eux recevoir des donations royales et devenir titulaire d'un *çāsana* en bonne et due forme. Peut-être n'y a-t-il là qu'une dénomination sanscrite d'un culte indigène. Les esprits de la montagne (voir les *Contes annamites* et les *Contes tyames* de M. A. Landes, *passim*) ne pouvaient être mieux désignés que par le mot *rākshasa* ou *rakshas*, et, pour être poli envers eux, on les aura appelés *brahmarakshas*. Encore aujourd'hui, les défilés des montagnes de Bantéai Meas ont mauvaise réputation et sont l'objet de terreurs superstitieuses¹.

| | | |
|----|----------------------|------------------------------|
| 36 | yaçodharāçrame datte | çimatindvekamūrttibhiḥ |
| | çrībrahmarakshase | so smai çāsanaṃ kṛitavān iti |

TRADUCTION

36. Le splendide couvent de Yaçodhara . . . il a fait cet édit pour l'illustre çrī-Brahmarakshas.

LHI, 293.

STÈLE DE PHNOM TROTOUNG.

| HACTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A. 0 ^m 28 | A. 0 ^m 67 |
| B. 0 27 | B. 0 67 |

Phnom Trotoung est le nom d'une autre montagne, située, comme la précédente, dans la province de Bantéai Méas en Tréang. La position n'est pas autre-

¹ E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 44.

ment déterminée, mais elle doit être dans le sud de la province, car les notes de M. Aymonier hésitent entre la province de Bantéai Méas et celle de Péau, la plus méridionale de toutes les subdivisions de Tréang, sur la côte, entre Kompot et la province française de Ha Tièn. Ce n'est donc probablement pas le Phnom Taoum, marqué sur quelques cartes, celle de M. Bianconi par exemple, et qui est beaucoup plus au nord. La stèle a été trouvée au bas de la montagne, au pied d'une montée de 30 mètres conduisant à une de ces grottes si nombreuses dans ces massifs de calcaire. La grotte, comme plusieurs autres de cette région¹, a servi au culte, et on y voit encore les restes d'un sanctuaire en briques.

De la stèle il ne reste plus que le bas : les neuf dernières lignes de la face A, très bien conservées, et les neuf dernières de la face B, frustes et peu lisibles, mais pourtant identifiables, le contenu en étant connu d'avance. A contient les stances xxxviii à xlix (xxxviii et xxxix incomplètes), plus la clause en caractères cambodgiens, qui occupe les trois quarts de la dernière ligne et n'est séparée du texte que par un signe de ponctuation. B contient les mêmes stances (xxxviii et xxxix également incomplètes). Les pādas de la stance xlix sont plus espacés, pour remplir l'avant-dernière ligne, qu'ils occupent seuls. La dernière est tenue par la clause en langue khmère, placée ici, comme d'ordinaire, entre deux rosaces.

La stance xxxvi, qui nous aurait appris la destination spéciale du monument, a disparu.

2. 2. 362

LIV.

STÈLE DE HOUÉ TAMOH.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 1 ^m 01 | A, 0 ^m 71 |
| B, 1 12 | B, 0 72 |

Houé Tamoh est situé en face de Bassak², sur la rive gauche du bras principal du Mékong, par 14° 53' N., en plein Laos.

L'inscription occupe les deux faces d'une table, c'est-à-dire, je suppose, d'une stèle plate. A compte 33 lignes, dont la dernière est occupée par la clause en

¹ E. Aymonier, *Géographie du Cambodge*, p. 45.

² Sur Bassak, voir E. Aymonier, *Notes*

sur le Laos, dans *Excursions et Reconnaissances*, t. VIII; p. 43 et suiv. du tirage à part.

caractères cambodgiens placée entre deux rosaces. Une brisure a enlevé dans le haut la fin des 9 premières lignes, sur une largeur qui va en diminuant, mais ne dépasse pas onze aksharas au maximum. Sauf quelques taches d'usure, tout le reste est parfaitement conservé.

B compte 38 lignes, dont la dernière est occupée par la clause en langue khmère séparée du texte par une rosace, et puis, après un simple signe de ponctuation, par un çloka anuṣṭubh en caractères plus petits et moins profondément gravés, qui est particulier au texte B de ce numéro, et dont on trouvera ci-après la transcription et la traduction. Les 9 premières lignes ont perdu leur commencement; la lacune, qui va en diminuant vers le bas, est au maximum de six aksharas. Le commencement des 13 dernières lignes est aussi légèrement entamé. Tout le reste est en état parfait de conservation.

Le symbole de *om* en tête du texte a disparu dans B, mais est conservé dans A. Comme variantes, il y a à noter: A 16, *vibhrad* pour *bibhrad*, leçon qu'on pouvait soupçonner déjà dans quelques-uns des numéros précédents, mais qui est sûre ici, et A 43, 46, l'orthographe, exceptionnelle dans cette série, de *vaiṣṇavāç*, *vaiṣṇavānām* écrits avec *ṇ* souscrit semblable à *ṅ* simple¹.

La stance xxxvi nous apprend que la donation était faite ici à *Rudrāṅi*.

| | |
|--------------------------|-------------------------|
| 36. yaçodharāçrame datte | çrīmatīndvekamūrttibhiḥ |
| īdam aṣyai sa rudrāṅyai | çāsanāṅ kṛītavāṅ īti ¶ |

TRADUCTION

36. Le splendide couvent de Yaçodhara il a fait cet édit pour l'illustre Rudrāṅi.

Stance particulière à LIV B :

| | |
|------------------------------|--------------------------|
| 36. deçādhyakṣhādyānāyattā - | s te syur açramakīṅkarāḥ |
| paratantrāḥ kulapatāu | tāpase cetī çāsanam ¶ |

TRADUCTION

36. Que les serviteurs du couvent ne soient pas mis en réquisition par le gouverneur de la province et les autres fonctionnaires, et qu'ils soient (uniquement) aux ordres du chef de la communauté et des religieux. Tel est notre commandement.

C. XLVIII, 43, et plus haut, p. 349.

122 LV (96).

STÈLE DE LOLÉY.

HAUTEUR.

LARGEUR.

A, 1^m 45

A, 0^m 84

B, 1 48

B, 0 86

J'ai déjà dit en quel état s'est retrouvé le travail de Bergaigne sur cette inscription. Il était renfermé dans la même enveloppe que le n° XLIV, et, comme pour ce dernier, comprenait: la transcription mise au net, sans notes; la traduction (moins les stances 1-xvii) corrigée, mais non recopiée, avec des notes non réparties, simplement munies de chiffres de renvoi et écrites sur deux feuillets séparés. La notice devant servir d'introduction n'avait pas été faite.

L'inscription occupe les deux faces d'une grande stèle plate en grès, dressée sur un remblai en forme d'esplanade, en avant du temple de Loléy, qui nous a déjà fourni les n°s XXXIX à XLII.

Le texte A, qui fait face à l'est¹, comprend 49 lignes, dont la première ne contient qu'une courte formule d'adoration à la divinité de Loléy, *çri-Indravarmecvara*², et dont la seconde moitié de la dernière est occupée par la clause en caractères cambodgiens, la même que dans tous les textes A des n°s XLIV à LIV. De la 15^e à la 36^e les lignes finissent et commencent avec un *çloka*. Elles comptent 8 *pādas* chacune, et ces *pādas* séparés les uns des autres, comme ils le sont du reste dans toute l'inscription, présentent l'apparence régulière de huit colonnes. A partir de la stance LXVII, qui est plus longue, cette disposition symétrique cesse. Dans la 2^e ligne, qui ne contient que la stance 1, les *pādas* sont plus espacés qu'ailleurs.

Le texte B fait face à l'ouest. Il compte 53 lignes, dont la première est occupée par la même formule d'adoration à *çri-Indravarmecvara*, et dont la dernière ne contient que les deux derniers *pādas* de la stance xcu. La clause en langue khmère commune à tous les textes B des n°s XLIV-LIV n'est pas repro-

¹ D'après une note de M. Aymonier, cette orientation est générale dans toutes les inscriptions digraphiques où il était encore possible de l'observer.

² Pour le numérotage des lignes dans

la transcription, Bergaigne n'a pas tenu compte de cette première ligne. Tous ses chiffres sont donc, de ce chef, à forcer d'une unité. Même observation pour la face B.

(S. 111 D. 1)
ANS. E. 125.
AMB. E. 62.

duite (cf. Les lignes 43 à 43 1/4 à 42 selon les chiffres de la transcription) commencent et finissent chacune par un demi-çloka. Dans cet espace, cet ordre n'est interrompu que par la stance plus longue LXVII et pour les lignes 38 à 40 3/4 à 39 de la transcription ; mais il ne se produit pas au regard aussi nettement que dans A. A la 2^e ligne (1^{re} de la transcription), qui ne contient que la stance 1, les pādas sont plus espacés qu'ailleurs.

Dans le haut, sur les deux faces, il y a des espaces frustes ; mais c'est là précisément la partie commune à toutes ces inscriptions. Le reste est bien conservé, sauf quelques taches d'usure, et comme celles-ci ne tombent pas aux mêmes endroits sur les deux faces, l'inscription peut être lue jusqu'à la dernière lettre.

Toutes les autres inscriptions digraphiques (XLIV-LIV) nous ont donné le même double texte. Celle-ci nous en fournit un nouveau, beaucoup plus long, presque le double, et qui n'a été trouvé jusqu'ici qu'à Loléy. Dans ce nouveau texte, le çloka d'invocation est remplacé par deux stances *vasantatilakā*. Puis vient la généalogie de Yaçovarman (st. m-xvii), identique à celle des numéros précédents, et suivie de l'éloge du roi et de l'édit de donation, en 75 stances, toutes des çlokas *anushūbh*, à l'exception de la stance LXVII, qui est une *vasantatilakā*. Le décompte donne plus haut, p. 359, est donc à modifier ici de la façon suivante :

Soixante-quatorze çlokas *anushūbh*, stances XVIII-LXVI et LXVIII-XCII ; A en a un de plus, stance XCIII. — Sept stances *çakvari vasantatilakā*, stances I, II, III, V, VIII, IX, LXVII. — Dix *trishūbh*, dont huit sont en *upajāti*, stances IV, VI, X, XI, XII, XIII, XV, XVI ; une en *upendravajrā*, stance VII ; et une en *indravajrā*, stance XIV. Une *atyashṭi mandākāntā*, stance XVII.

Malgré sa longueur, l'inscription n'ajoute pas grand-chose à ce que nous savons par les précédentes. Le poète, si c'est le même, le style en tout cas est bien le même, a fait de son mieux pour mettre ses redites en d'autres termes. Dans l'éloge du roi, il n'y a guère à relever qu'une mention des Chinois (st. LXVI), à qui Yaçovarman daigne accorder une part dans l'empire de la terre, et une autre de *Sucrata*, comme auteur médical (st. XLIX). Comme cette dernière est datée et antérieure de un à deux siècles à celles qu'on trouve chez Hemacandra et dans le *Naśhadhīya*, elle est la bienvenue au sujet d'un auteur qu'on a voulu placer bien après le IX^e siècle et à qui son nom même a été contesté. Parmi les prescriptions touchant le régime et la police des temples, il y a quelques informations nouvelles sur la hiérarchie et le personnel de ces communautés, sur l'échelle des peines et sur le tarif des amendes qui y étaient en vigueur. La date de l'avènement de Yaçovarman (811) est relevée, ainsi que l'établissement de

l'étang de Yaçodhara et la consécration des quatre images du sanctuaire de Loléy avec l'énumération sommaire des dons faits au temple à cette occasion. C'est pour ce temple dédié à *Indravarmçevara*, en souvenir du père de Yaçovarman, que l'inscription a été rédigée. Près du temple, le roi avait fait creuser un autre étang (chaque sanctuaire çivaïte a nécessairement le sien), qui s'appelait peut-être *Tārataṭāka* « l'étang des perles ». Mais il n'est pas question des quatre images élevées dans une île de l'Indrataṭāka (st. LIV, LVIII-LXIV).

La langue présente la même correction que dans le texte plus court. Pour les détails d'orthographe, il suffit de renvoyer à ce qui a été dit plus haut, p. 359, et aux notes du texte. Sont à noter pourtant les particularités suivantes : le *ḍ* qui manque absolument, est, une fois rendu par *l*, dans *āpīla*, stance XXVII. L'écriture de A distingue ici régulièrement le *ṇ* souscrit, qu'elle marque du même signe que le *ṇ* simple. Quand *ṇ* est la première d'un groupe de consonnes, il est parfois écrit au-dessus de la ligne, dans les deux alphabets, comme dans *saicraya*, stance XLIII, et *sañsthāpanā*, stance LXIV. Le doublement, inusité dans les inscriptions de la présente série, d'une consonne devant *y*, se trouve à la stance LV, dans le mot *viddhya*. Le virāma, sur la face A, est ici marqué au-dessus de la ligne, au lieu d'être souscrit comme dans les numéros précédents.

Le texte B, dont le caractère se lit plus facilement et qui est aussi, en somme, le mieux conservé des deux, a seul été reproduit en fac-similé (planches 31 et 32; la face, trop grande pour tenir sur une planche, a dû être divisée en deux moitiés), Bergaigne ayant sans doute jugé, et avec raison, que l'écriture de A était suffisamment représentée par les planches des nos XLIV et LVI-LXI. Les trois ou quatre divergences très légères que présentent les deux textes sont relevées en note. Les lignes sont indiquées par des chiffres placés entre parenthèses, celles de B par des chiffres arabes, celles de A par des chiffres romains.

Les stances m-xvii, déjà données sous le n° XLIV, sont reproduites ici en transcription; mais, pour la traduction, on voudra bien se reporter à ce numéro.

Namaç çīndravarmçevaraīya.

1. ¹ (1, l'prāk kevalo pi bhagavān rataye tridhā yo
bhinnaç caturmmukhacaturbhujaçambhumūrtiḥ)

¹ Les deux textes sont précédés du symbole de *om*, très net dans A, effacé mais encore visible dans B. Comme pour XLIV (cf. page 359), Bergaigne n'a pas

laissé de notes pour sa transcription; j'y ai ajouté celles qui m'ont paru nécessaires. Quelques lapsus évidents ont été corrigés sans observation. A. B.

— — —
 INSCRIPTIONS
 SANSKRITES
 DE CAMBODGE

prārambha eva bhuvanasya punar yugānte
 kāivalyam eti ca śivaya namo stu tasmat ॥

2. (2, II) vande ravindaripunnāḍitakeçavṛṇḍam¹
 bhaktyāravindadr̥çam apy aravindayonim
 namrāmarendraditijendraçikhandabandha —²
 maṇḍarashaṇḍamakarandasadugandhitāḅghrim³ ॥
3. asid aninditapureçyaravañçajata —
 (3 ç çripushkarāksha iti çambhupuraptarajyaḥ
 III rājño mahendragirimūrdhakaritaspadasya
 mātuḥ sthīras samīti mātulamatulo yaḥ ॥
4. tadvañçajo vyadhapurādhirāja —
 santanasampādītamātrivañçalḥ
 rājē 4 ndravarimmeti goṇāikarāçi —
 r avāpa yaç çambhupure pi rājyam ॥
5. tasyākalaṅkatuhināñçuvicuddhakirttelḥ
 IV putro babhūva nṛpatir nṛpatindradevyaṃ
 yo dṛiptaçatu ubhujagendrabhujāñçatru —
 r vyodhagrām³ vyudhi (5) mahīpativarmananauā ॥
6. atha dvījo gastyā iti pratīto
 yo vedavedaṅgavid āryadeçē
 labdhodayo yā mahīshūddhavañça
 yaçomatīti prathīta yaç 5 bhīḥ ॥
7. sutas taylor yyo yudhī durmūyadaç çri—
 nare 6 ndravarimmeti narendravaryyaḥ
 mahīpates tasya suteva lakshmi —
 r narendralakshmiṛ iti yā babhūva ॥
8. tasyām aridviradarajamṛigadhīpena
 jānyeshu rajapativarmananarādhipena

Pour ¹ *maṇḍita**, et ² *vṛṇḍam*, A et B. — ³ Pour ¹ *çikhandā**, A et B. — ³ Pour *maṇḍarashaṇḍamakaranda**, A et B. — ⁴ Pour ³ *agrānīr*, A et B.

- (VI) rājendradevy amaragarbhanibhodapādi
 yā di(7)ñmukhāvalivikīrṇṇaviçuddhakīrttiḥ¹ ॥
9. tasyām ajjjanad auekanarendrasiñha –
 vañçodayāya sa mahīpativarṇmadevaḥ
 devīm anuttamavapuççriyam indradevīm
 dugdhābdhidhauta(VII)yaçasan tapatīm ivārkkalḥ ॥
10. athābhavat tasya mahendra(8)çāula –
 kṛitasthiteç çriḥjayavarmmanāmnaḥ
 narendravṇṇḍārakavanditāñghre –²
 s sūryyadyotis sūnur anūnavīryyaḥ ॥
11. mahīpatiç çriḥjayavarddhano yo
 garbheçva(VIII)raç çriḥjayavarddhanākhyalḥ
 rājyasthitaç çriḥjayavarmmanāmā
 (9)mahāmahīpālāçirodhpitāñghriḥ ॥
12. tasyādhirājo jananijananyā
 jaghanyaḥ jayaparākramo yaḥ
 rudraikacitto raḥaraudrakarmā
 çriḥrudravarmmeti viçu(IX)ddhadharmā ॥
13. tadbhāgineyo guḥaratnasiñdhu –
 (10)r vvasundharādohavidagdhabuddhiḥ
 pṇṇithūpamo yaḥ pṇṇithivīndravandyalḥ
 pṇṇithvīpatiç çriḥpṇṇithivīndravarmā ॥
14. rājanyavañçāmbaracandralekhā
 çriḥrudravarmmāvanipālakanyā
 rājñī(X) satī çriḥṇṇipatīndravarmma –
 putryās sūtā yā surasunda(11)riva ॥
15. tayolḥ kumāro rikarīndrasiñho
 nṇṇisīñhavandyo narasiñhadḥiptalḥ
 gāḥḍiñmukhahreñṇkhadakhāḍakīrtti –³
 r yyaç çriḥndravarmā sakalām babhāra ॥

¹ °vikīrṇṇa° aussi dans A, avec ṇ souscrit semblable à ṇ simple. — ² Pour °erudā-
 raka°, A et B. — ³ Pour °akhaḥḍa°, A et B.

16. çīlamāye veçmamā | M | līngam aīçam
 çīndreçvarābhīkhyam atishthīpad yaḥ
 | 12 | çāsyā deçyāç ca samam shad¹ arca-
 ç cakāna ca çīndrataḥkām agryam |
17. tenāitāyam avanīpatina çīndradeçyām mahiṣyām
 niceçhāçāvitataçasā tejasām ekarāçih
 bhūbhīṭputryām iva purā | XII | bhūdotpādī 13 taḥ kūrṭtikeya-
 ç çaktim bhīhīrad ripukulabhīdam çriyaçovarmadevaḥ |
18. gambhīrāhlatīvapusho yato jagatī dussahaḥ
 prasasāra pratapāgnī - r aguir ekārṇṇavād² iva |
19. yena baddhoddhatā kīrtī - r acchinnaçuṇavistarāih
 | 14 | jūrṇa | XII | brahmaṇḍakhaṇ puṇāhkaṇḍabhayād iva
 [dasya³
20. dvītyo yasva gāmbhīrye sīndhur asti vale tūlah
 dhairyye merur hariḥ vīrye rūpe⁴ dagdho na tu smarahaḥ |
21. vatra vīryāhritā lagnā çrīṣ tyaktvā nripamaṇḍalam⁵
 | 15 | dīmagamadagandhandha na | XIV | limālābjam ikshate |
22. rājyalakṣmīm avāpyaiva lakṣmīpatiparākramaḥ
 yo dharām amarakīrṇā⁶ ḥ cakārevāmarāvatiṁ |
23. pratāpatapte bhuvane yasva sphurad ivoshmaṇa
 | 16 | bhūdigadriḍrumadraṅga sanudrān drāg drutaṁ yaçaḥ |
24. | XV | nārāyaṇaḥ kila purā strikrīto mṛitatṛiṣṇayā
 sa vadnīpāmṛitaṁ vikshya na jātu nu puṁān bhavet |
25. pūrṇo py adhrīṣyasatto pi gambhīro pī mahān api
 | 17 | yasva yāne jughūrṇā⁷ - 5 r munrūtasyeva sāgaraḥ |

¹ Pour *shad*, A et B.

² *ekārṇṇavād* aussi dans A, avec *ṇ* souscrit semblable à *ṇ* simple.

³ Même observation pour *jūrṇa*. Dans *çuṇavād* et dans le suivant, le groupe *nd* revient trois fois pour *nd*, dans A et B.

⁴ A et B ont *rūpe*.

⁵ Pour **maṇḍalam*, A et B.

⁶ **kīrṇā* - aussi dans A, avec *ṇ* souscrit semblable à *ṇ* simple.

⁷ B a ici nettement **rūpā*; dans A, la voyelle est effacée.

⁸ *pūrṇo* et *jughūrṇā* aussi dans A, avec *ṇ* souscrit semblable à *ṇ* simple.

26. (XVI) çaminā yena guptāpi
tāpasābhena hariṇā kṛitye çaktiḥ prakāçitā
nakhāliya gubhaukasā ||
27. babhañja ratnaracitaṃ
(18) rataye yo jayaçribhīḥ bhūbhṛitpatiçiro raṇe
kridādriṇ¹ kalpayann iva ||
28. (XVII) ghrīṣṭāu dvishā çikkhā-
[ratnai- r āpilamadhu.lhārayā²
kshālitau raṇaraktārdrau yasya pādau saṃbhīramanī ||
29. na cacāla calāpi çri-
(19) vaktre sarasvatīvaktrā - s tiṣṭhantī yasya vakshasi
d vinayaçravaṇād iva ||
30. (XVIII) adakṣiṇo pi vakro pi
sarvātmanāpādānāni vidhir yasyāuvamanyata
tejouayabhayād iva ||
31. çauke samadhikaṃ yasya
(20) tatīā hi tadbhīyārātī - gāmbhīryaṃ sāgarād api
r abhyagābata sāgaram ||
32. (XIX) rāṣṭre³ kshetre pratāpāgni-
uptaṃ çradhdhāmbubhīr yena dagdhadīptārīdohade
dharumavijaṃ vyavarddhatta ||
33. yenopameyatāṃ manye
(21) sa hi cet sārvasarvāṅgo kāmalye kāuto pi nārhati
na pataṅgāyito nale ||
34. (XX) homayogādīnirato
vidhātṛā sadīço yo pi vedasaktalye prajāpatīḥ
parair acalito bhavat ||
35. yudhi khaḍgasahāyo⁴ ya -
(22) uddīptavidviṣṭāṃ khaṇḍa - s saman dvayam adarçayat
m akhaṇḍāṇ⁵ ca nijaṃ yaçalye ||
36. (XXI) prajānuçāsano dhar:nmai-
rājanyavandyacaraṇo r vyogīçvaraparāyaṇam
yo bhūn manur ivāparaḥ ||
37. abhraṅkashaṃ sudhādhauta-
(23) çaktir yasyākarod bhūyo m ariveçmendumaṇḍalam⁶
mṛigāṅkaṃ vāṣpadurddīnam ||
38. (XXII) anena coditā bhūpā
viram ālambya vṛiddho pi vyajahan mām itīva yam
rājadharmmo vadhit kalim ||

¹ Pour *kṛitā*, A et B.² Pour *āpīḍa*, A et B; très net dans A.
Cf. LVIII, D, 7.³ A et B ont tous deux *rāṣṭrakshetre*,

qui est incontestablement la vraie leçon.

⁴ Pour *khaḍga*, A et B.⁵ Deux fois *ud* pour *ud*, A et B.⁶ Pour *maṇḍalam*, A et B.

30. yo vipatsu api sadvyūttim
 24 prajasampatkarin dhenuṃ
 10. XXIII vasyāsaṅkhyamakhoddha-
 | ta¹ -
 catakratupadākrānti -
 11. yāḥ prajānān na nīraga -
 25 kālan kāpathasaktam
 12. [XXIV] karatyāgena vasyārtho
 utsāraṇamvujāmō
 13. jagannāṇḍalacetāpsi²
 26 nirjjitasya manojasya
 14. [XXV] vibhāya pratyupakṛti -
 ekadāpi kadā sūryaḥ
 15. arthiprārthitasarvvartha
 27 divyaḥ kalpadrumo vena
 16. [XXVI] caturācramamaryvādān
 acramāṇaṃ praçastānān
 17. dattayan ekada rāmaḥ
 28 jigishayeva yo nityam
 18. [XXVII] melhādudhiraçlagha
 anyadambhagyaḥkṛteva
 19. sucrato hitava vāca
 29 eko vaidyaḥ paratrapī
 20. [XXVIII] suvaruṇaṃ³ svacchatam
 arcçishma -
 vasudham api gūṃ bhūyo
 21. vas sarvvaçāstracastreshu
 30 nṛttagatādīvijñāne
- nandiniṃ sarvvaçāmadān
 dilīpa iva nājahāt
 dhūmajālais taraṅgibhīḥ
 manas saupānāvan iva
 n mulūrttam api mānasāt
 manāṃsi vinayann iva
 varddhito diggajasya hi
 madē lagnālivarddhanah
 yo jagraha vapurguṇaīḥ
 saṅcraṇāmarshaṇād iva ||
 ũ jagaty upacākāra yaḥ
 pratibodhepsur amvujāt³
 vyatirikṭārthadanataḥ
 bhūmibhūto pi darçitaḥ
 çasitā kalpayann api
 çatan dikshu cakara yaḥ
 kacypāya mahim iti
 hemadrim adīçad dvije
 bhadratā karuṇardrata
 kāntās tā yam upāsata
 samudāçāsaraya
 prajavyadhīn jāhāra yaḥ
 t smigdhāṃ gurusamaṃ nahat
 çājaratnaṃ bahhāra yaḥ
 çipabhāshatpīshy api
 shy adikartteva paṇḍitaḥ

¹ A et B ont *oddhūta*.

² Pour *maṇḍala* A et B.

³ Pour *ambujat* A et B.

Aussi dans A, avec *ñ* sous-entendu sem-
 blable à *ñ* simple.

Pour *paṇḍitaḥ*, A et B.

52. (XXIX) savyāpasavyadormmuktai-
vāṇais sarvvāṅgamuktais tu
r yyo jahāra jayaçriyaḥ
kāmavāṇair vvarāṅganāḥ ||
53. kharah khadgaikapātena ¹
(31) lohadaṇḍo ² rimānas tu
yasyāchedi tridhā mahān
dūrataç çatadhā svayam ||
54. (XXX) atrātīpūrṇṇaṃ ³ svayaço
yaç cakḥānorugambhiraṇ
nayam iva rosātalam
taṭakaṃ çriyaçodharam ||
55. yaç cakrayantrarandhreṇa
(32) nārjjuṇaḥ kevalaṃ kirtiyā
lakṣaṃ viddhya ⁴ ny iyat sthītam
bhīmo bhūd apī raihasā ||
56. (XXXI) cīnasandhipayodhibhyāṃ
guṇāvaliva kirtīs tu
mitorvī yena pālītā
vidyeça çrīr ivāmītā ||
57. tattvoktir abhāvat sarvva
(33) yad yat spīçati merau hi
stavo yasya guṇāḥṛitaḥ
sauvarṇṇaṃ ⁵ tat tad ikṣhitam ||
58. (XXXII) çriyaçodharmmaṇā ⁶ tena
rājendunenduvaktreṇa
çriyaçodharmmaçobhinā
candrenduvasobhūbhujā ||
59. imās svaçīparacitā
(34) catasraç çivaçarvvāṇī –
gurūṇaṃ ⁷ punyavṛiddhaye
pratimā sthāpitās samam ||
60. (XXXIII) vicītraratnaracitaṃ
karaṇkakāladhautāmbho –
bhūṣaṇaṇi kanakāmbaram
bhājanāni pratigrahāḥ ||
61. çivikāvyajanacebattra –
(35) vahūni haimaraupyāni
māyūrāmatararāçayaḥ
pūjopakaraṇāni ca ||
62. (XXXIV) idaṅ ca svakṛītan tāra –
catuṣkoṇīkṛītan tvashtrā
taṭakaṃ hlādīkāntibhīḥ
vidhuvimbam ivāṃṣigam ||
63. ṇṛittagītādicaturā –
(36) samagrakaradagrāma –
ç çlāghyā naravarāṅganāḥ
godharārāmamaṇḍalam ⁸ ||

¹ Pour *khadgat*°, A et B.

² Pour °*daṇḍo*, A et B.

³ Aussi dans A, avec *ṇ* souscrit semblable à *ṇ* simple.

⁴ Pour *vidhya*, employé ici abusivement pour *viddhvā*, A et B.

⁵ *sauvarṇṇam* se trouve aussi dans A,

avec *ṇ* souscrit semblable à *ṇ* simple.

⁶ Lire *çriyaçovarmanṇā*, avec A et B; dans A surtout, les caractères ne prêtent à aucune confusion.

⁷ A seul a *gurūṇāṃ*, B a *gurūṇāṃ*; *puṇya*° pour *puṇya*°, A et B.

⁸ *ṇḍ* pour *ṇḍ*, A et B.

INScriptions
SANSKRITES
L. CAMBRIDGE

64. XXXV idan tena ca tat sarvvaṃ sārvaṃ saṁsthāpanādīne
dattaṃ rajadhirājena jagajjalitatejasā ᳚
65. erudravarmamecvaradīmāṃ devānāṃ sarvvaśīkārāḥ
37. viveambharādhirājena na nīyojyās svakarmmaṇi ᳚
66. XXXVI agamaḥ paracakrasya rāṣṭre yadi bhavet tada
nīyojyās tadvinācāya nānyadā tu kadā ca na ᳚
67. atrāṅgane nṛipatīr eva nṛipātmaḥ pi
bhū 38)shāvivbhūshītatanuḥ khalu vītadosham
dvāreṇa tena mahatāpi vīced abhūshā -
XXXVII) e cīshṭās tu viprayatimantrivalādhipāc ca ᳚
68. brahmaṇadis sasāmānya - jano noidhataveshakāḥ
kāṛṇa 39) bhūshāṃ vinā tanvīm na bhāmaṃ bhūshanaṃ bhajet ᳚
69. nandiyavarttaṃ vinā pushpa - n na māladivibhūshītāḥ
na khādet kramukāṃ muktā nṛtīgā XXXVIII) radivāhyatāḥ ᳚
70. na nilacitravāsano na kuryyat kalaban tathā
40. na bhogabhyantaragato na ca cāstradhāro bhavet ᳚
71. na kañcid avamanveta na grīhṇīyae ca mānushān
evamādiny akaryyaṇi kuryyan natra cīvaṅgane ᳚
72. XXXIX) udak caturmukhadva d ācramantaḥ vrajan naraḥ
ra-
41) para nācchādītaḥ chattrai - r ŷyānād avatared api ᳚
73. yas sadbhūḥ pūjanaprārthi puruṣaḥ strijano pi vā
vathāvibhavapūjābhīḥ pravīcet so pi bhaktītaḥ ᳚
74. cīshṭa dravīṇahīnas tu XL) eraddhābhaktimāhādhanāḥ
42. pushpeṇāpi vīceyus te bhaktīr hī paramā cīve ᳚
75. chinnāṅgas tv atīkitaṅga ye kṛitaghnaḥ kuljavāmanāḥ
mahāpatakīno ye ca hinadeças tathā pare ᳚
76. ye kushthādīmahayadhi¹ pūṭitaṅga² vīgarhītāḥ
43. XI) , kadacīd apī te sarve na vīceyae cīvaṅganam ᳚

¹ A et B ont *kushtha* — ² Pour *putta*, A et B.

77. māheçvarā jītāmānaḥ
te devaparicaryārḥā kulaçilādicodhitāḥ
bbaveyuç çāntamānasālḥ ||
78. ye çāsanam idan darppā –
vadhadaṇḍādīyanarhatvā¹ – I laṅghayeyur yya(44)di dvijāḥ
(XLII)n nīrvvāsyaś ta ito ūganāt ||
79. rājaputrās tu dāpyās te
tadarddhavinayaḥ kāryyo hemaviñçatpalair ummitam
nṛipatijñātimañtriṇām ||
80. tadarddhakan tu dāpyās te
taśyāpy arddhan tu mukhyānām hemadaṇḍāta(45)patriṇaḥ²
çreṣṭhīnām³ vinayo mataḥ ||
81. (XLIII) dāpyās tadarddhavinayaṃ
taśyāpy arddhaṃ tu vinaya – çāivavaishṇavakādayaḥ
s sāmānyeshu samīritāḥ ||
82. dhanan dātum a(46)çaktās syu –
pṛiṣṭhe⁴ vetreṇa tān hanyā – s sāmānyā yađi mānuṣhāḥ
c chatam ity anuçāsanam ||
83. pūjā pūjopakaranaṃ
etac cānyac ca sarvveshu kālaç çau(XLIV)caṃ prakalpitam
kshīye(47)taikatamad yađi ||
84. kulapatyādayo dhyaakshā
hemaviñçatpalādyeka – dāpyā dośhānvitais saha
palāntakam anukramāt ||
85. kulapatyādyasaṃpṛikte
(XLV) ya(48)thārhan draviṇan dā-
[pyo dośhe dośhakṛid eva tu
daṇḍyo⁵ vā deçakālataḥ ||
86. pūjākālavatikrānto
rūpyaṃ⁶ viñçatpalaṃ dāpyaḥ bhaved yađi purohitaḥ
palāni daça yājakaḥ ||
87. svakāryyaṃ yađy upeksheta
rūpyaṃ⁶ pañca (XLVI)palan dā-
[pya – dvā(49)rādhyaksho tha lekhalakḥ
s trīpalaṃ tūpalkapakāḥ ||
88. kāri mahānasādhyaksha
rūpyaṃ⁶ te trīpalaṃ dāpyā āgamādhyakshakas tathā
aūganādbhīpatis tathā ||

¹ Pour ° *daṇḍā*°, A et B.² *Idem*.³ B (et très probablement aussi A) a *çreṣṭhīnām*. Bergaigne, qui avait d'abord écrit la bonne leçon, l'a effacée. Cf. note 4

et page 400, note 1; page 402, note 2.

⁴ A et B ont *pṛiṣṭhe*.⁵ Pour *daṇḍyo*, A et B.⁶ A a chaque fois *rūpyam*; B, *rūpyam*.

89. *suvarṇṇa* 50 rajatālabhī¹
ity eśhā tapasādihna

90. *yacate* cṛiyaçovarṇṇa
īmaṃ rakshata bhadrāṃ vo

91. *eśha* bhara hi bhūpanām
palanaṃ pālaniyanā -

92. *eśhaṃ* vasuharā rajna
[52] panti ye patu tāu bhūpa

dravyāny anyāni dapaṇet
[XLIII] *maryādā* sthāpitā bhavet

bhāvīkambupaṭicēvarān
[51] *dharmaṇaṃ* dharmadhana īti

kalpitaḥ parameshthina²
n daṇḍyānān t'a [XLIII] *ṇdanañ*³ ca yat

daṇḍyās³ te yantu durgatīm
s te pi yantu paraṃ padam

(Conclusion du texte A⁵.)

93⁷. *ambujendrapratapena*⁶
*ambujākṣheṇa*⁶ tenedaṃ

kambujendreṇa nirmūitam
kambujāksharaṇ ākhyayā

TRADUCTION.

Adoration à çri-Iudravarmeevara!

Om:

1. Lui, le Benî, qui d'abord un, s'est, au commencement du monde, partagé en trois pour goûter le plaisir sous les formes du dieu aux quatre visages, du dieu aux quatre bras et de Çambhu, et qui, à la fin du yuga, rentre dans son unité, adoration à Lui Çiva!

2. Je salue avec dévotion celui dont l'épaisse chevelure a pour parure l'ennemi des lotus, le dieu aux yeux de lotus et aussi celui qui est ne du lotus; Lui dont les pieds sont parfumés par le suc des grappes de fleurs du mandara enlacées aux chignons des princes des dieux et des princes des Daityas prosternés devant Lui⁷.

¹ *suvarṇṇa* aussi dans A, avec *ṇ* sous-entenable à *ṇ* simple.

² A et B ont *parameshthina*.
Deux fois *ṇd* pour *ṇd*, A et B.

³ *Idem*.

⁴ Le texte B n'a pas, comme dans les autres, XLIV=LIV la conclusion correspondante en langue kmere.

⁵ Chaque fois pour *ambu*.

Dans cette stance, comme dans la précédente, Çiva est considéré tantôt dans son unité (pādas 2 et 3), tantôt dans sa triple manifestation comme Çiva, Vishṇu et Brahmā (pādas 1 et 2). L'ennemi des lotus est la lune, qui orne la chevelure de Çiva; les deux qualificatifs suivants sont des noms de Vishṇu et de Brahmā. Bergaigne n'a pas traduit les stances 1 et 2. A. B.

(Stances III à XVII = XLIV, II à XVI.)

18. Il était profond comme la mer et rafraîchissant comme elle, et pourtant, de lui, comme de la grande mer¹, sortait un feu qui dévorait le monde, le feu de sa majesté.

19. La gloire qu'il avait enchaînée par ses qualités innombrables et accomplies, il lui a fait prendre son vol² dans la crainte qu'elle ne fit éclater de nouveau le vieux fragment de l'œuf de Brahmā.

20. On ne peut citer après lui, pour la profondeur, que la mer; pour la force, que le vent; pour la fermeté, que le mont Meru; pour l'héroïsme que Hari; pour la beauté, personne, l'Amour ayant été brûlé.

21. Çrī, attirée par son héroïsme, a abandonné tous les autres rois pour s'attacher à lui, et, enivrée par le parfum de la liqueur que laissent couler les tempes des éléphants des points cardinaux³, elle oublie son lotus entouré d'es-saims d'abeilles.

22. Dès qu'il fut en possession de la Lakshmi royale, lui dont l'héroïsme était pareil à celui du maître de Lakshmi, il remplit la terre d'immortels⁴ et en fit ainsi comme une Amarāvati.

23. Le monde était brûlé par sa majesté, et sa gloire étincelante et enflammée a parcouru rapidement la terre, les points cardinaux, les montagnes, les arbres, les villes et la mer.

24. Jadis Nārāyaṇa se fit femelle pour conquérir l'ambrosie: s'il eût vu la beauté de ce roi, autre ambrosie, il n'eût plus voulu redevenir mâle.

25. Son ennemi même accompli [plein⁵], indomptable, profond, grand, était ébranlé à son approche comme la mer à l'approche du vent.

¹ Proprement « de la mer unique », d'où sort, à la fin de chaque kalpa, le feu Aūrva.

² Le rôle des deux participes *badhthā* et *addhata* est juste l'inverse; c'est le second qui est simple épithète: « Sa gloire altière, il la tenait enchaînée par ses vertus innombrables et accomplies [par mille cordes indéchirables], comme s'il eût craint qu'elle ne fit éclater... » A. B.

³ Parce que la puissance de Yaçovarman

s'étend jusqu'aux points cardinaux, jusqu'aux limites du monde ? — Le 2^e hémistiche est indépendant; il faut mettre deux points après « s'attacher à lui », et traduire: « enivrée par le parfum de la liqueur... l'essaim d'abeilles ne regarde plus le lotus ». A. B.

⁴ En érigeant des statues de dieux dans les temples qu'il fit construire.

⁵ Les épithètes conviennent à la fois à l'ennemi et à la mer.

26. Il avait l'air calme d'un ascète; mais sa puissance, quoique cachée, se manifestait dans ses œuvres, comme les ongles de Hari quand il sortit de sa cachette¹.

27. Il brisait dans le combat la tête ornée de bijoux du roi son ennemi (du mont Meru²), comme s'il eût voulu se faire une montagne en miniature pour y folâtrer avec les Cris de la victoire.

28. Ses pieds étaient-ils souillés du sang de la mêlée, son ennemi s'empresait à les lui masser avec les bijoux de son diadème, et à les baigner dans le nectar que distillaient les fleurs de sa couronne.

29. Sur son sein, la volage Cri a cessé d'être volage, comme si elle eût entendu sur sa bouche la bouche de Sarasvati lui prêcher la retenue.

30. Le destin, tout malveillant et perfide qu'il est, consentait à tous ses glorieux succès, comme s'il eût craint sa force et sa sagesse.

31. J'imagine qu'il était plus profond que la mer : aussi son ennemi, par crainte de lui, a-t-il mieux aimé se jeter dans la mer³.

32. Quand il eut dans son royaume, comme dans un champ, brûlé du feu de sa majesté, une pousse⁴ d'orgueilleux ennemis, il y sema la vertu et la fit croître en l'arrosant de sa foi.

33. L'Amour, si beau qu'il soit, ne peut, je pense, lui être comparé; mais lui aurait pu être comparé à l'Amour, si celui-ci avait encore tous ses membres intacts⁵, et ne s'était pas brûlé, comme un papillon, à la flamme.

34. Aimant les sacrifices et le Yoga, attache aux Vedas, protecteur de ses su-

De son pilier, dans l'incarnation en homme-lion. — Ces comparaisons ne sont pas toujours d'une logique parfaite; dans celle-ci pourtant le défaut serait trop sensible : car les griffes de Hari ne se voyaient pas pendant qu'il était caché dans le pilier *prakāṣita* et *gubhāksa*. N'y aurait-il pas le plus tôt une allusion à une variante de la Bible *Paucautauca*, III, 14, ed. Kosegarten, et *La Fontaine*, VI, 14 : « comme la trace des griffes du lion qui se tenait dans sa caverne d'azur, en penchant »? A. B.

1. Jeu de mots.

2. Allusion à un fait réel? Voir LIX, B, 19.

3. Au lieu de : « une pousse », lire : « les convoitises », A. B.

4. *sarvasarvaṅga*, dérivé de *sarvasarvaṅga*? — Cf. des expressions comme *sarvasarabhi* = *sarvasarabhi*. Au lieu de : « mais lui aurait pu être comparé à l'Amour, si celui-ci avait encore tous ses membres intacts », le texte dit simplement : « bien entendu, même si celui-ci... » A. B.

jets [maître des créatures], il était semblable à Vidhātār, et pourtant il ne se laissait pas ébranler par les ennemis [déterminer par les autres¹].

35. Dans le combat, avec son glaive pour compagnon, il a fait voir à la fois ces deux spectacles contraires : ses orgueilleux ennemis partagés en morceaux, et sa propre gloire sans partage.

36. Il apprenait le devoir à ses sujets en prenant conseil de Yogīçvara [de Yājñavalkya²], mais les princes prosternés à ses pieds le faisaient ressembler à un autre Manu.

37. La demeure de ses ennemis, pareille au disque de la lune, perceait les nues, et était brillante de stuc [blanche d'ambroisie³]; sa puissance en a fait de nouveau une lune⁴ voilée par une pluie de larmes.

38. « Les rois, sous l'empire de Kali, m'ont négligé : » voilà ce que semblait dire le Devoir des rois en cherchant près de lui un refuge, et grâce à lui, le Devoir des rois a, malgré sa vieillesse, triomphé de Kali.

39. Même dans l'adversité⁵, semblable à Dilipa, il n'abandonna jamais la vertu qui, pareille à la vache Nandinī, donnant l'accomplissement de tous les désirs, fit le bonheur de ses sujets.

40. Ses innombrables sacrifices élevaient dans les airs des tourbillons de fumée, pareils à des vagues onduleuses, qui désaltéraient⁶ en quelque sorte son

¹ Jeu de mots. *Vidhātār* est le créateur, identifié avec le Destin qui est déterminé par les actes des êtres dans une existence antérieure. Les épithètes qui précèdent ont pareillement une double application, au roi et au créateur, *Brahmā* ou *Prajāpati*.

² Jeu de mots. *Yogīçvara* fut apparemment l'un des ministres de *Yaçovarman*. Ce nom se retrouve dans d'autres périodes de l'histoire du Cambodge. — Un *Yogīçvara*, ministre de *Sūryavarman*, paraît dans XV, A; le même ou un autre, dans XVI. Je ne puis du reste trouver dans le texte que ceci : « Gouvernant ses sujets avec justice [instruisant les peuples de leurs de-

voirs], suprême refuge des plus grands yogins [autorité suprême de *Yogīçvara*], les pieds adorés par les princes, il fut comme un second Manu. » Cf. *Manu*, I, 1, et *Yājñav.* I, 4. A. B.

³ Jeu de mots.

⁴ *mṛigāṅkaṇ* a aussi un double sens, « [un séjour des fauves] ». A. B.

⁵ Allusion probable à des revers réels.

⁶ *saupānavān* serait de toute façon incorrect, même dans l'acception où le prend Bergaigne. Je crois qu'il faut corriger *sopānavān* « qui servaient en quelque sorte d'escalier à son ambition de monter au rang de celui... » A. B.

orgueilleux desir de monter jusqu'au séjour de celui qui a offert cent sacrifices
In Ira .

41. Il ne sortait pas un instant de la pensée de ses sujets, morigenant en quelque sorte les cœurs, qui, dans l'âge Kali, s'attachent aux voies mauvaises.

42. La libéralité de sa main [la secretion de sa trompe¹] ne faisait qu'augmenter sa richesse : quand les éléphants des points cardinaux sont en rut, l'odeur que leur secretion exhale comme un lotus accroît le nombre des abeilles qui s'y attachent.

43. Il s'est empare par sa beauté des cœurs du monde entier, comme s'il ne pouvait souffrir qu'ils servissent de refuge à l'Amour, qu'il avait vaincu².

44. Il répandait ses faveurs sur le monde, sans rien demander en échange : a-t-on jamais vu le soleil demander au lotus de l'écouler?

45. En donnant des biens supérieurs à tous les biens qu'on lui demandait, il a fait voir sur la terre l'arbre Kalpa, qui ne croissait jusqu'alors que dans le ciel.

46. Bien qu'en gouvernant ses peuples il fixât exactement les limites des quatre *ayamas* [des quatre castes], il fit à tous les points cardinaux une centaine d'*ayamas* excellents [une centaine de convents³].

47. « Rama donna un jour la terre [lit un don de terres] à Kaçyapa : » c'est parce qu'il s'en souvenait, et pour le vaincre en libéralité, qu'il donnait sans cesse aux brâhmanes une montagne d'or [le mont Meru⁴].

48. La sagesse, l'intelligence, la fermeté, la gloire⁵, la loyauté, la pitié attendrie, étaient autant d'amantes qui s'empressaient autour de lui, comme si elles avaient craint de ne trouver que dédains auprès d'un autre époux.

49. Avec une parole qui était l'expression d'une science excellente, qui avait

¹ Plus exactement « de ses tempes ». La trompe est ici pour le jeu de mots ? — Je doute fort que *karatyâga* puisse désigner le *mada* de l'éléphant. Ici encore il a suffi du mot *kara* pour provoquer une allusion très lointaine, et préparer ainsi la réflexion faite au second hémistiche. Le sens doit être : « La remise de l'impôt ne faisait qu'augmenter sa richesse. » A. B.

² Les mots ici ont été choisis avec beaucoup d'art, et peut-être serait-il plus exact de traduire : « Comme s'il ne pouvait pas souffrir de les partager avec l'Amour [qui s'était né, *manoja*] et qu'il l'avait vaincu et surpassé. » A. B.

³ Jeu de mots.

⁴ Jeu de mots.

⁵ Ou « la modestie ». A. B.

été prononcée par Saçruta¹, et dont l'essence était la sagesse, médecin unique en son genre, il guérissait les maladies de ses sujets, même pour l'autre monde.

50. De caste pure [or pur], très pur lui-même [très brillant], splendide [rayonnant], doux [poli], vénérable d'aspect [paraissant lourd²], ce roi était un gros joyau qui, de plus, portait la terre elle-même avec tous ses joyaux.

51. Dans toutes les sciences et dans toutes les escrimes, dans les arts, les langues et les écritures³, dans la danse, le chant et tout le reste, il était habile comme s'il en eût été le premier inventeur [comme s'il eût été Brahmā lui-même⁴].

52. Avec les flèches que lançait son bras gauche comme son bras droit, il gagnait des victoires; avec les flèches de l'amour que lançaient tous ses membres, il gagnait les cœurs des dames.

53. D'un seul coup de son épée il brisait en trois morceaux une grande et dure barre de cuivre : quant à l'orgueil de ses ennemis, il se brisait de lui-même, à distance, et en cent morceaux.

54. C'est pour frayer à sa gloire trop pleine une issue vers les enfers qu'il a creusé ici l'étang vaste et profond nommé Çrī-Yaçodhara⁵.

55. Trouvant le point faible des diagrammes et des amulettes, et frappant le but, si petit qu'il fût⁶, il n'était pas seulement un Arjuna pour la gloire, il était encore un Bhīma pour l'impétuosité.

¹ Ce jeu de mots nous donne une indication utile sur le plus célèbre auteur hindou qui ait traité de la médecine : il était donc parfaitement connu au Cambodge dès l'époque de Yaçovarman.

² Jeux de mots. — Je crois qu'il faut séparer *guru samam*, et traduire : « vénérable [lourd], d'une lueur toujours égale [homogène]. . . » A. B.

³ Allusion aux écritures différentes employées sur ce monument même ?

⁴ Jeu de mots.

⁵ Sur l'étang de Yaçodhara, voir plus haut, p. 362 et n^{os} LVI, LVIII. A. B.

⁶ Il ne s'agit ni de diagrammes ni d'amulettes, mais d'un exploit du roi au tir de l'arc : « Frappant le but, pour si peu qu'il fût immobile, à travers l'orifice d'une machine en forme de roue, il n'était pas seulement. . . » Cf. LIX, C, 20, où Bergaigne a mieux traduit et où il donne aussi la référence au passage correspondant du *Mahābhārata*. Comme le roi est ici comparé pour la vitesse à Bhīma, le fils du Vent et le plus rapide des Pāṇḍavas, on devrait penser qu'il tirait à la course. Mais par LIX, C, 20, on voit qu'il était porté dans un palanquin. A. B.

56. La terre qu'il protégeait était limitée par la frontière des Chinois et par la mer¹; quant à sa gloire, comme la guirlande de ses qualités, comme sa science et sa prospérité, elle était sans limites.

57. Toutes les louanges attirées par ses qualités étaient des énonciations vraies: tout ce qui touche au Meru est bel et bien de l'or.

58. Par ce Çrī-Yaçodharman², brillant de çrī (de prospérité), de yaças (de gloire) et de dharmā (de mérite moral), l'un entre les rois, dont le visage était pareil à une lune, qui commença à régner en lune-lune-tresors (811)³,

59. Ces quatre images de Çiva et de Çarvāṇī, œuvres de son art, ont été érigées ensemble pour l'accroissement des mérites de ses parents.

60. Un ornement fait de bijoux variés, un vêtement d'or, des vases faits de noix de coco, des aiguères de fer⁴ et des aiguères polies, des crachoirs,

61. Quantité de palanquins, d'éventails, de parasols, de plumes de paon⁵, de cruches, et un grand nombre d'ustensiles pour le culte, en or et en argent:

62. Puis cet étang quadrangulaire, sa propre œuvre, astre frais et charmant, pareil au disque de la lune que Tvashṭar aurait rendu quadrangulaire et d'on il aurait fait disparaître la gazelle⁶:

¹ Cette indication a été relevée, p. 10.
— Cette note devait renvoyer sans doute à la notice d'introduction que Bergaigne n'a plus eu le temps de rédiger. A. B.

² La vraie leçon est Yaçovarman. A. B.

³ Date souvent répétée. — Au lieu de tresors*, lisez «Vasus». A. B.

⁴ Ordes aiguères noires? — *kaladhautā* est l'adjectif de *kaladhautā*; «des aiguères d'or et d'argent». A. B.

māyāra semble pris substantivement pour désigner une sorte d'éventail. Mais que vient-il faire aussitôt après les cruches, *amatra* (mot qui d'ailleurs, en dehors des vedas, ne figure que dans les dictionnaires)? — *māyāra* s'est déjà rencontré dans ce sens XVIII, C, 54. *amatra*, qui a aussi passé en pali, se trouve chez Apastamba, *Dharmasūtra*, I, 1, 3, 25 et 36, où il désigne le pot à aumônes du

brahmacārin, et *amatra* est dans le *Bluegavata Parāṇa*. Le mot est du reste dans Wilson, ce qui suffirait au besoin à montrer qu'il n'est jamais sorti des lexiques et à en justifier l'emploi ici. A. B.

⁵ Et, avec jeu de mots, les animaux en général? Peut-être y a-t-il là une allusion à la défense de laisser des animaux se baigner dans l'étang. Cette défense est formellement exprimée dans une inscription bouddhique de Rajendravarmān. — Comparer un étang à une lune carree sans la gazelle, pour dire qu'il est d'une pureté sans tache, est déjà fort: l'appeler une étoile paraît impossible. Pourquoi ne pas traduire simplement «ce meilleur des étangs» ou «cet étang brillant»? Ou aurions-nous ici un nom propre «l'étang des perles»? Pour l'intervention de Tvashṭar, cf. I, X, A, 23. A. B.

63. Des hommes et de belles femmes sans aucune tare, habiles au chant et à la danse, et tout l'ensemble des villages tributaires, des troupeaux, des terres et des jardins,

64. Toutes ces choses utiles à tous ont été données le jour même de l'érection par le roi des rois dont l'éclat resplendit dans le monde entier.

65. Le roi suprême de la terre ne devra employer à son propre service aucun des esclaves de Çrī-ludravarmēçvara ni des autres dieux.

66. Dans le cas où une armée ennemie envahirait le royaume, mais dans ce cas seulement, ils pourraient être appelés pour l'anéantissement de cette armée.

67. Dans cette enceinte, le roi seul et le fils du roi pourront sans péché entrer par la grande porte, le corps paré d'ornements; les autres, brāhmanes, ascètes, conseillers, chefs de l'armée, devront déposer leurs ornements.

68. Les Brāhmanes et les autres, de même que les gens du commun, auront une toilette modeste; ils ne pourront porter aucun ornement d'or, à l'exception de légers pendants d'oreilles.

69. Ils ne porteront pas d'autre fleur que le nandyāvarta; ils n'auront aucune espèce de couronne; ils ne mâcheront pas autre chose que du bétel ailleurs que dans les salles telles que la salle de danse¹.

70. Les vêtements ne seront ni de couleur indigo ni de couleurs variées; on ne s'y querellera pas; on n'entrera pas en mangeant², ni avec une épée.

71. On n'y méprisera personne; on n'y saisira jamais un homme. Tels sont les actes interdits dans l'enceinte de Çiva.

72. Celui qui, allant dans la direction du nord, passe devant l'*āçrama*, depuis la porte de Brahmā jusqu'à l'extrémité, doit d'abord³ descendre de son char et marcher sans être ombragé par les parasols.

¹ En comparant XI, IV, 41, je traduirais plutôt : « et (le bétel même, seulement) en dehors de la salle de danse et autres dépendances ». A. B.

² Ainsi formulée, la défense eût été inutile; car ce n'est pas la coutume aux Indes de manger ainsi en public. La locu-

tion comporte plusieurs sens très différents. En adoptant celui qui se rapproche le plus de l'interprétation de Bergaigne, je traduirais : « on n'entrera qu'en observant le jeûne et la continence ». A. B.

³ Ici Bergaigne a renoncé à traduire *parā* par « les étrangers » comme au

73. L'homme de bien ou la femme qui désire honorer les divinités peut entrer dévotement avec des offrandes proportionnées à sa fortune.

74. Les autres, ceux qui sont sans fortune, mais qui sont riches par la foi et la dévotion, peuvent entrer même avec une simple fleur, parce qu'ils ont une dévotion extrême pour Çiva¹.

75. A ceux qui ont un membre brisé, ou un membre defectueux, aux ingrats, aux bossus et aux nains, aux grands criminels, aux vagabonds et aux étrangers,

76. A ceux qui sont atteints de graves maladies, telles que la lèpre, a ceux qui ont une tare quelconque, à tous ceux-là l'entrée de l'enceinte de Çiva est interdite en tout temps.

77. Le culte divin sera confié à des sectateurs de Maheçvara, vainqueurs d'eux-mêmes, de bonne famille et de bonne conduite, arrivés à l'apaisement du cœur.

78. Pour ceux qui auraient l'audace de transgresser ce décret, si ce sont des brâhmanes, comme ils ne peuvent être condamnés à aucune peine, corporelle ou pécuniaire, ils seront simplement chassés de l'enceinte.

79. Les Râjaputras seront condamnés à une amende de vingt palas d'or. La peine² sera de moitié pour les parents et les conseillers du roi.

80. Elle sera d'une moitié de cette moitié pour les dignitaires qui ont droit au parasol à manche d'or, et d'une moitié de la dernière somme pour les principaux commerçants.

81. Cette dernière amende sera réduite à moitié encore pour les sectateurs le Vishnu, de Çiva, etc., et à une moitié de cette moitié pour les gens du commun.

82. Les gens du commun qui seraient dans l'impossibilité de payer l'amende recevront sur le dos cent coups de bambou.

n° XLV 44. Sa nouvelle traduction suppose la correction *purâ*, mais il n'a laissé aucune autre indication à cet égard. A. B.

On préférerait le sens : « car c'est de la dévotion que Çiva fait cas avant tout ». Mais dans ce sens, ne faudrait-il pas *pa-tanam* ? — Le vrai sens est celui qui est

donné dans la note; rien n'est plus fréquent que cette sorte d'attraction. *cishâ*, ici comme dans la stance 67, n'est pas « les autres », mais « les gens de bien ». A. B.

Remarquez *enaya* dans le sens de « peine ».

83. S'il est commis une faute quelconque contre les prescriptions concernant le culte, les ustensiles du culte, le temps des cérémonies et la pureté requise,

84. Les surveillants, à commencer par le prier du couvent, seront condamnés avec les coupables à des amendes variant, selon les distinctions établies, de vingt à un pala d'or.

85. Si le prier et les autres ne peuvent être rendus responsables de la faute, le coupable seul payera l'amende comme il est dû, ou sera puni selon le lieu et le temps.

86. Pour la transgression des règles concernant le temps des cérémonies, le chapelain devra payer vingt palas d'argent; le simple prêtre officiant en payera dix.

87. Pour tout manquement dans leur service, le portier et le scribe paieront cinq palas d'argent; les auxiliaires (*upakalpaka*) en payeront trois.

88. L'homme de peine, le cuisinier, le receveur et le surveillant de la cour payeront trois palas d'argent.

89. A défaut d'or et d'argent, ils payeront l'amende sur leurs autres biens. Tel est le règlement établi pour les ascètes (faisant partie de l'*ācrama*).

90. Çri-Yaçovarman adjure en ces termes les futurs souverains de Kambu : « Respectez, je vous en prie, cette œuvre méritoire, ô vous qui êtes riches en mérites !

91. « Car telle est la charge imposée aux rois par le souverain Maître : la protection de ceux qui doivent être protégés, et la punition de ceux qui doivent être punis.

92. « Ceux qui prennent les biens des ascètes doivent être punis par le roi et tomber ensuite dans les enfers; ceux qui les protègent doivent être protégés par le roi et monter ensuite au séjour suprême. »

(Conclusion du tete A.)

93. Celui qui a la majesté de l'Indra des ambujas (du soleil, roi des lotus de jour), l'Indra des Kambujas, aux yeux d'ambuja (de lotus) est l'auteur de cette écriture appelée *écriture des Kambujas*.

LVI-LXII

INSCRIPTIONS EN CARACTÈRES ÉTRANGERS SEULEMENT.

Le travail de Bergaigne sur ces six numéros était réuni en un seul paquet, chaque numéro sous une couverture spéciale. Il comprenait pour chaque inscription : 1° la transcription mise au net et annotée, sauf pour un fragment de LVI et pour les cinq stances finales communes aux n°s LVII-LX; 2° la traduction mise au net et annotée, à l'exception de LVI en entier, des faces A de LVII, LVIII et LX, ainsi que de la partie finale commune de LVIII-LX, restes sans traduction. Les notices d'introduction manquaient partout, excepté pour LVI, qui était pourvu de la sienne. Le paquet contenait, en outre, des brouillons de transcription et de traduction de la main de Bergaigne, ainsi que des transcriptions et des premiers essais de traduction (excepté LVI, LX et LXII) de la main de M. Sylvain Lévi. J'ai complété la transcription et la traduction, et ajouté les notices, qui ont été imprimées en petits caractères, pour les distinguer de celles qui proviennent de Bergaigne. Les notes ou parties de notes qui viennent de moi sont signées de mes initiales.

Avec ces six inscriptions on a tous les documents écrits dans l'*Alphabet du Nord* qui ont été trouvés jusqu'ici, à l'exception d'un seul, le n° 44 de la Bibliothèque nationale, provenant du Tep Pranan, emplacement d'un temple ancien à peu de distance à l'ouest de la statue du *roi lépreux*, en dehors de l'angle nord-est du *palais des rois*, dans l'enceinte d'Angkor Thom. Bergaigne a exclu cette inscription de la présente série, parce qu'elle est bouddhique, et en cela peut-être a-t-il eu tort. Elle eût certainement moins manqué un jour à la série des documents bouddhiques qu'elle ne manquera à celle-ci, si limitée et si bien définie, et qui, sans elle, demeure incomplète. Cette stèle du Tep Pranan est, en effet, toute semblable aux stèles du Thnâl Baray, à la première surtout (n° LVI) : même forme, mêmes dimensions, mêmes caractères, même contenu et même nombre (4 × 27) de stances. Comme toutes ces inscriptions, elle commence par la généalogie de Yaçovarman, continue par l'éloge du roi et, après une ordonnance relative à l'acrama qu'il a fondé, se termine par des stances d'exhortation à ses successeurs¹.

¹ Ces stances sont au nombre de sept, tandis que sur les stèles du Thnâl Baray elles ne sont que cinq, la redaction aussi en est différente, mais les idées exprimées sont les mêmes.

La troisième stance de la face A est en l'honneur du Buddha et la fondation est un couvent de moines bouddhistes, *saugatâçrama*. Mais, à cela près, on se douterait à peine qu'on a passé dans une autre religion. L'ordonnance, notamment, reproduit en des termes fort semblables et parfois identiques une partie des prescriptions que nous connaissons par les nos XLIV-LVI.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

LVI-LX.

STÈLES DU THNÂL BARAY.

Thnâl Baray, *la chaussée de Baray*¹, à l'est d'Angkor, est une immense levée de terre circonscrivant un rectangle qui mesure de 5 à 6 kilomètres de l'est à l'ouest et de 2 à 3 kilomètres du nord au sud. A l'intérieur du rectangle, presque au centre, s'élève le sanctuaire de Mébone². Comme on le voit par nos textes (LVI, C¹, 15; D, 10 et 13; LVIII, D, 22), l'emplacement, aujourd'hui à sec, correspond au *Yaçodharatâka*, « l'étang de Yaçodhara », si souvent mentionné dans ces inscriptions, et qui répondait peut-être lui-même au « lac oriental », à 10 lis de la cité, de la relation chinoise³. A quelques cents mètres au sud, la grande pièce d'eau du Sra Srāng, dont les dimensions sont dix fois moindres, a conservé son revêtement de pierre et a échappé à l'assèchement. Sur trois côtés du rectangle délimité par la chaussée, se voient les ruines de plusieurs temples : Ta Néy et Ta Kéo ou Pra Kéo⁴ à l'ouest et au sud-ouest; Ta Prohm et Bantéai Kédéy, ainsi que le Sra Srāng, au sud; plus au sud encore, Bat Chum et Krévan; sur le même côté, à l'est du Sra Srāng, Prê Roup; enfin Bantéai Samrè, à l'est de la chaussée⁵.

Les cinq inscriptions sont gravées sur autant de stèles à section carrée et inscrites sur les quatre faces. A l'exception de la première (n° LVI), qui a été trouvée à 200 mètres en dehors de l'angle sud-est, elles occupaient exactement les quatre angles de la chaussée, si exactement que M. Aymonier en a été immédiatement frappé, et qu'il n'a eu, après la découverte de l'une d'elles, qu'à envoyer les hommes de son équipe aux angles non encore explorés, pour trouver

¹ Anciennement *Pārāy*, d'après M. Aymonier.

² Ce Baray Mébone ne doit pas être confondu avec le grand bassin du même nom qui se trouve à 6 kilomètres au sud-ouest d'Angkor Thom.

³ Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 165.

⁴ Le Prêa Kèy du n° XV?

⁵ Lettre de M. Aymonier, du 13 décembre 1882.

aussitôt les trois autres. Les stèles en grès, d'un dessin très élégant, se terminent en pointe par le haut, avec facettes en biseau. Elles reposent sur des socles plus larges, en forme de *de*. Celles des quatre angles de la chaussée sont abritées sous des pavillons ouverts aux quatre points cardinaux, semblables à ceux des remparts d'Angkor Thom, mais mieux conservés.

Elles contiennent ou contenaient chacune 108 stances de différentes mesures, 27 par face, séparées régulièrement en leurs *pādas*, à deux *pādas* par ligne et formant deux colonnes verticales. Elles commencent chacune par la généalogie de Yaçvarman, déjà connue, et finissent à l'exception de LXI, où cette partie a disparu par cinq stances d'exhortations communes à toutes. Outre ces portions communes, les quatre stèles d'angle ne contiennent que l'éloge du roi et la mention élogieuse de l'étang par lui établi. Il ne s'y trouve pas de date. Il n'y en a pas non plus dans LXI, du moins dans les parties conservées. Mais cette stèle, qui a été trouvée en dehors de l'enceinte formée par la chaussée, contient, outre la généalogie, l'éloge du roi et la mention de l'étang de Yaçodhara, une ordonnance dans le genre de celles que nous avons vues déjà dans les précédents numéros et concernant l'*āçrama* ou couvent établi à proximité de l'étang. C'est donc à l'angle sud-est du Thnāl Baray qu'il faut chercher le site du *Yaçodharāçrama*. Cette ordonnance est curieuse, d'abord par les détails qu'elle donne sur les honneurs à rendre aux hôtes distingués, selon leur rang (le roi, les brâhmanes, les *acāryas çarvas* ou *pāçupati*s, surtout s'ils sont instruits dans la grammaire, c'est-à-dire s'ils possèdent le sanscrit; puis les grands officiers civils et militaires, les religieux et les maîtres de maison); sur le droit d'asile et autres immunités du couvent; sur les distributions quotidiennes à faire aux religieux, aux maîtres et aux élèves, y compris l'encre et le papier ou ce qui les remplaçait; mais surtout par les prescriptions qu'elle donne au sujet de certaines cérémonies funébres, une sorte de *grādha* auquel rien ne répond dans la *suriti* hindoue. Dans l'Inde, le parent seul, le *sapinda*, peut faire des offrandes efficaces pour le salut des morts. Qui ne laisse pas de *sapinda* après lui, n'aura pas de *tarpana* dans l'autre monde. Or, ici, la communauté parait chargée de faire des offrandes funébres pour les pauvres, les délaissés, les inconnus, ceux qui sont morts au loin, dans l'abandon, et une portion spéciale de son revenu est affectée à ces offrandes. Peut-être, quand on connaîtra mieux l'ancien épicurisme et l'ancien vishnouisme de l'Inde propre, y trouvera-t-on des pratiques semblables; mais, jusqu'à présent, que je sache, on ne les y a pas rencontrées.

Comme ces cinq inscriptions forment un ensemble bien caractérisé, je réunis de suite ici les données utilisables qu'elles fournissent. Pour l'ancienne géographie du Cambodge, on a vu déjà qu'elles précisent le site du Yaçodharataçaka et

du Yaçodharâçrama. Elles ne parlent pas de Yaçodharapurî, mais nous savons d'ailleurs que cette ville ne devait pas se trouver loin de là. La résidence de Yaçovarman est appelée *Kambupurî* (LX, A, 21) « la ville de Kambu », en d'autres termes la capitale du Cambodge. Serait-ce la même que Yaçodharapurî, et les deux noms désigneraient-ils, en définitive, Angkor Thom, qui n'est éloignée que de quelques kilomètres du Thnâl Baray ?

Pour l'histoire propre de Yaçovarman, il n'y a guère à relever, au milieu de tout ce verbiage, que des allusions discrètes à des revers et la mention (LIX, B, 19) d'une expédition sur mer dont il avait déjà été question plus haut (LV, 31) en termes très figurés. Mais c'est ici le lieu d'examiner si ces inscriptions ont été composées du vivant du roi, ou si elles sont posthumes. Une première chose peut frapper, c'est qu'elles sont entièrement rédigées au passé, et qu'un assez grand nombre de stances sont introduites par « aujourd'hui encore » on dit, on sait, on voit telle ou telle chose de lui. En présence pourtant des considérations à faire valoir en sens contraire, l'argument a peu de poids. Tout cela peut fort bien se réduire à un expédient de rédaction : la tournure par *adyâpi* est de procédé en ce style, et le moule commun le plus commode pour ces propositions alambiquées où le verbe doit presque toujours se construire à deux temps à la fois, est le passé indéfini. Aussi n'est-ce qu'après des hésitations, dont témoignent les retouches de son manuscrit, que Bergaigne s'est finalement décidé à tenir ces textes pour posthumes, et cela, parce qu'il avait cru voir dans plusieurs stances l'affirmation indirecte mais non équivoque de la mort du roi. Ces stances sont LVIII, C, 7; D, 1 et 14; mais surtout LX, B, 15; D, 8 et 21. Une allusion possible du même genre qui se trouve dans LIX, D, 6, lui a échappé. J'ai discuté ces stances à leur place, celles du moins pour lesquelles une discussion m'a paru nécessaire. Si l'on veut bien s'y reporter, on verra, je pense, que pour aucune d'elles l'interprétation de Bergaigne ne s'impose et que quelques-unes la repoussent. Pour les autres, la possibilité reste, mais rien de plus. Cela étant, il est facile de voir combien cette possibilité est peu probable. Que le rédacteur de ces inscriptions n'eût parlé de la mort du roi qu'en termes métaphoriques et voilés, ce serait tout à fait conforme au sentiment hindou. Mais pourquoi se serait-il privé de célébrer son apothéose? Pourquoi n'aurait-il pas dit une fois du moins sans équivoque que son héros était maintenant uni à Çiva? Et si ce n'est pas Yaçovarman, qui donc a fait graver ces inscriptions? Et pas seulement celles du Thnâl Baray, mais toute la série des digraphiques également rédigées au passé? Car ce qui vaut pour les unes, vaut pour les autres. Elles se tiennent toutes par leurs caractères externes et par leurs caractères internes, qui les distinguent de toutes les autres inscriptions du Cambodge examinées jusqu'ici. Non seulement

elles ont en commun de longs morceaux qui sont des protocoles de chancellerie, mais elles s'empruntent des stances isolées, comme les stances 23 et 27 des faces D de LVIIA, qui sont identiques à XXXIX, A, u et vi. Ailleurs c'est le même thème qui est varié d'une façon qui décèle sinon le même ouvrier, du moins la même officine¹. Toutes, elles ont pour objet de relater des fondations du roi, et celles-ci précisément une fondation qui date des premières, sinon de la première année de son règne. On se serait donc donné le mot pour répéter en tant d'endroits différents² la même énigme? A la fin de chacune des présentes inscriptions, le roi adresse directement et, cette fois, au présent, car ce n'est plus du recit, ses recommandations à ses successeurs, comme à la fin des digraphiques il signe en quelque sorte de ses surnoms en se déclarant le roi des rois du Cambodge, l'émule du soleil, le roi aux yeux de lotus. Ce serait un de ces successeurs qui le ferait parler ou qui signerait ainsi, et ce successeur nous aurait soigneusement tu son nom, il n'aurait nulle part essayé de l'associer au souvenir de celui qu'il célébrait, ni de se prévaloir de la piété avec laquelle il veillait sur les œuvres du défunt. Des inscriptions contenant l'éloge d'un roi mort sans la mention du successeur ne sont pas précisément rares. Mais, ou elles sont peu importantes, ou, ce qui est le cas le plus fréquent — on en trouvera un exemple au n° LXII], elles émanent d'un tiers. On conçoit, en effet, qu'un ancien dignitaire fasse l'éloge du prince qui a été son patron et son bienfaiteur, sans parler du roi régnant avec lequel il n'a plus eu de rapports. Mais ici c'est à des inscriptions royales que nous avons affaire, inscriptions qui sont les actes de fondations célèbres, et ce serait presque toute l'épigraphie d'un règne qui serait ainsi mise en suspicion. Je n'entends nullement donner ceci comme une démonstration. Je ne suis pas en état de prouver que c'est bien Yaçovarman lui-même qui a fait graver ces textes. Tout ce que je veux dire, c'est que cela est probable et que le contraire l'est fort peu.

Pauvres pour l'histoire du Cambodge, ces inscriptions sont par contre riches

Ceci est surtout sensible dans les prescriptions des diverses ordonnances et dans les stances d'exhortation qui terminent, d'une part, les inscriptions du Hnal Bay, et, d'autre part, celle non publiée de Tep Prinan.

Je relève ici une omission commise plus haut, p. 347. En discutant à propos de ces inscriptions digraphiques la question de leur reproduction en plusieurs exemplaires

identiques d'un même texte épigraphique, j'ai signalé la rareté de ce fait dans l'Inde propre. J'aurais dû en mentionner un exemple mémorable : la double inscription de Yaçodharman, le vainqueur de Mihira kula (première moitié du VI^e siècle), sur les deux piliers de Mandasor (Mâlva), publiée par M. Fleet, *Ind. Antiq.*, XV, 253 et suiv., et *Corpus inscr. indic.*, III, 141 et suiv.

au point de vue de l'histoire littéraire. Elles abondent en allusions qui témoignent, de la part de leurs auteurs, d'une grande familiarité avec la légende épique et mythologique, particulièrement avec le Harivaṅṣa¹. *Manu* est mentionné comme législateur et un çloka de lui est reproduit textuellement LVI, C, 1, 8 et 9. Le *Mahābhāshya* était étudié et, d'après LIX, D, 13, le roi lui-même en aurait composé un commentaire. *Vātsyāyana* paraît comme auteur du *Kāmasūtra* dans LIX, D, 1, et *Pravarasena* comme auteur du *Setubandha* dans LVII, B, 7. Une seule stance (LVIII, C, 15) nomme *Guṇāḍhya* comme écrivain prācrit (le même, avec allusion à sa légende, reparait dans LIX, B, 26), *Viçālāksha* comme ayant écrit sur la *nīti*, *Çāra* comme ayant triomphé d'un rival du nom de *Bhīmaka* et, peut-être, le Jina comme auteur d'un des Pūrvas, le *Kalyāṇa*. La stance suivante (LVIII, C, 16) connaît *Mayāra* comme auteur du *Sūryaçataka*. On est étonné que l'auteur, qui s'est tant creusé la tête pour ne rien dire en force jeux de mots, n'ait pas songé à Bāṇa, dont le nom y prêtait si bien. Mais, pour avoir été faite au Cambodge vers l'an 900 de notre ère, la moisson est belle.

Il n'y a rien d'essentiel à ajouter à ce qui a été dit plus haut au sujet de cette écriture et de ses habitudes orthographiques. Les caractères sont absolument semblables à ceux des digraphiques et tracés avec le même soin. Le *virāma* est placé au-dessus, à droite de la consonne et, dans quelques numéros, il affecte une position presque verticale. L'*anusvāra* gagne un peu sur le *ṅ*, et celui-ci est très souvent écrit au-dessus de la ligne. Dans certains mots, le choix de l'un ou de l'autre signe est d'une constance bizarre : ainsi nos textes écrivent *sūtha*, mais tout aussi invariablement *sainphika*. Sporadiquement, dans les finales en *avis*, *āvis* (LIX, C, 19 et 23; D, 23), ils emploient l'*ardhacandra*. Une fois (LVIII, D, 7) nous avons *āpila* (déjà rencontré LV, 28) pour *āpiḍa*. Mais, ce cas excepté, le *ḍ* manque absolument². Bergaigne l'a rétabli dans la transcription et je l'y ai

¹ Bergaigne a été très sobre de références au sujet de ces allusions. De mon côté, je n'ai ajouté des renvois aux sources que là où ils m'ont paru indispensables pour la clarté, et aux endroits où j'ai été obligé de proposer une autre interprétation. En général, quelque nombreuses qu'aient dû être mes notes, j'ai cherché à les réduire au strict nécessaire. Je n'ai pas touché à ce qui n'est qu'affaire de forme, par exemple à la façon, selon moi, trop sommaire dont sont indiqués les

double sens et qui doit parfois les rendre inintelligibles à tout lecteur non indianiste.

² Cela ne veut pas dire qu'on se méprit sur la valeur du *ḍ*. En général, la confusion des cérébrales et des dentales est très rare (on en trouvera trois exemples plus loin) dans les cas où elle serait contraire à la grammaire. Quand nos auteurs écrivent *maṅḍala*, ils savent fort bien que la troisième consonne est une cérébrale; de même, quand ils écrivent *deid*,

laisse, mais en faisant observer chaque fois en note que le texte avait la dentale. En note aussi ont été relevées les autres particularités d'orthographe (excepté la confusion fréquente du *b* et du *v*) que Bergaigne s'était sans doute proposé de reunir en une seule énumération dans la notice. La règle de Pānini, VIII, 4, 47, est ordinairement observée dans les mots en *tra* comme *mītra*; mais I, III, C, 10, en offre une application rare dans *vaddhuanta*. Des tendances précritisantes se montrent dans *khejabha* (I, III, C, 21; I, IX, B, 19 et D, 19), *kostabha* (I, II, B, 19; I, III, C, 26; I, X, C, 25), *sita* pour *vita* (I, IX, B, 19), *akobāra* (I, IX, C, 8). Dans *asprihana* (I, III, A, 21), *grihnati* (I, IX, D, 4), *trayena* (I, X, C, 12), la dentale est fautive. A cela près, la langue est d'une correction rare. Seul, le mot *gada*, employé au masculin dans le sens de « poison », est sans autorité.

Les doubles sens, autant que faire se pouvait, ont été mis entre crochets.

20. XVI (144).

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|------------------------------------|------------------------------------|
| A ₁ , 0 ^m 71 | A ₁ , 0 ^m 28 |
| A ₂ , 0 25 | A ₂ , 0 08 |
| B ₁ , 0 69 | B ₁ , 0 24 |
| B ₂ , 0 31 | B ₂ , 0 23 |
| C ₁ , 0 70 | C ₁ , 0 26 |
| C ₂ , 0 32 | C ₂ , 0 22 |
| D, 0 71 | D, 0 26 |

La stèle, qui a été trouvée sous bois à 200 mètres environ en dehors de l'angle sud-est du Thnal Baray, est brisée en deux morceaux. De chacune des quatre

ils n'ignorent pas que la dernière lettre est différente de la première. Ils l'ignorent si peu que, sur la stèle malade de Tep Pea nān par exemple, ils écrivent *deiddhri tabilli*, changeant correctement le *h* en *dh* sous l'influence de ce *d* qu'ils ne distinguent pas par l'écriture. La confusion est donc surtout graphique. La même remarque s'applique à celle du *b* et du *v*.

Devant un *r* original, ils ne mettent jamais un *m*, comme ils le font devant un *r* mis à la place d'un *b*; mais ils emploieront correctement l'anuvāra. Ce n'est que dans des documents peu soignés, comme notre n° LXI, que la confusion s'étend même à ces derniers cas.

¹ Dans une lettre déjà citée du 13 de cembre 1882 M. Aymonier précise l'en-

faces A, B, C, D il y a ainsi deux fragments, un grand qui est le haut, et un petit qui est une portion du bas. La face D, seule, n'est représentée que par le fragment supérieur.

A₁ contient en 31 lignes les quinze premières stances et demie de LX, précédées du symbole de *om* très fleuroné. Le commencement des cinq dernières lignes (commencements des pādas impairs des stances 14-16) manque; la dernière est aussi endommagée à la fin (pāda 2 de stance 16). Le reste est un peu usé, mais, comme le contenu est connu, lisible jusqu'à la dernière lettre.

A₂ contient 11 lignes, dont la première est usée, à un caractère près, et dont la dernière est endommagée. Ce sont les pādas pairs de 6 çlokas *anushṭubh*.

B₁ contient en 30 lignes 15 çlokas *anushṭubh*. Usé, mais à peu près lisible.

B₂ contient les traces de 13 lignes représentant autant de demi-çlokas *anushṭubh*, probablement $1/2 + 6$ çlokas. La moitié de la première ligne manque, ainsi que le commencement des lignes 6-13. Sur toute la moitié de gauche, on ne distingue que le nom de çrī-Yacovaman. Tout le reste est extrêmement fruste.

C₁, 30 lignes contenant 15 çlokas *anushṭubh*. A l'exception de quelques lettres et du bas de la dernière ligne, très bien conservé.

C₂, 13 lignes comprenant 13 demi-çlokas *anushṭubh*, probablement $6 + 1/2$ çlokas. Des quatre premiers çlokas il n'est resté que les pādas impairs. Le reste est assez bien conservé.

D, 31 lignes contenant 15 çlokas *anushṭubh* et des traces illisibles de la première moitié d'un 16^e. Bien conservé.

Il est probable que la stèle, absolument semblable aux quatre suivantes, contenait comme elles 4×27 stances, et se terminait par le même final, commun à toutes.

Dans toutes ces stèles, les quatre faces se suivent dans le même ordre, orienté sur les quatre points cardinaux : A à l'est, B au sud, C au nord, D à l'ouest.

droit comme se trouvant à 50 ou 60 mètres sous bois. Mais il ajoute « en avant de l'angle sud-ouest ». C'est probablement là une er-

reur de plume, car sur le croquis qui accompagne la lettre, la stèle est bien marquée à l'angle sud-est.

A₁ = 1, V 1-16¹.A₂

- | | |
|------------|---|
| 1. | ūk. |
| 2. | n mahadbhīr mmantribhīr vṛitāḥ |
| | n anāyasañ ca karō ² yaḥ (1) |
| 3. | yuddhābdhau yo vyadhād dhruvam |
| | saprema vijayaçrīyaḥ (1) |
| 4. | yaṃ vikshyādlikavikramam |
| | t kākās samabhavan yudhi (1) |
| 5. | vipadaṃ ³ cripaṛigraham |
| | saras tulyaṃ cakāra yaḥ (1) |
| 6. | n no prāmīyata paṇḍitaḥ ⁴ |
| | vairiban dhau ni |

B₁

- | | |
|--------------------------------------|--|
| 1. nānaratnair api cita | n namrabhūmindracekharan |
| yasyāṅghrinakharacmūddhau | ratnair evāruṅair iva (1) |
| 2. yaḥ prāpya rājyam ajaya | . . . ⁵ bhīr dduṛjjayaṃ kalim |
| . . . ⁶ yasya jaye çaktāḥ | purushottama eva hi (1) |
| 3. jī . . . yyo dhanārāṭi | r bhīmo py ājau valena yaḥ |
| lakshmihubdhau pariṇata | n dhṛitarāshṭram aharshayaṭ (1) |

¹ La seule variante est au troisième pada de la stance 2, *çikhayda*, avec la nasale cérébrale. Le signe marquant la fin des stances n'est partout disparu. A. B.

² La pierre porte, conformément au mètre, *cakara*. A. B.

³ L'estampage n'offre pas la moindre trace de cet anusvāra. A. B.

⁴ La leçon est *uopamīyata paṇḍitaḥ*. A. B.

⁵ Je lis : *ajaya- d rājābhīr*. A. B.

⁶ Je lis : *d uṛjjayasya*. A. B.

⁷ Je lis : *jīshṇ(uṛ duryyodhanarāṭi)*. A. B.

| | | |
|--|--|--|
| 4. yajñadhūmadhvajoddhūta—
dh(ū)navarshair iva babhan | dhūmair dhūsaritan nabhaḥ
bhṛiṣam yasya kaler vradhe (I) | INSCRIPTIONS
SAUSCRITES
DE CAMBODGE. |
| 5. yo rājaratnam arthibhya—
arthān diṣaṅ jahāseva | ḥ cintitān apy acintitān
mañiṅ cintitadāyīnam (II) | |
| 6. fiṣṭhanty nrasī yasya cṛi—
anekaguṇasapbandhā ¹ | r asthirāpi sthirābhavat
vīryyaprākāravāritā (II) | |
| 7. taptan tivrapratā(pena)
yo kīrat sarvataḥ ṣubhra— | bhuvanam hlādayann iva
yaḥṣṇitam anāratam (I) | |
| 8. sarvānandaka(r)ī kīrtiḥ
tathāpi yasya dayitā | kāminī kāmacārīṇī
... ca gaditā bādhaiḥ ² (I) | |
| 9. valādiyukto yukto yaṃ
itī buddhvā yaṃ ambhodhan | mataḥ ³ prati jagat-sthitau
sakhā ² ṣaṭeṇa ³ mādhavaḥ (II) | |
| 10. nīrāvaranabuddhītvā—
rājasthīr alaṅghyeti | t sarvaṃ vedyam vidann api
cāraçakshur babhūva yaḥ (I) | |
| 11. yathābhīṣṭapradā(ṃ) sādhyim
sarvopabhāktām ⁵ yasyāpi | dharṃmacrīmahīṣīm priyām
kurvataḥ karma satstutam (I) | |
| 12. yasyājau bhūnavairibha—
... r ⁶ ivātidhavalam | kumbham(u)ktāmvyvriṣṭibhiḥ
yaḥo diḥi visarpati (II) | |
| 13. pṛithukīrtiḥ pṛithoguṇaḥ
pṛithupṛithviḥ pratīdhiḥ | pṛithuḥṛiḥ pṛithuvikramāḥ
pṛithivyām iva yaḥ pṛithoḥ (I) | |
| 14. yasyānuṣāsanajala—
tatstbitasya kalaṅkasya | ñ jagannānasam abhyagāt
vidadhan n(u) viçodhanam (I) | |
| 15. sthāneshu sarvvavarṇānām
cṛipāṇiner
. | guṇavṛiddhikaro pi yaḥ
⁷ ṣab(d)avidyāvid irīta(h) (II)
. | |

¹ Le texte a °sambandhā. A. B.² Je lis : (pa)ñī ca gaditā budhaiḥ. A. B.³ Je crois lire : mat(t)ah, ce qui permettrait de lire jagatsthītau, en un seul mot. A. B.⁴ Je lis sukham çete nu. A. B.⁵ Le texte porte sarvopabhuktām. A. B.⁶ Je crois lire sāk(sh)ād. A. B.⁷ Je lis anavara- ḥ (ṣa)bdā. A. B.

INSITUATIONS
SANSOETTES
CAMBRIDGE

1.
2.
3.
4. eriyacovarimma
5.
6.
7.

B₂¹

1. (4)
2. r vyasya vishnor ivādhave
jñeyam anyan na dushkaram
3. cetasā
. āya brāhmaṇācramah
4. dam ihācrame
. karmakarair iti
5. sampadam
. nān apī pālayet
6. athityāni ca varddbhayet
. bhī sthāninān na hi
7.

1. sa hi vīevambharādhiḥca -
vad iṣṭān tasya tat kuryyā
2. sarvalokaguruṅ caiva
na tasya dattan na kṛta
3. atha dvijo dhikam pūjyaḥ
praptas te kramaḥ ca cila
4. rajapitrac ca mantri ca
te sarve pūjanīyās svu-
5. manyo viśeshatac euro-
raṇarṭhi ty araṇarṭhibhyo
6. caivapācupatacaryyan
tasoc ca vaivakaraṇaḥ

C₁

1. s sarvalokagurus smṛitaḥ
d vyasagītam idam yathā
2. rajānaḥ yo timanyate
n na crādham phalati kva cit
3. parebhyo vahavo yadi
guṇavidyāviceshataḥ
4. valādhyakshaḥ ca sajjanaḥ
r āmpūrvyā prayatnataḥ
5. raṇe dṛiṣṭaparākramaḥ
dharmmarakshā hi tatsthita
6. pūjyan viprād anantaram
pūjaniyo dhikam bhavet

Beaucoup n'a pas été de transcription de ces fragments. A. B.

| | |
|--|---|
| 7. caivapācupatajñāna –
ācāryyo dhyāpakaç çreshṭha – | çabdaçāstravidāṃ varaḥ
m atra mānyo varāçrame |
| 8. acāryyavad gṛihastho pi
abhyāgataguṇānā ca | mānanāyo vahuçrutāḥ
parā vidyeti mānavam |
| 9. vittāṃ bandhur vyaḥḥ karma
etāni mānyasthānāni | vidyā bhavati pañcamī
gariyo yad yad uttaram |
| 10. sāmānyamānavān sarvā –
dinānāthāṃç ca yatnena | n vālaviddharujānvitān
bhared bh(u)ktaushadhādibhiḥ ¹ |
| 11. nityaṃ hemāreccanavidhiṃ
trijñānānopacārābhyāṃ | vidadbīta yathāvidhi
kapilām api pūjayet |
| 12. çrāddhoparāgākāleshu
tandulasyaikayā ³ khāryyā | piṇḍabishuvayor ² api
kurvyād āçramayaḥvanaḥ |
| 13. ye bhaktyā patitā yuddhe
apiṇḍaḥ ² kṛipaṇānātha – | ye ca bhaktāḥ parāsavaḥ
vālaviddhāç ca ye mṛitāḥ |
| 14. eteshām eva sarveshā –
māsāvasāne sarvvatra | ñ caturāḍhakataudulāḥ ³
piṇḍaiḥ ² kurvvīta tarppaṇam |
| 15. etasmīn āçrame piṇḍa ² –
yaçodharataṭākānīe
. | ñ kṛitvānīya ca sarvvaçāḥ
tasmīn eva tu nirvapat
. |

C₂

| | |
|---|----------------------------|
| 1. sa(r)v(ā)ṇy etā(ni) . . .
tato nyan pūjayed vidhi – |
. (¶) |
| 2. vṛittir ddeyā tathācāryye
dantakāshṭhatrayasārdḍha – |
. () |
| 3. tamvnlavinūçatī ⁴ dve ca
ekā ca ⁵ |
. (f) |

¹ L'original paraît intact ici, et la vraie leçon doit être *bhaktāḥ*. A. B.

² L'original a chaque fois *piṇḍa*. A. B.

³ Pour *tanḍula*, A. B.

⁴ Le texte a *tamevā*^o pour *tamevā*^o. A. B.

⁵ Je lis *dīpikāmuṣṭī*-. A. B.

| | | |
|---|---|---|
| 188—EIP—ROSS
SANS—ELLES
189—AM—DGL— | 4. yatibhyaç ca pradeyam
dantakashîhadvayañ caiva
5. trîṅçat tanyûlapattraṅi ¹
tathaiva dîpikâmushṭi—
6. yauvanasthâya yataye
tad annau dvitrikudravâ— ²
7. tanyûlavîṅçatiç ¹ caika
. |
.
.
r ekaika
pradeyam sarvya
s tandulâḥ ³ kramukadvavam)
dîpikâmushṭir arbhake
. |
|---|---|---|

D

| | |
|--|--|
| 1. adhyetari grihasthe ca
annaṅ kakeshu datavya—
2. pratyahaṅ kalpitam bhaktam
tandulân ³ naiva tân dadya—
3. trîṅi pâtrâṅi yavat ta
satkâram âcladânâna—
4. bhasmâḍhakaṅ jaṭaçuddhi—
ekan tadbhajanam dhûpa
5. bhîṅgûrâṅ ca dvijâçûryya—
ekaikatra caturmûsam
6. rîktapattraṅi mashaṅ mûtsnâ—
bhôjyam viçeshayed deçe
7. kuryyat kuṭishu sarvâsu
îhasthâ yatayas sarvye
8. vady apatakino bhîta
pîḍavitre na tan dadya— | vṛittir ddeyâ yathâvayah
m arddhaprasthakatandulam ³
tandulâdhyarddhakhârîkâ ⁴
d dadyâd annâni tâni tu
d vyañjanam dâçapâtrataḥ
m ânupûrvvivyapekshayâ
kshârabhasmâḍhakan tathâ
bhâjanam vahnibhâjanam
parivṛiddhatapasvîshu
pradeyam sarvvam eva tat
mādhye trîshu ⁵ diçed api
kâle pañcotsave tathâ
çayanam prativatsaram
nâdhyakshe vacyatân gatâḥ
îbhâgatya samâçritâḥ
d grihnyân ⁶ na sa tân api |
|--|--|

¹ Pour *tanyûla*¹. A. B.

Le texte a, conformément au metre.

² *kudava*— pour *kudava*—, A. B.

Pour *tandulâḥ*. A. B.

³ Pour *tandulâ*⁴. A. B.

⁴ Lire *mûtsnâ*— *m adhyeçrîshu*, A. B.

L'original a *pîḍavitre* et *grihnyân*.
A. B.

| | |
|--|---|
| 9. karuṃṃaṃā maṃasā vācā
parasmāy ¹ ācraṃasāyānta- | na hanyān nāmishan diçet
r vvaliur vvpāi kathañ ca na |
| 10. sarvvān avādhakān sattvā-
yaçodharataṭākāsyā | n ācraṃasāyāsyā sannidhau
tasyānte ca na hiñsayet |
| 11. rājātṃajā rājaputrī
atrānyātitthivat pūjyā | rājavṃiddhastrīyas satīḥ ²
nāroheyuḥ kuṭiç ca tāḥ |
| 12. yās tadanyāḥ strīyo hīnā
nātra praveçam arhanti | yāç ca darçitavibhramāḥ
tā evābhyaḡatā api |
| 13. cāturaçraṃyapatibhī-
yaçodharataṭākākhyāṃ | s sarvvais saṃbhūya yatnataḥ
pālānyāṃ idam sadā |
| 14. kīṃkarair ācraṃasāyāsyā
tad eva nānyato hāryyaṃ | yad dhanan dhānīnārjītam
bhuktvā-saṃvarddhya ³ cācraṃam |
| 15. yad ācraṃopakaraṃṃ
bhāsmabhājanauḡḡādi ⁴ | hemarūpyādi ⁵
bhikshārthan nā |
| 16. | 6 |

TRADUCTION⁷.A₁ = LV, 1-16.A₂

1.
2. entouré de grands ministres.
. il les a rendus faciles.
3. dans l'océan du combat il a rendu inébran-
lable le plein de tendresse
de la victoire.

¹ Remarquer le sandhi. Cf. XLIII, A, 7.² L'original paraît bien n'avoir que *satī*; la forme védique *satīḥ* est bien peu probable ici. A. B.³ Je lis *bhukteāsauṃvarddhya*. A. B.⁴ Lisez *-rūpyādi*. — A la fin, je lis **ka(lp)ī(tam)*. A. B.⁵ L'original a ° *daṃḡā*. A. B.⁶ En tête du pāda il y a *m etā*. A. B.⁷ Je suis seul responsable de cette traduction du n° LVI et des notes qui suivent; celles-ci, venant toutes de moi, ne sont pas marquées de mes initiales. A. B.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

4. l'ayant vu d'un heroïsme supérieur
 sont devenus des corneilles dans le
 combat.

5. sans] malheur (son union avec
 la Fortune) il a fait un lac semblable.

6. n'a pas été égale par les savants
 le partisan de ses ennemis.

B]

1. Bien qu'elles fussent couvertes de joyaux variés, les tiaras des maîtres de la terre prosternés devant lui paraissaient ne porter que des rubis, enflammées qu'elles étaient par les rayons issus des ongles de ses pieds.

2. Aussitôt arrive à la royauté, il vainquit Kali difficile à vaincre aux rois; car vaincre l'invincible est possible à un grand homme à Purushottama.

3. Victorieux [Arjuna] adversaire des plus puissants guerriers [adversaire de Duryodhana], terrible [Bhîma] par sa force dans le combat, il fit le bonheur de son royaume bien gardé, prospère, attache à sa fortune (il rejoit Dhîtarâshtra vieux et pourtant encore) épris de Lakshmi.

4. Le ciel était tout obscurci par les fumées qui s'élevaient des feux de ses sacrifices et qu'on eût prises pour les pluies de fumée vomies par Kali dans sa déhâte.

5. Cette perle de roi, qui donnait à ceux qui avaient recours à lui tous les biens qu'ils désiraient et même ceux qu'ils ne désiraient pas, fit en quelque sorte un objet de moquerie de la pierre qui confère tous les desirs.

6. Sur sa poitrine, la Fortune volage devint fidèle, enchaînée par ses qualités par des cordes sans nombre, enfermée dans le rempart de son heroïsme.

7. Râtrâchissant en quelque sorte le monde brûlé par le feu violent de son courroux, il répandait partout et sans cesse l'ampita de sa gloire immaculée.

8. La gloire, cette amoureuse, prodigue ses faveurs à tous et ne suit que son époux; mais pour lui, les sages l'ont dit, elle fut une épouse fidèle.

9. Avec son armée et ses autres ressources, celui-ci est aussi capable que moi

d'assurer la conservation du monde; » ainsi pensant, Mādhava se repose tranquille sur l'océan.

10. Bien que, par son intelligence libre de tout voile, il connût tout ce qui se peut connaître, il se dit que la situation d'un roi devait être à l'abri de toute atteinte, et il se fit des yeux de ses espions.

11. Il obligea sa reine bien-aimée, la vertueuse Justice, à ne rien refuser, à se livrer à tout le monde, et pourtant sa conduite fut approuvée des gens de bien.

12. Dans la bataille, sous la forme des ondées de perles qu'il fait jaillir des fronts fendus des éléphants ennemis, c'est sa gloire même qui, aux yeux de tous, vole éclatante à travers l'espace.

13. Possesseur d'une grande gloire, de grandes vertus, d'une grande prospérité, d'un grand héroïsme, de grands États [possesseur de la gloire de Prithu, des vertus de Prithu, etc.], il fut sur la terre comme la vivante image de Prithu.

14. L'eau de ses commandements pénétrait dans le cœur¹ des hommes le purifiant de toute souillure.

15. A toutes les voyelles, selon leur organe, appliquant (exactement) le guṇa et la viddhi [dans les rangs de toutes les castes faisant croire la vertu], il fut proclamé un grammairien non inférieur au révérend Pāṇini².

B₂

1.
2. de lui, comme en l'absence de Vishṇu le reste à reconnaître pour facile.
3. par la pensée
. au le couvent des brāhmanes.

¹ Probablement sans calembour avec le lac Mānasa, car celui-ci est la pureté même.

² Je ne pense pas qu'il faille poursuivre le double sens au second hémistiche au

prêt d'une incorrection et contre l'usage de la langue : [il fut déclaré l'égal de l'époux de Çrī par ceux qui connaissent (le sens) des mots].

4. cri Yaçovarman ici, dans le couvent, par les artisans, tel est l'ordre.
5. richesse, qu'aussi il les protège.
6. qu'il fasse croître les actes d'hospitalité car non pour ceux d'un haut rang.
7.

C₁

1. Car, maître suprême de la terre, il a été déclaré le guru du monde entier. Ce qu'il désire, que chacun le fasse, selon ce verset de Vyāsa :

2. Qui manque de respect au roi, le guru du monde entier, ne voit fructifier ni ses dons, ni ses sacrifices, ni ses offrandes aux mânes.

3. Ensuite le brahmane doit être honoré par-dessus les autres; s'ils sont plusieurs, qu'on tienne compte d'abord de leur conduite, ensuite de leurs belles qualités, enfin de leur science.

4. Le rājaputra, le ministre, le chef d'armée, l'homme de condition, doivent tous être honorés dans l'ordre où ils viennent d'être nommés, sans aucune négligence.

5. Particulièrement le brave doit être estimé qui a prouvé sa vaillance dans le combat; l'homme qui aime le combat doit l'être au-dessus de ceux qui le refusent; car c'est sur lui que repose la défense du droit.

6. Immédiatement après le brahmane doivent être honorés un ācārya des Āiṅgas et un ācārya des Pāṇḍitas, et si l'un d'eux est instruit dans la grammaire, il doit être honoré plus que l'autre.

7. L'ācārya qui connaît à fond la doctrine des Āiṅgas ou des Pāṇḍitas et la science de la grammaire, et qui les enseigne, doit être estimé le plus haut dans cet excellent ārama.

8. A l'égal de l'ācārya doit être honoré le maître de maison qui a reçu une bonne instruction. Car, des qualités acquises, la meilleure est la science, a-t-il été déclaré par Manu.

9. La richesse, la parenté, l'âge, les œuvres pies et, en cinquième lieu, la science, tels sont les titres au respect, et le suivant l'emporte chaque fois sur le précédent¹).

10. Les gens du commun sans exception, les jouvenceaux, les vieillards, les souffreteux, les misérables, les délaissés, qu'on les entretienne avec soin de nourriture², de médicaments et des autres choses nécessaires.

11. Que toujours on fasse l'offrande de For selon les prescriptions, et qu'on honore aussi une vache brune en lui présentant de l'herbe et en lui rendant le service d'hommage.

12. En temps de crād̄dha et d'éclipse, et aux équinoxes, quand il y a présentation de gâteaux funèbres, qu'on fasse une offrande d'une khāri³ de grains de riz pour le fidèle qui venait sacrifier à l'ācrama.

13. Ceux qui par dévouement sont tombés sur le champ de bataille, les devonés qui ont rendu l'âme, ceux qui sont morts sans pain⁴, malheureux, délaissés, dans l'enfance ou dans la vieillesse,

14. Pour tous ceux-là qu'on fasse chaque fois à la fin du mois une offrande funèbre de gâteaux pour lesquels on emploiera quatre ādhakas⁵ de grains de riz.

15. Les gâteaux se feront dans l'ācrama; puis on les apportera tous ensemble et on en fera l'offrande ici, sur le bord de cet étang de Yaçodhara.

C₂

1. Toutes ces choses. Ensuite qu'on honore les autres (selon) la règle.

2. De même à l'ācārya, sera donnée la subsistance
. avec trois cure-dents

¹ = *Manu*, II, 136. Le śloka précédent n'est pas tiré textuellement de *Manu*.

² *bhakta* se dit spécialement de la ration journalière de riz cuit qui se distribuait aux membres d'une communauté ou que ceux-ci distribuaient à leurs pauvres.

Cf., dans cette même inscription, D, 2

³ Cf. XIV, B, 24 (p. 95) et XXV, III (p. 241).

⁴ Ou « sans gâteau funèbre ».

⁵ Cf. Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, I, 537. Quatre ādhakas font une khāri.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE

3. Et deux vingtaines de feuilles de betel
. et une poignée de dipikā¹.
4. Aux religieux seront données et deux cure-dents
5. Trente feuilles de betel et de même une poignée de dipikā
6. A un religieux encore dans la jeunesse sera donné tout sa nourriture, deux ou trois kudavas² de riz et deux noix à betel³.
7. Vingt feuilles de betel et une poignée de dipikā à un jeune garçon

D

1. A l'étudiant et au maître de maison la subsistance sera donnée suivant l'âge. Aux cornelles on donnera en pâture un demi-prastha⁴ de grains de riz.
2. Tous les jours sera préparé et distribué une khārikā⁵ et demie de riz : ce riz ne sera pas donné en grains, mais prêt à être mangé.
3. Trois bols (de grains) feront dix bols de bouillie. Les participants à la distribution seront servis dans l'ordre où ils se présenteront⁶.
4. Un āḍhaka⁷ de cendre, un āḍhaka de cendre caustique pour nettoyer le chignon, avec le vase qui le contient, un vase à encens, un vase pour le feu,
5. Et une aiguière, tous ces objets seront donnés individuellement tous les quatre mois aux brâhmanes, aux ācâryas et aux ascètes les plus méritants.
6. Des feuillets vides, du noir animal, de la craie⁸, seront fournis aux

¹ Graines d'une plante qu'on prend comme digestif.

² Cf. Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, I, 537. Cette ration serait d'environ un demi-litre.

³ *Kramuka* désigne proprement l'arbre; mais nous l'avons déjà rencontré plusieurs fois pour désigner le fruit.

⁴ Cf. Colebrooke *Miscellaneous Essays*,

I, 537. Le *prastha* équivaut au quart de *Āḍhaka*.

⁵ Cf. *khārikā*, C₁, 12.

⁶ Ou « selon leur rang ».

⁷ Cf. C₁, 14.

⁸ Du noir animal pour noircir les feuillets, de la craie pour y écrire. Cf., sur la manière d'écrire au Cambodge, ci-dessus, p. 31, note 5.

étudiants. En temps et lieu et aux cinq fêtes, on pourra ajouter un extra à la nourriture.

7. On dormira chaque année (à tour de rôle)¹ dans toutes les cellules; une fois dans leurs cellules, les religieux ne seront plus aux ordres du prieur.

8. Si des innocents viennent en tremblant chercher ici un refuge, on ne les livrera pas à leur persécuteur, et celui-ci ne se saisira pas d'eux.

9. Ni par acte, ni par pensée, ni par parole, on ne fera périr (ici personne); on ne promettra non plus en aucun cas une récompense (pour cela) à un autre², soit en dedans, soit en dehors de l'āçrama.

10. De toutes les créatures inoffensives on ne tuera aucune dans le voisinage de cet āçrama et auprès de cet étang de Yaçodhara.

11. Une fille du roi, une petite-fille du roi, les vieilles épouses du roi, une femme de bien, seront honorées ici comme les autres hôtes; mais elles ne monteront pas dans les cellules.

12. Quant aux autres, femmes du commun ou dont l'inconduite est notoire, elles n'obtiendront pas d'entrer ici, même si elles se présentent (pour chercher refuge).

13. Que les chefs des quatre ordres s'unissent tous pour protéger avec zèle cet étang de Yaçodhara.

14. Le bien que, grâce à des (bienfaiteurs) opulents, auront amassé les serviteurs de cet āçmara, ne devra pas être détourné ailleurs, ni consommé sans profit pour l'āçrama.

15. Tout le matériel de l'āçrama, objets d'or, d'argent ou d'une autre substance, vases à cendres, bâtons et le reste, ne devra pas (être employé) pour faire la quête. . . .

16.

¹ Je ne pense pas que *çayanam kuryyāt* puisse s'entendre d'un « renouvellement annuel des couchettes ». — ² Ou « on n'indiquera pas non plus à un autre celui qu'il pour suit ».

INSTITUTIONS
SANS FIDELITES
DE BANARAS

| LVI (141) | |
|----------------------|----------------------|
| HAUTEUR | LARGEUR |
| A, 1 ^m 29 | A, 0 ^m 31 |
| B, 1 29 | B, 0 29 |
| C, 1 30 | C, 0 28 |
| D, 1 29 | D, 0 29 |

C'est la stèle trouvée à l'angle sud-est de la chaussée du Fimal Baray.

A, 54 lignes comprenant 27 stances. Comme dans les trois stèles suivantes, les dix-huit premières stances de cette face sont identiques à IX, 1-17, plus une stance çakvari *vasantatilakā*, qui est la troisième et qui est commune à toutes les faces A de LVI-IX. Les stances 19-27 sont des çlokas *anushṭubh*. Toute la face est fruste. Des douze premières stances, les pādas pairs (colonne de droite) sont complètement usés. Pour les stances 13-27, c'est l'inverse : les pādas impairs sont effacés, tandis que les pādas pairs sont restés à peu près lisibles.

B, 54 lignes comprenant 27 çlokas *anushṭubh*. Parfaitement conservée.

C, 54 lignes comprenant 27 çlokas *anushṭubh*. Très bien conservée, sauf le pāda 4 de stances 24 et le pāda 2 de stance 25.

D, 54 lignes comprenant 27 stances : 1 à 21 sont des çlokas *anushṭubh*; 22 est une stance çakvari *vasantatilakā*; 23-27 sont communes à toutes les faces D des stèles LVI-IX. On en trouvera le détail sous le n° LIX. Dans le haut, la partie de droite des quatre premières lignes (pādas pairs) est fruste. Dans le bas, les huit dernières lignes ont aussi beaucoup souffert.

A

1, 2 = IX, 1, 2.

3 = LIX, A, 3, seul endroit où la stance soit complètement lisible.

4-18 = IX, 3-17.

Pas de variantes dans ce qui est déchiffrable. Les signes de ponctuation à la fin des stances ont partout disparu. A-B

19. ācān akṛita niçcau(kuṃ) . . .
dakṣiṇā(ç)ān tīrī(çaukuṇā) ¹ . . .
yo dvīṣto py arthino niçam
yamo pi sahate çṛitām (¶)
20. prajāpa(te)r ²
niryaya(r) yasya
prāk prajādhvaṃsino mukhāt
d ³ vṛiddhyartham çāsanāṃṛitam (¶)
21. vihāya viṣhaya/kaṣhīṭā)–
vīm(uk)to (ya)sya
n vairivarggārdhito vīcan
maṇḍalan ⁴ tīgmatejasah (¶)
22. ci rah ⁵
. (yas yāughrinakha
ripur ullāghayan ojjam
jyotsnā maṭayajām vobhīh (¶)
23.
itī doṣhābdhe–
madāryyābdher ⁶ ddharoddhṛitā
r yyo babhārorasā çṛiyam (¶)
24. (kshatram) vīlaṅghya (dhūṃ)ā–
[gnim] ⁷
[kshatr]āy tu taga n)ārthan tu
dvijārtham prāvīçad dharīh
yas svatejonalam rajah (¶)
25. (yo gān mahāvarāheṇa
kenāp)īçena ⁸ tu svarggam
sushāva narakañ kīla
garīyāñ janakād bhūtal ⁹ (¶)
26. krodhādivalmayo yasya
tannivāseçvaraciro ¹⁰ –
na mauç çekur ikṣhitum
gaṅgarayabhayād iva (¶)
27. vātāyatte bhra iva yā
rāçāv ¹¹ iva pratāpādhye
çṛīr anyatrāçīraprabhā
cāvā ¹² yatra tu sā (sthirā) (¶)

B

1. mahābhāgyo py anayajam
purā krāntāpy avikalā

yo jahāt siddhikaṅtakam
vañ kirttiḥ paṅgutāñ gatā (¶)

¹ Le double iambe serait contraire au mètre. A. B.

² Après *prajāpater* venait une double consonne suivie d'un *i*. A. B.

³ *vadanā*– ou *mukhāt ta*– ?

⁴ L'original a *maṇḍalan*. A. B.

⁵ Ou *çiro*, ou *çira*.

⁶ *madārī* (dans le sens de *madāru*) ? — Je lis *m udhāryyābdher*. A. B.

⁷ *dhūṃra* serait une orthographe con-

traire à l'usage pour *dhūra*. Mais je ne puis trouver une autre lecture qui donne un sens. Quant aux deux leçons supposées *kshatra*, ce sont de pures conjectures.

⁸ Je lis *dharuṇī yena*. A. B.

⁹ L'original a *janakād bhavaḥ*. A. B.

¹⁰ Lire *çiro*– *gaṅgā*. A. B.

¹¹ L'original a *raghāva*. A. B.

¹² Dérivé de *caya*, dont la formation est enseignée par Pāṇini.

1. kalpanavagrahaparaṃ¹
vam udyukto pi bhūbhṅin no
roddhum dhruvagatiçitam
ravim vindhya ivāçakat
2. venārdhac himnam apy ājan
varṇitam saṃprikhyāṅga
ripuyiṇḍan² naticritam
ñ cakriṇeva sudhācritam
3. parivambhe sakanpoṣṭhan
parasparam açaṅketān
smitvā yam aridaṃpati
kiṃ kāmāt kiṃ bhayād iti
4. nava kāmādivijaya-
vozapraṇidhūrvyava
j itendriya itritāḥ
parārthakatayāpi yaḥ
5. yenaçramacataṃ çataṃ
bhogopabhogabhāg bhūti-
pitridevatīthipriyam
bhājanam bhāvitam bhūvi
6. yena pravarasenena
paraḥ pravaraseno pi
dharmasetup vixiyvata
jitāḥ prakṛitasetukṛit
7. aparājitajetapi
kenāpy ajājitān kanyā
jitam pariharann api
yo jayaj jalajadhvajam ||
8. tīshā samaṃ bhujāṅgāri-
arthibhyas supratiko pi
ñ jivā gurvasūny adāt
vibhāvasur apiritāḥ ||
9. nānāṃ guṇantam uttartu-
yasya tatsaravistara-
m api vidyanmano niçam
bhārakrāntiklamād iya ||
10. sarvākāmasamṛiddhasya
samakrāntipraharaṇa-
yasya vijñānino mahi
t kṛitakāmeva kāmīni ||
11. purṃmaih kānte pi kāmē yo
prayāḥ priyakarat preyā-
dharmnam arthair apūjayat
n hitakāri vahucṛute
12. yasyāvaryavratapatyā
bhāno tv indubataḥ padmo
d dvisham padacrito dahat
bhūbhṅidvāritatejasāḥ ||
13. bandhaturavalīveshi
indropendrāv api vyastau
jyeshṭho nidrādiko nujāḥ
eriyā jushṭan vīnaiva yam ||
14. sahasraguṇāpatradhyan
sutejalykesarāṃ yasya
kāyānasthītikarṇṇikam³
dhātīpadmāyitam yacāḥ ||

¹ Pour *kalpanā* A B — ² L'original a **erudan*, pour **erudau*. A. B. — Pour *kalpanā* A B

16. yatra trinetrābhūtyevā
nūnaṃ svakāntiratuāni dattvā guṇanidhan smarahaḥ
jagaccittaguhān gataḥ ॥
17. lakṣmīn jāhāra narakā—
saddakṣiṇaḥ karo yasya d asipattravanākulāt
prajān iva nījādhyarahaḥ ॥
18. sūryyataptās sadāpy uccai—
yattejasū tu sprīṣṭāḥ s tishṭhanty adyāpi bhūbhūṭaḥ
praṇemūḥ kulabhūbhūṭaḥ ॥
19. bhrānto mandaravibhrāntyā
raktaçrīḥ çripater yasya kīrtiyā paccāt kṛitāmṛitaḥ
pratāpaḥ kostubhāyitaḥ¹
20. yasya tasthau sukhaṃ pādo
tikṣṇakakṣakabhīmāji— bhūbhūṇimakūṭakoṣṭhu
taraṅgābhyaśanād iva ॥
21. yasya labdhvā bhujāçleshmaḥ
loko yaṃ mādhavasyeva sukhaṃ babhrāma bhūṭaye
mandaro mṛitalabdhaye ॥
22. yas sarvādānavayaço —
aharad bhuvī ratnāni varddhano pi dvisho valāt
varshan harir ivāparaḥ ॥
23. varāstrapāṭavenāpi
tathā hi prāhiṇod astrapaḥ na rūpeṇaiva yaḥ smarahaḥ
saṃmohanam ariṃ prati ॥
24. saṃyatsabhūpragalbho pi
candraçandrikayā suptaḥ yo nyastrīdṛiṣṭiyadhonukhaḥ
kīn na padmo pi çāradahaḥ ॥
25. yasyodayajvalanmitre
bhāti loka yaçaçcandro rīpuṣṭribāshpadurddine²
drutārimṛigamaṇḍalaḥ³ ॥
26. tejasvīno py ūrdhvacara —
bhūçchāyāmalīno nendu — ç çuklapakṣhāçrayo pi yaḥ
r ivāpy āpūrṇamaṇḍalaḥ³ ॥
27. yasyāḍhyalakṣmīprasave
dūran nīrasya kuravaṃ sarvabhūbhūruhe harat
karo madhukaro madhu ॥

C

1. tamaḥpūtiyutau yasya
sadāgatitve pi same yaçaḥ surabhīnīrmmalaṃ
jayaty eva manonilau ॥

¹ Pour *kaustubhā*. Cf. LVIII, C, 26. — ² L'original a "*vāshpa*". A. B. — ³ L'original a "*maṇḍalaḥ*". A. B.

16. vidvadgrahaṇatushīyarthā –
pṛāpūr vyasvāṅghrim ācṛitya siddhisupṛityavañcanāḥ
nyāyārambham ivārthinaḥ ॥
17. sudūram uparistho pi
cuddhe yaç çṛipatipade guṇair āsannavat sthitaḥ
çarādindur ivāñcubhiḥ ॥
18. maṅdale¹ kurvatas sīnhaṃ
çuddhiç candrād aho dūre yasya nirmūlavavīgraham
strīdṛiṣṭīm vabato mṛigam ॥
19. çūravṛittam api tyaktam
sīnhāvālokitaṃ çāstre yenānyāyayam tathā(p)ī tat
hṛitaṃ krāntau na bhūbhṛitām
20. yas svacakrāntare kṛtvā
kare kirttisudhāpūrṇam taptvā tejogninā guruḥ
pṛithivikuṇṭhikām² adhāt ॥
21. mṛṣītād arito ratnaṃ
kurvanty uragaratnāni sūriçṛirādī yo grahit
na vairam uragarīṇā ॥
22. yasyāvarddhanta suhṛido
kshayaṃ gatās tu ripava – dharmnārthāvāptidānavat
s tyāgāḥ kāmakṛitā iva ॥
23. asatī pratikarttaye
stutin tattvoktim açṛiṇo – svadoshe yo guṇākaraḥ
c cāraṇāc cārakād iva ॥
24. çaiṇam yo jījanat tejo
brahmā tu roshavaçago roshajin mūrdhato malam
lalā(ṅghan³ nīlalo(h)ī(tam) ॥
25. yasyaikasārṇvabhaumāūko⁴
kalāçataçalākāḍhyaṃ hlādi
sitacchatt(r)āyita(n) yaçalḥ ॥
26. yajñāgnidhūmasurabhi
yasya cumbaty avirata – vyaktam adyāpi diṇmukham
n tad yaçalḥ prasaro yadā ॥
27. dhātrā tapanam ullikhya
pratapan bhuvanam yo hi nirmūto nu tadañcubhiḥ
tammukhābjam abodhayat ॥

¹ L'original a *maṅdale*. A. B.² Pour **kundikām*. A. B.³ La lecture étant douteuse, j'ai choisi celle qui donne le sens le plus simple. Onpourrait cependant être tenté de lire *la lāp(an)*. — L'estampage a presque sûrement *lalāpa* (non *lalāpan*). A. B.⁴ L'estampage a *yasyaikam*. A. B.

1. durggācāyāyāṃ apī prāpya
sāñharāṃ mādhāvīṃ lakṣmīṃ
2. vāmāno dānāhānēly prā—
naraśūho pi yasyoru—
3. kurvāṃ apy ācraṃaṇaṇaṃ
caturacramakarttēti
4. kṛipavā kṛipāñātha
palayāṃ apī yo jaraṇaṃ
5. samyakpālanapurīṇārtha—
dūre pi nācarac cauro
6. cṛutiēlāghyā phalakarā
ājñā yasyapratihata
7. yasyāpi vapur āhladi
prājyaṃ prājvalayāṃ nura
8. yaḥ pakṣhadharmamāṃ sāṃsadhya
aprameyatamaḥpakṣha—
9. nītye pi kṣatṛhāpagame
jajvālavārikāntānām
10. nayapratāpanigala—
cṛir nīmohitās svapatayo
11. ripukāntācāye yasya
tejas sūryyasva laghava
12. vyāpinā paṭṇā tattva
yac cārāñcūsaḥasreṇa
13. svayāṃ grīhitaratno pi
svayāṃ grīhite dhanāde

D

- gha — v .
kurvāṃ iṇḍy pade ratīm
- g vighna ṃy valīmukhe karot
dāne valijito na tu
- civadharmamāṃ bhajāṃ apī
kṣatṛadharmamābhūpid iritāly
- dhudāṃ ātmaputratvat
vieshañja itiritāly
- jite jagatī yena ca
daṇḍapāto¹ navo vata
- decakālanusarīṃ
jagatīva jagatpatēly
- hladīnīshu śmaranalam
n nīradālishy ivānalām
- drīṣṭhāntāgamaletnbhī
m ajayan nyāyavī kalīm
- galaty apī drīgambhasī
vatpratāpānalo hṛīdi
- grahitā yena nacalat
navā paparatā itī
- tejo hutavahaṃ vyatbat
t sūryyakāntācāye gucīt
- hetunā tapanañyitāly
jagammatapayo grahit
- bāndhavādyaīs tūtoṣha yaḥ
ruṣṭho bhṛātrapi puṣṭpake

¹ L'original a *daṇḍa* ! A. B.

| | |
|--|---|
| 14. anaṅgaṅgavapurllīṅga-
vishṇuviryekshaṇaṃ loke | m iccharavyāhūṭicrutih
satī yatra vyajāyata |
| 15. dṛip̄to pi satī yuddhe yo
pitodvāntam ivāneka- | jagādaiva subhāshitam
jayapadmādharaṃṛitam |
| 16. yaddvidgehe ¹ madād vanyah
babhañja sphaṭikastambhaṃ | kṛāntacchāyāṃ gajācayā
yaçoṅkuram iva dvīpaḥ |
| 17. yah kāmasyāpī pūrṇatvaṃ
dvishṭe pī saṃcrite prāyo | vyadhād dharmamārthayor iva
dayātūā hi kṛitodayaḥ |
| 18. yaç cāvalumatāṃ lakshmi-
kīrtiṇ tv ācām agamaya- | m akṛitorasi vallabhām
t paṭur bhāryyā manohṛitau |
| 19. yo dharmmeṅapī durddharshaḥ
āstāṃ sūho vṛishasthasya | pratāpe satī kiṃ punaḥ
ko harasya puras sthitaḥ |
| 20. jahruḥ indrāyudhaṃ bhūpa-
pratyaḥaṃ yasya caraṇa- | kīṛṭamañiraçamayāḥ
sparçalabdhalā iva |
| 21. kim evam apadānaṃ syā-
saty agastye nīpītābdhau | d iti yaṃ praty asaṅcayāḥ
vishṇau vākṛāntavishṭape |

22. tenāvanīçapatinā tad idan taṭākam
khātaṃ praphultatarufiram udīrṇṇam ālyā
ṇṛīttabhramaprasarapātītaçāntavegā
mūrddhuo vīyatsarid iva tṛipurāntakasya ||

23-27 = LIX, D, 23-27.

TRADUCTION.

A²

1, 2 = LV, 1, 2.

3 = LIX, A, 3.

4-18 = LV, 3-17.

19. Jamais il ne laissait un regret [un pieu] à l'espérance (āçā) d'un sup-

¹ L'original a °devī. A. B. — ² Je rappelle que je suis seul responsable de la traduction de cette face A et des notes qui s'y rapportent. A. B.

phant, fût-il un ennemi; et pourtant Yama lui-même permet à Triçaṅku [a un triple pieu] de demeurer dans la région [āçā] du Sud¹.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

20. De la bouche de Prajāpati sortirent jadis [aussi] les. . . destructeurs des créatures; mais de la sienne ne sortait, pour la prospérité de ses [sujets], que l'ampita de ses commandements.

21. Quittant les méchants de [son propre] pays [ces méchants, les objets des sens], celui que tourmentait la troupe des ennemis [la troupe des vices], en était délivré [devenait] un libéré, des qu'il entra dans les Etats de ce puissant et glorieux [souverain] [dans le disque de ce soleil]².

22. Ses ennemis revenaient à la vie [en recevant sur leur tête. . . .] cette eau de santal, le [vivifiant] clair de lune [que repandaient les ongles de ses pieds]³.

23. « Vishṇu a soulevé la terre et l'a tirée de l'océan, » se disait-il; et [arrachant à] l'océan du vice, il porta la Fortune sur sa poitrine.

24. pour le salut des brâhmanes Hari entra dans le feu.; mais lui, c'est pour le salut d'innombrables multitudes.

¹ Triçaṅku figure sûrement au 3^e pada, de sorte que la conjecture de Bergaigne est aussi certaine pour le fond qu'elle est probablement fautive dans la forme. Car l'anushtubh avec un double faube à la fin d'un pada impair n'appartient plus à la métrique de ces inscriptions, et les règles que ces versificateurs respectent le mieux sont celles de la métrique. S'il était permis à la fin de corriger *çratām*, la restitution du 3^e pada serait aisée : *triçaṅku tu*. Mais *çratām* est trop net pour qu'on puisse toucher afin de rendre acceptable une simple conjecture. Il y a, il est vrai, une rivière fabuleuse, Triçaṅku, qui est du féminin, ce qui permettrait de lire *triçaṅku tu*, tout en gardant *çratām*. Mais cette rivière n'est connue jusqu'ici que par un seul texte, et la elle n'est pas dans la région du Sud, mais dans celle de l'Onest (*Dayavadana*, p. 107, 103-106). Il est donc probable

qu'il s'agit bien du roi Triçaṅku, et, pour sauver le mètre, je ne vois que *tracū krāçām*, lequel s'opposerait d'ailleurs bien à *āçām . . . niççaṅku*.

² Traduction très risquée de restitutions très douteuses.

³ Le soleil est un des séjours des *siddhas*, des bienheureux.

⁴ Traduction tout hypothétique. On peut supposer un anusvara tombé après *jyotsnā*; mais rien n'est moins sûr, et il est difficile de deviner au juste comment ces fragments étaient construits.

Il s'agit, je pense, de la légende de Paracurāma. Le feu dans lequel il entre est métaphorique; *rushāgata* « le feu de la colère » répondrait assez bien aux traces encore visibles. Mais elles sont si faibles! trop faibles, en tout cas, pour autoriser l'orthographe invraisemblable *dhāmva*. Quant à la double conjecture *kshatra*, elle

qu'il s'abandonnait à la passion [qu'il entraînait dans cette fumée] dont sa vaillance était la flamme.

25. De son union avec Mahāvārāha¹, la Terre, sans doute, enfanta Naraka [l'enfer]; mais de lui elle enfanta le ciel. Ce qui naquit l'emporta sur ce qui donna la naissance².

26. Les feux de la colère et des autres (vices) ne purent jamais visiter son cœur, comme s'ils redoutaient les flots de la Gaṅgā roulant au front d'Icyara dont (ce cœur) était la demeure.

27. Comme [la splendeur] d'un nuage qu'emporte le vent, la Fortune chez les autres ne brille qu'un instant; mais chez lui, comme chez l'héroïque Raghu, cette courtisane³ devint fidèle.

B¹

1. Il avait tous les bonheurs, et pourtant il ne voulait pas du suc. Ès dû à une imprudence, cette épine [ce signe astrologique⁵] par qui la gloire, fût-elle entière et eût-elle dépassé toutes les autres, a enfin les pieds paralysés [devient Saturne⁶].

est très ingénieuse; mais, au premier pāda, elle s'accorde mal avec les traces des caractères, et, au 3^e pāda, il n'y a plus rien.

¹ Vishṇu. Cf. *Vishṇu Pur*, V, 29, 23.

² C'est à regret que je renonce à la lecture de Bergaigne (bien que *albhuta* dans ce sens soit du neutre) : « ce qui fut une bien autre merveille pour les hommes », ou « un bien autre miracle de la part du père ». Mais le dernier groupe *raḥ* est parfaitement net.

³ *Cāyā* est très douteux; on pourrait presque aussi bien lire *māyā* (*amāyā*). Mais je l'accepte avec Bergaigne, parce qu'il répond encore le mieux à la trace qu'a laissée le premier caractère. Paṇini apprend que de *cāya* on forme un adjectif *cāya*, mais avec la signification, impossible ici, de « fait de, provenant de, consistant en un morceau ». Le mot ne s'est pas

encore rencontré dans la littérature. Avec beaucoup d'hésitation, je le dérive ici de *cāya* pris dans le sens de multitude, et lui suppose celui de « qui appartient à plusieurs ».

⁴ Ici reprennent la traduction et les notes de Bergaigne, A. B.

⁵ Le 1^{er}, le 4^e, le 7^e ou le 10^e signe du zodiaque, dans l'astrologie. Jeu de mots.

⁶ Suite du jeu de mots. L'idée est d'ailleurs la même, Saturne étant la plus lente des planètes. — Il n'est probablement question dans cette stance ni de signes du zodiaque ni de Saturne. « . . . et pourtant il évitait cette épine de la prospérité qui naît de l'imprudence; car la gloire, (jusque-là) intacte, eût-elle marché dessus longtemps auparavant, en demeure boiteuse ». A. B.

2. Destiné aux combats¹ heureux et suivant une voie immuable, tous les efforts d'un roi [d'une montagne] ne pouvaient l'arrêter, non plus que le Vindhya n'arrêta le soleil².

3. La troupe de ses ennemis, quoique à moitié détruite, était, grâce à sa soumission³, épargnée par lui dans le combat, comme le corps⁴ du fils de Sindhika, quoique tendu en deux, le fut par Vishnu, grâce à l'augita.

4. Brûlants et palpitants dans leurs embrassements, deux époux, ses ennemis, en pensant à lui, se demandaient de quel sentiment l'autre était agité : si c'était d'amour ou de crainte.

5. Ce n'est pas pour des victoires remportées sur l'amour et les autres passions qu'on l'appelait « maître de ses sens », mais au contraire pour un abandon aux plaisirs de l'amour [un dévouement aux intérêts des autres] que ne pouvait tenir l'union avec le dieu du yoga⁵ que ne pouvait entraver ni effort ni prière⁶.

6. Il a entretenu sur la terre cent *acramas* chers à ses ancêtres⁶, aux dieux⁷ et aux hôtes⁸, pleins des substances et des ustensiles nécessaires, vases de prospérité⁹.

¹ Le mot *vijraha* se dit aussi des combats, c'est à dire des conjonctions des astres. — Il n'est pas probable qu'il y ait un jeu de mots sur *vijraha*; mais il y en a un sur *dhruvengatigrham*, lequel appliqué au soleil, signifie « dans sa marche vers le nord ». C'est à cette marche que le Vindhya avait prétendu faire obstacle. A. B.

² Voir *Mahabhārata*, III, vers 8781 et suivants.

En demandant quartier.

³ *aijga* signifie ici « membre » et désigne la tête. Le corps de Bāhu, au contraire, prit, parce que l'augita n'était pas descendu plus bas que la gorge : « comme le lut par le Porte-disque la partie du corps du fils de Sindhika qu'avait touchée l'augita ». A. B.

⁴ *Prayidhi* = *prayidhana*? « Ce n'est pas seulement pour sa victoire sur... »

mais aussi pour son dévouement aux autres, auquel ne faisait pas obstacle son application au yoga », et, s'il faut absolument un double sens : « ... mais aussi pour son application au but suprême, que ne pouvait empêcher le soin de ses intérêts ». *Prayidhi* est, en effet, en beaucoup de cas, synonyme de *prayidhāna*; dans la technologie bouddhique, il l'est tout à fait. A. B.

⁵ A qui ils comptaient comme mérites dans un autre monde.

⁶ Qu'on y adorait.

⁷ Qui y étaient reçus.

Les seuls effets cherchés dans cette stance sont les allitérations. — « Il a fait de cent *acramas*... le récipient approprié de sa magnificence, pourvue de tout ce qui peut contribuer aux jouissances. » A. B.

7. Ce roi à l'excellente armée [ce Pravarasena], en faisant connaître à tous la digne (*setu*) de la loi, a vaincu l'autre Pravarasena, qui n'a fait qu'un pont (*setu*) vulgaire [le *Setubandha* en *prācīrit* ¹].

8. Bien qu'il ne fût pas un vainqueur de vaincus, bien que le vaincu fût épargné par lui, il vainquit en quelque sorte un vaincu de Çiva en triomphant par sa beauté du dieu qui a pour étendard un poisson.

9. Il a donné de grands biens à ses suppliants, après avoir vaincu, en même temps que la cupidité ², son ennemi pareil à un serpent [l'ennemi des serpents, *Garuḍa*], bien qu'il fût beau [qu'il fût *Supratika*] et qu'on l'appelât un soleil [*Vibhāvasu* ³].

10. L'esprit même d'un sage ne put jamais atteindre le terme de ses vertus, comme s'il se fût laissé à traverser l'immense étendue de ses perfections.

11. Sage et comblé de tout ce qu'il désirait [savant et expert dans toutes les voluptés ⁴], la terre foulée par lui était, sous le coup, pareille à une amante dont les désirs sont satisfaits.

12. Si charmant que soit le plaisir, c'est la vertu qu'il comblait de biens ⁵ : d'ordinaire celui dont l'œuvre est salutaire est plus aimé du sage que celui dont l'œuvre n'est qu'agréable.

13. Grâce à sa majesté que rien ne pouvait éteindre, celui qui était à ses pieds [sous ses rayons ⁶] consumait son ennemi : au contraire, la lune

¹ Jeu de mots. Ou plutôt, qui l'a fait faire par le poète *Kālidāsa*. *Pravarasena*, roi de Cachemire, avait en outre bâti un pont sur la *Vitastā*. Cf. *Max Müller, India, Il hat can it teach us?* p. 314 et 315.

² Ajoutez : « [*Triṣṭi*, la fille de l'Amour]. » A. B.

³ Jeux de mots. *Supratika* et *Vibhāvasu* ont été, au contraire, dévorés par *Garuḍa*. Voir *Mahābhārata*, I, 1355, et suiv. — « Et on l'appelait le Beau, le Magnifique [bien qu'il fût appelé l'Amour et *Vibhāvasu*]. » A. B.

⁴ Jeux de mots qui se continuent par des allusions peu voilées.

⁵ Remarquer l'art raffiné avec lequel les

termes de la triade technique *kāma-artha-dharma* sont introduits dans cette stance. Le roi aimait le plaisir, possédait la plénitude de la richesse, et s'en servait pour récompenser la vertu, qu'il estimait par-dessus tout. C'est, en seize syllabes, toute la morale hindoue mise en action. A. B.

⁶ Jeu de mots possible. — « Grâce à son indomptable et brillant héroïsme, son lotus (à lui, celui qui s'est) réfugié à ses pieds, consumait son ennemi, tandis que la lune frappe le lotus (ordinaire, le chéri) du soleil, dont ce roi a éclipsé l'éclat [quand la montagne (du couchant) intercepte ses rayons]. » « Le lotus des pieds », pour dire « les pieds », et « les pieds du roi », pour

frappe le lotus en dépit du soleil dont les rayons sont arrêtés par la montagne¹.

14. Indra et Upendra, l'un, l'aine, ennemi de Bali [du fort²] quand il est enchaîné³, l'autre, le cadet, presque toujours endormi, ont été repoussés par Gri, qui les aurait aimés — sans lui.

15. Riche de mille pétales qui étaient ses vertus, avec sa situation fortunée pour pistil et ses splendeurs pour étamines, sa gloire était pareille au lotus ou est ne le Créateur.

16. C'est sans doute par crainte du dieu aux trois yeux que l'Amour a cherché une retraite mystérieuse dans le cœur des hommes après avoir déposé dans ce trésor de toutes les vertus les bijoux de sa beauté⁴.

17. Sa main, habile au bien [donnant de belles dakṣiṇās], a tiré la Fortune d'un enfer plein de forêts dont les feuilles sont des épées⁵, comme celui qui se sacrifie lui-même a tiré sa fille [du Naraka, plein de forêts d'asipattra⁶].

dire « le roi », sont des figures courantes, qui atténuent un peu l'étrangeté de ce casse tête. A. B.

La montagne mythique, *asta*, derrière laquelle le soleil se couche.

² Jeu de mots possible.

³ Quand il est prisonnier, dans les régions infernales ou il est gardé par les serpents. Bali, au temps de sa puissance, avait bravé les efforts d'Indra.

⁴ Le mouvement général de la phrase serait plutôt : « C'est sans doute après avoir déposé dans ce... que l'Amour, comme par crainte... » (Observation de M. Senart.) A. B.

C'est à-dire, a remporté la victoire dans le combat.

⁵ Jeux de mots. Allusion à la fille de Vievakarman « qui se sacrifie lui-même », enlevée par Naraka, avec confusion du démon et de l'enfer *naraka*? (Cf. A, 25 et I.X. B, 9]. Il y a aussi un enfer particulier nommé *asipattravana*. D'après le *Hari*

vaṅga, 6939 et suiv., c'est Kṛiṣṇa qui a délivré les épouses de Naraka. — Et il en est de même partout. Le *Harivaṅga*, 6793, mentionne bien en passant une fille de Tvastṛi (= Vievakarman) parmi les captives; mais c'est là un trait isolé, et je ne connais pas de légende épique ou populaire de Vievakarman délivrant sa fille de (ou du) Naraka. D'autre part, Vievakarman s'immolant lui-même paraît oublié après le *Naraka*, et *nijadhvava* ne peut guère signifier « qui se sacrifie lui-même ». Comme nom de personne, il ne pourrait guère désigner que Viṣṇu, « le sacrifié en personne », sauvant « les créatures » [*prajāṃ*]. Mais ce sens encore serait forcé. Je crois qu'il faut traduire : « Comme ses sacrifices sauvent son peuple [du Naraka...] »; ou « tout comme, par de constants sacrifices, elle sauve son peuple... ». Il semble que *iva* s'accorderait mieux avec ce dernier sens. Dans le premier, on attendrait plutôt *yathā*. A. B.

18. Les montagnes (*bhābhṛit*), quoique éternellement brûlées par le soleil, se tiennent encore debout et le front haut; mais les rois (*bhābhṛit*) de noble race, à peine touchés par les rayons de ce roi, se sont inclinés.

19. Sa majesté, renuée [portée au loin] par sa gloire qui donnait l'illusion du mont Mandara, a ensuite produit l'amṛita [lui a assuré l'immortalité], puis a eu une Çrī rouge [la couleur éclatante du sang, dans les combats] et est devenue ainsi le joyau Kaustubha de l'époux de Çrī¹.

20. Son pied reposait à l'aise sur les pointes des diadèmes des rois², grâce sans doute à l'habitude qu'il avait prise de traverser d'effroyables combats aux épines aiguës.

21. Le monde, dans ses bras, se mouvait à l'aise pour atteindre la prospérité, comme le mont Mandara, dans les bras de Mādhava, pour l'acquisition de l'amṛita.

22. Bien qu'il accrût la gloire de tous les Dānavas [bien qu'il s'accrût sans cesse d'une gloire nouvelle]³, il détruisait ses ennemis par la force, faisant pleuvoir les joyaux sur la terre comme un autre Hari.

23. Ce n'était pas seulement par sa beauté, c'était encore par son habileté à lancer des flèches excellentes qu'il ressemblait à l'Amour : car la flèche qu'il lançait à son ennemi c'était la flèche *sammohana* [l'affolement].

24. Hardi dans les combats et dans l'assemblée, il baissait pourtant les yeux à la vue de la femme d'autrui : le lotus d'automne ne se ferme-t-il pas devant la lumière de la lune⁴?

25. Dans ce monde où ses succès faisaient briller ses amis [où le soleil brille à son lever]⁵, où les larmes des femmes de ses ennemis troublaient seules la sérénité du jour, sa gloire brille comme une lune dont le disque [le domaine] a pour gazelle son ennemi en fuite.

26. Bien qu'il marchât au-dessus du soleil⁶ [des puissants], qu'il fût dans la

¹ La traduction ne fait pas assez ressortir l'assimilation du roi à Vishṇu, qui sont tous deux *çrīpati*; le premier sens de *raktaçrīh* est « qui fait les délices de Çrī ». Cette rectification est de M. Senart. A. B.

² Des jeux de mots sont possibles sur *pāda* « pied » et « rayon », et *bhābhṛit* « roi » et « montagne ».

³ Jeu de mots, avec allusion au nom de Yaçovardhana. (Cf. LX, B. 13.) — Ce nom ne s'est pas encore rencontré. A. B.

⁴ Épouse du nénuphar ou lotus de nuit.

⁵ « [où il brillait comme le soleil levant] ». A. B.

⁶ Le mot *tejasvin* a ce sens dans la même inscription, face C, stance 8.

quinzaine claire [qu'il fût le soutien du bon parti], et qu'il eût son disque [son domaine] plein, il n'était pas, comme la lune, souillé par l'ombre [par la séduction] de la terre.

27. Sa main [son fisc] était une abeille faisant son miel avec les produits de la terre de toute la terre [avec les arbres de toute la terre], qui répandaient une prospérité abondante, mais rejetant la mauvaise renommée [l'arbre kurava].

C

1. Sa gloire, parfumée et sans tache, surpassait la pensée et le vent : s'ils sont toujours en marche comme elle, ils connaissent les ténèbres et la pluie.

2. Les rayons de l'intelligence faisaient épanouir le lotus de son cœur; ceux que projettent les sages¹, le lotus de son visage; ceux des pierres précieuses portées sur la tête par les kshatriyas, les lotus de ses pieds.

3. Il prenait à toutes choses ce qu'elles avaient de meilleur, sans s'inquiéter du récipient : ce n'est pas seulement aux objets purs que le soleil prend l'eau qu'il pompe.

4. La fortune de son ennemi, quand il la lui avait ravie, restait la jouissance de ceux de sa race qui se montraient dévoués au vainqueur : l'abeille continue à boire sur la poitrine du lion les sucs abondants du mada de l'éléphant.

5. La réalité suivait sa pensée et exécutait ses ordres, comme un serviteur habile et infatigable qui fait sa tâche.

6. L'œuvre du créateur des mondes était répréhensible pour l'avenir²; l'acte du meurtrier de Vritra l'était dans le moment même; celui de Vishnu, meurtrier d'une femme, l'est toujours; mais lui n'a commis aucun acte répréhensible.

7. Il avait le désir des grandes choses [il était très passionné]; il avait un grand héroïsme [une puissante virilité]; il contentait le cœur des faibles [des femmes]; il était toujours éveillé, il était le contraire d'un paresseux [d'un ennuqué]; comment donc Lakshmi a-t-elle pu renoncer à ses embrassements³?

¹ Jeu de mots possible sur *budha* « sage » et « la planète Mercure ». — Pour cela, il faudrait qu'il y eût du moins l'ombre d'un rapport entre la planète et le lotus, ou entre la planète et le visage. A ce compte,

tous les sens de *budha* y passeraient. A. B.

² Allusion à la doctrine pessimiste des quatre âges du monde.

³ Pour rester sur le sein de Vishnu? ou se séparer de lui au moment de sa

8. Pareille au disque de Vishnu, sa puissance, qui ravissait au soleil son éclat, se retrouvait dans sa main après avoir frappé ses ennemis, pareils à un fouré impénétrable.

9. Brûlés par la majesté rayonnante de ses vertus, les vices, confus, ont abandonné ses sujets pour s'enfuir avec ses ennemis dans quelque forêt.

10. Il était toujours dans son plein, quoique donnant toujours, quoique rassasiant les dieux et les autres, tandis que la lune s'amaigrît pendant une moitié du mois par la perte de l'amrita que les dieux lui prennent.

11. Le meurtrier de Vritra a donné l'amrita à Utañka sous forme de bouse de vache¹, et lui l'a donnée au monde sous la forme de sa voix : le chemin des grands est difficile à suivre.

12. Dans le combat, la main de son ennemi était à portée de saisir la victoire [Lakshmi] en sa présence [à son sommet], quand il apparaissait sur la tête de cet ennemi, pareil à un bouton de lotus².

13. Par la supériorité de ses vertus, il triomphait de tous les puissants [de tous ceux qui brillent], comme le diamant triomphe des autres pierres fines, comme le soleil triomphe du feu et des autres lumières.

14. Gagnés par son heroïsme et sa libéralité, les étrangers mêmes devenaient siens [prenaient sa nature], comme un tas de pierres a, sous le nom d'Hemadri, pris la nature de l'or, grâce à Çambhu.

15. Il savait, en l'employant en temps et lieu, se servir même de son ennemi pour l'objet qu'il avait en vue : Çambhu doit à l'Amour, qu'il a mis dans le cœur de Gauri, la volupté dont il jouit avec elle.

16. Les besogneux qui se réfugiaient à ses pieds recevaient, en quelque sorte, une initiation au *nyāya* : le plaisir de servir un sage [de comprendre les savants], la satisfaction de réussir dans leurs desseins [d'avoir la claire intelligence des acceptions] et la garantie contre toute tromperie [l'exemption d'erreur].

mort? — On peut tout aussi bien traduire : « comment Lakshmi aurait-elle renoncé ». A. B.

¹ Cf. *Mahabh.*, I, 761-764 et 830. A. B.

² Lakshmi est sortie d'un bouton de lotus. — Traduisez : « Dans le combat, face à face avec lui, il n'y avait, pour la main de

son ennemi, qu'une façon de ravir Lakshmi [d'obtenir le succès]; c'était d'apparaître au front (le geste de celui qui demande quartier) comme un bouton de lotus. » Le lotus est la fleur favorite de Lakshmi, qui en porte toujours un à la main. *hri* se dit au figuré, comme « ravir ». A. B.

17. Quoique placé bien loin et bien haut, dans le pur séjour du maître de la puissance [de l'époux de Çri], il était proche par ses vertus, comme la lune d'automne par ses rayons.

18. Il faisait dans un cercle ni lion ni corps parfaitement pur, et sa propre purification¹ lui venait et la désignation complète de ce roi venait d'une lune placée au loin et portant une figure de femme au lieu de gazelle.

19. Il renonçait aux entreprises héroïques quand elles étaient contraires à la loi : on ne voit pas dans le livre sacré des rois² que la vue du Lion sur l'écliptique ait été jamais supprimée par eux.

20. Vénéralé [alourdi³], il avait dans la main une cruche qui était la terre ; il l'avait tournée lui-même sur sa roue [l'avait fait entrer tout entière dans son royaume] ; il l'avait fait chauffer au feu de sa puissance [de son éclat], et elle était pleine de l'amrita de sa gloire.

21. Quand il avait écrasé son ennemi, il lui prenait ses perles, tant les sages que les héros⁴ : les perles du serpent ne sont pas les ennemies de l'ennemi des serpents.

22. Ses amis prospéraient comme fructifient les dons qu'on fait en vue du devoir ou de l'intérêt, et ses ennemis étaient perdus comme les libéralités inspirées par l'amour du plaisir.

Je suppose ce jeu de mots inepte à cause du rapprochement de *urmala*, et je vois dans la stance entière la description d'un sceau ou d'une monnaie. Ou bien y a-t-il là des allusions astrologiques qui m'échappent? — Traduisez: « Dans ses Etats il faisait le rôle d'un lion aux purs exploits il représentait le Lion brillant dans l'écliptique⁵; mais combien sa pureté (au propre et au figuré) l'emportait sur celle de la lune, puisqu'il amenait, mais seulement de loin, en guise de gazelle, une femme le signe de la Vierge, qui vient après celui du Lion, tandis que la Lune porte sur elle même sa gazelle qui est une tache!» A. B.

Le Mahabharata? — Traduisez :

« Même la conduite ordinaire des héros, du moins en ce qu'elle a de reprehensible, il la repoussait : on ne le voyait pas, quand il s'attaquait aux rois, jeter sur un bon conseiller [sur celui qui le frappe] le regard dédaigneux proprement, le regard de haut en bas du lion parcourant les montagnes.» A. B.

¹ Le mot *guru* peut-il éveiller l'idée de Dhnavantari, avec la cruche d'amrita à la main? — Le roi est appelé *guru* parce qu'il est *sarvalokaguru* et. LVI, C₁, 17, et c'est en cette qualité qu'il porte le vase d'eau bénite. Le double sens « alourdi » est à effacer. A. B.

² Pour cette incise, *ugrahit* prend la nuance de « faire bon accueil ». A. B.

23. Mine de vertus, sans un seul défaut qu'on pût leur opposer, son propre éloge qu'il entendait de la bouche des chanteurs ambulants était vrai comme un rapport de ses espions.

24. Vainqueur de la colère, sa tête rayonnait d'un éclat sans tache, pareil à celui de Çiva, tandis que Brahmā, sous l'empire de la colère, a offensé Çiva¹.

25. Attribut du souverain unique de la terre entière, rafraîchissant, riche de nervures qui étaient les cent arts où il excellait, sa gloire était pareille au parasol blanc.

26. Sans aucun doute, cette gloire qui fut la sienne est aujourd'hui encore et toujours baisée au passage par la bouche des points cardinaux que parfuma la fumée des feux de ses sacrifices.

27. Le créateur, après avoir ciselé le soleil, en avait sans doute employé les rayons à faire ce roi, puisqu'il brûlait le monde par sa majesté et qu'il y faisait épanouir les visages comme des lotus.

D

1. Même quand il faisait son séjour dans une forteresse [quand il arrivait dans le séjour de Durgā],, y réunissant tous les charmes du printemps [enlevant la Lakshmi de Vishnu], se livrant à la volupté dans sa demeure de roi [dans la demeure de Çiva].

2. Le Nain s'était assuré sur la bouche de Bali une garantie contre toute diminution du présent qui était promis : mais Narasiṅha lui-même [un liou même parmi les hommes] ne prenait pas les mêmes précautions avec lui, qui, pour le don d'un vaste espace, l'emportait sur Bali².

3. Bien qu'il fit cent ācramas [couvents] et qu'il fût fidèle à la loi de Çiva, on l'appelait « conservateur des quatre ācramas [castes] » et « fidèle à la loi des kshatriyas ».

4. Bien que, par pitié, il protégeât sans cesse comme ses propres fils tous les

¹ Et, en punition, a eu l'une de ses cinq têtes coupée. — Avec la leçon *lalāpa*, « a parlé légèrement de Çiva ». A. B.

² « Le Nain, (en plaçant son pied) sur la tête de Bali, l'a empêché de diminuer

le présent promis; mais Narasiṅha lui-même n'aurait pas pu lui faire [ne lui fit jamais] pareil (affront), à lui qui » Cf. *Bhāgavata Purāna*, VIII. 23, 2. A. B.

hommes, pauvres, abandonnés, misérables, on disait pourtant de lui : « Il a du discernement. »

5. Dans le monde dont il avait rempli les vœux en le protégeant bien, et qu'il avait ainsi vaincu, aucun voleur n'errait plus, même au loin : c'était là certes une nouvelle manière d'exercer la haute justice.

6. Son ordre, vénérable à entendre, qui portait son fruit, qui tenait compte du temps et du lieu, ne rencontrait pas d'obstacle, pareil à celui du Maître du monde dans le monde.

7. Sa beauté, quoique rafraîchissante, allumait chez celles qui rafraîchissent (chez les femmes) un grand feu d'amour, comme l'eau allume le feu dans une traînée de nuages.

8. Expert dans le Nyāya, en établissant le sujet et l'attribut [en défendant son parti qui est le *dharma*] au moyen d'exemples, d'autorités et d'arguments, il a vaincu Kālī, incapable de prouver le sujet de sa conclusion qui est le *tanu* [avant pour parti les ténèbres immenses].

9. Quoique sans bois à brûler [quoiqu'elles fussent sans cesse détournées du but dans leur fuite] et quoique l'eau coulat de leurs yeux, le feu de sa majesté brûlait néanmoins dans le cœur des amantes de son ennemi.

10. Çrī ne pouvait plus s'enfuir; il l'avait liée avec les chaînes de sa prudence et de sa majesté, se disant : Elle a affolé ses anciens maîtres et leur a donné le goût du péché.

11. Son éclat mettait le feu au cœur des amantes de son ennemi, supérieur en cela à l'éclat du soleil, qui ne met le feu qu'au cœur de l'amante du soleil [au support de la pierre *sūryakānta*]¹.

12. Pareil au soleil, avec ses mille espions pour rayons pénétrants, vifs [habiles], principes de vérité², il pompait comme de l'eau la pensée des hommes.

13. Quand ses parents et d'autres lui avaient pris de force ses bijoux, il était content [quand ses parents et d'autres avaient reçu de lui ses bijoux, il était lui-même aussi content qu'eux], tandis que Dhanada s'irrita contre son frère même, parce qu'il lui avait pris de force le char Pushpaka.

¹ Pour plus de clarté, « a ce que touche la pierre *sūryakānta* ». A. B.

² Un jeu de mots est possible sur *tat-tat-hetu* « formes des premiers principes

tatva » [dans l'application de l'épithète aux rayons du soleil]. — Dans les deux cas, le sens est évidemment « qui font apparaître les choses comme elles sont ». A. B.

14. En ce monde, pendant qu'il y était¹, l'Amour a pris une beauté corporelle et sensible, on a entendu les paroles mystérieuses de Çiva [l'appellation du souverain maître], on a vu l'héroïsme de Vishnu.

15. Tout fier qu'il était au temps du combat, il ne disait que de bonnes paroles, comme si ç'eût été l'amrita de toutes les Lakshmis de ses victoires², qu'il n'aurait bu que pour le rendre.

16. Dans la demeure de son ennemi³, l'éléphant des forêts, en proie aux fureurs du rut, brisait le pilier de cristal où son image reflétée lui faisait voir un autre éléphant, et semblait, ainsi faisant, briser le jeune arbre de sa gloire⁴.

17. Il ne voulait pas que rien manquât au plaisir, et il le traitait comme le devoir et l'intérêt : c'est l'ordinaire que ceux dont la prospérité est à son comble se montrent pitoyables même à l'ennemi, quand il a recours à eux⁵.

18. La Fortune a mauvaise réputation ; c'était elle cependant qu'il prenait pour favorite et qu'il tenait embrassée, tandis qu'il envoyait sa gloire bien loin : une épouse est habile à s'emparer du cœur d'un époux⁶.

19. Sa vertu seule le mettait hors d'atteinte ; qu'était-ce donc avec la majesté en plus ? Laissons de côté le lion⁷ : quand Çiva est sur son taureau, qui oserait lui tenir tête ?

20. Comme s'ils avaient pris des forces au contact quotidien de ses pieds, les rayons des pierreries des diadèmes des rois ont surpassé l'arc d'Indra.

21. Il n'était pas de ceux dont on se demande : « Quelle action d'éclat peut-on comparer aux leurs⁸ ? » puisqu'on a d'une part Agastya, qui a bu la mer, et de l'autre Vishnu, qui a atteint le sommet du ciel.

¹ Ou « dès qu'il y fut ». A. B.

² « L'amrita des lèvres de la Lakshmi de la victoire ». *Padmā* est ici nom propre et représente à lui seul Lakshmi. (Correction de M. Sylvain Lévi.) A. B.

³ Dans la demeure en ruines de son ennemi vaincu.

⁴ De la gloire de l'ennemi.

⁵ *Dvishṭe pi samṛite* dépend de *vyadhād*. « Il procurait la plénitude de l'agréable aussi bien que du juste et de l'utile, même à ses ennemis, quand ils avaient recours à lui. C'est l'ordinaire que ceux dont la pro-

spérité est à son comble, se montrent pitoyables. » A. B.

⁶ Plutôt, en lisant *bhāryyāmanohritau* en un seul mot, « habile qu'il était à s'emparer du cœur d'une épouse ». (Observation de M. Senart.) A. B.

⁷ Le lion suggère l'idée du trône et de la majesté royale, comme le taureau celle de la vertu, du *dharma*.

⁸ Traduisez : « Comment pareille action serait-elle possible ? », c'est là un doute qui ne venait pas à propos de lui, puisqu'on a d'une part » A. B.

INSULPTIONS
SANSUPTES
DE CAMP 1861

2. bhuvah kshattrakalatram
bhajam apy anpicañso yo
3. citram yat tridaçam kāmā-
na narān amarān yatra
4. jagannamasakoçeshu
doshadasynhater vyasya
5. vasyājasyeva dagdhāreḥ
namraçeshasahasroccā-
6. nāgād gadan nudantiva
dahantivendradrikpadma-
7. naravadanaratnādhyo
parameçasthiticlaghyo
8. guṇaratnavimāmena
na çasanena patito
9. ekadorḍḍānavrishiṭyā yaḥ
yudhī sayyāpasavyotthai-
10. yo jahāt pratyupakṛitī-
pratīkshamāṇaṃ laghaya
11. karishyam ekapatnīm va-
tatyāja tatpṛiyasakhi-
12. nakhañcudandāilī¹ pādo pi
mauliratnañçam avadhu-
13. sisheca dagdhvāridharāṃ
svāntarddhāmāgnidhūmaugha-
14. yo virāgapi na jahau
dvījaḍhye pi vane jāta-
- payayan paticonitam¹
nuto nyastripārāmukhaḥ (
- n dvijān dhātā vidhūn vyadhāt
vapuhkāntyāmpitarṇyave (
- nyastañ guṇavasu sthīram
tadbhāravivṛiteshy api (
- prabuddhasyañghṛpañkajam
ççīroratnāñcubodhitam (
- cīṭayantiva bhānubhām
n drutā yatkirticandrikā (
- bhūbhṛitpatieirodhrītaḥ
yaḥ kailāsa ivāparaḥ (
- rajñām ūrdhvacaro pi yaḥ
vasuvad dharimnavittamaḥ (
- svasyātithīm avarddhayat
r vāṇavarshais tu vajrīṇaḥ (
- n trataiva pḥavagād api
n rāghavaṃ pratyupakṛiyām (
- ç sarvabhogyām api çivam
n dūraṃ vikṛiticaumbhāim (
- asya namramahibhūjam
d varṇasañkarakāriṇam (
- vas tatkāntāḍigamvubhūh
mahāmeghasrutair iva (
- satyaṃ yudhī yudhishṭhīraḥ
ç satyaṃ droṇabhīṭyājat (

Au lieu de *hārah*, il faut lire *hareh*. Le trait de l'e, que Bergaigne a pris pour un a, est bien un peu long, mais il est nettement rattaché à l'r et non au h. A. B.

¹ Orthographe fautive, mais fréquente, pour *çonitam*. A. B.

² L'original a *dagdhāh*. A. B.

15. sarvabhūpair api kṛita-
adharmīyan nānvakṛita yo ū karma kāmārthakāraṇam
dharmaśya sūhṛido vacāt ||
16. noccaicīrastvam api yo
sehe dyulakṣmīñ ca padaṃ hatasyocchedajan dvishāḥ
bhūbhīṃmūrdhni drutasya ca ||
17. lokodayeshv avikṛiteḥ
yato vadanty asāñkhyan tu pradhānāt prakṛiter api
tattvajñā guṇavistaram ||
18. dūshaṇādihater yasya
krāntābdhīr api durddharṣā kīrtir vvalumukhāhṛitā
rāghavaśyeva maithilī ||
19. vālaikaçaktividhṛitau
ekaç çaktitrayaṃ vṛiddhaṃ na çaktā vahnyas trayāḥ
parārthan tu babhāra yaḥ ||
20. vanān mahāvarāheṇa
na tu yasyāriveçmorvī muktaikenoddhṛitā mahī
mahākroḍaçatair¹ api ||
21. bhūr bhujē bhārati vaktre
kīrtis tu gatvarī dikṣu lakṣmīr vvakṣasi rakṣitā
yena roshād ivārppitā ||
22. martyadharmavirakto pi
bhūmaṇḍalena² bubhujē yo rthatyāgī jitasmarāḥ
dharmakāmārthamaṇḍalam² ||
23. kāmād vāñajayāhuto
na vṛiṣṇīr iva citrādhyā- yo niruddho pi tejasā
ç citralekhāñkitākṛitīḥ ||
24. asrāçrusiktāp vidhavāp
sparddhayeva gavendrādhyāṃ bbārggavo gām adād iti
hemādhyāñ goyntan dadan ||
25. yo vāmavāhonāpy āçu
hariṃ harantan dviradam jahāra madakuñjaram
bhujābhyaṃ vihasann iva ||
26. adho bhūbhṛicchīraḥ kurvva-
yaḥ kīrttyekārṇavañ kṛitvā n pushkarāvarttako yudhi
sañjalāra bhuvaç çriyam ||
27. çrutimātre nṛipā yasya
amarṣād iva tatkanyaḥ nyastāstrās tejasā jītāḥ
kāmāyudham adbārayan ||

¹ L'original a °kroda°. A. B. — ² L'original a chaque fois maṇḍala. A. B.

1. vayasī taruṇo yo pī
dharmaśāsthrīdam ālambya

2. yo vañcaççrutakalā-
vimado py ngrasaṅgrama-

3. yo dhānmā pū ravam apv āpa
crutalīgītis sūhena

4. mṛīdutejasi yaṃ cānta-
padmo py anukarotī ha

5. valād uddhṛītya yaçase
svasthāne mṛitalābhaya

6. darpposhṇatapta bhōjyaççrī-
cāntīm āpur nṛīpāḥ pītya

7. yo ratne sthāpīte pātre
sulagnān jāyacaççdena

8. jñāyaṃ suhṛītsahasrāṇi
yo lāghavan dhanapatēḥ

9. yasya kīrttir gṇṇāḍhyā ya-
patīta bhūsamudradrī-

10. vaddhanto³ pī jagad dikshu
kīrttīn kenāpī yasyoktā

11. netrāsyāṅghrikarāmbhojai-
crīpadmavīstarasyeva

C

sātyaṃ vṛiddho guṇena tu
rājāmārggaṇ gato yataḥ

vayovṛyyavapurvyalāḥ
mahālābhamañjvalāḥ

çṛīṇvaṃ navaṇavaṃ yaçāḥ
svāṅgalagnebhādānataḥ

m uddhataṃ tigmatejasi
çrīsthīrasthītye dhruvam

bhūpaṃ pīnar atīshṭīpat¹
vo nanta iva maṇḍaram

madīva madamohītāḥ
yasyādhādī yaçomṛitam

çodhīte bhuvanāṅgane
kīrttīm svapratīnāṃ vyadhat

lakshmyātmasamataṃ vyadhāt
pacyato nagnam revaram

dyūllāṅghanarayād iva
n kshamāgāmbhūryadhairyaççadik

gamayanto pī vallabham
vinayābharanā guṇāḥ

v yasya vyāptam yaçovīsam
jāṅgamasya jagannade

¹ L'original a *atīshṭīpat* et, au pada suivant, *maṇḍaram* pour *mandaram*. A. B.

² Je lis *darpposhṇatapta rājyaççrī-*. A. B.

³ Lire *gṇṇāḍhyā*, comme presque toujours, quand il y a une voyelle souscrite. De plus, la leçon apparente est *kīrtter gṇṇāḍhyāya*. Mais le sens, au second hémistiche, devient

droit ainsi peu satisfaisant et la construction embarrassée; il faudrait faire dépendre l'accusatif *bhūsamudradrīn* de *dhī*, qui au rest conserve sa force verbale. Par contre, *gṇṇāḍhyāyā* peut être un seul mot. A. B.

⁴ Pour *vaddhanto*. Cf. Pāṇini VIII, 4, 47. A. B.

12. yena kṛttiprabhāratna(ṅ)
kare rātricarasyendo—
pūrṇabhuvanakoçakam
ç çañkayeva vṛishāñkītam ||
13. yasyāruṇamaṅgiprāyail
adyāpi lagnaroshāgni—
svaṛṇṇail kroḍamukhoddhṛitail¹
sphuliṅgevārivāsabhū ||
14. lobho jitendriyasyāpi
sa yadī syāt parasve pi
yasyājñānakirtishu
jagat syād uñchavṛttivat ||
15. pāradaḥ sthira-kalyāno²
anītir yyo viçālaksha—
guṇḍhyaḥ prakṛitapriyaḥ
ç çūro nyakkṛitabhīmakaḥ ||
16. mayūraracite pāda—
sparddhayevānyahaṃ prājya—
stave tushṭo ṅçumān iti
rājahañsakṛite tu yaḥ ||
17. nālau tapatī yatrāri—
harttum bhānos tu tapato
r unīrmālyam api yoshitām
mātur bhūshā hṛitārīṇā ||
18. rājyaçriyo dadareçṅgaṃ
sarvato dṛishṭivāhulyā—
sunigūdhmaṃ ratāv api
d yaç çacyā īva vṛitrahā ||
19. etāvān akramo rājye
kaliṃ hatvā gurukṛita—
kṛito yena yadā vibhum
ū kṛitāñ kṛitayugaṃ punaḥ ||
20. unmatānān dalaç çhāyā—
vyastāni bhānutejāṃsī
n natānāṃ parivarddhayat
yasya tejaḥ parābhavat ||
21. madhukheṭabhasaṅgrāmo³
lilāṃ yasyāpy aridhvañse
sañjalhāra haro bareḥ
praṅṛityan kirttivistarah ||
22. yasya krodhāgninā dagdhā
virākrandāḥ smarāres tu
dṛiḍhāyudhadharā yudhī
strīsulṛit kusumāyudhaḥ ||
23. atyuttuṅgātīdhalā
çribhūbhyaṃ yasya yūno pi
vivṛiddhā dviḍḍgṛihapriyā⁴
kirttil kenāpi vallabhā⁵ ||
24. cakrivākṛantaloko pi
prādād dviṃmūrdhni mu'kvābja—
yaḥ pādan dūravikramah
ū kṛitāṅghri madhupair iti ||

¹ L'original a *kroda*°. A. B.² Pour ° *kalyāno*. A. B.³ *Khetabha* pour *kaṭabha*. Cf. XLIII, A, 6; LIX, B, 19; D, 19.⁴ L'original a *deid*°. A. B.⁵ Cette stance se retrouve dans LX, C, 13, avec une variante insignifiante, *ari* pour *deid*.

| | |
|--|---|
| 5. mitrasva kīcakacatam
rpor vvañcasahastran tu
6. harendur apañce cuddhah
sala lokaikabhūshā yo
7. bhūbhṛimukhoditam yasya
valmukajamukhodgirṇam | svam bhūm draupadiritah
vo dahat kirtticoditah
eripriyah kostubho ¹ dṛidhah
na tadloshas tu tadgūṇah
vaco gayanti tatstriyah
svaputro rāghavasva tu |
|--|---|

8. hantun tejonalan nālam
 vasya bhūtyai na tās so pi

9. ekah sthito pi tejasvi
 auryvāmalas tatkavalah

3. ubhayor ubhayenaiva
 erikrodadantair² adhare

4. nāya camikarākaram
 vat kṛishṇagativiclesha m

5. cīntābhāro na vidādhe³
 durggaṅgārdhdhastana iva

6. valakshapakshakālānte
 kalāñkasam̐bhikēyāsā-

7. varāstreṇāpy asaṃbhāyō
 parah kavalayāpila⁷

8. yasyebhakumbhasiñdūra
 kalidāñshṭrahṛitivalā-

Cf. plus haut LYII. B. 19.

Pour *llanditah*. A. B.

¹ L'original a *çrikroda*. A. B.

D'après les traces encore visibles, les probabilités sont pour *vidadhau*. Au second pada, la vraie leçon est *svarittonnata-maṇḍalah*. A. B.

D

bluje dauñmyuvriṣṭāyah
 sandhineva sthitāy ubhau

yo dhṛiṣṭyo durmmadāribhīh
 kallolair llunditah² kadā

çlāghyā ratir abhūd bhuvah
 nītambe yatkareṇa ca

yasyāṅgam svāntam apy aho
 dṛidham rasamadbhūkritam

svaritto nutamaṇḍalah
 sthānor³ yasyāratiṇ hṛidi

kirttījyotsnāñ⁶ jahara yah
 n mādhavi vidhumaṇḍalam

vāyo yasya vadho ribhīh
 saṃbhāyitavadhō harih

raktena saridambhasā
 d bhūh srutāsreva yāyinah

Pour *sthānor*, A. B.

La vraie leçon est **jyotsnāñ*. Au quatrième pada, l'original porte *maṇḍalam*. A. B.

āpila, remplaçant *āpīḍa*. Cf. la même orthographe dans LY. 48.

9. sumañgalas susiddhîr yyo hares tv ādau nagoddhṛitîḥ
 madhye viśhārppaṇaṃ hy ante yuddhañ kin nāmṛitaṃ hṛitam ||
10. karaṇṃ prāpyāprativalaṇṃ virîṭ suvalayān api
 yasya saṃpātîr apata- d ghṛiṇiṇṇ gharmanaghṛiṇer iva ||
11. yena susthānayā diptyā dayayālānkrītañ jagat
 mukham antar jiale mūlaṇ bhānau padmasya ṣoṣaṇam ||
12. yo yuddhalabdham iddheddham pātre candrādikaṇṇ vasu
 jayaçriçesham adica- d viśhṇur ddeva ivāṃpitam ||
13. lakshmir Hlakshnipater yasya sadbhîs sadbhîs svayaṇṇ hṛitā
 sudhā sudhābhūjā labhyā surendrasya hi nāsuratîḥ ||
14. pālītāsadrīçasyārā- d aharan yasya ceshṭitam
 nālaṇ malañ kshālayitup svañ¹ jalādhyo pi candramāl ||
15. yo dād bhūyaç çriyaṇṇ vālye pushpam ekan dadaty api
 krīṣṇo khilaṇṇ payaḥ pūtvā jaghāna kila pūtanām ||
16. vālo py eko pi vipendra- ũ gajendram iva mādhaveḥ
 jagrāha grāhakād iccha- n yaḥ svaṇṇ pratimidhîñ kila ||
17. yasvollarācalasthānā- sthitādhaḥkrītaṇṇakā
 loko kīrtîr avādhaiva prīsthataḥsthāpitāṃpitā ||
18. bhūlādane ridahane yena diptis suyojitā
 nakhāliya nṛisînheṇa çrīratau dāityamarddane ||
19. nānyo harttum alaṇṇ sthānaṇṇ prīsthato yasya yāyinaḥ
 ko nimagnas sugambhīre mandarasya pale drumah ||
20. bhīmād yenānuçaradaṇṇ svamadhu sveçchayārthinaḥ
 çrikoçapañkajavanā- t pañdāraçriyāharan ||
21. yasya tejo nyajā çakti- r nnānukarttum alañ jaye
 sṛiṇîs taikshnyādîsāmye pi na sînhanakhabhārābhāk ||

¹ L'estampage a correctement *svañ*. A. B.

22. vnddhoddhatadvishadurasthalato pi khāta-
d udvelitollasitakirttipayāḥpayodhīḥ¹
prahlādanaya jagataṃ punar indukāntaṃ
sa cṛiyāçodharataṭakam idaṃ cakhana

23-27 = LIX, D, 23-27.

TRADUCTION

A²

1, 2 = LX, 1, 2.

3 = LIX, A, 3.

4-18 = LX, 3-17.

19. Demeure unique de la beauté et du courage, il était comme l'âme de Vishṇu revêtu des membres du soleil et placé dans le corps du dieu sans corps l'Amour.

20. Sans doute le Seigneur (a brûlé) l'Amour avec son œil feu; mais, l'arrosant avec son œil lune, le caressant avec son œil soleil, il l'a refait en la personne de ce prince invulnérable et donc d'un corps céleste.

21. Par la splendeur immaculée de son visage, il a vaincu le disque de la pleine lune, car il ne souffre pas que le disque de la terre y projette son ombre.

22. Sans le secours même d'un puissant, il . . . le monde conquis par son propre bras; tandis que Çakra a dû sa royauté aux exploits d'un nain aux enjambées du Nain.

udvelita remplace la forme plus ordinaire *udvelita* — *udvelita* est ici le participe du nominatif *udvelay*, et signifie débordant l. A. B.

Bergaigne n'a pas laissé de traduction de cette face A. Je suis seul responsable de celle qui suit et des notes qui s'y rapportent A. B.

Cette stance me laisse beaucoup de doutes. Sur l'estompage elle est en grande

partie à peine lisible. Autant que les traces encore visibles me l'ont permis, j'ai suivi la lecture de Bergaigne. Au second pāda *saṃplaya* me paraît sûr; l'anuvāsa se distingue encore assez nettement. Pour le reste, j'ai dû, comme lui, user de conjecture. En tête du deuxième pāda, je suppose *dagdham*; en tête du troisième, *mrishṭyā*, et à la fin, *adhyishyam*, il n'y a sûrement pas **krishya*.

23. ni par crainte, ni par intérêt, ni par orgueil¹,
jamais en rien il ne s'écartait du devoir, bien qu'il detestât la loi des². . . .

24. la lune se lève avec sa tache; mais sans
tache s'est levée la lune de la gloire de ce (héros) au pur éclat.

25. Arjuna a obtenu pour épouse Kṛishṇā, prix de sa victoire [le blanc a eu
pour femme une captive noire] pour relever la situation de ses frères; mais ce
victorieux a fait régner une prospérité brillante [ce nouveau Jishṇu a pris pour
femme la brillante Lakshmi] pour le salut de tous ses peuples.

26. Quand il broyait ses ennemis, de son bras qui ne connut jamais la dé-
faillance, sortait, comme Narasiṅha du pilier [sans crevasse], une force ter-
rible.

27. Grâce aux onctions de ce santal, sa gloire, que lui appliquait ce mé-
decin, son glaive, dans le combat, embrassé par la Victoire. . .³, il fut toujours
exempt de fièvre.

B⁴

1. Sa conduite était dure aux durs, aiguë aux aigus: il imitait le diamant,
digne des respects même de la pierre solaire [du joyau qui est le soleil⁵]. Quant
à sa bienveillance [à sa tendance à tomber par les côtés], c'était un collier de
perles⁶.

¹ Le lexique ne donne pas *uddhati* avec
le sens d'orgueil; mais ce sens est rendu in-
finiment probable par l'emploi si fréquent
de *uddhata*, orgueilleux. L'estampage ne
paraît pas bien favorable à la conjecture
de Bergaigne, *uddhriti*; avec elle le sens
serait: « ni par crainte, ni pour sauver ses
intérêts ». Je renonce à traduire le premier
pāda complètement perdu.

² Il s'agit évidemment d'un *dharna* que,
par exception, le roi rejetait. Avec la lec-
ture de Bergaigne, graphiquement irré-
prochable, ce serait « la loi des mortels »,
c'est-à-dire la mort ou la fragilité hu-
maine. Mais on peut lire tout aussi bien
matsyadharmman « la coutume des pois-
sons », qui est de se manger les uns les

autres, et qui a passé en proverbe. Cf. pour-
tant B, 22. Dans le doute, je laisse le mot
en blanc. Au lieu d'*ajuhāj*, je suppose *nāja-
hāj*, ce qui est tout aussi permis, puisqu'on
ne voit plus rien.

³ Avant *jayaçriyā* et composé avec lui,
on peut supposer un participe comme
spūraj.

⁴ Ici reprennent la traduction et les
notes de Bergaigne. A. B.

⁵ « . . . le diamant plus précieux que la
pierre solaire », et supprimez le double
sens. A. B.

⁶ Le dernier pāda doit se traduire: « Il
était donc partial, mais à la façon du lion. »
Que la particule *nu* soit ici renforçante,
interrogative ou simplement explétive,

2. Il faisait boire aux terres, épouses des Kshatriyas, le sang de leurs époux, et les aimait, les possédait à son tour : et pourtant on le louait pour sa douceur, et on disait qu'il détournait ses yeux de la femme d'autrui.

3. C'est merveille que le créateur, en créant les trente dieux, les objets désirables, les brahmanes et les lunes¹, n'ait pas créé [rendu] les hommes immortels dans cet océan d'amrita composé de beauté et de charme.

4. Ses vertus étaient des richesses déposées dans les cœurs des hommes comme dans des cassettes, et elles y étaient en sûreté, quoique ces cassettes restassent ouvertes par l'impossibilité de les contenir, parce qu'il avait détruit les voleurs, c'est à dire les vices.

5. Il était pareil à Vishnu qui s'éveille² [sage] et qui consume ses ennemis, et le lotus de ses pieds s'épanouissait sous les rayons des pierreries de milliers d'autres rois prosternés [des mille têtes dressées de Çesha qui s'inclinaient].

6. Sa gloire courait, semblable à un clair de lune, comme enlevant au serpent son poison [ôtant la parole au méchant], comme rafraîchissant lardeur du soleil [éteignant l'éclat des rois], comme brûlant, ainsi que des lotus, les yeux de la nuit [les rois pareils à Indra].

7. Riche des trésors de Kuvera [riche en hommes, en attelages et en bijoux], porte sur la tête du roi des monts [des rois des rois], illustre comme séjour de Çiva [par sa situation de souverain maître], il était comme un autre Kailâsa.

8. Bien qu'il passât au dessus des rois [qu'il leur fût supérieur] sur un char aérien orné de bijoux qui étaient ses vertus [par ses vertus, ses bijoux et ses palais], il n'en était pas puni par une chute [il ne pechait pas dans ses ordonnances] comme les dieux³, lui qui connaissait parfaitement la loi.

9. Il gratifiait d'une pluie de dons partant d'une seule de ses mains — son

qu'elle ferme la phrase précédente ou qu'elle ouvre la suivante, de toute façon elle est mal placée en tête du pada. A. B.

Traduisez : « C'est merveille que le créateur ait fait immortels les dieux, les desirs, les serpents [ou des oiseaux], les démons [ou les vents], mais non les hommes, quand pourtant, en celui-ci, il [avait] un océan d'amrita. » A. B.

² Pour tuer Madhu et Kaitabha. — Et pour faire beaucoup d'autres choses encore. A. B.

³ Qui tombent sur la terre quand leur provision de mérites est épuisée. — Traduisez : « comme Vasu. Il s'agit du roi Vasu [paricara] (= *urdhvacara*), dont l'histoire est racontée au long dans *Mahabârata*, I, 334 et s. A. B.

propre hôte, et de pluie de flèches partant de sa main gauche et de sa main droite dans le combat, — l'hôte d'Indra¹.

10. En sauvant les gens, il ne leur demandait rien en échange, faisant honte à Rāghava, qui demandait de la reconnaissance même à un singe.

11. Voulant faire de Çrī [de la fortune], que tous avaient possédée tour à tour, son épouse à lui seul, il avait éloigné d'elle sa chère amie, l'entremetteuse Vikrīti [changement].

12. Les rayons des ongles de ses orteils étaient le châtement dont son pied frappait les rayons des bijoux de la tête des rois prosternés devant lui, parce qu'ils² faisaient un mélange de castes [un mélange de couleurs].

13. Après avoir brûlé la terre de ses ennemis, il l'arrosait avec l'eau des yeux de leurs bien-aimées, tombant en quelque sorte des grands nuages formés par les torrents de fumée du feu de sa splendeur intérieure³.

14. Même avec un roi, jamais il ne fut déloyal dans le combat, tandis que Yudhishthira, bien qu'il fût né dans une forêt pleine de brāhmanes, fut déloyal par crainte de Droṇa⁴.

15. Il n'imita jamais une action injuste, déterminée par le plaisir ou l'intérêt, eût-elle été faite avant lui par tous les rois, — par obéissance à son ami le devoir.

16. Quand il avait frappé son ennemi, il ne voulait pas que sa tête se relevât [montât au ciel] pour avoir été coupée⁵, et il n'admettait pas non plus qu'il possédât la Lakshmī du ciel en fuyant au sommet de la montagne [en courant sur la tête des rois].

17. Bien qu'il fût la Prakṛiti fondamentale [l'élément essentiel du gouverne-

¹ Le roi qu'il tuait dans le combat et qu'il envoyait dans le ciel d'Indra. — Au premier pāda, l'auteur a choisi les mots de façon à se ménager un petit calembour dit aparté. « une pluie de dāna d'éléphant ». De plus, *eka*, pris d'abord dans le sens de « incomparable », prend, après, celui de « une seule », par opposition avec la suite. A. B.

² « Ils » se rapporte aux rayons. A. B.

³ *antaradhānan* ne signifie-t-il pas plutôt

ici « intérieur de la maison, logis » ? « du feu (qui dévorait) leurs demeures » ? A. B.

⁴ Qui était brāhmane. — Cf. *Mahābhārata*, I, 4640 et s. VII, 8748 et s. *yudhishthira* qualifié aussi le roi et doit être traduit une première fois par « ferme dans le combat ». De même il y a jeu de mots sur *virāj*, *dvija* et *droṇa*, qui ont respectivement les doubles sens de « roi des oiseaux, oiseau et corbeau ». A. B.

⁵ Il ne lui coupait pas la tête.

ASSTANT
SANS
L'AVANTAGE

ment), qui ne change pas quand les mondes en sortent¹ [qui procurait invariablement le bonheur au monde], il avait un développement de qualités [une abondance de vertus] que les hommes versés dans la science des principes déclaraient contraire au Smūkhyā².

18. Comme il détruisait Dūshāya [les vices] et les autres, sa gloire, enlevée par Bayāna [portée par des bouches innombrables], bien qu'elle eût traversé la mer, était à l'abri de toute attaque, ainsi que la Mithilienne de Raghava.

19. Les trois feux sont incapables de soutenir [de balancer] la puissance d'un seul, et d'un enfant³, tandis qu'à lui seul il soutenait [il avait] pour le bien des autres trois puissances⁴, et des puissances adultes [immenses].

20. Un seul sanglier a suffi pour tirer la terre de l'eau (*vana*), et des centaines de grands sangliers ne suffisent pas pour arracher à la forêt⁶ *vana* la terre qu'a habitée son ennemi.

21. Il gardait la terre dans sa main, Bhārati [l'éloquence] sur sa bouche, Lakshmi [la fortune] sur son sein : quant à sa gloire, qui était une coureuse, il semblait l'avoir par colère exilée aux quatre points cardinaux.

22. Bien qu'il fût détaché de tout ce qui est propre à la nature des mortels, qu'il eût renoncé à l'intérêt [qu'il fût désintéressé] et qu'il eût vaincu l'amour [par sa beauté], comme il jouissait de la terre entière, il jouissait du domaine entier du devoir, du plaisir et de l'intérêt [du devoir, du plaisir et de l'intérêt à la fois].

23. Bien qu'il eût été attiré par l'amour pour procurer une victoire à Baya [qu'il fût attiré par le plaisir à une victoire remportée avec les flèches], Anirudha [incrochable] qu'il était dans sa splendeur, et riche en peintures [en éclat],

Le *rot* est dit une *Prakṛiti* sans *Libritu*, sans modifications, par opposition à la vraie *Prakṛiti*, celle du Smūkhyā, qui elle n'agit que par ses *Libritus*. A. B.

¹ Et ainsi, c'est que les hommes bien instruits déclarent innombrable (3). Pour le sens, *smūkhyā* et *smūkhyā* se confondent. A. B.

Plutôt, c'est qui avait elle aussi, tra-
= pers. l'ome = A. B.

⁴ Le soleil levant. Gl. LX. B. 19. et D. 7. — Quand *bala* désigne le soleil levant, il est accompagné ordinairement de quelque autre terme déterminatif. Il doit y avoir la quelque allusion légendaire qui, pour le moment, m'échappe. A. B.

Le *prabhāra*, *Yatsāha* et le *mantra*.

Qui l'envahit, depuis la destruction des villes.

il n'avait pas, comme celui de la race de Vrishṇi, son portrait fait par Citralekhā [la forme marquée de rangée de taches]¹.

24. « Le descendant de Bhṛigu a donné² une vache [la terre] veuve [de kshatriyas], arrosée de larmes et de sang », se disait-il : et comme pour rivaliser avec lui, il donnait une myriade de vaches accompagnées de beaucoup de taureaux, et ornées d'or.

25. De son seul bras gauche [de son beau bras], il a tué un éléphant en rut [l'orgueil pareil à un éléphant], comme s'il voulait se moquer du lion³ qui, pour tuer l'éléphant, a besoin de ses deux bras [de ses deux pieds de devant].

26. Abaisant le sommet des montagnes [la tête des rois], lui qui est un Pushkarāvartaka [qui lance un tourbillon de flèches] dans le combat, il a fait de sa gloire un seul océan où il a englouti [accaparé] la prospérité de la terre.

27. Au seul bruit de son nom, les rois, vaincus par sa splendeur, mettaient bas les armes; mais leurs filles, comme par colère, prenaient l'amour pour arme [étaient atteintes par l'arme de l'amour]⁴.

C

1. Quoique jeune par l'âge, il fut vieux [grand] par la vertu, du jour où il marcha sur la grand'route [où il entra dans la voie des rois] en s'appuyant sur un ami qui était le devoir.

2. Sa race sa fortune, les sciences et les arts qu'il possédait, son âge, ses exploits, sa beauté, sa force ne l'enivraient pas; mais les grandes conquêtes des combats terribles le faisaient briller d'ivresse.

3. Il avait acquis d'avance par sa majesté la gloire qu'il entendait ensuite résonner toujours nouvelle à ses oreilles : si le lion entend le chant de l'abeille, c'est parce qu'il porte, collé à ses membres, le mada de l'éléphant.

4. Apaisé avec les doux [se fermant aux rayons de la lune], lier avec les vio-

¹ Cf. *Harivaṅṣa*, 9910 et s. *Vishṇu Purāṇa*, V, 32, 11 et s. *Agni Purāṇa*, M, 41 et suiv. A. B.

² A Kaçyapa.

³ Et de Hari qui arracha avec ses deux bras l'éléphant à celui qui l'entraînait. Cf.

ci-dessous D, 16. — Il ne s'agit pas de la légende rappelée à la stance D, 16, mais de la victoire de Hari sur l'éléphant Kuvalyā-pīḍa. Cf. *Harivaṅṣa*, 4674 (*dorbhyām*). A. B.

⁴ Double sens à supprimer (Observation de M. Senart.) A. B.

leuts [ouvrant aux rayons du soleil, ferme pour maintenir sa fortune solidement assise] pour servir de support solide à Crī], le lotus l'imite en tout cela.

5. Quand il avait, pour la gloire, détrôné un roi par la force, il le rétablissait sur son trône, comme Ananta remit à sa place le mont Mandara après l'en avoir arraché pour obtenir l'amrita.

6. Égarés par l'ivresse que donne la liqueur de la puissance, agréable à boire quand elle a été chauffée au feu de l'orgueil¹, les rois ont été apaisés quand ils ont bu l'amrita rafraîchissant de sa gloire.

7. Sur un bijou² placé dans la cour de ce monde comme dans un récipient purifié, attachée à ce bijou [sous un heureux horoscope], avec le mot victoire [au bruit de ses victoires], il a mis sa gloire comme son image.

8. En faisant des milliers d'amis ses semblables par la fortune, il a fait honte au Maître des richesses qui voit Civa tout nu.

9. Sa gloire, rache en qualités, semble, dans l'élan qu'elle prenait pour franchir le ciel, être tombée sur la terre³, dans la mer et sur les montagnes, ou elle fut comprendre la patience de celle-là, la profondeur de celle-ci et la solidité des dernières.

10. Ses vertus enchaînaient le monde et envoyaient la gloire, sa favorite, aux quatre points cardinaux; et cependant on disait qu'elles avaient pour ornement la modestie⁴.

11. Sa gloire était une tige de lotus dont les fleurs étaient ses yeux, son vi-

¹ La vraie leçon donne : «Echauffés par le feu de l'orgueil, égarés par l'ivresse que donne la liqueur de la fortune royale, les rois. . . » A. B.

² La lecture du mot *ratna* n'est pas certaine et surtout la traduction de cette stance est en partie conjecturale. — Le seul caractère pour lequel on pourrait, à la rigueur, hésiter dans cette stance, est le *va* de *jayachlena*, du reste exigé par le sens. Tradusez : «En ce joyau qui avait trouvé [en lui] son vrai possesseur, le parvis purifié du monde, il a établi comme sa propre image [la gloire] et qui les cris de

«victoire!», servaient d'excellents herants [à ce joyau qui. . . .] il a donné un lustre stable en y faisant apparaître au milieu des cris de «victoire!», sa propre image! • Le *lagna* est le heraut qui, au matin, reveille les rois. A. B.

³ Plus exactement : «Sa gloire, quand, après avoir en quelque sorte franchi le ciel, elle fondait sur la terre. . . ., faisait comprendre. . . . » A. B.

⁴ Plutôt «la douceur, la politesse des manières». Il y a de plus une méchante équivoque sur *guna*, «vertu» et «lien». A. B.

sage, ses pieds et ses mains, pareils à des lotus : on eût dit que le lotus de Crī, avec tout ce qu'il contient, fût devenu mobile et traversât un fleuve qui était le monde.

12. L'éclat de sa gloire étant un joyau qui remplissait le monde ainsi qu'une cassette, il l'avait marqué dans sa main [sur son rayon] d'un taureau [du *dharmā*], comme par crainte de ce voleur qu'on appelle la lune [comme si on avait pu croire que c'était la lune, s'avancant dans la nuit¹].

13. De la terre qui avait porté le palais de son ennemi, le groin du sanglier fait remonter aujourd'hui encore des sanguines², dont la plupart sont des rubis : ce sont comme les étincelles du feu de sa colère qui y est resté attaché.

14. Bien qu'il eût dompté ses sens, il était encore avide — de combats, de science et de gloire : si sa convoitise se fût étendue au bien d'autrui, le monde ne vivrait plus que de glanures.

15. *Pārada* [secourable, — mais toujours heureux], *Guṇādhyā* qui n'aimait pas le *prākṛit* [riche de vertus, — mais n'aimant pas la rudesse], *Viçālākṣha* étranger à la *nīti* [avec de grands yeux, — mais sans les tourments de l'exil], c'était un héros qui l'emportait sur *Bhīma*³.

¹ Pour éviter la confusion, la marque de la lune étant une gazelle. — L'estampage n'est pas favorable à la restitution d'un *anusvāra* à la fin du premier *pāda*. Mais, même avec cet *anusvāra*, le substantif serait au second *pāda* : car *koça* et *koçaka* sont aussi du neutre, et il est clair que ce que le roi scelle, c'est la cassette et non le joyau. Je traduirais donc : « La cassette du monde pleine des joyaux qui étaient la splendeur de sa gloire, (il la tenait) en sa main et l'avait scellée (de la marque) du taureau [—*Dharma*], comme par crainte de ce rôdeur de nuit, la lune... » A. B.

² *scarṇya* désigne ici non la sanguine, mais un tubercule (appelé aussi *suvarṇālu*, « bulbe d'or », une sorte de truffe ?) dont les sangliers sont friands. A. B.

³ Sur cette stance curieuse, voir plus haut, p. — Cette note renvoie sans

doute à la notice que Bergaigne se proposait de placer en tête du numéro, et qu'il n'a pas faite. Comme toutes les métaphores de cette stance visent des auteurs célèbres, on est en droit d'en supposer un aussi derrière *pārada*. Mais jusqu'ici l'histoire littéraire est muette sur ce nom, et je n'ai à offrir qu'une conjecture. Entre autres sens, *pārada* a celui de « sauveur » ; il est l'exact synonyme de *tirthaṅkara*. Or, parmi les livres sacrés perdus des jainas, les *Pāras*, le onzième était le *Kalyāṇa*. Nous aurions donc : « un Tirthaṅkara, mais dont le *Kalyāṇa* subsiste », et l'allusion serait jaina. Si l'on n'admet pas cette explication, il ne reste pour le premier terme, autant que je puisse voir, qu'un méchant calembour sur le mercure : « vif-argent à l'éclat stable. » J'ai souvenir d'avoir rencontré, mais je ne sais plus où, *kalyāṇa* comme nom du

16. «Le soleil se contente de voir faire l'éloge de ses pieds [de ses rayons] par le paon — par le *mayūra*, instrument servant à la mesure du temps¹», se disait-il²; et, comme s'il eut voulu rivaliser avec lui, il n'était content qu'en voyant l'éloge de ses pieds fait tous les jours par une multitude de flamants royaux [de rois qui étaient des flamants].

17. Sans le feu de sa majesté, son ennemi était incapable de ravir à ses épouses — aux femmes — même les restes des fleurs qu'elles avaient offertes aux dieux³; tandis que le soleil, avec tous ses feux, n'a pu empêcher l'ennemi³ de ravir à sa mère sa parure.

18. Le corps de la Cra [de la prospérité] de son royaume, tout caché qu'il était quand il l'étreignait dans ses embrassements voluptueux, il le voyait tout

mercure. Cela ferait quelque chose comme «l'argent, mais mercure solide». On se rappellera que le mercure est regardé comme un principe de vie et que, pour les Bāsevaras, il est une manifestation directe de Īśva. Au second pada, *Guṇādhye* est l'auteur de la *Bīṣatkaṭha* en pāli écrit pañca. Au troisième pada, *Vicālāśha* est un anciencrivain sur la *nīti*; d'après le *Mahābhārata*, Īśva lui-même, qui porte aussi ce nom. Deja M. Weber avait relevé *Inl. Stoejen*, I, 255-316 des mentions de Vicālākṣha dans la *Kaṇḍahāra* et dans le *Dacakumāracarita*. Depuis, M. Peterson *Report*, II, ap. *Journ. Roy. As. Soc. Bombay*, XVII, spec. number, p. 43 en a trouvé une autre dans le *Yānaśloka*. D'après le *Dacakumāracarita*, Vicālākṣha n'avait réussi que médiocrement dans la pratique de ses propres préceptes — ce qui ajouterait peut-être une touche à l'épithète d'*anāṭ* qu'il reçoit ici. Le quatrième pada est à traduire : «c'était [lui] avait humilié Bhūmaka un héros qui tempérait son Bhūmasena». Nous avons ici une allusion au poète bouddhiste Īśva, l'auteur de la *Jātakaṇḍā*, sur lequel

on peut consulter H. Kern ap. *Festgruss an O. v. Bohllugk*, p. 501. *Bhūmaka* est probablement le nom d'un autre poète rival malheureux de Īśva. La *Saḥāśhātāra* contient des vers de plusieurs poètes du nom de Bhūma, Blumaka. Un *Rāraṇāṭṭhāṇya*, dont une strophe est déjà citée dans la *Kavikavittā*, est aussi attribué parfois à un Bhūmaka (variante *Bhannaka*). Cf. *Bühler, Kashmir Report* ap. *Journ. Roy. As. Soc. Bombay*, XII, spec. number, p. 61; *Saḥāśhātāra*, p. 83, et *Sarvātātaka*, III 4 (Kāyamala). Mais pour aucun de ces nous nous n'avons l'indication d'un rapport spécial avec Īśva. A. B.

¹ L'espèce de sablier appelé *mayūra* n'a rien à faire ici; l'épithète porte sur *Mayūra*, l'auteur bien connu du *Suryasātaka*. Traduisez : «Le soleil a été satisfait de l'éloge de ses pieds fait par un paon de son éloge en vers fait par Mayūra». Dans sa deuxième acception, *vajrahaṭṭ* revient à «des rois superbes». A. B.

² *namalya* désigne d'une façon générale des fleurs qu'on a rejetées. A. B.

³ Naraka, qui enleva les pendents d'oreilles d'Aditi.

entier, grâce à la multiplicité de ses yeux [à l'étendue de son intelligence], comme le meurtrier de Vpitra voit celui de Çaci.

19. Il a causé le désordre qu'on voit dans la succession royale, en détruisant Kali¹, qui était roi et qui était devenu vénérable [difficile à supporter], pour rétablir l'âge Kṛita.

20. Consumant l'ombre [l'éclat] de ceux qui étaient hauts [orgueilleux], augmentant l'ombre [l'éclat] de ceux qui étaient bas [soumis], sa splendeur l'emportait sur les splendeurs multiples du soleil.

21. Dans le combat contre Madhu et Kaiṭabha, Hara a mis fin² aux jeux de Hari : quand il a anéanti ses ennemis, ce qui a mis fin à ses jeux [ce qui les a dépassés], c'est l'extension de sa gloire qui danse³.

22. Le feu de sa colère a consumé dans le combat des ennemis dont les armes étaient solides et qui avaient pour défenseurs des héros : le feu de la colère de Çiva n'a brûlé que celui qui a pour armes des fleurs [l'Amour] et pour amis — les femmes.

23. Il était jeune, et sa gloire, d'une taille démesurée [immense], était vieille [extrêmement accrue] et toute blanche [éclatante]; de plus, elle fréquentait la demeure de ses ennemis : et pourtant, je ne sais pourquoi, il la préférerait à Çri [à sa fortune] et à la terre.

24. Il avait, comme Viṣṇu, parcouru [conquis] le monde et fait de larges pas [des exploits héroïques au loin], et il mettait le pied sur la tête de son ennemi, ayant quitté le lotus parce que les abeilles y avaient mis le pied [en relâchant mille millions d'hommes, parce qu'il faudrait être ivre pour mettre le pied sur eux].

25. Bhīma, poussé par Draupadi, a consumé cent Kicakas qui étaient les

¹ Plus exactement : « En ceci seulement il a troublé l'ordre de la succession royale, qu'il a détruit le puissant Kali [qui était roi]... » A. B.

² Comme dieu de la destruction en général. — Plutôt comme dieu suprême, absorbant en lui le monde, un rôle également attribué à Brahmā et à Viṣṇu. La

lutte contre les deux démons est placée dans une de ces périodes de dissolution. A. B.

³ Pareille à Hara qui danse. — « Pour lui, quand il broyait ses ennemis (ce qui seul mettait fin à (abrégeait) ses jeux), c'était sa gloire immense qui dansait devant lui. » A. B.

parents de son ami¹; mais lui, poussé par la gloire, ce sont des milliers d'hommes qu'il a consumés, et ils étaient de la race de son ennemi.

26. La lune de Hara est pure, mais elle est malhabile [elle projette peu de lumière; le bijou *kaustubha* est un favori de la Fortune [il est cher à Çrî], mais il est dur. Lui, qui était en tout temps l'unique joyau du monde, avait leurs qualités et n'avait pas leurs défauts.

27. La bouche des rois racontait sa gloire, et leurs femmes la chantaient: Rāghava n'a eu pour chanteur que son propre fils, célébrant sa gloire telle qu'il l'avait entendu raconter par Vālmiki².

D

1. Les pluies de l'eau que sa main répandait en faisant des dons ne pouvaient éteindre le feu de sa splendeur; et pourtant, quand l'eau et le feu sont unis, ce n'est pas d'ordinaire pour le bien de l'un ni de l'autre³.

2. Cet être splendide, quoique seul de son espèce, n'avait pas à craindre l'assaut d'orgueilleux ennemis: le feu sous-marin a-t-il jamais été entraîné par les vagues [par ses ennemis], qui ne servent qu'à lui rincer la bouche [qui ne sont pour lui qu'une bouche?]

3. Il faut célébrer le plaisir qu'ont fait à la terre deux choses de deux êtres différents: la dent du divin sanglier sur sa lèvre [sur la partie inférieure] et l'impôt de ce roi sur ses collines [la main de ce roi sur ses hanches].

4. Ce n'était pas seulement son corps qui était d'or, mais aussi son cœur: car, bien que naturellement ferme, il était dissous par le feu [il se dissolvait pour l'absorption en *kyishya*] et devenait doux comme un liquide [doux par le sentiment].

¹ Le roi de Virāṭa; exactement cent ansq. (*Mahābhārata*, IV, 825.)

² Il y a un jeu de mots sur *valmukaja* « ne sur une fourmière », opposé à *bhū bhṛt* « roi » et « montagne ». A. B.

³ Traduisez : « causes de prospérité ni celui-ci ni celles-là (separement), ils le devenaient tous deux par leur union ». A. B.

Ni l'estampage ni le sens ne sont favorables à la restitution d'un anuvāra à la

fin du troisième pada. Au quatrième, on pourrait à la rigueur lire **mṛgḍā*: mais **madhā*, qui est plus probable et que, depuis le Naighaṅṭuka, la lexicographie hindoue connaît comme *udakanāman*, convient parfaitement. Je traduis par conséquent : « car, séparé du feu, il était solide, et il était liquéfié par le mercure [car, ferme à se séparer des méchants, il était adouci par la bonté] ». A. B.

5. Le poids des soucis, condition de sa sage politique et du bonheur de son royaume [rond et d'une forme sphérique irréprochable], ne mettait pas de déplaisir dans son cœur, de même que le sein unique de Durgā réduite à une moitié du corps de son époux ne met pas dans le cœur de Sthānu son ennemi¹.

6. A la fin du temps de la quinzaine claire [aux derniers moments de l'ennemi qui entamait son armée], il sauvait le clair de lune de sa gloire de cette tache qui était pour elle la gueule de Rāhu, et la terre, dans les mêmes conditions, sauve le disque de la lune².

7. Quand il était encore enfant, ses ennemis n'auraient pas espéré le tuer même avec les meilleures armes, tandis que les ennemis du Hari suprême ont espéré le tuer avec une couronne de lotus [en opprimant la terre entière³].

8. Avec l'eau de ses rivières rougie par le minium qu'y laissaient les bosses du front de ses éléphants, la terre, quand il la traversait, semblait saigner parce qu'il lui avait arraché une dent, à savoir Kali⁴.

9. Il avait tous les bonheurs et tous les succès, tandis que Hari a dû d'abord arracher une montagne, pour n'obtenir ensuite que du poison, et finalement soutenir un combat : et même l'amrita n'a-t-il pas été volé?

10. Si fort qu'il fût, Virāj⁵ [un roi], quand il rencontrait son rayon [sa main] irrésistible, tombait comme Sappāti quand il eut rencontré le rayon brûlant du soleil⁶.

¹ L'Amour. — A la rigueur *maṇḍala*, est aussi masculin, et *arati* ne signifie pas ennemi. Traduisez : « Cette cause de lourds soucis, son empire bien policé, prospère, où sa forteresse formait comme un manelon unique, ne mettait aucune peine dans le cœur de ce (héros) inébranlable [de même que le sein tourmenté de soucis, au globe relevé et bien arrondi, que porte cette moitié de son corps qui est Durgā, ne cause pas de trouble dans le cœur de Sthānu]. » A. B.

² En cessant de l'obscurcir. — Outre *kūttijyotsnaṁ*, lisez *mādhavīdhu*⁰, et traduisez : « Il arrachait cette lune qui est la

terre et dont le rayonnement était sa gloire, à cette gueule de Rāhu, la soulure ». A. B.

³ Allusion au massacre des nouveaux ordonnés par Kamsa. — Le double sens est : « [par le moyen de Kuvaleyāpīḍa (l'éléphant de Kapsa)] ». A. B.

⁴ Ou « parce qu'il l'avait arraché des dents de Kali ». A. B.

⁵ Le roi des oiseaux. — *virāj*, qui n'est pas non propre, est à transposer : « Si fort qu'il fût, un roi qui... tombait comme [le roi des oiseaux] Sappāti, quand... » A. B.

⁶ Voir *Rāmāyaṇa*, IV, 59.

11. Il avait, par sa miséricorde, orné le monde d'un éclat durable, tandis que le visage du lotus qui est sans racines se flétrit au milieu de l'eau sous les feux du soleil¹.

12. Il donnait à ceux qui en étaient dignes les richesses très brillantes qu'il avait conquises dans le combat², or et le reste, gardant pour lui l'éclat de la victoire, comme Vishnu donna aux dieux l'amrita, gardant pour lui la victoire et Cri.

13. Maître de Lakshmi³ de la fortune, les hommes de bien seuls lui prenaient sa Lakshmi : le nectar du roi des dieux peut bien appartenir aux dieux, mais non aux Asuras.

14. Protégés par ce roi incomparable, ses sujets prenaient de loin ses vertus, tandis que la lune, même quand elle a pour séjour la quatrième mansion quand elle est riche en eau⁴, ne peut effacer sa tache⁵.

15. Dans son enfance, il donnait l'opulence à quiconque lui donnait seulement une fleur⁶, tandis que Kṛiṣṇa a bu tout le lait de Pūtanā, et l'a tuée.

¹ Traduisiez : « Dans sa bonté, il avait orné le monde d'une splendeur bien distribuée; la tête sous l'eau, et la racine au soleil, c'est la mort du lotus. » A. B.

² Il y a un jeu de mots possible sur *caṅku*, qui ferait allusion à la lune sortie de la mer de lait — Le jeu de mots est certain, tous les termes de cette stance, sans exception, s'appliquant à Vishnu aussi bien qu'au roi. A. B.

³ Régulièrement, le texte, tel qu'il est, ne peut signifier que : « on adoptait de loin la conduite de ce roi qui ne ressemblait pas à ses sujets », ce qui est intelligible, mais bien entortillé. D'après sa traduction, Bergaigne paraît avoir admis un *śandhi* irrégulier, *pālitasādrīca* pour *pālītāśādrīca*, ce qui foncit un sens excellent, surtout si on laisse à *śādrīca* sa signification vraie, « les sujets adoptaient de loin la conduite de ce roi si différent d'eux mêmes ». Mais l'irrégularité s'aggraverait ici du fait qu'elle tomberait sur une syllabe adven-

tive, un *a* privatif. Je me demande si le lapicide n'a pas simplement omis de graver un *s* so uscrit, *pālītās śādrīca* : « Les sujets prenaient... de ce roi qui était tel qu'il devait être. » Dans la seconde moitié de la stance, le « séjour dans la quatrième mansion » est à supprimer. Le sens est simplement : « tandis que la lune toute remplie d'eau qu'elle est, ne parvient pas à laver sa tache ». J'ajoute que M. Sylvain Lévi propose de traduire les deux premières padas : « Comme s'il n'avait pas été bien garde, on lui déroba même de loin ses vertus pour les imiter. » A. B.

⁴ *rāḍye* indique que Kṛiṣṇa intervient aussi au premier hémistiche : « Plus d'une fois, dans son enfance, (nouveau Kṛiṣṇa), il a donné l'opulence à qui lui donnait seulement une fleur; mais Kṛiṣṇa a bu... » Il y a là, en effet, une allusion à la rencontre de Kṛiṣṇa avec le marchand de fleurs. Cf. *Vishṇu Purāṇa*, V, 19, 17 et suiv., *Harivaṅṣa*, 4479 et suiv. A. B.

16. Enfant et seul, comme s'il eût voulu imiter Mādhava, il arrachait l'Indra des brāhmanes à celui qui l'entraînait [il séparait le brāhmane du marchand¹], comme Mādhava l'éléphant.

17. Sa gloire, qui avait pour séjour une haute montagne [qui était suprême et inébranlable], qui avait surmonté tous les obstacles et ne pouvait être retenue, était en ce monde bien supérieure à l'amṛita².

18. Il employait bien sa splendeur, d'une part à rafraîchir la terre, de l'autre à brûler son ennemi, — comme l'Homme-lion ses ongles, d'une part à jouer avec Çrī, de l'autre à détruire le Daitya.

19. Quand il marchait, nul autre ne pouvait prendre place sur son dos [maintenir son rang derrière lui] : quel est l'arbre qui a pu plonger avec le mont Mandara dans le lieu profond où il a été porté³?

20. Il ouvrait avec une abondance large et magnifique le trésor de sa prospérité, comme une forêt de lotus, où les misérables puisaient leur miel à chaque automne.

21. Nulle puissance d'une autre origine ne valait sa splendeur pour la victoire : l'aiguillon⁴ qui pique l'éléphant n'a pas le poids des ongles du lion, bien qu'il ait leur acuité et leurs autres qualités.

22. Ce roi, bien qu'il eût déjà un océan formé des eaux soulevées et resplendissantes de sa gloire, surgissant de la haute poitrine de son ennemi creusée dans le combat⁵, a creusé encore cet étang Çrī-Yaçodhara, beau comme la lune, pour rafraîchir les êtres.

23-27 = LIX, D, 23-27.

¹ C'est-à-dire il observait la distinction des castes. — « . . . il arrachait les grands brāhmanes à leurs persécuteurs, s'offrant lui-même comme rançon, tandis que Mādhava n'a arraché qu'un grand éléphant à un crocodile ». Cf. *Harivaṅṣa*, 14366. A. B.

² Qui était dans la mer, etc.

³ On obtiendrait un sens peut-être plus

satisfaisant en admettant une élision et *aminagnas*. A. B.

⁴ L'aiguillon, ou plutôt le croc, est ici préparé par *çakti*, qui signifie aussi « lance ». A. B.

⁵ *yuddhodhata* « superbe au combat » est un composé qualifiant *deivad*, et dont les deux termes ne peuvent pas être ainsi séparés. A. B.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

— — — — — C)

LIX (142).

HAUTEUR.

A, 1^m 29

B, 1 29

C, 1 30

D, 1 30

LARGEUR.

A, 0^m 32

B, 0 30

C, 0 31

D, 0 31

Stèle de l'angle nord-ouest du Thuâl Baray. C'est la seule ou l'éloge du roi ne soit pas en çlokas *anushṭubh*.

A, 54 lignes comprenant 27 stances : 1-18 = LV, 1-17 plus une stance (la 3^e çakvari *vasantatilakā*; 19 est une çakvari *vasantatilakā*; 20-27 sont des trishṭubh, à savoir : 20-24 et 26 *upajāti*; 25, *indravajrā*; 27, *upendravajrā*. La face est bien conservée, sauf le pāda 3 de stance 18 et les pādas 1 et 3 de stance 27.

B, 54 lignes comprenant 27 stances trishṭubh, à savoir : 11, 24, 27, *udravajrā*, et toutes les autres *upajāti*. Très bien conservé.

C, 54 lignes comprenant 27 stances, dont une est jagatī *vamçastha*, stance 16; les autres sont des trishṭubh, à savoir : une *upendravajrā*, 15; six *indravajrā*, 2, 5, 7, 8, 11 et 13; dix-neuf *upajāti*, 1, 3, 4, 6, 9, 10, 12, 14, 17-19, 20-27. Sauf les premières moitiés des lignes 48-53 et la ligne 54 entière, très bien conservé.

D, 54 lignes comprenant 27 stances : une jagatī *vamçastha*, 5; dix çakvaris *vasantatilakā*, 9 et 13-21; une atiçakvari *mālinī*, 22; les quinze autres sont des trishṭubh, à savoir : cinq *indravajrā*, 2, 4, 8, 10 et 12; dix *upajāti*, 1, 3, 6, 7, 11, 23-27. La dernière ligne est un peu usée : tout le reste est très bien conservé.

A

1, 2 = LV, 1, 2.

3. saṁsarppīpaṭalatalāñçutarāñṭitāca
ñ gaṅgañghrīpañkajayugañ bhuvanāñ punatu
rudrārdhacandraṭukoñmīpaṭavega
vedhaksharatkshatajapunjam ivadhunāpi

4-18 = LV, 3-17¹.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

19. idṛiçy ahaṃ smarakṛitaṃ kila sādhanan te
yat satyam ātmanidhanāya tu sādhitāham
sāmarsham ity agajayābhīhito nu bhūyaḥ
kāmaṃ vyadhād adhikakānta(ta)maṃ yam i(çah) ||

20. yasyorukānter nnavayauvanasya
kṛiṣṭā ciraṃ cāruparākrameṇa
samiddhakāmāvanimaṇḍalacri-²
r utkā navā strīva susaiṃmukhīnā ||

21. pratāpapushpāyudhataptam uṣṇaṃ
yasyorasi svam stanam ājilakshmīḥ
amajjayad gādhamud astrapātā-
t kināṅkabhītyeva³ raṇāṅganeshu ||

22. nīlāpi yasyāsīlatā karasthā
raṇe riraktāruṇitācṇ bhūyaḥ
vilīnapūrvvotthitadhūmajālā
jvāleva tejojvalanasya⁴ reje ||

23. yathā yathā yaç çitaçastraviddha-
s tathā tathā dīptataro ricakre
çastrāgramātrāl likhīto pi bhānu-
s tatyāja dīptiṃ çvaçurasya cakre ||

24. hṛitvājītapto nṛipam astrapāṇiṃ
yo yojayac cāmaracāraṇāya
hares tu sajje pi sadānagandhe
prayogajādyāṃ⁵ gajakarṇavāyau ||

25. anyonyasaṅghaṭtanabetukashṭe
prādād virāmaṃ jaya eva yasya
çāstrasya çaçvat pariçodhitārtho
bhrāntiṃ gate mantra ivājīmūrdhni ||

¹ La seule variante est au troisième
pāda de la stance 2, °çikhānda° avec un ṇ.
A. B.

² L'original a °maṇḍala°. A. B.

³ Pour kiṇāṅka°. A. B.

⁴ tejojvalana dans le même sens que
jvalana. — Voir la traduction. A. B.

⁵ L'original a °jādyāṃ. A. B.

INSOUPTEOUS
SANSKRITUS
AND AMBODGE

26. jite karod akshatapaksha eva
cauryyād acañka s sādāyo dayāṃ yāḥ
pakshāpahārād acale cale pi
punaḥ punar munūcati vajram¹ indrah
27. sahasradṛiṣṭīḥ paripūrṇavatsa-
s sahasrabhogas sumīstarandhrāḥ
saha sradhā m ā jānitadvijaḥ
r² jītendranāgendradivākaro yāḥ

B

1. kroṇḍravakre³ daṇakshatāṅgi
nāgendrabhoge gadavahnidagdā
adrindrapade paripīḍitā³ bhū-
r dhṛitāpi taptāiva patim vīna yam
2. sarasvatīm vaktragatām upekshya
yasyadiliūge nitarām urac cṛīḥ
prāyaḥ prīyaṃ prāpya manonukūla
m uccailpadam strī sahate sapatnyāḥ
3. samyag bhuvo yena ca palitāyāḥ
kac cū na kasmā cid uvāca ṣāyam
pura svayaṃ sā tu pitāmahāya
piḍam³ bhīyā bhartṛikṛitāṃ jagāda
4. apāsya pushyaṃ bhūvi pāpabandhu
m apālayad yo vīsham akshatāṅgam
asyaikāṇeśhas tu yad aṅghribhaṅgo
yugatrāyakshatrasurakṣhaṇam tat
5. cṛitīm gatām siddhīm apasya tanvi-
m udasi yenaiva karo mahatyam
apī svayaṃ ghrātunada vdragañḍam
bhṛūṅṅm karīyaṃ karīveya kamat

¹ Original a *hagram*. A. B.
Sur. Original il v a r *jītendra**
A. B.

² Original a *kroṇḍava*¹ et *paripolva*
A. B.
³ Original a *piḍam*. A. B.

6. çaityaṃ butācāt kulicāṅ mṛidutva -
n tailāni pāṣor amṛitaṃ viśhāṅgāt
upāyato labdhum alam ya iccha -
n na tu svam ukṭiṃ¹ hṛidayāt prajānām ||
7. prajāṅ nayotsāhavalapratāpa -
stambhoddhṛite yasya ca bhāgyabhittau
trivarggamītreṇa jagaty açaṅkaṃ
pītur grīhe putra ivābhireme ||
8. yaḥ pūrṇakāmo jvalitapratāpa -
s sudānaviśhīḥ sphuṭakīrttikunḍaḥ²
dvidvāshpakṛid² darçitavāyavega -
s sarvvartutulyo py akṛitaprapakopaḥ ||
9. yuddhābdhimagnāḥ kila yasya muktā
dṛiptād dvishaç çrāvita eva nāmni
rathāṅgapāner iva çaṅkhaçabde
pretādhirājan narakāddivāsāḥ ||
10. sādharmaṇān na pramadādinānye
triptiṅ gatā yas tu vṛiṣheṇa rājye
cīrād abhāgyena hi ratnabuddhyā
labdhā çīlābdhau hariṇāmṛitan tu
11. baddhvātmalobhaṅ guṇapañjare ya -
ç çeshapradhānaṃ haratī sma bhāgam
kshodishṭhataḥ sarvvarasāpahāre
bhrāntiç çriyā(ṃ)³ sā tapanasya hetuḥ ||
12. dharmniāya yaḥ kaṅ ca na na vyapekshya
jagadvyavasthām akarod abhītaḥ
açvidvayenāpivad eva soma -
m ṛisher bhīyendro pi madāc ca mugdhaḥ ||
13. jayāmṛitaṅ kīrttisugandhūcāntiḥ
pītvāsa yasyājīmukhe hareç ca
raktaṅ gajāsyē madagandhavāsa -
n drutaçviśhān no tu mṛigair vvanāmbhaḥ ||

¹ Lire *svamukṭiṃ*. A. B.² L'original a °*kuṅḍah* et *dvid*°.³ Le lapicide n'a gravé que *çriyā*, ou
bliant soit un *m*, soit un *s* souscrit. A. B.

14. dvau gandhavatyor jjanitāv ubhābhyaṃ
vyāsaḥ kumāryyaṃ bhūvi kīrttibhāraḥ
maharshinā yena ca tatra kṛiṣṇo
dvīpe kṛito nyas tu sitas trilokyām ॥
15. saṁsthāpayan yas svayam eva lokam
mārggeṇa sarvvaṃ vyacarat pratāpīḥ
caraty ājasraṃ paritas sumeroṃ
na hemahetor ahimāñcumālī ॥
16. vyaktaṃ mahī sañhṛitibahnidāhā-
d ājasraṃ ekārṇṇavapīdanāc¹ ca
yasya pratāpāgnīyaçomvvegaṃ
soḍḍhaṃ samarthābhyasanaṃ varam hi ॥
17. yas sarvvabhūhṛinmanasāpī nityaṃ
yatnād anāspṛiṣṭagabhirabhāvaḥ
anādaraṃ mandarapādasādhyam
gambhīryyam abdhēr llaghayān² cakāra ॥
18. guṇeshu doṣhāvṛitir eva rāgo
dvesho guṇārīḥ kṛita eva pāpe
guṇīkṛitau doṣhavarāv api dvau
guṇaprayogeshu tu yasya kā vāk ॥
19. naukāryvudaṃ yena jayāya yāne
prasāritaṃ sitasitaṃ³ samantāt
bhinnam mahābdhau madhukhetābhābhyam⁴
brahmāmuvjasyeva dalārvvudaṃ prāk ॥
20. ratan drutanām prīyabhinnahara-
m alaktakārdrāṃ padam aṅganānam
yasyājñayāpāsya saraktamuktā-
s tanoti sūho ripuharmyaçrīṅge ॥

¹ L'original a 'pidanāc. A. B.

² Pour *laghayān*; forme non encore
relevée du causal de *lagh*. — La racine
n'est pas *lagh*, mais *laghay*. A. B.

³ *sita* pour *çita* — Voir la note de la
traduction. A. B.

⁴ Cf. I, III, C, 21, et I, IV, D, 19.

21. pīyūshatṛipto jayatarppitena
 drutapriyo digdrutakīrttināpi
 labdhāpsarā labdhavarāçriyā ca
 sparddhīva yenājīhato pi çatruḥ ||
22. tvaṃ meruvad bhāsi ravipratāpā-
 t tushārasekāt tuhinādrityaḥ
 guhāçayas siṅha iveti mittrai-
 r yyasyānunīto gahane druto riḥ ||
23. cakrī dharākrāntibhareṇa sadyo
 gambhīraniçvāsaravānubandham
 anāmayat prāpitabhogabhaṅgaṃ
 ço bhūmibhīnnāgaçirassahasram ||
24. āçritya tejaḥ pravikāsi yasya
 mittrāny amitrān alam eva hantum
 āçritya tejaç çīçiretarāñço-
 ç candrānalau dhvaṅsayatas tamāmsi ||
25. yataç caturmmōrggagatir dhruvāṅgā-
 d açesharatnākarahārīṇī ca
 chidre vidāryyākhiblabhūbhīdindra-
 ṅ gaṅgeva nītir harati sma lokam ||
26. guṇānvitas tishṭhatu dūshito pi
 sthānārppito yena punar guṇādhyah
 gado¹ py alaṅ cāruvibhūshaṅāya
 haraprayuktaḥ² kim utāmṛitāñçuḥ ||
27. yo jasram aprārthitam apy avāpa
 bhāgyād asādhāraṇam erthajātam
 pañkam haristriharicandanasya
 snānād (d)y(u)nadyā³ iva hemapadmah ||

¹ Les lexiques ne donnent le sens de « poison » que pour *gada* neutre.

² Le lapicide paraît avoir écrit d'abord *prabhuktah*, qui ne conviendrait qu'au poison.

³ On lirait plutôt *yya* ou *yyu* que *dyu*.

Peut-être y a-t-il eu ici une correction comme ci-dessus. Voir la note précédente.

— Le deuxième *d* et l'*a* ont disparu par suite d'une gerçure; mais il est impossible de lire *yy*. Il n'y a pas eu non plus de correction pas plus, du reste, qu'à la stance

C

1. vapurvayovāgvalavīryabuddhi -
vañcaçrutacrisulphid eva darppaḥ
gupte pi samyak sulphidi çritānām
vairīva dūrīkṛita eva yena ॥
2. chāyāghane nītimati pratāpe
muktvānyarakshām bubhujе çriyam yaḥ
satpushpadhūlicayane svayrikṣhe
kīṃ çayyavendrasya çaci ratau hi ॥
3. dharmam puraskṛitya jagannidhīm yaḥ
sthītām pratijñām akarod dvishāpi
pratijñaya pāryagatan tu dharmam
vidhāya vṛitraṃ valabhid bibheda ॥
4. vīroraso pi çriyam idhdadharmā ṃ)¹
haran na hīnād alarat tu yo rtham
çritāt prati svam dadato vihaṅge
nauçinarasya grahaṇe hy açaktiḥ ॥
5. paicmyavidldho py acalasthitir yyo
mītraçriyāntaḥprakṛitiṃ vitauvan
dṛiṣṭipraçastām açanipratapto
hemadravaṃ merur ivābhāse ॥
6. sye nṛipā dharmmanīdhau vṛiṣādhyā
apy adbhutaṃ kīṃ punar idriçe yaḥ
nā durlabhaç çuktīpuṭe vibhūne
yathā maṇiḥ kruddhaphaṇīndrabhoge ॥
7. vasyākaraḍ raṇnam upāyalabdhia -
n dṛiṣṭyāpi taptāt tad ivāpa nānyaḥ
vishṇuṃ vīna pītajale pi sindhau
dṛiṣṭyāpi kaç çṛipadam āpa pañke ॥

présidente, ou le petit fleuron qui accom-
pagne souvent la volute du y est seulement
un peu plus prononcé que d'ordinaire.
A. B.

¹ Le lapicide n'a grave que *dharmma.
il a omis un signe, soit ṃ, soit, ce qui
paraît plus probable, le premier trait de
l'o. A. B.

8. pñishthena bhūbhñinmathanam¹ mahīndre
 bibhraty akobāra² ivādīta cñih
 pñishtham murārāv iva yatra sā tu
 pñityorasoraç caturā vatāho ||
9. bhinnalḥ prabuddhasya na kañṭakena
 yasyāçrito pi prasabham hares tu
 nidrāvijñimbhāp³ bhajataḥ kshatā cñi-
 ç cacāla nābhyamvujakañṭakena ||
10. yaç çatrum apy āçritam ekavīro
 dūrād apād uttamadurmmadāreḥ
 āhñgamānam vyajabhāt tu raktaḥ
 kriçānutāpād uragendram indralḥ ||
11. anyo pi tāvat karuñātmakeṇa
 samvarddhitō yena kīm n svabandhulḥ
 lokodayāyodita eva bhānau
 padmaprabodham prati sañçayalḥ kaḥ ||
12. uddyotayan yo jagad adhvareshu
 çatahradāvñishṭim ivāmuvvāhalḥ
 meror vvilinasya nijapratāpā-
 d vavarsha dhārām iva hemavñishṭim ||
13. yaḥ strisarūpā iva vishñumāyā
 vāhikasañghān iva gosarūpān
 mattebbabhūtān iva cāḍhyamūrkhā-
 n paryyāptaye dād dviradān striyo gālḥ ||
14. çūreṇa yenojjvalahemaratnam
 svaḥ mārghaṇair nnuman api svakoçāt
 punalḥ punar vyutthitam uttamāñga-
 n daçottamāñgād iva rāghaveṇa ||
15. guñāç ca bhñityāç ca virodhahīnalḥ
 prajāç ca putrāç ca sukhena baddhālḥ
 çriyāç ca bhāryyāç ca guṇānuraktā
 dvishāç ca doshāç ca na yasya jātālḥ ||

¹ L'original a ° *mathanam*. A. B. — ² Apparemment pour *akūpāra*. — ³ L'original a ° *jñimbhām bhajataḥ*. A. B.

16. sthitam mano yasya guṇena sandhita —
ñ guṇas samṛiddho nījaghāna durṇamayam
kshayañ gatas so py arirāshlṛasañcra —¹
s trāyan trivarggādhyam api praçasataḥ ||
17. ciuta vicintyābharanā vicintya —
ñ kālakriyālañkaranāñ kriyāpi
phalaprāsūtyābharanā phalāni
pātraprādānābharanāni yasya ||
18. yaç cātiyācānām parakopalatm
sehe rthinān dānavikāsivakraḥ
citraṃ bibhartindragajo pi gitiṃ
kuto dvyabe pi prasavaḥ phalārthe² ||
19. yaḥ pratyaḥam satsv api pañḍiteshu³
svayan dadarça vyavahāramārggam
lokasya gobhiç çamayams⁴ tamāṃsi
gabhastimāliya sabhānabhashtaḥ ||
20. khayantrarandhrena⁵ bibheda paksha⁶ —
ñ jagatpriyārthaṃ çivikāsthito yaḥ
jitasmarah kāmajito rjjuṇas tu
nījapriyārthañ jagatitalasthaḥ ||
21. vyāyāmakāle tṛiṇarājapūṣṇam
bibheda bhinnāvanibhṛidgaṇo pi
yo marggañenāparapāreçvarena
rajatvalabhe py anatikrudheva ||
22. divyāñganānāñ kṛitakāmatṛipti —
ç çrinandanah kṛityamṛitabhivarshī
yasyaikacāpadhvanir eva dūre
samam vīpañcitrāyavādanan tu ||

Le lapide semble avoir écrit d'abord
amcraya A. B.

¹ On ne distingue bien que *phalā* (the.).
Bergaigne avait d'abord lu *phalārthi*, et,
tout prendre, c'est là la vraie leçon. A. B.

² L'original a *pañḍiteshu*. A. B.

³ L'original a ici l'ardhacandra. A. B.

⁴ L'original a *khe yantra*. La marque
de l'è n'est pas une simple égratignure de
la pierre; car, dans ce cas, le *kh* serait sen-
siblement en retrait sur l'alignement, par
tout ailleurs parfait, des premières lettres
de chaque ligne. A. B.

⁵ La vraie leçon est *laksha* — A. B.

23. sāgraṇi yatīnām ayutan dvijendrā-
n abany abany amavareṇa devān
havyaiḥ piṭṭiṃs¹ tarppayati sma kavyaiḥ
svayan tu yaḥ kīrtigaṇair² atīptāḥ
24. niyuddhakāle valino pi mallā-
n puñjikīṭān vāhusabasravegāt
ya āharad drāg daça pātayitvā
daçāsyam ājāv iva kārttaviryayaḥ ||
25. tridhā krīpāpaikanipātānena
yo lohadaṇḍam³ sahasā bibheda
y(o)gyam indro
bajraikapātād iva tārksyapaksham ||
26. tamo ghanan nishṭhatamāyasaṇi yaḥ
saṅkrudhaniloragabhogabhīmam
bhareṇa rambhā(na)lavad⁴ bibheda
durātmacitānukṛitikrudheva
27. tālādilābhe samavāpya çikshām
yasya sma uṛityanty avanindrakanyāḥ
(a)pi⁵ dvishatkshattrakalatragityām
kīrtti(r) mmarinartti vīnaiva çikshām

D

1. nirikshaṇād eva vapurvīlāsa-
prasparddhayevākṛita suprayogaḥ
vātsyāyanādau kusumāstratantre
kṛitārthatām yasya varāṅganānām ||

¹ L'original a ici l'ardhacandra. A. B.

² L'original a très probablement °ga-
ṇair. A. B.

³ L'original a °daṇḍam. A. B.

⁴ Leçon vraisemblable d'après les estam-
pages.

⁵ Le pāda ne commençait certainement
pas par *api*. Le signe de l'i paraît avoir ap-

partenu à un groupe de deux consonnes
(ce qui ferait de la stance une *indravajrā*),
dont la première n'était pas un *p*, mais
peut avoir été un *s* ou un *bh*. Le mot a dû
faire partie du long composé qui remplit le
pāda, et, comme il pouvait se rattacher à
n'importe quel terme de ce composé, il n'y
a plus guère de chance de le deviner. A. B.

INSOUPLEISSY
SANSSEULES
DE CAMBODGE

2. vah pariṭatāṃṛitagandhabandhu
n diṇnagadanapratīpakshabhūtam
gandhaprayogaṅ jītapushpapuñja-
n divyaṅgarāgaṃ pavanasya cakre
3. piśṭāpi devorasi divyamālā
ratyā prayatnād dayitāstanena
kashayitāntarimadadāhadoshā-
t supushpanishpeshajitaiva yasya
4. sarppāhṛitau yasya viśhāpahāre
vidyāvalam vikshya bhīyādhuṅgī
grīhṇātī¹ nāgais saha kālakūṭa
c cañke cañkākābharanasya kaṅṭham
5. hṛidindumaulīṃ vadane sarasvatīṃ
bhūje bhuvanṃ vakshasi yac cṛiyam sthīram
dvīshī svadīptīṃ diçī kīrtīm arpayā-
n purīṃ cubhe vastudhīyaṃ vyadareçyat
6. cāntasya yasyāpi samītsamāptau
samuddhate tejasī notthīto nyaly
suptasya viśhṇor uragendrabhogo
bhīme kutaly kshobhakṛito jhāshendraly
7. ya ekavīro py akarot suyodhanṃ
cāstrānusareṇa vikāsi durggam
bhramād bhramaddāṃsitatigmadīptau
brahmādayaly kin nivasanti merau
8. bandhuprajāṃ vakshati vāyaso pi
tejasvitejas sahate pi padmaly
bhīṅgo pi madhy icchati napraphultā-
d ityadi bhūpān namato nvaçād yaly
9. dvāv eva yasya paralokajaye sahāyau
sañcodhītau vṛishakṛipāṃvarau tayoc ca

¹ Cf. plus haut, p. ... — Cette note
devait sans doute renvoyer à la notice
d'introduction, où Bergaigne se proposait

de réunir toutes ces irrégularités d'or-
thographe. L'original a, en effet, *grīhṇātī*.
A. B.

dharmnaç çruteṇa pariçodhita eva çuddho
nâsis sadâpy aricirohîr asrîksravârdrâç ||

INSCRIPTIONS
SANSCRITES
DU CAMBODGE.

10. krûrâsimîtrâçsthavîrân pratâpya
vâlo py ayam nâmayati kshîtiṅdrân
âchîdya datte namate nyarâjya –
m ity uktadosho ripuyoshiṭâ yaç ||
11. puñjîkṛitânâṃ madhurâpi vâñi
yogyâ na yatkâvyakṛitau kavînâm
guḍâdî¹ hetur mîhîtam sudhâyâç²
mâdhuryavpiddhâv îti kasya dṛishṭîç ||
12. yuḷṭyâ jîtârer mna ca tatkulîno
yasyâçrîtân pratyavadhîd virâjâ
vegâhatâhicyutadantabhînnâ
gṛiddhrâ mṛitâ mânsalavârthino hi ||
13. nâgendravravishadushṭatayeva bhâshyaṃ
mohapradanâṃ pratîpadañ kîla çâbdikânâm
vyâkhyâṃpîtena vadañenduvîmûrggatena
yasya prabodhakaram eva punaç prayuktam ||
14. nîlotpalâmvojavanâkṛitînâpi samya –
g anvîkshîtâñ kshaṇakaçâkshamîrîkshaṇena
yasya dvîpâçvalalanâpurushâdiratnaṃ
bajraprabhṛityupalarâçîshu kâ kathaiva ||
15. anye khilân kanakavad bluvî manyamânâ
lobhagrahasanamûçhadhîyo vinîndyâç
yo dṛishṭîpâtavayaçât tu nuto mupaçya –
n hemâpi loshṭumayavat kim idaṃ vicîtram ||
16. kâmaṃ mûçgâdhîpatayo hariṇân îvânye
rakshâm vîhâya patîcabdam udagram âptvâ
ghnanti svakân nṛîpatayo vahavas svavṛitte –
s sadvṛittîdâç pṛîthur îvâsa tu yaç prajânâm ||

¹ L'original a *gudadi*. A. B.

² Le visarga paraît sûr. La suspension du
samdhi après un pâda impair est pourtant

un fait dont il n'y a pas d'autre exemple
sur aucune de nos cinq stèles du Thual
Baray.

DESCRIPTIONS
SANSCELTES
DU CAMBODGE

17. hemapratānasamalañkṛitacārñcūgai—
r abhrañkashair vviivūlhasaudhasurādhivāsaiḥ
atyantadanturitabhāgatayā bhuyo ya—
ç cakre purāpṛithusamikṛitimukṭiçāñkām ||
18. kāmo bhavat kalitakomalakārmukavā—
t kāmam prakāntam apakārinikārādhāri
maivan tu tatpratiniḍhir vvapushā kṛito ya
m ity abjayonir asṛijad dṛiḍhakārmukam yam ||
19. ākranya yeṇa karakomalayānulipta—
saurabhyavāsitaḍigantarayā svakṛitṭyā
viśrāpi sāndramadhukheṭabhamedasārdrā¹
bhūyo na bhūr bhavati gandhavatitī sārthā ||
20. anye nṛipāḥ kalijitāḥ kalijit tu yo nyo
nyāyābhrakshitajagaj jagadekaviraḥ
adityaçatruv api kiṃ smṛitanāmāmātro
viśṇuṇ çrute sacaraṇo yadi sañphikeyaḥ ||
21. huñkārādṛiptaharitāḍitanāgavāḍye²
hṛiḍye svareṇa rīpuveçmani jhullikānām³
adyāpi yasya paṭuviryakaviritāni
vṛittāni naṭayati nṛittapaṭur mmayūrah ||
22. tad idam ndakasāraṇa tena khātaṇa taṭāka—
ñ jītaṇa iya vidhuvimbanam pātitaṇa vaktrakāntā
bhuvī nīpātanavegād dhautadhautam vilīnam
vigalitaṇamgam urvviḍbhramādarçavimbanam⁴
- 23⁵. sa çāgrāvāyī dadatām samastām⁵—
s tān bhāvinaḥ kambujabhūbhṛidindrān⁶
punaḥ punar vyaçata ity ayaṇa va—
s svadharmmasetuḥ paripalanīyaḥ ||

¹ *khetchha* toujours pour *kaṭṭha*.
L'original a *hūñkāra* et **tāḍita*. A, B
jhallika dans le même sens que *jhal*
baka

² Bergaigne n'a pas laissé de transcrip-
tion de ces deux stances 23-27, qui sont com-

munes aux numéros LYII-LV. Les quatre
textes ne présentent pas la moindre variante.
La stance 23 XXXIX, A, n. A, B

³ L'original a ici *Fardhaçandra*. A, B
XXXIX, A, n., a ici **bhūpatindran*
A, B.

24. avekshya māṃ svalpataṭākāpālā –
n naitān hareyus tadupaplavas syāt
saro pi guptan dhanaḍasya yatnā –
t kuto pi bhīmas sahasomamātha ॥
25. bhuvā taṭākastanajaiḥ payobhī –
s saṃvarddhitā ye tarṇvālavatsāḥ
vayassvarāvyaktakalaprapālā –
s tām akshataṃ rakshata pāpasarpāt ॥
26. ḥlāghyāni ratnāny api yācakaḥbhyo
dadaty asaṅgan dadatāṃ varā ye
ete bhavanto jalamātram atra
kathan na mahyaṃ vitareyur eva ॥
- 27¹. jñātaṃ ca satyaṃ mṛtīr eva yācā
rājō vicēsheṇa jathā pi sāsṭu
dharmmasya hetor mmarāṇaṃ bi ḥṣtaṃ
satām atas tyāgina eva yāce ॥

TRADUCTION. }

A

1, 2 = LV, 1, 2.

3. Qu'il purifie le monde, ce couple de lotus, les pieds de la Gangā, qui font onduler les régions de l'espace du doux mouvement des rayons issus de leurs plantes roses, comme si, aujourd'hui encore, le sang jaillissait à flots par la blessure qu'ils se sont faite en tombant sur les cornes aiguës du croissant de Rudra²!

4-18 = LV, 3-17.

19. « Me voici, moi dont l'Amour avait voulu faire un instrument pour te maîtriser; mais, à dire vrai, je n'ai servi qu'à le perdre lui-même³ : » ainsi disait

¹ Cette stance = XXXIX, A, vi. A. B.

² Bergaigne n'a pas laissé de traduction de cette stance. A. B.

³ Plus exactement : « Malheureuse, l'A-

mour avait fait de moi un instrument pour te maîtriser, et, à dire vrai, c'est moi seule qu'il a maîtrisée, mais pour sa propre perte. » A. B.

sans cesse au Seigneur la fille de l'Himalāya irritée. C'est alors qu'il a fait de ce roi un Amour très supérieur à l'autre en beauté.

20. Enlevée depuis longtemps par un exploit admirable de ce roi dont la beauté était grande et qui était dans la fleur de la jeunesse, la Fortune de la terre entière, voyant tous ses desirs satisfaits, était pour lui comme une épouse nouvelle, pleine de désir et d'amour.

21. La Fortune des combats plongeait dans la poitrine de ce roi avec une joie profonde son sein enflammé, brûlé par la majesté royale ainsi que par l'Amour, comme si elle eût craint de garder la cicatrice des blessures faites par la chute des fleches dans ces cours qu'on nomme les batailles¹.

22. Son epee, pareille à une liane, quoique noire, était dans sa main rongie bien vite, et a plusieurs reprises, du sang de l'ennemi pendant le combat, et brillait comme la flamme du feu² quand se dissipe le réseau de fumée qui l'enveloppait d'abord.

23. Plus il était frappé par le glaive [çastra] aigu dans le cercle [cakra] de ses ennemis, plus il était brillant, tandis que le soleil, à peine effleuré par le tranchant du fer [çastra] sur le tour [cakra] de son beau père³, a perdu une partie de son éclat.

24. Brûlé par le combat, il enlevait un roi qui avait les armes à la main pour l'employer à agiter son chasse-mouches, tandis que le lion, ayant à sa disposition le vent des oreilles de l'éléphant, parfumé par le mada, n'a pas l'intelligence de s'en servir.

25. Sa victoire a mis le *virama* à amener l'apaisement sur le front de la bataille, malaise [terrible] à cause d'un *saṅgḥi* d'un choc réciproque⁴, comme le sens explique d'un livre dans une formule de signification douteuse⁵.

26. Sans crainte à cause de sa vaillance, il était miséricordieux et exerçait la miséricorde envers celui qu'il avait vaincu sans même lui couper les ailes sans détruire les ailes de son armée, tandis qu'Indra, après avoir coupé les

¹ *raṅgīgana* signifie simplement « champ de bataille ». A. B.

² Plutôt : de ce feu d'héroïsme³. *tejo jvalanī* n'est pas *jvalana*, mais qualifie le roi. A. B.

³ *Tyāṣṭri*, qui a arrondi le soleil sur une meule ou sur le tour. *Harivamśa*, 583

et suiv. *Viśṣṇu Purāna*, III, 1, 9 et suiv. *Rāghurvaṅṣa*, VI, 39. *Uttarāraṅgī*, VI, 3. A. B.

⁴ « Comme le fait une citation du *çastra* bien nette et produite à propos pour une formule fautive » A. B.

ailes aux montagnes et les avoir rendues immobiles, s'acharne encore à lancer sur elles la foudre.

27. Il avait mille yeux [mille puissances visuelles ou intellectuelles], mais son fils était adulte [ses années étaient remplies]¹; il avait mille anneaux [mille jouissances], mais il avait quitté les trous [il était sans défauts]; il avait mille rayons [mille puissances], mais c'était aux brâhmanes qu'il donnait la prospérité²; il avait vaincu Indra, l'Indra des serpents et le soleil.

B

1. Dans la bouche de l'Indra des sangliers, la terre avait les membres meurtris par ses dents; sur les anneaux de l'Indra des serpents, elle était brûlée par le feu de son venin; au pied de l'Indra des monts, elle était écrasée sous son poids; bref, elle ne pouvait être soutenue sans être torturée, si elle ne l'avait eu pour maître.

2. En voyant Sarasvatî [l'éloquence] sur sa bouche, Çri [la Fortune] tenait sa poitrine étroitement embrassée. C'est ainsi que d'ordinaire une femme, quand elle a trouvé un époux selon son cœur, souffre que sa rivale occupe une situation supérieure à la sienne propre.

3. Il protégeait si bien la terre que nul homme n'aurait pu signaler à un autre homme une seule épine qui la fit souffrir, tandis qu'autrefois c'était elle-même qui, dans son effroi, s'était plainte à l'aïeul des êtres de l'oppression que son époux [son maître] faisait peser sur elle³.

4. Il avait sur cette terre écarté Kali, l'ami du péché, et protégé le taureau [le juste], en lui gardant tous ses membres intacts; tandis que la meilleure pro-

¹ En tenant compte de tout ce qui est resté, je crois lire *paripūrṇavarīrah*. « Son trésor (*vyāra*) était intact (tandis que le Vṛitra d'Indra est déchiré en morceaux). » A. B.

² Dans la langue poétique, le soleil ne donne la prospérité qu'aux lotus. — Je doute que la poétique hindoue soit si dure pour le soleil, bien que ses disciples se soient souvent amusés et s'amusaient encore, en le comparant avec la lune, à

dresser un acte formel d'accusation contre lui. *deija* signifie aussi serpent, et le soleil a consumé les serpents, *Mahābhārata*, I, 1783 et suiv. Le roi, en donnant la prospérité aux *deijas* (brâhmanes), a donc vaincu le soleil, qui n'a donné aux *deijas* [serpents] que le malheur. A. B.

³ Plutôt : « de l'oppression que ses protecteurs faisaient peser sur elle ». Cf. *Mahābhārata*, I, 2491 et suiv.; *Vishnu Purāna*, V, 1, 12 et suiv. A. B.

tection accordée à la terre par les Kshatriyas pendant trois âges du monde n'avait réussi qu'à lui sauver un pied sur quatre.

5. Il levait à son gre l'impôt (*kara*) sur la terre, remédiant ainsi à un insuccès qui était venu à son oreille¹, comme l'éléphant, chassant la svelte abeille qui s'approche de son oreille, attirée par l'odeur de sa joue humide de *uada*, leve avec amour sa trompe (*kara*) sur son éléphant.

6. Il aurait, s'il l'avait voulu, trouvé le moyen de tirer du feu la fraîcheur, du diamant la douceur, de la poussière une huile de sesame, d'un corps venimeux l'ampara, — mais non de faire sortir ses propres paroles² du cœur de ses sujets.

7. Dans ce monde, qui avait pour mur sa bonne fortune et qui était soutenu par sa politique, par son énergie, par sa force et par sa majesté, comme par autant de piliers, ainsi qu'un fils dans la maison de son père, son peuple se divertissait sans crainte avec ses amis, les trois principes³.

8. Tous ses vœux étant remplis, il était *brillant* de majesté; il repandait la *pluie* de ses dons et on voyait apparaître la cruche de sa gloire; il faisait pleurer ses ennemis, montrant ainsi les effets de la violence du vent; et cependant, il était le même dans toutes les *saisons*, toujours sans trouble (sans colère⁴).

9. Rien qu'en entendant son nom, ceux qui étaient plongés dans l'océan du

embarras de fortune (de ses sujets) qui venait à son oreille». Je crois que *ulāsyā* est aussi à prendre en un double sens : « Il suspendait l'impôt » A. B.

Mais non l'indifférence, l'oubli de lui » A. B.

L'honnête, l'utile et l'agréable.

Ces épithètes, qui, d'une part, se rapportent au roi, paraissent viser d'autre part, non le vent, mais l'Amour, qui est représenté par le roi. « Au comble de ses vœux » et « Amour complet », non privé de corps, « d'un hérosisme flamboyant », tandis que l'Amour est efféminé, « faisant pleurer de beaux dons », tandis que l'Amour est pauvre, en de mauvais termes avec lui « éternel manifeste de la gloire », tandis que l'Amour est source de deshon-

neur; « faisant pleurer ses ennemis », tandis que l'Amour fait pleurer surtout ses amis; « ayant l'impétuosité du vent », tandis que l'Amour n'en a que la mobilité; « le même en toute saison », tandis que l'Amour a ses *saisons* défendues; « sans colère », tandis que l'Amour est plein d'emportements. Plusieurs de ces rapports pourraient être couvés d'une façon différente; mais leur application générale à l'Amour ne me paraît pas douteuse. Je dois ajouter pourtant que MM. Senart et Lévi pensent que la portée de la strophe est autre; que les six premiers adjectifs se rapportent plutôt, d'une part, au roi, d'autre part, deux par deux, aux trois saisons, dont le roi serait déclaré l'égal, manifestant à lui seul toutes leurs énergies, mais sans imiter leurs colères, c'est-à-dire leurs intempéries. A. B.

combat se trouvaient délivrés d'un orgueilleux ennemi, comme les habitants du Naraka furent délivrés du roi des morts¹ au bruit de la conque du dieu qui a le disque dans la main.

10. Les autres rois n'ont pas trouvé dans la royauté, par la possession de belles femmes et de tous les autres plaisirs, une satisfaction pareille à celle qu'il y a trouvée par la possession du taureau [par l'accomplissement du devoir] : un pêcheur malheureux, après de longs efforts, trouve une pierre dans la mer, en croyant y trouver une perle, tandis que Hari y trouve l'amrita.

11. Ayant emprisonné sa propre concupiscence dans la cage de sa vertu, il prenait pour sa part ce qu'il y avait de meilleur chez tous les autres : c'est parce qu'il voyage² en prenant tous leurs suc[s] [toute leur humidité] aux plus petits objets que le soleil est si brillant.

12. C'est sans crainte, et sans égard pour aucun particulier, qu'il réglait tout dans le monde en vue de la justice; au contraire, c'est affolé par la crainte du rishi³ et de Mada qu'Indra a consenti à partager avec les deux Aëvins le breuvage du soma.

13. Il donnait à sa soif l'apaisement parfumé de la gloire en buvant au front de la bataille l'amrita de la victoire, en même temps que le lion apaisait la sienne en léchant sur la face des éléphants de l'ennemi en déroute le sang parfumé par l'odeur du *mada*, — et non en buvant avec les gazelles l'eau des forêts.

14. Deux pères ont engendré deux fils dans deux Gandhavati : l'une de celles-ci est la jeune fille (ainsi nommée) en qui le grand rishi a engendré Vyāsa, l'autre la terre [donnée d'odeur, *gandhavati*] où ce roi a produit le faisceau de sa gloire : l'un fut fait noir [Krishṇa] dans une île, l'autre blanc [brillant] dans les trois mondes.

15. C'était lui qui faisait subsister le monde entier par sa majesté, en le traversant par une route [en suivant la droite voie] : si le soleil tourne sans cesse autour du Meru, ce n'est pas à cause de l'or dont la montagne est faite.

¹ Appelé pareillement Naraka. Cf. LVII, B, 17.

² *bhrāntiḥ* a ici le double sens de « erreur, abandon de la bonne voie ». C'est à sa mauvaise pratique de « prendre tout le suc, même des plus humbles, que le soleil doit

sa splendeur » ; tandis que le roi « ne prenait que l'essentiel ». Je crois même qu'il vaut mieux traduire *ḡeshapradhānam* « il prenait sa part sans toucher au principal. » A. B.

³ Cyavana. Cf. *Mahābhārata*, III, 10396 et suiv. A. B.

16. Evidemment, si la terre a pu supporter le feu de sa majesté et la violence des flots de sa gloire, c'est parce qu'elle connaissait déjà la brûlure du feu de la destruction universelle et que l'océan pesait déjà incessamment sur elle : il n'y a rien de tel que l'habitude.

17. Sa profondeur n'avait jamais pu être atteinte, même en pensée et au prix des plus grands efforts, par aucune montagne [par aucun roi] : il n'en a pas tenu compte, et il a, lui, dépassé la profondeur de la mer qu'avait atteinte seulement le pied du mont Mandara¹.

18. L'amour ne le poussait qu'à cacher les défauts la ou il y avait des qualités, et la haine, chez lui, n'était l'ennemie des qualités² que lorsqu'il y avait eu faute commise ; c'est ainsi que deux grands défauts devenaient en lui des qualités : que dire alors des effets de ses qualités elles-mêmes?

19. Dans une expédition il a, pour vaincre, brisé dans la grande mer des milliers de barques fraîches et blanches [réunies par des rotins³], qui s'étendaient de tous côtes, comme Madhu et Kaiçabha ont brisé autrefois les milliers de pétales du lotus de Brahmā.

20. C'est par son ordre que le lion, laissant tomber au sommet du palais de son ennemi des perles teintes de sang³, imite la trace des femmes qui s'enfuient en laissant sur le sol l'empreinte de la laque et les débris de leur collier brisé par l'amant dans un transport amoureux.

21. Son ennemi, quand il l'avait tue, dans le combat, rivalisait encore avec lui : si l'un se rassasiait de victoire, l'autre se rassasiait d'ampita ; si la gloire de

Traduisez : « Il a ainsi réduit à peu de chose cette misérable profondeur de la mer qu'a pu atteindre le pied du Mandara » A. B.

... et la haine, cet ennemi des qualités n'existait chez lui que lorsqu'il y avait eu... A. B.

astam, qui doit être, en effet, pour *astam*, signifie « blanches par leurs voiles » Cf. le Dictionnaire abrégé de Petersbourg, VI, 306. *sita* est l'orthographe pāli. *Jataka*, I. IV, p. 211 et Kern, note ad *Javanakala*, p. 94. Le *Divyavādāna*, p. 113, 74-281. *çtā*, de même famille et signi-

fiant « corde de rotin ». Encore aujourd'hui les voiles du pays sont faites de bambou ou de rotin. Je crois aussi qu'il s'agit de navires qui flottent et non de navires brisés qui coulent à fond. Par conséquent *bhannam*, si on ne veut pas le laisser entièrement au second membre de la comparaison, doit signifier « divisé, dispersé ». Peut être même s'agit il des propres navires du roi, dont il aurait couvert la mer. Cf. I. V, 31. A. B.

³ Les perles qu'il a fait tomber du front de l'éléphant en le brisant. Cf. LVIII, C. 13; B. 70.

L'un courait aux quatre points cardinaux, la bien-aimée de l'autre courait aussi [était en fuite]; s'il possédait une Çrî [une fortune] merveilleuse, l'autre possédait les Apsaras.

22. Son ennemi, réfugié dans les fourrés du bois, entendait toujours les flatteries de ses amis : « Tu brilles comme le Meru sous l'ardeur du soleil; tu es comme l'Himālaya sous la chute des frimas, lui disaient-ils, tu es comme le lion qui a pour repaire une caverne ¹. »

23. C'était Vishnu [le roi du monde entier] : il faisait courber, avec un bruit incessant de profonds soupîrs que leur arrachait le poids de la terre supportée, et en rompant leurs anneaux [leurs jouissances], les mille têtes du serpent qui soutient la terre [les mille têtes des rois pareils à des serpents].

24. C'est grâce à son éclat resplendissant (à sa puissance manifeste) que ses amis étaient capables d'abattre leurs ennemis : c'est en empruntant au soleil son éclat que la lune et le feu chassent les ténèbres.

25. De ce roi aux membres immobiles² [solides] venait par quatre voies³, portant tout à la mer [enlevant toutes les mines de pierreries] et profitant d'un trou pour traverser le roi de tous les monts [d'un défaut pour briser tout roi suzerain], une politique, pareille au Gange, qui ravissait le monde.

26. Sans parler de ceux qui avaient des qualités tout en ayant des défauts, il savait mettre à sa vraie place celui qui était riche en qualités⁴. Le poison même devient un bel ornement quand c'est Hara qui l'emploie : que dire de la lune?

¹ Le soleil, bien entendu, c'est le roi, et les frimas sont la défaite qu'il a infligée. Au lieu de « entendait toujours les flatteries de ses amis », il serait plus exact de traduire : « était ainsi consolé par ses amis ». A. B.

² Et ainsi pareil à Çiva, immobile dans ses exercices ascétiques. — C'est, en effet, de la tête de Çiva (*Dhruva*) que le Gange est descendu sur la terre. Mais *Dhruva* est aussi un nom de Vishnu, et c'est du pied de Vishnu que la rivière est tombée sur la tête de Çiva. Le *vishnupada*, à son tour, est identifié avec *Dhruva*, l'étoile polaire et l'endroit où le Gange a pénétré à travers

la voûte du firmament. On voit combien de cordes ces gens avaient à leur arc. Au lieu de « trou », il faut mettre « crevasse ». C'est le fameux défilé qui débouche à Haridvāra. A. B.

³ Les quatre courants du Gange et les quatre voies de la politique (conciliation, libéralités, divisions semées et force ouverte).

⁴ Traduisez : « Sans parler de ceux qui (n')avaient (que) des qualités, il savait mettre à sa vraie place celui qui était riche en qualités, même quand il l'avait d'abord trouvé en défaut [il savait mettre à sa vraie place un Guṇādhyā qu'il avait blâmé

27. Il obtenait sans cesse, grâce à sa bonne fortune, une espèce de bien sans pareille qu'il n'avait même pas recherchée, comme le lotus d'or de la rivière du ciel reçoit le fard de santal jaune de l'épouse de Hari, quand elle se baigne¹.

C

1. Il accordait sa protection entière aux amis de ses familiers, et cependant il recartait comme un ennemi l'orgueil, bien qu'il soit l'ami de la beauté, de la jeunesse, de l'éloquence, de la force, de la vaillance, de l'intelligence, de la noblesse, de la science et de la prospérité.

2. Il avait sa majesté, riche d'ombre [de beauté] et accompagnée de sa politique, et il jouissait de Cṛi [la fortune royale] sans avoir besoin d'autre garde. Indra a son arbre qui lui offre pour couche le pollen de ses fleurs et n'a pas besoin d'autre couche : c'est dans les bras de Caçī qu'il trouve la volupté².

3. Il mettait devant lui Vishṇu en qualité de³ *dharma* [il mettait avant tout le devoir qui est le trésor du monde], et tenait la promesse qu'il avait faite même à un ennemi. Indra, lui, a mis *Dharma* [le dieu de la mort] à son côté⁴ et s'est servi de sa promesse pour tuer *Vṛitra* [et, comme il est généralement reconnu, a tué *Vṛitra*].

4. Il saisissait Cṛi [la Fortune] toute brûlante [brillante⁵] sur le sein d'un

d'abord]. » Cf. *Kāthāsaritsāgara*, I, VIII, 34 et suiv. Pour ce qui suit, je n'ose insister sur le rapprochement avec *Kāthāsarits*, I, VIII, 31-36, ni sur le rapprochement, plus frappant encore, à cause des rencontres verbales, avec le passage correspondant de la *Bṛhatkathāmañjarī* [notamment I, VIII, 12, que me signale M. Lévi, rapprochements qui permettraient de prendre le masculin *gala* correctement dans le sens de « parole ». Car, dans ce cas, l'opposition avec « ornement » et avec « la lune aux rayons d'amrita » ne serait plus aussi naturelle. Bien entendu, ce n'est pas le *Kāthāsaritsāgara*, ni la *Bṛhatkathāmañjarī*, postérieures à nos inscriptions, qui peuvent être visés ici, mais l'œuvre de Guṇadhya dont celles de Somadeva et

de Kshemendra sont des versions. A. B.

¹ « Comme le lotus d'or, qui baigne dans la rivière du ciel, reçoit pour limon le santal jaune de l'épouse de Hari ». (Rectification de M. Senart.) A. B.

² Je lis *caçīratāu* : « Qu'a-t-il besoin d'une [autre] couche pour jouir de Caçī? » A. B.

³ « Vishṇu en qualité de *dharma* » est à supprimer. A. B.

⁴ « Indra a mis *Dharma* à son côté [a fait que *Dharma* marchât dans une voie tortueuse] ». « Comme il est généralement reconnu, . . . » est à supprimer. A. B.

⁵ Avec *idhluadharmo*, le sens est : « Prati quant le devoir dans sa pureté [de nature ardente], il saisissait Cṛi sur le sein d'un héros ». A. B.

héros; mais il ne prenait pas au faible son bien. Et l'oiseau¹ a pu accepter le sacrifice du roi des Uçīnaras, se donnant lui-même en échange de son suppliant!

5. Même quand il était atteint par la calomnie, gardant la solidité d'une montagne, il manifestait, grâce à l'éclat du soleil [à la prospérité de ses amis], sa nature intime, belle à voir, et brillait comme le Meru atteint par l'éclair et répandant ses flots d'or.

6. Les rois qui furent pleins de justice, même dans l'âge qui vit fleurir le *dharmā*, passent pour une merveille : que dire de lui qui a été tel dans un âge comme celui-ci? La perle est moins difficile à prendre dans le creux de la coquille fendue que sur le repli du roi des serpents irrité.

7. Le joyau qu'il tirait par son habileté de la mine brillante [du meilleur des ascètes²], nul autre que lui ne l'aurait même aperçu. Quel autre que Vishṇu, quand il aurait bu l'eau de la mer, aurait pu atteindre, même des yeux, la trace de Çrī sur le sable?

8. Certes, Çrī sait se retourner. Au roi qui supporte sur son dos le barattage opéré par la montagne [la violence des autres rois], elle tourne le dos comme à la mer. Mais à lui, comme à Vishṇu, elle présente son sein, qu'elle appuie avec amour sur le sien³.

9. Il était toujours éveillé, et celui qui avait cherché un refuge auprès de lui ne rennait jamais [n'était jamais ébraulé], n'étant piqué par aucune épine [éprouvé par aucune difficulté], tandis que, pendant le sommeil de Hari, Çrī s'agita violemment, ayant été blessée par l'épine du lotus qui sort de son nombril.

10. Héros unique en son genre, il protégeait de loin l'ennemi même qui avait

¹ Indra, sous la forme d'un vautour.

² Double sens à supprimer; *taptāt* est opposé à *upāya* : « Le joyau qu'il a su retirer de la mine par un procédé habile (sans effort, sans peine), nul autre que lui, même l'ayant aperçu, n'aurait pu l'obtenir, eût-il (pour cela) mis le feu à la mine. » Les joyaux se trouvent dans la montagne; mais la mine par excellence est la mer; et c'est la mer mise en feu par le barattement (*l'upāya* de Vishṇu) qui a livré au dieu

Çrī et les autres joyaux. Les deux métaphores sont distinctes; mais chaque mot de la première prépare la seconde. Le joyau est le *çrīpada* « le pouvoir royal ». A. B.

³ « A un roi recevant de dos le choc des (autres) rois, elle tournait le dos, comme (jadis) à la grande Tortue [qui soutint sur son dos le barattage opéré par la montagne]; mais à lui (qui recevait ce choc) sur la poitrine, comme à Murāri, elle présentait son sein avec amour. » A. B.

INDO-EUROPEAN
SANSKRIT
BY JAMES C.

recours à lui, il protégeait l'ennemi même qu'il avait atteint de l'in- contre le plus grand ennemi et le plus violent contre l'orgueil qui est le plus grand des ennemis. Au contraire, Indra a abandonné [a laissé] le roi des serpents qui l'em- brassait qui l'enveloppait, tout rongi par la brûlure de Kṛiçānu [du feu].

11. Naturellement miséricordieux, il rendait heureux même les étrangers : que dire de ses proches? Quand le soleil se lève pour le bonheur du monde, doute-t-on qu'il doive éveiller le lotus?

12. Faisant briller [éclairant] le monde dans ses sacrifices, comme le nuage fait briller une pluie d'éclairs, il a répandu une pluie d'or pareille au torrent du Meru dissous par sa propre ardeur.

13. Il donna tant de femmes, de bœufs et d'éléphants qu'il semblait avoir voulu atteindre le nombre des māyās de Vishṇu prenant la forme de femmes, des Bāhikas semblables à des bœufs¹, et des riches inenses, pareils à des ele- phants en rut.

14. L'or et les pierres brillantes que ce héros tirait de son trésor, quand on les lui demandait, renaissaient toujours, comme la tête coupée par le descendant de Baghu à celui qui avait dix têtes.

15. Ses qualités et ses serviteurs ne connaissaient pas d'obstacles; ses sujets et ses fils lui restaient aisément attachés; ses prosperités et ses épouses aimaient ses vertus; quant aux ennemis et aux défauts, il n'en avait pas.

16. Bien qu'il gouvernât possédât, châtiait trois choses accompagnées de trois catégories² [bien qu'il enseignât la triade comprenant les trois catégories³], son cœur, qui était dans le *statu quo* [qui était ferme] s'alliait à la vertu; la vertu, étant en gain [étant accrue, complète], détruisait la perversité; la perversité enfin, étant en perte [étant détruite], trouvait un refuge dans le royaume de son ennemi.

17. Sa réflexion avait pour ornement ses pensées³; ses pensées avaient pour

Voir le Dictionnaire de Petersbourg, au mot *bāhika*.

Le *statu quo*, le gain et la perte; il gouvernait son esprit qui était *sthitā*, possédait la vertu qui était *sanvīdhitā*, châtiait la perversité qui tombait dans le *leśaya*.

1. l'honnête, l'utile et l'agréable. — Bien qu'il professât que les trois [qui ont des] numéres, le cœur la vertu et

la perversité] sont sujets aux trois états [*statu quo*, gain et perte], pourtant chez lui [il ne les admettait chacun que dans un seul état, à savoir:] le cœur allié à la vertu [attaché par une corde] était dans le *statu quo* [était ferme], . . . » A. B.

³ Plus exactement, « un but approprié », littéralement, « ce à quoi il convient de penser ». A. B.

ornement une action faite à propos; l'action avait pour ornement les fruits qu'elle produisait; les fruits avaient pour ornement la part qu'il en donnait aux plus dignes.

18. Les requêtes excessives de ceux qui demandent sont pour d'autres une cause d'irritation; il les supportait, lui, la face brillante de *mada* [le visage épanoui par la joie de donner]. C'est ainsi que l'éléphant d'Indra même supporte longtemps le chant [de l'abeille]: mais a-t-on vu jamais la fleur donner son fruit dans l'espace de deux jours¹?

19. Tous les jours, bien qu'il eût à sa disposition des savants, il découvrait lui-même la droite voie dans les procès, dissipant avec ses rayons [avec ses paroles] les ténèbres du monde, comme le soleil, siégeant dans le tribunal du ciel.

20. Par le trou de l'appareil du moyeu [par l'ouverture de la portière], il fendait l'œil² [il tranchait un procès] pour le bien du monde, étant dans son palanquin, et après avoir vaincu l'Amour. Arjuna, au contraire, faisait cela, vaincu par l'Amour, pour son propre bien, et debout sur le sol.

21. Quand il s'exerçait, bien qu'il eût déjà brisé une multitude de rois, il brisait encore une foule de rois misérables [de bambous], avec un mendiant qui l'accompagnait par derrière [avec la flèche qu'il portait sur le dos], comme s'il n'eût pas été trop irrité de voir celui-ci aussi prendre le titre de roi³.

22. Donnant satisfaction aux désirs des femmes célestes, étant le *grīnandana*⁴

¹ *dyahe pi* ne devient juste qu'à la condition d'entendre *kuto* tout autrement: «tandis que telle (misérable) pousse du sol, même au bout de deux jours, n'est plus occupée que de son fruit», est devenue elle-même un *arhin*. *prasava* paraît choisi à dessein à cause de *dāna*. A. B.

² Allusion par jeu de mots à l'œil du poisson d'or percé par Arjuna à travers le moyeu d'une roue, au *svayanvara*, de Draupadi. Le mot *pakṣha* peut avoir d'après les lexiques le sens de «partie du corps». — Cf. LV, 55. Avec le texte rectifié, la traduction est: «Dans l'air, à travers l'orifice d'une machine, il perceait le but, pour faire plaisir au monde, étant dans son

palanquin, vainqueur de l'Amour (par son habileté comme archer)». Étant donné le renvoi à l'exploit semblable d'Arjuna, il est fort possible que *kha*, qui se dit des orifices du corps en général, désigne ici «l'œil» du but, c'est-à-dire du poisson. Dans ce cas, il faudrait traduire, mais sans jeu de mots: «À travers l'orifice d'une machine, il perceait le but dans l'œil». A. B.

³ La flèche elle-même est un *trīnarāja*, un roi des herbes, c'est-à-dire un bambou.

⁴ Voici l'explication de cette stance: «Donnant satisfaction aux désirs des femmes célestes (auxquelles il promet d'envoyer des amants, les guerriers tombés dans la

rejoissant la fortune et repandant l'ampîta de la gloire, le bruit de son seul arc retentit au loin, et voilà qu'en même temps on entend les sons de trois luths.

23. Chaque jour il rassasiait une myriade entière d'ascètes: les premiers d'entre les brahmanes, des mets les plus exquis, les dieux, de sacrifices, ses ancêtres, d'offrandes funebres; mais toutes ses gloires ne pouvaient le rassasier lui-même.

24. Dans l'exercice de la lutte, il enlevait en un instant dix lutteurs tres forts et les jetait à terre en tas par l'impulsion de ses mille bras [par les mille impulsions de ses bras], comme fit dans le combat le fils de Kṛitavīrya pour celui qui avait dix visages.

25. Il fendait en un instant une barre d'airain en trois¹, d'un seul coup de son épée, comme Indra. . . . l'aile de Tārkshya, d'un seul coup de foudre².

26. L'obscurité dure [épaisse] qui est aussi étroitement apparentée que possible au fer et qui est terrible comme les anneaux du serpent noir irrité, il la fendait de toute sa puissance, pareil au feu de la destruction universelle³, comme par colere de lui voir imiter la pensee des mechants.

27. Il apprenait à danser aux princesses, en leur donnant la mesure⁴: quant à sa gloire, elle dansait sans avoir appris, au son des chants que faisaient entendre les épouses des kshatriyas ennemis.

bataille), rejoissant Crī et repandant l'ampîta de la gloire, des que le son unique de son arc retentit au loin, on entend comme le jeu de trois luths [parce que ce son] satisfait la passion des Apsaras pour les des dont le bruit est souvent comparé à une musique, qu'il résonne comme le *manlana* (nom d'une melodie), et qu'il verse l'ampîta de la *kṛti* (autre nom d'une mesure) musicale. A. B.

¹ Cf. n° XLIV, 33.

² La phrase était probablement négative car Indra n'a pas réussi à briser l'aile. Cf. *Mahabharata*, I, 1512 et suiv. A. B.

³ Au feu du cinquième *kalpa*, nommé *ambha*? Simple conjecture, quoiqu'il paraisse difficile de lire autre chose sur les

estampages. Voir ci-dessus, p. 483, note 4. — Ce « feu du cinquième kalpa » est aussi improbable que « l'obscurité qui est apparentée au fer ». Mais le premier et le troisième pāda sont si effacés que toute conjecture doit manquer de base. Je crois cependant qu'il s'agit d'une variante de l'exploit de la stance précédente, et que, au commencement, il faut lire *tamoghanan*. A. B.

⁴ « Les filles des maîtres de la terre dansaient [en sa présence], apprenant de lui la mesure (qu'il leur donnait par le battement de ses mains) et le reste », c'est à dire qu'elles étaient ses esclaves, comme l'étaient aussi les nobles chanteuses du pāda suivant. A. B.

D

1. Rien que pour l'avoir vu, les femmes d'élite, comme rivalisant avec lui de beauté et de grâce, se sont trouvées parfaitement expertes dans la science de l'amour¹, telle qu'elle a été enseignée par Vātsyāyana et les autres.

2. Il appliquait au vent, comme un fard divin, un parfum qui était l'ami du parfum du Pārijāta et de l'amṛita, qui était le rival du *mada* des éléphants des points cardinaux, qui était le vainqueur d'un amas de fleurs².

3. La guirlande divine que Rati presse de toutes ses forces sur le sein du dieu³ était vaincue par celle que froissait le sein de la bien-aimée de ce roi : la guirlande du dieu est en effet flétrie par la brûlure de l'orgueil⁴ qui est dans son cœur.

4. C'est, j'imagine, en voyant quel était le pouvoir de sa science pour charmer les serpents et pour écarter les poisons que le Kālakūṭa reste, aujourd'hui encore, avec les serpents, attaché par crainte à la gorge du dieu qui a pour ornement la lune.

5. En plaçant Çiva dans son cœur, Sarasvatī sur sa bouche, la terre sur son

¹ Remarquer ici la propriété des termes : *prayoga*, dans le *Kāmasūtra*, est techniquement opposé à *çāstra* (ici *tantra*), la pratique opposée à la théorie. A. B.

² Il semble qu'il y ait aussi dans cette strophe des allusions à des faits de l'histoire littéraire : *pārijāta* entre dans la composition de beaucoup de titres d'ouvrages ; *gandhaprayoga* pourrait en être un ; *Bandhu* et *Dīnāga* sont des noms de poètes ; le dernier surtout est célèbre, et on le trouve parfois mentionné comme ayant écrit sur la *smṛiti* (*dāna*). Mais nous n'en savons pas assez pour pouvoir deviner comment tout cela pouvait s'arranger. A. B.

³ De l'Amour. — Nominatif féminin, *supushpanishpeshajitā* ne peut guère signifier que « vaincu par le choc de belles fleurs »,

et je ne vois pas comment ceci peut être dit d'une guirlande. Je suis donc obligé d'en faire un instrumental qualifiant *stanena*, et de traduire : « Déjà écrasée sur sa poitrine de roi [de dieu] dans les transports amoureux [par sa Rati] par le sein de sa bien-aimée, sa céleste guirlande est encore flétrie par le feu de l'ivresse (amoureuse) qui enflamme ce sein, ce sein qui (par sa dureté) triomphe (facilement) du choc des fleurs. » Comme tous les mots de la strophe se rapportent également au roi et à l'Amour, le troisième *pāda*, rapporté à ce dernier, a pour deuxième sens celui qui est donné dans la traduction de Bergaigne. A. B.

⁴ L'orgueil de l'Amour. Yaçovarman au contraire, était sans orgueil.

bras, Cri sur son sein ou il la tient étroitement embrassée, sa flamme sur son ennemi et sa gloire aux points cardinaux¹, il s'est montré fourrier diligent.

6. Quand il s'apaisait à la fin du combat², sa splendeur était toujours immense, et nul autre ne s'élevait contre lui : quand Vishnu est endormi sur les anneaux terribles du roi des serpents, comment les rois des poissons pourraient-ils le troubler?

7. Héros unique en son genre, il s'était fait pourtant, selon les préceptes des castras, une forteresse aisée à conquérir [pleine de bons soldats] et épanouie³ immense : pourquoi Brahmâ et les autres dieux habitent-ils sur le Meru, ou le soleil ne brille que d'une façon intermittente à cause de sa rotation?

8. « La corneille même protège son ami comme un sujet⁴ ; le lotus même supporte la majesté d'un puissant [l'éclat du soleil] ; l'abeille elle-même ne demande pas de miel à une fleur non encore épanouie : » tels sont les enseignements qu'il donnait aux rois prosternes devant lui.

9. Il avait pour conquérir l'autre monde ; et pour vaincre les peuples ennemis [deux compagnons qu'il purifiait [deux compagnons éprouvés], le devoir et le meilleur des glaives. De ces deux compagnons, l'un, le devoir était purifié [ex-

1. Ajoutez ici un terme omis. et sa résidence en un lieu pur. Il s'est montré fourrier diligent, ne rend pas entièrement le texte, qui contient une allusion au *vāsudhīpi*, « la science de la construction et au choix des emplacements — une des branches du *paśastra*, dont le roi se montrait un juge compétent. A. B.

2. Lit. « je » jeu de mots, « faute de bûches ». — Cette stance est une de celles qui commencent et font croire que ces inscriptions sont posthumes. On peut, en effet, y trouver un jeu de mots sur son ancêtre : Quand il fut entre deux de repos éternel et queson bucher fut consumé, sa splendeur est demeurée en son lieu et nul autre ne s'est levé semblable. 600. Mais alors la suite ne porterait plus. A. B.

3. Littéralement « ouverte ». C'est le sens d'« épanouie » qui en éveillant

l'idée du lotus épanoui par le soleil, parait être le lien principal des deux parties de la stance. — Je crois plutôt que le lien est dans la confusion fréquente de *vikāsa* et de *vikāśa* : « bien qu'il fût un héros incomparable [l'unique héros], il s'était fait, conformément aux castras, une forteresse garnie de bons soldats » (le sens « aisée à conquérir » est à supprimer) et toujours brillante. A. B.

4. La racine *dhā*, *bhāṣārtha*.

Comme un roi protège, doit protéger ses sujets. Allusion à une fable, par exemple à celle qui forme le cadre du second livre du *Pañcatantra* et du premier livre de l'*Hitopadeśa*? — Ne s'agit-il pas plutôt de la fameuse guerre des corneilles et des hiboux, et du *vaśasāyā* qui protègea son peuple contre les hiboux? *Pañcatantra*, III. A. B.

pliqué] par la science sacrée; l'autre, le glaive, ne restait pas pur [sans tache], étant toujours humide du sang de la tête de ses ennemis.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

10. « Il a un ami cruel, le glaive; quoique tout jeune, il tourmente et humilie des rois qui sont des vieillards; il donne à celui qui se prosterne devant lui le royaume qu'il a dérobé à un autre. » Tels étaient ses délauts, comme les énumérait l'épouse de son ennemi.

11. La voix de tous les poètes réunis, si douce qu'elle fût, était impuissante à faire son éloge. A-t-on jamais vu le sucre et le reste, ajouté au nectar, en augmenter la douceur?

12. Quand il avait vaincu son ennemi, jamais un parent de cet ennemi ne frappa traîtreusement en revanche ceux dont il était le soutien, tandis que les vautours en quête d'un morceau de chair sont morts tués par les dents tombées des serpents que Virāj¹ avait frappés dans son vol.

13. Le Bhāshya, qui, à chaque mot, jetait le trouble dans l'esprit des grammairiens, comme s'il eût été corrompu par le venin sortant de la gueule du roi des serpents [comme si la bouche de Patañjali eût été souillée de venin], grâce à l'amṛita d'un commentaire, sorti de son visage [de sa bouche] comme de la lune, a pu être employé de nouveau et éveiller l'intelligence.

14. D'un rapide regard de côté, pareil cependant à une forêt de lotus bleus², il discernait parfaitement les bijoux tels qu'éléphants, chevaux, femmes et hommes. Que dire de son habileté à discerner des tas de pierres, diamants et autres?

15. Il faut blâmer les autres qui, l'intelligence troublée par l'éclipse que produit un Rāhu nommé la cupidité, ne croient voir sur cette terre que de l'or. Mais lui, on le louait pour l'habileté de sa vue, bien qu'il regardât l'or même comme une motte de terre : qui donc expliquera cette merveille?

16. Quoique beaucoup d'autres rois, quand ils sont en possession de ce

¹ Le roi des oiseaux, identique à Garuda.

² Il aurait donc dû masquer la vue ! — Les regards (*nirīkshaya* a la valeur d'un collectif) sont comparés à une touffe de nénufars, pour marquer leur éclat aimable

et leur grand nombre, bien qu'ils soient lancés de côté seulement et ne durent qu'un instant. Les bijoux sont ceux d'un *cakravartin*, le joyau-éléphant, le joyau-cheval, le joyau-femme, le joyau-puruṣa, etc. A. B.

grand titre de maître, au lieu de protéger leurs sujets, les détruisent comme les rois des animaux détruisent les gazelles, il était, lui, pour ses sujets, pareil à Prithu, donnant la subsistance aux bons sur sa propre subsistance.

17. En remplissant complètement certaines parties de la terre de palais et de temples divers qui atteignaient les nuages et dont les beaux pics étaient ornés d'une végétation d'or, il donnait à penser que la terre avait perdu la forme plane qui lui avait été donnée autrefois par Prithu.

18. « L'Amour, parce que je lui ai fait un arc très tendre, cause des maux qui détruisent le plaisir¹ : qu'il n'en soit pas de même de celui-ci, que je fais pareil en beauté à l'Amour. » C'est dans cette pensée que le dieu né du lotus lui a donné un arc très dur [solide].

19. La terre, humectée par la graisse épaisse de Madhu et de Kaiṭabha², sentait le relent. En la traversant, il l'a enduite de sa gloire, douce à la main [douce par ses rayons], et qui a parfumé de sa bonne odeur les espaces compris entre tous les points cardinaux : c'est ainsi qu'elle a mérité de nouveau le nom de Gandhavati [parfumée].

20. Kali avait vaincu les autres rois; mais lui, tout différent, lui, ce héros unique au monde qui protégeait le monde selon la règle, il a été vainqueur de Kali. Bien que Rāhu soit l'ennemi du soleil, se rappellerait-on seulement son nom quand on entend celui de Viṣṇu, s'il avait encore ses pieds³?

21. Aujourd'hui encore, dans la demeure de son ennemi, le paon, danseur habile, représente par sa mimique les exploits de ce roi, célèbres par un poète d'un héroïsme admirable⁴, avec un bruit de cymbales, sur un instrument charmant qui n'est autre que l'éléphant frappé par le lion orgueilleux de ses rugissements.

22. C'est lui qui a creusé cet étang pareil au disque de la lune dont la substance serait devenue de l'eau⁵, qui, vaincu par la beauté de son visage, aurait été pré-

¹ *hāmaṃ prakāmaṃ* est adverbe : « a dû, ossez et plus qu'assez, supporter l'injure de son persécuteur. » A. B.

² Cf. *Harivaṅṣa*, 394; 3938. A. B.

³ Si ce n'était précisément un exploit de Viṣṇu qui l'avait privé de ses pieds. De même, si l'on pense encore à Kali, c'est

pour se rappeler que Yaçovarman a fait cesser son règne.

⁴ Apparemment le lion qui accomplit ses exploits dans le palais ruiné et désert.

⁵ C'est-à-dire « dont l'amrita serait devenu de l'eau », et non dans le sens de devenue liquide; car, selon les Hindous,

cipité sur la terre, et, dans la rapidité de sa chute, se serait liquéfié et purifié, ayant perdu la gazelle qui le tache, et reflétant comme un miroir les charmes de la terre.

23¹. Et voici ce qu'il demande avec instance à tous les futurs rois des Kam-bujas, lui qui marche à la tête des bienfaisants : « Défendez cette œuvre pie dont j'ai voulu faire un pont.

24. Par égard pour moi, qu'on n'emmené pas captifs les très peu nombreux gardiens de l'étang, et qu'il ne leur soit fait² aucun mal. Bien que gardé avec soin, le lac du dieu des richesses a été, pour un motif léger, troublé avec violence par Bhîma³.

25. Les arbres, ces tendres veaux de la terre, qu'elle nourrit des eaux de cet étang comme du lait de ses mamelles et qui font entendre le doux murmure de leur voix infantine⁴, défendez-les contre toute atteinte de ce serpent, le méchant.

26. Les généreux donnent volontiers, même de précieux bijoux, à leurs sup-pliants. Comment ne m'accorderiez-vous pas ce [que je vous demande] ici, rien que de l'eau?

27⁵. Et je sais très bien que supplier c'est la mort, surtout pour un roi. Et pourtant que cela soit [fait]! Car la mort pour une cause sainte est un bien pour les bons. Je vous supplie donc, vous qui ne refusez pas! »

la lune est naturellement à l'état liquide, même dans leurs traités scientifiques. Au 3^e pāda, « qui se serait liquéfié dans la rapidité de sa chute » n'est donc une idée hindoue à aucun titre; *vilīnam* y retombe sur *bhūvi*, et le pāda doit se traduire : « et, par l'impulsion de sa chute, s'y serait enfoncé brillant comme de l'argent ». A. B.

¹ Bergaigne n'a pas laissé de traduction de ces stances 23-27, excepté les 23 et 27, qu'il a traduites sous XXXIX, A, II et VI. A. B.

² *tad*, peut se rapporter aussi bien à l'étang qu'aux gardiens. A. B.

³ Cf. *Mahābhārata*, III, 11367 et suiv. A la rigueur on peut trouver un double sens : « Bien que gardé avec soin, (cet) étang du donateur a été (déjà une fois), pour un motif ou pour un autre, troublé avec violence par un homme redoutable. » A. B.

⁴ Ou « et qui ont pour doux murmure le ramage des oiseaux ». A. B.

⁵ = XXXIX, A, VI. A. B.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

— 324 —

LX 143.

| Hauteur. | Largeur. |
|----------------------|----------------------|
| A, 1 ^m 26 | A, 0 ^m 31 |
| B, 1 28 | B, 0 28 |
| C, 1 28 | C, 0 28 |
| D, 1 28 | D, 0 30 |

Stèle de l'angle sud-ouest du Thnâl Baray. C'est celle que M. Aymonier trouva en premier lieu et dont la découverte le mit sur la piste des trois autres. La stèle fut rencontrée dans un épais fourré, à côté du pavillon en conglomérat qui l'avait d'abord abritée, tout près du temple de Ta Prohm.

A, 54 lignes comprenant vingt-sept stances : 1-18 sont identiques à LXII, A, 1-18; 19-27 sont des çlokas *anushûbh*. Les stances 25-27 sont gravement entamées par un éclat de la pierre et aussi par l'usure. La face est en général fruste et assez difficile à lire.

B, 54 lignes contenant 27 çlokas *anushûbh*. Bien conservé.

C, 54 lignes contenant 27 çlokas *anushûbh*. Sauf un éclat de la pierre qui a enlevé presque en totalité les pādas 2 et 4 de la stance 8, la face est parfaitement conservée.

D, 54 lignes, contenant 27 stances : 1-21 sont des çlokas *anushûbh*; 22 est une *atiçakvari mālini*; 23-27 sont la partie finale commune, identique à LX, D, 23-27. La face est très bien conservée.

A

1, 2 = LX, 1, 2.

3 = LX, 3.

4-18 = LX, 3-17¹.

19. dhātrā tapanasantapta— candradrava ivādarāt
sikto naṅgāṅgavimbe yo haratapte tisundarah

Très fruste, mais sans variantes. A. B.

5. yataç çaktiç çaravane¹
 kurvatricād iva guho
 vavpidhe bhūbhṛidudgate
 jagat śtimitatārakam ||
6. jītaçāṅkhe çucau yasya
 tāmarajye pi çamvūkā
 prajā yaçasi çāsanāt
 t trasto dvīja iti smayaç |
7. prasārīto pi bhuvane
 cireṇa draṇīnadhyaçha—
 yena draṇīnavistarāç
 rakshodarkkād ivākshataç |
8. harisparddhī api çauryeṇa
 madam virad² upendrasya
 yasya dorḍaḍapīḍītal²
 pītan tārksya ivājahāt |
9. dūrād deyodayān bhaktā—
 vasyāruohāṅghrīrajo
 u anyukshītum ivādarāt
 bhūbhṛimūrdhaparamparām |
10. varacchattrañ jagajjeto—
 yaj jagattāpanud yasya
 r ddivīyam iyateritam
 yaçacchattraṃ çaçiprabham |
11. kim indradviradendrasya
 dānam yasya tu viprādī—
 mādyan³ madhupatarppaṇam
 jagattriptikaram sadā |
12. gauryyā haraṃ harantī nu
 nidrādhrug vā harer yasya
 dhātur vā yogavighnakṛit
 pāḍḍh³ kīrtiç kakubdruta |
13. erīç padmetī yaçāç kīrtī—
 ity akhyayayavaṃ yasya
 r iti varṇma tanucchadāç
 bhrāntyarīç svān samanvacat |
14. yo tīdīpto pi dayitā—
 bhāms tu vājībhūto bhū—
 vallabho dvīshṭatejasam
 d drutāṃ bhāryām anudrutāç |
15. pādena gāṃ sprīçadbhyaṃ yo
 samo pi kāntilejassu
 laṅghavadbhīyāṃ³ hareç padam
 caudrārkkābhīyāṃ varo gatan ||
16. valāñ jītaṃ bhuvanī vrītya
 vjīddham ācarato vidyāṃ
 kantan dhībhūshayā çriyam
 yaç kamīvānvalālayat |

L'orthographe commune est *çaravane*, celle du texte paraît avoir été choisie pour faciliter le calembour. A. B.

¹ L'original a **daḍapīḍītal* et *virād*. A. B.

² Ce mot ne paraît pas encore avoir été

relevé. La leçon est sûre. — C'est le participe parfaitement régulier de *mad*, *madyaç*. Citez *mādyannadhupa*. A. B.

³ L'original a *pāḍḍh*. A. B.

⁴ Le topique avait d'abord grave *hū g'āya*. A. B.

17. vīgalamuauktikasvedam
lakshmīstanam ivārībha—
mamardda kathinonnam¹
kumbhañ khadganakhena² yaḥ ||
18. vṛīdānatamukho³ dadhyau
loke nantagūṇam viṣṇuṇ
çrutvā svaguṇavarūṇanam
dvītiyaṇ yas smarann iva ||
19. yasyādhvarāgnir dhūmaughai—
doshābhāve paribhava—
r agrasat tīgmatejasam
pratikāraṇ nayaṇn iva ||
20. harikelinakhollekha—
yasyāriharṇmyakānteva⁴
sphurītālalocanā
kalakaṇṭhasvarā nṛigī ||
21. pīvat tejasvitejāmsi
tapasvīva yaço yasya
jaganmukhaguḥāsthītam
pṛīthv anyajagadīchayā ||
22. valena loṣṭuvīṣhamā
tāṇ punaḥ kālaviṣhamāṇ
yā bhūḥ pṛīthusaṇkīṭā
yas samāṇ manasākarot ||
23. rakṣaṇāyēdam udare
sparddhayeva jagat sarvvaṇ
murārīr akarod itī
hṛīdaye yo nyaveçayāt ||
24. yas svabhogasaḥsre pī
na tv arātīhatajñātī—
vīnyastapurushottamaḥ
ç çeshavad vidhṛītakshamaḥ ||
25. yo lokam vaçyaṇ akaro—
abhañgaçāsano nañgo
n nave pī vayasi sthītāḥ
nañgo pī kim utāñgavān ||
26. yaññāçilo marut toyaṇ
kshamī janaka ity arthyai—
māndhātā yuddhadurṇmmdaḥ
r nnāūrtho yo nishevītaḥ ||
27. guṇān sato nayad vṛiddhīṇ
pāpān cauraṇ samadaha—
vṛīttīṇ kīrtīçubhām⁵ adbhāt
c chrutam mahad avāpya yaḥ ||

C

1. sāmyaṇ sarvvatra bhūteshu
ātmanam api yasyādau
dṛīḍham audāryyaçālīnaḥ
jetuḥ kā pakshapātītā ||
2. sadguṇaṇmukhyavikalā
sañkhyābhāre pī khīnneva
yasyāsye pī sarasvatī
mūkā nījaguṇaṇ prati ||

¹ Pour *kaṭhino*°. A. B.² Pour *khadga*°. A. B.³ L'original a *vṛīdā*°. A. B.⁴ L'original a correctement °*harṇmye*
kānteva. A. B.⁵ L'original a *kīrtīṇ çubhām*. A. B.

3. dvābhyam dvau kumbhayoni dve
kalanānuvā diṣo gastyo |
hṛītan bhāsayatō dvayāt
yenāribhāu maṇiṇ yyaçāḥ |
4. acyutaçripradānādhyo
pṭavagamṛito yasya |
dvājaspṛiṣṭeçamastakāḥ
divaso mathanotsavaḥ |
5. lokasaṇivarddhanan teja –
yos smarāstrāyitāñ jaitraṃ |
s tejasviçāmanodyatan
babhāra kusumākaram |
6. vāsitarā yaçomālā
datta jītāmārāgasra |
yasyādyapi jayaçriya
g viṣṭulakṣmīsvayaṇivare ||
7. pratāpapasaro yasya
dugdhabdheḥ kalakūṭo hi |
yaçaso hlādanād api
salilād utthito nalāḥ |
8. bhṛāmīto mandaro lakṣmī
yo cālyas tv açu sulhriḍaṇ |
. çayat
. m |
9. bhūbhṛitāṃ mānātūgo yaḥ
kañtejonidhir mmeru – |
kañ ca nabhaṃpi çubhan dadhat
r dḥiṭārkkendur ivābabhau |
10. yena svātmendriyājito
kirttir eka priyatama |
jītabhūbhupatiçriya
vayya kenapi gatvati |
11. sarvyatas suramarggasthāḥ
jyeshṭhād viçeshato jasraṇ |
pāṭavenāpīvad guṇān
yo rasān iva bhasvarāḥ¹ |
12. çaktyaikayavadlut skando
çaktitrayeṇa² yo jñāt |
matulaṇ satyavedīnam
n pālayitvādabād dvisham |
13. atyuttūgātīdhavala
çrihūbhhyam yasya ymo pi |
vividdharigrihāpṛiya
kirttiḥ kenapi vallabha³ |
14. vyadhāt kalyanapadmaughā⁴
cruṇṇiḍaṇi madoshṇo yo |
d upayaranodddhṛitat
valabhūdvāraṇo bhīdi |
15. dvitīapto pi dalhan mūrddhna
suprasadamvubhic canto |
bhūbhṛid yasyāughṛiḍaṇam⁵
gomanta iva cakriṇaḥ |

1. y. çic leçon est *bha karah*. A. B.

2. *Use = trayeṇa*. Ici c'est bien une inad-

équivalence.

3. Cette phrase se retrouve Irls. LVIII.

4. ç. çç, avec une variante insignifiante,
dhād pour *ari*.

¹ Pour *kalyāṇa**, A. B.

² L'original a **pulanam*. A. B.

16. bhūpālāir yya stuto yajñe
çīçupālēna nu vyājā—
nindyamānas tu pāṇḍavaḥ¹
d rājyan tyaktvā vanaḥ gataḥ ||
17. vīrāsīndīvaravanā—
jayālīn kīrtīpāñkāra—
d dhītvā bhinnād ali² vyadhāt
m³ ino yaḥ karapushkare ||
18. yudhī narmmaṇi sarvvatra
saprakshyamānas satyena
kīcchre nāvasasāda yaḥ
trivīcuddhena bandhunā ||
19. suyodhanajitā kṛishṇā
yasya kīrtīs sitā dūrā—
pāṇḍavānām⁴ purah priyā
d duryodhanam anāmayat ||
20. paralokārthanipuno⁵
purohitasyāgamaya—
raṇayajñam samāpya yaḥ
t pṛītlvīm kīrtīm sudakshīnām ||
21. yasya dṛishṭvā śucarita—
kin na muñcati vārīndu—
n nishṭhuro pi mṛidūkṛītalḥ
maṇir indukarāhataḥ ||
22. padmādurlalitam yasya
padmāripīḍanāmarshā—⁶
netram padmam ivānane
j jītapadmavishī sthītam ||
23. nātihrasvātīdīrgho yo
vikranāptam haris tv indre
nāpi kṛishṇo nvaçāj jagat
tadvyastāngo vyadād idam ||
24. yasyāripṛāṅganotsaṅge
muktā muktā ivommuktāḥ
sīnhamātāṅgabhaṅgataḥ
striyādyāpy acruvindavaḥ ||
25. çṛībhīdi stanasaṅyādhe
bhujāçleshavalād yasya
sakte dve bhūshane dvayoh
pratāpaḥ kostubho⁷ hareḥ ||
26. rājavyṛiḍaḥ⁸ jītañ janye
kīrtiyā tu yo bhīyalañkṛītya
dīptayā ratnamālayā
dīnmaṇḍalam⁸ alālayat ||
27. kare bhuvanakumbho yaṁ
valānilādhyatejogni—
pūrṇṇo yasya yaçombhasā
çaukayeva jagat prati ||

¹ L'original a *pāṇḍavaḥ*. A. B.

² Lisez *api*. — C'est bien *api* qu'a écrit le lapicide; seulement le *p* est moins nettement que d'ordinaire distingué de *l*, sans pourtant se confondre tout à fait avec lui. Cette forme, en quelque sorte intermédiaire, se trouve absolument la même dans *pi* au premier pāda de la stance 15. A. B.

³ L'orthographe ordinaire est *pañkāra*.
— La vraie leçon est **janākāra*. A. B.

⁴ L'original a *pāṇḍavānām*. A. B.

⁵ Pour **nīpuno*. A. B.

⁶ L'original a **pīdanā*. A. B.

⁷ Pour *kaustubho*.

⁸ L'original a **erīḍaḥ* pour **erīnduḥ*
et **maṇḍalam*. A. B.

D

- | | |
|--|---|
| 1. castrakāvyaśirasiko
sudharasaṃ praçaṣṣanti | yo bhyāsān matipāṭavāt
surā hi na surāpakālā |
| 2. dagdhasyakirttikumude
rusheva pādapadmo pi | tejasā yasya rājabhīḥ
cīkhāratnāñeṇārītalā |
| 3. kṣhmākṣhatam rakṣhitā vena
gatvā lokam paraṃ bhūyo | yā purā patipīḍitā ¹
daivāt svām prakṛitū gata |
| 4. cakricakraṃ kila sthāna ²
vajrivajram made bhagna | harau paraçur aiçvaralā
n trīṣṭv apy astran na yasya tu ³ |
| 5. payodharo riyuvater
gamito yasya vīryeṇa | dyīksantatipayodharalā
dayayeva kṛitārthatām |
| 6. vairiṇo bhīmukhān eva
cacāsa mṛityunā samya- | viddhaç çaraçatair api
g yo bhīṣma iva pāṇḍavān ³ |
| 7. dhūmāyudhena ciccheda
sahasrakaram uṣhṇāṇo | yam açṛityādhyarānalalā
r arjjunasyeva bhārggavalā |
| 8. bhuvālā karagraham muktva
valā prapa priyatām viro | padāpi talam asprīçam
vallabho mahatīm prati |
| 9. aduṣhṭād vyavahare yo
kaṅṭakollikhite snātā- | doshābhūsam apakarot
stane nabjasya kāmīta |
| 10. na mantraguptīr mūthane
vasva vāgvaktravakṣhāṃsi | dhrumam hy açṛitya durllabhalā
suhenducrpayoniḍhīlā |
| 11. yasya dhṛtīm prati ravau
pratibome pi nītyo bhū- | valam prati samīraṇe
d udite ca budhe jayalā |

1. Original a *patita* A. B. — ² Pour *sthanam* A. B. — ³ L'original a *paṇḍavan* A. B.

12. yo dhāmanakhabhinnāri- r mitidaṅṣhīraç çrutekshaṅṣaḷ
 dikkirṇṇapakirttihūnikāro ṇṣiṅho guṇakesaraḷ ||
13. ko vā ṃṛigayitoṃ çakta- ç çukle vistārite guṇe
 yasyāntarvarttīnīṇ lakṣmīṇ ṇṣiṅhasyeva kesare ||
14. doṣhābhāvān na tu bhayā- d yasyokto guṇa eva hi
 pātayaty açaṇin nendro vede jāratvaçaṃsini ||
15. loke kālānalapluṣṭe yaḍ kirttyekārṇṇave nīje
 praḷaṃ vīryodare rakṣha- n nīveçyāçeta viṣṇuṃvat ||
16. yas saṃprakṣhyāçritān yatnā- d unmamāthoddhatāmṃvudhīm
 mandaro niṣpīpeshābdhau çritān svabhrāntīpātītān ||
17. kva nu vistārito yena guṇaughāḷ kāmato jagat
 vāmanaikapadākṛānti- mātram ekaikaço yadā ||
18. yudhishṭhīranīra-stena satyena raṇamūrdhāni
 bhīṣṇmo dṛiḍhāvratatvena yo maṛṣhād īva sevitaḷ ||
19. hatamītrīkṛitāṇṣiṇi rāḷyaraṇdhrapaṛaṇ kalīm
 yo jaghāna jaghanyāça- ũ kṛitagnānān dīrantaṭā ||
20. kareṇdradhanur bhānu- r vātābhrābhyām adarçayat
 padā yas tu namadbhūpa- çīronekamaṇṣītvishā ||
21. antarvāhīrāṇī jītvā kṛītvā yas sadguṇodayam
 dattvā lokaṃ yaçaḷpūre jagaccittaguḷhān gataḷ

22. lalitadalasahasraṇ tīrakāṣphālanena ¹
 sphaṭīkaphaḷakaphullair ullaṣadbhis taraṅgaiḷ
 taçakusumarajobhīḷ kesarāḷaṃ patadbhi-
 s sa kaḷam īva vidhātus tat taçākāṇ cakhāna

23-27 = LIX, D, 23-27.

¹ *tīraka*, pour *tīra*, n'est pas relevé dans les lexiques. — Engagé en un composé, comme il le serait ici, il n'est pas non plus

probable. Il faut décomposer en *tīra* + *ka* + *āṣphālanena*, « par suite du choc de l'eau contre la rive ». A. B.

TRADUCTION.

A¹

1, 2 = LV, 1, 2.

3 = LIX, 3.

4-18 = LX, 3-17.

19. Versant en quelque sorte avec le plus grand soin cet amṛita chauffé par le soleil [cet or fondu au feu] sur le spectre² du corps d'Anāga consumé par Hara, le Créateur l'a produit d'une beauté suprême [supérieur à l'Amour].

20. Sur son corps brillant du pollen du lotus de Çrī [du pollen de ce lotus qui est la prospérité] et qui est l'ornement du monde, le Créateur a trace, comme avec d'étincelants bijoux sur de l'or, toute la série des signes heureux.

21. Il protegea Kambupurī [qu'il avait rendue] imprenable, terrifiante, avec des amis de bon conseil et la fortune pour parure, comme le descendant de Raghu a regné sur Ayodhyā³ avec Sumantra pour ami, Sitā pour parure et Vi-bhīṣaṇa pour hôte].

22. De même que le visage de Brahmā est sorti du sommeil pour la félicité [de la création] avec [l'épanouissement de] son lotus et que, au contact du pollen, son corps a pris l'éclat de l'or, de même le visage de ce [roi] [était tenu en éveil, pour la prospérité [de son peuple], par [la disposition à donner à] son armée, et son corps prenait l'éclat de l'or au contact de la poussière [qu'elle soulevait].

23. La lune, en entrant dans la gueule de Rāhu, perd sa splendeur. Au contraire, c'est quand elle [est entrée] dans la bouche de son ennemi que la lune sans tache de sa gloire brille de son plus vif éclat.

24. Sur le théâtre de la bataille, il faisait paraître son danseur, le Triomphe, lançant à tous les points de l'espace, du haut des crânes fendus des éléphants, par poignées, les fleurs de sa gloire.

Bergaigne n'a pas laissé de traduction de cette face A. Je suis seul responsable de celle qui suit. A. B.

Comme dans un monde. A. B.

¹ A la rigueur, on pourrait aussi faire entrer *kambupurim* dans la série de ces jeux de mots : « ville d'éléphants », c'est-à-dire « pleine d'éléphants ». A. B.

25. Le feu de son héroïsme s'attachait adhérent, quand il servait à arrêter un roi au bout de son bras; mais d'un ennemi une fois consumé. . . ., cette foudre s'écartait au plus vite, comme l'abeille de la fumée¹.

26. de son (unique) épée il frappait de nombreux ennemis. . . . Nṛsiṅha, comme un lion dans les bois, n'en a (frappé) qu'un seul de ses griffes (nombreuses).

27. donnant la prospérité, fièvre qui donnait la fièvre à l'ennemi comme un nouveau de Sthāṇu.

B²

1. C'était un Viṣṇu [un roi inébranlable] qui fit avaler à Çiva le poison Kālakūṭa [qui eut une longue carrière heureuse], qui détruisit les Dānavas ses ennemis [qui fut généreux et détruisit ses ennemis], qui, par la victoire, souleva la terre [la conquit] et fut l'époux de Çrī [jouit de la prospérité].

2. Quel est celui que ne ravit pas sa gloire, dont l'éclat est pareil à celui d'une pleine lune sans tache, et qui chemine à la façon de l'Amc³ traversant les trois mondes?

3. Ce héros, roi des héros, avait un parasol incomparable: combien petite est au contraire l'ombre que fait le lion, roi des animaux, avec sa queue pour parasol!

4. Ce n'était pas seulement la lune de son visage, c'était sa conduite qui faisait fermer le lotus⁴, perdant sa prospérité quand il perd la main de son ami [le

¹ C'est la lecture de *dhūmād* qui me décide à lire, comme l'a fait Bergaigne, *dambho tir* en deux mots, et non *dambholir*. On pourrait toutefois le lire en un seul mot pour obtenir le double sens « [comme le foudre d'Indra est pur de fumée] ». Il y a de plus le jeu de mots inévitable sur *blūbhṛt* « roi » et « montagne », *stambhāyan*, dans ce cas, ayant le sens de « son tenir ». A. B.

² Ici reprennent la traduction et les notes de Bergaigne. A. B.

³ L'épithète *krāntarījagat* montre que *haṅsa* est ici nom de Viṣṇu, et *gati*, qu'il est aussi nom commun, la marche de l'oie *haṅsa* passant pour le modèle de la grâce majestueuse. Le sens est donc plutôt « déployant la marche gracieuse de ce *haṅsa* qui traverse les trois mondes ». A. B.

⁴ De honte.

rayon du soleil], tandis que ce roi communiquait au contraire à son ami sa propre prospérité¹.

5. Sa puissance a rendu dans le monde les astres immobiles [a rendu immobiles de stupeur les prunelles de tous les hommes], quand il a fait croître sa gloire dans un buisson de roseaux poussé sur la montagne [dans une forêt de fleches lancees par les rois], comme Çiva a fait de Skanda².

6. Sa gloire pure avait vaincu le coquillage [était plus blanche] et c'était son autorité que redoutaient ses sujets³ : il y a donc lieu de s'étonner que, sous le regne de Râma, le brahmane ait redouté le coquillage lui-même [Çambûka].

7. Ses richesses immenses, bien que repandues dans le monde entier, restaient longtemps intactes, parce qu'elles étaient gardées par Kuvera [par le ministre des finances].

8. Bien que rival de Hari⁴ [du lion] pour l'héroïsme, Virāj⁵ [un roi], sous le poids de son bras, perdait son orgueil, comme Tarkshya, sous le poids du bras d'Upendra, son fiell⁶.

Le second pada renferme aussi un double sens, qui fait exactement pendant avec celui du premier : la conduite du roi « déployait sa splendeur au soleil ». A. B.

Sa puissance [sa lance] grandissant dans la forêt de fleches provenant des rois, rendait immobiles de stupeur les prunelles des hommes [les étoiles du monde], comme Guba, issu de Çiva [grandit dans le Caravaṇa poussé sur la montagne et delivra le monde de Taraka]. Cf. *Mahābhārata*, XIII, 4697 et suiv. A. B.

Cette traduction oblige de prendre une première fois *trasta* comme formé de *trasta + a*, ce qui est possible, mais bien entortillé. On pourrait aussi être tenté de corriger *jīhāṅkṣā*. Mais le plus simple est de lire *prajāyagata* et de traduire : «Quand, grâce à ses commandements, sa gloire éclatante [en la personne] de ses sujets avait vaincu le coquillage [par sa

blancheur, il y a lieu de s'étonner que . . . » A. B.

¹ Ici sans doute Indra [vaincu par Garuda].

² Roi des oiseaux.

³ *Pitān* est embarrassant. Le mot ne signifie que «fiel», et je ne pense pas qu'il y ait une légende de Tarkshya dormant son fiel à Vishnu. Tarkshya, c'est-à-dire Garuda, a abandonné deux choses en présence de Vishnu : 1° sa colere. Le fiel chez nous se dit de la haine et de l'envie; chez les Hindous, il est l'honneur qui produit l'échauffement. Il pourrait donc, par métaphore, désigner la colere; mais je ne me souviens pas d'avoir vu *pitta* employé dans ce sens. 2° L'amrita. Avec ce sens, *pitta* ferait le parfait pendant de *mada*, lequel ne désigne pas seulement l'ivresse, mais aussi la liqueur qui la produit. Mais comment l'amrita serait-il appelé du «fiel»?

9. La poussière de ses pieds montait sur les têtes des différents rois [sur différents sommets de montagnes], comme pour examiner de loin avec attention ceux qui lui étaient dévoués et auxquels il faisait apparaître ses dons¹.

10. Son parasol magnifique de vainqueur du monde, les passants² l'appelaient « le second parasol »; car celui qui écartait la chaleur [le tourment] pour le monde entier, c'était le parasol de sa gloire, brillante comme la lune.

11. La liqueur enivrante de l'éléphant mâle d'Indra rassasia-t-elle les abeilles³? Sa liqueur [sa munificence] à lui rassasiait sans cesse le monde entier à commencer par les brâhmanes.

12. Sa gloire, qui a couru aux quatre points cardinaux est Pāṇḍu⁴ [est

pitta serait-il pour *pītu*, qui peut désigner le nectar comme le breuvage par excellence? La confusion de *tu* et de *tu* est assez facile, et l'orthographe fautive ne serait pas non plus surprenante dans un mot sorti de l'usage comme *pītu*. Enfin Garuḍa a perdu encore autre chose, une de ses plumes, *pattrau* (leçon qui ne serait pas non plus bien éloignée de *pīttan*), mais en luttant contre Indra et non contre Viṣṇu (*upendra*). Ce n'est qu'en admettant cette dernière confusion que nous pouvons du reste traduire « comme Tārksṣhya sous le poids du bras d'Upendra ». Car mille part, que je sache, Garuḍa n'est maltraité par Viṣṇu; leur pacte s'est fait, de part et d'autre, de bon gré. Aucune de ces conjectures ne me satisfait, et je me demande finalement si *pīttan* n'est pas simplement pour *prattan*, le lapicide, qui travaillait peut-être d'après une copie en caractères cursifs ordinaires, ayant pu confondre le parafe d'un *r* souscrit avec un *i*. Dans ce cas, le sens serait : « comme le roi des oiseaux, Tārksṣhya, abandonna le *mada* (l'ampīta qu'il avait enlevé) et le donna à Upendra ». Il est évident que *virāj* et *tārksṣhya* ne sont qu'un seul et même per-

sonnage, ce qui ne ressort pas bien de la traduction de Bergaigne. A. B. »

¹ « Comme pour contempler de loin, par respect, les bhaktas (ses fideles ou les ascètes çivaïtes, dont l'arrivée était comme) le lever (de l'astre) de sa charité ». La poussière de ses pieds, et lui aussi par conséquent, montait si haut pour mieux voir, et aussi pour ne pas traiter les bhaktas comme elle traitait les rois. Bergaigne avait d'abord traduit au quatrième pāda : « les têtes des rois alignés » et « les sommets d'une chaîne de montagnes ». Cette traduction, qu'il a effacée, était plus exacte : *parampatā* est bien ici une série de gradins. A. B.

² Il n'est pas question de « passants »; *īyatā* est adverbe : « Son parasol... était qualifié de « second », en tant seulement que sa gloire était un (autre) parasol... » A. B.

³ « La liqueur de l'éléphant... rassasia-t-elle les abeilles qui s'en enivrent ? » A. B.

⁴ 1° Pāṇḍu serviteur de Çiva; 2° Pāṇḍu fils de Dhātār; 3° Pāṇḍu, cause lointaine de la grande guerre à laquelle Viṣṇu prend part sous la forme de Kṛiṣṇa. — Les deux premiers Pāṇḍu, simplement pris

X P. H. ...
L'illusion est à ...

blanche, brillante] : elle arrache Hara aux baisers de Gaurī, trouble Dhātār dans ses exercices de yoga, et tire Vishṇu de son sommeil.

13. Son ennemi, quand il expliquait aux siens les différentes parties du nom de moi, en disant « *çrī* signifie fortune, *yaças* signifie gloire, *varman* signifie protection », — se trompait [était errant¹].

14. Quoiqu'il fût extrêmement brillant, il était cher à ses bien-aimées, tandis que le soleil fut contraint de se changer en cheval pour courir après son épouse qui s'enfuyait, ne pouvant supporter son éclat.

15. Semblable à la lune par ses charmes et au soleil par ses splendeurs, il leur était supérieur à tous deux par la manière de voyager [par la situation qu'il occupe dans l'autre monde]; car ils touchent la terre du pied [avec leur rayon] et franchissent le pas [dépassent le séjour²] de Vishṇu.

du dictionnaire, sont en tout cas à supprimer. Ce ne sont pour nous que des noms, et, selon toute probabilité, ils n'ont jamais été autre chose pour les Hindous eux-mêmes, s'ils ne sont pas, l'un et l'autre, des fautes de copiste. Je voudrais pouvoir sauver le troisième, dans la pensée (qui a dû aussi être celle de Bergaigne) que l'auteur n'a choisi l'épithète si faible et si commode de *pāṇḍu* que pour jouer avec elle. Malheureusement il faut aussi renoncer à celui-ci, car ce Paṇḍu-là a bien une histoire, mais il n'a eu aucune des aventures racontées dans le texte, sauf la dernière, banale du reste, qu'il est allé au ciel, c'est-à-dire qu'il est mort. Ajoutez qu'avec Paṇḍu à prendre comme nom propre la stance serait de très mauvaise facture : il n'est pas permis de faire porter ainsi des doubles sens exprimés au féminin sur un terme qui serait surtout à prendre au masculin. Je traduis ainsi cette stance : « Est-ce pour enlever Hara à Gaurī, ou pour troubler le recueillement de Dhātārī, ou pour tirer Hari de son sommeil, que

sa blanche gloire est montée jusqu'au ciel? ». A. B.

¹ Réduit au vagabondage. — Je comprends cette stance autrement : « *Çrī* c'est Padma, *yaças* c'est gloire, *varman* c'est cuirasse », (en parlant) ainsi dans son aveuglement, son ennemi même enseignait aux siens l'analyse du nom de ce roi. » A. B.

² Yacovarman, au contraire, y demeure. Cf. D, 8. — Cette stance est une de celles où Bergaigne pensait voir la preuve que Yacovarman était mort quand furent rédigées ces inscriptions. Je crois qu'il faut l'entendre autrement, ne serait-ce que pour une raison : l'inscription est civaite et, quelle qu'ait pu être la croyance personnelle de Yacovarman, ce n'est pas au paradis de Vishṇu que notre texte l'aurait placé. Je traduis : « . . . Il leur était supérieur par la marche [par la conduite]; car ils touchent la terre de leur rayon [ils touchent une vache du pied] et ils dépassent le pada de Hari [le Vishṇupada, ici le zénith, ou le signe du Lion] et ils passent par-dessus la piste du lion [au lieu

16. Il choyait, comme un véritable amoureux, sa nouvelle épouse, la terre¹, en lui procurant la subsistance; son épouse favorite, la Fortune, en lui donnant la sagesse pour parure; l'aînée de ses épouses, la science, en observant ses préceptes.

17. Avec ses perles tombant comme des gouttes de sueur, dure et droite, la bosse frontale de l'éléphant de son ennemi était pareille au sein de Lakshmi, et il l'égratignait² avec un ongle qui était son épée.

18. Baissant la tête par pudeur quand il entendait faire l'éloge de ses qualités, il semblait méditer et absorber sa pensée dans un second Vishnu³ aux qualités infinies et habitant ce monde.

19. Le feu de ses sacrifices englutissait le soleil dans des nuages de fumée, comme pour se venger de l'humiliation qu'il avait subie de sa part⁴ sans y avoir donné lieu par aucune faute⁵.

20. Dans le palais⁶ de son ennemi, c'est la gazelle qui joue le rôle de l'amante, poussant de petits cris harmonieux pendant que ses yeux mobiles s'agitent sous l'égratignure des ongles dans des jeux pareils à ceux de Vishnu [sous la blessure des ongles du lion qui en fait son jouet].

21. Sa vaste gloire, buvant l'ardeur du soleil [absorbant la splendeur de ce roi brillant] et séjournant dans une retraite qui était la bouche des hommes, avec le désir de gagner un autre monde [de s'y répandre], était pareille à un ascète.

22. La terre, dont les mottes sont inégales, avait été égalisée de force par Prithu, mais était, avec le temps, redevenue inégale : il l'a égalisée de nouveau, mais par l'esprit [il l'a jugée équitablement].

23. « L'ennemi de Mura, pour garder ce monde entier, l'a mis dans son ventre⁷, » se disait-il : et, comme pris d'émulation, il l'a mis, lui, dans son cœur.

de la suivre]]. » On sait que toucher du pied une vache est un sacrilège aussi grand que de toucher du pied un brahmane. A. B.

¹ Ajoutez « qu'il venait de conquérir ». (Observation de M. S. Lévi.) A. B.

² Comme Vishnu égratigne le sein de Lakshmi.

³ Lui-même.

⁴ Parce que le soleil affaiblit l'éclat du feu. Cf. LVIII, B, 19.

⁵ Commise dans le sacrifice.

⁶ En ruine, et envahi par la forêt.

⁷ Le monde entier est contenu dans Krishṇa-Vishnu. — Cf. D, 15, et *Mahābhārata*, III, 12906 et suiv. A. B.

24. Bien que sur ses mille anneaux [sur ses immenses revenus], il eût reçu le Purushottama [il soutint les plus méritants d'entre les hommes], tout en portant la terre [en exerçant la patience] comme Çesha, il ne laissait pas l'ennemi tuer ceux de sa race¹.

25. Dans sa jeunesse même, il soumit le monde à sa volonté; ainsi l'Amour, sans corps, dont les ordres ne souffrent pas de violation : que dire de lui, qui avait un corps?

26. « Voué aux sacrifices, Vent², Eau, Māndhātara³, d'une ivresse terrible dans le combat, patient, père » : tels étaient les différents sens que lui donnaient les gens habiles⁴ [les différents usages qu'ils lui attribuaient].

27. Possédant une grande science, il faisait prospérer les honnêtes gens, c'est-à-dire les vertus, il donnait aux subsistances⁵ [à la bonne conduite] l'éclat de la gloire, et consumait le voleur, c'est-à-dire le vice.

C

1. Noble de caractère, il usait d'une équité constante envers tous les êtres : ayant commencé par se vaincre lui-même, comment aurait-il pu montrer de la partialité?

¹ Çesha ne défend pas les serpents contre Garuda.

² Parce qu'il était « rafraîchissant ». Même observation sur le mot suivant.

³ Parce qu'il était un nourrisson d'Indra?

⁴ Comme a un mot, dans un lexique. — Je lis *marutto yan*. « C'est Marutta voué aux sacrifices, c'est Mandhātari, d'une ivresse terrible dans le combat, c'est le patient Janaka; ainsi les gens habiles le traitaient comme un *nānārtha* (comme un mot à sens multiples). » Pour l'histoire de Marutta, voir *Mahābhārata*, XIV, 64 et suiv. Janaka est le père de Sitā, le modèle du bhāgavata. Si l'on voulait absolument renier la traduction de Bergaigne comme double sens, il faudrait aussi, bon gre mal

gre, y ramener *māndhātā*, « il me soutiendra! » Car le jeu de mots étymologique qui a eu cours de bonne heure sur ce nom serait inapplicable ici. A. B.

⁵ Question capitale dans un royaume, comme celles des honnêtes gens et des voleurs. — Le deuxième pāda signifie : « Il a fait de la bonne réputation une profession lucrative », ou « pour profession, il préservit la bonne réputation ». De plus il faut admettre de biens mauvais jeux de mots sur *gaṇa* et *vyidhi*, qui sont aussi des termes de grammaire; sur *vritti*, qui désigne un style et un genre littéraires, sur *caura*, qui est à la fois voleur et plagiaire. Sans cela, on ne voit pas comment il pourrait être question de « la grande instruction règne » par le roi. A. B.

2. Sur sa bouche, Saravastī, quoiqu'elle fût sans cesse occupée à rechercher les vertus des gens de bien, devenait muette quand il s'agissait des siennes, comme si elle eût été écrasée sous leur nombre.

3. Ils sont deux nés d'un *kumbha* (cruche et bosse frontale de l'éléphant), que deux autres ont fait¹ sortir de deux endroits et qui ont fait apparaître deux choses : le Temps a fait¹ sortir Agastya d'un des points cardinaux, et l'eau a paru¹; ce roi a tiré la perle du front de l'éléphant de son ennemi, et sa gloire s'est manifestée.

4. Le jour où l'on buvait l'amrita de sa parole était bien la fête du barattage : car Çrī y était donnée à Vishṇu [il y faisait don d'une prospérité inébranlable], et les oiseaux se posaient sur la tête de Çiva² [le roi inclinait sa tête aux pieds des brâhmanes].

5. Sa splendeur, qui faisait prospérer le monde et qui se levait pour éteindre les brûlants [pour mettre à la raison les puissants], il la portait sous la forme d'une fleur [sous la forme de Kusuma³], victorieuse et semblable à l'arme de l'Amour.

6. La couronne de gloire que lui avait donnée Çrī [la fortune] de la victoire parfume aujourd'hui encore les quatre points cardinaux, supérieure en cela à la couronne prise aux arbres des dieux pour le svayaṃvara de la Lakshmi de Vishṇu.

7. Sa gloire était rafraîchissante, et pourtant une ardeur brûlante [sa majesté] en était issue : c'est ainsi que le poison Kālakūṭa est sorti de la mer de lait, et qu'un feu⁴ a son origine dans la mer.

8. Le mont Mandara a dû être mis en branle pour Lakshmi; mais lui, il restait inébranlable, tout en rapidement pour ses amis⁵.

¹ Il faudrait ici le présent. Le lever lié-liaque d'Agastya, le régent du sud (Cano-pus), annonce la saison pluvieuse. A. B.

² Je ne vois pas à quel trait connu de la légende ceci pourrait faire allusion. On ne gagnerait rien non plus à traduire *devja* par « serpent »; car, pendant l'opération, Vāsuki n'est mis nulle part en contact particulier avec la tête du dieu. Peut-on prendre ici *devja* comme l'équivalent de *divjapati*, « la lune », la seule chose qui ait

notoirement touché la tête de Çiva ce jour-là? A. B.

³ Une forme du fen. — Double sens à supprimer. M. Senart me fait observer que le texte porte *ākara* et non *ākāra* : « il la portait comme un bouquet de fleurs ». A. B.

⁴ Le feu sous-marin.

⁵ Il est aisé de suppléer, au moins pour le sens, les mots qui manquent : le Mandara a, par le barattage, après un long espace de temps, fait sortir Lakshmi

9. Assez haut pour avoir droit au respect des montagnes [des rois], ayant l'éclat de l'or [une splendeur brillante], trésor de beauté et de splendeur¹, il brillait comme le Meru qui porte la lune et le soleil.

10. Il avait vaincu ses propres sens; il avait triomphé de la fortune des rois de la terre; seule, sa gloire, quoique sa bien-aimée, ne pouvait, à ce qu'il semble, être retenue par lui, et restait vagabonde.

11. Suivant la voie des dieux [des savants], grâce à l'intensité de son ardeur à son habileté², il absorbait sans cesse les vertus, les prenant partout [à tous], mais surtout aux hauteurs [aux meilleurs], comme le soleil pompe l'humidité.

12. Avec une seule lance, Skanda a frappé son oncle maternel³, qui disait la vérité; il avait, lui, trois lances [trois puissances⁴] et il s'en servait pour détruire ses ennemis, mais aussi pour défendre ses parents.

13.⁵

14. Il était l'éléphant d'Indra: brûlant de rut [d'orgueil], les habiletés de sa politique étaient les défenses avec lesquelles il arrachait au succès, comme à une touffe de lotus, une racine qui était la Fortune, pour l'engloutir dans son ventre la placer sur son cœur].

15. La tête sous ses pieds, un mont [un roi], quoique brûlé par l'ennemi, était rafraîchi par les eaux de sa laveur, comme le Gomanta le fut sous les pieds de Kṛishṇa⁶.

16. Les rois le louaient dans son sacrifice, tandis que le Pāṇḍava fut insulté dans le sien sous un vain prétexte par Ćiṇpāla⁶, renonça à son royaume et partit pour la forêt.

17. Ce roi tirait d'une touffe de lotus brisés, qui étaient les épées des héros.

de la mer de lait pour Viṣṇu, et le roi a procuré tout de suite la prospérité à ses amis.

¹ La « beauté » et la « splendeur » sont des allusions à la lune et au soleil nommés ensuite. Cf. B, 15.

² Le mont Krauñca, considéré comme le fils de l'Himalaya, et par conséquent comme le frère d'Īmā et de Gaṅga

Cf. LVIII B, 14

³ Voir LVIII, C, 23.

⁴ Toutes les expressions de cette strophe s'appliquent également au Gomanta. Cf. *Harivaṅṣa*, 5548 et suiv. A. B.

⁵ Il y a une opposition plus marquée entre *bhāpālar* « les maîtres de la terre » et *ĉiṇpāla*, qui signifie aussi un « maître de bébés ». *vyājad* retombe sur *tyaktea* « quitta son royaume pour une tricherie ou sous un déguisement » A. B.

l'abeille de la victoire attachée au pañkāra ¹ de la gloire, pour la mettre dans un autre lotus, c'est-à-dire dans sa main.

18. Il ne succomba jamais nulle part, ni dans le combat, ni dans la plaisanterie, ni dans les difficultés, gardé qu'il était par la vérité ², comme par un ami trois fois pur.

19. La noire [kṛishṇā], épouse des Pāṇḍavas, fut autrefois conquise [gagnée au jeu] par celui qui était facile à combattre [Suyodhana] : mais sa blanche gloire comptait de loin celui qui était difficile à combattre [Duryodhana].

20. Expert dans les choses de l'autre monde [dans les affaires étrangères], quand il en venait à ³ ce sacrifice qu'on appelle combat, il procurait à son purohita [au commandant de l'armée] une vaste ⁴ gloire comme dakṣiṇā.

21. En voyant ses belles actions, les plus durs devenaient doux : la pierre lunaire ne s'humecte-t-elle pas quand elle est touchée par les rayons de la lune ?

22. Son œil était un lotus (*padma*), qui, dégoûté de la padmā ⁵, semblait avoir, par colère d'être fermé par l'ennemi des lotus (par la lune), pris place sur son visage qui avait vaincu l'ennemi des lotus (qui était plus beau que la lune).

23. Il a gouverné le monde, après l'avoir conquis à grandes enjambées [par son héroïsme], sans avoir à se faire nain, ni géant, ni kṛiṣṇa [noir], comme Hari, qui a dû se disloquer les membres, et qui a d'ailleurs donné une part de sa conquête à Indra.

24. Aujourd'hui encore, des larmes de femme semblent couler au milieu de

¹ Plante qui croit au milieu des lotus. — La vraie leçon donne : « l'abeille de la victoire, dont la gloire était le bourdonnement ». Les lotus, dans cette stance, sont les lotus bleus, qui seuls fournissent une métaphore pour l'épée. A. B.

² Je ne vois pas très nettement comment il faudrait distinguer trois sens du mot *satya*, répondant d'une part aux trois substantifs qui précèdent, de l'autre à l'épithète « trois fois pur ». — Il s'agit des trois catégories : acte, parole, pensée, qui répondent à combat, jeux d'esprit (car *var-*

man désigne toute conversation élégante et enjonnée) et affliction. A. B.

³ « [dans l'art de faire du bien à autrui], quand il avait achevé ce sacrifice. . . . » A. B.

⁴ Un jeu de mots est aussi possible sur *prithvī* : « la terre comme dakṣiṇā ».

⁵ Du voisinage de la *padmā*, sorte de plante ? Et, avec jeu de mots, dégoûté de porter Padmā ou Ārī ? — Ce dernier sens est le seul admissible : « Trop choyé, gâté par Ārī ». A. B.

la cour de son ennemi ; ce sont les perles tombées du front de l'éléphant que le lion y a brisé¹.

25. Sur le cœur de Crī [de la Fortune], dans l'étroit espace compris entre ses seins, semblent attachés deux ornements appartenant à deux êtres qui la pressent dans leurs bras : la majesté de ce roi et le Kaustubha de Hari.

26. Aux rois qu'il avait vaincus dans le combat, il témoignait sa faveur par le don d'une brillante couronne de pierreries, en ornant de sa gloire tout le cercle des points cardinaux.

27. Le monde était dans sa main une cruche pleine de l'eau de sa gloire, qu'il semblait porter par crainte d'incendier les hommes avec le feu de sa splendeur attisée par le vent de sa force.

D

1. Il savait apprécier les cāstras et les kāvyas, grâce à l'habitude qu'il en avait et à la sagacité de son intelligence : ce sont les dieux (*sura*), et non les buveurs de liqueurs fortes (*surā*), qui apprécient le suc du nectar.

2. Les rois, voyant le lotus de leur gloire brûlé par sa splendeur, semblent avoir par colère dirigé sur les lotus de ses pieds, pour les faner, les rayons des pierreries de leurs diadèmes.

3. La terre, opprimée par ses anciens maîtres, était partie pour l'autre monde : le destin permit que, par la protection de ce roi qui la préservait de toute atteinte, elle revînt à sa première existence.

4. Le disque de Viṣṇu s'est brisé sur une souche [sur Āiva], la hache de Āiva sur un lion [sur Viṣṇu], et la foudre d'Indra sur l'orgueil [sur Mada] : son arme à lui ne s'est brisée dans aucune de ces circonstances.

5. L'épouse de son ennemi avait sur les yeux un nuage qui s'étendait au-dessus de son sein : par son héroïsme, il a, comme par pitié, donné à ce sein la satisfaction qui lui manquait².

Dans la forêt qui recouvre les ruines.
Les larmes qui l'ont arrosé alors qu'il
était brûlant. On pourrait traduire libre-
ment : Le sein de l'épouse de son ennemi

était brûlant ; il en a eu pitié, et, par sa
vaillance, il a crevé dans les yeux le nuage
qui l'a arrosé d'un déluge de larmes. —
Il n'est pas question de nuage. Littérale-

6. Les ennemis étaient devant lui; il était percé de cent flèches : et cependant il leur donnait ses enseignements, comme autrefois Bhishma aux Pāṇḍavas, [il les punissait] en les mettant à mort.

7. Grâce à lui, le feu des sacrifices, se faisant une arme de sa fumée, tranchait les mille mains [les mille rayons] du soleil, comme le fils de Bhṛigu trancha celles d'Arjuna¹.

8. Il a cessé de tenir la terre par la main²; il ne touche même plus le sol du pied : et cependant, ce héros est toujours chéri d'elle, il est le bien-aimé de la terre immense.

9. Dans les procès, il savait dégager l'innocent des apparences qui l'accusaient : quand le sein de la baigneuse a été érasé par des épines [par des ongles], l'amant coupable n'est pas le lotus.

10. Il n'avait pas besoin de cacher ses desseins pour le barattage [la destruction de ses ennemis]; car elle était difficile à atteindre la mer renfermant le

ment : « Le sein de la jeune épouse de son ennemi, devenu le récipient de l'eau qui remplissait les yeux (de celle-ci), obtenait satisfaction... » A. B.

¹ Il s'agit ici de l'Arjuna, fils de Kṛitavīrya, dont les mille mains furent tranchées par Paraçurāma.

² Il n'est plus son époux, étant mort. — La stance dit précisément le contraire : « Bien qu'il renouçât à lever le tribut sur la terre [qu'il renouçât à l'épouser] et qu'il n'en touchât pas même du pied la surface (parce que fouler le sol nu est bon pour les gens du commun), il obtint (et le tribut [la main] et la surface) à cause de la grande tendresse (qu'elle avait pour lui), son héros chéri. » C'est un des signes distinctifs des dieux (et le roi est un *deva*) de ne pas toucher le sol du pied, par exemple dans l'épisode de Nala (*sthītān aspṛiçatāḥ hṣhītim* [Mahābhārata, III, 2215]). M. Frazer (*The Golden Bough*, II, 224) a réuni de

nombreux exemples de l'usage qui, chez les anciens Perses, au Japon, chez les Polynésiens, au Mexique, défendait aux rois et à d'autres personnages sacrés de toucher le sol de leur pied. Nous ne savons rien d'une règle d'étiquette semblable au Cambodge. Mais nous savons que le roi seul y avait jadis le droit de porter chaussure et que, maintenant encore, une paire de souliers de forme archaïque y figure parmi les insignes royaux à la cérémonie du couronnement. (J. Moureaux, *Le royaume du Cambodge*, I, 224, 240, 379.) Ce privilège, qui aujourd'hui est limité à l'enceinte du palais, ressemble singulièrement à une injonction primitive, dans un pays où, même après l'introduction des modes clinnoises, presque tout le monde marche les pieds nus. Cf. le privilège semblable du roi dans les drames hindous, et les chaussures en peau de sanglier prescrites pour le *snātaka* et pour l'*ācārya*. A. B.

nectar, la lune et Cri, qui avaient trouve un refuge assure dans sa parole, sur son visage et sur son sein.

11. Quand le soleil se levait pour obscurcir son eclat et le vent pour arreter sa force, quand Mercure se levait contraire, toujours il remportait la victoire.

12. C'était l'Homme-lion : il déchirait son ennemi avec l'ongle de sa splendeur; il avait pour dent sa politique, pour oeil le Veda, pour rugissement sa gloire repandue aux quatre points cardinaux, et pour crinière ses vertus.

13. Qui donc aurait pu lui prendre Lakshmi [sa fortune] enfouie dans ses vertus brillantes¹ qui l'enveloppent comme Lakshmi dans la crinière de l'Homme-lion?

14. Si l'on ne citait de lui que des vertus, c'est parce qu'il n'avait pas de défauts, et non parce qu'on avait peur de lui : Indra ne lance pas la foudre contre le Veda qui l'accuse d'adultère.

15. Le monde était consumé par le feu de la destruction generale; mais, pareil à Vishnu, et étendu sur l'océan universel de sa gloire, il sauva ses sujets en les plaçant au milieu de sa vaillance, comme dans ses entrailles².

16. En barattant l'océan des superbes, il mit tous ses soins à sauver ceux qui avaient cherche en lui un refuge, tandis que le Mandara a écrasé dans la mer ceux dont il avait été le séjour et dont son agitation avait déterminé la chute.

17. Jusqu'où la masse enorme de ses vertus a-t-elle dû s'étendre à l'aise, si chacun des trois mondes ne s'est pas trouvé plus large qu'un seul des pas d'un nain?

18. Comme il était fidèle à ses promesses, il fut, au premier rang du combat, servi comme Blisma par la loyauté, irritée en quelque sorte des dedains de Yndhishthira³.

19. Il detruisit Kali [la discorde], aux criminelles esperances, qui epie tous les points faibles d'un royaume et tue les rois qui sont devenus ses amis : telle est la triste fin des ingrats.

¹ Ici, comme dans la stance précé-
dente, il y a l'inévitable jeu de mots sur
gunā « vertu » et « corde ». A. B.

² Cf. B. 23. A. B.

³ Dans cette stance, *satya* et *dṛoḥavrata*

sont aussi surnoms, l'un de Kṛiṣṇa et
l'autre de Bhīṣma; d'autre part, *yudhish-
thira* et *blīṣma* sont aussi communs. Il
taudrait, d'un bout à l'autre, une double
traduction. A. B.

20. C'est avec la main [avec son rayon] que le soleil fait apparaître l'arc d'Indra, au moyen du vent et du nuage; mais lui, c'était avec le pied, et au moyen de l'éclat des innombrables pierreries que portaient sur la tête les rois prosternés devant lui.

21. Après avoir détruit les ennemis du dedans¹ et du dehors, fait prospérer les vertus des gens de bien et placé le monde au milieu de la plénitude de sa gloire, il s'est réfugié² dans une retraite qui est le souvenir des hommes.

22. Il a creusé cet étang pareil au lotus où est né le créateur: ses vagues bondissantes qui s'épanouissent en lames de cristal en heurtant ses bords en sont les mille pétales charmants, et il est riche d'étamines puisque le pollen y tombe des fleurs de ses rives.

23-27 = LIX, D, 23-27.

LXI (152).

PHNOM PRAH VIHEAR³.

Deux inscriptions, dont une seule est sanscrite, occupent les quatre faces A, B, C, D d'une stèle quadrangulaire brisée.

HAUTEUR.

A, 0^m 66

B, 0 51

C, 0 60

D, 0 63

LARGEUR.

A, 0^m 22

B, 0 22

C, 0 22

D, 0 22

C'est par le haut que la stèle est brisée. Chacune des quatre faces se termine par deux lignes en khmer. On trouve en outre les traces de 28 lignes en sanscrit, dans un autre caractère, sur la face A, de

¹ Les six ennemis intérieurs, l'amour, la colère, etc.

² Pas plus que les précédentes, cette stance n'implique nettement la mort du

roi, *cittaguhā* désignant simplement le cœur: «il est entré dans le cœur de tous les hommes». A. B.

³ Cette notice est de Bergaigne. A. B.

21 lignes sur la face B, de 25 lignes sur la face C et de 27 lignes sur la face D.

Nos lettres A, B, C, D correspondent aux chiffres khmers 3, 4, 1, 2 sur les estampages. L'ordre de ces lettres est, sans aucun doute possible, celui dans lequel se succèdent les quatre fragments du texte sanscrit. L'ordre des chiffres khmers sur les estampages n'en diffère que par le point de départ.

L'inscription sanscrite est entièrement rédigée en *çlokas anushûbh*, au moins dans la partie conservée. Chaque *çloka* occupe deux lignes, et sur chaque ligne les *padas* sont exactement séparés. On a donc les traces de quatorze *çlokas* sur la première, de onze sur la seconde, de treize sur la troisième, de quatorze sur la quatrième. Ces *çlokas* seront numérotés par face, à partir du premier fragment visible. Il paraît d'ailleurs évident que les quatre faces, comme celles des stèles de Thud Baray, devaient contenir chacune le même nombre de lignes, par conséquent de *çlokas*, si le *çloka* était le mètre unique de l'inscription. Enfin la face qui a été le moins tronquée, A, est bien loin d'être complète. Étant la première, elle devait commencer par une ou plusieurs stances d'invocation, dont il ne reste rien, et l'on verra tout à l'heure qu'une lacune doit exister en outre entre ces invocations supposées et le premier *çloka* dont il reste des traces. Ce sont donc plusieurs stances qui doivent manquer en tête de la face A, et à plus forte raison en tête des suivantes.

Ce texte est gravé dans l'alphabet que nous sommes convenus d'appeler alphabet du Nord, et qui paraît exclusivement propre aux monuments du règne de Yacovarman et à ceux qui sont consacrés à la mémoire de ce roi. Il clôt la série des monuments du Cambodge où le caractère du Nord a été relevé. Le nom de Yacovarman ne s'y rencontre pas, au moins dans la partie conservée; mais la dernière date qu'on y lise est 815 (*çaka*), tombant sous le règne de ce roi, et précisément identique à celle de la fondation du temple de Loléy.

Le texte khmer présente l'alphabet ordinaire du Cambodge, mais sous une forme qui trahirait à elle seule une époque très postérieure.

à celle de Yaçovarman. Il porte d'ailleurs une date en chiffres, 969, avec indication expresse de l'ère çaka : cette date tombe sous le règne de Sūryavarman I^{er}.

Le Phnom Prah Vihear, où la stèle a été trouvée est un monument important situé dans la province de Melu Prey, sur l'un des sommets des monts Dangrèk, entre Melu Prey et Kœukan. Il comprend plusieurs tours et plusieurs édifices. La stèle était dans la tour principale.

M. Aymonier a recueilli dans le même monument plusieurs autres inscriptions. Sur les deux parois de la porte intérieure d'une galerie intérieure sont des inscriptions sanscrites et khmères (n° 150 de la Bibliothèque nationale), qui portent des dates allant de 949 à 960 çaka et le nom du roi Suryavarman. Le même nom se retrouve dans une inscription, partie en khmer, partie en sanscrit (n° 151), sur la paroi d'une porte intérieure appartenant à un édifice en avant du temple. Enfin une autre stèle porte sur deux grandes faces et deux petites une inscription khmère (n° 153) dont les dates vont de 1034 à 1043, et où se lisent les noms de Dharāṇḍravarman (I^{er}) et de Suryavarman (II), appartenant en effet à cette période, avec ceux de plusieurs de leurs prédécesseurs.

Les inscriptions de Phnom Prah Vihear sont donc de trois époques. L'inscription khmère ajoutée au bas de notre stèle appartient à la seconde. Les quatre fragments doivent en être lus dans le même ordre que ceux de l'inscription sanscrite, comme on le voit déjà par la correspondance de la seconde ligne de B avec la première ligne de C, celle-ci achevant le mot *çriçikharicvara* commencé dans celle-là. Le *çikharicvara* ou « seigneur de la montagne » est apparemment une idole de Çiva, dont l'érection, *sthanā*, fait l'objet de l'inscription supplémentaire. La date comprend non seulement l'année, 963 çaka, mais

¹ La date de l'avènement d'Udayādityavarman II, donnée en chiffres dans l'inscription khmère de Prasat Roluh, est non pas 951, selon ma première lecture, mais

971 (1049 de notre ère), comme l'a lu M. Aymonier. Voir *Journal asiat.*, janvier 1884, p. 68, et *Excursions et Reconnaissances*, novembre-décembre 1884, p. 291.

le jour : c'est le dixième, *dacami*, de la quinzaine claire¹ d'un mois dont le nom est en partie effacé, mais qui est très probablement le mois de *taish'ya*², identique à Pausha, et correspondant au signe du Sagittaire. Le jour de la semaine, d'après ce qui reste de son nom, devait être le jeudi, (*br.haspa'tivara*. Relevons encore, outre le mot *wajña* « l'ordre de Çiva », plusieurs fois répété, le nom *yaçodharagiri* « le mont Yaçodhara », désignant peut-être le sommet des monts Dangrèk où est situé le Phnom Prah Vihear. Le seul point de contact entre cette inscription et l'inscription sanscrite antérieure paraît être le nom de *Çivacakti*, resté lisible en dépit des éraflures de la face A.

Ce nom figure le dernier sur l'inscription sanscrite, après un grand nombre d'autres que nous allons relever en analysant le texte aussi complètement que peut le permettre l'état fragmentaire où il nous est parvenu.

Remarquons d'abord que l'inscription n'émane pas d'un roi, mais apparemment de ce Çivacakti, dernier personnage nommé. On trouve bien dans A, 3, 4, le nom d'un roi, mais d'un roi très antérieur, *Jayavarman* (H), avec la date de son avènement, 724 (eaka). Il ne figure là que comme époux d'une reine (A, 5) portant les noms de *Kanvujalakshmi* et de *Praṇa*³ (quelque chose comme « ma vie »), et appartenant sans doute à la famille dont la généalogie est donnée dans l'inscription. Elle avait un frère (A, 6 et B, 6) appelé *Vishṇuvata*, qui avait pris le nom de *Lakshmandra*, et que Jayavarman avait préposé à l'*ekavitta*, c'est-à-dire peut-être à son trésor privé, et elle eut un fils nommé *Dharmaravdhana* (B, 9). La sœur et le frère avaient dû être nommés une première fois dans la partie perdue en tête de la face A. On y lit encore, avant le nom de Jayavarman, celui de *keçavabhaṭṭa*⁴,

¹ En klmer, *ket*. Voir Aymonier, *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 451, note 4.

² Lisez *taisha*. Cette date se vérifie, en effet, pour l'année eaka 969 courante, au jeudi 17 décembre, nouveau style 1646 A. D. A. B.

³ Ce nom s'est déjà rencontré plus haut, XVII, A, 22 et 24, où il est porté par une reine, femme de Rajendravarmān. A. B.

⁴ Deux brahmanes du nom de *keçava* ont déjà paru plus haut, XV, A, 16 et XVII, A, 24. A. B.

comme père d'une *Prabhāvatī* que nous retrouverons tout à l'heure. Le nom de la mère de *Prabhāvatī* a disparu. Mais on lit encore dans le premier *çloka* dont il reste des traces celui de *Pavitra*¹, qui revient plus loin. Une autre femme, nommée *Hyañcandra*, avait dû figurer également avant la stance 9 de la face A, où elle est introduite comme un personnage déjà connu. J'en dirai autant de deux hommes nommés *Prañavaçarva* et *Çivātman* et d'un troisième dont le nom paraît avoir disparu dans une lacune de la stance A, 13, où on lit seulement encore ces mots « le frère ». D'ailleurs il y avait sans doute entre toutes ces personnes, comme entre celles qui sont nommées ensuite, un lien de parenté dont l'indication aura disparu en tête de la face A.

Prañavaçarva reçut le nom de *Çrīñipendrabhogā*, et eut pour charge la cuisson des offrandes dans les sacrifices (A, 12). *Çivātman* fut préposé à la garde de la chambre à coucher royale (A, 13). De *Pavitra*, il est dit seulement dans les fragments conservés qu'elle épousa *Vīndvardha* (A, 10). *Prabhāvatī* épousa le brâhmane *Hrīshīkeça* (A, 10), et eut pour fils *Adhyāpala* (B, 11), qui prit le nom de *Rājendrapañdita* et reçut « du roi » (le nom du roi n'est pas donné) la charge de « professeur » (*adhyāpala*) dans le *Rudrāçrama* (C, 4). Il fut le beau-frère d'un *Çikhhaçānti*, hotar du roi (C, 9), et le père de *Nāgapāla* (C, 12). Quant au père de *Prabhāvatī*, *Keçavabhaṭṭa*, qui paraît s'être appelé aussi *Kṛishṇapāla* et *Amarendra*, il prit encore le nom d'*Arimathana*, et fut *purohita* ou chapelain « du roi » (A, 11).

C'est à *Hyañcandra* qu'est attribuée la plus nombreuse descendance, au moins dans les fragments conservés. Son époux paraît avoir porté le nom indigène de *Nadh* et avoir reçu comme général d'armée celui de *Çrī-Nṛipendruprithivīnarendra*² (A, 8 et 9). Elle eut pour fils

¹ Une *Hyañ Pavitra* s'est déjà rencontrée plus haut, XV, 3, comme reine principale de Jayavarma II. *Pavitra* et le diminutif *Pavitrīkā* se trouvent aussi dans XVIII, A, 11 et 12. A. B.

² Voir la note de la traduction. Le titre de *Prithivīnarendra* s'est déjà rencontré plus haut (XVIII, A, 8 et 12), apparemment comme surnom de Jayavarma II. A. B.

Paramarthaciya, qui prit, comme favori du roi, le nom de *Prithivindrapakalpa*, et fut lui-même père¹ de *Rudraji*, d'*Umā*, de *Samaveda* et de *Poñ* (B, 10 et C, 5). Nous ne retrouverons plus les noms de *Rudraji* ni de *Sāmaveda*, de sorte qu'il semble difficile, au milieu de tant d'appellations bizarres, de décider si le second désigne un homme ou une femme. En tout cas, *Poñ* était une femme, comme *Uma*. *Poñ* épousa *Purushottama* (C, 3) et en eut trois enfants (C, 6) : un fils nommé *Gorinda*, et deux filles, *Madhavi* et *Bhau*. L'une de celles-ci, *Mādhiavi*, épousa *Banabhatta* et en eut trois filles, *Pañ*, *Av*, *An* (ou *Can?*), et un fils, *Garuḍa* (C, 7); l'autre, *Bhāu*, épousa *Vibhavaśu* (C, 8).

Quant à la sœur de *Poñ*, *Umā*, il semble bien que ce fut elle qui donna le jour à l'auteur de l'inscription, *Çivaçakti* (C, 2). Elle porte le titre de *devi* « reine » (*ibid.*); mais le nom de son époux a disparu en tête de la face C, ainsi d'ailleurs que celui de son fils, suggéré seulement par des jeux de mots dans la partie restée intacte.

L'inscription rappelle plusieurs donations de terres faites par « le roi » — sans aucun doute par des rois différents — généralement à l'occasion de l'érection d'une ou de plusieurs idoles par tel ou tel des personnages mentionnés.

Ainsi dans les fragments de la seconde stance, dont il reste trace en tête de la face B, nous voyons qu'il est question de plusieurs idoles érigées dans le village d'*Avilagrama*. La principale divinité du lieu aurait été *Çiva*, invoqué sous le vocable de *Bhadreevara*. Cependant deux divinités avaient dû être particulièrement mentionnées, celles dont il est dit, dans la stance B, 6, que *Lakshmunḍra*, frère de la reine *Praja*, leur rendit de nouveaux honneurs. Après l'une et l'autre de ces

¹ Dans la traduction Bergaigne a adopté une autre interprétation, que je crois meilleure et qui fait de *Rudraji*, *Umā*, etc., les sœurs et non les filles de *Paramarthaciya*. Il est vrai que *sūte* peut à la rigueur se dire du père; mais on observera que la famille dont il est ici

question est un *matrivaṅśa*, ou la parenté se transmet dans la ligne féminine. Filles de *Paramarthaciya*, *Poñ* et ses sœurs n'en auraient plus fait partie, mais auraient appartenu à la famille de leur mère. Pour le titre de *prithivindrapakalpa*, cf. *ksatindrapakalpa* de XV, B, 18 et 28, A, B.

indications¹, sont mentionnées des donations royales de terres (B, 4 et 7), faites, à ce qu'il semble, cumulativement à tous les personnages nommés jusqu'alors. Ces mentions comprennent la désignation des terres par leurs limites aux quatre points cardinaux. Or des fragments d'une désignation semblable se trouvent dans les parties lisibles de la stance A, 14, et dès le commencement. J'en conclus que la stance précédente mentionnait la donation faite aussi sans doute à tous les personnages précédemment nommés. En fait, dans l'énumération de la face A est compris un personnage qui n'appartient certainement pas à la famille en question², le nommé *Nāsā*, « serviteur » de Lakshmin-dra (7), et l'on ne comprendrait pas qu'il y pût figurer autrement que comme l'un des codonataires.

Deux autres donations avaient été faites en particulier, l'une à Rājendrapañḍita et à son beau-frère Çikhāçānti, qui érigèrent sur la terre donnée un liṅga d'or en l'année 803 çaka (C, 9 et 11), l'autre à Nāgapaḷa, fils du premier et neveu du second (C, 12).

Dans la seconde stance dont il reste trace en tête de la face D, il est question de huit fils d'une personne dont le nom a disparu. Suivent les noms de quatre de ces fils, *Hatati(mira)*, *Yāçi* (nom indigène dont la lecture n'est pas entièrement sûre), *Brahmavid* et *Prabhava-jñaka*, et, dans la stance 3, ceux de leurs quatre filles : *Sāvitrī*, *Pañcagavya*, *Vrau* et *Madhavī*³. Ces noms ne reviennent plus ensuite. Ceux qui les portent ne figurent là sans doute que comme héritiers de personnes qui avaient eu part aux donations précédemment rappelées.

Dans la stance 4, il est dit qu'un personnage, ministre de la guerre, nommé *Sālam*, a érigé dans le village de Sthaligrāma un nouveau liṅga de Çiva en 815 çaka.

¹ On remarquera toutefois après la première, et avant l'énoncé de la donation, un signe de séparation particulier.

² Si nous avons l'inscription entière, nous verrions probablement qu'il en faisait partie, soit par alliance, soit par filiation.

Sur ce personnage, cf. d'ailleurs la note de la traduction. A. B.

³ Voir la note de la traduction. Ici encore le caractère juridique de cette famille est méconnu. A. B.

L'éloge de Çivaçakti, devenu chef des maîtres de la doctrine çivaïte, commence à la stance 5, après un signe particulier de séparation, et se poursuit jusqu'à la stance 10, après quoi il est dit (11) que ce personnage a rempli les fonctions de gardien de tous les biens précédemment énumérés.

On a remarqué le mélange des noms indigènes et des noms sanscrits dans une même famille. L'application des noms sanscrits est bizarre, le genre des noms ne correspondant pas toujours au sexe de ceux qui les portent¹; il faut dire que la bizarrerie est atténuée par la composition de ces noms avec le mot *akhya*; Nasa, par exemple, étant désigné par le composé masculin *nasakhya*, Praña, par le composé féminin *pranakhya*, etc.

D'autres noms, noms de lieux, de terres, de temples, se rencontrent dans la désignation des biens.

Ce sont tous ces noms, et particulièrement ceux qui sont empruntés au culte de Krishña, Kecavabhaña, Krishnapala, qui font l'intérêt, d'ailleurs assez médiocre, du monument.

Cette inscription, émanant d'un particulier, fait par son incorrection relative un contraste frappant avec la correction merveilleuse des inscriptions royales gravées dans le même caractère. La plupart des fautes sont d'ailleurs attribuables au lapicide. Il faut pourtant remarquer que le *b* est ici complètement absent. Il est remplacé par le *v*, même dans les cas où les inscriptions royales emploient régulièrement le *b*². On rencontre, comme toujours, *kamruya*, A, 5, B, 19; *vana* [pour *vāna*], C, 4, et de plus *vandhu*, A, 12, C, 3; *vrahman*, A, 14, D, 2; *vaddhi*, B, 6, D, 4, et même *vabhava*, A, 5, cf. 3. On trouve la

1 Cf. plustaut, p. 158, note 4, et p. 159, note 10 A B.

2 De formes comme *vabhūva*, nous n'avons en effet rencontré jusqu'ici, dans les inscriptions de même alphabet, qu'un seul exemple [*vibhrad*, I, IV, A, 16]; d'orthographe comme *'bhritām varam* (C, 2 et 11), nous n'en avons pas trouvé un seul

Devant un *v* authentique, de quelque façon qu'ils le transcrivent, les autres textes emploient correctement l'anussvara. L'emploi de *ṽ* en pareil cas porte à croire que la confusion s'est faite en sens inverse dans l'écriture et dans la prononciation : dans l'une, c'est le *b* qui tendait à disparaître, dans l'autre au contraire, c'est le *v*. A. B.

nasale dentale pour la cérébrale dans *vana* déjà cité, dans *pandita*, C, 4, 9 et 12, et dans *punya*, A, 13. Remarquons en outre que l'usage de la nasale gutturale pour remplacer l'anuvāra paraît inconnu¹. Le signe des lettres *anunāsika* se retrouve devant la sifflante intercalaire, D, 7².

A

| | |
|--|---|
| 1. | pavit(ra) |
| | . gnānta. () |
| 2. (s)nshuve sā(dh)vī(m) | śutām ekā(m) prabh(āvatim) ³ |
| (bha)ṭṭāt keçavabhaṭṭākhyā- | t keça(vā)hitakhe(çareh) () |
| 3. (va)bhūvānamrabhūpāla- | (mau)limālitāçāsā(nah) ⁵ |
| (r)ājā çrijayavarmuṇi | jayaçriçālitadyu(t)ih |
| 4. (catu)rbhūjācalorvvi(dh)ri ⁶ - | c caturbh(u)ja ivāpara(h) |
| (ca)turvidyāsvadhī ⁷ ya- | ç caturvva(ktra) ivāva(n)au |

¹ Deux exemples, mais douteux, A, 14 et D, 10. A. B.

² A ces observations de Bergaigne, je dois ajouter que les caractères ne sont pas non plus tout à fait les mêmes que dans les précédentes inscriptions, et que les différences ne paraissent pas tenir simplement à une main-d'œuvre moins soignée. La forme même s'est altérée. Le fleuron de tête et les appendices parasites de certaines lettres, par exemple de l'm, se sont développés. Les caractères se sont élargis; ils ne sont plus aussi ramassés contre la barre d'appui verticale, qui est beaucoup moins proéminente. L'a, quand il est souscrit ou qu'il est au-dessus d'une lettre souscrite, revient presque à sa forme cambodgienne. La boucle du v est souvent ouverte dans le bas, et la lettre peut se confondre avec le t ou avec l'm. Le trait de gauche de l'e et de l'o a les dimensions du signe de l'ā et peut être pris pour un ā appartenant à la syllabe précédente. Ces changements, si peu impor-

tants qu'ils soient chacun pris à part, suffisent cependant pour donner à l'inscription une physionomie sensiblement différente. A. B.

³ Cf. plus bas 10 et B, 11.

⁴ Sur cette conjecture, voir plus haut, p. . . — Je ne trouve rien qui réponde à ce renvoi laissé en blanc par Bergaigne, à moins qu'il ne s'agisse de la stance entière; en ce cas, le renvoi serait pages 528-529. Quant à la restitution finale, elle est absolument improbable. On distingue *hitace ou *hitaci, ce qui fournit *hitacetana ou *hitacintana, qui a dû être au nominatif féminin ou à l'ablatif masculin. A. B.

⁵ Lisez çāsanaḥ. — Peut-être le signe lu comme ā appartenait-il à la consonne suivante et le texte avait-il çāsanaḥ. A. B.

⁶ La façon dont le ri est ajouté à la barre de la consonne montre que celle-ci était un bh, et qu'il faut lire *rvibhri-. A. B.

⁷ svadhītin, dérivé de svadhīta, ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais est régulièrement formé.

ANSI-DRUCKS
SANS-CLÉS
RUE COMMERCE

5. *tas* va kamvujalakshmiś sa
de vi vabhuvā dharāṇī
6. *vo* sau vishṇuvakhyo pi
ekavittādhipatyē sa
7. *nasakhyas* tasya bhṛityo bhū -
dhitirat nā karo dhuro
8. *ta* tac cṛinīpīndrādi -
vo na rapaṇīharāṇe
9. *apurvāṇi* prithivimadhyāṇi
a khyām⁵ āryasya *adh*¹ ato
10. *pavitrakhyā*⁶ ca sā patnī
prabhāvati priyā hṛidyā
11. *kṛishṇapālo* matreṇdro ri -
viprah keçavabhatākhyā -
12. *dadhat* pranavaçarvas sa
nama bhogayutaṁ prapa
13. *ç*ī vātma çayanasthāna -
... nivedya sa bhṛtā
14. ... ū *sraū*¹⁰ bhuvā sīma
triloḥkyaṇātho yāmyena

¹ Lisez *narendrāntām*. — Au lieu de *apārevāṇi*, je supposerais plutôt *çripāv -
vāṇi*. A. B.

² Lisez *mahiyasim*. — Le lapicide a ou -
blié de graver le virāma; le même oubli
est probable après *avāptavān*, aux stances 8
et 11. A. B.

³ Le premier caractère n'était pas *ā*, car
l'extrémité inférieure de la barre serait
restée visible; d'autre part, la construction
exige la copule. Je lis *cākhyām*. A. B.

⁴ Nom indigène, dont *ato* ne fait vrai
semblablement pas partie

⁵ Lisez *hyancandrakhyā*; la première

*prāṇā*khyāpy anujā satī
çriyau lakshmipter iva ||

lakshminḍrākhyām a vāptavan
yuyuje jayava rīmmanā

d bha k tya v i çyastasanmatih
bhadro bhadra ivāparaḥ

vijayākhyām avaptavan
viro bhūd vāhinipatih ||

narendrāntām¹ mahiyabim²
hya ācandrakhyā⁵ priyābhavat

vindvarddhasya mahādbyāḥ
hṛishikeçadvijanmanah⁷

mathanākhyām avāpta(vān
s sa ca rāja pu rohi tāḥ) ||

çrinīpēndrādi vijaye⁸
pacāṇi dha rmmesh u . . . ||

m⁹.
pālayām āsa) ||

.
. ||

partie du nom, *hyañ*, doit être khmère. —
Cf. *Hyañ Pavitra*, *Hyañ Karpūca*, XV, B.
3, 4, et ci-dessus, p. 353, la note 2. A. B.

⁷ Lisez *pavitrakhyā*.

⁸ Après le deuxième pada de cette
stance, il y a une rosace, et il y en a une
autre après le quatrième. A. B.

⁹ Cf. plus haut, stance 8. — La res -
titution est métriquement impossible; je
suppose quelque chose comme *adi viçra
tam*. A. B.

¹⁰ Le commencement du pada se lit
m adhirak(śh). A. B.

¹¹ Nom indigène.

B

- | | |
|--|---|
| 1. | |
| 2. sthāpiteshv āvilagrāme
pratyeka(m) shoḍaḥapraṣtha ¹ — | ghṛī(taṃ) () |
| 3. ḥv(c)tākshaṭāñ ² ca gaṇita(m)
'ka lpitam prativarshan ta— | pañcakhārikayā kṛitam
d bhaktyā bhadreḥvareḥvare ☉ |
| 4. mahārathāruṇasya kṣmām
ḥnyām saḥvaliṅgām prā— | vanākhyam vaishnaviyutām
g āpus te bhūpaḥāsanāt |
| 5. cetanāpurakam pūrvve
lāmpaṇ paḥḥimatas tasyā | dakṣiṇe mushikasthalā ³
lā(m)paṇ simottare bhuvah |
| 6. devyā prāñākhyaya ⁴ bhṛātrā
dattadāsādīpūjābhī— | lakṣmīndrākhyeṇa tau surau
r yvatnād unmilitau punah |
| 7. bhavālayabhuvam mānya—
bhūbhūjo vallabhā bhaktā | n te puraskṛitya ḥāsanam
lebhire dharmmavuddhayaḥ |
| 8. nadi pūrvve vadhis tasyā
paḥḥime bhūd dhavapuram | yāmye rājeḥvaras tathā
somye ⁵ devāḥḥidevakaḥ |
| 9. devī kamvujalakṣuṇis sā
ḥṛidharmmavardhanap(u)traṃ ⁶ | sādhvi strī dharmmavarttini
sushuve dharmmavardhanam |
| 10. hyāicandrākhyā sma sā sūte
sarudrāṇim umām sāma— | paramārthaḥḥivānuajam
vedaṃ poṇ iti cātṇajam ⁷ |

¹ L'original a *shodaḥa. A. B.² Lisez *ḥvetākshutañ*. Cf. C, 13.³ *mushika*—, orthographe rare pour *mūshika*.⁴ Probablement pour *prāñākhyāyā*, en l'absence de toute particule copulative et en raison des autres fautes assez nombreuses

qui se rencontrent dans cette inscription.

⁵ Mauvaise orthographe pour *saumye*. Cf., ci-après, 11.⁶ La vraie leçon est **vardhanam putram*. A. B.⁷ Lisez *cātṇajam*. Cf., plus loin, C, 6. — *ātṇajam* peut être un collectif. A. B.

INSCRIPTIONS
SANSKRIT
DU CAMBODGE

11. prabhāvātīti sa soma
adhyapakākhyam sushuvā

1.
.

2.
. asūta

3. ya *poñ* sa
purushottamasya patnī

4. dadhad adhyapakākhyas sa
rudracrame bhūmībhūja

5. paramārthaçivo⁶ bhūyo
p'rithivīndropakalpākhvām

6. sā *poñ* asūta govindam
sutān ca bhān ity aparām

7. ramabhaṭṭapriyasūta
pan ityakhyām *av* ityakhya

8. *bhān* ityakhya priya sadhvi
namnā vibhāvasas saksha

9. rajendrapanditākhyas¹⁰ sa
rajahotra çikhāntī

10. pūrve taṭākapado sya
kuṭītaṭākakaç eakta-

¹ Meux *saumyākratur*. Cf., ci dessus, stance 8.

² Lisez *çāstravidām*; cf. B, 7. — Après cette stance, il y a une rosace. A. B.

Le commencement du pada est *p'u riva*. A. B.

³ Lisez *çaktibhrītam*. Cf., ci dessus, B, 11.

⁴ Pour *paṇḍitam*. A. B.

somyākṛitir¹ atiprabhā
sutaṃ çāstravidām² varam ¶

C.

.
. triparadyīśah³ ¶

çaktiā çaktibhrītam⁴ varam
devy unākhyāpy unāsamā ¶

lakshmir iva vapuççrīya)
bhūpavandhor muahātmanah ¶

nāma rajendrapanditam⁵
niyukto dhyapakah kṛiti ¶

vallabhas tasya bhūpateḥ
çrīmatnṣ prathitam adhāt ¶

mādhaviṃ⁷ kamalam īva
purushottamatas . . .⁸ ¶

mādhavi çivaçāktītaḥ
n caunākhyān garuḍan⁹ ta thā ¶

vidusho bhūd vi bhāvasoh
n mūrtaçyeva vi bhāvasoh ¶

lebhe bhūpat *shadibhu*yam¹¹
namnā syālena samy utah ¶

bhūmes simāstī dakshīne¹
devakshnā paççime vadubhī ¶

⁶ Le trait de droite de l'o paraît avoir été ajouté après coup.

⁷ Un trait manque au r.

⁸ Après l's venait un t : la fin du pada a donc dû être *tatha*. A. B.

⁹ L'original a *garuḍan*. A. B.

¹⁰ Pour *paṇḍitā*. A. B.

¹¹ *Shadī*, nom indigène.

11. uttare gandhasārakshā¹
sthāpitañ cābhavat svarṇa-
12. rājendrapanditasuto²
hhāgīneyaḥ cikhācānte-
13. prācyāṃ suraghrīṭan³ tasyā-
paççime lobakārakshā
- tābhyāṃ tasyāṃ kṛitaṃ pu(naḥ)
liṅgan triviyomamūrttili(h) (||)
- nāgapālo tikovidāḥ
ç *caṅkākshamā*³ āpa bhūpateḥ (||)
- s *samroñ* sīmāsti dakshine
nagarimārgga uttare⁵ ||

D

1.
. —⁶
2. sa
hatati(miro *nā*)çiti⁷
3. sāvitri pañcagāvyākhyā⁸
teshān dharmmapravṛittinā-
4. (va)lādhyakshas *sālaṇṇamā*
vānav(i)dhvashta(bh)ic⁹ çaiva(m)
5. çivaçaktis sa (ç)ācāryya-
(ç)i(vaça)ktyekavasa(tī)-
6. nra(ja)çç(e)ta(s)ā yasya
(n)i(raja)s(y)eva pādasya
7. vid(v)ān yo vāggmī¹⁰
(vāc)ā drāvīpavāk somai-
-
s sama ||
- sūnūn ashṭa mahāt(ma)naḥ
vrah(ma)vīt prabhavajñaka(h) ||
- vrau(n)ānūi mādhav(ī ta)thā
n dharmmyās santatayo bhavan ||
- sthaligrāme ca vuddhūn(ā)n
liṅgan navam atishṭhīpat ⊙ ||
- ç çivaçaktivibhāgavit
ç çaivā(cā)ryyādhipo bhavat ||
- nīrajāsanasanmateḥ
nīrajo ra(ja)sā jagat ||
- vidyādyu(tya)bhilashi(ṇaḥ)
s samyāñc¹¹ ca(kr)e . . yas¹² sacā ||

¹ Lisez *gandhasārakshā*.² Pour *pañçāta*°. A. B.³ *Caṅka*, nom indigène.⁴ Lisez *suraghrītan*. Cl. B, 3.⁵ Après cette stance, et avant le double con qui marque la fin des çlokas, il y a une rosace. A. B.⁶ A la fin du pāda, il y a *khyā*-. A. B.⁷ La lecture *nāçiti* est probable, les traces du *ñ* et de l'*ā* étant assez significatives. Quoi qu'il en soit, il ne saurait

être question que d'un nom khmer.

⁸ Lisez *pañcagāvyākhyā*.⁹ Pour *vaṇa*°. A. B.¹⁰ Lisez *vāgmī*. — L'orthographe du texte est autorisée par Pāṇini, V, 2, 124. A. B.¹¹ L'original a ici l'ardhacandra. A. B.¹² Sans doute une épithète de Çiva çakti, avec un *a* initial élidé : trop de suppositions sont possibles sur la seconde syllabe.

8. sa m̄ sare pi m̄ a lōke
dviḍvarggaj ala saktō pi¹
 9. vaçobh̄ir̄ d̄d̄apaya(um) açā(ḥ)
dh̄umais satim̄i r̄aç cakre
 10. a dharmme yo jaḷo² dharmme
paṅgu ḥ kuvartmasu vyakta
 11. dha nyany etiṃi sarvyañi
vatnāt sa palayām āsa
 12. çivacāk(ṭya) nubhā vena
çivacaktimuner vvaudhu
 13. va rvyāḥ kṛtṭyā gariyasā
santa nā punyapā(ḥ)as³ tūa
 14. yathā vrah̄m̄ ādi vaçakri-
phut⁶ satkārū(n̄)ya va çakri-
 (du)rggeṇa skhalita(ḥ) kva cit
(ya)ç çamaikara(t̄i) r̄ y udh̄i ||
 k(ra)t(u)jvalanasa(r)ppa ṇe
yo (yo)gi yugapat sad(a) (||
 pa(ṭṭi)(an a)bhavad guṇī
ñi çighragā m̄i suvartmasu ||
 sārvasvā santā(n)atāraṇat
bhūpabhaktyanubhāvataḥ ||
 çivacaktivivardhite⁵
çivā(ās)āp̄ çivātmanah̄ ||
 s̄ santānā ye sadaçayāḥ
m̄ p̄āntu padmālayādayaḥ ||
 c̄ ch̄jivacāk(ṭi)ç̄i(v)ād̄hyata⁵
c̄ ch̄ivacaktimuner) tathā⁷ ||

TRADUCTION

A

1. Pavitra
 2. enfanta une fille, qui fut une femme de bien, Prabhavati qu'elle eut du bhātṭa nommé Keçavabhātṭa, portant les signes^b de la dévotion à Keçava.
 3. Il y eut un roi dont les ordres étaient une couronne, pour la tête des rois

¹ L'original a *drub*. A. B.

² L'original a *jado*. A. B.

La vraie leçon est *çivacakti vivardhite*. A. B.

⁴ Pour **puṇya*. A. B.

⁵ L'estampage a sûrement *çivādhyata*, avant le double çç il n'y a pas de trace d'un r, et, comme la construction exige un gentif, la vraie leçon ne peut avoir été que *chivacakteç çivādhyatā*. A. B.

⁶ Employé comme aurait pu l'être *phut-*

kāru? Je ne vois pas d'autre lecture possible. — La voyelle souscrite n'est pas *u*, mais *ri*; la vraie leçon est *hr̄itsutkā*. A. B.

⁷ A la fin de la stance il y a une rosace fleuronnée. A. B.

^a Voir plus haut, p. . . — Pour ce renvoi laissé en blanc par Bergaigne, voir sous le texte la note 4. Avec la rectification indiquée dans cette note, on a : « dont [lui ou elle] la pensée était fixée sur Keçava ». A. B.

11. Ce brahmane Krishnapala Amarendra¹, appele Keçavabhaṭṭa, recut le nom d'Armathana et devint purohita du roi.

12. Ce Praṇavaçarva, portant un nom glorieux qui commençait par *Çriṅripendra* et contenait en outre le mot = *bhoga*², eut pour charge la cuisson des offrandes dans les sacrifices.

13. Çivātman fut le gardien de la chambre à coucher, et le frère. d'une terre³ que le roi leur avait assignée.

14. Svañ est la limite de la terre Trailokyanātha⁴ au sud.

B

1.

2. ayant été érigés à Avilagrāma, du beurre fondu, d'une quantité de seize prasthas pour chacun,

3. Et du grain non decortiqué de çveta⁵, d'une quantité de cinq khārikas⁶,

une coupure dans le texte. D'après la convention adoptée par Bergaigne dans la traduction, il devrait donc y avoir un blanc après la première phrase, et un autre blanc après la seconde. A. B.

¹ Ces deux noms se suivent d'une façon un peu étrange. Il semble pourtant impossible d'y voir autre chose que deux noms antérieurs de Keçavabhaṭṭa, qui en aurait donc eu quatre, en comptant le nouveau. Les deux premiers avaient peut-être été donnés antérieurement, comme celui de Keçavabhaṭṭa qui subsiste à la stance 2.

² Le nom complet aurait donc été *çriṅripendrabhoga*. Cf. le *çriṅripendravijaya* de la stance 8. A. B.

³ La terre dont les limites étaient indiquées dans la stance suivante devait être mentionnée ici. Elle avait sans doute été

donnée en commun aux personnages précédemment nommés, comme celle dont il est question dans B. 4. La charge du « frère » aurait été analogue à celle de Çi vacakti (D. 11).

⁴ Apparemment un domaine sacré.

⁵ Le mot *çveta* désigne différentes plantes. Je n'ai aucune idée de celle dont il peut être question ici. — *akshata* montre qu'il s'agit de riz. Parmi les différentes sortes de riz énumérées dans *Saçruta*, I, ch. XLVI, p. 196, il n'y en a pas du nom de *çveta*, bien qu'il y ait une *krishnavrihi*, que l'auteur déclare être la meilleure qualité. Mais il n'est pas nécessaire que *çveta* soit nom d'espèce, *çvetakshata* pouvant très bien signifier « du riz non monde blanc », c'est-à-dire non gâté. A. B.

⁶ Sur ce terme, voir I, VI, C¹, 12. D¹, 2. Sur *prastha*, *ibid.*, D¹, 1.

tel est le salaire¹ qui a été fixé pour chaque année, par dévotion à Pīcyara nommé Bhadreçvara.

4. Ils ont obtenu par ordonnance du roi la terre de Mahārathāruça, appelée Vana, avec la Vaishṇavī², qui était précédemment inoccupée, et où se trouvait un līnga de Çiva.

5. Les limites de cette terre sont Cetanāpuraka³ à l'est, Mūshikasthalā⁴ au sud, Lāmpaṇ⁵ à l'ouest, Lāmpaṇ au nord.

6. Le frère de la reine Prāya, Lakshmīndra, avec zèle, a remis au grand jour⁶ ces deux divinités en les honorant par des dons d'esclaves et d'autres biens.

7. Dévoués au roi et ses favoris, obéissant à ses ordres dignes de respect, fidèles à la loi, ils ont obtenu la terre de Bhavālaya.

8. Les limites de cette terre sont la rivière à l'est, Rājeçvara⁷ au sud, la ville de Havapura⁸ à l'ouest, Devātidevaka⁹ au nord.

9. La reine Kamvujalakshmi, femme de bien, fidèle à la loi (*dharma*)¹⁰, enfanta un fils nommé Çrī-Dharmavardhana, qui pratiqua la loi (*dharmavardhana*).

10. Hyañcandra enfanta un fils nommé Paramārthaçiva, et de plus Rudrāñi, Umā, Sāmaveda, et une fille nommé Poñ.

11. Prabhāvati belle et charmante comme la lune, très brillante (*atiprabhā*), eut un fils nommé Adhyāpaka, le plus distingué des savants¹¹.

¹ Apparemment pour les esclaves sacrés.

² Est-ce encore le nom d'une terre? — Je suppose que *vaishṇavīyatām* est à interpréter comme *saçivalīngāṇ* : le sanctuaire abandonné renfermait un *çivalīnga* et une image de *Vaishṇavī*, une des déesses mères. A. B.

³ La « petite ville » de Cetanā.

⁴ Quelque chose comme « terrier de rats ».

⁵ Nom indigène.

⁶ Traduction à peu près littérale.

⁷ Apparemment un domaine sacré.

⁸ Ou Dhavapura?

⁹ Encore un domaine sacré?

¹⁰ *sādhvī strī* est peu probable. Joignez *strīdharmna*°, « fidèle au devoir des femmes ». A. B.

¹¹ Après cette stance, l'original a une rosace. A. B.

C

1. de l'ennemi de Tripura
2. la reine nommée Umā et pareille à Umā enfanta
qui, par sa puissance (*çakti*) était le premier des puissants (*çaktibhyit*)¹.
3. Poñ, pareille à Lakshmi par la beauté, épousa le magnanime
Purushottama, parent du roi.
4. Le savant Adhyāpaka, prenant le nom de Rājendrapañḍita, fut nommé par
le roi professeur (*adhyāpaka*) dans le couvent de Rudrācrama.
5. Quant à Paramarthaçiva, favori de ce roi, il porta un nom nouveau et il-
lustre, celui de Pṛithivindropakalpa, précédé de Çri.
6. Poñ eut de Purushottama : Govinda, Mādhavī, pareille à Lakshmi, et une
autre fille nommée Bhān.
7. Mādhavī épousa Rāmabhaṭṭa et enfanta, par la puissance de Çiva, trois
filles nommées Pañ, Av et An², et de plus Garuda.
8. Bhān, femme de bien, fut l'épouse d'un savant très brillant (*vibhāvasu*),
nommé Vibhāvasu et pareil au feu³ (*vibhāvasu*) incarné.
9. Rājendrapañḍita, de compagnie avec son beau-frère Çikhācānti, hotar
royal, obtint du roi la terre de Shadi.
10. Les limites de cette terre sont un côté⁴ de l'étang à l'est, le petit étang
de Kuṭṭi au sud, la terre de Çaktadeva à l'ouest,
11. La terre de Gandhasāra au nord. Les deux donataires ont de nouveau fait
et érige sur cette terre un liṅga d'or en l'année désignée par trois, l'espace et les
formes⁵.

Ces jeux de mots suggèrent un nom
renfermant le mot *çakti*. Le nom man-
quant est donc, selon toute vraisemblance,
celui de *Çaçakti*, qui figurera plus loin,
st. D. 5, comme une personne déjà connue.

¹ Ou Çān ?

² Ou « au soleil ».

³ Littéralement un quart, un « pied ».

⁴ Soç, naturellement de l'ère caka

12. Le très savant Nāgapāla, fils de Rājendrapaṇḍita et neveu par sa mère de Çikhācānti, obtint du roi la terre de Campkā.

13. Les limites de cette terre sont Suraghṛita¹ à l'est, Samroṇ au sud, la terre de Lohakāra à l'ouest, la route de la ville au nord².

D

1.

2. huit³ fils magnanimes : Hatati(mira), Nāçi⁴, Brahmavid, Prabhavajñaka.

3. Sāvitrī, Pañcagavya, Vrau et Mādhavī furent les filles fidèles à la loi⁵ de ces hommes fidèles à la loi.

4. Le sage ministre de la guerre nommé Sālaṃ a érigé dans le village de Sthaliḡrāma un nouveau liṅga de Çiva en l'année désignée par les flèches, la lune et huit⁶.

5. Et le maître Çivaçakti, qui connaît la distinction des puissances (*çakti*) de Çiva, qui est le siège particulier de la puissance (*çakti*) de Çiva, devint le chef des maîtres de la doctrine de Çiva.

6. Grâce à l'esprit sans passion (*nirajas*) de cet homme pour qui la pensée des gens de bien était un siège de lotus [sans poussière, *niraja*], le monde était sans poussière [sans passion, *nirajas*], comme il le serait avec la poussière d'un pied sans poussière [d'un pied qui serait un lotus, *niraja*]⁷.

¹ Il est difficile de dire ce que désigne ici « le beurre fondu des dieux ».

² A la fin de cette stance, il y a une rosace. A. B.

³ Le texte paraît n'en avoir nommé que quatre, les pères des quatre filles nommées à la stance suivante. — Je comprends ceci autrement : les huit noms sont ceux des huit enfants, filles et garçons. Le deuxième hémistiche du çloka suivant est indépendant : « propagateurs de la loi, ces (huit)

eurent des lignées qui observèrent (comme eux) la loi ». A. B.

⁴ Lecture incertaine.

⁵ Ou « légitimes » ?

⁶ 815, naturellement de l'ère çaka.

⁷ Il ne s'agit pas d'un pied, mais du pied de Çivaçakti. A travers tous ces jeux de mots, le sens raisonnable est : « . . . Le monde était en quelque sorte purifié par la poussière de ce lotus qui était son pied (c'est-à-dire par son enseignement) ». A. B.

INSCRIPTION
 SANSKRIT
 D. CAMBODGE

7. Le sage eloquent, dont la richesse était l'éloquence, a, par son éloquence, rendu ceux qui désiraient l'éclat de la science semblables à des lunes¹.

8. Dans ce monde sombre, quand il était arrêté par une forteresse [par une difficulté], même enveloppé par la foudre des ennemis [par la catégorie des ennemis²], il mettait, au milieu du combat, tout son plaisir dans l'apaisement.

9. Ce yogin, qui illuminait de sa gloire toutes les régions du ciel, les obscurcissait en même temps sans cesse par la fumée que repandaient les feux de ses sacrifices.

10. Cet homme vertueux, sans intelligence pour l'injustice, était plein d'intelligence pour la justice; manifestement paralytique sur le chemin de l'erreur, il avait une allure rapide sur le bon chemin.

11. Il a, avec zèle et par dévouement au roi, gardé tous ces biens, se consacrant au bonheur de tous en les faisant passer à la postérité,

12. En vertu de la puissance de Īiva (*īvaçakti*) en lui qui est accrue de la puissance de Īiva (*īvaçakti*), pour le salut des parents du muni Īivaçakti, a plus forte raison pour le salut de ses parents quand il sera réuni à Īiva³.

13. Une postérité au cœur pur, maintenant sans interruption les œuvres pieuses, est un bien plus précieux que la gloire la plus haute : puissent Brahmā et les autres dieux la protéger!

14. De même que l'action bienfaisante de la puissance de Īiva (*īvaçakti*) triomphe de Brahmā et des autres dieux, ainsi le cri⁴ poussé par le muni Īivaçakti gagne la pitié des honnêtes gens.

Qui reflétaient son propre éclat.

Des ennemis intérieurs, c'est-à-dire des passions.

En aucun cas, cette strophe ne pourrait se constituer ainsi, avec un locatif et un gentilé désignant la même personne. Avec le leçon rectifiée, le sens est : « Par la puissance de la Çakti de Īiva (ou de Īiva et de la Çakti) que ces deux Çaktis de Īiva (ou que Īiva et la Çakti) comblées d'hon-

images, fassent le salut des parents du muni Īivaçakti qui participe de la nature de Īiva ». Le sanctuaire était consacré à deux divinités (deux Çaktis ou plutôt Īiva conçu comme ardhnārī), dont la mention aura disparu dans la lacune précédant la strophe 11. A. B.

⁴ Son adjuration à la postérité, qu'il supplie de continuer son œuvre. — « De même que, par son union intime avec Īiva, la

In 100 291

LXII (42).

PHIMĀNAKAS.

Inscription sur la paroi d'une porte.

| | |
|--------------|-------------------|
| Hauteur..... | 0 ^m 96 |
| Largeur..... | 0 43 |

Bergaigne avait préparé l'en-tête de cette notice; quant à la notice même, il n'a plus eu le temps de l'écrire.

Phimānakas¹ est le nom d'une construction de forme pyramidale, qui occupe à peu près le centre du vaste enclos fortifié et encombré de ruines qui répond au « palais des rois » d'Angkor Thom². L'édifice consiste en trois terrasses ou étages en retrait l'un sur l'autre, surmontés d'un pavillon à quatre portes, dont le pinnacle s'est écroulé à une époque récente et qui est maintenant à ciel ouvert. D'après Fr. Garnier, ce serait là « la Tour d'or » de la relation chinoise traduite par Abel Rémusat. Notre inscription (n° 42^a de la Bibliothèque nationale) se trouve sur la paroi de droite de la porte orientale de ce pavillon. Sur la paroi de gauche est une inscription en langue khmère (n° 42^b).

L'inscription sanscrite contient vingt-huit lignes, dont les deux dernières sont en khmer. Les lignes 1-22 renferment onze çlokas *anushṭubh*, occupant deux lignes chacun, divisés en leurs pādas, ceux-ci formant deux colonnes. Les lignes 23-26

Çakti de Çiva se fait obéir de Brahmā et des autres dieux, qu'ainsi, par son union intime avec Çiva, le muni Çivaçakti soit obéi par la bonté pitoyable du cœur (des hommes)! » A. B.

¹ D'après une communication de M. Aymonier, ce serait le composé sanscrit (mais de structure khmère) *vimānākāṣa*. A. B.

² Pour Phimānakas et le « palais des rois », voir les notes de Doudart de Lagrée dans les *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée* publiées par M. A. B. de Villemerreuil, p. 237; Francis Garnier, *Voyage*

d'exploration en Indo-Chine, t. 1, p. 69; J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, t. II, p. 33, 260, 264, 266; Lucien Fournereau et Jacques Porcher, *Les ruines d'Angkor*, Paris, E. Leroux, 1890, p. 119, 124, 125, avec les planches supplémentaires dans L. Fournereau, *Les ruines khmères*, Paris, E. Leroux, 1890. M. Fournereau, contrairement à ses prédécesseurs, étend le nom de Phimānakas à tout le palais des rois. On trouvera un essai de restauration de ces monuments dans le *Voyage au Cambodge* de M. L. Delaporte. A. B.

contiennent une stance prakṛiti *śraḡdharā*, dont chaque pada occupe une ligne. En tête du premier cloka et sur la même ligne, sont graves le symbole de *om* suivi d'une double barre et les mots *siddhi svasti* suivis d'un point. Chaque stance est suivie du signe de ponctuation usuel; après la dernière ligne, ce signe est doublé d'une rosace. Une rosace est placée également après la clause en langue khmère.

Les stances 1-3¹ sont des hommages à Śiva, Viṣṇu, Brahmā et Śrī. 4-7 contiennent l'éloge de Yaçovarman. 8-11 relatent l'érection et la dotation d'une image de *Mādhava*, c'est-à-dire de Viṣṇu-Kṛiṣṇa, invoqué sous le vocable de *Pralokyanātha* par un astrologue, ministre de Yaçovarman, du nom de *Satyāçaya*². Phimānakas, dont la légende fait la résidence nocturne des rois d'Angkor³, était donc, dans sa partie supérieure du moins, un sanctuaire consacré à Viṣṇu. La stance 12 contient la date, qui est de la quinzaine claire du mois de Caitra de l'année 832 çaka et correspond au 31 mars (nouveau style) de l'an 910 de notre ère. Sauf deux taches d'érosion qui ont enlevé, l'une presque toute la première ligne, l'autre le commencement des padas pairs des stances 3 et 4, la conservation est parfaite.

L'inscription khmère qui fait face est de même dimension et contient trente-deux lignes, dont les quinze premières seules sont conservées en entier, sauf l'assez nombreuses taches d'usure. Les lignes 16-27 ont perdu leur première moitié; les cinq dernières sont entièrement frustes. Les caractères sont les mêmes que dans l'inscription saucrite; très bien formés dans le haut, mais de plus en plus négligés dans le bas. L'inscription débute par *om, siddhi svasti*, suivis de cette même date 832 çaka en chiffres. *Śrī-Satyāçaya* y est nommé au moins une fois, et *Śrī-Pralokyanātha* deux fois. Ce qui est resté lisible n'est guère qu'une énumération de *taī* et de *gho*, d'esclaves sacrés.

Nous ne connaissons pas jusqu'ici la date de la mort de Yaçovarman. On verra plus loin⁴ qu'il n'y a pas grand fond à faire sous ce rapport sur celle qui, dans le numéro LXIII suivant, figure à la suite d'une donation de son fils aîné et pre-

¹ Le décompte des lignes et des stances étant facile à faire, les lignes ne sont pas numérotées, et les stances le sont en chiffres arabes. A. B.

² La clause khmère des deux dernières lignes nous apprend que ce dignitaire avait obtenu le titre cambodgien de *vrataī kīlō*, et que son nom avait été allongé en celui de *Satyadhīpativarman*. A. B.

³ Pour la «Tour d'or», la tradition est au moins aussi ancienne que la relation chinoise traduite par Abel Renusat. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, p. 107. Actuellement, le Phimānakas passe pour être l'endroit où les rois allaient pour prendre le frais et voir de loin». J. Moura. *op. laud.*, II, p. 266. A. B.

⁴ Page 55a. A. B.

mier successeur, Harshavarman, de quelque manière qu'il faille lire cette date. De même la date de 832 (la même que dans notre texte), qui est mentionnée dans une inscription inédite¹ de son deuxième fils et successeur Īcānavarman, est probablement antérieure à l'avènement de ce prince. Mais Bergaigne a reconnu depuis longtemps² que la stance 7 de notre inscription n'a probablement pas été écrite du vivant de Yaçovarman. Or, en présence des détails minutieux avec lesquels est donnée la date de cette inscription, on a tout lieu de croire que celle-ci a été rédigée immédiatement à l'occasion du fait qu'elle relate³. Il résulte donc de notre texte que Yaçovarman était mort en 832 çaka, et il ne faudrait pas moins qu'une donnée expresse, qui fait défaut jusqu'ici, pour établir le contraire.

Le travail du graveur est soigné; les caractères témoignent d'une tendance décidée vers le type carré, mais ils sont encore d'une grande élégance. La langue est correcte. Comme détails orthographiques, on remarquera le *b* qui est conservé dans *abja*, 3^a, *abdhi*, 8^b, *abde*, 12^a. Il est substitué au *v* dans *bajriṅak*, 8^d; le *v* a pris au contraire la place du *b* dans *amvuja*, 1^b, *vrahmā*, 3^a, *vudha*, 12^b. Contrairement à l'habitude de ces textes, l'*n* n'est pas redoublée après *r* dans *nābhi*, 2^a; le *t* simple de *bhartṛi*, 6^c, y est au contraire conforme, ces inscriptions, dans ce cas, ne doublant jamais la consonne suivie de *ṛi*. L'*ṅ* souscrite est deux fois marquée juste, dans *vishṅuṃ*, 2^a et *suvarṅgaṃ*, 11^a; et deux fois à faux, dans *ratṅa*, 1^d, et *lagne*, 12^c. Comme ces quatre cas sont les seuls où ces deux consonnes *n* et *ṅ* paraissent ici à l'état souscrit, on serait tenté de croire, n'était le témoignage des autres inscriptions de même écriture, qu'il n'y avait déjà plus, dans cette position, qu'une seule forme pour les deux, l'*n* surmontée d'une barre, qui sert ailleurs pour l'*ṅ*.

- | | |
|---|------------------------------------|
| 1. siddhi svasti. ¹ pā(ntu). | (caraṅām)vu(ja)reṅavaḥ |
| pitāmahaṃahe(n)drād(i)– | çīroratnāñçucāraṅavaḥ ⁵ |
| 2. vande cintyagatim vishṅu(m) | prakṛtyā yasya vakshasi |
| -sthitā lakshmir bhujē bhūmi– | r nābhīpa(dme p)y ajas sadā |

¹ Celle de Vat Athupedey, n° 146 de la Bibliothèque nationale. Cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 167, et janvier 1884, p. 64. A. B.

² *Ibidem*, août-septembre 1882, p. 154, et janvier 1884, p. 64. A. B.

³ Le cas ici est donc différent de celui

du numéro XLIII. Voir ci-dessus, p. 334. A. B.

⁴ En tête, il y a le symbole de *om*, suivi d'un signe de ponctuation. Après *svasti*, il y a un point. A. B.

⁵ Le texte a **ratṅā**, avec cette variété de l'*n* qui sert pour l'*ṅ* souscrite. A. B.

- | | | | |
|-----|---|------------------------|---|
| 3. | vrahmahjagandhasantāna —
vande govindabhidbhāri — |
. | vighrahām
nim çriyam |
| 4. | asid aceshabhūpāla —
rajendraç çriyacovarunnā |
. | mastakadhri taçusanah
mahend ropendravikramah |
| 5. | vuddham ayudhayodhadi —
prapya yasya pratā p e r kko |
. | madāndhebhendrabhishanam
drihñac candro yacasy api |
| 6. | yasyaṅgasaṅgisaumaryya —
svabhartṛivadhavaidhavya — |
. | visarair bhādītā ratih
ñ jahau sā vañcanām iva |
| 7. | vaco vasya manohāri
kriḍāvaṃ çayane vāne |
. | cāradendukarād api
giyate dyāpi dehībhih |
| 8. | tasva rājādhirājasya
vac çrisatyāçrayākhyo bhū |
. | horāçāstrābldhipāragah
n mantri mantriva bajriṇah |
| 9. | karaṅkañ kalaçaṃ pātra —
sitacchatrasmitaṃ lakshmiṃ |
. | n taram rairacanām api
yo lebbe svāmibhaktih |
| 10. | tenaiva sthāpito bhaktyā
sa çritrailokyanāthābhhyo |
. | bhagavān iha mādhvah
yac çriyā bhāti bhūtale |
| 11. | suvārṇarajatañ ¹ kshetra —
kalpitaṃ yo haren mohā |
. | m āramāñ kiṅkaraṃ striyam
d ito yātu sa durggatiṃ |
12. dvitryashtābde vidhātur mmadhusitadivase yāti kanyādīm indau
mesham çitetarāñcan savudharavisute mesham indraripūjye
taulaṃ kshonitanūje vṛisham amaragurau dvandvarāçin ca lagne²
sa çritrailokyanāthas sthita iha bhagavān vai³ vibhūtiṃ vidheyāt ||

TRANSLATION

Succes! Bonheur!

1. Qu'elle nous protege la poussière des pieds pareils à des lotus de
embellie par les rayons des pierreries que portent sur leur tête l'aieul des êtres,
Mahendra et les autres dieux!

¹ Le texte a *suvārṇaṃ rajatañ*. A. B. — ² Le texte a *lagne*. A. B. — ³ Le texte a *ro*.
A. B. — ⁴ Le dieu dont le nom a disparu est Çiva.

2. Je célèbre Vishṇu dont l'allure est incompréhensible et qui, tout naturellement, porte incessamment sur son sein Lakshmi, sur son bras la terre, et sur le lotus de son nombril Brahmā.

3. Je célèbre Çrī dont le corps
par le parfum incessant du lotus de Brahmā, et dont ravit le cœur de Govinda.

4. Il fut un roi des rois, nommé Çrī-Yaçovarman, dont tous les rois portaient les ordres sur leur tête, et qui avait l'héroïsme de Mahendra et d'Upendra.

5. Quand il allait au combat, où les armes, les guerriers et le reste, ainsi que les rois des éléphants aveuglés par le *mada*, portaient la terreur, le soleil semblait visible dans sa majesté, et la lune dans sa gloire¹.

6. Rafraîchie par la plénitude de la beauté qui était attachée à ses membres, Rati a renoncé au veuvage qu'elle observait depuis le meurtre de son époux, comme à une erreur.

7. Sa gloire, plus ravissante que le rayon de la lune d'automne, les hommes la célèbrent aujourd'hui encore dans leurs jeux, sur leur couche, dans leurs voyages.

8. Ce roi des rois eut un ministre nommé Çrī-Satyāçraya, pareil au ministre d'Indra, et qui avait traversé tout l'océan de l'astrologie.

9. Ce ministre avait reçu, en récompense de son dévouement à son maître, une noix de coco creuse, une cruche, une coupe, une perle de la plus belle eau, une ceinture à porter l'argent², et une haute fortune qui avait pour sourire le parasol blanc.

10. C'est lui qui, par dévotion, a érigé ici ce bienheureux Mādhava, sous le nom de Çrī-Traïlokyanātha, brillant par sa richesse sur le sol de la terre.

¹ A cause de la position de *ādi*, qui ne se place guère au milieu d'une énumération, le composé du premier hémistiche paraît plutôt devoir se traduire : « où les armes, les guerriers et le reste terrifiaient les rois des éléphants ». A. B.

² Aux Indes, on ne porte pas l'argent

dans la ceinture, mais dans une bourse placée sous l'aisselle. Il s'agit d'une ceinture précieuse, ou plutôt le terme est adjectif et qualifie *lakshmiṇ* : « et une haute fortune qui avait la richesse pour ceinture et pour sourire le parasol blanc ».

A. B.

11. Que celui qui, par aveuglement, déroberait les biens donnés à ce dieu, or, argent, champs, jardins, hommes et femmes esclaves, tombe au sortir de ce monde dans une situation misérable!

12. Qu'il nous¹ donne la prospérité ce bienheureux Çri-Traylokyanâtha, érige ici en Fan huit cent trente-deux, le jour de Vidhâtar² de la quinzaine claire du mois de Madhu³, la lune étant à l'entrée de la Vierge, le soleil avec

Le texte dit « vous ». La même remarque s'applique à la stance 1, où, selon l'usage presque constant, *pântu* devait être suivi de *vas*. A. B.

² Le second jour. — Avec cette valeur, la date est impossible : le deuxième jour après la nouvelle lune, le soleil et la lune ne peuvent pas être, l'un, dans le Bélier, l'autre, dans la Vierge. En prenant Madhu dans le sens ordinaire, comme synonyme de Caitra, on voit d'abord que le chiffre 832 ne peut se rapporter qu'à l'année caka révolue : car, en 831 caka courant, le soleil n'est pas entré dans le Bélier de toute la quinzaine claire de Caitra. Au contraire, en 832 caka révolue, 833 caka courant = 910 A. D., la nouvelle lune de Caitra a eu lieu le 19 mars (nouveau style), et le soleil est entré dans le Bélier le 27 mars. Les positions assignées ici au soleil et à la lune sont celles que, d'après les données du Suryasiddhânta, ils avaient dans la matinée du treizième jour de la quinzaine. Ce jour-là, au lever d'Angkor, le soleil était engagé de 3° 44' dans le Bélier, et la lune s'était avancée de 3° 15' dans la Vierge. A l'heure spécifiée, pendant que les Gémeaux occupaient l'horizon, c'est-à-dire entre 10 heures du matin et midi, la lune se trouvait donc bien dans le premier tiers (car c'est là le sens de *âh*) de la Vierge : la veille, à pareille heure, elle n'y était pas encore, et, le lendemain, elle n'y était

plus. Les autres planètes, vérification faite, se trouvaient toutes aux positions indiquées dans le texte. Si donc le horâçâstrin qui a fait graver notre inscription calculait d'après le Suryasiddhânta, l'érection de son Traylokyanâtha a eu lieu, de toute nécessité, le treizième jour de la quinzaine, ou le 31 mars 910 A. D. Ce jour est appelé ici « le jour de Vidhâtri » (car je crois devoir écarter la supposition que ce terme pourrait désigner l'année; il y a bien une année cyclique de Dhâtri, mais il n'y en a pas au nom de Vidhâtri). D'où a pu lui venir ce nom? Je l'ignore absolument. D'après le Suryasiddhânta, le jour en question a été un lundi. Vidhâtri serait-il un nom de la lune, comme le « départageur » des jours? Chez les çivaites, le treizième jour de la quinzaine claire de chaque mois, et en particulier du mois de Madhu, est consacré à Çiva vainqueur de l'Amour : c'est l'*Anâgatrayodaçi*, et c'est pour cela sans doute que *Kâmadeva* est un des noms du nombre 13. Or Vidhâtri désigne parfois l'Amour. Mais il est aussi employé pour désigner plusieurs autres dieux. La synonymie paraît donc bien vague et trop indirecte pour avoir pu fournir le nom d'un jour. Quoi qu'il en soit, il reste acquis qu'au Cambodge, et sans doute aussi dans l'Inde, le treizième jour de la quinzaine claire de Caitra était appelé « le jour de Vidhâtri ». A. B.

³ Le premier mois du printemps.

Saturne et Mercure dans le Bélier, Vénus dans le Bélier, Mars dans la Balance, Jupiter dans le Bélier et l'horoscope dans les Gémeaux¹!

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

LXIII (260).

VAT CHACRET².

Une face d'une stèle brisée inscrite sur les deux faces.

Hauteur..... 0^m 14
Largeur..... 0 31

La seconde face est entièrement khmère, au moins dans la partie conservée. Celle-ci présente au commencement les traces de quatre lignes en khmer. Puis viennent cinq lignes et demie de sanscrit : la dernière demi-ligne est khmère.

Vat Chacret est le lieu déjà décrit³ où a été trouvée également une inscription du roi Īcānavarman I^{er}, portant la date de 548 çaka.

La partie sanscrite de la nouvelle inscription se compose de quatre çlokas *anushṭubh*⁴, dont quelques parties semblent illisibles, malgré certaines traces de caractères. L'ensemble est parfaitement clair. Il s'agit d'une donation de femmes esclaves faite par le roi du Cambodge *Harshavarman*, fils de *Yaçovarman*, à un temple de Çiva désigné par le nom d'*Adrivyādhapureça* « le seigneur d'Adrivyādhapura ou de la ville des chasseurs de montagne⁵ ». La première stance est une invocation à Çiva.

¹ M. Aymonier interprète ainsi la clause khmère placée au bas du texte sanscrit : « C'est le seigneur çri-Satyāçraya, qui a reçu le titre de seigneur Kholō çri-Satyādhīpativarmma ». A. B.

² Voir plus haut, p. 38. — Cette note est de Bergaigne. A. B.

³ Voir la note précédente.

⁴ Les pādas sont séparés par un petit intervalle et chaque stance est suivie du signe de ponctuation habituel. Après la quatrième stance, ce signe est double et suivi d'une rosace. A. B.

⁵ Cf. *Vyādhapura* dans les inscriptions de Prea Kev, ci-dessus, p. 99 et n° XLIV. 3. A. B.

Dans la partie khmère de la dernière ligne se trouve une date en chiffres de l'ère caka, que je lis 834¹.

Sur l'autre face, qui paraît faire suite à cette demi-ligne, il n'y a à relever, quant à présent, que le nom de *Çri-Jayasiñhacarman*² : le prince qui le portait ne paraît pas avoir régné.

L'écriture est très différente de celle des autres monuments de la même époque. Elle a un caractère cursif qui explique naturellement cette dissemblance. D'ailleurs la négligence n'est pas seulement dans le dessin des lettres. Les incorrections sont relativement nombreuses. Elles seront relevées en note, sans compter les restitutions entre parenthèses, dans les parties frustes du texte, de voyelles ou d'autres appendices qui n'ont peut-être jamais existé. Les fautes certaines ne sont d'ailleurs pas toutes imputables au lapicide. En somme, il est probable que l'inscription n'émane pas directement du roi, mais plutôt de ce Jayasiñhavarman nommé sur l'autre face. Les inscriptions royales, à cette époque surtout, sont mieux écrites, dans tous les sens du mot. Relevons comme d'ordinaire l'emploi du *v*, non seulement dans *lamruja*, mais dans *avabhau* : cette forme nous permet de croire que le lapicide et peut-être le poète ignoraient entièrement l'usage du *b*³.

¹ Le chiffre des centaines est assez mal grave, mais M. Aymonier s'accorde avec Bergaigne pour y reconnaître un 8. Quant au chiffre des dizaines, il peut être lu indifféremment 1 ou 3. La date est donc 834 ou 834 caka. La partie khmère de l'inscription n'étant elle-même qu'un fragment, nous ignorons quel était le rapport de cette date avec la donation de Harshavarman, ou même s'il y avait entre les deux un rapport quelconque. Nous ne savons pas davantage si l'inscription est contemporaine de la date. L'écriture, qui est en tout cas l'œuvre d'un ouvrier maladroit, ne s'y oppose pas absolument, mais il est évident qu'elle s'accorderait mieux avec une date

postérieure d'un siècle ou même plus. Car si, d'une part, le caractère cursif a été employé de bonne heure dans les documents khmers, il est resté d'autre part plus réfractaire dans la suite aux changements de la mode que l'alphabet plus monumental des inscriptions gravées avec soin. On peut comparer sous ce rapport l'inscription de 976 caka, partie khmère, dont Bergaigne a donné le fac simile dans le *Journal asiatique*, février-mars 1882, p. 119, A. B.

² Suivi du titre de *urpendra*. A. B.

³ Cf. *vabhad*, LIV, A, 16; *vabhāva*, LXI, A, 3, 5 et p. 532, note 2, A. B.

I. (5) (nama)dhva(n)¹ d(ū)ṛjjater²
[āṅhri-
namrāsurendradevendra -

II. (ā)s(id) r(ā)jād(h)irājo ya-
(7) bhūbhṛitām uttamāṅg(e)shu

pañkajasya³

(6) maul(i)ra(tnā)ūc(u)d(i)pi(ṭa)m⁴ ||

s tej(ova)ndita⁵

. . . pāda⁶ ||

INSCRIPTIONS
SANSCRITES
DU CAMBODGE.

¹ Je ne vois pas d'autre restitution possible. L'emploi de *nam* au moyen dans le sens transitif est extrêmement rare. Mais cette inscription est incorrecte de toutes les façons. — A prendre les signes un à un et pour ce à quoi ils ressemblent le plus, ou lit : *madhvāndharjjater*, ce qui ne peut donner, en effet, que (*na*)*madhvan dhūjjater*. Pour obtenir l'alignement avec les lignes suivantes, qui commencent toutes par un *pāda*, il faut admettre qu'en tête de celle-ci il y avait un fleuron, dont l'estampage paraît, en effet, avoir conservé une trace. Je crois pourtant que la vraie leçon est tout autre : avant le *ma*, je vois la trace de deux caractères, ce qui procure l'alignement sans l'aide d'un fleuron. Le signe qu'on est tenté de lire *ma* est en réalité le trait d'un *o* appartenant au groupe suivant, lequel devient ainsi *dvo*, avec un *d* très mal fait, mais pas plus mal, après tout, que d'autres caractères de cette inscription. Quant au groupe *ndha*, dont la première lettre est effacée dans le bas, il peut aussi bien se lire *dū*. Après bien des hésitations, je crois donc devoir lire (*pāyā*)*d vo dūrjjater*, le dernier mot étant évidemment pour *dhūjjater*. A. B.

² Lisez *dhūjjater*.

³ La fin du *pāda*, suffisamment nette sur l'estampage, est *rajalava*, ce qui, avec la leçon *namadhvan*, donne *rajalava(m)*. L'anuvāra aurait pu facilement disparaître ; mais d'ordinaire *m* finale est conservée à

la pause. Avec la leçon *pāgād vo*, il faudrait *rajalava(h)*. Dans ce cas, le visarga n'aurait jamais été gravé. A. B.

⁴ Ou *-dīpikam* ? Le *m* final paraît avoir ici une forme analogue à celle du *m* souscrit. Il n'en est pas de même à la fin de la stance iv. — L'*i* de *dīpi* n'a pas disparu ; il est écrasé sur le *d*, comme l'est, au *çloka* suivant, l'*i* de *vandita*. L'*ā* de *ratnā* n'a jamais été gravé. Quant au dernier groupe du *pāda*, il est absolument informe, si l'on y cherche *tam* ou *kam*. Ce à quoi il ressemble le plus est *to*, avec le *t* simplement retourné, la boucle à droite ; et je crois, en effet, que la leçon est *dīpito*, quelque étrange que soit ce nominatif *pāli* dans une inscription sanscrite. Je ferai remarquer à ce sujet qu'il ne faudrait pas beaucoup solliciter l'estampage pour en trouver un premier exemple à la fin du deuxième *pāda*, où il serait facile de lire *lavo*. A. B.

⁵ Après *vandita*, il y a *ki* ; *tejoṛvandita-kirttanah* ? L'*o* de *tejo* est lisible sur l'estampage ; le trait de droite est redressé verticalement au-dessus du *j*. Par contre, l'*s* du groupe *se te* est absolument informe, et la syllabe *ya*, qui termine le *pāda* précédent, devrait, à la rigueur, être lue *ya*. A. B.

⁶ Je lis ainsi ce *pāda* : *ny(āsu) pāda(nu)-va(dru)mān*. Quelque baroque que soit la métaphore, uniquement amenée par l'équivoque de *bhūbhṛitām*, je crois que la lecture s'impose. Toutes les lettres hors de

III. *nāunā crīhā rśha varimā¹ sa—*
crīvabhīna va ya jushā

(8) *ç² çriyaçovarimmaputrakāḥ³*
ç crīvāsa ivāvabhau

IV. *ç kanyu jendradhirājo sau*
adrīvyadhīpureso dā—

jaçadgī tagu nāmādihī³
(10) t sbat⁵ kāntāḥ pratīpakśhakam⁶

TRADUCTION.

I. Honorez le¹ du pied pareil à un lotus de Dhūrjati, illumine² par les rayons des pierreries que portent sur la tête les premiers des Asuras et les premiers des dieux prosternes devant lui.

parenthèse sont certaines. L'*ā* de *nyāsa* a pu être marqué par une légère courbe à l'extrémité supérieure du *y* souscrit; mais il est plus probable qu'il n'a pas été grave, ce qui ne ferait pas de difficulté dans ce texte. Quant à *sa*, la trace n'en saurait être méconnue sur l'estampage. Il y a de même des traces permettant de reconnaître le *na* de *nuva* et le *d* de *drumān*, et ce dernier avait une consonne souscrite. L'*ā* de *mān* est figuré par une simple boucle, exactement comme celui de *uttamāṅgeshu* au pada précédent et le deuxième de *namna* au pada suivant. J'ajouterai que ce que Bergaigne a pris pour l'*ā* dans *uttamāṅgeshu* est en réalité le signe de l'*e* du groupe suivant, qui, par conséquent, est préservé sur l'estampage. A. B.

La restitution est certaine, le *ha* étant parfaitement net et le roi Harshavarman étant connu d'ailleurs comme le fils et le successeur de Yaçovarman.

¹ Faute grossière pour *sa*.

² Le suffixe diminutif *ka* est une simple cheville. Cf. *pratīpakśhaka* à la strophe IV.

³ Lirez *jugudgī tagaṇamvadhīḥ*. Le *ç* du texte est parfaitement net, et il est tout à

fait improbable que le *v* et l'*ā* de *amva* aient jamais été gravés.

⁴ Lisez *śat*. Le *śh* lui-même est douteux. Cf. la forme de cette lettre dans le mot *pratīpakśhakam*, immédiatement après.

⁵ Cf. la note ci-dessus.

⁶ Avec les nouvelles leçons proposées en note: « Puisse vous protéger le fin (ou l'abondant) pollen de ce lotus, le pied de Dhūrjati ». La strophe correspondrait ainsi exactement à la première du n° LXIII. Avec la leçon *namadhvan*, l'emploi de la seconde personne du pluriel serait presque aussi contraire à l'usage que celui de la voix moyenne. A. B.

⁷ Ou, avec la leçon, — *dīpikam*, « qui a pour clair de lune les rayons », etc., c'est-à-dire qui se ferme, qui est caché par les pierreries, etc. ? — On a vu que la vraie leçon est, selon moi, *dīpito*. Mais, même avec *dīpikam*, le sens du composé serait encore le même. Ce mot ne peut pas signifier « clair de lune », sans que rien y prépare, quand *candrikā* faisait tout aussi bien le vers, et uniquement pour suggérer cette image du lotus-pied qui se ferme, absolument inconnue dans l'arsenal des métaphores hindoues. A. B.

II. Il y avait un roi des rois qui, loué pour son éclat, le pied sur les têtes des rois¹.

III. Nommé Çri-Harshavarman, fils de Çri-Yaçovarman, aimé d'une Çri (d'une fortune) toute jeune, il brillait comme un séjour de Çri (de la fortune)².

IV. Ce roi des rois des Kamvuja, qui voyait l'océan de ses qualités chanté par le monde entier, a donné à l'Adrivyādhapureça six femmes charmantes pour chaque quinzaine³.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

LXIV (180)

KOH KER⁴

Première partie d'une inscription dont le reste est en khmer.

Hauteur. 0^m 29
Largeur. 1 72

Cette partie sanscrite comprend, en cinq lignes qui présentent de grandes lacunes, une invocation qui devait être *namaç çivāya*, et trois stances, la première *vasantatilakā*, les deux autres *çārdūlavikrīḍita*. La séparation des pādas est marquée par un intervalle en blanc, qui est très grand au milieu des lignes 3, 4 et 5 : on a voulu atteindre avec la fin de la seconde stance la fin de la troisième ligne, et disposer régulièrement la troisième sur les deux dernières lignes⁵. A la suite viennent dix-huit lignes de khmer⁶.

¹ Avec les additions données en note sous le texte, la fin du *çloka* devient : « qui posa ses pieds sur la tête des rois (comme) de jeunes arbres [sur les cimes des montagnes] ». A. B.

² Ou « comme un autre Çrinivāsa », un autre Kṛiṣṇa. A. B.

³ C'était l'usage de distinguer les esclaves par les quinzaines où ils devaient faire leur service dans le temple. Voir Ay-

monier, *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 465.

⁴ Cette notice est de Bergaigne. A. B.

⁵ Les stances étaient séparées en outre par le signe usuel de ponctuation. Un seul de ces signes a subsisté, celui de la stance III, à la fin de la ligne 5. A. B.

⁶ Ce texte khmer, du moins dans la partie préservée, ne contient ni date ni nom royal. A. B.

L'inscription entière est gravée sur un mur dans le temple de Koh Ker, situé dans le nord-ouest de la province cambodgienne de Kompong Snaï. Ce temple est composé de tours en brique précédées de deux galeries, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Diverses inscriptions sont gravées sur les murs de gauche et de droite de ces galeries, et sur des piliers de la galerie de l'est. La nôtre est celle du mur de gauche de la galerie de l'est.

Sur trois des autres (elles sont toutes entièrement khmères), on lit des dates en chiffres, avec mention expresse de l'ère çaka, 841 (n° 182 de la Bibliothèque nationale), 842 (n° 178) et 844 (n° 177)².

Nos cinq lignes de sanscrit ne contiennent pas de date, au moins dans les parties qui sont restées lisibles³. La troisième stance renfermait un nom de roi, mais il n'en reste que la partie commune à tous les noms des rois du Cambodge, *-varman* (*-varmanaya*). Toutefois, il est certain que ce roi n'était ni Yaçovarman ni l'un de ses fils, Harshavarman et Jeanavarman II, aucun de ces trois noms ne satisfaisant aux exigences métriques. Au contraire, celui de Jayavarman y satisfait. Les deux fils de Yaçovarman ayant eu pour successeur leur oncle Jayavarman IV, il est extrêmement probable que ce prince est l'auteur

¹ Sur Koh Ker voir plus haut, p. 337, et L. Delaporte, *Voyage au Cambodge*, p. 49 et 509, A. B.

² La date 844 est à peu près illisible. Je dois ajouter que, d'après le tableau des chiffres khmiers publié par M. Aymonier *Journal asiat.*, avril juin 1883, p. 483, ces trois dates se liraient plutôt 851, 852 et 853 ou 854. Aucune de ces inscriptions ne contient un nom royal, du moins de même sanscrite, terminée en *varman*. La même observation a déjà été faite pour la photo khmère de la présente inscription. Elle s'applique également à celle qui lui est voisine dans la même galerie, le n° 179 de la Bibliothèque nationale. Enfin il n'y a pas non plus de nom royal ni de date

dans les autres inscriptions recueillies dans la même localité, celles qui recouvrent les piliers d'un petit monument situé à l'est du *Rahol*, le grand bassin du sanctuaire de Koh Ker. Ces dernières, au nombre de 35 [n° 180 [1 35] de la Bibl. nat.], d'une hauteur moyenne de 1^m 50 sur 0^m 40 de largeur, en grands et beaux caractères de la même époque, gravés avec une admirable régularité, ne contiennent qu'une terminable énumération de *ta* et de *gha*, d'esclaves sacrés. On demeure confondu devant ce gaspillage de main d'œuvre. A l'état complet, cet énorme registre de pierre couvrirait plus de 800 mètres carrés de surface. A. B.

³ Voir la note suivante. A. B.

- II. -kendra¹ hutabhuk samudravasa²- paushyo³ - - - sita
s sūryyas sainda va⁴ - - - - -
3. - - - - -⁵ caṇṇ kavīs samudayo mā nā n dadhaty arkkajāḥ
kalāḥ karvavakarāḥ⁶ - - - - -
- III. 4. - - - - -⁷ aceshahlūpatipatīṃ yap hetum - - - - -⁸
- - - - -⁹ sadasi çriyā - - - - -
5. [tena çriyaya⁹ varumana dhi patinā rā j yasya sārā d bhutaṃ
bhaktiyā sarvvaṃ adiyata tri¹⁰ - - - - -]

TRADUCTION

Hommage à Çiva!

I. Celui qui, sans commencement lui-même, est le commencement [le principe] du monde entier, a commencé par le dieu aux quatre visages, qui, . . . , étant sans corps, prend cependant huit corps,

Le mot dont la première syllabe a disparu doit être un composé possessif (*kendra* est neutre). — Voir la note suivante A. B.

¹ On peut lire à peu près *samudravasa* *thah* mais le mot *vasatha* n'est connu que par un dictionnaire manuscrit de Galanos. — Ce pada doit se lire *caṇṇ hendra huta bhuk anudravasa caḥ paushyo dhā mahas ata*-. Sauf les caractères entre parenthèses, tout est parfaitement lisible. Pour la restitution conjecturale *dhā mahas*, voir p. 559, note 1. A. B.

² est un groupe porte: *ka ḥ caṇṇ kaviz*. Il y a une trace légère de *ka*. A. B.

À la suite de *karah*, il y a *ka*; le *k* est gâché par ce qui en reste et par le *s* qui précède. Je suppose qu'il y avait *kaṇṇa*. A. B.

³ Au commencement du pada, je lis *kr. tr. sakam acesha*. Il y a une trace

suffisamment visible du premier groupe. A. B.

⁴ Le pada se termine par *hetum ā trūṇa ha*-. N'était le mètre, le dernier caractère préserver se lirait *mā*. Mais il est probable que l'apparence du trait interne horizontal qui distingue *mā* de *ha* provient d'une cassure de la pierre. La syllabe manquante se terminait par un *s*, qui se trouve rejeté comme d'habitude, au commencement du pada suivant. A. B.

⁵ Le pada commence par *aceshahṇ yas adasi*. A. B.

⁶ Voir ci-dessus, p. 556.

⁷ Le mot qui commençait ici ne devait pas être une date: il reste trop peu de place avant la césure, en raison surtout de la quantité brève des trois premières syllabes. — Je suppose que c'est le commencement d'un nom de Çiva, par exemple *trūṇyane*. A. B.

II. Le *hutabhu*¹ les *kendra*², le *samudra*³, relatif à

¹ Ce mot doit avoir ici un sens astrologique. Pour essayer de combler les lacunes de cette stance ou seulement de préciser le sens des parties conservées, il faudrait une connaissance approfondie de l'astrologie indienne. — Il n'en faut pas tant pour voir que ces termes ainsi associés ne feront jamais un sens quelconque, si on les prend dans leur acception astrologique. La stance, comme tant d'autres, donne simplement la date de la donation, avec l'indication des positions zodiacales des planètes. Je traduis ainsi ce qui reste :

Le roi des Çakas est (figuré par) les feux, les mers et les Vasus (c'est-à-dire l'année çaka est 843); c'est le huitième jour clair de Pausha; le soleil avec Mercure (est dans le...); Vénus et l'horoscope sont dans le Verseau; Saturne est dans la Balance; tels sont, dans l'ordre, les temps propices. . . .

L'ellipse du premier pāda, toute dure qu'elle est, n'a rien d'insolite; elle nous montre comment *çakarāja* a pu arriver à signifier simplement l'ère çaka, ou même une ère en général. Le composé *ashṭamāhaḥ* n'est pas bon; il n'est pourtant pas absolument incorrect, *ahar* fournissant des composés masculins terminés en *aha*. Quant à la restitution du premier terme *ashṭama*, on en verra la raison plus loin. Pour *kalaça*, les lexiques ne donnent pas la signification de Verseau; mais elle lui revient de droit, comme à tout synonyme de *kumbha*. Ce qui reste de la stance permet de vérifier cette date. En 843 çaka révolu, 844 çaka courant, et seulement cette année entre celles qui sont possibles, Saturne s'est trouvé en effet dans la Balance pendant toute la quinzaine

claire de Pausha. Cette même année, d'après les données du *Sūryasiddhānta*, Vénus est entrée dans le Verseau le 6^e jour de la quinzaine requise, vers midi, et elle y a demeuré le restant de la quinzaine. Le nom du signe où se trouvait Mercure a disparu; mais nous savons que celui-ci occupait le même signe que le soleil. Or, durant toute la quinzaine claire, le soleil était dans le Sagittaire, et, dans cette même quinzaine, Mercure est entré dans le Sagittaire peu avant le lever du 5^e jour et en est ressorti le 12^e jour. La vérification est donc parfaite en ce qui concerne l'année, le mois et la quinzaine; reste à déterminer le jour. Le terme qui le désignait a disparu; mais nous venons de voir qu'il tombait entre le 6^e et le 12^e jour. Le terme disparu était ou un nom particulier de ce jour, impossible à restituer à présent, ou, ce qui est plus probable (car il se terminait en *ma*), un adjectif numérique ordinal. Acceptant ce dernier cas, je ne vois que *ashṭama* qui satisfasse également aux exigences des données et à celles du mètre. Mais il est clair que ce n'est là qu'une conjecture à défaut d'une autre. L'intervalle du 6^e au 12^e jour de la quinzaine claire de Pausha, en çaka 843 révolu, correspond, dans notre calendrier, à celui du 14 au 20 décembre (nouveau style) 921. Le huitième jour aurait donc été le mardi 16 décembre. Le moment de la journée indiqué par la position de l'horoscope est de 2 h. 40 à 4 h. 40 après le lever du soleil. A. B.

² Les mansions astrologiques 1, 4, 7 et 10³ — Voir la note précédente. A. B.

³ La répartition des planètes entre les

Easterisme Pushya Vénus, le Soleil avec Mercure.
 Bṛihaspati, l'horoscope., Saturne occupe² le *manu*³. les temps
 efficaces.

III. lui, le maître de tous les rois, que., dans l'as-
 semblée par sa fortune⁴., ce roi Çri-Jayavarman a donné
 par dévotion tout ceci qui est la merveille de son royaume et ce qui s'y trouve
 de plus précieux.

LXV (48 a-b).

ANGKOR VAT.

| HAUTEUR. | LARGEUR. |
|----------------------|----------------------|
| A, 1 ^m 55 | A, 0 ^m 68 |
| B, 1 29 | B, 0 71 |

Le travail de Bergaigne sur cette inscription était placé dans une enveloppe

numéros 2, 4, 6, 8, 10 et 12. — Voir la note 1 de la page 559, A, B.

¹ Le nom de *Kavi*, qui a été appliqué à Vénus, c'est à dire au *guru* des Daityas, a pu l'être aussi au *guru* des dieux. Vénus a été déjà nommée — *Kavi* ne signifie et ne peut signifier que Vénus. Le *sita* du premier pada, que Bergaigne a pris pour le nom de Venus, est l'adjectif « blanc », qualifiant la quinzaine A, B.

² *Dadhati*, à l'actif? — Littéralement « fait la pesée », c'est à dire « est dans la Balance » A, B.

³ Le 10^e mansion astrologique. — Voir la note précédente A, B.

⁴ En tenant compte du declinement

plus complet donné en note sous le texte et sans prétendre d'ailleurs tout interpréter de ce fragment, dont la construction embarrassée d'un double relatif était certainement maladroite, voici ce que je crois trouver dans les deux premiers padas, du moins dans le tour général: « Lui qui avait fait maître de tous les maîtres de la terre conjointement avec lui-même le roi . . . », quel ayant ainsi assuré son succès, avait . . . ». Dans la lacune aurait ainsi disparu un autre nom de roi, le nom du roi régnant, dont Jayavarman aurait été l'associé, sous le nom duquel il a peut-être regné en effet, avant d'arriver lui-même au trône A, B.

spéciale, avec la mention « ne demandera, avant l'impression, qu'une courte revision, pour la distribution des notes entre le texte et la traduction, et pour l'exposé, qui n'est qu'à l'état d'ébauche ». L'enveloppe contenait : 1° un premier essai de transcription et de traduction de la main de M. Sylvain Lévi; 2° divers brouillons ayant servi à Bergaigne à établir sa propre transcription; 3° sa transcription et sa traduction définitives, chacune munie de renvois de notes formant deux séries continues, l'une pour la transcription, l'autre pour la traduction; 4° sur des feuillets à part, la double série des notes répondant à ces chiffres de renvoi; enfin, 5° l'exposé qu'on lira plus loin. Au texte et à la traduction, il ne manquait en réalité que d'avoir été mis au net. Mais ceci regardait avant tout le compositeur, dont la tâche a été particulièrement difficile ici, puisqu'il a dû travailler d'un bout à l'autre sur une double série de feuillets, d'un aspect parfois assez confus par suite d'additions et de ratures. Les changements que je me suis permis de faire se réduisent à la correction de quelques lapsus et à la transposition d'une ou de deux notes d'après des indications marginales ajoutées au crayon par Bergaigne même. Pour tous les autres points où je n'ai pas pu me ranger à son avis, les divergences ont été, comme à l'ordinaire, consignées au bas de la page, dans des notes suivies de mes initiales. Ces notes, pour la traduction surtout, ont été réduites à ce qui m'a paru le strict nécessaire. Il n'y a aucun profit à discuter les conjectures plus ou moins probables qu'on peut faire sur quelques-uns de ces fragments. Quant à l'exposé, j'ai dû me borner à le compléter, en y ajoutant les renseignements qui entrent dans le cadre ordinaire de ces notices. Ces additions ont été, comme celle-ci même, imprimées en petits caractères ou rejetées en note.

L'inscription couvre les deux faces, marquées ici A et B, d'une stèle renversée et brisée, trouvée sous bois, à l'extérieur et à petite distance de l'angle nord-est du vaste fossé ou bassin qui entoure le fameux temple d'Angkor Vat¹. C'est la stèle même déjà signalée par M. Aymonier, et dans laquelle il espérait qu'on retrouverait l'acte de la fondation du grand sanctuaire². Des deux faces, A est assez bien conservée, sauf les brisures de la pierre, qui apparaissent nettement sur le fac-similé. La face B, qui a subi les mêmes brisures, est beaucoup plus usée et présente de larges portions complètement frustes.

¹ Aux anciennes descriptions d'Angkor Vat, il faut ajouter maintenant celle de Lucien Fournereau et Jacques Porcher (*Les ruines d'Angkor*), et l'album complémen-

taire de M. Fournereau, *Les ruines khmères*. A. B.

² *Journal asiatique*, août-septembre, 1883, p. 227. A. B.

L'inscription se compose de :

| | | |
|-------|---------------------------------|--------|
| | 1 ^{re} face, A. | |
| 30 | <i>anushūbh.</i> | 1-50 |
| | 2 ^e face, B. | |
| 39 | <i>anushūbh.</i> | 51-83 |
| 1 | <i>vasantatilaka.</i> | 83 |
| 18 | <i>anushūbh.</i> | 84-101 |
| 1 | <i>aryu.</i> | 102 |
| 1 | <i>anushūbh.</i> | 103 |
| TOTAL | 103 stances ¹ . | |

Elle comprend, après six stances d'invocation à Çiva et sa son épouse, deux parties principales² :

7-66. Panégyrique de quatre prêtres, *Sarvajñomuni* (7-10), *Siddha* (?) (11-38), *Vidyecavid* (39-58), et un autre dont le nom a complètement disparu (59-66), avec l'indication de fondations anciennes dont ils furent les auteurs;

67-103. Panégyrique du roi *Çri-Jayavarmadīparameçvara* (67-83) et d'un prêtre (84-86), qui, après avoir servi ses prédécesseurs (87-93), paraît avoir été son hotar à lui-même (94, 95 et 101), après avoir porté le nom de *Vidyecadhūmant* (103), et avoir provoqué le décret (101) qui fait l'objet principal de l'inscription (96-102).

Il s'agissait, d'après la stance 96, de « commencer » l'érection d'un

¹ Chaque stance occupe une ligne. Le décompte est tout facile à faire, il n'y a qu'une série de numéros, ou chiffres arabes, pour les deux faces. Les stances sont divisées en leurs padas, ceux-ci forment quatre colonnes verticales. Il n'y a pas de signe à la fin des stances. Autant qu'on en peut juger, il n'y avait en tête ni en fin autres mots de bon augure A B

² L'inscription présente divers signes de ponctuation, et plusieurs peuvent avoir disparu. Ceux qui sont restés sont : une rosace avant la stance 7; une autre avant 11, une troisième avant 39, une rosace fleuronnée après 66, un signe qui ressemble au chiffre 1 après 84, une rosace fleuronnée après 101, et, avant 103, un signe qui ressemble au chiffre 2. A. B.

Nandiça (Çiva) sous le vocable de *Bhadreçvara*. Les stances suivantes ne parlent que de donations au feu sacré de Çiva (97, 98), ou du prêtre du feu de Çiva (100). Avait-on élevé un sanctuaire provisoire au feu de Çiva en attendant l'achèvement du temple consacré à Çiva lui-même? Il est fâcheux que l'état fragmentaire de cette partie de l'inscription ne permette pas de résoudre cette question intéressante.

Dans l'état actuel de l'inscription, le seul lien qu'on entrevoit entre ces deux parties est ce vocable même de *Bhadreçvara* ou *Bhadreça*, sous lequel d'autres fondations avaient été faites par les personnages énumérés dans la première partie (stances 31, 44, 53, 54, 65; cf. 10 et 91). Le nom d'*Īçānatirthaka* figure également à la stance 19 d'une part, et à la stance 88 de l'autre. Enfin il est question aux stances 62, 65 et 66 de l'érection d'une déesse Gange, sous les noms de *Jāhnavī* et de *Gaṅgā*¹, et dans la stance 64 de l'érection d'une *Umā*, d'un *Nandin* et d'un *Kūla*. Le feu de Çiva était aussi nommé à la stance 58.

On remarquera à la stance 56 le rosaire attribué à une statue çivaïte, la mention, dans un morceau descriptif (34-38) à la stance 36, du sacrifice appelé *kalayāga* et accompagné d'un sacrifice à *Saravastī*, enfin deux récits, celui d'une apparition de Çiva (25-33), et celui d'un appel adressé par une voix céleste (43-45).

Comme donnée littéraire, il faut relever, outre la mention de la grammaire de Çiva² (à côté de l'astronomie) à la stance 42, celle d'un ouvrage çivaïte intitulé *Pārameçvara*, à la stance 30. Un ouvrage ainsi intitulé est, d'après M. Hall (*A Contribution towards an Index to the Bibliography of the Indian Philosophical Systems*, p. 199), cité dans la *Spandavivṛiti*, ouvrage de philosophie çivaïte. Est-ce le même dont il est question ici? En tout cas, on ne peut songer au livre tantrique

¹ Une des représentations les plus ordinaires de la Gaṅgā, surtout dans les temples çivaïtes, se trouve sur l'un des piliers de la porte d'entrée. Dans ce cas, elle a pour pendant, sur l'autre pilier, une

figure de la Yamunā. Pour des exemples, cf. Cunningham, *Arch. Survey of India*, XXI, 4, 14, 59, 96, 155, 160, 168; *Epigraphia Indica*, I, 100. A. B.

² Cf. XLIII, A, 20. A. B.

intitulé *Parametarasūhita*, qui est vishnouite (Burnell, *A classified Index to the Sanskrit MSS. at Tanjore*, p. 205^a)¹.

Les données géographiques sont la mention de l'étang de *Yaçadhara*, stance 66 (voir XLV, 35 et p. 409), de la ville de *Laṅgapura*, stance 62², du pays nommé *Madhyadeva*, stances 22 et 36 (voir XV, 1), du mont *Hemacriṅga*, stance 64³ (si le mot *Hemacriṅga* ou *Hemacriṅga?* ne fait pas partie de la comparaison), et de l'île (?) *Vrah Tkhval*, stance 15. L'indication vague de la stance 83, d'après laquelle l'autorité du roi Javarnadiparamavara s'étend jusqu'au bord de la mer, a peu d'importance.

L'origine du brahmane Sarvajñamuni, venu de l'Āryadeça (stance 9) offre plus d'intérêt comme témoignage des rapports qui existaient entre le Cambodge et l'Inde propre (cf. XLV, 5).

Voici enfin les rois dont il est fait mention.

Dans la première partie :

Javarnan (49), qui prend pour hotar Vidyeçavid (56), et, à ce

¹ Pour d'autres titres semblables, voir G. Oppert *Lists of Sanskrit MSS. in private Libraries of Southern India*, t. II, p. 61.

² *Parametarasūhita* est aussi mentionné comme auteur dans le *Calatrakura çūhita*, qui compte aussi un *Parametarasūhita* (op. Th. Aufrecht *Catalogus codicum Biblioth. B. Heunae*, p. 101^b). Tous ces titres, en tout qu'ils sont çivites, convergent vers une source unique, qui est le vingt-cinquième des vingt huit *Īganas* de Cāyas du sud de l'Inde. Voir la liste de ces *Īganas* dans Th. Foulkes, *Catalogue of the Saiva Religion*, Madras, 1897, p. 3 et 4. Contrairement à son habitude, Foulkes écrit le titre de l'ouvrage *Parametarasūhita* d'ordinaire il transcrit *Parametarasūhita*, mais dans une

autre liste publiée par M. G. Brito dans *l'Orientalist*, t. III, p. 98, la seule, avec celle de M. Foulkes, que je connaisse de ces traités, le titre est donné plus exactement sous la forme *Paramēsuram*. C'est bien là le *Parametarasūhita* de notre inscription, car c'est dans leurs *Īganas*, bien plus que dans leurs *Parānas*, que se trouve le véritable rituel des Cāyas du Sud. A. B.

³ Cf. *Laṅgapura*, plus haut, p. 99, A. B.
⁴ Cf. *Hemacriṅga*, *Hemacriṅgagiri*, plus haut, XV, A, 6; B, 7 et 19, et *Hemacriṅga*, XVII, A, 25. Ces noms sont au tant de synonymes du Meru. Or, chez les Çivaites surtout, Meru, Kaïlasi et d'autres noms encore de montagnes mythologiques célèbres désignent des sortes particulières de temples. *Laṅga Parāna*, I, 77, 8. *Saiva Parāna*, XLV 4, A. B.

qu'il semble, lui fait sacrer comme *yavarāja* (51, 52) son successeur;

Indravarman (51, 53), sous lequel le même Vidyeçavid devient hotar du liṅga de Bhadreçvara;

Çrīndravarman (60, 62, 63, 65), que servit le quatrième prêtre mentionné, celui dont le nom a complètement disparu.

Dans la seconde partie, après le panégyrique de Jayavarmādīparameçvara (67-83), et à propos de son prêtre Vidyeçadhīmant, les rois qu'avait d'abord servis celui-ci, savoir, un de ceux déjà nommés, Indravarman (87), après lequel a pu figurer, dans l'une des stances mutilées qui suivent, Çrīndravarman, puis un roi nouveau :

Çrīndrajayavarman (93). Après ce nom, revient le nom du roi régnant :

Jayavarmādīparameçvara (94 et 101).

L'Indravarman de notre inscription ne peut être naturellement le père de Yaçovarman, qui monta sur le trône en 799 çaka. Les noms de Çrīndravarman, de Çrīndrajayavarman¹ et de Jayavarmādīparameçvara

¹ *Çrīçrīndravarman*, *çrīçrīndrajayavarman* ne sont en réalité que d'autres formes de çrī-Indravarman, çrī-Indrajayavarman, et qui n'impliquent pas nécessairement une différence de personnes. Cette répétition honorifique de la particule *çrī* est une mode qui, dans l'Inde du moins, est caractéristique des basses époques, bien que les premières traces en remontent assez haut. C'est par elle peut-être qu'il faut expliquer le nom de l'auteur du *Naishadhīya*, *çrīçrī Harsha* (fin du XI^e siècle), et celui d'un scribe *çrīçrī Camra*, sur des inscriptions du commencement du même siècle (*Journal As. Soc. Bengal*, LVI, 116 et 121).

Plus tard, les exemples ne se comptent plus. Voir par exemple *çrīçrimant*, dans une inscription népalaise du XIV^e siècle (Bendall, *Journey in Nepal*, 83); *çrīçrīçrī Bhīma*, dans une autre inscription de 1510 (A. K. Forbes, *Rās Mālā*, I, 382); *çrīçrīçrī Tilakasūri*, au colophon d'un manuscrit (*Gaṇḍavaḥo*, Introd., p. CXXXVI); *cinq fois çrī NV*, dans un modèle de lettre (*Rās Mālā*, II, 342); *çrī cent huit fois çrī Pratisonghajī*, dans une inscription de 1723 (*ibidem*, I, 422). Le nom du guru est d'ordinaire précédé de la formule *çrī 5*. Aussi, dans les écrits védantiques, Çāṅkarācārya, en qualité de guru suprême,

ne se rencontrent sur aucune inscription connue. Nous trouvons donc ni une série d'au moins quatre rois nouveaux. Or nous avons, à partir de 724 caka, date de l'avènement de Jayavarman II, une liste des rois du Cambodge, qui, à supposer qu'elle présente encore quelque lacune, n'en a pas du moins d'assez grande pour permettre l'intercalation de quatre noms. Il ne peut être question de remonter au delà de 724 caka. L'écriture est très moderne, plus moderne, à ce qu'il semble, que celle d'aucune autre de nos inscriptions, à peu près identique à celle d'une inscription khmère de Siam appartenant à la fin du xiii^e siècle caka (1). Les trois derniers noms, le dernier surtout, trahiraient à eux seuls une basse époque. Il se peut que le premier roi nommé Jayavarman, soit notre Jayavarman VII. En tout cas, les quatre autres sont certainement postérieurs à ce dernier, c'est-à-dire qu'ils ont régné au plus tôt dans le xiv^e siècle caka.

Les observations qui précèdent résument, je crois, de la façon la plus probable, — qu'il y a provisoirement à tirer pour l'histoire, de l'ensemble de notre document. L'inscription, du moins dans ce qui en reste, n'est pas datée. Trop de choses ont disparu pour que les différentes parties du texte puissent être reliées sans hypothèse; et, comme on vient de le voir, les indices fournis par les noms royaux ne sont ni bien instructifs ni bien sûrs. En dépit des apparences, il se pourrait tout de même que, en partie du moins, il s'agit d'anciens rois. La donnée la plus appréciable, en somme, est l'écriture. Celle-ci, comme l'a très bien jugé Bélangère, est moderne. Elle a évidemment passé par le type carré fleuronné, qui fut en usage pendant le x^e et le xi^e siècle caka. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner quelques lettres caractéristiques, telles que le *e* et le *o*. Ces modifications ont décidément la marque de la dégénérescence, tant sous le rapport de l'élégance que sous celui de la netteté. Un grand nombre de caractères

(1) Il peut le trouver dans *le B. Cankavavaya*, par exemple en tête de l'*Epidegasabaste*, dans le *Pradit, Off. series*, III. Dans un exemplaire d'une édition récente du *Khamsam Samlakka Iva* (titre: « Bien avis, le nom de Yavonon est donné dans la formule *ce ce ce Namakha* »). On remarquera que le dénominateur est écrit *Jayavarnonipatava*.

vava, c'est-à-dire *Jayavarnapatavavava*, était, comme son homonyme de 724 caka, un Jayavarman avec le surnom de Paramavara, A. B.

Comme il y a plusieurs inscriptions qui présentent cette ressemblance, je m'abstiens de préciser le numéro. On le trouve par exemple par Bélangère, A. B.

n'ont plus de physionomie propre; ils ne diffèrent plus que par de légers appendices, qui disparaissent facilement à la moindre usure, et que le lapicide ne s'est pas toujours donné la peine de marquer. Dans les endroits frustes, il est presque impossible de distinguer entre *c*, *v*, *p*, *dh*, *th*, *m*; entre *ç*, *g*, *t* et parfois *k*, et, pour peu que l'usure soit profonde, la confusion s'étend à plusieurs autres lettres, telles que le *sh* et le *j*. Même là où le tracé est resté net, il faut deviner parfois ce que le lapicide a prétendu représenter. Ainsi, à la ligne 8 de A, où le mot *catur* revient quatre fois, il est écrit trois fois *vatur*; ce n'est que dans *caturmunukha* qu'on saisit une différence appréciable entre le *c* et le *v*. Sur un point, toutefois, l'alphabet s'est enrichi: le *ḍ*, dont il n'y a pas de trace dans les descriptions antérieures, est ici distingué (mais pas d'une façon constante) du *d*; il est marqué par *dd*¹. Mais, sous tous les autres rapports, la dégénérescence est plus avancée que dans les inscriptions du XI^e siècle çaka, par exemple, dans les nos 36 et 37 (cote de la Bibliothèque nationale) d'Angkor Thom. Aussi le déchiffrement de Bergaigne, surtout pour la face B, est-il un véritable chef-d'œuvre.

Comme détails d'orthographe, on remarquera que le *v* a ici partout remplacé le *b*; le sandhi fautif *yogavidāṃ vidan* de la stance 11 tendrait même à faire croire que la confusion n'a pas été simplement graphique. La dentale est substituée abusivement à la cérébrale dans les stances 3, 4, 25, 27, 31, 34, 42, 58, 70; dans la leçon douteuse *ddvīṭ*, stance 78, la substitution est en sens inverse. Après *r*, une consonne non aspirée est redoublée d'ordinaire, mais pas d'une façon constante; elle est simple aux stances 6 et 52, où le fait peut s'expliquer par la présence d'un *u* souscrit pour éviter un groupe trop long; mais elle l'est aussi aux stances 29 et 47, où il n'y avait pas de motif semblable.

Sauf quelques expressions bizarres, la langue est à peu près correcte. Il y a pourtant des fautes de sandhi aux stances 7, 11, 42 et peut-être 46, si la leçon est *mutarāt*, et s'il ne faut pas, comme je le crois, lire plutôt *nu tarāṇ*. Il y a aussi de fausses césures aux stances 42, 44, 61 et 72. Mais, sauf la dernière, ces négligences se rencontrent dans des morceaux narratifs, où elles sont excusables. Au point de vue de la rédaction, le document se partage, en effet, en deux parties: le récit, où l'allure est simple, dans le ton mou et sans précision du mauvais style pouranique; et le panégyrique, où l'auteur a recours aux procédés du *kāvya*, mais où il se montre bien inférieur aux virtuoses de l'époque de Yaçovarman.

¹ J'ai déjà signalé plus haut (p. 5) cette orthographe dans une inscription bouddhique d'Angkor Thom (n° 36 de la Bibliothèque nationale), qui est du XI^e siècle çaka. A. B.

| | |
|---|--|
| 11 ¹ . tadva . . . ² bhavad dhīmā-
sarvvāgamānān tattvārtham | n mānyo yogavidām ³ vidan
siddhar()ī . ⁴ |
| 12. kshamā. . . . sācānti-
dhiyā yo bhūpatiguru- | çaucasatyena sattamaḥ
r. |
| 13. sa(r)vva nadīdhārā-
yat sahasradvijāgastya- | pūrito jitasāgaraḥ
. ⁵ |
| 14. ās. nadī nāma
kāshṭhalośṭhādi ⁶ yat prāpya | ī
. |
| 15. ahims. prabhava
tasyā dvijātijanit(o) ⁸ | dv(ī)pe ⁷ vraḥ ṭhkal it(ī)rite
. |
| 16. dvau ta. bhuvau ⁹ yātau
pṛthivyām maṇir a()e . | pātratām eka eti yaḥ
. |
| 17. dī sa. ũ()in nāma
sa tapomandirām yu . | saptalokam ivāparam
. |
| 18. nānām
(ma)dhye si | pañcādinām havirbhujām
. |
| 19.
kadā(c)ī | çrīcānatīrthakam ¹⁰
. |
| 20.
. | saṃ saṃnī(?) ¹¹
. |

¹ En tête de cette stance, l'original a une rosace. A. B.

² Probablement *tadva(ñiçyo)*.

³ Orthographe régulière : *yogavidām*.

⁴ On n'a guère le choix qu'entre *siddharshi* et *siddharḍhi*. A. B.

⁵ Je suppose *sarve(āgama)-* et pour le dernier pāda : *-pīto pi na vyacōshi yaḥ*. Le sens général est au moins très vraisemblable.

⁶ *Loṣṭha* est une variante connue de *loṣṭu*. A. B.

⁷ Je crois voir sur les estampages une trace suffisante du *d* initial.

⁸ Il ne reste que *janite*; mais la pierre est brisée de telle façon qu'on peut supposer aussi bien *janito*.

⁹ Probablement *ta(ddvīpa)bhuvau*. Voir la traduction.

¹⁰ *A tīrthaku* comparez *taṭākaka*, stance 66.

¹¹ Il me semble lire *saṃ saṃnī*; en tout cas, la cinquième syllabe ne saurait être longue. A. B.

INSITUATIONS
SANSUCTIONS
ET CAMEOAGE

23. cakara decan namnemañ
vedaveśaṅgavi dvī prañ
24. atra ranyatame kṛitva
sthitō yo dhīyāpakas tiva -
25. yo yogabhyasako vvasa
javādīdevadevecañ
26. samsthāpīte tatas tasmīn
mṛmālasphatikaprakhyañ
27. bhavanjahnāvīyukta
mūrtīmantañ sudīshprekshyañ
28. prañanta daṇḍayad bhūtvā
tushṭāva stutibhīḥ stutva -
29. pravaca tañ mahecañ
dīshṭva mune mahat karyya-
30. nivokshye tvam̐ care¹ karye
matprasāda ca te bhūvā -
31. tvadīvam acrañam̐ vīdhu
tasmīn kuru mahadyāgañ
32. ōbrecānasya mūrti dya
cṛbbhadrevarahotaika
- madhyadecañ janakulam¹
stṛī yañ prāpya prīyañ tuṣṭyā²
- tapomandirañ uttamañ
n tapas tepe tapasvināñ
- samakarmāpy atīshṭhīpat
paramevaracecañ
- sa dadarca maheçvaram
sahasrādītvavarecañ
- n tattvatrayam̐ ivodgatam̐
vyomavapinam̐ ojaḥ
- trasyan sotkanṭhamanasaly
n tañ vibhūñ sa dvīçevarah
- vīsmayotphullalocanam̐
n īdhañ mama kṛitāñ tvaya
- pavanarthañ māhītale
d īshṭasiddhīr garivasi
- creshṭhañ madhyamadecakan
vathoktañ parameçvare
- abhīshikṭe tvaya mama
tv aparā mandaleçvare³

¹ Le est visible après *ja* sur l'un des estompages.

² Le lecture de ce pada paraît entière ment sûre.

³ Les restitution de ce pada semblent confirmer l'une l'autre. Il y a peut être sur les estompages une trace du *r* du mot après ce *tvayam*.

⁴ Lire *sphatika*.

⁵ Du est tenu de lire *harā* et de cor

riger *care*. Cf. la note 2 sur la stance 3a — Je crois qu'il y a *care*. L'apparence d'un *a* semble provenir d'une égratignure de la pierre, qui aurait prolongé vers le bas la boucle de droite du *r*, boucle un peu exagérée ici, comme elle l'est aussi dans le *r* de *vīdhu*, immédiatement au-dessous. Il se pourrait aussi que l'*a* ait été grave et ensuite effacé. A. B.

⁶ Lire *mandala*.

- | | |
|---|--|
| 32. tvadbhāgīneyīputraç ca
tau kīrtivīçrutau loke | tvac chishyo py aparo munīh
rājabotpītvam āgatau |
| 33. ity uktvāntarhīte deve
kṛīṭvā vidhiṃ yathākalpaṃ | vilapan so tidulkhītalh
kalpavit svāçramaṃ yayau |
| 34. atrāçramapade ramye
tapobhīṭāṅ gaṇākīrṇe | tapomandiramandīte ¹
manfrastutivīnādīte |
| 35. svādhyāyanādair āmandre
vedyābhīkīrṇakusume ² | saṃprajvalītapāvake
vrahmaloka ivāpare |
| 36. kṛīṭavān sa mahadyāgaṃ
sarasvatīyāgayutaṃ | kālayāgam itī çrutam
lokapālasamāvṛitam |
| 37. hutāgner dyusprīçaddhūmra –
svarlokākarshaṇakara – | dhūmapāçakarair iva
n tat pradātum tapobhīte |
| 38. anugrahārthaṃ lokānā –
avaçya(m)bhāvi ³ tat kāryyaṃ | m āstūto trāçrame munīh
saṃpratikshe çivājnyā |
| 39. ○ çishyarshabho bhavai tasya
pūrṇ(īk)ṛīd ¹ vañçadugdāvdhe – | yo vyāptāço yaçoñçubhīh
r jītendur atīnīrmmalāh |
| 40. sarvadvā sarvavidyābhi –
tasmād vidyēçavid itī | s sevīto vedyam āvidan
nāmnā yaḥ prathīto bhuvī |
| 41. sarvadvāḥ dhayan yo sau
guruṃ purā purārātī – | manovākkāyavṛītibh(ī)h ⁵
m upamanyur ivāvabhau |

¹ L'orthographe régulière serait *–maṇ-
dīte*; mais la faute ne doit pas être imputée
au lapicide, l'auteur ayant évidemment
cherché une allitération. Cf., ci-après,
stance 70, note 2.

² Peut-être faut-il corriger *vedyabhi-*.

³ Ou *avaçyabhāvi*. Les caractères sont,
à cet endroit, trop peu distincts pour que
le choix entre les deux lectures soit possible.

⁴ La pierre est ici encore assez usée pour
permettre l'hypothèse d'une leçon réelle
pūrṇīkṛīd au lieu de la leçon apparente
pūrṇaṅṛīd, qui ne donne aucun sens d'ail-
leurs. La forme *pūrṇīkṛīt* serait modelée

sur le verbe *pūrṇīkaromi* et gouvernerait
le génitif comme un nom d'agent. Comme
il s'agirait d'ailleurs, en tout cas, d'une ex-
pression assez insolite, il se pourrait aussi
que le lapicide et l'auteur lui-même eussent
écrit *pūrṇaṅṛīd*. — Je crois qu'il y a, en
effet, au-dessus du groupe *ṛṇu*, un *i* mal
développé et rejeté à droite, toute la place
disponible étant prise par le groupe *çyu*
de la ligne précédente. Cf. deux cas tout
semblables dans le premier pāda de la
stance 47. A. B.

⁵ Le deuxième *i* de *vṛītibhīh* paraît ne
pas avoir été gravé. A. B.

| | |
|---|--|
| 52. so bhishekavidhau ¹ tasya
parameçena çakrasya | mataç çrijayavarmanñā
gurur guru ² |
| 53. çrīndravarmā divaṃ yāte
āśīd bhadreçvareçāna – | bhūpe çrijayavarmanñi
sthāpa ³ |
| 54. çāsanāt parameçasya
çribhadreçvaraliṅgasya | yojayām āsa yan nripañ
hoṭri ⁴ |
| 55. (utpa)ttisthītisaṃhāra ⁵ –
(sth)āpanārthaṃ svaliṅgasya | kāraṇaḥ parameçvaraḥ
yo |
| 56. (guru)ç(re)sthīho ⁶ pi saṃsthāpya
. tāṃ svarīmamayīm sāksbā – | devadevañ jagadgurum
māl(ām) |
| 57. karaṇān
. svanikarān prādā – | hainān ratnavarāñjītān
t tasmi(n). |
| 58. kāni ⁷
s(o) ⁹ syāgneḥ pūjanārthāni | sārvvāny ⁸ āçayam ambhasāni
kṛitvā |
| 59 ¹⁰ nyo
(ci)tikaṇṭhe samutkaṇṭha – | bhavad bhūtahite rataḥ
s sa ç |

restitution ne peut être que tout à fait conjecturale dans la forme; mais le sens est probable, au moins dans la mesure où l'est la leçon (*a*)*bhisheka* du çloka suivant. Le fragment conservé de la consonne accompagnée de la voyelle *e* peut très bien appartenir à un *sh*.

¹ Les caractères que je lis, *bh* et *sh*, sont peu distincts; mais les traces qui en restent me paraissent s'expliquer plus facilement par cette interprétation que par aucune autre. La leçon adoptée *a*, de plus, l'avantage de suggérer une explication du çloka précédent, où le commencement de mot *abhi-* est parfaitement net.

² On peut supposer *guru(euroyathā)*. Cf. stance 56.

³ Je suppose *sthāpa(nakṛitanānasah)*. —

Il n'y avait sûrement pas *sthāpana*^e; mais il peut y avoir eu *sthāpane*. A. B.

⁴ Les estampages portent des traces suffisantes du groupe *tri*. Je suppose *ho-tri(ve)*.

⁵ Cf. stance 1.

⁶ Restitution suggérée par le mot *jagadgurum* et par la comparaison de la stance 52.

⁷ On peut supposer (*cahāna ca taṭā*). *kāni*.

⁸ Pour *sārvvāny*. A. B.

⁹ On lit *sā*, mais la pierre est dégradée de façon à permettre de lire tout aussi bien *so*.

¹⁰ Cette stance devait être précédée du signe qui annonce un nouveau sujet; une fracture de la pierre l'a enlevé ainsi que les sept premiers groupes.

| | | |
|-----|---|--|
| 60. | sthasya cīvasyaśmin | d yajane gurutaḥ prati
pūrvyaṃ yate sabhān ¹ gurūḥ |
| 61. | nā ² vidyaya karmma ³ | bhavadhyaśanataḥ paraḥ
ñacāreṇa vidāṃ varāḥ |
| 62. | yo līṅgapuryāṃ hotrītye | jalmaya vinyojitaḥ
tena crierindravarmanāḥ |
| 63. | yo bhavad dhotrītaṃ yato | cīvaṃ paramakāraṇam
rājñac crierindravarmanāḥ |
| 64. | mandinaṃ kalasanyuktaṃ | m imaya sahitaṃ punaḥ
haimacriṅgagīraṃ ⁴ vṛṣham |
| 65. | sarvadrayaṃ ⁵ avaptam
tany adad gaṅgaya yukte | vajñe crierindravarmanāḥ
sa cribhadreçvareçyare |
| 66. | sthapitāvaṃ ca gaṅ gāvāṃ
siṃhasanaṃ svarīnamaya | yaçodharataçakake ⁶
n tasyāḥ kṛtvā divaṅ gataḥ ⊙ |
| 67. | sa mīrat cripavavarmmaḍi- | mūrdhoddhṛitapadaṃ vyajā ⁷
parameçvaranamadhṛik |

Le caractère *bl* n'est pas net, et, au premier abord, on est plutôt tenté de lire *t*. La lecture *sabhān* a sur *satān* l'avantage de donner un substantif régissant le gentil *cīvasya* et de permettre pour le premier pad une conjecture (yue *crierindravarmanāḥ yo bhad*, *yajane* ou *gurah*, ou ces deux mots à la fois, pouvant régir cet autre gentil. Il semble, en effet, que le mot de *Ca* (*indravarman*) a dû, de toute nécessité, figurer avant la stance 62, ou il est occupé par le pronom démonstratif *yo*, il n'y a guère place pour ce nom avant la stance 62, et il serait bien difficile de le supposer dans la stance 61. On pourrait encore que l'épithète de *Cīva* (*mandina*) ou *bhavya*, *caḍa* *sthasya*, ne suppose le 63 à elle seule, supposer qu'il

s'agit du séjour plutôt que du sacrifice de *Cīva*. — La pierre porte nettement *satān*. A. B.

¹ *janma nā*?

² Fausse esure. A. B.

³ Je crois lire *haima* plutôt que *hema*, quoique le signe qui prolonge *h* et en fait *ai* soit peu distinct. — Tu des estam pages porte, en effet, *haima*. A. B.

⁴ Pour *dvayay*. A. B.

⁵ *A taçakaka*, et. *vetthaka*, st. 14)

⁶ Le commencement de ce pada devait contenir un verbe tel que *ast*, *āsa*, etc. — Au dessus de *Ca*, il y a la trace d'un *l*. A. B.

⁷ *prathendra*—, pour *prathendra*. Cf. *prathopati*, *prathabhay*, etc., données par les étymologues. — *prathic* n'a besoin d'aucune justification. A. B.

68. prāṇino duḥkhaṇāna
 (dri)shṭvā¹ vimuktaye teshā-
69. kāladoshodadhau dhātṛiṃ
 (bhū)yo vabhāra yaç çrīmān
70. sarvadvīpeshv adhīçeshu
 (da)ndan² dadhāra shāddgṇya³-
71. yugadoshād atikṛiçāḥ
 (vri)sharakshocitaṃ prāpya
72. kāntiḥ kāmasya kāmāri⁵-
 (a)ṭiva tasyās sthityarthaṃ
73. yasyāmalāṅgadugdadhāvdhau
 (çri)r ivāçiçriyaḥ laulya-
74. lakṣmīm ivendunalīne
 (ya)syāsye jītapadmāri-
75. anavadyaṃ sadā vṛiddhaṃ
 (a)tāra⁷ saṃphikeyaṃ ya-
76. yasyāsye⁸ . . . ī . . .
 bhūmibhuja ivālmā
77.
 pūrṇnenduvijaye vṛitta-
78. utkhātadvīpura¹¹ . . .
 yaçovitānakān keli-
- pāçitān parameçvaraḥ
 n tasmād yo mūrtimān dhruvam
- maguām uddhṛitya niçcal(ān)
 çrivarāha ivāparaḥ
- vinayenānateshu yaḥ
 vṛiddhas sadgṇinām varaḥ
- pādahīno vṛiṣho pi yam
 vedhoṇde⁴ pushkalo bhyaçāt
- nānāsthā dagdhasattanoh
 yaṃ vedhā vidadhe⁶ dhruvam
- pūrṇne vaktrendunāniçam
 m ayaço mārsbḥṭum ātmanah
- niniṣhur bhāratī ratām
 padme tiṣṭhad dhriyaṃ rucā
- rājā rājāna(m) . . .
 n dṛiṣṭvā duḥkhād ivotkshayaḥ
- sthūtām
 kirtti roshād dviddānane⁹
- . . . kirttir ivākshayā¹⁰
 ũ khyātun trailokyagāmīni
- jaṣiṃhayoh
 padañ kṛitvābhyakalpayat

¹ Les estampages portent des traces surlissantes du groupe *shṭvā*.

² Pour *danḍan*. Fausse allitération. Cf. ci-dessus stance 34, note 1.

³ Pour *shāddgṇya*-. On retrouvera plus bas, stance 76, un autre exemple de *dd* pour *ḍ*. Cf. aussi stances 78, 82.

⁴ Pour *vedhoṇde*. A. B.

⁵ Fausse césure. A. B.

⁶ Les dimensions ordinaires de *ṭi* ont été considérablement restreintes, faute de place.

⁷ La lecture même du second *t* n'est pas sûre.

⁸ Cette lecture, bien que les caractères soient mutilés, paraît certaine.

⁹ Pour *dviddānane*. Cf. stances 70, 78 et 82.

¹⁰ Les caractères sont très effacés, mais cette leçon rend bien compte de tout ce qui en reste.

¹¹ Ou *-pari*? Au lieu de *dvīp*, il faut lire *dvīp*. Il semble qu'ici encore le double *ḍ* soit une représentation du *ḍ*,

| | | |
|-------------|---|--|
| 89. | saddharmaṃ ¹ pūjitaṃ pūrvvaṃ | pāvanaṃ jagatāṃ sadā |
| 90. | dāsādāsisaṃyukta- | n ² dadau so smin maheçvare |
| 91. | tāni sarvāṇi sa prādā- | c chribhadreçvaraçaṃbhave |
| 92. | yaṣ ³ tapomaudiraṃ ramaṃ | purāṇāt punar ākarot ⁴ |
| 93. | yayau saddhotṛitaṃ rājña- | ç çriçrīndrajayavarmmaṇaḥ |
| 94. | yātaç çrijayavarṇmādi- | navaḥ ⁵ |
| 95. | bhūyo bhūmibhṛitā tena | vibhavaic çivikādibhūḥ |
| 96. | çribhadreçvaranandīça- | yo guru |
| 97. | dakṣhiṇān nikhilām asmaī | sthāpanaṃ kartum ārabhet ⁶ |
| 98. | so dād asmaī hutabhūje | nandīçvaram iveçvaram
prādād dhutabhūje tadā
rūpyasvarṇṇamayaṃ çubham
grāmān saçaçukīṅkarān |

¹ Leçon douteuse. Les caractères sont très effacés. — Le premier groupe est *si*; *siddhārthaṃ*? A. B.

² On peut encore lire, au moins sur l'un des estampages, même le premier groupe *dā* de *dāsa*—.

³ On remarquera le pronom relatif, après plusieurs stances qui ne contenaient que le pronom démonstratif pour désigner le même personnage. Il y a plus haut des exemples du même fait, stances 16 et 23.

⁴ Emploi bizarre de *kar* avec *ā*? Ou barbarisme métrique?

⁵ Leçon douteuse.

⁶ Est-ce là un optatif dans le sens du passé, comme nous en avons déjà quelques-uns dans les inscriptions du Cambodge et de plus nombreux dans celles de Campā? Dans ce cas, la confusion se serait étendue ici, comme à Campā, aux formes en *e*. Jusqu'ici les textes du Cambodge ne nous avaient fourni, dans cette acception, que des formes en *ya*. A. B.

⁷ On entrevoit pour ce premier pāda des traces de caractères un peu plus distinctes que dans les stances précédentes: mais je n'en ai su rien faire.

| | | |
|-----|---------------------------------------|---------------------------------------|
| | | bhūbhṛitāḥ |
| ११० | lakṣyaḥ yam ātamaḥ creshṭhā | s tadadlimo vathāvīdhu |
| १११ | criyagner asva ¹ | kalpitan teṇa yajvina |
| | kulasya patvā kartavya- | ni atithvaṃ bhojanādikan |
| ११२ | | prarthitaṃ caṣaṇaṃ mahat |
| | ḍotra crijavavarmūdi | paramesvarabhūbhṛitāḥ |
| ११३ | | |
| | | nyaham yena yatni sa svarggam |
| | gacchati yo mācayati | |
| | tv akalpantat avicinarakadau | ☉ |
| ११४ | vidyabhis saka labhu r vya- | s ² sarvada sevito bhṛigam |
| | vidvaca iya vidyeca- | dhiman ity ativiçrutāḥ |

TRANSLATION

A

1. Honore Paramesvara (Giva), cause de la naissance, de la durée et de la reabsorption des êtres, et qui, d'abord unique, s'est partagé en trois (Brahma, Vishnu, Giva) pour enmettre (créer) le monde.

2. Tout en étant unique, il se divise à l'infini dans les corps multiples des êtres, comme la lune reflétée dans l'eau d'une infinie de vases.

3. La pâleur extrême de la cendre qui couvre ses membres, semble un croissant de lune qui brille sur son front, fondu par la flamme de son œil.

4. Il a la blancheur de la mer de lait; il fait comme elle la prospérité du ciel et de la terre, et son toupet, brillant et entrelacé de serpents est pareil au mont Mandara, dominant la mer de lait, enflammé et entouré du serpent Vasuki.

¹ Le mot est sanskrit.

La tête de ce *padī*, il manque deux syllabes dont la première était brève et dont la deuxième était *hā* ou *ho*, *saban* (c'est-à-dire) A. B.

La tête de cette stance il y a un signe qui ressemble tout à fait au chiffre 2.

C.é. le signe placé après la stance 84, A. B.
² Nouvelle réapparition du pronom relatif (3) ci-dessus stance 92, note 3.

5. le *liṅga*, (*Umā*), les yeux grands ouverts, paraît (tremblante?) comme par crainte des rois des serpents qui lui servent d'ornements.

6. (l'honneur *Umā*?) qui (sait) mettre sous ses pieds la tête, subissant l'empire de ses charmes, du dieu qui porte un croissant sur la tête.

7. Il y avait un brâhmane cher à *Çarva* (*Çiva*), instruit dans toutes les sciences¹, faisant du bien à tous les êtres, nommé *Sarvajñamuni*.

8. C'était un dépôt des quatre Vedas, et son charmant visage [l'ensemble de ses quatre visages²] brillait comme les quatre visages du dieu qui a quatre visages (*Brahmā*), et (d'où sont sortis) les quatre Vedas.

9. Né dans l'*Āryadeça* (l'Inde propre) et uniquement occupé à se concilier la faveur de *Çiva*, il vint par piété dans ce pays de *Kambu*

10. Venu pour offrir des sacrifices à *Çambhu Çrī-Bhadreçvara*, après l'avoir longtemps honoré, il partit (pour le séjour d'*Īçvara*, c'est-à-dire il mourut).

11. De sa (race) était (né *Siddha* ?), sage, digne d'être honoré par ceux qui connaissent le Yoga, connaissant lui-même la signification essentielle de tous les livres de science.

12. Par sa patience,, sa sérénité, sa pureté, sa véracité, il était le plus vertueux des hommes; par son intelligence, (il mérita d'être) le guru (précepteur) d'un roi.

13. Rempli par les torrents de toutes les doctrines comme par celles d'autant de rivières, il l'emportait sur l'océan en ce que, (bu par) des milliers de brâhmanes comme par autant d'*Agastyas*³, (il n'était pas épuisé).

14. (rivière) nommée *nadi* (ou rivière nommée) lorsque, ayant eu du bois, des mottes de terre, et autres matières semblables⁴

15. dans une île de cette rivière, appelée *Vraḥ Thkval*⁵, engendré par un brâhmane⁶

¹ *āgama* désigne probablement les livres ainsi appelés qui appartiennent en propre aux *Çivaites*. Cf. stances 11 et 48. A. B.

² Jeu de mots. — Le deuxième sens de ces jeux de mots a été, autant que possible, placé entre crochets. A. B.

³ *Agastya* est le nom d'un ancien sage qui passe pour avoir épuisé la mer en la buvant.

⁴ Voir la note 2 de la stance 16.

⁵ Nom khmer : Le sacré *Thkval* (?).

⁶ Voir la note 2 de la stance 16.

16. Donc deux hommes nés dans une île ont été dignes de recevoir toutes les faveurs; lui seul va sur la terre (2), pierre précieuse¹,².

17. H. un ermitage nommé qui était comme un autre Saptaloka

18. au milieu des feux tels que les cinq feux sacrés³,

19. un jour Çri leânatirthaka⁴,

20.

21.

22. Ce pays nommé Madhyadeça⁵, il le rendit très peuplé et plein de brâhmanes connaissant les Vedas et les Vedaïgas, ayant pris lui-même une femme qui lui était chère⁶.

Le mot *magi* signifiant aussi « cruche », peut former calembour avec l'expression *vates pātṛatam*, qui signifie littéralement « sont devenus des vases ».

Je suppose que les deux stances 14 et 15 étaient consacrées à la naissance de notre personnage dans une île, et que la stance 16 le comparait, en tant que né dans une île, à Krishna Dvāpāyana. Cf. LIX, B. 14. On remarquera qu'une comparaison avec Vyasa se lit en toutes lettres à la stance 24. Ou bien s'agirait-il d'un dieu nége dans une île et compare pour cette raison à Vyasa, né dans une île, comme il est dit à la stance 66, et plus haut dans XLIV, stance 35. En tout cas on ne peut songer pour la stance 16 à une restitution telle que *śrī va dāya bhavaṇ*, que j'introduisais dans d'autres personnages. L'absence au commencement de la stance, du signe qui, dans notre inscription, annonce régulièrement tout personnage nouveau, suffirait pour écarter cette hypothèse, et ce qu'on peut lire des fragments qui suivent confirme l'idée qu'il ne s'agit toujours que

d'un seul et même personnage. Nos stances 14-16, à la suite du court panegyrique des stances 11-13, seraient déjà dans le style narratif, qui est d'ailleurs dominant tout le long de l'inscription. Néanmoins le pronom relatif *yah* peut très bien représenter le personnage dont on raconte l'histoire, comme il reparaitra plus loin à la stance 23 (voir la note 1 sur cette stance).

Ensemble des sept mondes. — Le mot n'est pas dans les lexiques. — Ce sont les sept mondes dénommés selon les sept *cya hritas*, A. B.

3. — On les cinq feux par lesquels les ascètes se laissent brûler (quatre feux allumés aux quatre points cardinaux et le soleil). Il s'agit donc soit de l'entretien de feux sacrés par notre personnage, soit de ses penitences.

Cf. plus bas stance 88.

4. Cf. plus bas stance 30. Ce nom avait été donné au pays par allusion au Madhyadeça de l'Inde propre⁷. — La référence à XIX. 1. a été donnée p. 564 A. B.

23. Ayant fait dans ce pays charmant un ermitage très saint et y séjournant comme maître, il se livra aux dures anstérités des ascètes¹.

24. Quoiqu'il s'appliquât au Yoga et accomplît des œuvres semblables à celles de Vyāsa, il érigea, sur l'ordre de Parameçvara (Çiva), un Seigneur des dieux des dieux tels que Jaya².

25. Après cette érection, il vit apparaître Maheçvara (Çiva), semblable à un cristal sans tache et brillant comme mille soleils,

26. Accompagné de Bhavānī et de la fille de Jahnu (la rivière du Gange), comme une manifestation des trois principes³, ayant pris une forme sensible, mais difficile à fixer du regard, emplissant le ciel de sa majesté.

27. S'étant prosterné et étant devenu rigide comme un bâton, tremblant, le cœur troublé par le désir, ce prince des brâhmanes loua de ses louanges le Maître très louable.

28. Ses yeux s'ouvrirent tout grands d'étonnement quand Maheçāna (Çiva) lui dit : « Très bien, solitaire; tu viens d'accomplir pour moi une grande œuvre.

29. « Je l'emploierai à une entreprise ayant pour objet la purification, sur la surface de la terre. Et, par ma faveur, tu obtiendras le succès complet de tes désirs.

30. « Sache que ton ermitage du Madhyamadeça⁴ est le plus saint des ermitages; fais-y un grand sacrifice comme il est dit dans le Parameçvara⁵.

¹ Le pronom relatif reparait ici après une stance (22) et même sans doute après une série de stances (17-22) où le personnage en question n'était désigné que par le pronom démonstratif. Le même fait se reproduit dans l'éloge du disciple, au vers 54. Cf. aussi l'observation faite plus haut sur la stance 16.

² Le nom de Jaya désigne Indra, ici sans doute avec allusion à Arjuna chanté par Vyāsa. — Peut-être s'agit-il simplement de l'érection d'un *Jayeçvara* en l'hon-

neur d'un roi Jayavarman. Si *api* a ici le sens restrictif, s'il ne signifie pas simplement « et », l'opposition serait plutôt entre les deux épithètes : « adonné au Yoga, bien qu'il accomplît autant d'œuvres que Vyāsa, il. . . » A. B.

³ Pour cette modification çivaite de la théorie des trois *guṇas*, voir H. R. Hoisington, *Tattava-katṭalei*, section I, dans le *Journal of the Americ. Or. Society*, t. IV.

⁴ Cf. stance 22.

⁵ Voir plus haut, p. 563.

31. « Deux formes de moi, le Seigneur, sont¹ sacrées grâce à toi² : l'une est le hotar (sacrificateur) de Çri-Bhadreçvara; l'autre est le maître de la contrée.

32. « Et le fils de ta nièce, et un autre solitaire, ton disciple, tous les deux célèbres et glorieux dans le monde, deviennent hotars (sacrificateurs) de rois³.

33. Le dieu, ayant ainsi parlé, disparut. Et lui, gemissant, très affligé, ayant accompli le culte selon le rituel, lui qui connaissait le rituel, se rendit dans son ermitage.

34. Dans ce séjour charmant de l'ermitage, orné de huttes d'ascètes, plein de troupes de pénitents, retentissant de formules sacrées et d'hymnes de louange,

35. On s'entendait le murmure doux et sourd des lectures sacrées, où les feux étaient allumés, ou l'autel laissait déborder ses fleurs⁴, comme dans un autre Brahmâloka (monde de Brahmā),

36. Il fit le grand sacrifice connu sous le nom de sacrifice à Kala (Çiva), accompagné du sacrifice à Sarasvatī, visité par les Lokapālas (Gardiens du monde),

37. Et qui, avec les fumées du feu sacré montant jusqu'au ciel et sombres, comme avec autant de cordes, semblait tirer vers la terre le monde du ciel, pour le donner à l'ascète.

38. Le solitaire, demeura dans cet ermitage pour le bien du monde, attendant l'accomplissement de ce qui devait nécessairement arriver, selon l'ordre de Çiva.

39. Il eut un disciple de premier mérite, qui remplissait l'espace des rayons de sa gloire, qui faisait battre son plein à la mer de lait de sa race, mais qui l'emportait sur la lune en ce qu'il était sans tache.

¹ Le texte offre, dans cette stance et dans la suivante, un participe passé. Mais il s'agit évidemment de prédictions que le dieu voit de là accomplies. J'ai pris le parti de traduire par le présent.

² Je traduis « grâce à toi », et non « par toi ».

³ Il s'agit question du disciple à partir

de la stance 39. Je suppose que c'est le petit neveu qui était introduit dans les stances 59 et 84, malheureusement mu-tées.

⁴ Ou, avec la correction indiquée, « on les fleurs étaient repandues sur l'autel ». De toute façon, *abhikāṇa* est employé dans un sens que ne donnent pas les lexiques.

40. Toutes les sciences venaient sans cesse faire en lui leur séjour; il savait ce qui peut être su; aussi était-il célèbre sur la terre sous le nom de Vidyēçavid¹.

41. Il brillait en donnant toujours satisfaction à son maître, en esprit, en paroles et en actions, comme autrefois Upamanyu² à l'ennemi de Pura (Çiva).

42. Il avait atteint l'autre rive de ces mers qu'on appelle la grammaire de Çiva et l'astronomie, et, sacré par son maître, il était très vénérable aux sages.

43. Quand son maître, ayant accompli son œuvre, fut parti pour le séjour d'Içvara, lui, qui n'avait jamais eu d'autre pensée que de complaire à son maître, brûlait de le suivre.

44. Alors retentit une voix venant du ciel et qui s'adressait à lui : « Ô solitaire, n'accomplis pas ton projet, car tu dois devenir le hotar de Çrī-Bhadreça. »

45. Ayant entendu cette voix extraordinaire et céleste qui le liait au service divin, quoique tourmenté du regret de son maître, sachant ce qu'il devait savoir, il resta sur la terre.

46. Il entretenait dans le séjour de son maître des troupes d'ascètes, il prit soin que le feu y brûlât toujours³, il y célébra le roi, et protégea la communauté comme l'avait fait son maître lui-même.

47. Nourrissant toujours les hôtes avec les aumônes qu'il avait recueillies, se livrant à l'étude du Veda, il pratiqua de grandes austérités selon les prescriptions des livres.

48. Brillant d'ascétisme [d'ardeur⁴], il répandit toutes les doctrines çivaïtes, comme le soleil répand ses rayons à son lever.

49. Le roi Çrī-Jayavarman était un jour fort en peine de trouver pour son sacrifice un hotar célèbre par la pureté de sa race et de ses mœurs⁵.

50. Alors le roi, l'ayant examiné en présence des savants, donna à cet homme très vénérable aux yeux des sages la charge de bon⁶ hotar.

¹ Le vrai sens de ce mot est « qui connaît le Maître de la science (Çiva) ».

² Cf. Wilson, *Select Works*, I, 12. — On remarquera l'allitération.

³ Ou bien « fut honoré d'offrandes ».

Cf. Böhlingk et Roth, sub verbo *hu*.

⁴ Jeu de mots.

⁵ « Un hotar pur par la race, par les mœurs, par la doctrine. » A. B.

⁶ Cf. la « bonne » loi, *saddharma*

B

51. Apres avoir fait de nombreux sacrifices et lui avoir donne, comme salaire de ces sacrifices, tout ce qu'il possedait, il (fit sacrer¹) Çri-Indravarman.

52. Ce prêtre fut juge par Çri-Jayavarman digne de sacrer ce roi, (lui le meilleur des gurus [precepteurs], comme le guru d'Indra [Brihaspati²] fut juge digne de sacrer ce dieu par le Souverain seigneur (Çiva).

53. Çri-Indravarman, lorsque le roi Çri-Jayavarman fut parti au ciel (fut mort), (resolut d'eriger l'Īcāna Bhadrēçvara.

54. Sur l'ordre du Souverain seigneur, le roi confia a ce prêtre la charge de hotar du liṅga de Çri-Bhadrēçvara. . . .

55. Le Souverain seigneur, qui opere la naissance, la duree et la reabsorption des êtres (l'employa à?) eriger son propre liṅga.

56. Et ayant erige, lui (le meilleur des gurus), le dieu des dieux qui est le guru du monde, il erigea une statue de. . . .? (faite d'or avec un rosaire³).

57. Il lui donna. . . . (des objets) d'or enrichis de pierres precieuses. . . .

58. Et il creusa des etangs? (utiles a tous, un reservoir des eaux, ayant fait. . . .) destines au culte du feu de celui-ci (de Çiva⁴).

59. Il y eut un autre⁵. . . . se plaisant a faire du bien a tous les êtres, que ses desirs portaient vers le dieu au cou fonce (Çiva⁶).

60. Il fut pour Çri-Çrindravarman⁶, et dans son sacrifice, un guru pareil

Pour ce cloka et le suivant, voir les notes du texte. Il s'agirait du sacre d'Indravarman comme *yuvārāja* (jeune roi) ou heritier presomptif.

¹ Cf. *Vishṇupurāna*, IV, 9.

akṣamālā, « ayant un rosaire », est un nom de Çiva dans le *Mahābhārata*, XII (10) 374. C'est un exemple (entre beaucoup d'autres) des emprunts du 9

vainisme au bouddhisme. — A moins que ce ne soit l'inverse, A. B.

² Cf. stance 100.

Ce nouveau personnage doit être le petit neveu du guru de Vidyeçavid. Cf. stance 32. Il est en effet devenu lui aussi, hotar d'un roi, voir stance 63.

³ Conjecture. Voir la note du texte.

à son propre guru, quand celui-ci fut parti pour la cour de Çiva qui habite (la montagne), c'est-à-dire fut mort.

61. uniquement occupé de se soustraire à l'existence individuelle, lui, le premier des sages par sa (naissance), par sa science, par ses œuvres, par sa conduite,

62. Il reçut de ce Çrī-Çrīndravarman la charge de hotar de Jāhnāvī (la rivière Gange) à Liṅgāpurī.

63. (Ayant honoré?) Çiva, cause suprême, il devint hotar du roi Çrī-Çrīndravarman.

64. (Il érigea?) accompagné d'Umā, le taureau Nandin servant de monture à Kāla (Çiva¹), sur le mont Haimaççīṅga.

65. Toutes les richesses qu'il gagna dans le sacrifice de Çrī-Çrīndravarman, il les donna à l'Īçvara Çrī-Bhadreçvara et à la Gaṅgā (Gange).

66. Et après avoir érigé une Gaṅgā dans l'étang de Yaçodhara², après lui avoir fait un trône d'or, il alla au ciel (mourut).

67. Il y eut un roi suprême, dont les pieds, pareils à des lotus, étaient supportés par les têtes des rois., et nommé Çrī-Jayavarmādi-parameçvara³.

68. C'était sûrement Parameçvara (Çiva), incarné parce qu'il avait vu les êtres vivants captifs dans les liens de la douleur, et qu'il voulait les en délivrer.

69. La terre était plongée dans l'océan des vices du siècle⁴; il l'en a tirée, quoique inébranlable⁵, et l'a rapportée, lui le fortuné, comme un autre Çrī-Varāha⁶ (Vishṇu sous forme de sanglier).

¹ Ou accompagné de Kāla (la mort)? Le texte dit simplement « joint à Kāla ». — Pour cette association de Nandin (un des chefs des gaṇas) et de Kāla (qui, bien entendu, est ici distinct de Çiva), cf. n° XV, A, 7, et B, 26. A. B.

² Cf. stance 16, note de la traduction.

³ C'est-à-dire *çrī-Jayavarma-parameçvara*. De même, aux stances 94 et 101,

ādī n'appartient point au nom. A. B.

⁴ L'âge du monde où règnent les vices est nécessairement l'âge Kali. Mais le texte porte simplement « l'âge » (*kāla* remplaçant ici, par une exception dont il y a d'autres exemples, le mot *yuga*).

⁵ Il y a un jeu de mots sur *niçcalā*, qui est aussi un nom de la terre.

⁶ Remarque l'allitération avec *çrīmān*.

70. Au milieu des rois humblement inclinés dans tous les continents, il portait le sceptre, ayant l'expérience des six moyens de la politique¹, lui le premier des hommes vertueux.

71. Le Faucou (la Justice), qui était devenu très maigre par les vices du siècle, et qui n'avait plus qu'un pied, grâce à ce roi accoutumé à garder la justice, est revenu, florissant, dans l'œuf du Créateur (le monde).

72. La beauté de l'Amour n'avait plus où résider depuis que son corps charmant avait été brûlé par l'ennemi de l'Amour (Civa) : c'est sûrement pour lui donner une résidence inimmuable que le Créateur a créé ce roi.

73. Ses membres sans tache étaient une mer de lait qui battait son plein en tout temps grâce à la lune de son visage, Çri² y a cherché un refuge pour s'y laver de l'inconstance qui fait sa honte.

74. Bharatī (l'Eloquence), voulant faire honte par son éclat à Lakshmi (la beauté) qui se plaît à résider dans la lune comme dans un lotus, s'est placée sur sa bouche [sur son visage³], qui l'emporte sur ce lotus qu'on appelle ennemi des lotus [lune³].

75. Le Roi (la lune), en voyant ce roi sans tache qui ne connaît pas de décroissance, a presque regretté, quand elle a échappé à Rahu, de n'avoir pas été détruite par lui⁴.

76. Voyant (l'Eloquence⁵) résider sur la bouche de ce roi, sa Gloire semble s'être réfugiée par jalousie sur la bouche de ses ennemis.

Cf. *Manu*, VII, 58, etc.

La Fortune royale porte ici le nom de Çri, de préférence à celui de Lakshmi, pour l'alliteration.

Ce çubandīas savant signifie que le visage du roi est plus beau que la lune, et que sur ce visage, ou plutôt sur cette bouche [peu de mots], réside l'Eloquence, la lune, qui est l'ennemi des lotus (de sur) devient ici un lotus en tant que maison de Lakshmi. — Lakshmi ne réside pas, que je sache, dans la lune, mais bien sur un lotus, et, en outre, elle en tient un à la main. Le texte revient à ceci : Pour

humilier Lakshmi qui trône sur un lotus [qui est semblable à la Lune], Bharatī choisit pour demeure la bouche du roi, un lotus qui est plus beau que la lune. A. B.

¹ Tant elle se trouve humiliée de la supériorité du roi ! Traduction conjecturale comme la leçon *tatara*. Le mot *utshaya* « échappe à la destruction » n'est pas dans les dictionnaires.

Puisque la *reale* de la Gloire est sur la bouche du roi, ce ne peut être que l'Eloquence, dont le nom, *bharatī*, figure sans doute à l'un des deux endroits où subsiste le signe de Çri long.

77. Il semble que sa Gloire impérissable soit partie dans les trois mondes pour y raconter la façon dont (son visage) a vaincu la pleine lune [ou pour y raconter que son visage est plus rond¹ que la pleine lune].

78. Ayant arraché comme (une broussaille²) la ville de son ennemi, il s'est fait un séjour de plaisance en dressant sa gloire comme un daïs sur comme sur deux lions.

79. Sa, versant sur la douleur de ses ennemis l'eau de sa gloire, recevait (ou payait²) le tribut.

80. Il l'emportait sur Indra en ce qu'il versait sans cesse la pluie de ses dons, dont l'eau, et en ce qu'il avait fait plus de cent sacrifices³.

81. . . . : le soleil, bien qu'il soit connu en tous lieux pour éveiller les lotus, n'en a-t-il donc éveillé aucun autre (ou n'a-t-il pas éveillé aussi son ennemi⁴) ?

82. . . . ayant l'éclat, il accordait ses faveurs d'après les règles des livres tels que les Çāstras, et des moyens tels que l'examen, etc.

83. . . . son pied pareil à un lotus était sur la tête des rois, sa gloire brillante dans leurs désirs (excitait leur envie), sa vaste autorité sur le bord du vaste océan (s'étendait jusqu'à la mer).

84. . . . il y eut un brâhmane éminent, très pur, qui possédait toutes les sciences comme [la pleine lune a tous ses quartiers].

85. . . . semblable, par sa fermeté, au roi des monts le Meru, et, par ses austerités [son ardeur⁵], au soleil.

86. . . . comme un feu d'où l'offrande qu'on y jette fait jaillir sans cesse de nouvelles flammes.

87. . . . le roi Çrī-Indravarma résolut de l'appeler.

88. . . . il entreprit d'ériger un Çiva Çrī-Īcānatīrthaka.

¹ Jeu de mots sur *crittam*.

² Selon qu'on sépare *ādattakarā* ou *dat-takarā*. Le sujet devait être quelque attribut du roi. Mais lequel ?

³ *atiçātādhevaram* paraît être un accusatif adverbial, dont le lien avec le reste

de la phrase pouvait être assez lâche.

⁴ Il y avait là sans doute, au moyen d'un jeu de mots, une allusion au premier pāda, où il devait être question de la façon dont le roi traitait ses ennemis.

⁵ Jeu de mots.

89. ----- la sainte loi ² honoree autrefois, et qui est toujours pour les mondes un moyen de purification.

90. Il donna a ce Maheçvara (Çiva) un..... avec des esclaves mâles et femelles.

91. il donna tout cela a Çambhu Çri Bhadreçvara.

92. il fit de nouveau un ermitage plus charmant que l'ancien.

93. il devint bon hotar du roi Çri-Çindrajayavarman.

94. il devint, du roi Çri-Jayavarmâdiparameçvara.

95. ce roi lui fit de nouveau des cadeaux tels que des palanquins et le reste.

96. qu'il commence ² à eriger le Nandiça Çri-Bhadreçvara.

97. Içvara comme, Nandiça, il donna alors à ce feu sacré de Çiva ¹ le salaire entier de ses sacrifices.

98. Il donna a ce feu, fait d'argent et d'or et charmant, ainsi que des villages avec du betail et des esclaves.

99. L'ermitage excellent qui depend de lui, et qui doit être protégé par le roi selon la regle, le,

100. L'hospitalite, comprenant la nourriture et le reste, doit être donnée par le chef de la communaute, pretre de ce feu de Çiva,

101. ce grand decret du roi Çri Jayavarmâdiparameçvara lui a ete demande par son hotar.

102. Que celui qui chaque jour, seconde cette oeuvre pie aille au ciel; que celui qui lui nuit aille dans les enfers tels que l'enfer Avici jusqu'à la fin d'un Kalpa d'une duree du monde .

103. Toutes les sciences venaient sans cesse faire en lui leur sejour comme dans le Vidveça le maître de la Science, Çiva , et il fut tres celebre sous le nom de Vidveçadhiant.

NOTE ADDITIONNELLE

AU SUJET DES DATES CONTENUES DANS LES INSCRIPTIONS DU CAMBODGE
DU 1^{er} FASCICULE ET DANS LES INSCRIPTIONS DE CAMPĀ.

Je donne ici la note additionnelle promise plus haut, dans l'introduction aux nouvelles inscriptions du Cambodge, p. 295.

INSCRIPTIONS DU CAMBODGE.

VI, B (p. 41, 43).

« L'année çaka 548, le 2^e jour de Mādhava, le Scorpion étant à l'horizon, et la lune dans le Taureau et dans Kṛittikā. »

Le texte ne désigne pas formellement l'année comme révolue, et les autres données ne peuvent pas non plus renseigner à cet égard. Mais la position assignée à la lune montre que le jour appartenait à la quinzaine claire.

En supposant qu'il s'agisse de l'année révolue et en appliquant les données du Sūryasiddhānta, nous obtenons pour la date le jeudi 3 avril 626 A. D. Ce jour-là, en effet, le 1^{er} tithi de la quinzaine claire de Mādhava (= Vaiçākha) s'est terminé à Angkor (13° 25' N.; 101° 40' E. de Paris; l'heure d'Angkor, différence de latitude non comprise, est de 1 heure 55 minutes en avance sur celle de Lankā) 6 heures 27 minutes après le lever du soleil. Au moment de ce lever, la lune se trouvait à 22° 6' de longitude, dans le Bélier et dans Bharāṇi. Mais 7 heures 45 minutes après, elle est entrée dans Kṛittikā, et, 12 heures 33 minutes après le même lever, elle est entrée dans le Taureau. Le soleil s'étant levé à 13° 32', dans le Bélier, le Scorpion s'est levé 13 heures 6 minutes après lui, c'est-à-dire 54 minutes après le coucher du soleil, et il est ensuite resté pendant deux heures à l'horizon, la lune étant toujours dans Kṛittikā et dans le Taureau.

Avec l'année çaka courante, nous obtenons le samedi 13 avril 625 A. D. Ce jour-là, en effet, le 9^e tithi de la quinzaine claire de Mādhava s'est terminé à Angkor 18 heures 19 minutes après le lever du soleil. A ce lever, la lune se trouvait à 26° 13' de longitude, dans le Bélier et dans Bharāṇi; 1 heure 27 minutes après, elle entra dans Kṛittikā, et, 6 heures 54 minutes après le même

lever, elle entrait dans le Taureau. Le soleil s'étant levé à 23° 33', dans le Belier, le Scorpion s'est levé 12 heures 26 minutes après lui, c'est-à-dire 18 minutes après le coucher du soleil, et il est ensuite resté pendant deux heures à l'horizon, la lune étant toujours dans Kṛittikā et dans le Taureau.

Les données du texte se prêtent donc également au cas de l'une et de l'autre année. Mais il faut se rappeler que ces déterminations ne sont qu'approximatives. Pour être parfaitement probantes et exactes, il faudrait, l'indication du jour de la semaine faisant défaut, qu'elles fussent calculées d'après le siddhānta même dont se servaient les rédacteurs de l'inscription. Or, non seulement nous ignorons quel a pu être ce siddhānta, mais — et cette remarque vaut pour toutes ces dates antérieures du VI^e siècle caka — il est peu probable que les données de notre Sūryasiddhānta actuel, que j'ai dû employer, soient applicables pour cette époque. Nous savons, en effet, que ces données étaient autres dans le Sūryasiddhānta tel que l'a connu Varāha Mihira, vers le milieu de notre VI^e siècle. Elles reproduisaient alors, à peu de chose près et avec quelques éléments en plus, les données d'Āryabhaṭa, et ce serait presque étrange si, avec les chiffres actuels du traité, nous obtenions pour les dates de cette époque des vérifications de tout point satisfaisantes. Dans le cas présent, ces divergences ne pourraient guère faire plus qu'affecter d'une unité la détermination du jour. Cela suffirait pourtant à éliminer l'une ou l'autre année. Mais quelques desiderata que laisse de ce chef la détermination de cette date, il est un point du moins qui ressort de notre texte avec une certitude absolue, c'est que, pour ceux qui ont rédigé la date, le mois commençait avec la quinzaine claire, à la nouvelle lune, suivant le mode *amānta*. J'ai déjà signalé plus haut (p. 188 et 189) l'importance de ce résultat.

Les deux dates obtenues sont en vieux style : en nouveau style, elles seraient le jeudi 6 avril 626, et le samedi 16 avril 625 A. D. Pour l'une et pour l'autre, le moment spécifié tombe après le coucher du soleil, à une heure non rituelle. Le fait se reproduit si souvent dans ces inscriptions qu'on peut presque dire que c'est la règle. On devait achever le travail dans la soirée ou même pendant la nuit, et les actes de donation et de consécration étaient sans doute renvoyés au lendemain, s'ils n'avaient pas déjà été accomplis auparavant, à une heure précisée de la journée.

IX, A, 2, B, 11 (p. 55, 57, 60).

= 1. année caka 550, la lune étant dans Rohiṇī, le 3^e jour de Mādhava.

Il est probable, en effet, que la spécification du jour du mois, qui n'est donnée que dans la deuxième partie de l'inscription, est aussi valable pour la

première et que, la fête anniversaire du lînga étant fixée au 3^e jour de Mād hava, ce 3^e jour aura aussi été le jour de l'érection. Il n'est pas dit si l'année est à prendre comme révolue ou comme courante. Les données sont encore plus pauvres que pour le n^o VI, et la détermination comporte les mêmes réserves.

Avec l'année çaka révolue, nous obtenons le mardi 12 avril 628 A. D., jour où le 3^e tithi de la quinzaine claire de Mād hava a pris fin à Angkor 18 heures 5 minutes après le lever du soleil. A ce lever, la lune se trouvait à 48° 23' de longitude, dans Rohiṇī, où elle est restée encore pendant 8 heures 9 minutes.

L'année courante nous donne le mercredi 25 mars 627 A. D., jour où le 3^e tithi de la quinzaine claire de Mād hava s'est terminé à Angkor 19 heures 16 minutes après le lever du soleil. A ce lever, la lune se trouvait à 30° 51' de longitude, dans Kṛittikā, et elle est entrée dans Rohiṇī 15 heures 48 minutes après, c'est-à-dire 3 heures 45 minutes après le coucher du soleil.

Ici encore l'énoncé de la date suppose l'usage du mode *amānta*. Exprimées en nouveau style, ces dates seraient le mardi 15 avril 628 et le mercredi 28 mars 627 A. D.

X, 8 (p. 62, 64).

« L'année çaka 586, le (2^e) jour de la quinzaine claire de Māgha. »

La date n'est pas vérifiable, faute de données. Ses équivalents, à un jour près, sont : pour l'année révolue, le mercredi 25 décembre (nouveau style, 28 décembre) 664 A. D.; pour l'année courante, le samedi 6 janvier (nouveau style, 9 janvier) de la même année 664.

XI, 26 (p. 68, 72).

« L'année (çaka) 589, le 10^e jour de la première (quinzaine) de Vaiçākha, Jupiter étant dans le Sagittaire, Vénus dans le Taureau, la lune dans le milieu du Lion, Mars dans le Cancer, Saturne dans le Verseau, le soleil, Mercure et l'un (des nœuds) dans le Bélier, le Scorpion à l'horizon. »

Il n'est pas dit si l'année (çaka) est à prendre comme révolue ou comme courante. Mais les données sont assez nombreuses et de nature assez diverse pour trancher la question : il s'agit de l'année révolue. Ici encore la « première quinzaine » est la quinzaine claire, et le mois est compté suivant le mode *amānta*.

Nous obtenons ainsi pour notre date le vendredi 9 avril 667 A. D., jour où le 10^e tithi de la quinzaine claire de Vaiçākha s'est terminé à Angkor 19 heures

26 minutes après le lever du soleil. A ce lever, le soleil était à $18^{\circ} 56'$ de longitude, dans le Belier. La lune était à $129^{\circ} 5'$, tout près de la fin du premier tiers du Lion, et, 12 heures 44 minutes après, au lever du Scorpion, elle était à $137^{\circ} 6'$, dans le deuxième tiers ou, comme s'exprime le texte, dans « le milieu » du Lion. La partie de la journée spécifiée a commencé 27 minutes après le coucher du soleil et a duré deux heures. Quant aux autres planètes, je trouve, aux places qui leur sont assignées dans le texte : Jupiter dans le Sagittaire (de $10^{\circ} 39'$), Venus dans le Taureau (de $3^{\circ} 45'$), Mars dans le Cancer (de $7^{\circ} 46'$), Saturne dans le Verseau (de $2^{\circ} 5'$), le nœud dans le Belier (de $7^{\circ} 46'$). Mais, pour Mercure, qui était alors en mouvement direct, la vérification est en défaut : je le trouve, non plus dans le Belier, mais déjà de $6^{\circ} 25'$ dans le signe voisin, le Taureau. Comme il fallait s'y attendre (voir plus haut, sous le n° VI), la date n'a donc pas été rédigée d'après les données actuelles du Sūryasiddhānta. Cette différence ne saurait d'ailleurs infirmer le résultat, qui doit être exact à un jour près et qui comporterait toujours cette réserve, même dans le cas d'une vérification parfaite, puisque le jour de la semaine n'est pas indiqué dans le texte.

Exprimée en nouveau style, la date serait le vendredi 12 avril 667 A. D.

XII (p. 74).

« L'année çaka revolve 589, le 16^e jour de Mādhava, Jupiter étant dans le Sagittaire, le soleil dans le Belier, Venus et Mercure dans le Taureau qui se levait, Saturne dans les Poissons, Mars dans le Cancer, la lune dans Maitra. »

Ici l'année paraît bien désignée comme revolve, ce qu'elle est en effet. Le mode suivi pour compter le mois est encore le mode *amanta*, car le 16^e jour du texte est le 1^{er} jour de la quinzaine obscure.

Nous obtenons pour la date le jeudi 15 avril 667 A. D., jour où le 1^{er} tithi de la quinzaine obscure de Mādhava s'est terminé à Angkor 6 heures 21 minutes après le lever du soleil. A ce lever, la lune était à $213^{\circ} 37'$ de longitude, et le soleil, dans le Belier, à $24^{\circ} 58'$. 22 minutes après, la lune est entrée dans Maitra — Anurādhā, et elle y a demeuré pendant tout le lever du Taureau, qui a duré de 20 minutes à 2 heures 20 minutes après celui du soleil.

Cette date, qui n'est que de six jours ou, si l'on tient compte des heures, de cinq jours et demi postérieure à celle du n° XI, est forcément connexe à cette dernière. Elles ont dû être calculées toutes deux de la même façon, d'après les mêmes données, et elles doivent par conséquent se contrôler mutuellement. Nous venons de voir qu'il en est ainsi pour la désignation de l'année, qui, de part et

d'autre, est comptée comme révolue, et pour la détermination du mois, qui, dans les deux cas, est faite suivant le mode *amānta*. Il en est de même aussi pour les positions assignées aux planètes. A si petite distance, il est inutile de calculer celles-ci à nouveau : il suffit de les déduire des positions trouvées pour le n° XI, d'après le déplacement diurne moyen de chaque planète et le sens de ce déplacement. En opérant ainsi, voici les positions nouvelles que nous obtenons : Jupiter, alors rétrograde, de 10° 12' dans le Sagittaire; Vénus, de 12° 33' dans le Taureau; Mercure, de 29° 25' dans le Taureau; Saturne, de 2° 16' dans le Verseau; Mars, de 10° 38' dans le Cancer. Ces valeurs ne nécessitent une observation que pour Mercure et Saturne. Mercure, que notre calcul avait déjà trouvé dans le Taureau à la date du n° XI, mais que le texte logeait encore dans le Bélier, a passé ici décidément dans le Taureau. Pour les rédacteurs du n° XI, il devait donc se trouver vers la fin du Bélier, et, pour ceux de la présente inscription, il a dû être moins avancé dans le Taureau d'au moins 6 degrés et demi que nous ne le trouvons ici. De même Saturne, que nous avions trouvé au commencement du Verseau pour XI, et que nous y retrouvons ici d'une douzaine de minutes plus avancé, a dû être, pour les rédacteurs de XI, tout à la fin de ce signe, puis qu'il a suffi de ce petit déplacement pour l'amener dans les Poissons, où le logent les rédacteurs de XII. L'examen de ces nouvelles positions confirme donc, ce que nous avait déjà révélé le n° XI, que ces dates n'ont pas été calculées avec les données de notre Sūryasiddhānta actuel. Comme, en outre, le texte ne contient pas l'indication du jour de la semaine, il en résulte que la date n'est garantie qu'à un jour près.

Exprimée en nouveau style, la date serait le jeudi 18 avril 667 A. D.

XIII (p. 76, 77).

« L'année çaka 598, le 11^e jour de la quinzaine claire de Jyeshṭha, le soleil, Mars et Mercure étant dans les Gémeaux, (la lune dans la Balance, en compagnie) de Vénus, Saturne dans le Taureau, Jupiter dans la Vierge, et le Capricorne étant à moitié levé. »

Les positions ajoutées entre parenthèses sont fournies par le calcul. Elles supposent que, dans la lacune du deuxième pāda, il y avait quelque chose comme *indus tulāyāṃ grihe*. Les données qui ont subsisté suffisent, à défaut d'une indication formelle du texte, pour établir qu'il s'agit de l'année çaka révolue.

Nous obtenons ainsi pour la date le jeudi 30 mai 676 A. D., jour où le 11^e tithi de la quinzaine claire de Jyeshṭha s'est terminé à Angkor 9 heures 23 minutes

après le lever du soleil. A ce lever, le soleil était à $67^{\circ} 27'$ de longitude dans les Gémeaux, et la lune à $194^{\circ} 32'$ dans la Balance. Au lever du milieu du Capricorne, c'est-à-dire 14 heures 30 minutes après, elle était à $203^{\circ} 15'$ de longitude, ou de $93^{\circ} 15'$ dans la Balance. Les autres planètes se trouvaient aux places qui leur sont assignées dans le texte : Mars dans les Gémeaux (de $22^{\circ} 14'$), Mercure dans les Gémeaux (de $15^{\circ} 3'$), Venus dans le Taureau (de $11^{\circ} 13'$), Saturne dans le Taureau (de $25^{\circ} 36'$), Jupiter dans la Vierge (de $3^{\circ} 34'$). La vérification est donc complète. Néanmoins, comme le jour de la semaine n'est pas donné, la date n'est garantie qu'à un jour près. Le moment spécifique, le lever du milieu du Capricorne, tombe 1 heure 44 minutes après le coucher du soleil.

Exprimée en nouveau style, la date serait le jeudi 2 juin 676 A. D.

XVIII, C, 13 et 55 (p. 151, 154, 164, 169).

Nous avons ici deux dates avec indication du jour de la semaine, mais incomplètes d'autre part, et dont une seule est vérifiable, à l'aide toutefois d'une conjecture.

Pour l'une (C, 13), « le 1^{er} jour de la quinzaine claire de Caitra, un lundi », c'est l'année qui manque. Cette année n'est ni 973 caka, qui est mentionnée en B, 10, ni celle qui la suivit; ni 988 caka, qui est mentionnée en C, 55, ni celle qui a précédé 988 caka.

Pour l'autre date (C, 55), « 988 caka, le . . . jour de la quinzaine obscure de Magha, un dimanche », c'est le quantième de la quinzaine qui reste indéterminé. En supposant, ce qui est le plus probable d'après les précédents, qu'il s'agisse de l'année révolue et que le mois commence à la nouvelle lune (*amānta*), nous trouvons que cette quinzaine obscure de Magha a duré du 3 au 17 février 1067 A. D. Dans cet intervalle, il y a eu deux dimanches, le 4 et le 11 février. Le *neuvième* jour de la quinzaine nous fournirait donc le dimanche requis, et c'est là-dessus que je risqué une conjecture qui nous permet, je crois, d'arriver à une solution. L'expression énigmatique qui, dans le texte, caractérise ce dimanche et qui doit certainement désigner le quantième, *anāhni*, peut être lue tout aussi bien *uśāhni*, comme je l'ai indiqué en note sous le passage, sans la moindre idée préconçue. Je préférerais maintenant cette dernière lecture et j'inclinerais à traduire « le jour désigné par les crépuscules », c'est-à-dire par le nombre deux. Bien que *uśā* ne figure pas, que je sache, dans les listes de mots à sens numérique, cette signification n'aurait rien d'impossible; car *uśā* se dit de l'un et de l'autre crépuscule, de celui du soir comme de celui du matin, et tout mot désignant le couple peut à la rigueur signifier « deux ». Si l'explication devait pa-

raître juste, et je n'en vois pas d'autre, ni pour *ushāhni* ni pour les diverses lectures possibles de ce passage effacé, le quantième de la quinzaine serait déterminé et la date correspondrait sans erreur possible au dimanche 4 février ou, en nouveau style, 10 février 1067 A. D., jour où le 2^e tithi de la quinzaine obscure de Māgha s'est terminé à Angkor 9 heures 54 minutes après le lever du soleil.

Les autres suppositions qu'on pourrait faire au sujet de l'année et du mois ne fournissent, autant que je puis le voir, aucune explication du terme en question. Ces suppositions sont :

Année çaka révolue, mois compté de pleine lune en pleine lune (*pārṇimānta*), la quinzaine irait du vendredi 4 (nouveau style, 10) janvier au vendredi 18 (24) janvier 1067.

Année çaka courante, mois *amānta*, la quinzaine irait du dimanche 15 (21) janvier au dimanche 29 janvier (4 février) 1066.

Année çaka courante, mois *pārṇimānta*, la quinzaine irait du vendredi 16 (22) décembre au vendredi 30 décembre 1065 (5 janvier 1066).

INSCRIPTIONS DE CAMPĀ.

XXIII, A, l. 20-21 (p. 223, 224, 226).

« L'année çaka 723, dans la nuit du (jour civil désigné par le) 9^e tithi de la quinzaine claire de . . . , sous le nakshatra Uttarāshāḍhā, un lundi, le Cancer étant à l'horizon. »

Outre cette interprétation, qui est la plus conforme à l'usage, l'interprétation littérale est aussi possible : « dans la nuit du 9^e tithi ». Comme ces deux interprétations aboutissent à des résultats différents, puisque le 9^e tithi, qui peut être révolu avec l'une, doit être courant avec l'autre, il faudra les examiner toutes deux. Pour abréger, je les appellerai l'interprétation *a* et l'interprétation *b*. Il n'est pas dit non plus si l'année çaka est à prendre comme révolue ou comme courante, et le mois reste indechiffable. Mais les autres données, parmi lesquelles il en est une précieuse, celle du jour de la semaine, nous permettront peut-être de nous prononcer à cet égard.

Pour cela, nous n'avons pas à essayer tous les mois de l'année hindoue. La condition que le Cancer s'est levé dans la nuit exclut d'abord tous ceux qui vont de la mi-décembre à la fin de juin de notre calendrier, c'est-à-dire [puisqu'il s'agit de la quinzaine claire, qui est commune avec les deux modes *amānta* et *parvānta* les mois de mi-Māgha à Āshāḍha, l'indication du nakshatra dans lequel se trouvait la lune permet de faire une deuxième élimination. Le 9^e jour de la quinzaine claire la longitude de la lune peut être, selon les cas, en avance sur celle du soleil de 95° à 140°. Or celle d'Ītarāshāḍhā va de 266° 40' à 280°. Il faut donc que la longitude du soleil soit entre 126° 40' et 185°, c'est-à-dire entre le commencement du Lion et celui de la Balance. De ce chef sont éliminés, d'une part, le mois d'Āshāḍha; de l'autre, Mārgaśīrṣha, Pauṣa et Māgha, et il ne reste à examiner que Grāyaṇa, Bhādrapada, Āyayaṇa et Kārtika.

L'année 723 çaka courante nous fournit, avec l'interprétation *a*, le lundi et le lever nocturne du Cancer pour le mois de Bhādrapada. Ce serait le lundi 1 août 800 A. D., jour où le 9^e tithi de la quinzaine claire s'est terminée à Phaurang (11° 35' N., et 106° 40' E. de Paris; l'heure de Phaurang, différence de latitude non comprise, est de 2 heures 4 minutes en avance sur celle de Lanka) 48 minutes après le lever du soleil. Mais le nakshatra, au lever du soleil, était Āślīṣā et, à celui du Cancer, Mūla. La différence, un nakshatra et demi, est trop grande, et la solution doit être écartée.

Cette même année nous en fournit une autre, plus approchante, mais avec l'interprétation *b*, pour le mois suivant, le premier Āyayaṇa [car il y a eu cette année un deuxième Āyayaṇa intercalaire; celui-ci ne fournirait pas le jour de la semaine, qui serait un mercredi]. La date serait le lundi 31 août 800 A. D., le 8^e jour de la quinzaine, non le 9^e, mais le 9^e tithi étant courant, lequel s'est terminée à Phaurang le mardi 1^{er} septembre, 7 heures 36 minutes après le lever du soleil. À ce lever, le soleil était à 157° 4' de longitude, la lune à 260° 7' et depuis 11 heures 25 minutes dans Pūrvāshāḍhā. Elle y était donc aussi pendant le lever du Cancer, qui a commencé 4 heures 28 minutes et s'est terminée 4 heures 28 minutes avant le lever du soleil, dans la nuit, nuit qui, d'après le façon des Hindous de compter leurs jours, appartenait au lundi. Nous obtenons donc, au lieu d'Ītarāshāḍhā, le nakshatra qui précède immédiatement dans la série. Si toutefois, au lieu de prendre les nakshatras comme des arcs égaux de l'écliptique, de 13° 20' chacun, nous les prenons avec l'amplitude inégale qu'ils ont comme constellations, nous trouverions bien la lune dans Ītarāshāḍhā. Mais c'est la même façon de compter, peu probable pour cette époque.

L'année çaka revolve ne nous fournit qu'une solution, pour le mois Āyayaṇa et, avec l'interprétation *a*. Nous aurions bien, avec l'interprétation *b* et pour le

mois de Kārtika, le jour de la semaine requis au lundi 18 octobre 801 A. D. Mais, pour l'heure spécifiée, le nakshatra serait Dhanishthā, avec une différence de près de deux nakshatras. Pour le mois d'Ācāvayuja, au contraire, nous obtenons le lundi 20 septembre 801 A. D., jour où le 9^e tithi de la quinzaine claire s'est terminé à Phanrang 8 heures 42 minutes après le lever du soleil. A ce lever, le soleil était à 175° 48' de longitude, et la lune à 278° 12' et dans Ūtarāshādā. Mais trois heures après elle entrait dans Çravaṇa, où elle se trouvait encore pendant le lever du Cancer, qui a commencé 18 heures 17 minutes et s'est terminé 20 heures 17 minutes après celui du soleil, à une heure de la nuit qui, pour nous, appartiendrait au mardi, mais qui, pour les Hindous, appartient au lundi. Ici donc encore nous n'obtenons pas le nakshatra exactement, et le résultat serait le même si nous prenions les signes avec leur amplitude propre.

De part et d'autre, pour l'année révolue et pour l'année courante, la vérification est donc incomplète. Mais la différence, qui doit certainement provenir de l'emploi d'un autre siddhānta, est assez légère pour permettre d'affirmer, grâce à l'indication du jour de la semaine fournie par le texte, que le mot indéchiffrable cache un nom du mois Ācāvayuja et que la date est ou le lundi 31 août 800 ou le lundi 20 septembre 801 A. D. Comme l'interprétation *a* et l'année çaka révolue sont plus probables que l'interprétation *b* et l'année çaka courante, c'est la dernière date, celle du lundi 20 septembre 801, qui mérite la préférence.

Les deux dates ainsi obtenues sont exprimées en vieux style; en nouveau style, elles seraient le lundi 4 septembre 800 et le lundi 24 septembre 801.

XXVI, A, v (p. 251, 253).

« L'année çaka 70., le 7^e tithi de la quinzaine claire de Vaiçākha, dans la journée du jeudi; le nœud descendant, le soleil et Mercure étant dans le Bélier, Mars et Jupiter dans. . . ., la lune dans les Gémeaux, *Vénus dans le Taureau, dans les Poissons. . . .* »

Les italiques marquent les changements à introduire dans la traduction de Bergaigne : le nom inconnu de Saturne, *aga*, disparaît; au lieu de *(a)go bhṛigur*, il faut lire *gobhṛigur*, construit comme *dvandvoḍupo*. Dans la lacune du 3^e pāda a disparu, outre la fin du mot *chā(ge)* « Bé(lier) », le nom du signe dans lequel se trouvaient Mars et Jupiter. Il est, en effet, presque certain que les deux planètes étaient assignées au même signe : la lacune semble trop petite pour un composé formé des noms de deux signes et qui, de plus, a dû être suivi d'une finale comme

gatau ou *gaa*, puisque à la fin de la lacune il y a la trace de la diptongue *au*. Nous verrons tout à l'heure que ce signe a dû être la Balance, et que la lacune doit se combler par quelque chose comme *châḥge taaligatau*. Pour la lacune du 4^e pada et pour la position dans les Poissons, il n'y a plus de disponible que l'horoscope et Saturne. Mais, le soleil étant alors dans le Bélier, le lever des Poissons a en lieu la nuit et ne saurait convenir pour l'horoscope de l'erection du *liiga*, que le texte place dans le jour, *ravthle*. A moins de donner à ce dernier terme un autre sens, peu vraisemblable au premier abord, mais dont il nous faudra pourtant tenir compte plus loin, nous ne disposons par conséquent que de Saturne pour le signe des Poissons. Comme données certaines, nous avons donc le mois, la quinzaine, le tithi, le jour de la semaine et les positions du *neud*, du soleil, de Mercure, de la lune et de Venus; comme donnée très probable, la position de Mars et de Jupiter dans un même signe indéterminé; enfin, comme donnée plus ou moins douteuse, celle de Saturne dans les Poissons. Et c'est à l'aide de ces données qu'il nous faut déterminer d'abord le chiffre de l'année *çaka* où les unités sont représentées par le mot *koça*, et qui peut être interprété par 703, 705 ou 706, chacune de ces années pouvant être prise comme revolue ou comme courante.

Un premier examen des positions du soleil et de la lune et de ce qui en dépend, la concordance du tithi et du jour de la semaine, nous permet d'éliminer 703 courant et 705 revolu et courant, aucune de ces années ne fournissant le jour de la semaine requis, même d'une façon approximative. Restent donc 703 revolu et 706 revolu.

Pour l'année *çaka* 703 revolu, la date, en ce qui concerne le tithi et le jour de la semaine, se vérifierait au jeudi 5 avril (nouveau style), 9 avril 781 A. D. Ce jour, en effet, le 7^e tithi de la quinzaine claire de *Vaiçākha*, a commencement à Po Nagar, 1^{er} 17 N., 106^e 50 E. de Paris; l'heure de Po Nagar, différence de latitude non comprise, est de 2 heures 15 minutes en avance sur celle de Lanka; 26 minutes après le lever du soleil, et s'est terminé, le même jour, 23 heures 11 minutes après ce lever. Ce 7^e tithi, à Po Nagar, a donc été compris tout entier entre deux levers consécutifs du soleil; il y a été un tithi soustractif, c'est-à-dire qu'il n'a pas eu de jour civil en propre: le jeudi 5 avril a été compte comme le 6^e jour, et le lendemain, vendredi 6 avril, comme le 8^e, sans qu'il y ait eu de 7^e jour civil. En calculant d'après le *Sūryasiddhānta*, nous aurions donc à recourir à ce que, sous le n^o XXIII, j'ai appelé l'interprétation *b*, interprétation qui s'accorderait du reste ici parfaitement avec le texte, lequel est bien plus explicite que celui de XXIII. Mais, parmi les autres données, plusieurs se vérifient mal: à cette date, nous trouvons, en effet, le *neud* dans les Gémeaux

et Mercure dans les Poissons; Saturne serait dans le Sagittaire; Mars et Jupiter, l'un dans le Bélier, l'autre dans le Cancer. Je ne vois pas de moyen d'introduire ces deux dernières positions dans la lacune, même en choisissant pour le Bélier *aja*, ce qui donnerait l'élision de la première syllabe, même avec la réserve qu'un autre siddhānta fournirait peut-être, au lieu de l'un ou de l'autre signe, le signe voisin, au lieu du Cancer, par exemple, le Lion, ce qui nous procurerait la ressource d'une synonymie plus riche. Il semble donc bien que l'année 703 caka révolue doive, à son tour, être écartée.

Pour l'année caka 706 révolue, la date se vérifie au jeudi 1 avril (nouveau stye, 5 avril) 784 A. D., jour où le 7° tithi a commencé à Po Nagar 2 heures 9 minutes après le lever du soleil, pour finir 3 heures 56 minutes après le lever du vendredi. Ici encore nous sommes obligés de recourir à l'interprétation *b*; car, avec la façon de compter ordinaire, le 7° tithi correspondrait, non au jeudi, mais au vendredi, le jour civil où il a fini. C'est même là ce qui, en l'absence de toute complication comme celle du tithi soustractif de l'année 703, m'avait décidé (p. 253, note 3) à rejeter l'année 706 révolue. Et, en cela, j'ai eu tort, comme le montrent les autres données, dont je ne tenais pas compte alors et qui s'accordent bien mieux avec cette année 706 qu'avec 703. Nous trouvons, en effet, que le jeudi 1^{er} avril 784, au moment où a commencé le 7° tithi, le nœud, le soleil et Mercure étaient dans le Bélier; Mars et Jupiter dans le même signe de la Balance; la lune dans les Gémeaux (de 22° 52'), où elle est restée encore 14 heures après le commencement du tithi; Vénus dans le Taureau. Saturne seul est en défaut : je le trouve dans le Capricorne (de 21° 43'), et non dans les Poissons. La différence est si considérable, près de 38° et demi au minimum, que je me demande si elle peut provenir uniquement de l'emploi d'un autre siddhānta. A première vue, on est tenté, pour sortir de difficulté, de prendre *ravibha* comme un simple synonyme de *dina* « jour solaire ou civil », à peu près comme *ahan* = *ahorātra* et comme, chez nous, jour désigne l'espace de 24 heures. On aurait alors « le jour solaire du jeudi », au lieu de « dans la journée du jeudi ». De cette façon, l'heure spécifiée pour l'érection du liṅga ne tomberait plus forcément dans le jour; la position dans les Poissons, qui est nocturne, deviendrait disponible pour l'horoscope, tandis que celle de Saturne aurait disparu dans la lacune et pourrait avoir été dans le Capricorne. Mais, au lever du vendredi, le soleil était à 11° 49' de longitude, dans le Bélier; le lever des Poissons a donc eu lieu de 2 heures 47 minutes à 47 minutes auparavant, espace de temps qui appartenait bien encore au jeudi des Hindous, mais où la lune n'était plus dans les Gémeaux depuis au moins 5 heures. La nouvelle différence à laquelle nous serions ainsi menés serait, plus aisément que la première, expli-

cable par l'emploi d'un autre siddhānta. Elle n'en est pas moins encore bien forte, trop forte pour nous inspirer une grande confiance dans l'hypothèse dont elle serait le produit et que je donne comme simplement possible.

Quant au fait en lui-même, que la date n'a pas été rédigée d'après le Sūrya-siddhānta, nous en avons la preuve un peu plus loin, XXXI, B, l. 11-12 (p. 255), où la date est répétée en termes plus concis. Ici il n'est plus question d'un 7^e tithi et d'un jour solaire du jeudi, distinction qui nous a permis de recourir à l'interprétation *b*; mais le jour de l'érection du liṅga, que nous savons du reste avoir été un jeudi, est simplement désigné comme « le 7^e jour de la quinzaine claire de Madhava (= Vaicāka) ». Or, en calculant d'après le Sūryasiddhānta, nous venons de trouver qu'en 703 çaka revola il n'y a pas eu de 7^e jour dans cette quinzaine, et qu'en 706 çaka revola le jour de l'érection a dû être compte comme le 6^e jour. D'après ce dernier passage, il est évident qu'il n'en était pas de même pour les rédacteurs de la date; que, pour eux, le 7^e tithi n'a pas été un tithi soustractif, s'ils ont entendu l'année 703, ou qu'il s'est terminé avant le lever de soleil du vendredi et non après, s'ils ont voulu désigner l'année 706. Encore un peu plus loin, XXXI, B, vi (p. 255), nous apprenons un nouveau détail: le jour de l'érection, « le tithi et le jour civil ont commencé en même temps ». Ceci s'accorderait mieux avec ce que nous avons trouvé pour 703 çaka, où le tithi a commencé 26 minutes seulement après le lever du soleil, tandis que, pour çaka 706, nous avons trouvé une différence en plus de plus de 2 heures, mais ne nous oblige pourtant pas à abandonner cette dernière date; car, selon qu'on se sert d'un siddhānta ou d'un autre, on peut s'attendre à en trouver d'aussi fortes. Les résultats que nous avons obtenus ne sont donc qu'approximatifs pour le détail, et cela d'autant plus que, à la cause d'incertitude qui vient d'être signalée, il s'en joint une autre déjà indiquée plus haut (p. 190): l'imhabileté probable des Hindous à évaluer exactement les différences de longitude. Quand on suit sur la carte le zigzag que le Sūryasiddhānta, par exemple, fait desirer à leur premier méridien de Lankā et d'Ujjayini, on est porté à se méfier de la rectitude de ceux qu'ils ont pu tracer sur la côte d'Annam.

En résumé, cette longue discussion ne nous a pas permis de suppléer d'une façon définitive aux lacunes de nos données, notamment de préciser avec une entière certitude le chiffre de l'année çaka. Elle n'aura pas été toutefois sans résultat. Grâce à la donnée du jour de la semaine conservée dans le texte, elle nous montre que deux dates seules sont possibles, le jeudi 59 avril 781 et le jeudi 13 avril 784 A. D., et, avec le concours des autres données, que toutes les probabilités sont en faveur de la dernière. Elle confirme ainsi, loin de les

affaiblir, les preuves fournies par Bergaigne que *koça* doit avoir dans nos inscriptions le sens numérique de « six », et mes notes des pages 232 et 253 sont à rectifier en ce sens ⁽¹⁾.

INSCRIPTIONS
SANSKRITES
DU CAMBODGE.

XXVI, E, IV (p. 259).

« L'année çaka 840, le 11^e jour de la quinzaine obscure de Çuci, le dimanche. »

Comme je l'ai indiqué en note, cette date se vérifie pour l'année çaka révolue au dimanche 7 juin (nouveau style, 12 juin) 918 A. D., jour où le 11^e tithi de la quinzaine obscure s'est terminé à Po Nagar 18 heures 24 minutes après le lever du soleil. J'ajouterai seulement que Çuci désignant d'ordinaire le mois de Jyaisht̃ha plutôt que celui d'Āshāḍba, la date suppose très probablement l'emploi du mode *amānta*.

¹ Je profite de l'occasion pour faire au dernier moment une addition à ma note 12, p. 252, où, pour une autre acception de ce mot *koça* et, tout en repoussant la traduction de « sanctuaire », j'ajoutais que « nous ne savons rien d'une « enveloppe » du *liṅga* à laquelle pourrait convenir la désignation de « *koça* ». J'ai trouvé depuis au moins un exemple d'une enveloppe pareille. D'après un renseignement fourni par le P. Schmitt, missionnaire en Siam, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. Fournereau, il y a dans le temple de Prapathom, sur les bords du Ménam, en Siam, un *liṅga* entièrement recouvert d'une sorte de *cūṭya* ou châsse richement décorée et faite de lames d'or, qui répondrait parfaitement à notre *koça*. D'après une tradition interprétée par le P. Schmitt, le temple, qui maintenant est bouddhique, aurait été fondé, ainsi que le *liṅga*, dans la première moitié du VI^e siècle, et le P. Schmitt suppose que la châsse a dû être ajoutée, pour

masquer en quelque sorte le *liṅga*, lors de la prise de possession du temple par les bouddhistes. Cela est possible, mais n'est nullement prouvé. Dans tous les cas, cette prise de possession est ancienne, plus ancienne que ne le croit le P. Schmitt et plus ancienne aussi que notre inscription de Po Nagar. M. Fournereau a, en effet, rapporté une inscription fragmentaire en sanscrit provenant de ce même sanctuaire de Prapathom et qui a tout l'air d'être une charte de fondation. Or cette inscription, qui n'est pas datée, mais qui, certainement, n'est pas de beaucoup postérieure à la date traditionnelle de la fondation, est elle-même déjà nettement bouddhique, bien que le P. Schmitt ne l'ait pas reconnue pour telle. D'après tout ce que nous savons, la consécration et le culte d'un *liṅga* dans un sanctuaire bouddhique n'auraient rien de bien étrange. Qui sait si notre sanctuaire de Po Nagar avec son *mukhaliṅga* n'était pas desservi par des bonzes bouddhistes ?

XXVIII, I, 19-20 (p. 267, 269).

(L'année çaka 7. 9, dans le mois de Jyaishṭha, au moment d'une éclipse de soleil.)

J'ai indiqué sous le texte (p. 267, note 7) que *harākṣha*, pour dire « les yeux de Gīva », c'est-à-dire « trois », était incorrect. Mais j'aurais dû ne pas m'arrêter là et me défier davantage de la traduction de Bergaigne. Pour l'année 739, de quelque façon qu'on la prenne, l'éclipse mentionnée serait fictive. Or, si les procédés des Hindous pour calculer les éclipses ne sont pas d'une exactitude parfaite, ils ne sont pourtant pas defectueux au point de leur en fournir d'absolument impossibles, et, d'autre part, toutes nos vérifications, même quand elles sont restées imparfaites, montrent bien que ces dates ont été établies sérieusement. Ce n'est donc pas la donnée qui doit être fautive ici, mais la façon dont elle a été interprétée.

Comme substantif, *harākṣha* ne peut correctement signifier que la baie d'un certain arbre, l'*Elaeocarpus Gauricus*, baies qui, de préférence à d'autres espèces et aussi à des imitations en matières précieuses, telles que l'or, l'ivoire, le cristal, etc., servent à composer le rosaire çivite. De là, par extension, le mot, ainsi que son synonyme *ruhrākṣha*, désigne aussi le rosaire même. C'est donc de l'une ou l'autre de ces significations que doit être dérivé le sens numérique dans lequel il est pris ici, et qui n'a été encore relevé, que je sache, dans aucun lexique. Les baies sont-elles groupées naturellement sur l'arbre en nombre déterminé? Ou, ce qui paraît plus probable, l'allusion est-elle au nombre des grains du rosaire, du moins des grains principaux, les *mukhas* ou *merus*, qui en marquent les divisions? Je n'ai aucune donnée qui me permette de répondre à la première question, et, quant à la deuxième, les diverses descriptions qu'on a du rosaire (cf., par exemple, les extraits réunis dans le *Çabdakalpadeśa*, s. v. *rudrakṣha*) ne fournissent rien de précis et pouvant servir, jusqu'à plus ample information, la valeur numérique de *harākṣha* reste donc indéterminée. Mais le terme, dans notre texte, représente le chiffre des dizaines et doit, par conséquent, être compris entre 0 et 9. En d'autres termes, nous sommes réduit à essayer les années du VII^e siècle çaka pouvant correspondre à un chiffre 7. 9. En réalité, ce sont vingt années à essayer, puisque chacun des chiffres 709, 719, etc., peut désigner soit l'année courante, soit l'année revendue. De plus, nous ne savons pas si le mois était compte de pleine lune en pleine lune, d'après le mode *pūrṇimānta*, ou de nouvelle lune en nouvelle lune, d'après le mode *amānta*. Dans le premier cas, il

ne pourrait s'agir que d'une seule nouvelle lune, celle qui tomberait au milieu du mois. Dans le second cas, qui est le plus probable, il faut tenir compte, et de celle qui aurait commencé le mois, et de celle qui l'aurait fini, la première seule étant commune aux deux modes. Cela posé, nous trouvons d'après le calcul des Hindous :

1° Une éclipse de soleil possible pour l'année çaka 779 révolue, à la nouvelle lune qui a terminé le mois de Jyaishṭha *amānta* (avec le mode *pārṇimānta*, cette nouvelle lune, ainsi que celles des trois dates suivantes, tomberait en Āshāḍha), le jeudi 27 mai (nouveau style, 31 mai) 857 A. D.;

2° Une éclipse certaine pour l'année çaka 789 courante, à la nouvelle lune qui a terminé le mois de Jyaishṭha *amānta*, le lundi 16 juin (nouveau style, 20 juin) 866 A. D.;

3° Une éclipse certaine pour l'année çaka 789 révolue, à la nouvelle lune qui a terminé le mois de Jyaishṭha *amānta*, le vendredi 6 juin (nouveau style, 10 juin) 867 A. D.;

4° Une éclipse certaine pour l'année çaka 799 courante, à la nouvelle lune qui a terminé le mois de Jyaishṭha *amānta*, le dimanche 27 mai (nouveau style, 31 mai) 876 A. D.;

5° Une éclipse certaine pour l'année çaka 799 révolue, à la nouvelle lune qui a commencé le mois de Jyaishṭha *amānta* et qui a marqué aussi le milieu de Jyaishṭha *pārṇimānta*, le jeudi 16 mai (nouveau style, 20 mai) 877 A. D.

En consultant le *Canon* d'Oppolzer, on voit que ces cinq éclipses ont eu lieu réellement. La 1^{re} a été partielle. Les quatre autres ont été totales, la 3^e, dans le nord de l'Afrique, dans le Dèkhan et dans les mers de la Sonde; la 3^e, en Perse, dans l'Asie centrale et dans le nord de la Sibérie; la 4^e dans les mêmes régions, mais un peu plus au Sud; la 5^e dans l'Amérique équatoriale et dans le sud du Pacifique. Cette dernière a eu lieu pendant qu'il faisait nuit en Annam. Dès lors nous sommes dispensés de calculer si et dans quelles proportions les autres y ont été visibles; car il devient certain que l'éclipse du texte, quelle que soit celle de ces cinq avec laquelle il faille l'identifier, a été une éclipse prévue d'avance, non une éclipse observée. Les cérémonies mentionnées dans l'inscription ont eu lieu, en effet, dans le mois de Jyaishṭha. Or, de nos cinq éclipses, quatre tombent tout à la fin du mois, à un moment où l'on n'aurait plus eu le temps d'improviser ces cérémonies si l'heure propice n'avait pas été calculée d'avance, tandis que la 5^e, la seule qui a coïncidé avec le commencement ou

avec le milieu du mois et qui, par conséquent, aurait permis cette improvisation, a précisément été invisible à Po Nagar.

De ces cinq éclipses, la 2^e et la 4^e sont probablement à écarter, nos inscriptions comptant d'ordinaire par années revolues. Mais il est impossible de choisir entre la 1^e, la 3^e et la 5^e et, par conséquent, de préciser le sens numérique de *haraksha*, qui peut avoir été « sept, huit » ou « neuf ». Tout ce que nous gagnons à cette discussion, c'est donc de pouvoir écarter le soupçon que, en mentionnant leur éclipse, les auteurs de la date se soient moqués de nous. C'est déjà quelque chose.

Depuis que cette note est écrite, M. Jacobi a publié de nouvelles tables ou sont mises en œuvre les données des autres siddhāntas pour le soleil, la lune et Jupiter (*Epigraphia Indica*, I, p. 403, octobre 1891). Comme ces tables ne s'étendent pas aux autres planètes (il en est de même des tables publiées antérieurement par M. Kielhorn dans *l'Indian Antiquary*, XVIII, 1889), je n'ai pas cru devoir reprendre à nouveau des calculs qui, sans grand profit, eussent été longs et laborieux pour les éléments non encore réduits en forme de tables.

A. BARTH.

INDEX

DES DEUX PREMIERS FASCICULES.

Cet Index, dont je suis seul responsable, comprend deux parties.

Dans la première partie, ne figurent que des mots qui se trouvent dans les textes, y compris ce qu'a fourni le dépouillement provisoire des textes khmers : 1° noms propres (ou paraissant tels) de dieux, d'hommes, de localités, à l'exclusion de ce qui compose le bagage de lieux communs de la poésie sanscrite et de l'infinie variété des synonymes divins; 2° mots non relevés jusqu'ici ou d'un usage rare; 3° termes intéressant à divers titres l'histoire des idées et des coutumes. Dans cette première partie, l'ordre des mots est celui de l'alphabet sanscrit.

La deuxième partie renferme des mots qui ne figurent pas dans les textes ou qui n'y figurent pas dans les passages visés : noms propres, la plupart géographiques, plus un certain nombre d'informations éparses dans les textes et qu'il a paru commode de grouper ici sous des rubriques générales. Dans cette deuxième partie, les mots sont rangés suivant l'ordre de notre alphabet.

Les deux parties ont été rédigées de façon à faciliter les recherches pour les inscriptions qui restent à publier.

Dans les deux parties, les conventions sont les mêmes : les mots sanscrits sont imprimés en type romain; les mots indigènes sont en italique; ce qui est propre aux inscriptions de Campā est souligné. Les noms propres, ou noms propres probables, sont distingués par la majuscule. Les abréviations sont : *aut.* = auteur; *c.* = contrée, district; *d.* = dieu ou déesse (beaucoup de noms de dieux sont aussi des noms de lieux); *f.* = femme; *fl.* = fleuve; *h.* = homme; *l.* = lieu; *m.* = montagne; *ouv.* = ouvrage; *p.* = peuple; *r.* = roi; *re.* = reine. Un (?) indique qu'un doute quelconque s'attache à un mot, à sa lecture, à sa fonction, à sa signification. — Les chiffres gras renvoient à la page. Tous les autres renvoient à l'inscription, à la strophe ou, dans les parties en prose, à la ligne. Un *n* placé à la suite d'un chiffre renvoie aux notes.

A. B.

I

akobāra (*pour* akūpāra), 418.

akshamālā, LXV, 56.

aga (= 7), XXIV, 4.

Agastya (*h.*), 356; XLIV-LIV, 5; LV, 6;

LVI, A, 6; LVII-LX, A, 7.

Arapura (*l.*), XXIII, B, 17.

- agrasa XXIII, B, 21.
 agrasana, XXIV, 10.
 aṅka (?) , XVIII, C, 53.
 aṅga (?) = 8, XXVI, 6, 11.
 aṅganadhīpati, I, A, 88.
 aṅghrija, MV, A, 5.
 aśa (= 7), LXI, A, 4.
 atyaeramin, VII, 4.
 Atharva-veda, XVII, B, 6.
Adaurā dāpa Adaurā (?) l., XXVI, 3.
Avrivyādhapura (cf. Vyadhapura) l.,
 551, LXIII, iv.
 adhūdevatā, XLIII, A, 9.
 adhīpatya (?) , XXIII, 1.
 adhinaj (?) , XLIV-LIV, 11; I, A, 12, LVI,
 A, 13; LVII-LX, A, 13.
 adhiraja, 356, XLIV-LIV, 3; I, V, 4, 65;
 I, VI, A, 4, LVII-LX, A, 5.
 adhyaksha, LVI, D, 7.
 adhyapaka, 333, XLIII, A, 19; LVI, C,
 7, 529, LXI, C, 4, LXV, 33.
 Adhyapaka (h.), 529, LXI, B, 11; C, 4.
Id (?) f., 530, LXI, C, 7.
 Ananditapura (l.), MV, A, 5; 356; XLIV-
 LIV, 3; I, V, 3; I, VI, A, 3; LVII-LX,
 A, 4.
 antapuravilasim, XXII, B, 9; XXIII, B,
 19.
 antargṛha, XXIII, C, 10.
 āpṇḍa, I, VI, C, 13.
 āṇḍa (= 5 Poissons), XXXV, iv.
 āhḍi, MV, B, 13.
 āhḍantarālekḥin, XVII, A, 24.
 āmstra, I, A, 61.
Amricvatī l., 283.
Amricvādrā (h.), 529, LXI, A, 11.
 Āmṛta (?) h., XVIII, A, 21, 22.
 Āmoghapura (l.), VI, A, 4.
 ambara, I, V, 60.
 Āmbujanetrā (f.), 443; XVIII, A, 11.
 Āmbhujanetra (d.), XIX, 3.
 Aravindhraḍa (h.), 444; XVIII, B, 10,
 25.
 Arimathana (cf. rājendrarimath*. Kavim-
 drārimath* (h.), 529; LXI, A, 11.
 Arka (d.), IV, 3.
 arcā, XV, B, 20; XLIV-LIV, 15, 32; I, A,
 16; I, VI, A, 16; LVII-LX, A, 17.
 ardhakaya, XXIX, 1.
 ardhayala, XXIX, 12.
 ardhacarira, VIII, 4.
Arā on *Alej*, voir *Leā*.
Ar (f.), 530; LXI, C, 7.
 Avadhyaṇura (l.), XXIII, B, 13.
 Avāci, XV, b, c; XXVI, 2, vii; XLIII, A,
 36; LXV, 109.
Aṣṭābha, voir *Soḥlabha*.
 aṣṭāṅgayoga, XIV, B, 19.
 ākhyana, XXVI, 5, iii.
 agama, 564; LXV, 7, 11, caiva 48.
 āgamadhyaksha, I, V, 88.
 ācārya (cf. Paramacārya, Āvacārya)
 I, VI, C, 6, 7, 8; C, 2; D, 5; LXI,
 D, 5.
 ācārya Bāmadeva (h.), 49.
 ācārya Vidyavinaya (h.), IX, A, 1.
 ācārya Samudra (h.), 53.
 adhaka, I, VI, C, 14; D, 4.
 Adhyapura (l.), 54; IX, B, 9; M, 18,
 19.
 ātapata (cf. chattrā), XXIII, B, 13,
 XXV, 8; XXVI, 2, 7; I, V, 80.

- ādhirāja, XIV, B, 29.
 ānanādīga (deviçānanal°; cf. mukhal°),
 XXVI, I, n.
 Āmalaka, voir le suivant et Jalāmālaka.
 Āmalakasthala (cf. Devāmālaka) (l.), XV,
 A, 2.
 Āryadeça, 356; XLIV-LIV, 5; LV, 6;
 LVI, A₁, 6; LVII-LX, A, 7; 564;
 LXV, 9.
 ārya Vidyādeva (h.), VII, 4.
 ālāna, XLIII, A, 15.
 Āvilagrāma (l.), 530; LXI, B, 2.
 āsthitī, IV, 4.
 Indrajayavarman (çrī-çrī-Indrajayavar-
 man) (r.), 565, 566; LXV, 93.
 Indratājaka (l.), 362; XLIV-LIV, 15, 32;
 LV, 16; LVI, A₁, 16; LVII-LX, A, 17.
 Indradēvī (re.), 322, 356-359; XLIV-
 LIV, 8, 16; LV, 9, 17; LVI, A₁, 9;
 LVII-LX, A, 10, 18.
 Indraparameçvara (d.), 219; XXIII, A,
 19.
 Indrapura (? l., cf. çivapura), 324.
 Indrabhadreçvara (d.), 208; XXII, B,
 VIII, 14, XII; 219; XXIII, A, 15.
 Indrabhogeçvara (d.), 219; XXIII, A, 14.
 Indralakṣmī (f.), 81; XIV, B, 21, 27;
 C, 2.
 Indravarman I (r.), 98; XV, A, 10; 126;
 XVII, A, 18; XVIII, A, 22, 23; 210,
 299-302; XXXVI, III, v, VIII, X; 311,
 313; XXXVIII, III, xv; 321, 322, 333,
 358, 359; XLIV-LIV, 14; LV, 15;
 LVI, A₁, 15; LVII-LX, A, 16.
 Indravarman II (? r.), 565 566; LXV,
 51, 53, 87.

Indravarman I (r.), 208; XXII, A, 8, II;
 B, 8, VIII, 14; 219; XXIII, A, XI, 18;
 B, 11; 233, 244.

Indravarman II (r.), 247; XXVI, 5, II.

Indravarman, voir Jaya-Indravarman.

Indravarmeçvara (d.), 300, 321-323.

333; XLIII, A, 19; 391; LV, 1, 65.

indrāçrama (l.), 313; XXXVIII, XIV.

Indreçvara (d.), XLIV-LIV, 15; LV, 16;

LVI, A₁, 16; LVII-LX, A, 17.

Īçānatirthaka (l.), 563; LXV, 19, 80.

Īçānadatta (h.), VIII, 3.

Īçānavarman I (r.), VI, A, 2; VII, 2;

VIII, 2; 52; XI, 10.

Īçānavarman II (r.), 127; XVII, A, 20;

547.

īçvara (titre), 271, 275; XXX, II; 356;

XLIV-LIV, 2; LV, 3; LVI, A₁, 3;

LVII-LX, A, 4.

Īçvaradatta (h. ?), 49.

īçvarabheda (l.), XV, B, 11.

īçvarayajña (cf. çivayajña), XXIV, 13.

Īçvaravarman (r.), 303, 304.

īçvaravyāhṛitī, LVII, D, 14.

Ugrapura (l.), I, A, 32.

utkramāvasatha, VII, 4.

utkshaya, LXV, 75.

Uttarakalpa (çaiva) (over.), 247; XXVI,

5, III.

uttala, XVIII, A, 18.

utpūra, XLIII, A, 10.

Udayādityavarman I (r.), 136.

Udayādityavarman II (r.), 124, 127,

XVII, B, 20, 27; 160, 527 n.

Udayārka, Udayārkarman (r.), 143.

160, 161, 173; XIX, 1, 2, 6.

udāhāra *h.* IV, A, 30.
 Udāhāraṇī (varāṇā) *h.* IV, A, 6.
 udhātī *h.* I, VIII, A, 33.
 udbhava XXIX, 1-11.
 upakalpa (*cf.* kṣhītindropak² ; dharapā
 ndropak¹ ; pṛthivīndropak¹), I, V, 87.
 upacāraṇapatra, XV, B, 98.
 Uparāṇyū *h.* I, LV, 41.
 ūparaga, I, VI, C, 19.
 upahān¹ (?), XVIII, C, 55.
 Ura *d.* 563, I, XV, 64.
 Ura *f.* 530, I, XI, B, 10, C, 9.
 urāṇān¹ (?), XVIII, C, 55; 594.
 ūśāḥān¹ (?), XVIII, C, 55; 594.
 ūśhāyānūrdhān, XXX, 3.
 ūśhānī, XVIII, C, 55.
 ūśhānī, XV, B, 98.
 ūśhānī, VIII, 5.
 ūśhānī, 528, I, XI, A, 6.
 ūśhānīya, I, A, 11.
Kaṁśā, voir *Kaśh*.
Kaṁśā (*h.*), 144, XVIII, C, 17, 46; D,
 3, 174, XIX, 1.
 Kāpāśaka, XVIII, D, 94.
 kāpāśtra, XVIII, B, 19.
 kāpī, XVIII, C, 144, 54, 56, 180.
 kāpīkā, XXX, 10.
 Kāpīkā (*ant.*), VII, B, 16.
 kāpīya (*pu.* kāpīya¹), XVIII, B, 13,
 XXXI, 2, 7.
 kāpīyagrāha, XV, A, 16.
 Kāpāśakāśaka (*h.*), XV, B, 97.

Kāpāśaka, Kāpāśakāśaka (*d.*), 100, 102,
 XV, B, 5, 9, 15, 17.
 kāpīā, I, VI, C, 11.
 Kāmbūja (*p.*), I, VII, IX, D, 23.
 Kāmbūpūrī (*h.*), 415; I, X, A, 21.
Kāmratē, 127.
 Kāmyūja (*p.*), XV, B, 2; XXXI, 6, 1,
 XXXIII, 9, 13; 283; XXXVIII, 11;
 XXXIX, A, 11; XLIV-LIV, 35, 50; LV,
 93; LXIII, 14.
 kāmyūjarajata, XXX, 10.
 Kāmyūjakṣhū (*re.*), 528; I, XI, A, 5;
 B, 9.
 kāmyūjakṣhara, XLIV-LIV, 50; LV, 93.
 Kāmyūdeca (*c.*), I, XV, 9.
 kara, XI, 20; XX, 11; LV, 42; LIX, B,
 5; LX, D, 8.
 karaṅka, I, A, 24; H, 9; XVIII, C, 5;
 I, A, 60; LXII, 9.
 karadī (*pour* karadī²), XIV, B, 5.
 Karpūra, voir *hyā* Karpūra.
 karṣha, karṣhāpa (?), XVIII, C, 53.
 kalaga, I, A, 34; H, 9; XXIII, B, 13;
 XXXI, 2, 7; XXIX, 12; LV, 60; LXV,
 9.
 kalaga (= *le Verseau*), LXIV, 11.
 kalapa, XXXVIII, XII.
 Kalyāṇa (*ouvr.*), LVIII, C, 15.
 Kavalitayamin (*h.*), XII.
 Kāvindrārimathana (*h.*), 82.
 Kāvīvara (*h.*), 127; XVII, A, 17; B,
 10, 11.

¹ Les caractères de ces lettres p. ou r. sur ce passage
 de l'ant. sont les mêmes que les caractères pour et r.
 de l'ant. sans doute, de l'ant. sans doute.

² Ce mot, par son sens, se rapporte à l'ant.

une malice, également très répandue sur le con-
 tinent, d'assigner une demeure spéciale, parfois
 dans une localité distincte à la coupe de deux
 sexes.

Kaṣṭhavaravarmaṇ (sablhāpati, *le méme*),
381.
 Kaṣṭh, ou *Kaṣṭh* (*h.*), XVIII, C, 3.
 kārin, LV, 88.
 Kārttikeya (*d.*), L, 36.
 Kāla (*d.*), XV, A, 71 B, 26; **563**; LXV,
 36, 64.
 kāladhautā, XVII, B, 24^t; LV, 60.
 kālayāga, LXV, 36.
 Kālasūtra, IX, B, 3.
 Kālinḍi (*fl.*), **81**, XIV, B, 28.
 Kāṅṅikā(vṛitti) (*ouvr.*), **248**; XXVI, 5,
 III.
 kānkara, XVII, A, 10; XXXIX, A, 1; XL,
 A, 1; XLIII, A, 25; LV, 65; LVI, D,
 14; LXII, 11; LXV, 98.
 Kīrāṭa, voir *Vṛitlakīrāṭa*.
 kīrti, LIX, C, 22.
 kīrtistambha, XI, 12.
 kuṭi, XLIV-LIV, 39; LVI, D, 7, 11.
 Kuṭīṭāṅkaka (*l.*), LXI, C, 10.
 Kuṭhāra (? *l.* cf. *Maladākūṭhāra*), XXXIV.
 kuṭava, LVI, C₃, 6.
 kubja, LV, 75.
 Kumāra (*drām* Kumāra, *l. ?*), XXVI, 3.
 Kumāraçakti (*h. ?*), **49**.
 kulapati, XLIV-LIV, 45; LV, 84, 85;
 LXV, 100.
 kushṭha, LV, 76.
 kṛita, LVI, C₁, 2.
 kṛitaghna, XXIII, B, III; LV, 75.
 Kṛishṇa (*d.*), XIV, B, 28.
 Kṛishṇapāla (*h.*), **529**; LXI, A, 11.
 Ke (? *f.*), XVIII, A, 38.

Keṭabha, Ketabha (= Kaiṭābha), XLIII,
 A, 6; **418**.
 ket, **380 n.**, **381**, **528**.
 Keça (*d.*), XVI, 26.
 Keçava (*h.*), **98**, XV, A, 17. — XVIII,
 A, 24.
 Keçavabhaṭṭa (*h.*), **528**, **529**, LMI, A, 2.
 koça, IX, B, 8; XXII, B, 4, 8, (cara.
 carasthira, samukha) IX; XXIII, B,
 11; (saçribhanarivapuh) XXVI, I, 19;
 (bhāsvadmukha) 2, II, VI; **601 n.**
 koça (= 6), **232**; XXIV, 14; **245**; XXVI,
 I, II, V; **601**.
 kosuṭhāgāra, XX, 13; XXII, B, 4, 8, 15;
 XXIII, B, 11, 16, 17; XXVI, 2, 6,
 19; 3.
 kostubha (= kaustubha), **418**.
 Kauhāra (*c.*), **244**; XXVI, I, 1; 2, IV;
 6, II; XXVIII, 14, 22; **290**.
 Kauhāradevī (*d.*), XXVI, 2, III.
 kaulira, XI, 26.
 Ktū (*l. ?*), XXVI, 2, 19.
 kramuka, XLIV-XLIV, 41, 45; LV, 69;
 LVI, C₂, 6.
Kluḍadati (? *c.*), XXIII, B, 17.
 kshārabhasmaṇ, LVI, D, 4.
 kschitindropakalpa (*tître*), XV, B, 18, 28.
 khārikā, XIV, B, 24; LVI, D, 1; LXI,
 B, 3.
 khāri, XXV, III; LVI, C, 12.
Khmoñū (? *h.*), XVIII, B, 12; C, 22.
 Gaṅgā (*d.*), **563**; LXV, 65, 66.
 Gaṇeça (Caṇḍanagiritigaṇeça) (*d.*), **362**;
 XLIV, 36; XLVII, 36.

¹ A traduire par « fait d'or et d'argent ».

Gandha (? h.), XVIII, A, 14, 37.
 Gandhasarā (l.), LXI, C, 11.
 Gambhīreśvara (d.), XI, 5.
 Gaṇḍa (h.), 530, LXI, C, 7.
 gāha, XXII, B, 4.
 gāyā, XLIII, A, 11.
 gārī (= 7), XVIII, A, 2.
 Gaṇadashayor darśanam, XV, B, 7, 19.
 Gaṇḍhīya (ant.), 417, LVIII, C, 15;
 LX, B, 26.
 gō (le Taureau), XXVI, I, v; 597.
 Govinda (h.), 530, LXI, C, 6.
 Gaurīca (d.), XV, B, 21; 322, XXXIX,
 B, 1.
 Gānā (? h.), XVIII, B, 12.
 ghaṇṭā, XVIII, D, 21.
 ghāṭa, XXVI, 2, 7; XXIX, III,
 gho, 546.
 Gh (f.), XVIII, A, 38.
 cakravartitva, XVII, A, 22.
 Cakrāṅkapura (l.), VI, A, 4.
 Candi (d.), XV, B, 28.
 Candheśvara (d.), XV, B, 26.
 Candrayoga, XVIII, D, 21.
 Candracama, LVII, D, 3.
 Candrapati, LVII, B, 30.
 Candrumā, XV, B, 14.
 Candraya, XVIII, C, 3.
 Candrumākhadya, LV, 72.
 Candrumānti (cavi), XIX, 4.
 Candranadri (m.), 362; XLIV, 36, XLII,
 36.
 Candras, = ca hyāṅ Candra.
 Candrapya (f.), XV, B, 11.

Caṇ (? h.), XVIII, C, 22.
 Candrapāgiri (m.), XXIII, B, 17.
 Candpā (l. c.), 66, XI, 8; 69 n, 144;
 XVIII, B, 25; 205 n; XXI, A, 12;
 XXIII, A, 11; 248; XXXI, 5, 11;
 XXVIII, 1.
 Candpāri (l.), XVIII, A, 10.
 Candrapāyapāti (cf. varṇaśreṣṭha),
 LXI, D, 13.
 Caṇ (? f.), 530, LXI, C, 7.
 Candara, XXII, B, 13; XXVI, 2, 7.
 Candaracūraṇa, LXI, A, 24.
 Candaracārin, XVIII, A, 6, 22; cf. XVIII,
 B, 4.
 cāya (?), LVII, A, 27.
 cāra, XVIII, C, 17.
 Cāna (p.), XXVIII, 4; LV, 56.
 Candarapā (?), XV, A, 17.
 Cān (? h.), XVIII, C, 22.
 Candaka, VII, 3.
 Candanapuraka (l.), LXI, B, 5.
 Candatra (cf. ātapātra, māyura,
 chattrā), I, A, 23; II, 6; XXX, 11;
 XLV-LIV, 44; LV, 61, 72; LX, B,
 3, 10; LXII, 9.
 Candmāṅga, LV, 75.
 Candnā (l. ?), XXII, B, 15.
 Candradhī, LXI, D, 4.
 Candrapada (f.), 98, XV, A, 15, 16.
 Candrayyā, XVII, B, 23.
 Candya (placé devant les noms royaux), 248
 249.
 Candya Indravarmā I (r.), 248, XXXI, 6,
 II, 262.

- Jaya-Indravarma II (*r.*), 275, 279, 287.
Jaya-Indravarma III (*r.*), 287, 288.
Jaya-Indravarma IV (*r.*), 287.
- Jayadevadeveça (Jayādidevadeveça = Jayeçvara?) (*d.*), LXV, 24.
- Jaya-Budravarmadeva (*r.*), 283.
- Jayavardhana (*r.*), XLIV-LIV, 10; LV, 11; LVI, A₁, 11; LVII-LX, A, 12.
- Jayavarman I (*r.*), 53; IX, B, 7; X, 1; XI, 16; 73, 76.
- Jayavarman II (*r.*), 98, 101, 123, 126; XVIII, A, 15; 143, 208, 299, 302, 303, 323, 334; XLIII, B, 7; 357-359; XLIV-LIV, 9; LV, 10; LVI, A₁, 10; LVII-LX, A, 11; 528; LXI, A, 3, 6; 566 n.
- Jayavarman III (*r.*), 357, 359; XLIV-LIV, 10; LV, 11; LVI, A₁, 11; LVII-LX, A, 12.
- Jayavarman IV (*r.*), 127; XVII, A, 20; XVIII, A, 26; 556, 557.
- Jayavarman V (*r.*), 80, 81; XIV, B, 3, 22, 29; 100; XV, B, 7; 127; XVII, A, 24, 25, 26, 27; XVIII, A, 31, 32, 381.
- Jayavarman VII (? *r.*), 564, 566; LXV, 49, 52, 53.
- Jayavarma-Parameçvara (Jayavarmādiparameçvara) (*r.*), 562, 565, 566; LXV, 67, 94, 101.
- Jayasinhavarman (*r.*), 552.
- Jaya-Sinhavarman I (*r.*), 275.
- Jaya-Sinhavarman II (*r.*), 291.
- Jaya-Harivarmadeva (*r.*), 283, 284.
- Jayendradevi (*f.*), 323.
- Jayendravarma (*h.*), 323.
- jayendrayuddha (?), 83.
- jaladeva, XXX, 8.
- Jalūngeça¹ (*d.*), 102; XV, B, 5.
- Jalāmalaka (jalāmalakasandhāna Mādhava; cf. Āmalaka, Āmalakasthala, Devāmalaka) (?), XVIII, D, 20.
- Java, Javā (? *c.*), 208; XXII, B, 6.
- Jāhnavī (*d.*), 563; LXV, 26.
- ji (*avec le génitif*), XXII, A, 1, III, v; XXIII, A, ix.
- Jina (*d.*), XXV, III.
- Jinaçaṅkarau (*d.*), XXIV, II.
- Jinendra (*ant. ?*), XXVI, III.
- jñāti (?), XXV, iv.
- jyotiçāstra, LXV, 42.
- Jrañjan (*l.*), XVIII, C, 13.
- Ñarai (*l. ?*), XXVI, 2, 19.
- Ñādā (? *h.*), 529; LXI, A, 9.
- Ñāçi (? *h.*), 531, LXI, D, 2.
- tattvatraya, LXV, 26.
- tanu (= 8), XII; XXVI, 5, 14.
- taratama, XXII, A, 8, 16.
- tarka (cf. shaṭtarka), XVII, B, 16.
- tarpaṇa, LVI, C, 14.
- Tāmrāpura, °purī (*l.*), VI, A, 4; B
- tāmvūla, LVI, C₂, 3, 5.
- tāra, LXII, 9.
- Tāratāṭaka (? *l.*), LV, 1.
- tāraçriṅgāra, XVIII, C, 52.
- tāvura, VI, B; XII.
- Tinkimūla (? *h.*), XVIII, D, 15.
- timila, XIV, B, 5.

¹ Probablement Çiva, comme « Seigneur de l'astre » au corps liquide », c'est-à-dire, de la lune.

- turtha XVIII, B, 13
 tula XVIII, D, 16
 tū, 546
 torana XXX, 12.
 Tripuradahaneeyara *d.*, 99
 Tribhuvanjanaya (?), 100.
 Tribhuvanega, ⁴neeyara [*d.*], IV, 3-5.
 trivarga, LIX, C, 16.
 Tricūlalinga [*d.*], 99.
 trīśaśtyakṣhara (?) , XVI, 4.
 trilokyaguru, XXIV, 12.
 trilokyajamuni, XXXI, 1.
 Trilokyamatha [*d.*], 23; II, 12, 17.
 lakṣmīpatha, lakṣmīpāca, XVIII, B, 10, 11.
 dūḍa LVI, D, 15
 datta LVI, C, 7
 dantakāṣṭhā LVI, C, 7, 4
 Dvāṁastaka [*d.*], XXV, 111
 dāstra = 2, V, 11
 Damodara [*h.*], XVIII, A, 6
 daya, *dans* esturdaya.
 dāsa, dāsī, A, 11; VIII, 6; XI, 75; XIV, B, 74; XVIII, C, 6; D, 18; XXI, B, XXII, B, 5, 9; XXIII, B, 12, XXVIII, 3, XXXVIII, XIV; LXI, B, 6; LXV, 90.
 Divyākara = Divākara
 Divākara *in c. les titres de deva et de bhakti*, *amic*, Divyākara [*h.*], 81, XIV, B, 28, 29, 28, C, 2.
 Divāntara [*h.*], 102, XV, B, 4.
 dīpika LVI, C, 3, 5-7.
 Dvāḍṣāḍśaśra Dvāḍṣāśra [*d.*], XXI, 3.
 dvāḍṣā XI, 7.
 deva (*titre*), XI, A, 2; 81, XIV, B, 3, 22, 28, 29; C, 2, 98, 99, XV, A, 11, 14, 15, a, b, c; XVIII, A, 25; 174, XXIV, 6, 14; XXVIII, 1; 283, 287, 288, XLIV-LIV, 8; LV, 9; LXI, A, 9; LXII-LX, A, 10.
 Devatpalkh (? *h.*), XVIII, B, 12
 devabhōjaka, II, 17.
 Devayra [*ta* [*h.*], XVIII, A, 11.
 Devasraa (? *h.*), XVIII, C, 22.
 Devātīdevaka [*l.*], LXI, B, 8.
 Devāmālakā [*cf.* Āmalakasthala [*l.*], XV, A, 4.
 Devī [*d.*], XVII, A, 13; 303, 322, 323
 decadhyaḥkṣha, LIV, 50.
 Dhōjā¹ mahāgrāma [*l.*], 264, XXVIII, 9.
 dōḷā, dolayāna [*cf.* yāna], XV, B, 19, XVIII, C, 54.
 dram (?), XXVI, 3.
 dvāpara, XXVI, 2, 5.
 dvāra = 9¹, XI, 26; XIII.
 dvārādhyakṣha, LV, 87.
 Dvijendrapuri [*l.*], 81, 82, XIV, B, 27, 29.
 dvijendravallabha, 173; XIX, 5.
 dvīpācaka = 10, XI, 26.
 dvīpād, X, 7.
 Dviradadeśa [*c.*], 124, XVII, B, 32.
 Dviradapura [*l.*], 124, 128, XVII, A, 13
 Dhānyānca [*l.*], II, 16, 178
 Dhānyāndra (? *h.*), 82, 302.
 Dhānyāndradevī (*re.*), 301-303, 359
 Dhānyāndravarmān [*r.*], 527

dharaṇīndropakaḷpa (*titre*). 83.
 Dharmadeva (*h.*), XI, 4, 9.
 dharmamahārāja, XXI, A, 2.
 Dharmavardhana (*h.*), 528; LXI, B, 9.
 Dharmavala (*h. ?*), 76.
 Dhavapura (*? l.*), LXI, B, 8.
 dhūpādihāraṇa, XXX, 9.
 Dhruva (*h.*), V, 7.
 Dhruvapanyakīrti (*? h.*), V, 7.
 Natt (*? h.*), XVIII, C, 22.
 Nandin (*d.*), XV, A, 7; B, 26; 563;
 LXV, 64.
 Nandiṇ (*d.*), 563; LXV, 96, 97.
 nandīyāvarta, XLIV-LIV, 40; LV, 69.
 narabhuj, XXVI, 2, 8.
 Naravaranaḡara (*? l.*), V, 8.
 Narādhipativarman (*h.*), 323.
 Narendragrāma (*l.*), 99.
 Narendrakakḷmī (*re.*), 123, 126; XVII,
 A, 7; XVIII, A, 14, 15; 303, 357,
 359; XLIV-LIV, 6; LV, 7; LVI, A₁,
 7; LVII-LX, A, 8.
 Narendravarman (*r.*), XV, A, 6; 357;
 XLIV-LIV, 6; LV, 7; LVI, A₁, 7;
 LVII-LX, A, 8.
 narendravallabha (*titre*), XVI, 24.
 narendrāñivallabha (*titre*), 101; XV, B,
 12.
 navagrāma (*? l.*), XVIII, A, 19.
 Nāgapāla (*h.*), 529, 531; LXI, C, 12.
 Nāgavindu (*h.*), 49.
 nānārtha, LX, B, 26.
 nāyaka, XXV, 1.
 Nārāyaṇa (*d.*), LI, 36.
 Nāsa (*h.*), 531; LXI, A, 7.
 Nikāmeṡvara (*d.*), XI, 11.

Nidrā (*d.*), XLV, 36.
 nīpīḡana, XXXVI, iv.
 nīmā, XV, A, 15; B, 14; XVII, B, 32.
 nīyama, XV, B, 24.
 Nīrvaṇapada (*r.*), 174.
 nishka, XVIII, C, 56.
 nrada, XVIII, C, 52.
 nṛittāgāra, LV, 69.
 Nṛipatīndradevī (*re.*), 356, 360; XLIV-
 LIV, 4; LV, 5; LVI, A₁, 5; LVII-LX,
 A, 6.
 Nṛipatīndravarman (*r.*), 299; XXXVI,
 iii; 359, 360; XLIV-LIV, 13; LV, 14;
 LVI, A₁, 14; LVII-LX, A, 15.
 nṛipēndrabhogā (*titre*), 529; LXI, A, 12.
 nṛipēndravijaya (*titre*), LXI, A, 8.
 nyāya, LVII, C, 16; D, 8.
Pār., voir *senāpati Pār.*
 paḡā, LXI, A, 12.
Pañ (*f.*), 530; LXI, C, 7.
 Pañcagavya (*f.*), 531; LXI, D, 3.
 Pañcaliṅgeṡvara (*d.*), XLVIII, 36.
 pañcaśūla (*? l.*), XV, A, 6.
 pañcotsava, LVI, D, 6.
 paṡa, vṛihatpaṡa, XVIII, C, 14; D, 16.
 paṡa, XVIII, C, 56; D, 16; XXX, 7-11.
 paṇḡita, voir *Yogiṡvara*, *Ṣaṅkara*, *rājen-*
drapaṇḡita.
 Patañjali (*aut.*), XVII, B, 14.
 pattra, pattrapuṡa, XVIII, C, 15, 56; D,
 16; riktapattra, LVI, D, 6.
 pada (*ṡivapada*), 33; V, 3-5, 8, 10-12.
 padmapīṡha, XV, B, 28.
 padmāsana, XV, B, 26.
 Padmodbhava (*d.*), XIX, 3; XXXI, 1.
 paramadīnaṡvara (*Ṣiva*), XXXV, 2.

- Paramarādhakā (2), 174.
- Parāñjacārya (h.), 530, LMI, B, 15, C.
- Parameśvara (d.), XLVI, 36.
- Parameśvara (r.), 98, XV, A, 5, XVI, 8, 300, 303, 566 n.
- parameśvara (r.), cf. Jayavarma Parameśvara.
- Parameśvara (r.), 271, XXV, 11; 275: XXX, 11.
- Parāśara (h.), XVI, 17.
- parvadbhūpālā, I, A, 10; B, 5.
- paśā, IA, 79, 84, 86-88.
- Pavitra (cf. *hyai* Pavitra) (f.), XVIII, A, 12; 529, LMI, A, 1, 10.
- Pāṭīkā (f.), XVIII, A, 11.
- Pavitraśvara (d.), XXIII, B, 16.
- Pāṣaṅga (f.), H, 8.
- paśābheda, XXIII, B, 111.
- Pāpīnī (ant.), LXVI, B, 15 (cf. XLVIII, B, 13).
- paṭimysmāta (cf. *vyakarāṇa*, *śabdacāstra*), XVII, A, 9.
- Pāṇḍurāṅga (d.), 207, 263, XXXVIII, 6, 283.
- Pāṇḍurāṅga (d.), XXV, 11.
- paśā, XV, B, 27, 28, LXII, 9.
- paśābhīmī (sthānavigamapad), XXX, 1.
- Pāśāḍāśā (d.), LXIII, C, 15.
- Parameśvara (ant.), 563, 564, LXV, 50.
- paśāpālā, LMI, C, 16, 7.
- paśā, LMI, C, 14, 15.
- paśāviśiṣṭhā, LMI, C, 10.
- paśāviśiṣṭhā (2), XVII, A, 9.
- paśā (2), LX, B, 8.
- paśāpottama (2), XXXIII, 1.
- Pañnagavarma (h.), 123, 126, XVII, A, 7, 8.
- paśā, XIV, B, 5.
- Paśāṅga, IV, 4.
- Paśāśottama (h.), 530, LMI, C, 3, 6.
- paśāśā, XVII, B, 31.
- paśāśā, XVII, B, 32; XVIII, A, 5, XXIII, B, 21, (paśāśā) 22; XXV, 10; LX, 36; LX, C, 20; LMI, A, 11.
- paśāśā (titre), 264; XXXVIII, 5.
- Paśāśāśā (r.), 356, 357, XLIV, LX, 1, LX, 3, LMI, A, 3; LXII-LX, A, 4.
- Paśāśāśā (h.), 2, XVIII, D, 15.
- paśāśā, IV, 7; XV, B, 23.
- Prāthivī (d.), XXI, A, 3.
- Prāthivīnarendra (titre), 143; XVIII, A, 8, 12; 302, 529; LMI, A, 9.
- Prāthivīndradevī (re.), 302, 303, 359.
- Prāthivīndravarma (r.), 299, 301, 303, XXXI, 11; 359, XLIV-LIV, 10, 1A, 13, LVI, A, 13; LVIIIA, A, 14.
- Prāthivīndravarma (Prāthivī) (r.), 219, XXIII, A, 11; 244.
- Prāthivīndreśvara (d.), 300, 302.
- prāthivīndropakalpa (titre), 530, LMI, C, 5.
- Prāthivīśā (m.), XVIII, C, 52, 51.
- Prāthivī (h.), XXIII, B, 111.
- Prāthivī (f.), 530, LMI, B, 10, C, 3, 6.
- Prāthivī (d.), XXI, A, 3.
- Prāthivīśāśā (h.), 529, LMI, A, 10.

Prapañcavyāra (*d.*), 239.
 prañāla, XXVI, 4, 2.
 pratigraha, XVIII, C, 52; LV, 60; (tām-
 ra) XVIII, C, 56; D, 16; (rūpya) 21.
 prathivī. prathu (*pour* pṛithivī, pṛithu),
 249.
 pradeça pradeçaka, XVIII, D, 15; XXII,
 B, 15; XXIII, B, 17.
 pranidhi, LVII, B, 5.
 Prabhavajñāka (*h.*), 534; LXI, D, 2.
 Prabhāvatī (*f.*), 529; LXI, A, 2, 10;
 B, 11.
 Pravaraṣena (*ant.*), 417; LVII, B, 7.
 Praṇavarīrmyat (*l.*), XVIII, D, 14, 15.
 prāgdhāta (apṛāgdh°), XLIII, B, 13.
 Prāya (*f.*), 427; XVII, A, 22; 528, 530;
 LXI, A, 5; B, 6.
 Phas (? *h.*), XVIII, B, 12.
 Balādītya (? *r.*), XIV, A, 5.
 Buddha (*cf.* Jina), XIX, 3.
 Buddhanirvāṇa (*h.*), 238; XXV, iv.
 brahmacārya, XV, B, 15.
 Brahmādatta (*h.*), XI, 3.
 Brahmarakṣas (*d.*)¹, LII, 36.
 Brahmasvid (*h.*), 532; LXI, D, 2.
 Brahmāsīṅha (*h.*), XI, 3.
 brahmāṅga, XXII, A, 111.
 brāhmaṇa, XLIV-LIV, 43; LV, 68; LVI,
 B, 3.
 bha, XLIII, A, 6.
 Bhagavatī, Bhagavatiçvara (*d.*), 246-248;
 XXVI, 2, 11, iv, 18; 5, iv; XXVIII,
 14; (mahā°) XXVIII, 21; XXIX, 1.
 bhagīnī, XXVI, 2, 4.

bhaginīsuta, XV, A, 6.
 bhaṭṭa (*voir* Divākara, Keçavabhaṭṭa, Rā-
 mabhaṭṭa), LXI, A, 2.
 Bhadravarman I (*r.*), XXI, A, 2; 208.
 Bhadravarman II (*r.*), 271, 275; XXX,
 ii.
 Bhadrādhipatiçvara (*d.*), 208; XXII, B
 iv, vi.
 Bhadreça, Bhadreçvara (*d.*), I, A, 32;
 XIV, B, 22, 24; XV, B, 21, 23; XVII,
 A, 10; XXI, A, 1; XXIV, 14; 334;
 XLIII, A, 24; 530; LXI, B, 3; 563,
 565; LXV, 31, 44, 53, 54, 65, 96.
 Bhadreçvaraçambhu (*d.*), XVIII, D, 18;
 LXV, 10, 91.
 bhava (= lagna), XXXVI, iv.
 Bhavakumāra (?), 53.
 Bhavavarma (*r.*), 40, 41; I, A, 2; B,
 12; II, 16; 27; III; 29; IV, 1; 65. 66
 XI, 5.
 Bhavālaya (*l.*), LXI, B, 7.
 bhasman, LVI, D, 4, 15.
 bhāgīneya, X, 5; 424; XVII, A, 23; B,
 12; XIX, 6; XXIII, A, vi; XLIV-LIV,
 12; LV, 13; LVI, A, 13; LVIII-LX,
 14; LXI, C, 12.
 bhāgīneyī, XVII, A, 20; B, 11.
 bhāgīneyisuta, X, 5; LXV, 32.
 bhājana, (trapubh°) XVIII, C, 3; D, 21;
 (rūpya°) XVIII, C, 14; (annabh°)
 XVIII, B, 12; XXIX, 12, 13; (khaṇ-
 datraya°) XXX, 11; (tāmvaḷa°) 8;
 (ambho°) LV, 60; (dhūpa°, vahni°,
 bhasma°) LVI, D, 4, 15.

¹ Le culte du Brahmarakṣas se retrouve à Ceylan. (*The Orient*, IV, p. 5.)

- Bhan* (*f.*) 530 I.M. A. 6, 8
Bhanavāri (*h.*) 98, XV, A, 5
Bharatī (*om*) *Mahābhārata*, 74
Bharatī (*d.*) XIV, B, 96; 99 XVIII, A, 11, 22
Phas *svāmī* (*f.*) XV, A, 3
bhikṣu A, 3
Bhīma (*civah*), XIX, 4
bhisaj, XI, 3
Bhīmaka (*ant*) 2, 417, LVIII, C, 15
Bhīmapura (*d.*) VI, A, 4, 99
bhūa (= 9), I.M. A, 4
Bhuvanagrāpura (*d.*) XXIII, 8, 17
Bhūharī (= 7), XXXI, I, 5
bhūvartī, XXIII, B, III
Bhūgāra, XXXI, 2, 7, XXIX, 11, XXX, 19, I.M. D, 5
bhūgāka (*cf.*) *deyabhogāka*, IX, A, 3
bhūkutī, XXII, A, 6, B, 8, XXXI, 4, 1, XXIX, 1, 10
Maṅḍilī (*f.*) 264; XXVIII, 8
maṅḍip, XXVIII, 18
Mahāprajāyanti (*om*) *Mahā* (*d.*), XV, B, 99
Methayānī (*d.*) 81, XIV, B, 29, 96
Methāśhānagrāma (*d.*), XIV, B, 29
Methāsudamā (*h.*), XVIII, A, 5
Methāyabecā (*c.*) 174, XIX, 1, 564, LXV, 10
Methāyāndevā (*c.*), I.M., 30
Munacāyā (*h.*) 127 XVIII, A, 11
Muni (*ant*) XIV, B, 30; *cf.* I.M. C, 8, 9
Murugā (*d.*) 263
Murugā (*f.*) XVIII, B, 16
Murugā (*om*) 417, LVIII, C, 15
Mahālakṣhārā (*d.*) 265 XXXVIII, 17; 280, XXXI, III, IV
Mālikā (*f.*), XVIII, A, 3
meshu, I.M. D, 6
mahādyāga, I.M., 50, 36
Mahadevā, *Mahadevayāra* (*d.*) 246, 247, XXXI, 2, VI, 3; 4, 3
mahānāśhāyikṣhā, I.V, 88
mahapatkīn, I.V, 75
Mahābhārata, IV, 4; *cf.* XLIV, 34
Mahābhāshya (*out*), VIII, B, 14, 417, I.M. D, 13
Mahāratharṅga (*h.*), I.M. B, 4
Mahapativarmān (*c.*) 301, 323, 356-358, XIV, LIV, 4, 8; 376 *n.*, I.V, 5, 9; I.VI, A, 5, 9, LVIII, A, 6, 10
Mahapativayāra (*d.*), 322, 323
Mahendra (*f.*), 82
Mahendragiri (*m.*) 401; XVII, A, 15, XVIII, A, 10, 180, 334, XLIII, B, 19, XLIV, LIV, 9, 9; LV, 3, 10, I.M. A, 3, 10, I.M. I.M. A, 4, 11
Mahēnḍarvān (*c.*) 10, 65; XI, 7
mātula, XI, 17; XV, B, 18; *cf.* XLIV, LIV, 11
mātulamātula, *mātrimatulamātula* XV, B, 18, XLIV, LIV, 2, LV, 3, I.M. A, 3; LVII, LV, A, 4
mativān, XVIII, B, 39; XLIV, LIV, 5, I.V, 4; I.M. A, 3; I.M. I.M. A, 5
mātravayā, 124, XVII, A, 14, 17, 18, 19, B, 1
Mahādēdhā (*f.*) XVIII, A, 11
Mādhvayā (*d.*) XVIII, D, 20, 21
mādhvayā (*f.*) XVIII, C, 76

Mādhavī (*f.*), 530; LXI, C, 6, 7. — 531;
LXI, D, 3.
mānan dhā (= être dans la Balance),
LXIV, II.
māyura, māyūrachattrā, XVIII, C, 54;
169; XXIX, 11; LV, 61.
Māra, crī-Māra (*r.*), XX, 9.
māsavasāna, LVI, C, 14.
micrabhoga, XIV, B, 24; 303; XLIII, A,
25.
mīmāṃsā (*pour* 'sā), XXVI, 5, III.
mukhaliṅga (*cf.* ānanaliṅga), 245; XXVI,
I, 1; 2, 1, II, 6, 11.
muni (= 7), XXIV, 14; XXVI, I, v.
muni (= Pāṇini), XLIII, B, 13.
Mushikasthāā (*pour* Mūshika*) (*l.*), LXI,
B, 5.
mūrti (= 8), XIII, XIV, B, 21; C, 2;
XIX, 3; XLIII, A, 24; XLIV-LIV, 36;
LXI, C, 11.
mṛtsnā, LVI, D, 6.
Moṇu (*h.* ?), XVIII, A, 24.
Mnukreas (*l.*), XVIII, A, 19.
mratañ khaloñ (*titre*), 101; XV, B, 12;
546 n.
meāy (= 1), 381.
yajamāna, I, A, 34, 35.
yajus, XIV, B, 28.
yajña (*cf.* icarayañña, çivayañña), LXV,
65.
yajñaksetra, XXII, B, 15.
yajñadatta (?), IX, A, 3.
yajvan, 20; V, 12; VIII, 6; LVI, C, 12.
yajvin, LXV, 100.
yaticyara (*d.*), XXIV, III.
yama, XV, B, 24; XVII, B, 17.

Yavana (*p.*), 283, 284.
Yaçodharagiri (*m.*), 528.
Yaçodharatañjaka (*l.*), 179, 362; XLIV-
LIV, 35; LV, 54; 413; LVI, C, 15;
D, 10, 13; LVIII, D, 22; 564; LXX,
66.
Yaçodharapura, *purī (*l.*), XV, A, 12;
179, 362, 415.
Yaçodharāçraṇa (*l.*), XLIV-LIV, 36; 414.
Yaçomati (*f.*), 357; XLIV-LIV, 5; LV,
6; LVI, A, 6; LVII-LX, A, 7.
Yaçovarmaṇ (*r.*), 126; XVII, A, 18;
XVIII, A, 24; 299, 300, 321 323;
XXXIX, A, 1; B, x; XL, A, 1; XLI,
A, 1; XLII, A, 1; 333, 334; XLIII,
A, 10; 347, 351, 355, 357, 362;
XLIV-LIV, 16, 38; LV, 17, 58, 90;
412, 414, 415; LVI, B, 2, 4; LVII-LX,
A, 18; LX, B, 13; 526, 546, 547;
LXII, 4; LXIII, III.
yā, 283.
Yāpanagara (*l.*), 265, 280; XXXI, 1, II;
283, 284; XXXII; 283.
yāpoku, 283.
yāga, coir kūlayāga, mahadyāga, sarasva-
tīyāga.
yājaka, I, A, 33; XV, A, 17; XVII, A,
23, 25; B, 10, 26; LV, 86.
yājñika, XV, B, 6.
yāna (*cf.* dolā dolāyāna, çivikā), I, A,
23; XIV, B, 23, 29; XV, A, 5; XLIV-
LIV, 44; LV, 72.
yāmya (*dina*) = jour intercalaire (?),
XXXVI, IX.
yuvarāj, XIV, B, 29.
yoga, XIV, B, 19; XV, B, 24; XVII, B,

- 6, 17; XVIII, B, 2; LV, 34; LVII, B, 5; LX, 9, 11, 14.
- Yogisvara (*see les titres de deva*, paṇḍita, narendrapaṇḍita) (*h.*), 98, 99; XV, A, 11, 14, 15, a, b, c; 118; XVI, 16, 17.
- Yogisvara (= Yajñavalkya), LV, 36.
- Yogisvarapura (*l.*), 98, XV, A, 17.
- Bāṅakesari (*h.*), XVIII, A, 16.
- amardhana (?) , XV, B, 27.
- Batnabhanu (*h.*), X, 4.
- batnabhinivāsa (?) , 284.
- Batnasiñha (*h.*), X, 4.
- Bandayamā* (*l.* ?), 283.
- bandha (= 9), XV, B, 10; XVIII, B, 10; XXXI, v.
- bandha, XXVI, *l.*, v; 599.
- bandha, raṅganagna, XXIV, 10; LVII, 9.
- Baṅgathēsvāra (*l.*), XVIII, B, 25.
- baṅgavāṅghara, XVII, B, 1.
- Baṅgapativarman (*r.*), 357; XLIV-LIV, 7, 1A, 8; LVI, A, 8; LVII-LX, A, 9.
- bandhāja, XXIII, 1; LV, 64; LVIII, 3.
- Baṅgadradevi (*r.*), 322, 323, 356, 357; XLIV-LIV, 7; LV, 8; LVI, A, 8; LVII-LX, A, 9.
- bandrapaṇḍita (*titre*) (*cf.* narendrapaṇḍita), XVI, 25; 529, 531; LVI, C, 4, 9.
- baṅgadravarmā (*r.*), 80, 82; XLV, A, 4, 1; 127; XVII, A, 2, 24; 248, 356, 360; XLIV-LIV, 3; LV, 4; LVI, A, 4; LVII-LX, A, 5.
- baṅgadrarimdhana (*cf.* arimadhana) (?) , 82.
- Baṅgendresvara, Baṅgēsvara (*d.*), XVII, A, 3; LVI, B, 8.
- Bāññ (?) (*h.*), XVIII, C, 22.
- Bamadeva (acarya B.) (*h.*), 49.
- Bamapala (*h.*), 49.
- Bamabhaṅgī (*h.*), 530; LVI, C, 7.
- Bamāyāna, IV, 4.
- Budrakartī (*h.*), 49.
- Budrakshetra (*l.*), XXIV, 11, 1v.
- Budraloka (*r.*), 102; XV, B, 4; 174.
- Budravarmā I (*r.*), 65, 66; XI, 2.
- Budravarmā II (*r.*), 123, 126; XVII, A, 7; 303 (?), —123, 279, 301, 303; XXXVI, 11; 359; XLIV-LIV, 11, 13, 15, 12, 14; LVI, A, 12, 14; LVII-LX, A, 13, 15.
- Budravarmā (*r.*), 271, 275; XXX, 11.
- Budravarmā (*cf.* Jaya-Budravarmā)
- Budracambhu (*d.*), 49.
- Budraṅ (*d.*), LIV, 36.
- Budraṅ (*f.*), LVI, B, 10.
- Budrajaya (*l.*), XVII, A, 10.
- Budracama (*l.*), IX, A, 4, — 529; LVI, C, 4.
- Budresvara (*d.*), 300, 301.
- Buṅanagava* (*l.*), 205 a
see, 381.
- Bauḍepācategī (*d.*), XLIX, 56.
- Baurava, XLIII, A, 26.
- Bauṅ (?) (*h.*), XVIII, B, 12.
- Bauravī (*f.*), XVIII, C, 55.
- Bakshmandra (*h.*), 528, 530; LVI, A, 6, B, 6.

Lamadakūhāra (pour Maladākūhāra ?)

(*d.*), XXXI, III, IV.

Lāṅṅpāi (? *L.*), LXI, A, 5.

Lālarī, XIV, B, 5.

Liṅga (haina, suvarṇal°), II, 10; **427**;

XVII, B, 26; XVIII, D, 27; LXI, C, 11; (sphāṅjika) XV, B, 26; (maṅil°)

XV, B, 28; (kāladhautā) XVIII, B, 24;

(pārthiva) XXII, B, VIII; (pātālaprabhava) XXII, B, IV (cf. mukhalīṅga).

Liṅgapura, °puri (*L.*), **99**, **564**; LXV, 62.

Iekhaḥa (cf. abhyantaralekhin), LV, 87.

Leḥ (ou Lej, ou Aleḥ, Alej) (*L.*), XV, B, 11.

loka (=3 ou 7)¹, XXIII, A, 21.

Lohakarakshma (*L.*), LXI, C, 13.

Vāna (*L.*), LXI, B, 4.

Vandhaun (*L.* ?), XXVI, 2, 19.

Varadagrāma (*L.*), IX, B, 10.

varṇaḥreṣṭhā (cf. ḥreṣṭhīn, cāturaṅgam-yapatī), XV, B, 8.

Vatrac (*h.*), XVIII, C, 55.

varman (*finale des noms royaux*), 4 n;

XVII, A, 8; **192**, **347**, **381**, **546**, **551**.

¹ Bergaigne avait admis la valeur 3, que j'ai retenue dans ma note sur cette date de XXIII, A, p. 595. Mais *loka* a aussi le sens numérique de 7, et j'ai eu le tort, dans ma note de la page 595, de ne pas essayer cette dernière valeur, qui fournit une bien meilleure solution que la valeur 3. Je répare ici cet oubli.

L'année çaka 727 révolue fournit, avec la solution que j'ai appelée *a*, le jour de la semaine requis et le lever nocturne du Cancer, pour le mois de Kārttika, au lundi 6 octobre (v. st.) 805 A. D. L'heure spécifiée tomberait dans la nuit du lundi au mardi, nuit qui, pour les Hindous, appartenait au lundi. Mais le nakṣatra serait en défaut de plus de deux signes, et la solution est à écarter.

Vasantavallī (? *f.*), **76**.

Vāgīcyara (*h.*), **427**; XVII, B, 11.

Vāgīcyarī (*d.*), XIV, C, 1; XVI, 4.

Vālsyāyana (*aut.*), **417**; LIX, D, 1.

vāmana, LV, 75.

Vāripura (*L.* ?), **291**.

Vālmiki (*aut.*), LVIII, C, 27.

Vāsudava (*h.*), XIV, C, 3. — **426**; XVII, A, 17. — **473**; XIX, 5.

Vikrāntadeva (= Vikrāntavarman), XXIV, 14.

Vikrāntarudra, Vikrāntarudreçvara (*d.*), **233**; XXIV, I, II, 12.

Vikrāntavarman (*r.*), **233**; XXIV, II, 6, 14, IV; **238**, **243**, **244**, **246**; XXVI, 2, v; 3; 4, 4; **263**, **264**; XXVIII, 6.

Vikrānteçvara (*d.*), XXV, 1.

vikhyā, XV, B, 3.

Viglineça (*d.*), XV, B, 26, 28.

Vicitra (= Vicitrasagara), XXVI, 2, 1.

Vicitrasagara (*r.*), **224**; XXVI, I, 1, IV; 2, 1, 5, 10.

Vijayeçvara (*d.*), XI, 24, 26; **380**.

vītānā, XXIX, 12.

Vidyādeva (ārya V°) (*h.*), IX, A, 1.

L'année çaka 727 courante satisfait, au contraire, à toutes les conditions, avec la solution *b*, pour le mois d'Āçvayaṅja, au lundi 16 septembre 804 A. D. Le 9^e tithi a fini à Phnang le mardi, 11 heures 19 minutes après le lever du soleil; mais il était courant dans la nuit précédente, au moment du lever du Cancer. À son lever du mardi, le soleil était à 173° 28' de longitude, et le Cancer a commencé de se lever environ 5 heures et demie avant lui. La lune, qui au lever du soleil était à 276° 41' de longitude et depuis 15 heures 20 minutes dans Uttarāshāḍhā, y était aussi pendant le lever du Cancer. La date est donc très probablement le 16 septembre (nouv. st. : 20 septembre) 805 A. D.

- Vidyavindu (Vidyadivindanta) (*h.*), V, 8.
 Vidyeshallamant (*h.*), 565, LXV, 103.
 Vidyeshvad (*h.*), 562, 564, 565; LXV, 40.
 Vidhatri (Vidhatur divasa?), LXII, 12.
 vidya, LV, 79-81.
 Vidyaaka (*d.*), XXVIII, 17.
 Vidyaadha (*h.*), 529, LXI, A, 10.
 Vidhyasru (*h.*), 530, LXI, C, 8.
 vidyāsaha (?) , II, 15.
 vimana, 313, XXXII, XII.
 viṅ (—9), XIV, B, 29; XV, A, 10, B, 10, XIX, 3.
 vīvara (—9), XXXVIII, 19; XXX, II.
 Viṅlaksha (*ant.*), 417; LVIII, C, 15.
 Viṅṣu (*d.*), VIII, A, 12.
 Viṅṣu (*h.*), 98; XV, A, 7.
 Viṅṣucandeevarecanalinga, VIII, 5.
 Viṅṣuśala (*h.*), 528, LXI, A, 6.
 Viṅṣvaṅca, XVII, A, 12.
 Viṅṣvatu (*d.*), XII.
 Viṅṣriti, LXV, 48.
 Viṅṣa 239, XXX, II.
 Viṅṣharaṅga (?) (*h.*), XVIII, A, 21, 23.
 Viṅṣpura (*h.*), XVIII, A, 14.
 Viṅṣloka (?) , 174.
 Viṅṣvarman (*cf.* Uddhatavivarman) (*h.*), IV, 1.
 Viṅṣkharata (*p.*), 233, XXIV, IV.
 Viṅṣpaṅ (*h.*), XVIII, A, 26.
 viṅṣ, XV, B, 19; XLIV-LIV, 5, IV, 6, 10-14; LXI, A, 6; LXII-LX, A, 7, LX, D, 14; LXV, 8, 25.
 viṅṣ, C, 4; XV, A, 10; B, 20; XVIII, A, C, 6; D, 16.
 viṅṣ, XV, B, 19; XLIV-LIV, 5; LV,
- 6; LXI, A, 6; LXII-LX, A, 7; LXV, 22.
 vedanta, MV, B, 19.
 vedi, LXV, 35.
 vedika, XXVI, 4, 3.
 velā (—2), XXIX, III.
 veṅa, XV, A, 9.
 vaidya, XI, 16.
 vaiyakarāṅga, LXI, C, 6.
 vaiṣṅava, LXIV-LIV, 43, 46; LV, 81.
 Vaiṣṅavi (*d.*?), LXI, B, 4.
 Vīnarā (*l.*?), XXVI, 3.
 Vīnar (?) (*h.*), XVIII, C, 22.
 Vīnarvāṅ (*l.*), XVIII, A, 9.
 vyajana, XXIII, B, 12; LV, 61.
 vyajanaadhārin, XXII, A, 15.
 vyākaraṅga (*cf.* caivavyākaraṅga, paṇinīyamata, caṅṅcastra), 248, XXVI, 5, III.
 Vyadhapura (*cf.* Adriyadhapura) (*l.*), 99, 178, 356; XLIV-LIV, 3; LV, 4; LXI, A, 4; LXII-LX, A, 5.
 Vyāsa (vyasagita) (*ant.*), LXI, C, 1; LXV, 24.
 vyadhriti, *var.* icaravāyādhriti.
 vrah, 355-380 n.
 Vrah Thhval (*l.*), 564, LXV, 15.
 Vrahvalaya (*h.*), XVIII, C, 13.
 Vrau (*f.*), 531, LXI, D, 3.
 Vloṅ (?) (*h.*), XVIII, C, 22.
 va, XVIII, C, 38.
 Cakṅadevakṣma (*l.*), LXI, C, 10.
 Cakṅ (*d.*), XIV, C, 1; XVI, 4; XXIX, 10; LXI, D, 5, 12, 14.
 Čaṅkaracutu (*d.*), VIII, 4.
 Čaṅkakṣma (*l.*), LXI, C, 12.

çabdavidyā, LVI, B, 15.
 çabdacāstra, XVII, B, 13; XLIII, A, 21;
 LVI, C, 7.
 Çambhupura (l.), 356; XLIV-LIV, 2, 3;
 LV, 3, 4; LVI, A, 1, 3, 4; LVII-LX, A,
 4, 5.
 Çambhuvishṇu (d.), 23; II, 10.
 çayanasthāna, LXI, A, 13.
 çarava, XXIII, B, 13.
 çaçirājavanīça, XXIII, A, 15 (cf. soma-
 vanīça).
 Çāntibhavana (ou Saçāntibhavana) (h.),
 XVIII, D, 3.
 çabdika, LIX, D, 13.
 Çikharīçvara (d.), 527.
 Çikhāçānti (h.), 529-531; LXI, C, 9, 12,
 14.
 Çikhiçikhāçirī (m.), XXII, B, 15.
 Çīva (h.), XVIII, A, 14, 37 (2); XXI,
 B.
 çivakshetra, XXII, B, 15; XXIV, 13;
 334.
 çivadatta (?), IX, A, 3.
 çivapada, 33; V, 12; 350, 381 (*pāda).
 çivapura (cf. indrapura) (l.), 344;
 XXXVIII, xi; 334; XLIII, A, 23.
 çivayajña (cf. icçarayajña), 20; XI, 23.
 çivayajñakshetra, XXII, B, 15 (cf. XXIV,
 13).
 Çivavindu (h.), 402; XV, B, 16.
 Çivāçakti (h.), 523, 530, 532; LXI, C,
 2; D, 5, 12, 14.
 çivāçāstra, XLIII, A, 20.
 çivāgni, LXV, 100.
 Çivācūrya (h.), 400, 402; XV, B, 6.
 Çivātman (h.), 529; LXI, A, 13.

çivikā (cf. yāna), XVII, B, 32; LV, 61;
 LXV, 95.
 Çivome (d.), XXXIII.
 çīta, voir sīta.
 Çabhakīrti (h.), X, 5.
 Çūnyaçīva (?), 303.
 Çūra (aut.), 447; LVIII, C, 15.
 çāleya (?), XV, A, 7.
 çāiva, XLIV-LIV, 43, 46; LV, 81; LVI,
 C, 6, 7; LXI, D, 5.
 çāivayākaraṇa (cf. vyākaraṇa), XVI, 23;
 LXV, 42.
 çrād̄dha, LVI, C, 2.
 Çrī (f.?), XVIII, A, 24.
 çrī, postposé, XXIV, 11; réitéré, 565.
 Çrikoshthāgara (l.), XXIII, B, 16.
 Çrīdhara (? h.), II, 4.
 çrinandana, LIX, C, 22.
 Çrīvālabha (? h.), XVI, 20.
 çreṣṭhīn (cf. varṇaçreṣṭhī), LV, 81.
 çvetākshata, LXI, B, 3.
 shaṭṭarka, XXVI, 5, iii.
 Shaṇḍaka (d.), 265; XXVIII, 16.
 Shadī (? l.), LXI, C, 9.
 saṃsad, XVII, A, 9.
 Saṅkarsha (h.), 473; XIX, 6, 7.
 saṅkīrti (?), XVI, 20.
 Saṅgrāma (l.), XVIII, A, 20.
 Saṅgrāma (h.), 443; XVIII, B, 5, 14,
 17, 24; C, 25, 29, 31, 33, 40; D,
 6.
 Satyamukhaliṅga (d.), 246; XXVI, 2, 1;
 4, 1.
 Satyavati (f.), 98; XV, A, 5; cf. XVI,
 17.
 Satyavarman (r.), 219; XXIII, A, vi, ix.

- 19, 233 243. 244; XXXI, I, III, IV;
2, 1 II, 10, 30.
- Satyadhipativarnan (*h.*), 546 n, 551 n.
- Satyavaya (*h.*), 546, I, XII, 8; 551 n.
- Satira (satira), XVII, B, 19, 45.
- Satira (satira), VII, 4.
- sandipa, XV, A, 1.
- santantū, XVII, B, 6.
- Saptabavakula (*famille*), 423; XVII, B, 39.
- Saptalevakulagrama (*l.*), XVII, A, 9.
- saptaloka, LXV, 17.
- sahapati, 381.
- Samaṭa (*h.*), 233, XXX, 1, IV.
- Samudra (acarva S. *h.*), 53.
- Samarq, XVII, B, 1, 9; LXV, 67.
- Samsā (*l.*), LMI, C, 13.
- masyayā, LXV, 36.
- Samaṅ (*h.*), 174; XIX, 1.
- Sarvajñamūṅ (*h.*), 562, 564, LXV, 7.
- sarvalokaguru, LVI, C, 2.
- sarvalokaikanatha, IX, A, 1.
- sarvya, XVIII, A, 14, B, 19.
- sayana, XIV, B, 28.
- Saṅgibhuvana, *voir* Cantibhuvana.
- Sanhiva, LXIII, B, 18.
- Sāra (*pour* sāra), XXII, A, IV.
- Sāra, X, 8.
- Sāra, XIV, B, 28.
- Saravata (*f.*), 530; LMI, B, 10.
- saravedivīd, IV, 3.
- Sarā (*h.*), 531, LMI, D, 4.
- Savita (*f.*), XVIII, A, 6. — 531, LMI, D, 3.
- Sūha (sūhasya pratma), XV, A, 7.
- Sūhadatta (*h.*), 54; XI, 24.
- Sūhadēva (*h.*), XI, 4, 8.
- Sūhavarman, *voir* Jaya-Sūhavarman.
- Sūhāvira (*h.*), XI, 9.
- sūhasana, LXV, 66.
- Siddharthī *ou* Siddharthī (*h.*), 562, LXV, 11.
- Siddhikāra (*h.*), XVIII, D, 3, 11.
- sīta (*pour* sīta), 418, LIX, B, 19.
- Sugatabhāva (*h.*), XVIII, A, 13, 16.
- sudharma (2), 76.
- Subhadrā (*f.*), XVIII, A, 13, 21.
- Suraghrita (*l.*), LMI, C, 13.
- surendrarimardana (2), 83.
- Sueruta (*aut.*), 392; LV, 49.
- Suryaparvata (*m.*), XVII, B, 10.
- suryaputra (2), 291.
- Suryavarman I (*r.*), 98 100, XV, A, 6, 10; B, 8, 14, 18; 124, 127, XVII, B, 1, 22, XVIII, A, 35; 175; XIX, 1, 333, 381, 527.
- Suryavarman II (*r.*), 333, 527.
- senapati, mahasenapati, XVIII, B, 9, G, 17; XXVIII, 8, 1.
- senapati *Pār.* (*h.*), XXVIII, 8, 1.
- somakīrta (2), 53.
- soman, XIV, A, 3.
- somavañca, IX, B, 7 *cf.* vacrajvañca.
- somāvaya.
- Somacarman (*h.*), IV, 3. — XVIII, A, 7.
- Somaciva (*h.*), 333, XLIII, A, 18, 19.
- somanvaya, I, A, 3 *cf.* somavañca].

[Ces deux formes de *senapati* le mot qui plus anciennement relatif à *Sueruta*, découvertes par M. Hoernle dans *Ind. Arch.*, 1879, p. 113 et suiv. — * La voyelle finale de ce nom

Soshlabha ou *Soshṭabha* ou *Asṭabha* (*h.*),
 XVIII, A, 36.
saugatācrama, 413.
Stukak (*l.?*), XV, A, 6; 179.
Stukslā (*? l.*) XVIII, A, 4.
Sthaligrāna (*l.*), 531; LXI, D, 4.
sthavira, XXV, iv.
sthānaka, XXIX, iii.
snavānām ādhāraṇam, XV, B, 27.
snānasambhāra, *snānabhoga*, XVIII, C,
 5, 16; D, 22.
Spot (*? h.*), XVIII, B, 12.
snṛitī, XIV, B, 19.
Srau (*? h.*), XVIII, C, 22.
Sleat (*h.*), XVIII, D, 2, 6, 8, 10.
Sraū (*? l.*), LXI, A, 14.
svadhitin, LXI, A, 4.
svarnādri, XVII, B, 23 (*cf.* *Hemādri*).
svādhyāya, LXV, 35, 47.
Hatati (*mīra*) (*? h.*), 531; LXI, D, 2.
Haravarman (*r.*), 247; XXVI, 5, 1.
harākṣha (*nom. de nombre*), XXVIII, 19;
 602.
Harācyutan (*d.*), VIII, 1.
Harivarman (*r.*), 233, 238, 244, 263;
 XXVIII, 1 (*cf.* *Jaya-Harivarman*).
Haricāṅkarau (*d.*), VI, 4, 5.
Haricārman (*h.*), XVIII, A, 6.
Harshavarman I (*r.*), 102, 126; XVII,
 A, 20; XVIII, A, 25; 547, 551,
 552; LXIII, iii.

Harshavarman III (*r.*), 124, 127; XVII,
 B, 27; 444.
halā, XV, B, 28.
Havapura (*? l.*), LXI, B, 8.
Hārīpura (*l.*), 100; XV, B, 3, 10.
Hiraṇyavarman (*h.*), IV, 2.
huūkara, XXIII, B, 2.
lutabluj (=3), LXIV, ii.
butāgni, LXV, 37.
Humā (*? l.*), 239.
Humātavov (*? l.*), XXV, iii.
Hṛishikeca (*h.*), 529; LXI, A, 10.
Hemaçrīṅgagiri (*m.*), 100; XV, B, 7,
 19.
Hemaçrīṅgeca (*d.*), XVII, A, 25.
Hemādri (*m.*), XVII, B, 23 (*cf.* *svar-*
nādri).
henārcana, LVI, C₁, 11.
Haimaçrīṅgagiri (*m.*), 564; LXV, 64.
hoṭri, 20; XV, A, 13; B, 5, 9, 17; XVII,
 B, 12; LXI, C, 9; LXV, 31, 33, 44,
 49, 50, 54, 62, 63, 93, 101.
homa, XLIV-LIV, 28 (*koṭihoma*); LV,
 34.
horācāstra, LXII, 8.
hyaū, 283.
hyaū Karpūra (*f.*), 102; XV, B, 4.
hyaū Candra (*f.*), 529; LXI, A, 9; B, 10.
hyaū Pavitra (*cf.* *Pavitra*) (*f.*), 101; XV,
 B, 3; 359.

II

ācrama, organisation et police des *ācra-*
mas; 81, 100, 333; XLIV-LIV, 36-47;

LV, 65-89; 444; LVI, C₁, 1-D, 15; LXV,
 89-192.

A200, culte d'A200, XV, A, 13; B, 24;
 XVII, A, 27; 200, XXI, A, 1, XXIII,
 B, 29; 563, LXX, 34, 37, 46, 58,
 97, 98, 100.
 A200A200, 12, 34, 83, 118, 182, 192,
 202, 203, 249, 250, 265, 272, 279,
 304, 349, 533 n, 566.
ing Chunnok, aussi *Chunnik*, *Vat Kedey*
Ang Kedey, *Ang Vat Kedey*, IX-XI,
 51, 52, 54.
Inghor, 79, 98, 173, 297.
Inghor Bourry, 26, 178.
Inghor Thon, XVIII; LII, 140, 412,
 413, 415, 545, 567.
Inghor Vat, LXX; 79, 373 n, 561.
Ing Pou, aussi *Vat Pou*, VIII; 48, 178.
Je Thuan, XXXIII; 286.
innama-aga du disciple, LXX, 43.
innasiki, XXXIII, 6, 8, 10, 13, 1; 230;
 XXXI, 1, II; XXXII, 417, 533.
innasara, 3, 183, 304, 335, 417, 533.
inponay, IV, 2; IV, B, 6, 221; 547. —
Département grabath du b, 3, 84, 183,
 277, 305, 353, 390, 418 n, 532, 552,
 567.
Jedong, XXXVIII; 297, 310.
Kok n, aussi *Prec Koh*, *Prec Kon*, XXXVI,
 XLVI, 297, 370, 377.
Kantou Kedey, 413.
Kantou Mea, 387, 389.
Kantou Nour, 413.
Ke Phann, 39, 51, 61, 382, 385, 386.
Kouss, VIII, 75, 179.
Koung M. Leu Mahom, 373 n, 413 n.
Koung, 389.
Koung Fobhat, 293.

Bat Chum, 413.
Battambang, 26, 27, 376.
Bayang, V; XXXVIII; 32, 178, 312.
Bayon, 141.
Beng Preh Pit, 382.
Binh Dinh, 286.
Binh Thuan, 207.
 BOUDDHISME, 61, 82, 100, 174, 238,
 XXXI, 5, III, 24; 412, 413.
buos, 380 n.
caka, cre, 187, 190, 295.
 CASTE, XIV, B, 2; XV, B, 8; XVII, B,
 30; XXI, A, II; LV, 46; LVI, D, 43,
 LII, D, 3; LVIII, B, 12.
Chado Mukh, 355.
Chalung, 237.
 CHH-LE-LU TO PLEN-MO-TE-PO, transcription
chinoise de *ce* Rudravarmadeva, 2, 283.
Chu Dinh, XXI; 199.
Chuk Yang, XXXV; 291.
Chæng Prey, 355, 362.
Chunnik, voir *Ang Chunnok*.
 CIVISME : Giva dérit, XVIII, B, 1, 8,
 LXX, 25-33, et la plupart des invo-
 cations; cf. *linga*. — Archaïsme et parti-
 cularités de son culte, 20; XI, 23; XV,
 B, 28, 200, 347, 563, 564 n. — Le
 Pied de Giva, 33. — Associe à Agni
par Agni. — Suivants de Giva, XV, A,
 7; B, 26, 28, 563, LXX, 26, 30, 64.
 — Giva et Buddha, 174, 238. — Giva-
 Vishnu, voir *Harihara*. — Giva et La-
 Gakti, ardhahari, XIV, C, 1; XVII, A,
 5; 246, 248, 252 n, 253 n, 256, 257,
 259, 260, 262, 265, 271, 273, 280,
 283, 290 n, LVI, D, 1, 14. — Giva

et Devî identifiés avec leurs adorateurs, XV, B, 14; XVII, A, 13, 23; XVIII, D, 27; **200, 208, 219, 233, 241 n, 246, 300-303, 322, 323**; LXI, D, 12.

đ *manque*, 4, 5 n, **74, 182, 305, 353**; rendu par l, LV, 28; **447 n**; LVIII, D, 7; rendu par dd, **567**.

Dangrêh, **332, 378, 527, 528**.

Datranj, **207**.

DIGRAPHISME, **348**.

DOUBLEMENT des consonnes, **3**; VI, A, 4; XI, 18, 23; XVIII, B, 12; C, 19; **183, 195**; XXI, B; **363**; LV, 55; **418, 547, 567**.

drikāṇa, **309 n**.

e, notation particulière de *Ve*, V, 5; A, 2; B, 5; XX, 15.

ES-LAVES ET SERFS SACRÉS (*cf.* kiṅkara et dāsa); VII, 3; X, 7; XVII, A, 9; XXVI, 2, 20; **300, 321**; XLII, A, 1; **334**; XLIV-LIV, 37; LV, 63; **546**; LXII, 11; LXIII, iv; **557**.

Eynkoscy = *Prea Eynkoscy*.

FU-NAN, nom chinois de Campā (?), **66, 70**.

Glai Lomov, XXIII; **218**.

Haman Tauran, **231**.

Han Chey, aussi *Hanjaya*, *Phnom Han Chey*, 1; **8**.

Hanjaya = *Han Chey*, 8 n.

Harihara, culte de Harihara, **23, 39, 48**; XI, 11; **73, 76**; XVI, 26; XVIII, D, 20 (?); **249**; XXIII, B, 10.

Ha Tièn, **389**.

Houé Tamoh, LIV; **389**.

i et î, notation, **304, 354**.

INDEX, rapports avec l'Inde, **12, 81, 189, 195, 204, 347, 349, 351, 356, 364**.

IRRÉGULARITÉS : de sandhi, 4; I, A, 2; II, 17; XVIII, A, 10; XX, 10, 13; XXII, A, x, xiv; XXIII, A, xii; B, 11, 16, 18, 19, 20; XXV, iv; XXVI, 2, ii, v, vii; XXVIII, 2, 8, 21; XXXIII; XXXVI, v; XLIII, A, 7; B, 2; LVI, D, 9; LIX, D, 11; LXI, B, 11; C, 2; LXIII, 1, iii; **567**. — de composition, **266, 287**; XXVIII, 1; LXIV, ii. — de dérivation, XXII, B, iv; XXIII, A, i, ii, iii, v; XXVIII, 1. — de flexion, **287**. — de conjugaison, XXIII, A, iv, xii; optatif pour le passé, XV, A, 2, 25; B, 4; XVIII, D, 19; **179, 184**; XXII, A, iii; B, xi; XXIII, A, iii, x, 14; XXIV, ii; XXVI, 1, iii; 3; 4, 4; XXIX, iii; LXV, 96 (?). — de construction, XII; XV, B, 10; **445**; XVIII, C, 56; D, 16; **184**; XXII, A, 1, iii, x; B, vii; XXIII, A, iii, ix; XXVI, 1, v (*cf.* **597**); 2, ii; XXXII; XXXIII. — métriques, **220-221**; XXXI, iii, iv; XLIII, A, 10, 22; XLIV-LIV, 16; LVIII, A, 1; **567**. — praëcritismes, **448**; LXIII, 1 (?). j, changements survenus dans la forme du j, **352**.

JAVA, rapports avec Java, **205 n, 208, 350-351**.

JAINISME, traces d'influences jainistes (?), X; LVIII, C, 15.

jihvāmūliya, **3**; I, A, 8, 15, 26; B, 3; III; V, 12; VI, B; **48**; VIII, 6; **76**; XIII; **182, 304**.

Ka Kch = *Ka Ker* = *Koh Ker*

Kampouj, voir *Kompong*.

Kampouj Sdach Kambouj = *Vat Praptas*,
117

Kang Meas, 355.

Kedey Ang = *Ang Chammuk*, 51 n.

Khanh Hoa, 191, 242.

Kwukan (= *Koukhan*), 527

Koh, 51, 395.

Koh Ker, aussi *Ka Kch*, *Ka Ker*, *Ponthey*
Ka Kch, *Ponthey Ca Ker* LXIV: 332,
556

Kompong Svem, 355

Kompong Sou, ou *K Svai*, 75 117, 179,
332, 355, 378 556

Kompong Thom, 179.

Kompong Trabeck, ou *K Trebeck*, 52

Kompot, 389.

Kom, 332, 378

Koukhan = *Kwukan*?, 378, 527

Koulen, 160.

Kreer, 413.

Kronghnh, 231

Lohy, XXXI-XXXII; IA: 297 319, 393.

Loek, XVII, 122.

USE, dynastie hindoue, I A, 3, 11; IX,
B, 7, XXII 15.

Mauauj = *Phourang*, 207.

MATRICES DE BREVETÉ, matula, matli
vincty, A 56, 98, XV, B 3, 4, 124,
142 179 299 360 530 n, 531.

Mone, voir *Batut Me Ben*

Moung, 61 178 386.

Mou Prea, 378 527

Mou, 386

M. Ben, voir *Batut Me Ben*.

outs, façon de le compter, 188, 189
327 n, 590, 591, 601.

Moroum, LII, 387.

n remplaçant l'anussvara, 3, 183, 267 n,
335, 393, 467, 533.

u, 27, 84, 183, 192, 202, 209 304
383 390, 547

n, 192, 202.

NIRUMAGARA, ville de Java, 205 n.

Nu Traug, 242.

Nhu Throng, XX, 191.

ORIENTATION des inscriptions, 9 n, 391 n,
419.

Oudong, 123.

Pandurang = *Phourang*, 207

Peam, 389.

Phourang, aussi *Mourang*, *Pandurang*,
207, 209, 218, 231, 237 245 264
283, 291.

Phimānakas, LXII; 545.

Phnom Bachey, 9.

Phnom Banteà Neang, III, 26

Phnom Han Chey = *Han Chey*

Phnom Penh, 44, 123.

Phnom Prea Acheur, LXI, 527

Phnom Sandak, LXIII, 331.

Phnom Sântic, Ph³ *Santhok*, 332

Phnom Trotang, LIII, 388, 389

Phra Inkesi = *Prea Eynkos* v, 79 n,
179.

Phu Yen, 199.

Ph Khong Garu, 245.

Ph Nagar, XXIV, 231.

Ph Nagar, XXXI-XXXII, XXXIV, 242,
246, 265, 288.

Phobour Ho, II, 22, 178

Pontéai Ca Ker, Ponthey Ka Keh = Koh Ker, 332.
Prah Bat (*Vrah Pādu*), XLIV; 355, 362.
Prah Kev = *Prea Kev*, 179.
prah sokou = chef des bonzes, 123.
Prah Theat Prah Srey, XLVIII; 382.
Prah Keo = *Prea Kev*, 413.
Prasat Prah Kshet, XIX; 173.
Prasat Prah Ngak Buos, XLVII; 378, 380.
Prasat Ta Siou, XLV; 376.
Prea Eynkosey, aussi *Eynkosey*, *Phra In-kosi*, XIV; 79, 179.
Prea Kev, aussi *Prah Kev*, *Pra Keo*, *Preasat Keo*, *Ta kev*, *Ta Keo*, XV; 97, 179, 413.
Prea Kou, *Prea kou* = *Bakou*, 297.
Prea Ngouk, XVIII; 141.
Preasat Keo = *Prea Kev*, 179.
Pré Roup, 413.
Prey Krebas, 32 n, 178.
Purpavarman, roi en Java, 205 n.
pus, *prah*, 380 n.
Rahol, 556.
 RÉPÉTITION de textes identiques. 298, 311, 313, 320, 347, 416 n.
 SACRIFICE HUMAIN (?), 200.
Saukea, 378.
Siem Reap, 79.
 SOLEIL, image du soleil, 29; dynastie solaire, 11 n.
Spean Táp, 173, 180.
Sra Srang, *Srah Siang*, 179, 373 n, 413.
Srey Krup Léak, XLIX; 384.
Sting Sreng, 180.
Stung Sèn, 332.

Srai Chék, 376.
Seai Chno, VII; 44, 178.
 t, 192, 202.
Ta Kev, *Ta keo* = *Prea kev*, 179, 413.
Takoh, 207.
Ta Néy, 413.
Ta Prom, *Ta Prohm*, 179, 413.
Ta Tron, 51.
Tây Ninh, 392.
 TCHEN-TCHING, nom chinois de Campa, 283.
 TCHIN-LA, nom chinois du Cambodge, 101.
Tep Pranan, 412, 416 n.
 th, 4, 48, 61, 84, 103, 128, 182, 272, 305, 335.
Thbaung Khmâm, 382, 384.
Thnāl Baray, LVI-LX; 413.
thommeu dechou, titre, 39.
Tonté Ropou, 28, 378.
Tréang, 22, 32, 48, 178, 387 389.
 u et ù, 4, 16 n, 34 n, 40, 45; IX, B, 6; 128, 367 n.
 upadhmaniya, 3; I, A, 11, 13, 17, 22, 31; B, 5, 7, 11; H, 5, 8, 10, 14; V, 4, 7, 8; 48; IX, B, 5; 76; XIII; 182, 304.
 VARELA, VARELLA, cap; 199.
Vat Athapedey, 547 n.
Vat Chakret, VI; LXIII; 39, 551.
Vat Ha, L; 385.
Vat Kandal, LI; 386.
Vat Keday, *Vat Keday Ang* = *Ang Cham-nik*, 51.
Vat Pou = *Ang Pou*.
Vat Praptus, XVI; 417.
Vat Prey Veug, 44, 178.

INSERPTIONS
SANS TITRE
L. CAMBODGE

Vou Prey Vor, V. XII, 60, 179

Ved Kambh, IV, 28, 178

Voumei, XX, 8, 203, 210, 354, 393

417

Vishnu (cf. Harhara), 23, 81; XIV, B,

17-29, XV, A, 7; XVII, A, 12; XVIII,

D, 20-22, XXIII, B, 8-10; 387, 532.

546.

Vu Can, 191

Vrah Pāda, 355, 362

y changements dans la forme du y 193,

202, 352.

Yang Kur, XXI, 237.

Yang Tikah, XXII, 207

Yoganidra, 377

Youc, 284

Yuan, 283, 284

BINDING SECT. FEB 12 1974

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PK
2976
B37

Barth, Auguste
Inscriptions
sanskrites du Cambodge

